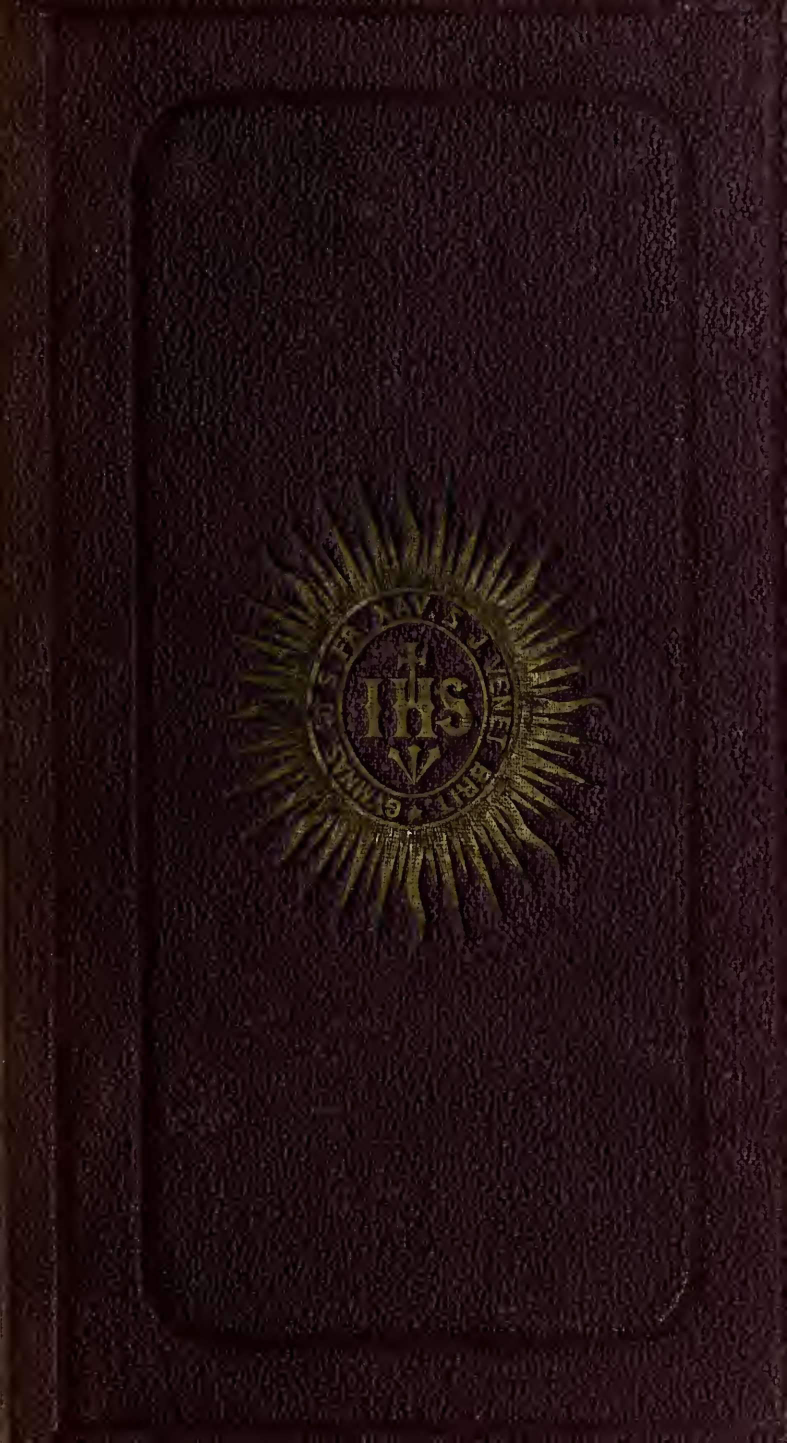
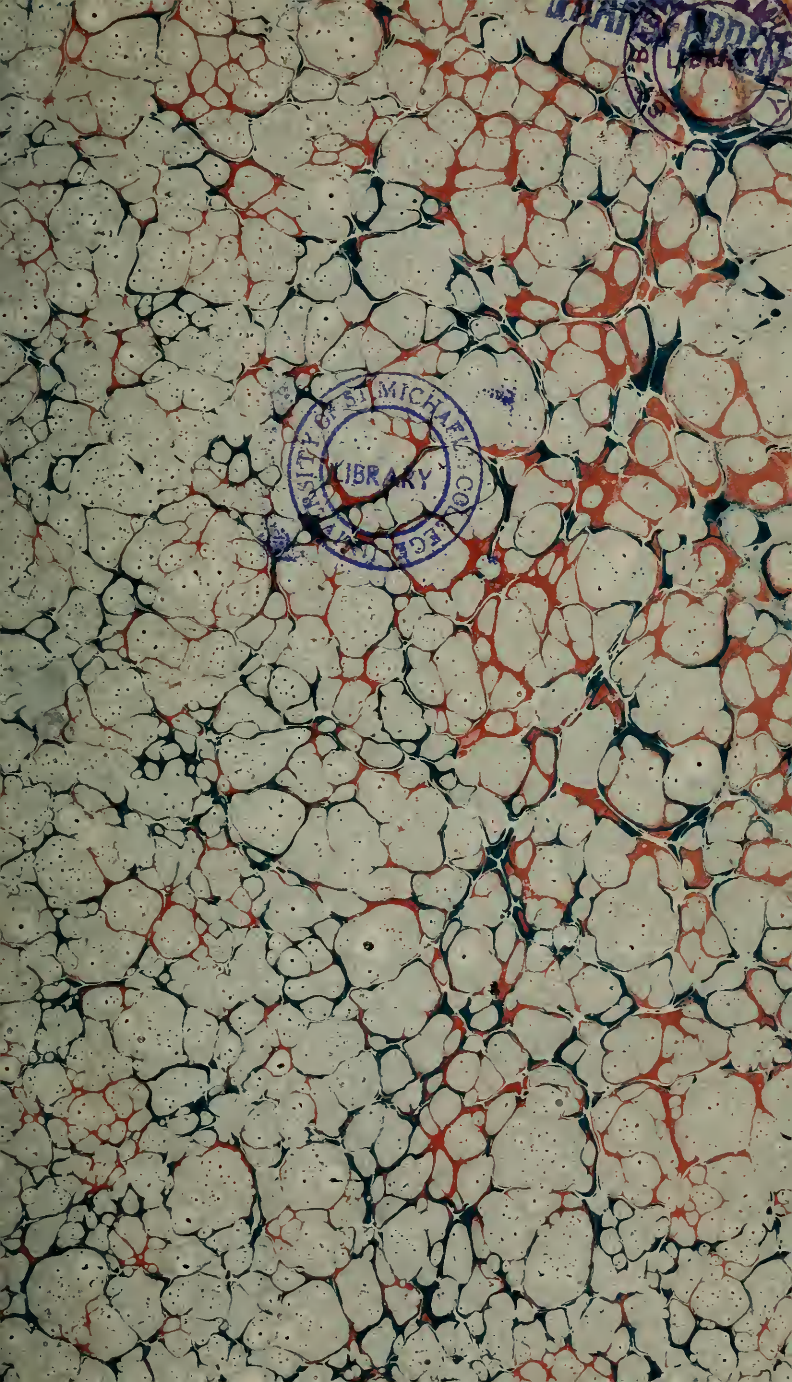

IHS


A. M. D. G.
GYMNASIUM
S^TI - FRANCISCI-XAVERII.
IN SOLEMNI PRÆMIORUM DISDRIBUTIONE
PRÆMIUM 1um
Diligentiæ
meritus ac consecutus est
Franciscus Le Guen
in classe Quintanorum (2æ) auditor.
Venetiis Britonum, die 3 Augusti 1874
In cujus rei fidem ego subscripsi.
RECTOR.



CHOIX

DES LETTRES ÉDIFIANTES.

TOME IV.

IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNOIE, N° 12.

CHOIX

DES

LETTRES ÉDIFIANTES,

ÉCRITES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES,

PRÉCÉDÉ

DE TABLEAUX GÉOGRAPHIQUES, HISTORIQUES, POLITIQUES, RELIGIEUX ET LITTÉRAIRES,

DES PAYS DE MISSION.

TROISIÈME ÉDITION,

AUGMENTÉE

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LES MISSIONS ÉTRANGÈRES, AVEC LES ACTES DES ROIS DE FRANCE CONCERNANT LES MISSIONS, DE NOUVELLES LETTRES ÉDIFIANTES ET AUTRES MORCEAUX CHOISIS.

TOME QUATRIÈME.

MISSIONS DU LEVANT :

GRÈCE, CRIMÉE, ARMÉNIE, PERSE.

PARIS.

Brunot-Labbe, Libraire, quai des Augustins, n° 33;
Gaume Frères, Libraires, rue du Pot-de-Fer;
A. Leclère et Cie, quai des Augustins, n° 35;
Méquignon junior, Libraire, rue des Grands-Augustins.

A CAEN,
Chez Manoury, Libraire.

1835.

CHOIX
DES
LETTRES ÉDIFIANTES,
ÉCRITES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES;
PRÉCÉDÉ
DE TABLEAUX DES PAYS DE MISSION.

MISSIONS DU LEVANT (GRÈCE).

VIE ET RELIGION DE MAHOMET.

La ville de *la Mecque* donna le jour à *Mahomet;* son origine étoit illustre; les Arabes conservent sa généalogie, qui le fait descendre d'Ismaël et remonter jusqu'à Adam. Dès ses premières années, il devint orphelin; il étoit pauvre. Un de ses oncles, citoyen notable de la Mecque, le reçut chez lui, pourvut à son éducation, et bientôt l'initia dans les affaires de son commerce. Le jeune Mahomet montroit une pénétration d'esprit au-dessus de son âge, une conduite réfléchie, toutes les qualités qui gagnent la confiance. Il entroit à peine dans sa quatorzième année, lorsque la guerre s'étant déclarée entre les Coreïshites et les Kenanites, il y fit ses premières campagnes : sa valeur et son sang-froid dans les combats commencèrent sa réputation; il porta ensuite les armes contre les Hawazenites; partout sa tribu fut victorieuse.

La paix rendit Mahomet à ses premières occupations. *Cadige,* riche veuve, d'une caste noble, et comme lui descendue de l'illustre tribu des Coreïshites, restoit chargée seule, par la mort de son mari, d'un commerce florissant et très-étendu; il falloit tout abandonner ou trouver un homme capable de réparer la perte cruelle qu'elle venoit de faire.

Abutaleb avoit ramené son neveu à la Mecque : héritier de la préfecture du temple, Abutaleb y jouissoit d'un grand crédit; sa maison étoit ouverte à tous les princes arabes, les personnages les plus distingués de sa nation. Le jeune Mahomet se vit à portée de faire les plus belles connoissances. Orné des dons de la nature et des grâces de son âge, avec l'œil réfléchi de l'observateur, parlant peu, et ingénieux dans ses réponses; d'un caractère ferme et décidé, mais prévenant et docile, il recevoit avec modestie les marques d'estime qu'on lui prodiguoit. Sa réputation d'homme d'honneur et de probité étoit telle, qu'il mérita d'être appelé par ses concitoyens du nom d'*Élumin,* qui veut dire *homme sûr*. La réputation d'un mérite si distingué parvient jusqu'à Cadige; elle voit Mahomet, l'interroge, lui expose l'état de son commerce et de sa fortune, et, étonnée des connoissances qu'il développe et de la sagesse des conseils qu'il lui donne, elle n'hésite plus à lui confier ses intérêts, et lui propose de prendre la direction de ses affaires. Mahomet accepte, et bientôt après part pour la Syrie, avec une quantité considérable d'objets de commerce et de marchandises d'un grand prix. Tout prospère entre ses mains; il revient à la Mecque, chargé de richesses. Cadige, dans les transports de sa joie, ne sait plus comment lui exprimer sa reconnoissance; elle lui offre sa main. Abutaleb unit les deux époux, et donne vingt chameaux pour la dot de Cadige.

Cadige avoit quarante ans, et Mahomet n'en comptoit

que vingt-cinq. Avec tant d'autres moyens de séduction, il lui fut facile de prendre assez d'ascendant sur le cœur de son épouse pour la soumettre à ses moindres désirs et à toutes ses volontés. Maître absolu du cœur d'une femme qui ne voit que par ses yeux, ne pensé que d'après lui, et qui l'admire en tout, comme un être supérieur doué d'une intelligence qui l'égale aux génies célestes, il étoit encore possesseur d'une grande fortune. Cadige lui donne quatre enfans; trois périssent dans leur première jeunesse : *Fatime* seule leur survit. Mahomet voit chaque jour sa fortune s'agrandir; il ne lui reste plus rien à désirer. La cupidité n'étoit point sa passion favorite : il en est une autre qui rapporte tout à elle et qui dominoit toutes les facultés de son âme, l'ambition; elle lui ouvroit une carrière immense de projets à parcourir pour s'élever au-dessus de lui-même, et de tout ce qu'il voyoit dans le monde; il murmure, il s'indigne de voir consumer sa vie à entasser trésors sur trésors. Mahomet étoit dans la force de l'âge; il entend au fond de son âme la voix de son génie qui l'appelle aux plus hautes destinées; il lui faut de longues méditations et la solitude, pour combiner et mûrir ses vastes desseins. Assuré d'avance de l'obéissance passive de son épouse, il obtiendra son agrément. « Cadige, lui dit-il, nous sommes assez riches, la richesse ne donne point le bonheur; deux âmes unies par la douce chaîne du sentiment, et qui savent jouir de leur cœur et de leur fortune pour la tourner au profit de l'amitié, peuvent se suffire à elles-mêmes pour se rendre heureuses. Il est temps de nous reposer, et de jouir des biens que la faveur du ciel nous a accordés; vivons l'un pour l'autre, et bornons là toute notre ambition. » Il soulève en même temps un coin du voile qui couvroit ses vues ambitieuses, lui montre la vanité des idoles et la honte de l'idolâtrie; lui parle avec enthousiasme d'un Être suprême, du Dieu créateur et souverain maître de

l'univers ; lui raconte les divers entretiens qu'il avoit eus avec les juifs et les chrétiens dans le cours de ses voyages, et développe les principes de cette morale sublime qu'il avoit puisée dans nos livres sacrés. A mesure qu'il voit s'accroître l'impression que produisent ses discours, il entre plus avant dans l'âme de Cadige ; il prend alors le ton d'un prophète et d'un illuminé, et en vient aux inspirations et aux extases. S'humiliant devant l'Être suprême, source unique de la vérité, il révèle le secret de sa science. De lui-même ne pouvant et ne sachant rien, il a tout appris de l'ange *Gabriel,* que Dieu lui a député pour l'instruire ; comme l'apôtre des chrétiens, il a été ravi au ciel. C'est là qu'en présence des anges et des patriarches, il est sorti du trône de Dieu un décret solennel qui le proclame son apôtre, prophète du Dieu vivant, législateur et pontife de la nouvelle loi qu'il a reçu ordre de propager par toute la terre. Pour donner plus de crédit et d'autorité à sa parole, il l'entretient des visites fréquentes qu'il reçoit de l'ange Gabriel, et de ses communications secrètes avec l'envoyé de Dieu ; et, pour la convaincre de la vérité de ses révélations, il enivre l'imagination de son épouse par les vives peintures qu'il lui fait de la gloire et des délices du paradis, des sources de félicité éternelle dont jouiront ses disciples qui abjureront le culte des idoles et embrasseront sa loi. Malédiction sur les idolâtres et les impies ! l'épée de Dieu est entre les mains de son apôtre, pour le venger des infidèles qui refuseroient de croire à sa parole. Cadige goûtoit les douceurs des premières années d'un mariage qui combloit ses vœux ; comment reconnoître un imposteur dans un époux qui fait notre bonheur? Séduite par sa tendresse, elle partage son enthousiasme et consent à tout. Mahomet, rendu à lui-même, se dérobe à la société, renonce au commerce, et partage sa vie entre son amour pour son épouse et sa passion pour l'étude et les médita-

tions profondes. Peu d'années après, Cadige subit la destinée commune, elle meurt. La mort de son épouse coûte des larmes amères à Mahomet; elle laisse dans son âme un vide qui ne fait qu'accroître son goût pour la vie solitaire; il quitte la Mecque, et se retire dans une grotte du mont *Haral*. Là, seul avec ses pensées, rien ne le distrait; il va, enseveli dans cette solitude profonde, jeter les fondemens de sa grandeur future, avec les bases de son système religieux, moral et politique. Il étoit riche; il s'attache deux hommes instruits et pleins d'érudition, qui lui fournissent tous les matériaux dont il a besoin; il retranche et ajoute, dresse son symbole de foi, compose son cours de doctrine, ainsi que son code de législation; il invente et combine ses moyens d'exécution d'après la connoissance profonde qu'il avoit acquise du cœur humain, des ressorts qui font mouvoir les passions, des mœurs, des usages, du climat et du caractère des nations dont il méditoit la conquête. Il devoit s'annoncer à des peuples ignorans et superstitieux en homme extraordinaire et divin, et prendre le ton imposant de prophète; il falloit leur parler le langage du plus sublime enthousiasme. Connoissant le génie ardent des Arabes, il cherche plutôt à les séduire par les grâces du style, à les étonner par la magnificence des images, qu'à les persuader par la force du raisonnement. Aucune langue n'étoit plus propre que l'arabe à remplir ses vues; elle ne se nourrit que d'images, et se plie à tous les tons. Mahomet, dont l'imagination étoit échauffée par la lecture des poëtes, parvint à se rendre propres les richesses de sa langue : on peut facilement juger jusqu'à quel point il y réussit. Le Coran est le chef-d'œuvre de la langue arabe; c'est le jugement qu'en a porté l'antiquité; c'est encore aujourd'hui le premier livre classique des Arabes. Il est inutile d'avertir qu'il ne s'agit que de la manière de s'exprimer : un roman peut être très-

absurde, et par la beauté du style faire la réputation de l'auteur (1).

Mahomet touchoit à sa quarantième année; toutes les bases de son immense édifice étoient jetées; l'heure de se produire sur le théâtre du monde étoit arrivée. Un jour, dit Abul-Feda, que Mahomet se promenoit pensif et rêveur sur le mont Haral, une voix céleste se fit entendre, et répéta plusieurs fois ces mots: « O Mahomet! tu es l'apôtre de Dieu, et je suis Gabriel. » Mahomet comprend le sens de l'oracle et obéit à sa voix; il quitte le lieu de sa

---

(1) Plusieurs siècles après Mahomet, les poëtes jouissoient de la plus haute considération en Arabie; leurs meilleurs ouvrages, affichés sur la porte du temple de la Mecque, étoient exposés aux regards du public; l'auteur qui, au jugement des connoisseurs, remportoit la palme, acquéroit un nom célèbre dans la postérité. *Labid Ebn Rabia*, poëte fameux, y avoit attaché un poëme de sa composition. Sa réputation et le mérite de son ouvrage écartoient les concurrens; aucun n'osa se présenter pour lui disputer le prix. On mit à côté de son poëme le second chapitre du Coran; Labid, quoique idolâtre, fut saisi d'admiration à la lecture des premiers versets, et s'avoua vaincu.

Cette admiration que la lecture du Coran inspire aux Arabes vient de la magie de son style, du soin avec lequel Mahomet embellit sa prose des ornemens de la poésie, en lui donnant une marche cadencée, et en faisant rimer les versets. Quelquefois aussi, quittant le langage ordinaire, il peint en vers majestueux, l'Éternel assis sur le trône des mondes, donnant des lois à l'univers. Ses vers deviennent harmonieux et légers, lorsqu'il décrit les plaisirs éternels du séjour des délices; ils sont pittoresques, énergiques, quand il offre la peinture des flammes dévorantes. (M. Savari, préface de la traduction du Coran, page 9.)

Pour juger Mahomet, il faut se garder de la partialité des uns et de l'enthousiasme des autres, rapporter fidèlement les faits, et non les contes ridicules dont plusieurs écrivains d'Europe, sur des relations hasardées, ont rempli son histoire. « Lorsque je racontois aux Arabes, dit M. Savari, les fables que nous débitons au sujet de leur prophète, ils ne pouvoient s'empêcher de rire de notre cré-

retraite et retourne à *la Mecque*. Cadige avoit cru la première à sa mission; *Ali* fut son premier disciple. Ayant reconnu en lui un caractère impétueux, une imagination ardente, Mahomet s'attacha à fortifier ses dispositions naturelles, et bientôt il le rendit digne d'être le rival de ses exploits guerriers. Mahomet ne se produisit point d'abord avec éclat; il étoit prudent de s'assurer avant tout d'un nombre suffisant de disciples propres à échauffer les esprits et à donner du crédit à son apostolat. *Abutaleb*,

---

dulité.» Que penser des écrivains qui, placés à une distance immense des lieux où les faits se sont passés, donnent si légèrement le démenti aux auteurs arabes, ne veulent voir dans Mahomet qu'un conducteur de chameaux, lui disputent l'origine de sa naissance, parce qu'il est né pauvre, veulent qu'il n'ait été qu'un homme ignorant, sans culture d'esprit, ne sachant ni lire ni écrire; et qui, dans la suite de leur récit, étonnés eux-mêmes des ressources de son génie, le font naître de la tribu des Coreïshites, l'une des plus illustres qu'il y eût alors dans l'Arabie, lui accordent le mérite de s'être approprié les richesses de sa langue, l'une des plus harmonieuses et des plus expressives de l'Orient, une pénétration d'esprit qui embrassoit d'un coup d'œil toute l'étendue de son sujet, ce rare talent d'improviser qui frappoit d'étonnement la foule qui couroit à ses prédications fanatiques, un extérieur noble et gracieux qui venoit à l'appui de ses discours, le ton séducteur d'un homme persuadé, une éloquence vive, hardie, entraînante, pleine d'images et de traits propres à remuer les âmes et à les enflammer ?

Sans doute pour augmenter le nombre de ses dupes, Mahomet publioit qu'il ignoroit l'art de lire et d'écrire; que lui-même il ne savoit rien, pas même les élémens des sciences les plus communes : pur charlatanisme; il falloit qu'il se dît ignorant, et qu'il le fît croire, pour persuader à un peuple grossier et superstitieux qu'il avoit tout appris de l'ange Gabriel, et pour se faire passer pour un homme inspiré. Il est des momens cependant où l'imposteur le plus adroit trahit son secret. Près de mourir, et pouvant à peine parler : « Apportez-moi, dit-il, du papier, afin que je puisse vous transmettre mes dernières instructions. »

son oncle, embrasse l'islamisme, et amène aux pieds du prophète une vingtaine de ses concitoyens; leur naissance, leurs richesses, et les talens de plusieurs d'entre eux, firent naître dans son cœur de flatteuses espérances. Trop foible encore pour paroître au grand jour, il ne s'appliqua qu'à instruire ses croyans, et à les affermir dans leur foi; pendant trois ans encore, il couvrit des ombres du mystère sa doctrine et ses vastes desseins.

Enfin, encouragé par ses premiers succès, Mahomet se livre à sa destinée, prêche publiquement l'islamisme, et tonne avec force contre l'idolâtrie, au milieu d'une ville, sa patrie, et toute composée d'idolâtres. Cette première étincelle mit en feu la ville de la Mecque; les prêtres des idoles tremblent pour eux et pour leurs dieux; ils ameutent les idolâtres les plus superstitieux; *Omar* se met à leur tête; les proches de Mahomet joignent leurs cris à la voix du peuple irrité; les chefs de la tribu s'assemblent, et, pour apaiser le tumulte, prononcent l'exil contre tous ceux qui avoient embrassé l'islamisme. Mahomet cède à l'orage, quitte la Mecque, et se retire dans un château situé sur le mont *Safa;* ses plus ardens disciples arrivent près de lui. Il part pour se rendre à *Taïef;* nul danger n'effraie son courage; il y prêche l'islamisme; son audace révolte le peuple, et il est chassé de la ville : ce ne fut pas cependant sans y avoir gagné des prosélytes. Plusieurs habitans de Médine, qui se trouvoient alors à Taïef, avoient assisté à ses premières prédications : retournés dans leur patrie, ils racontent ce qu'ils ont vu, parlent avec admiration de l'air imposant du prophète, de son courage intrépide, de l'éloquence victorieuse avec laquelle il foudroie les superstitions de l'idolâtrie; ils parlent avec enthousiasme des dogmes et de la morale sublime qu'il leur a annoncés. « Est-ce là, ajoutoient-ils, et le ton et le langage du mensonge? Il n'est que l'envoyé de Dieu qui

puisse parler ainsi. » Ce récit enflamme la curiosité des Médinois. Instruit des dispositions des habitans, il arrive à *Médine,* il y est accueilli ; une grande partie de la ville abjure, à ses pieds, le culte idolâtrique, et des juifs le reconnoissent pour le Messie ; il y jette les fondemens d'une mosquée, et fait bâtir une maison qu'il destine à son épouse *Aïesha,* fille d'Abubeker. Dans l'espérance d'attirer les juifs à sa religion, il ordonne que dans la prière on se tourne vers Jérusalem. Les conversions se multiplient ; ce succès élève son courage ; il fait descendre du ciel l'ordre de combattre, à force ouverte, les infidèles qui refuseroient d'embrasser l'islamisme.

Les *Coreïshites* de la Mecque, alarmés des progrès du fanatisme, déclarent la guerre aux habitans de Médine, et jurent la mort de l'imposteur. Mahomet rassemble environ trois cents soldats ; les forces des Coreïshites étoient très-supérieures. Les ennemis étoient en présence. Mahomet se tourne vers sa petite troupe : « Triomphe ! s'écrie-t-il, triomphe ! voici les anges qui descendent du ciel, ils combattront à nos côtés ; » et les soldats, assurés de ce secours, volent au devant de la mort, et se croient invincibles. Les ennemis sont mis en déroute, et perdent la moitié de leurs soldats, qui sont ou tués ou faits prisonniers. Cette victoire ne coûta que quatorze croyans. « Leurs âmes, s'écrie Mahomet, montent au ciel avec les anges, et leurs fronts sont ceints de la couronne du martyre. » Pouvoit-on en douter ? un nouveau verset du Coran, apporté par l'ange Gabriel, chante leur apothéose. Ce sera dans toute la suite de cette histoire, nous ne le répéterons plus, le sort de tout croyant qui meurt les armes à la main contre les infidèles. Variant, suivant les circonstances, ses moyens d'imposture et de séduction, Mahomet avoit réussi à allumer le feu de l'enthousiasme dans tous les cœurs, et à faire désirer, comme le suprême bonheur, la gloire de

verser son sang pour la défense de l'islamisme. Ali avoit fait des prodiges de valeur; Mahomet récompense son attachement pour lui en lui donnant en mariage sa fille *Fatime*, dont le nom est devenu dans la suite si célèbre dans l'histoire du mahométisme.

Les nombreuses défaites des Coreïshites n'abattent point leur courage; ils se rassemblent et se portent contre les croyans avec une armée de trois mille hommes; la terre est jonchée de morts. L'apôtre des musulmans fut assailli d'une nuée de traits et de dards. Le visage percé, les dents fracassées, tout couvert de blessures, il garde son sang-froid et son intrépidité. A cet aspect, ses soldats frémissent de fureur, et accourent lui faire un rempart de leurs corps. Mahomet est sauvé, et tous les efforts des Coreïshites ne peuvent empêcher les musulmans de faire une retraite glorieuse.

Cet échec ne fit point baisser le crédit de Mahomet. Ce fut là, se disoient entre eux ces fanatiques soldats, une épreuve du ciel, qui vouloit leur donner, dans la personne de leur prophète, un glorieux exemple de l'air calme et serein que doit montrer un vrai croyant, même environné des ombres de la mort. Cette opinion s'accrut encore par les nouvelles victoires que remporta l'apôtre des musulmans. Les *juifs* s'étoient joints aux Coreïshites; leur armée fut battue, et un nouveau verset du Coran descend du ciel pour déclarer que les dépouilles enlevées aux juifs rebelles appartiennent à Dieu et à son prophète.

Toutes les harangues de Mahomet à ses soldats, en faisant sonner la charge du combat, quoique variées sous différentes formes, se réduisoient toujours à celle-ci : Soldats! allez au nom de Dieu et de son apôtre. Devant vous le *paradis*, derrière vous l'*enfer;* vos jours sont comptés, nul danger ne peut vous arracher la vie avant l'heure marquée par un décret éternel. Qu'auriez-vous à craindre?

les anges de Dieu sont ici pour combattre à vos côtés, et, si vous périssez dans le champ d'honneur, ils seront là pour porter vos âmes dans le sein de Dieu. Périsse l'infidèle! triomphe au vrai croyant! » Faut-il s'étonner que, toujours inférieur en forces, Mahomet ait toujours été victorieux? Que peut la supériorité du nombre contre des soldats ainsi fanatisés? Le courage se change en fureur; courir à la mort est la preuve la plus certaine de sa foi; tuer un infidèle est offrir à Dieu le plus agréable sacrifice; périr dans le combat, les armes à la main, c'est cueillir la palme du martyre, monter au ciel, se couronner de bonheur et de gloire.

Fiers du léger avantage qu'ils avoient remporté dans la dernière affaire, et se croyant alors assez forts pour se mesurer avec les musulmans, les Coreïshites se portent vers Médine dans le dessein d'en former le siége: les Kenanites, les Gatfanites et les Coraïdites se joignent à eux. Les environs de Médine sont couverts de tentes et de drapeaux; les boucliers et les casques réfléchissent au loin la lumière du soleil; une forêt de lances sembloit être sortie tout à coup de la terre. Mahomet avoit à peine trois mille hommes à opposer aux forces ennemies, quatre fois supérieures en nombre. Cet appareil guerrier jette la terreur dans la ville assiégée; les murmures éclatent, et des séditieux font entendre des cris de révolte. Immobile au milieu d'un peuple consterné, le général des croyans montre un front calme et serein, donne ses ordres avec une tranquillité qui en impose à la crainte; on croit que l'ange Gabriel lui a apporté du ciel l'assurance de la victoire: l'événement justifie ce pressentiment. Mahomet se porte avec ses trois mille hommes vers les troupes coalisées, force les retranchemens, immole ses victimes, et contraint le reste de l'armée de chercher son salut dans la fuite. Le siége de Médine est levé; Mahomet y rentre vainqueur,

et y est reçu comme l'ange des combats et l'envoyé de Dieu.

Désespérant d'attirer les juifs à sa religion, Mahomet fait descendre du ciel l'ordre d'exterminer ceux d'entre eux qui avoient résisté aux premières invitations de son apôtre. L'impétueux Ali repousse avec vigueur les juifs coraïdites qui se défendoient vaillamment. Pressés de toutes parts, et près de tomber sous le glaive de l'agresseur, ils demandent la paix, et se soumettent à reconnoître Mahomet pour l'apôtre de Dieu. Mahomet avoit secrètement juré leur perte : leur conversion à l'islamisme ne les sauvera pas ; mais, pour ne pas prendre sur lui l'odieux de sa vengeance, il remet leur sort entre les mains de *Saad,* prince de Awesites ; il étoit leur ennemi mortel. Saad voit à ses pieds les infortunés Coraïdites, qui demandent la vie ; son âme cruelle est impénétrable à la pitié ; il prononce de sang-froid : « Mettez à mort les hommes, et partagez les biens ; que les femmes et leurs enfans soient emmenés en captivité.—C'est l'arrêt de Dieu, s'écrie Mahomet ; il a été porté au septième ciel, et vient d'être révélé à Saad. » Il fut exécuté à la rigueur. Les hommes furent égorgés ; les femmes, les enfans et tous les biens des Coraïdites devinrent la proie des vainqueurs.

Ribana, la plus belle des juives, échut en partage à Mahomet ; elle étoit à ses genoux ; il la relève et lui offre sa main, cette main encore rougie du sang de ses proches, et des chefs de sa tribu égorgés sous ses yeux. Des sentimens de haine et d'horreur soulèvent son âme tremblante ; mais bientôt la vanité séduit son imagination, l'ambition corrompt son cœur ; Ribana se fait musulmane et épouse Mahomet. Cet homme de sang étoit dominé à la fois par la passion de l'ambition et par celle du plaisir. *Zaid* étoit son fils adoptif ; *Zainab,* son épouse, étoit la plus belle des Coreïshites. Mahomet la voit chez son

époux; sa beauté allume de nouveaux feux dans son âme; quelques mots qu'il prononce trahissent son secret. Zaid, en homme politique, répudie sa femme, et n'a pas honte de la livrer ainsi à la passion du prophète. Le scandale étoit trop révoltant, les murmures éclatent; un père ravir à son époux la femme de son fils adoptif! Mahomet a recours à son stratagême ordinaire, il fait parler le ciel : l'oracle fit taire les murmures, et le complaisant Zaid vit son nom écrit dans le Coran. C'est le seul des compagnons de Mahomet qui ait eu cet honneur.

La défaite des Coraïdites et de leurs alliés, les scènes d'horreur qui en ont été la suite, jetèrent partout la terreur et l'épouvante. En vain les tribus de Lahian, et celles des Gatfanites et des Mostatekites, veulent s'opposer au torrent et développent un grand courage; rien ne résiste à la fortune de Mahomet; chaque victoire étend les conquêtes de l'islamisme, tous les peuples voisins sont soumis. Mais, rassasié de victoires, il manquoit à la gloire de Mahomet de n'avoir point encore conquis à l'islamisme, et réduit à son obéissance, la ville qui lui avoit donné le jour. Un oracle du ciel arrive tout à propos, qui lui ordonne d'aller, à la tête d'une partie de ses fidèles croyans, adorer le vrai Dieu dans les murs de *la Mecque,* et lui offrir des sacrifices solennels en action de grâces des dons surnaturels et des faveurs qu'il en avoit reçus. Mahomet obéit; il marche vers la Mecque avec quatorze cents hommes. Soixante-dix chameaux, ornés de fleurs et de feuillages, suivoient l'armée; c'étoient les victimes destinées au sacrifice. Les Coreïshites, alarmés de cette nouvelle tentative, rassemblent leurs forces et celles de leurs alliés, et se préparent à lui disputer le passage. Mahomet leur députe *Othman,* et leur fait annoncer qu'il ne vient à eux qu'avec des vues pacifiques; qu'il n'a d'autre dessein que de visiter les lieux saints, et de s'acquitter, au sein de leur ville, sa patrie, de l'acte

de religion que le ciel lui prescrit. Les Coreïshites, aveuglés par leur haine contre l'imposteur, violent le droit des gens, saisissent Othman et le chargent de fers. On ne pouvoit mieux s'y prendre pour favoriser les vues perfides de Mahomet; le voici autorisé à satisfaire, au nom du ciel, son barbare ressentiment. Il se disposoit à venger l'insulte faite à son ambassadeur; mais les Coreïshites, revenus de leur premier emportement, rendent la liberté à Othman et demandent la paix; elle est acceptée. Des vues d'une politique profonde dictoient ce parti comme le meilleur à prendre, le traité est signé, sous la condition de ne séjourner que trois jours dans la ville. Mahomet entre dans la Mecque; sa troupe se forme en cercle; alors, la tête baissée, et avec cet air de dévotion hypocrite qu'il savoit si bien prendre, il s'arme du couteau sacré, égorge de ses propres mains les chameaux destinés au sacrifice, se rase la tête, accomplit les cérémonies prescrites par la religion, et donne l'ordre du départ. Ses soldats, qui ne s'y attendoient pas, gardent un morne silence, et refusent de se mettre en marche; ce départ précipité offre à leur esprit la honte d'une véritable fuite. Mahomet reste calme et dissimule son ressentiment. Maître d'interpréter à son gré l'oracle, il l'explique à ses soldats, et leur y fait lire qu'avant de se livrer au repos, le ciel leur ordonne de se préparer à une victoire prochaine qui mettra le sceau à leur gloire. Il lui restoit en effet à subjuguer encore une partie de l'Arabie, à anéantir la nation juive, et, pour y parvenir, à se rendre maître de *Fadac*, *Vadi-Elcova*, et de quelques autres forteresses qui étoient au pouvoir de cette nation. Un prophète a sans doute le droit de fixer le sens des oracles du ciel. Les soldats en croient Mahomet, et le suivent avec joie; à force de gagner des victoires, ils se croient invincibles. Cette campagne fut de courte durée; chaque combat livré fut un nouveau

triomphe pour Mahomet. Couvert de lauriers, chargé de butin, il ramène ses troupes victorieuses à Médine. *Abufofian* lui restoit à vaincre; il le désarme par un trait politique, lui fait demander, par le roi d'Abyssinie, sa fille *Ommhabiba* en mariage. Ce monarque, environné de sa cour, fait lui-même la cérémonie des fiançailles : c'est encore le ciel qui parla en faveur de ce mariage; et il fut le gage d'une alliance que l'amitié que Mahomet prit pour Ommhabiba rendit inaltérable.

L'ambition ne connoît point de limites et ne se repose jamais. Respecté comme prophète, obéi comme général, Mahomet assemble le peuple et lui annonce le dessein que Dieu lui inspire d'envoyer des ambassadeurs à l'empereur et aux rois étrangers; il fait graver un sceau avec cette légende : *Mahomet, apôtre de Dieu.* En vertu de l'ordre qu'il en a reçu du ciel, il invite ces princes à embrasser l'islamisme. L'ambassadeur présente la lettre à *Cosroës,* roi de Perse, qui s'en irrite et la déchire avec dédain. Il mande à son vice-roi dans l'Arabie heureuse de lui envoyer sur-le-champ cet insensé qui fait le prophète dans la province d'Elhejaz. Cosroës est assassiné par *Siroës,* son fils. A la sollicitation de ce parricide, le vice-roi de l'Yemen embrasse l'islamisme avec tous les grands de sa cour. Le roi d'Abyssinie reçoit la lettre de la main de l'ambassadeur, l'applique sur ses yeux, descend de son trône et prononce la profession de foi du prophète. *Elmondar,* roi de Bahrain, suit son exemple. Le prince d'Yemama embrasse, de lui-même, la religion nouvelle, et, peu de temps après, apostasie. « Retourne vers ton maître, dit le *Hara,* prince souverain dans l'Arabie déserte; je partirai dans peu, et lui porterai ma réponse.—Périsse son royaume! s'écrie Mahomet; » malédiction qu'il lance contre tous les princes qui refusent de le reconnoître pour prophète et l'apô-

tre de Dieu. Son audace semoit partout la terreur : la crainte de le voir fondre sur les provinces romaines, voisines de l'Arabie, avoit gagné jusqu'à l'empereur *Héraclius;* il avoit reçu, à deux différentes époques, des ambassadeurs de sa part. Pour ne point l'irriter par un refus formel, il crut qu'il étoit d'une sage politique de dissimuler, et il affecta de traiter ses députés avec une distinction marquée. Il se borna à répondre que l'objet de sa lettre qui l'invitoit à abjurer la religion des Romains et à embrasser la sienne, lui imposoit la loi d'y apporter les plus sérieuses réflexions, et il renvoya ses députés avec de riches présens.

La malédiction de Mahomet contre les princes rebelles à sa voix étoit une arme trop faible pour le faire réussir dans ses projets ambitieux ; tant d'audace annonçoit assez qu'il avoit dû préparer depuis long-temps ses moyens d'exécution. Les défaites fréquentes des Coreïshites n'avoient affoibli ni leur courage ni la haine qu'ils lui portoient. Sa politique ne lui offroit que deux partis à prendre, ou de les anéantir comme il avoit fait à l'égard des juifs, ou de s'en faire des alliés, en les soumettant à sa religion. Il se porte vers *la Mecque* avec trois mille hommes d'élite ; les Coreïshites l'attendent de pied ferme, et lui opposent une armée de cent mille hommes, dont la plus grande partie leur avoit été fournie par les souverains qui faisoient cause commune avec eux. La bataille fut longue et sanglante ; trois de ses généraux y périrent ; mais enfin, malgré cette immense supériorité de forces, il fallut céder aux prodiges de valeur que fit la petite armée de Mahomet ; il entre en triomphe dans la Mecque. La victoire lui donnoit le droit de charger les vaincus de fers, et de les réduire en esclavage ; il se montre généreux, leur rend la liberté, et leur offre son alliance et son amitié ; il n'en excepte qu'un certain nombre de proscrits qu'il dé-

voue à la mort. Le reste des habitans idolâtres prête le serment d'obéir à l'apôtre de Dieu, et embrasse la religion du vainqueur.

Mahomet vole à de nouveaux exploits, et sort de la Mecque avec une troupe de douze mille hommes, armée la plus nombreuse qu'il eût encore commandée. Que les *Jochmites*, les *Hawazenites*, se coalisent avec leurs voisins; qu'ils rassemblent leurs forces et combattent avec cette ardeur de courage que donne le désespoir; efforts impuissans! ils seront vaincus. *Taief*, qui a résisté si long-temps, subira le même sort. Tous ces peuples, pour échapper au glaive qui les poursuit, sont forcés de se soumettre; en signe de paix et de leur soumission sincère, ils embrassent l'islamisme. Le général des musulmans triomphe, retourne à la Mecque, offre des sacrifices d'actions de grâces, organise son gouvernement; il est proclamé roi, prophète, pontife suprême et législateur de tous les vrais croyans.

Nous touchons à la neuvième année de l'hégire. De toutes parts arrivent des ambassadeurs des rois et des princes qui s'humilient devant lui, le reconnoissent pour l'envoyé du ciel, et se soumettent, eux et leurs peuples, à la nouvelle religion. Des juifs arriveront en même temps, et, pour flatter son orgueil, le reconnoîtront pour le Messie qu'attendoit leur nation. L'Arabie soumise jouit de la paix. Mahomet n'a plus à craindre, en portant au loin son armée, de laisser derrière lui des places fortes, des ennemis qu'il puisse redouter; son audace s'accroît avec ses succès prodigieux; la guerre sainte contre tous les infidèles, et nommément contre les Grecs, est publiée. Une nouvelle ambassade se rend près d'Héraclius, et lui propose d'abjurer ses dieux, de croire à Mahomet et d'embrasser l'islamisme. L'empereur des Romains en revient à sa politique de dissimulation et de foiblesse, et croit se

tirer encore d'affaire par de belles paroles, reçoit avec honneur les députés, et les renvoie avec des présens.

L'armée des croyans est forte de vingt mille hommes d'infanterie et de dix mille hommes de cavalerie; la *Syrie* est le principal théâtre de la guerre. Après plusieurs combats où la fortune se montra tantôt favorable et tantôt contraire, les croyans remportent des avantages décisifs, la paix est proposée et acceptée : les peuples qui reçoivent la religion de Mahomet sont honorés du titre d'alliés; ceux qui refusent l'islamisme sont faits tributaires.

Mahomet déclare *Ali* son lieutenant et son vicaire dans les fonctions de son apostolat, l'investit de ses pouvoirs et l'envoie prêcher la croisade dans *l'Arabie heureuse*. Avant son départ, Ali, dans une assemblée nombreuse, paroît devant son maître, en humble disciple, pour recevoir sa mission. L'imposteur, pour placer les assistans sous l'impression du fanatisme, fait approcher Ali, lui met la main sur la bouche, puis sur le cœur, et adresse au ciel cette invocation : « O Dieu! délie sa langue et éclaire-le de ton esprit; qu'il soit le prédicateur de ta loi et la terreur de tes ennemis! » Ali part. Arrivé dans l'Arabie, il lit aux peuples les lettres de créance de son apôtre, prêche l'islamisme à la tête de son armée, combat ceux qu'il ne peut convaincre. Le torrent se répandoit de tous côtés; l'épée levoit les obstacles qu'Ali rencontroit dans sa mission. Un jour suffit pour convertir la tribu de *Hamdan*; les peuples, frappés de stupeur, se soumettent et obéissent. Mahomet s'étoit remis en marche pour Médine; Ali lui dépêche un courrier pour lui porter la nouvelle de ses succès.

Le génie de Mahomet ne restera pas oisif à Médine, chaque moment est mis à profit. Occupé à recevoir les ambassadeurs des têtes couronnées, à envoyer ses lieutenans dans les provinces conquises, à exécuter, par ses

généraux, des expéditions nécessaires à sa grandeur, à lier ensemble les membres épars de cette grande monarchie, dont la force combinée devoit subjuguer une grande partie du monde, il met son ambition à paroître aussi grand dans les soins paisibles du gouvernement qu'à la tête des armées.

Le *pélerinage de la Mecque,* acte de dévotion qui remontoit à la plus haute antiquité, entre dans ses moyens de séduction; il en fait le cinquième article fondamental de sa religion. Pour l'autoriser par son exemple, il part de Médine, accompagné de quatre-vingt-dix mille pélerins, et suivi d'un grand nombre de victimes ornées de fleurs et de banderoles. Après avoir passé la nuit en prières, il entre avec son cortége dans la Mecque; il en traverse les rues en silence et avec cet air d'un homme inspiré qu'il savoit si bien contrefaire. Il arrive au temple, baise respectueusement l'angle de la pierre noire, et fait les circuits religieux autour du sanctuaire d'Ismaël, s'approche du marche-pied d'Abraham, et, retourné à l'angle de la pierre noire, il la baise une seconde fois; il sort ensuite de la ville par la porte des fils de Mahdoan, et monte sur la colline de Safa : arrivé au sommet, il se retourne vers le peuple, le harangue, et proclame sa profession de foi : il descend et s'avance vers le mont Arafat; nouvelle prédication au peuple : il se remet en marche, et continue jusqu'à ce que l'astre du jour eût disparu. Il vient ensuite à *Mozdalefa,* et publie la formule de la prière du soir et de celle de la nuit. Il se couche sur la terre, et, dès le point du jour, il annonce la prière de l'aurore. Il descend la montagne, et, passant à la vallée de Mana, il prend sept pierres, les jette contre Satan, et prononce, avec le ton imposant d'un inspiré, ses formules d'imprécations. Il se rend ensuite au lieu de l'immolation des victimes, prêche de nouveau le peuple, et égorge, de sa propre main,

soixante-trois de ces victimes, donne la liberté à soixante-trois captifs, se fait raser la tête; et ses cheveux sont ramassés avec respect comme une relique sacrée.

Le neuvième jour de la solennité, Mahomet va prier sur le mont Arafat; il prêche la pénitence au peuple, dans un discours pathétique, et réforme le calendrier arabe, ramenant l'année à sa forme primitive, qui est la lunaire. Il fait ses adieux au peuple, en leur prêchant et sa profession de foi et les préceptes de la morale de l'islamisme, cette morale sublime qu'il avoit puisée dans les livres sacrés des juifs et des chrétiens. Il retourne à *Médine*. Là, à la tête d'un peuple nouveau, enflammé de son enthousiasme, enorgueilli d'avoir pour maître l'homme de Dieu, son pontife, son apôtre et son prophète, Mahomet se prépare à la guerre contre les *Grecs*. Tout est prêt, et déjà ses derniers ordres étoient donnés; le passé lui répond de l'avenir, il s'enivre d'espérances. O vanité de l'homme! le ciel se venge, son heure est arrivée; il sent ses entrailles déchirées par les funestes effets du poison que lui a donné une main perfide; il va mourir.

Parlant du héros de la Grèce, du fier conquérant de l'Asie, l'histoire sacrée dit: « Alexandre fit plusieurs guerres, prit beaucoup de villes fortes, tua les rois de la terre, enleva les dépouilles des nations; la terre se tut devant lui; son cœur s'enorgueillit et s'éleva; les princes et les peuples devinrent ses tributaires; après cela il tombe malade, et il connut qu'il alloit mourir. Les grands de sa cour, nourris avec lui dès leur jeunesse, environnent son lit de mort; il leur partage son royaume. Alexandre régna douze ans, et il mourut; ses généraux prirent tous le diadème après sa mort, et les maux se multiplièrent sur la terre. » (*Machabées.*) Est-il là un seul mot qui, jusqu'aux années de la durée du règne de l'imposteur, ne s'applique de soi-même au faux prophète de l'Arabie?

Pour qui cherche dans l'histoire des leçons de sagesse et de morale, les derniers momens de Mahomet sont les plus importans à bien méditer. L'histoire de la maladie qui termina sa carrière nous découvre son caractère peint trait pour trait. La douleur déchire ses entrailles; déjà la mort dans son sein creuse devant lui l'abîme de l'éternité; le tombeau s'ouvre pour recevoir ses dépouilles mortelles; la justice de Dieu cite son âme à son tribunal; il va être jugé, et d'abord sur les dons de la nature que le ciel lui avoit prodigués. Tous les historiens arabes s'accordent à lui donner une intelligence supérieure, une imagination toute de feu; de là, un langage naturellement poétique, le génie de l'éloquence qui s'élève sans effort aux idées sublimes; et, dans sa manière de s'exprimer, ce ton simple, cette onction douce qui gagne les cœurs; un œil pénétrant qui fait naître, presque à la fois, toutes les idées du sujet qu'il contemple; un esprit penseur et réfléchi qui les combine et en saisit les résultats. Interrogez sa vie, suivez-le sur le théâtre de ses exploits : vous lui trouvez une âme d'une trempe extraordinaire, un caractère toujours égal; au milieu des périls, la sérénité d'un calme inaltérable jointe à cette impétuosité de courage qui fait les héros. Tourné au profit de la vertu, ce rare assemblage de qualités brillantes en auroit fait un grand homme; mais Mahomet ne les fit servir qu'aux passions les plus odieuses; et, en les prostituant à une ambition portée jusqu'à la fureur, il n'est plus au tribunal de l'histoire qu'un éternel objet de mépris et d'exécration. Scélérat par calcul, et cruel de sang-froid, il cache, sous le *masque de l'hypocrisie,* un caractère de sacrilége et d'impiété révoltante, qui lui est propre; il fait le ciel complice de tous ses crimes. Chez lui, tout attentat est une action sainte, sitôt qu'il sert sa politique; il égorge ses victimes avec la même tranquillité d'âme qui l'accompagne dans les actions les plus ordi-

naires de sa vie. Il n'est, quoi qu'on en pense, ni un visionnaire, ni un fanatique, ni un enthousiaste; maître de son âme et de ses mouvemens, il a trop de calme dans la tête, et un esprit trop réfléchi, pour se faire illusion et être dupe de lui-même : c'est seulement un rôle qu'il joue pour en imposer à un peuple ignorant, d'une imagination ardente, et naturellement superstitieux; il veut que l'homme disparoisse en tout ce qu'il entreprend, pour donner à ses paroles et à ses actions l'autorité et le ton d'un législateur qui ne parle et n'agit jamais que poussé par une inspiration divine.

Les juifs sont à ses genoux, implorant sa clémence et sa piété, réclamant, au nom du droit des gens, un traité de capitulation signé par son général; faisant valoir, pour le toucher, et sa promesse et leur conversion à l'islamisme, qu'ils ont embrassé pour sauver leur vie. Un ordre du ciel va le tirer d'affaire; il en fait descendre un oracle imposteur qui défend de faire grâce et d'exécuter le traité. Au nom de Dieu, ces malheureux sont égorgés sous les yeux du tyran, et il termine cette scène d'horreur et de noire perfidie, par offrir sa main à une jeune juive dont la beauté l'a séduit; il la choisit dans le nombre de ses victimes, et en fait son épouse.

C'est encore par un ordre envoyé du ciel que sa barbare intolérance fait une guerre à mort aux juifs, aux chrétiens, aux idolâtres qui refusent d'abjurer la religion de leurs pères et de se soumettre à celle qu'il leur prêche, en vertu de sa mission divine. Veut-il enlever aux époux le cœur de leurs épouses, joindre au nombre de ses femmes celle même de son fils adoptif, c'est encore le ciel qui allume dans son âme ces feux adultères. L'ange Gabriel lui apporte une loi qui donne à l'apôtre de Dieu le droit d'honorer de sa couche autant de femmes qu'il en trouvera qui soient dignes de cette faveur. Les incrédules à sa mis-

sion le traitent de fourbe et d'imposteur, lui reprochent d'avoir semé son Coran de fables extravagantes, d'absurdités qui font rougir la raison ; ils soumettent à la critique du bon sens ses lois, ses préceptes, ses rites superstitieux qui offensent la sainteté du mariage, la justice, et le droit des nations. Mahomet connoît ces chefs d'accusation, il ne restera pas court ; il répond à tout par la terreur de ses armes, et par ses anathêmes contre les impies qui osent raisonner, argumenter contre le ciel. Ce sont les anges qui ont écrit l'Alcoran sous la dictée de Dieu ; réponse victorieuse et qui ne souffre aucune réplique. Vous trouverez Mahomet toujours le même dans tout le cours de sa vie ; il descendra dans le tombeau sans avoir déposé un seul moment son masque et cet abominable rôle. Jamais Mahomet ne fut plus fourbe et plus imposteur, ne feignit de plus longs entretiens avec les patriarches, Moïse et les prophètes ; ne se dit plus honoré des visites fréquentes de l'archange Gabriel ; ne joua avec plus d'impudence le rôle d'enthousiaste et d'homme inspiré, qu'au moment où la vie lui échappe, et que déjà s'instruit contre lui, dans le ciel, le procès de l'éternité.

L'histoire nous offre de grands criminels cherchant à s'étourdir dans l'ivresse des passions qui les subjuguent, et, malgré eux, communiquant encore avec le ciel, du moins par leurs remords ; mais les remords sont une grâce du ciel. Mahomet, qui, pendant toute sa vie, a outragé le ciel par l'impiété de ses impostures, sera livré à son aveuglement et à son sens réprouvé. Le poison faisoit des progrès rapides : les grands de sa cour, ses parens, ses amis, sont dans des alarmes cruelles ; la sensible Fatime ne quittoit plus son appartement, inondoit son lit de ses pleurs, et étouffoit, autant qu'il lui étoit possible, les cris de sa douleur et de son désespoir. « O ma fille ! lui dit Mahomet, pourquoi vous livrer à la tristesse? ne me plaignez pas,

Gabriel vient me consoler de la part de Dieu ; et vous, Fatime, réjouissez-vous plutôt d'être la princesse des vraies croyantes, et la première de votre nation. » Fatime sourit ; mais sa douleur n'en étoit pas moins vive ; elle survécut peu de temps à la perte de son père. Luttant contre la mort, l'imposteur soutiendra, au plus fort de sa douleur, le rôle de prophète, qu'il avoit commencé à quarante ans. Il s'arrache de son lit de mort. Appuyé sur le bras de Zaïd et d'Ali, il se rend à la mosquée, monte à la tribune, prononce sa profession de foi, harangue le peuple, lui fait ses derniers adieux, et, descendu de la tribune, le visage prosterné, fait la prière du midi. Retourné chez lui, il donne la liberté à ses esclaves. S'occupant ensuite des affaires d'état, il écoute le rapport qu'on lui fait de leur situation, donne des ordres pour réprimer la révolte qui avoit éclaté dans plusieurs des provinces de son empire, et donne des instructions à ses généraux pour étendre ses conquêtes et prêcher l'islamisme dans plusieurs états qui lui restoient à soumettre. On lui parle d'une nouvelle révolte des juifs ; il les maudit au nom de Dieu.

Débarrassé des affaires de son gouvernement, il se recueille, prend un air calme et serein, se tourne vers ceux qui entouroient son lit, leur donne la paix, et les charge de la transmettre à ses compagnons d'armes qui étoient absens. Avec la même tranquillité d'âme, il parle de ses funérailles prochaines, en prescrit le cérémonial. « Ma famille, dit-il, mènera le deuil, et sera suivie du reste des fidèles ; l'ange de la mort, accompagné de ses légions, priera sur mon tombeau ; Gabriel, mon ami, Michel et Asraphel offriront mes vœux à Dieu, suprême arbitre des destinées des mortels ; les autres anges, à la tête des milices du Très-Haut, fermeront la marche. Ce céleste cortége se mêlera au milieu de vous, quoique vous ne puissiez l'apercevoir. » Les douleurs s'apaisent ; la gangrène, suite

ordinaire du poison, avoit étendu ses ravages; il sent qu'il touche à sa dernière heure. « L'ange de la mort, dit-il, vient de redemander mon âme; j'ai obéi. Dieu désire de me voir arriver au pied de son trône; j'en ai pour garant le dernier message de Gabriel; encore un peu, je m'envole pour jamais de ce monde. » Ainsi se termina le roman de la mort de Mahomet, écrit avec toutes les grâces du style par les auteurs arabes. Encore peu de jours, et Mahomet entre dans une agonie paisible; il est cité au jugement de Dieu. Adorons ses décrets, et abandonnons le lecteur aux réflexions que cette histoire offre à son esprit.

Mais le peuple ne peut se persuader qu'il ait perdu son apôtre; les plus fanatiques s'écrient: « Il n'est point mort; il est ravi en extase. » *Omar*, emporté par son zèle bouillant, accrédite cette opinion. « Le prophète, nous dit-il, n'est pas mort; il est allé vers le Seigneur comme le fit Moïse, qui s'absenta du peuple pendant quarante jours. — Il est mort, dit *Abubeker*, Dieu seul vit toujours; » et il récite un verset de l'Alcoran. Lorsqu'il fallut mettre le corps en terre, les Mohagériens et les Ausariens se disputèrent vivement l'honneur de posséder dans leurs murs ses dépouilles mortelles; les premiers vouloient que son corps fût transporté à la Mecque, sa patrie. Abubeker termina leurs différends en rapportant ces mots recueillis de la bouche de Mahomet : *Un prophète doit être enterré dans le lieu où il est mort*. Ces paroles firent foi; Médine lui donna la sépulture (1).

---

(1) L'opinion vulgaire, qui veut que Mahomet ait son tombeau à la Mecque, et qui place son corps dans un cercueil de fer, suspendu en l'air par des pierres d'aimant attachées à la voûte du temple, ne doit le jour qu'à quelques géographes qui n'ont jamais voyagé que dans leur cabinet; l'un et l'autre sentiment sont démentis par les auteurs qui ont été sur les lieux. Il faut mettre au même rang les contes et fables dont les écrivains d'Europe ont rempli la vie du faux prophète de l'Arabie. (Note de M. Savari.)

Les funérailles étant finies, on procéda au choix de son successeur; il s'éleva de grands débats entre les contendans. *Ali*, son gendre et son cousin, avoit été désigné calife par Mahomet lui-même. La jeunesse d'Ali et les intrigues d'Aïesha, l'épouse bien aimée de Mahomet, l'en firent exclure. Le vieillard *Abubeker* l'emporta, et les musulmans lui prêtèrent serment d'obéissance et de fidélité. En prenant le sceptre de Mahomet (en 632), il prit le nom de *calife*, nom qui, en langue arabe, signifie *vicaire*. Durant le court espace de son règne, les musulmans poussèrent leurs conquêtes dans les trois parties du continent. *Caled*, surnommé l'*épée de Dieu*, porta la terreur et la mort dans les armées romaines : *Paradis devant vous, enfer derrière*, étoit, d'après son maître, toute la harangue que prononçoit ce chef arabe, près de livrer bataille. La ville de *Damas*, assiégée une seconde fois, avoit capitulé, et les habitans avoient obtenu la liberté de se retirer sur les terres de l'empire. Le farouche Caled poursuivit ces malheureux fugitifs, les atteignit et massacra tous les chrétiens, qui opposèrent la plus courageuse résistance contre leurs perfides ennemis. Le gendre de l'empereur Héraclius, digne d'un meilleur sort, y périt les armes à la main.

Abubeker, en mourant, nomma, pour gouverner après lui, *Omar*, plus enthousiaste, plus fanatique encore que son prédécesseur. Il fit aux chrétiens une guerre opiniâtre et terrible; les moines, principaux objets de sa vengeance, étoient immolés à sa fureur partout où il les rencontroit. L'épouvante saisit les armées grecques; elles n'osèrent plus se mesurer contre des adversaires au courage desquels rien ne pouvoit résister. La prise de Jérusalem couronna cette mémorable expédition. Omar entra dans la ville sainte (637), non avec le faste d'un conquérant, mais comme un mendiant, monté sur un chameau

roux, qui portoit deux petits sacs d'orge, de riz et de froment mondé, seules provisions dont il se contenta toute sa vie. Jamais valeur ne fut plus impétueuse que celle de ces fanatiques ; jamais succès ne furent plus rapides. Les *Abu-Obeir*, les *Derar*, les *Amrou*, les *Caled* et les *Saad*, généraux intrépides, subjuguèrent les plus belles provinces de l'Asie, battirent et dispersèrent les troupes romaines. Le foible *Héraclius*, tremblant dans son palais de Constantinople, abandonnoit indignement ses sujets au fer de l'ennemi ; et le vainqueur de Cosroës faisoit rougir la victoire elle-même des avantages qu'elle lui avoit autrefois procurés. La *Palestine*, la *Syrie* entière et la *Phénicie*, reçurent la loi des conquérans ; *Amrou* (639) envahit l'*Égypte*. Les hérétiques jacobites et eutychéens, par haine contre les orthodoxes, lui facilitèrent les moyens de conquérir cette fertile contrée. La prise d'Alexandrie (646) entraîna la perte de toute l'Égypte. *Amrou*, cédant, malgré lui, aux ordres réitérés de son maître ignorant et fanatique, livra aux flammes la *bibliothèque d'Alexandrie*, cet inappréciable dépôt des traditions et des connoissances humaines. « Si ces livres, lui écrivit ce fanatique, s'accordent avec le livre du prophète, ils sont inutiles, l'Alcoran suffit ; s'ils ne s'y accordent pas, il faut les détruire. » Peu de temps après, les musulmans envahirent le reste de l'Afrique, pénétrèrent jusqu'en Éthiopie, et, se tournant vers l'Europe, finirent par subjuguer l'Espagne, et, à force de combats et de victoires, menacèrent de donner des fers au monde entier.

Un fait plus merveilleux, et en soi plus incroyable que tous ceux que nous avons racontés, fait qui remonte à plus de douze cents ans, qui, de siècle en siècle, subsiste sans interruption, et que nous avons toujours sous les yeux, c'est de voir l'Égypte, la Grèce, l'Asie, les Indes, presque tous les royaumes du Levant, une immense partie de

l'univers, rester prosternés aux pieds d'un imposteur, et se rendre esclaves d'un système religieux qui, examiné de sang-froid et avec impartialité, ne peut soutenir le regard du sens commun. Quel opprobre pour la raison, dont nous sommes si fiers! quelle leçon pour l'orgueil de l'homme!

RELIGION DE MAHOMET.

1° Un seul Dieu, créateur de l'univers, et, par sa providence, arbitre souverain des destinées de l'homme;

2° Une seule personne en Dieu;

3° Les peines et les récompenses de la vie à venir, le jugement de toute la vie aussitôt après la mort, un paradis, un enfer, la résurrection des corps;

4° L'Alcoran, parole de Dieu écrite, livre descendu du ciel, écrit par les anges sous la dictée de Dieu, apporté à Mahomet par l'ange Gabriel, symbole de créance, code de morale et de législation, règle suprême de vérité;

5° Mahomet, apôtre de Dieu, son prophète, interprète de ses lois, organe de ses volontés, pontife de la religion, législateur et roi de tous les vrais croyans;

6° Mahomet a été l'objet des vœux ardens des patriarches, et prédit par tous les anciens prophètes. C'est Mahomet que Jésus, fondateur et législateur du christianisme, a en vue, lorsque, se séparant de ses apôtres pour s'élever dans les cieux, il leur annonce qu'il en descendra un prophète plus grand que lui. Mahomet est le vrai Paraclet promis par Jésus-Christ à ses disciples;

7° En vertu de sa mission divine, et investi de tous les pouvoirs du Dieu suprême, Mahomet a reçu l'ordre de prêcher et de propager l'islamisme chez toutes les nations. Paix aux vrais croyans; guerre aux impies. Il lui a été donné l'ordre et le droit d'exterminer, par le glaive, ceux qui refuseroient de croire à sa parole. Tout croyant,

qui périt les armes à la main contre les infidèles, meurt martyr, et les anges reçoivent son âme pour la transporter dans le séjour de l'éternelle félicité. Ouvrez le *Coran;* ces sept dogmes fondamentaux composent son symbole de croyance.

Mahomet révèle, dans un grand nombre de chapitres de l'Alcoran, le secret insensé de son insatiable ambition; il ne prétendoit pas à moins qu'à la monarchie universelle. L'état des opinions religieuses sembloit ouvrir la carrière à ses projets ambitieux. Le paganisme étoit menacé d'une chute prochaine; les empereurs de Rome élevoient chaque jour de nouveaux autels au Dieu des chrétiens; les apologistes de la religion et les ouvrages des grands hommes des quatre siècles précédens, étoient lus avec avidité; la lumière de l'Évangile avoit pénétré jusqu'aux extrémités de la terre; les philosophes eux-mêmes rougissoient des fables qu'ils avoient adorées avec le peuple, et changeoient en êtres purement allégoriques les dieux de la mythologie païenne. Étoit-il donc si difficile d'établir le culte de l'Être suprême, la religion du théisme, sur les ruines d'une religion qui n'avoit plus pour appui que de vieilles traditions, qui perdoient chaque jour de leur crédit? Cependant Mahomet connoissoit la force de l'éducation et l'empire de l'habitude; en enlevant aux peuples leurs dieux, il conserva l'usage des sacrifices et une partie des superstitions du paganisme.

Chassés de leur pays, poursuivis par la justice de Dieu, errans de contrées en contrées, un grand nombre de *juifs* s'étoient arrêtés en Arabie, et y entretenoient un commerce très-florissant. Mahomet avoit dû se flatter de l'espérance de les attirer à lui; il avoit presque tout tiré de leurs livres sacrés, sa doctrine sur l'unité et les attributs de Dieu, l'origine du monde, la hiérarchie des anges. On voit dans l'Alcoran plusieurs chapitres consacrés

à la louange des patriarches qui ont précédé le déluge, et de ceux qui sont venus après. Il parle avec le plus profond respect de tous leurs prophètes. Les traits de ressemblance entre sa théologie et celle des juifs sont frappans. C'est à ses entretiens avec l'ange Gabriel et avec Moïse, leur législateur, qu'il se glorifie de devoir les connoissances célestes dont Dieu lui a ordonné d'éclairer l'univers. Les idées, les images, les maximes de morale dont il a enrichi son Coran, presque tout ce que l'on y trouve de plus beau et de plus sublime, est une imitation, facile à reconnoître, des livres de Salomon, des psaumes de David, et des prophètes de l'Ancien-Testament. Les rites, les ablutions, les sacrifices, la circoncision, les jeûnes, jusqu'aux lois civiles et politiques, ont des rapprochemens sensibles avec les lois, les usages et les observances pratiquées par la nation juive. Avant que de s'être rendu maître de la Mecque, et d'y avoir établi le berceau de l'islamisme, il avoit prescrit à ses disciples d'avoir, dans tout le temps qu'ils consacroient à la prière, le visage tourné vers la ville et le temple de Jérusalem. Les juifs qui lisoient leurs prophètes sans les comprendre, et auxquels une longue suite de malheurs n'avoit pu ouvrir les yeux, soupiroient sans cesse après la venue de leur Messie; mais les juifs le vouloient environné d'éclat et de majesté, brisant les sceptres, subjuguant les nations, armé de la foudre contre ses ennemis, les réduisant à lui servir de marche-pied, et étendant son empire sur tout l'univers. Saisissant avec avidité le sens que les juifs prêtoient aux prophètes, Mahomet publioit partout que l'islamisme, renversant les autels de toutes les religions du monde, alloit bientôt couvrir la terre de ses disciples; il se faisoit proclamer, par les oracles que l'ange Gabriel lui apportoit du ciel, le successeur des prophètes, le pontife suprême, le législateur et le roi de tous les vrais croyans. Poursui-

vant le cours de ses exploits, et enivré de ses victoires, il se flattoit de réussir à se faire reconnoître par les juifs pour le vrai Messie : c'est en effet du nom de leur Messie que l'appeloient, et c'est en cette qualité que les peuplades de juifs qui se soumettoient à l'islamisme pour échapper au glaive et à la confiscation de leurs biens, venoient lui rendre hommage, et prêter entre ses mains serment d'obéissance et de fidélité.

Après avoir triomphé de la résistance des juifs et des idolâtres, Mahomet tourna ses armes contre les chrétiens. A cette époque, quel triste spectacle de querelles religieuses ne cessoient d'offrir les diverses sociétés chrétiennes répandues dans l'Orient et dans les provinces romaines voisines de l'Arabie! Ces vastes contrées étoient remplies d'*ariens*, de *nestoriens*, de *jacobites*, d'*eutychéens* et d'autres sectaires. Persécutés, privés des droits de citoyens et bannis de l'empire, ils avoient emporté dans leurs cœurs une haine égale pour l'église catholique et pour les empereurs romains, qui, entêtés de subtilités métaphysiques, oubliant le soin de leurs états, mettoient leur gloire et leur vanité à disputer sur des thèses de théologie, à assembler des synodes pour les opposer à d'autres conciles qui avoient déjà prononcé définitivement sur ces matières importantes, tandis que les Perses, sous les drapeaux de Cosroës, portoient la flamme et le fer aux portes de Constantinople. Les opinions que la foule des chrétiens de toutes sectes, répandus en Orient, y avoient portées, étoient autant de matières combustibles, dont il suffisoit d'approcher quelques étincelles pour causer un incendie aussi vaste que subit. Toutes ces sectes, isolées, malheureuses, irritées, saisirent avec ardeur l'occasion de se venger. Aussi vit-on courir un grand nombre de chrétiens au nouveau législateur, qui leur mettoit le fer à la main contre leurs ennemis.

Divisés sur des dogmes particuliers, ces sectaires étoient d'accord sur deux dogmes fondamentaux du christianisme, l'unité de Dieu, et l'état éternel de bonheur ou de malheur après la mort. Mahomet, qui vouloit former sa secte de la réunion de toutes les autres, fait de ces deux points capitaux la base de la religion qu'il médite. En offrant à chaque secte une protection puissante, un état sûr, un rempart contre les haines de ses adversaires, il crut son système religieux propre à rassembler sous les étendards de l'islamisme les juifs, les nestoriens, les eutychéens, et les chrétiens de toutes sectes réfugiés en Perse, en Arabie, en Syrie, qui composoient des sociétés nombreuses. L'histoire du christianisme étoit trop rapprochée de l'époque de son établissement pour entreprendre de nier l'authenticité, la fidélité, la force concluante de ses monumens : l'hypocrite étoit trop habile dans sa politique pour ne pas parler avec admiration de ces livres sacrés, avec éloge des apôtres et des premiers prédicateurs de la loi chrétienne, avec un profond respect de son fondateur.

Ouvrons l'*Alcoran*, Dieu l'a permis pour venir au secours des âmes droites et des cœurs exempts de préjugés et de passions; ce livre, que Mahomet fait descendre du ciel, est l'arme la plus victorieuse contre les erreurs et l'imposture du mahométisme. Transcrivons ici, mot à mot, les témoignages que le prophète de l'Arabie y rend à Jésus-Christ : « L'ange dit à Marie : Dieu t'annonce son Verbe; il se nommera Jésus, le Messie, fils de Marie, grand dans ce monde et dans l'autre, et le confident du Très-Haut; il enseignera aux hommes l'Écriture, la sagesse, le Pentateuque et l'Évangile. Nous croyons aux livres saints que Moïse, Jésus et les prophètes ont reçus du ciel. Jésus dira : Les prodiges divins vous attesteront ma mission; je guéris les aveugles de naissance et les lépreux; je fais revivre les morts; Dieu m'a

donné la puissance des miracles. Craignez le Seigneur, et obéissez-moi ; c'est le chemin du salut. Les Juifs furent perfides envers Jésus : Dieu trompera leur perfidie. Dieu dit à Jésus : Je t'enverrai la mort, et ensuite je t'élèverai à moi. » Cette doctrine est répandue dans tout l'Alcoran : on y voit un chapitre consacré à l'honneur de Marie, mère de Jésus (chap. 19). La naissance de *saint Jean,* son précurseur, est encore aujourd'hui un jour de réjouissance et de fête, célébré avec pompe à Constantinople. Il confesse que les apôtres de Jésus-Christ ont été des hommes justes et éminens en vertus (chap. Azoara, *v.* 5). Mahomet dit de Jésus-Christ qu'il étoit l'envoyé de Dieu, le Verbe de Dieu, la sagesse de Dieu ; qu'il est né d'une vierge, qu'il est le Messie annoncé par la loi et les prophètes (Azoara, *v.* 11, 19, 31, 13). Mahomet disoit aux juifs : « Je suis le *Messie* promis à vos pères. » Il disoit aux chrétiens : « *Jésus* est le Messie annoncé par la loi et les prophètes des juifs. » Comment lever cette absurde contradiction ? Il reconnoissoit deux Messies : Jésus, qu'il appelle l'envoyé de Dieu, et qui a paru sur la terre avec la sagesse de Dieu et le don des miracles ; et le second Messie étoit lui-même, sous le nom de *Paraclet,* annoncé par Jésus-Christ à ses apôtres et à ses disciples, et revêtu de la puissance de Dieu, de qui il avoit reçu, outre la force de la parole, le droit de soumettre par le glaive ceux que Jésus n'avoit point soumis par sa sagesse et la puissance des miracles. Nous n'avons point ici de musulmans à convertir ; nous renvoyons aux auteurs qui ont traité cette controverse ; le bon sens suffit pour juger entre *Jésus-Christ* et *Mahomet.* L'*Évangile* et l'*Alcoran* sont en opposition manifeste. Si, de l'aveu même de Mahomet, les livres des chrétiens sont la parole de Dieu écrite, que penser du Coran ? Si Jésus-Christ est prophète et l'envoyé de Dieu, quel nom donner à Mahomet ?

MISSIONS DU LEVANT
(GRÈCE).

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE TARILLON
A M. LE COMTE DE PONTCHARTRAIN,
SECRÉTAIRE-D'ÉTAT,

SUR LES MISSIONS DES PÈRES JÉSUITES DANS LA GRÈCE.

Paris, ce 4 mars 1714 (1).

MONSEIGNEUR, prêt à repasser dans la Grèce, dont je suis absent depuis plus d'un an, agréez que j'aie l'honneur de vous entretenir de l'état où j'ai laissé les missions que nous y avons. Ces missions, ou les principales demeures des missionnaires, sont *Constantinople* en Thrace, *Smyrne* en Ionie, *Thessalonique* en Macédoine, *Scio, Naxie, Santorin* dans l'Archipel.

Mission de Constantinople. Constantinople est un monde où le nombre des chrétiens est prodigieux. On ne parle pas moins que de deux cent mille Grecs, et de quatre-vingt mille Arméniens d'habitans fixes, sans y comprendre ceux qui vont et viennent, et que la demeure de la cour, ou le mouvement du grand commerce, y fait incesssamment circuler. Rien ne donne une plus véritable idée de la multitude du peuple de Constantinople que les temps

(1) On trouvera dans ce volume des Lettres d'une date antérieure à celle-ci; mais cette lettre du P. Tarillon faisant connoître toutes les missions de la Grèce, on a dû la placer en tête de celles qui ne traitent que d'une de ces missions.

de mortalité. J'ai été témoin que la peste y a enlevé jusqu'à deux et trois cent mille personnes. On faisoit cette supputation par le nombre des corps morts que l'on passoit aux portes pour les aller enterrer hors de la ville. Au bout de quelques semaines on revoyoit par tout la même foule, et il ne paroissoit pas que le peuple eût diminué.

De toutes les familles qui y habitoient du temps des Génois, il y en a encore plusieurs qui se sont maintenues à Galata et à Péra. Ces familles font entre elles trois à quatre cents personnes. La plupart sont interprètes des ambassadeurs; quelques-uns sont médecins, ce qui leur donne une grande considération et des grandes entrées auprès des seigneurs turcs, et même jusque dans le sérail. Les maisons des ambassadeurs des princes chrétiens, et les marchands de leurs nations, font la portion la plus distinguée des chrétiens francs; ils se montent à près de trois mille personnes. Les bâtimens des chrétiens amènent encore beaucoup de monde. On voit souvent d'un jour à l'autre les avenues de la marine remplies de nouveaux débarqués de tout pays. Il faut encore compter, parmi les *catholiques de Constantinople*, quatre ou cinq mille esclaves, servant sur les vaisseaux et les galères, ou enfermés dans le bagne du grand-seigneur, et plus de vingt mille autres répandus dans les diverses maisons des particuliers.

La situation de notre maison nous met fort à portée de secourir ce grand peuple-là. Nous sommes presque au centre de Galata, voisins de la marine, et au grand passage de tout ce qui vient de l'entrée et du fond du port. Notre *église* passe pour la plus belle et la plus singulière de toute la Turquie. Les colonnes qui soutiennent son vestibule, la balustrade qui le termine, et qui règne le long de l'escalier qui y conduit, tout cela est de marbre blanc. Le corps de l'église est voûté avec sa coupole et sa couverture de plomb, qui est le privilége des seules mos-

quées. La nef est décorée des sépultures de quelques ambassadeurs de France, et de celle de la jeune princesse Tékéli. La sépulture de madame la princesse Ragotzki, sa mère, mariée en secondes noces au feu prince Tékéli, est dans une chapelle séparée. Cette pieuse et courageuse princesse mourut à Nicomédie. Tant qu'elle y a demeuré, les jésuites se sont fait un devoir d'aller lui rendre les services qu'ils lui avoient rendus pendant plusieurs années à Constantinople. A cette occasion, ils avoient commencé à Nicomédie une petite mission, que la mort de la princesse a interrompue; ces missions détachées n'étant pas praticables autour de Constantinople, à moins qu'on n'ait quelque prétexte plausible, comme étoit celui de visiter cette princesse.

Quoique les *Grecs* soient en grand nombre à Galata et à Péra, cependant tout ce qu'il y a parmi eux de noblesse et de gens de distinction résident dans la ville impériale au-delà du port, qu'on appelle proprement Constantinople. Les plus qualifiés habitent le quartier appelé le Patriarcat, ou le Fanal. Il y a des familles qui prétendent être issues des anciens empereurs grecs, d'autres qui ont des alliances avec les beys de Moldavie et de Valachie. La famille des Scarlati, à laquelle le fameux Alexandre Scarlati, connu sous le nom de Mauro Cordato, a rendu sa première splendeur, est aujourd'hui celle qui se distingue le plus par son crédit et par les honneurs dont elle est revêtue. Mauro Cordato a laissé deux fils, dont l'aîné est pour la seconde fois bey de Moldavie; l'autre est grand drogman de l'empire. Nous sommes fort bien reçus de tous ces messieurs. Le bey de Moldavie, à qui le père Jacques Piperi a autrefois appris la langue latine, a prié qu'on lui donnât encore un jésuite pour l'apprendre à son fils. Nous sommes aussi fort bien auprès du patriarche des Grecs; nous lui rendons de fréquentes visites, et il nous

comble de caresses. La conversation tourne quelquefois sur des points de religion ; il nous dit ses pensées, et, sans sortir des bornes du respect, nous lui disons aussi les nôtres.

Avant que de passer au Levant, je m'étois formé une idée magnifique de la majesté de ce *patriarche* de la nouvelle Rome. La première fois que j'allai lui rendre visite, je demeurai tout surpris de le voir logé et servi dans la dernière simplicité. Sa chambre est pauvre et dénuée de tout. Ses domestiques consistent en deux valets, assez mal en ordre, et en deux ou trois clercs. Quand il sort pour des visites particulières, c'est toujours à pied. Ses habits n'ont rien qui le distingue des autres religieux grecs. On ne le connoît que parce qu'il est accompagné de quelques prélats, vêtus aussi simplement que lui, et de quelques ecclésiastiques qui l'environnent. Sa plus grande distinction consiste en ce qu'un diacre ou un prêtre marche devant lui, portant une espèce de béquille, ou crosse de bois, ornée de compartimens d'ivoire et de nacre. Je l'ai vu bien des fois aller encore plus simplement, n'ayant à sa suite que deux ou trois personnes. Cependant il prend sans façon le titre de patriarche universel, et il faut l'appeler, non très-saint père, mais très-saint, *panosiotatos*. De même quand les Grecs parlent de leurs autres prélats, ils ne disent pas, comme nous, l'archevêque ou évêque, mais le saint d'une telle ville, comme *le saint d'Héraclée, le saint de Chalcédoine,* etc.

La bonne correspondance que nous avons soin d'entretenir avec le patriarche et les autres *prélats grecs*, dispose les peuples à nous écouter. Les pères et mères envoient volontiers leurs enfans à nos instructions et à nos écoles. Nous y avions, il n'y a pas long-temps, les deux fils d'un bey de Valachie. Je connois à Constantinople un assez grand nombre de Grecs qui sont dans de bons senti-

mens; mais, généralement parlant, ce n'est pas dans cette capitale qu'il faut s'attendre aux grandes et nombreuses conversions des schismatiques de cette nation. La vue, quoique triste et humiliante, des restes de leur ancienne grandeur, leur remplit la tête de je ne sais quelles idées hautaines qui les rendent indociles et suffisans. On diroit que cette grande ville, et toute la puissance qu'elle renferme, est encore à eux. Quoiqu'ils n'entendent plus leurs saints pères, et que tous les jours ils s'éloignent de leur doctrine, ou qu'ils la détournent à des explications pitoyables, ils ne souffrent qu'avec une extrême peine que les Occidentaux les entendent mieux qu'eux, et qu'ils viennent de si loin leur en montrer le vrai sens. Un de leurs beaux esprits, fort homme de bien, m'a dit souvent, avec une naïveté que je n'oublierai jamais, que le Grec, pour être solidement converti, vouloit être pauvre et humilié. « Dieu, m'ajouta-t-il, qui nous connoît et qui veut nous sauver, nous fait marcher par là depuis près de trois cents ans. Nos richesses et notre grandeur passée nous ont perdus. J'ai bien peur que les fumées qui nous en sont restées à la tête n'achèvent notre entière ruine. »

Les *Arméniens* ne sont pas d'eux-mêmes plus grands docteurs ni en meilleur chemin que les Grecs; mais ils sont infiniment plus dociles, et ont plus d'envie d'être éclairés. Ils ont parmi eux trente ou quarante familles des plus distinguées, dont la ferveur est digne des premiers temps de l'Église. Par suite des persécutions d'Ali-Pacha, plusieurs de ces familles ont perdu presque tous leurs biens; mais, depuis que le grand-seigneur a fait justice (il y a quatre ans) de ce sanguinaire visir, dont les Turcs eux-mêmes ont regardé la mort tragique comme la punition de ses fureurs contre les Arméniens, les catholiques jouissent d'une tranquillité jusqu'ici assez cons-

tante. Il semble que le sang du saint prêtre arménien *Dergoumidas*, répandu en haine de la foi, ait comme éteint le feu de la persécution. Il ne se fait plus de temps en temps, de la part des hérétiques, que quelques légers mouvemens qui passent vite, et qui ne servent qu'à épurer davantage la vertu des vrais fidèles. Ce violent orage, loin d'avoir anéanti la religion, comme les hérétiques le prétendoient, n'a fait que l'accroître dans toute la Turquie. Le nombre des catholiques de Constantinople s'est augmenté de la moitié. Ils montent actuellement à plus de douze mille. Il en est des autres grandes villes à proportion. Messire *Melchou*, élève de la congrégation de *Propaganda*, et évêque de Mardin, dans le Diarbek, prélat d'une grande vertu et d'un grand savoir, vient de faire presque tout son diocèse catholique. Il est vrai qu'il lui en a coûté de grandes avanies et de grands périls; mais enfin il en est venu à bout. Pour affermir son ouvrage, il eut le courage de passer à Constantinople l'année dernière, et de venir demander au grand-visir un *firman* de la Porte qui mît à couvert sa personne et son troupeau des vexations du pacha de Marden. Ne trouvant personne qui voulût se hasarder à plaider une cause si délicate, il l'alla plaider lui-même en plein divan, et Dieu donna tant de force à ses paroles, que le visir ordonna, par sentence publique, que le pacha de Mardin seroit déposé et mis en prison, jusqu'à ce qu'il eût restitué ce qu'il avoit pris.

Un autre emploi qui occupe fort nos missionnaires à Constantinople, est le soin des *esclaves du bagne du grand-seigneur*. Le bagne, ainsi appelé du mot italien *bagno*, à cause d'un bain qu'ont là les Turcs, est une vaste enceinte, fermée de hautes et fortes murailles, qui n'a qu'une seule entrée, munie d'une double porte, où il y a toujours une grande armée. Au milieu de cette

grande enceinte ou avant-cour s'élèvent deux gros bâtimens, de figure presque carrée, mais de grandeur inégale. Le plus grand s'appelle le grand bagne, et le plus petit, le petit bagne. Ces deux bagnes ou prisons n'ont de jour que par la porte et par quelques fenètres fort hautes, traversées de gros barreaux de fer. C'est là qu'on loge les chrétiens pris en guerre, ou sur les armateurs ennemis de la Porte. Les officiers ont de petites loges à deux ou à trois. Les simples soldats sont à découvert sur des estrades ou soupentes de bois qui règnent le long des murailles, et où chacun n'a guère de place que celle que son corps peut occuper. Dans un quartier de chaque bagne on a pratiqué une double chapelle, dont une portion est pour les esclaves du rit franc, et l'autre pour les esclaves du rit grec et moscovite. Chaque chapelle a son autel et ses pauvres ornemens à part. Ces chapelles avoient en commun d'assez bonnes cloches. Il y a cinq ou six ans qu'on les leur a enlevées, parce que, disoient les Turcs, leur son réveilloit les anges qui venoient dormir la nuit sur le toit d'une mosquée bâtie depuis peu dans le voisinage. Assez près du petit bagne, on a bàti et orné, des aumônes des fidèles, une petite église, sous le titre de saint Antoine, qui est assez bien fournie des meubles d'autel nécessaires, et même de quelque argenterie. C'est la chapelle des officiers et des malades. Les esclaves élisent tous les ans un écrivain ou préfet du bagne, et sous lui un sacristain, à qui tout se donne par compte, pour le remettre dans le même état à ceux qui entrent en charge après eux. Chaque esclave, quoique dans le bagne, a toujours une ou deux chaînes sur le corps. Tous les jours de l'année, excepté les quatre fêtes solennelles, on les mène de grand matin travailler à l'arsenal ou aux autres ouvrages publics. Ils vont au travail, par troupes de trente ou quarante, enchaînés deux à deux. Leur nourriture est de

deux mauvais pains noirs pour la journée de chaque homme. Le soir, au soleil couchant, on les ramène. Ceux dont les gardiens turcs ont été contens pendant le travail, sont séparés les uns des autres. Ceux qu'ils veulent punir sont laissés enchaînés ensemble ; bientôt après, le cri se fait pour la rentrée dans les bagnes. Ils n'y sont pas plus tôt ramassés et comptés, qu'on les y enferme à double serrure jusqu'au lendemain matin. Quand ils tombent malades, il n'est pas permis de les transporter ailleurs ; il faut qu'ils demeurent dans le bagne, et toujours avec la chaîne, qu'on ne leur ôte que quand ils sont morts ; encore les gardiens turcs ne s'y fient-ils pas. Les cadavres, avant que d'être portés aux cimetières publics, sont arrêtés à la grande porte, où ils les percent plusieurs fois d'outre en outre, avec de longues broches de fer, pour être plus assurés qu'ils sont véritablement morts.

Les services que nous rendons à ces pauvres gens consistent à les entretenir dans la crainte de Dieu et dans la foi, à leur procurer des soulagemens de la charité des fidèles, à les assister dans leurs maladies, et enfin à leur aider à bien mourir. Si tout cela demande beaucoup de sujétion et de peine, je puis assurer que Dieu y attache en récompense de grandes consolations. Outre les visites qu'on leur rend pendant le cours de la semaine, deux jésuites vont toute l'année, fêtes et dimanches, aux deux bagnes. Ils s'y rendent la veille, et s'y enferment avec les esclaves. Le père de chaque bagne a un petit réduit à part, où il se retire quand il n'y a point de malades à visiter. Après que ces malheureux se sont un peu délassés, et qu'ils ont pris quelque nourriture, le signal se donne pour la prière. Quand elle est achevée, il fait une exhortation d'une petite demi-heure sur quelque matière touchante, et qui a le plus de rapport à leurs dispositions présentes. De là il se met au confessionnal pendant quel-

ques heures. Les confessions finies, il va prendre un peu de repos, à moins qu'il ne faille veiller quelque mourant. A quatre heures du matin en hiver, et à trois heures en été, on éveille tout le monde pour la messe, pendant laquelle le père leur fait une courte explication de l'Évangile. La messe finie, après que les communians ont fait leurs actions de grâces, il va se placer à la porte de la chapelle avec les aumônes qu'il a pu ramasser; il les distribue à tous à mesure qu'ils passent; après quoi les portes se rouvrent à grand bruit, et chacun va se faire enchaîner avec un compagnon pour retourner au travail.

Dans le temps de peste, comme il faut être à portée de secourir ceux qui en sont frappés, et que nous n'avons ici que quatre ou cinq missionnaires, notre usage est qu'il n'y ait qu'un seul père qui entre au bagne, et qui y demeure tout le temps que la maladie dure. Celui qui en obtient la permission du supérieur (ce qui n'arrive pas sans de fortes représentations de la part des autres et du supérieur même) s'y dispose pendant quelques jours de retraite, et prend congé de ses frères, comme s'il devoit bientôt mourir. Quelquefois il y consomme son sacrifice, et quelquefois il échappe au danger. Le dernier jésuite qui est mort dans cet exercice de charité est le P. *Vandermans*, Flamand de nation. La peste étoit alors très-violente. La quantité des mourans qu'il assista la lui communiquèrent en moins de quinze jours. Il le fit savoir incontinent au supérieur, priant instamment qu'on lui accordât la grâce de mourir auprès de ses frères. On le transporta dans une petite maison qui est au bout de notre jardin, où, s'étant de nouveau confessé, et ayant communié, il mourut plein de joie et de reconnoissance de la grâce insigne que Dieu lui faisoit. Depuis lui, personne n'a plus été attaqué de cette maladie que le P. Pierre *Besnier*, si connu par son beau génie et par ses rares

talens. Sur la fin de ses jours il se consacra une seconde fois à la mission de Constantinople, à laquelle il avoit déjà rendu les plus grands services. La peste le prit en confessant un malade. La Providence veilla à la conservation des autres pères de cette mission, car les signes du mal ne se montrèrent qu'après que le père eut expiré; et, pendant les trois jours de sa maladie, ils avoient été nuit et jour auprès de lui. Mais si quelqu'un jusqu'ici a dû mourir de ce genre de mort, c'est le P. Jacques *Cachod* qui, avec le nom de *père des Arméniens,* a encore, à Constantinople et à Malte, celui de *père des esclaves.* Il y a huit ou dix ans qu'il est presque incessamment occupé aux œuvres de charité où il y a le plus de péril, soit dans le bagne, soit sur les vaisseaux et sur les galères du grand-seigneur. Les esclaves, qui n'en peuvent sortir, savent l'y introduire par le moyen de leurs gardiens turcs, avec qui ils sont d'intelligence. L'année 1707, que la peste fut si furieuse qu'elle emporta près d'un tiers de Constantinople, ce père m'écrivit à Scio la lettre qui suit : « Maintenant je me suis mis au-dessus de toutes les craintes que donnent les maladies contagieuses, et, s'il plaît à Dieu, je ne mourrai plus de ce mal après les hasards que je viens de courir. Je sors du bagne, où j'ai donné les derniers sacremens et fermé les yeux à 90 personnes, les seules qui soient mortes en trois semaines dans ce lieu si décrié, pendant qu'à la ville, et au grand air, les gens mouroient à milliers. Durant le jour, je n'étois, ce me semble, étonné de rien; il n'y avoit que la nuit, pendant le peu de sommeil qu'on me laissoit prendre, que je me sentois l'esprit tout rempli d'idées effrayantes. Le plus grand péril que j'aie couru, et que je courrai peut-être de ma vie, a été à fond de cale d'une sultane de 82 canons. Les esclaves, de concert avec les gardiens, m'y avoient fait entrer sur le soir pour les confesser toute la nuit, et leur dire la messe de grand matin.

Nous fûmes enfermés à doubles cadenas, comme c'est la coutume. De cinquante-deux esclaves que je confessai et communiai, douze étoient malades, et trois moururent avant que je fusse sorti. Jugez quel air je pouvois respirer dans ce lieu renfermé, et sans la moindre ouverture. Dieu, qui par sa bonté m'a sauvé de ce pas-là, me sauvera de bien d'autres. »

Mission de Smyrne. Les consuls de France, d'Angleterre, de Venise, de Hollande, de Gênes, dans cette résidence, logent, avec presque tous leurs marchands, dans une grande et belle rue, d'une demi-lieue de longueur, appelée la *rue des Francs*. Il y a bien à Smyrne 20,000 Grecs, et 7 à 8,000 Arméniens. Les Grecs commencent là à être un peu plus traitables qu'à Constantinople. Nous sommes en commerce d'amitié avec l'archevêque et les principaux du pays. Ils nous amènent volontiers leurs enfans pour les former de bonne heure à la piété et aux lettres. Plusieurs d'entre eux, jusqu'à leurs ecclésiastiques, se confessent à nous, et fréquentent notre église comme les latins. Les Arméniens sont à Smyrne à peu près les mêmes qu'à Constantinople, excepté que les hérétiques n'y parlent pas si haut. Nous avons là pour consul M. de Fontenu, qui sait les contenir, eux et les autres, dans un respect dont personne n'ose sortir. On trouve parmi les Arméniens quantité de catholiques très-réglés et très-fervens, entre autres beaucoup de marchands de Perse de la province de Nakivan, que les pères dominicains cultivent depuis près de quatre cents ans. Presque toute cette province a embrassé le rit latin. A l'arrivée des caravanes, qui sont ordinairement très-nombreuses, et qui marchent trois ou quatre fois l'année, on est bien consolé de voir l'empressement des catholiques à s'approcher des sacremens. Quelquefois notre église et notre maison en sont si remplies, qu'il n'y a presque de place que pour eux. A Noël et à Pâques, un des pères est de-

mandé à Guzelhissar, ville bâtie des ruines de l'ancienne Éphèse, à Tyatire et autres lieux de ces quartiers-là, où le commerce assemble beaucoup d'Arméniens. A chaque voyage, le père réconcilie toujours quelqu'un à l'Église. Quand nous aurons un plus grand nombre de missionnaires, nous étendrons ces missions à plusieurs grandes villes qui sont aux environs de Smyrne. Si même il étoit possible que quelques-uns de nous pussent aller et venir tour à tour avec les caravanes, il est certain que le long de la route on gagneroit bien des âmes à Dieu.

On peut dire que Smyrne est comme une annexe des missions de l'Archipel. Les jardinages sans fin dont la ville est environnée sont presque tous entre les mains de chrétiens, latins et grecs, des îles de Chio, Naxie, Tine, Santorin, Paros, etc., tous gens à portée d'être instruits, et qui nous connoissent dès leur pays. Il y a encore un nombre prodigieux de femmes et de filles, de toutes les îles, que la pauvreté contraint d'aller à Smyrne, comme à une ville opulente où tout abonde. Les missionnaires ont souvent besoin de toute la vigilance et de toute l'ardeur de leur zèle, pour contenir cette multitude dans les bornes que prescrit la sévérité du christianisme.

La ville de Smyrne est souvent affligée de *pestes* violentes et de tremblemens de terre si furieux, qu'ils alarment ceux mêmes qui sont le moins susceptibles de crainte. Il y a deux ans que la peste y enleva plus de dix mille personnes, et les maladies qui la suivirent furent presque aussi dangereuses. Les catholiques se précautionnèrent, et très-peu en furent frappés. Messire Daniel Duranti, leur évêque, fut presque seul frappé à mort. C'étoit un bon prélat, âgé de plus de quatre-vingts ans, que sa douceur et sa vertu ont fait universellement regretter. Pour ce qui est des *tremblemens de terre,* on ne peut ni s'en garder ni les prévoir. Ils surprennent en tout temps, pendant le jour et

pendant la nuit. Ils viennent quelquefois si brusquement que l'unique parti que l'on ait à prendre, est de purifier sa conscience et de se recommander à Dieu. On prétend que dans le grand été, quand la mer est long-temps calme, c'est un pronostic certain d'un prochain tremblement de terre. J'ai néanmoins plusieurs fois éprouvé, au contraire, que la terre trembloit lorsque la mer étoit fort agitée; d'autres fois, que la mer étoit très-unie pendant des jours entiers, et que la terre ne trembloit pas.

On a cru que la destruction générale de Smyrne, arrivée l'an 1688, venoit de ce que les maisons étoient trop chargées de pierres, et que leur lourde masse ne prêtoit pas assez aux secousses réitérées, qui, trouvant de l'obstacle, les renversoient entièrement. On a remédié à cet inconvénient en rebâtissant la ville. Toutes les maisons ne sont de pierres que depuis les fondemens jusqu'à la hauteur de quinze ou vingt pieds. Le reste est de pièces de bois entrelacées, dont les intervalles sont remplis de terre cuite avec un enduit de chaux. Il est en effet survenu depuis des tremblemens qui ébranloient tout, et qu'on trouvoit même plus forts que celui qui avoit abattu la ville; les maisons étoient fort agitées, mais presque aucune ne tomboït. La ville de Smyrne est au pied d'une montagne qui a en face toute la longueur du port. L'entrée de ce port est gardée par une petite forteresse, éloignée de trois ou quatre lieues. J'ai ouï dire à des gens dignes de foi que, quand la ville fut renversée, on vit d'abord la forteresse tomber, et le tremblement venir de là par-dessous la mer, qu'il faisoit bouillonner et mugir avec un bruit horrible à mesure qu'il avançoit. Le 10 juillet, jour auquel arriva ce désastre, dont le souvenir fait encore frémir, on a établi à Smyrne un anniversaire, avec jeûne et exposition du saint-sacrement. Il y a un grand concours de monde à cette fête, et beaucoup de communians. Le P. François Lestrin-

gant, alors supérieur de cette mission, qu'on retira demi-mort de dessous les ruines de notre maison, prie toujours, quoique fort âgé, qu'on lui laisse faire le sermon de ce jour-là ; personne, dit-il, ne le pouvant faire avec autant de connoissance de cause, ni être aussi rempli de son sujet que lui.

Notre église et notre maison ont été rebâties, et elles sont maintenant bien plus commodes et plus spacieuses qu'elles n'étoient. On en est redevable à la libéralité de messieurs de la chambre du commerce de Marseille, à qui les jésuites ont les plus essentielles obligations. L'église est propre et bien entendue. Fêtes et dimanches, les prédications s'y font en quatre langues, comme à Constantinople. A la fin de la dernière messe, on fait dans la cour une instruction en grec aux pauvres de la ville qui s'y rassemblent de toutes parts. Ensuite le père leur distribue les aumônes qu'il a eu soin de leur ramasser pendant la semaine. A Smyrne, il n'y a point de bagne pour les esclaves. Quatre galères seulement y viennent hiverner. Les beys de ces galères permettent rarement qu'on y aille administrer les sacremens à leurs esclaves chrétiens. Ces pauvres gens n'obtiennent qu'à force d'importunités, et le plus souvent par argent, la liberté d'aller faire leurs dévotions aux églises, toujours avec leurs chaînes, et des gardiens qui les suivent partout. En récompense, nous avons les bâtimens françois et italiens du port, où nous allons confesser et instruire les équipages qui ne peuvent venir à terre, et faire le catéchisme aux mousses, dont la plupart n'ont pas encore fait leur première communion, quoiqu'ils aient d'ordinaire plus de quinze ans.

Mission de Thessalonique (1). Thessalonique, ou Salo-

(1) Cette description est du P. Souciet; elle remplace ici, comme plus complète, celle du P. Tarillon.

nique, étoit regardée, dans les premiers siècles de la religion chrétienne, comme la ville capitale de la Macédoine. Elle est située à 40°, 36′ de latitude N., presque à l'extrémité d'un grand golfe auquel elle donne son nom, et où se décharge, à trois ou quatre lieues de la ville, le Vardar, autrefois *Axius*. Elle a un port, ou plutôt une rade très-bonne et très-sûre, qui s'étend du sud-est au nord-ouest, à environ deux ou trois lieues.

Les Grecs et les Italiens appellent aujourd'hui cette ville Salonichi. Les Turcs la nomment Selanik; son premier nom fut *Halis*. Celui de Thessalonique lui fut donné par Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, en mémoire d'une victoire qu'il avoit remportée assez près de là, sur les Thessaliens.

Thessalonique fut également florissante dans le civil et le politique. Dès que les Romains eurent réduit la Macédoine en province, cette ville en devint la capitale; le proconsul y fit sa résidence; elle fut honorée plus d'une fois du séjour et de la présence des empereurs. Après la défaite des Goths, des Huns et des Alains, le grand Théodose y vint passer l'hiver; il y tomba malade; c'est là qu'il fit appeler le saint évêque Ascholius, et que, s'étant assuré de la pureté de sa foi, il reçut le baptême de sa main, en 380.

Il falloit que, du temps de cet empereur, Thessalonique fût une ville distinguée, puisque, dans la révolte qui coûta la vie à 7,000 hommes de ses habitans, on parle de cirque et de courses de chariots; d'ailleurs, une populace, quelque insolente que pût être celle-là, n'auroit jamais porté l'audace jusqu'à insulter un si grand empereur, et à répandre le sang du général des armées de l'empire, si elle n'avoit cru pouvoir se défendre par sa multitude. Après la mort de Théodose, cette ville fut pillée et saccagée par les barbares : ils la prirent plus d'une fois, tantôt par la

force, tantôt par la trahison de ses commandans; soumise ensuite aux empereurs de Constantinople, elle demeura sous leur puissance jusqu'à l'an 1180, que Guillaume, roi de Sicile, la conquit; mais elle rentra bientôt sous la domination de ses anciens maîtres. En 1413, Andronic Paléologue la vendit, ou du moins l'engagea aux Vénitiens pour une grosse somme d'argent; mais, huit ou neuf ans après, Amurat II la leur enleva sans retour. On juge aisément qu'après tant de révolutions et de désastres elle n'est plus ce qu'elle étoit dans les beaux siècles de l'empire romain; mais quoiqu'elle gémisse, comme le reste de la Grèce, sous le joug de la tyrannie ottomane, elle est encore aujourd'hui une ville considérable. Sept ans de séjour que nous y avons fait, nous ont donné tout le temps de la bien connoître.

Salonique, ainsi qu'on la nomme à présent, a environ deux lieues de tour. Au plus haut de son enceinte actuelle on voit un château qu'on appelle les Sept-Tours; ce château a toujours été peu important, et maintenant il tombe en ruine : il est cependant garni de bonnes pièces de canon. A côté et au pied de ce château, on trouve une espèce de faubourg ou petite ville, séparée du reste de Salonique par une enceinte de murailles. Cet endroit n'est habité que par des Turcs. L'air y est pur et la vue fort étendue, puisque de là on découvre aisément les montagnes d'Épire et celles de Thessalie. Outre ce château, Salonique a encore trois forts, dont l'un est revêtu d'une tour que les Turcs firent construire il y a environ cent ans. Le pacha de la ville, pour donner l'exemple, y travailla lui-même, et il obligea tous les habitans à y travailler, sans en excepter l'archevêque. Quelques années après que l'ouvrage eut été achevé, une escadre vénitienne parut devant Salonique; celui qui la commandoit fit sommer le pacha de lui donner quarante mille sequins, et le

menaça, en cas de refus, de bombarder la ville. Les Turcs n'aiment pas à donner : le gouverneur fit répondre qu'il n'avoit point de sequins à son ordre, mais qu'il y avoit quarante mille boulets de canon à son service. Les Vénitiens jetèrent des bombes : on leur répondit de ce fort avec de grosses pièces d'artillerie qui endommagèrent quelques-uns de leurs vaisseaux, et les obligèrent de se retirer. Quoique les Turcs appellent Salonique khalé (ou forteresse), cette ville n'a ni ouvrages extérieurs ni fossés ; ses murailles, faibles en beaucoup d'endroits, ne sont terrassées nulle part ; d'ailleurs elle est dominée du côté du nord-est par des hauteurs voisines ; elle a au reste une espèce de garnison de sept à huit cents janissaires, la plupart mariés et peu aguerris : leurs exploits se bornent à quelques insultes qu'ils font aux pauvres sujets du grand-seigneur, et quelquefois aux Francs ; ils entendent bien cette espèce de petite guerre, et c'est la seule qu'ils entendent. Il y a encore deux à trois cents Turcs marchands, qui ont le titre de janissaires, mais sans en recevoir la paye ; ceux-ci sont assez tranquilles et ne font de mal à personne.

La partie haute de la ville a des sérails ou hôtels assez beaux pour le pays : leurs principales pièces sont la cour, des galeries fort larges qui ont vue sur la mer, et de belles salles plafonnées, avec des estrades ou sophas sur lesquels les Turcs reçoivent les visites, donnent audience et rendent la justice. La plupart des Grecs habitent au pied des collines qu'enferme la ville, et dans les rues où il n'y a guère qu'eux. Les plus riches et les plus qualifiés, qui sont en petit nombre, ont d'assez belles maisons bâties et disposées à la turque. Les juifs occupent bien un tiers de la ville habitée : ils sont répandus dans les bas quartiers, dans les marchés, et le long des murs du côté de la mer. Quelques riches marchands de cette nation sont bien logés,

d'autres le sont passablement; mais le plus grand nombre est si pauvre, qu'ils habitent des maisons ouvertes de tous côtés et sans cheminées, parce qu'ils ne brûlent qu'un peu de charbon. Cette nation est naturellement malpropre; ce défaut dans cette populace ainsi entassée, joint à la mauvaise nourriture, fait naître parmi eux beaucoup de maladies épidémiques, et même la peste, dont ils sont souvent presque les seuls frappés.

Les rues de Salonique sont étroites et couvertes en partie de sophas, qui de chaque maison sortent en dehors; elles sont mal pavées et fort malpropres dans la basse ville. Vers le milieu, où sont les marchés, les rues sont couvertes de planches, ce qui les rend obscures, mais fraîches en été.

Au sud-est de la ville, le long des murs en dedans, il y a une place longue d'environ deux cents pas et large peut-être de cinquante, mais qui paroît évidemment avoir été beaucoup plus longue et plus large, puisqu'elle est environnée de méchantes maisons assez récentes : on croit que c'étoit autrefois l'hippodrome et le lieu des spectacles. Dans les murs, surtout de ce côté-là, on a pratiqué des voûtes ou arcades, que quelques-uns disent avoir été des chapelles bâties par l'ordre de Théodose, afin qu'on y priât Dieu pour les âmes de ceux qu'il avoit fait massacrer. D'autres assurent qu'elles n'ont été faites que pour garder les choses nécessaires à la défense de la ville, et pour mettre à couvert les soldats de la garnison. Malgré ces traditions du pays, il y a de l'apparence que ces prétendues chapelles étoient ce que les Romains appeloient *caveæ*, et que ces voûtes n'ont été pratiquées que pour renfermer les chevaux et les animaux qui servoient aux spectacles; et ce sentiment est d'autant plus vraisemblable, qu'on voit de pareils monumens à Béziers et à Nîmes, dans ce qui reste d'anciens cirques. On trouve en beaucoup d'endroits,

dans la ville et hors de la ville, sur les tombeaux des Turcs, des colonnes de marbre, de granit et de jaspe, des bustes, des statues, des bas-reliefs, des chapiteaux, et d'autres pierres bien travaillées, mais dégradées maintenant et fort défigurées. Je n'ai point vu à ces ouvrages d'inscriptions que j'aie pu lire ou qui méritent d'être rapportées; et, pour faire voir la négligence des Turcs, il suffira de dire que j'ai remarqué, parmi des pierres communes, un bloc de porphyre maçonné au bas d'un minaret de mosquée. Il faut cependant rendre une justice à ces peuples; ils ont grand soin de conduire l'eau, par divers canaux, dans les villes et dans les bourgades. Ils bâtissent des fontaines près des mosquées et aux environs mêmes des villes, et des repos de promenades, qu'ils appellent *kiosques*.

Ces kiosques ne consistent qu'en une espèce de grand cabinet ou belvéder, ouvert de trois ou même de quatre côtés, et couvert d'un simple toit; et auprès on y pratique un petit endroit, fermé de murailles, pour servir de cuisine à ceux qui vont s'y réjouir. Le kiosque est ordinairement ombragé de quelques arbres qui donnent du frais. Tout le monde peut aller s'y promener, et même y manger, lorsque les maîtres n'y viennent point. Il se trouve de pieux musulmans qui, pour le salut de leur âme et la commodité du public, font faire des kiosques et des fontaines jusque sur les grands chemins : cette dévotion est fort à la mode chez les Turcs.

Il y a environ vingt-cinq ans qu'on trouva les ossemens d'un géant d'une grandeur extraordinaire. On dit que le crâne contenoit un boisseau de blé : la chose est probable, à en juger par quelques-unes de ses vertèbres qu'on avoit attachées à la porte de la marine. On trouva aussi, vers le même temps, dans la muraille d'une maison, plusieurs petites figures de plâtre ou d'une autre

matière, couvertes d'un vernis verdâtre; elles avoient la forme d'enfans emmaillotés ou de termes; les visages paroissoient être d'hommes ou de femmes, et avoir un air triste; elles étoient de la grosseur du petit doigt, les unes plus petites, les autres moins.

Les *mosquées* sont presque les seuls édifices solides et considérables de la Turquie; on en compte ici jusqu'à trente grandes, outre quelques autres fort petites qui sont peu fréquentées : les Turcs en ont bâti quatre ou cinq; les autres sont d'anciennes églises dont ils se sont emparés. Les plus célèbres étoient celles de Sainte-Sophie, de Notre-Dame, de Saint-Démétrius et des Saints-Apôtres. *Sainte-Sophie* (*agia Sophia*), comme on l'appelle encore aujourd'hui, est construite, comme beaucoup d'églises grecques, sur le modèle de Sainte-Sophie de Constantinople, mais en petit. C'est un édifice carré, couronné d'un dôme assez plat, tout couvert de plomb; le vestibule est soutenu par de belles colonnes de marbre, et il y a au dedans un siége de porphyre mal travaillé. Il y a près de quatre-vingts ans que *l'église* de *Notre-Dame* a été changée en mosquée. On estime l'architecture de l'édifice et la hardiesse de la coupole. On y voit de chaque côté douze grandes colonnes de marbre jaspé, dont les chapiteaux sont surmontés de croix que les Turcs n'ont point endommagées; c'est à présent la principale mosquée de la ville. Celle de *Saint-Démétrius* est un grand vaisseau qui a une nef et deux ailes de chaque côté, séparées les unes des autres par quatre rangs de colonnes de marbre de différens ordres, mais qui se répondent bien l'un à l'autre; il y a, outre cela, six belles colonnes de jaspe d'une grande hauteur, qui soutiennent la tribune : cette église étoit fort nouvelle quand les Turcs prirent Salonique; elle n'a point de voûte. Il y a six ou sept ans qu'elle se trouva en mauvais état; le plafond était crevé et l'é-

difice menaçoit ruine. Pour le réparer, on vendit le plomb de la couverture, et on en fit une de tuiles. Il y avoit un vaste souterrain qui subsiste encore, et dans ce souterrain un puits, que les Grecs disent être miraculeux. L'église des Apôtres, dont on a aussi fait une mosquée, a quatre petits dômes autour du principal; elle est d'une bonne architecture.

Dans la cour d'une autre mosquée, qui est tout proche des murs vers l'orient, et qui autrefois étoit une église, on montre un grand siége de marbre assez bien travaillé, où les gens du pays prétendent que saint Paul a prêché; et dans un enfoncement de la mosquée, on conserve une grande quantité de biscuits que les Vénitiens y avoient ramassés lorsque Amurat II assiégea la ville, il y a plus de trois cents ans (en 1429). Il paroît certain que l'attaque se fit de ce côté-là; et l'on voit encore à la distance d'une demi-lieue une hauteur considérable, qui paroît manifestement avoir été faite en partie de mains d'hommes, sur laquelle étoit dressée la tente du sultan. C'est la coutume de ces princes de camper sur de pareilles élévations que leur fait l'armée: on dit aussi qu'après qu'ils ont levé le camp, on accumule de nouvelles terres sur l'endroit où a été le pavillon impérial, afin qu'une terre qu'il a honorée de son séjour et de sa présence ne soit pas foulée par d'autres pieds. L'un et l'autre peut être véritable. Au reste, les mosquées sont toutes nues; et à cela près que le pavé est couvert, du moins en partie, de tapis et de nattes, plusieurs sont malpropres; elles n'ont en dedans, pour ornemens, qu'une tribune d'où les imans lisent au peuple l'Alcoran, et en dehors une tourelle ou minaret très-élevé et d'une construction hardie, du haut duquel on annonce, cinq fois par jour, les heures de la prière.

Salonique n'a que deux maisons de religieux turcs,

l'une dans la ville, l'autre sur une colline hors des murs; celle-ci a un grand enclos. Il y a dans chacune de ces maisons huit ou dix frères (c'est le nom qu'ils se donnent), gouvernés par un supérieur perpétuel. A certains jours, ils tournent avec une rapidité extraordinaire dans leur mosquée. Ils peuvent se marier; mais jamais leurs femmes n'entrent dans le monastère.

Les églises grecques sont au nombre de douze ou treize seulement; elles sont placées, non pas sur les rues (les Turcs ne le souffriroient pas), mais dans les enfoncemens, derrière les maisons. La cathédrale, dédiée sous le nom de saint Démétrius, est assez proprement bâtie; les autres principales églises de Salonique sont les paroisses de Saint-Athanase, de Saint-Nicolas, de Saint-Mennas, de Saint-Constantin et de la bienheureuse Vierge. Cette dernière paroisse fut brûlée il y a quarante ans; il en coûta quinze cents piastres pour obtenir la permission de la rebâtir; on s'y porta avec un zèle admirable; les uns fournirent de l'argent, les autres des matériaux, ceux-ci leur ouvrage, ceux-là leurs soins, et en peu de temps leur travail fut achevé : l'église est solidement bâtie, très-propre en dedans et très-régulière. Il n'y a qu'un monastère, qu'on appelle en turc *Chiaoux monastir*, monastère de l'Huissier. J'ignore l'origine de cette dénomination; je sais seulement qu'il avoit autrefois plusieurs priviléges aussi utiles que peu glorieux; les mahométans les avoient accordés aux moines, parce qu'ils avoient contribué à les rendre maîtres de la ville; mais comme la reconnoissance s'affoiblit, surtout quand elle est onéreuse, ces priviléges ont été restreints. Ces religieux, qui ne sont plus aujourd'hui que dix ou douze, paroissent doux et d'un fort bon commerce entre eux. Il n'y a point de religieuses, mais seulement quelques vieilles filles ou veuves, habillées de noir, qui font profession d'avoir renoncé au monde. Les juifs ont

pour le moins trente synagogues, quelques-unes assez grandes, toutes assez mal bâties.

Trois différentes nations habitent Salonique, et toutes ensemble font environ quarante mille âmes : dix mille Turcs, huit à neuf mille Grecs avec quelques Bulgares, et dix-huit à vingt mille juifs. La ville est gouvernée par un pacha et un molla. Ce pacha est comme le gouverneur de la province, et son autorité s'étend sur tout le militaire. Le molla juge définitivement des causes civiles et criminelles, et n'est présidé par le pacha que quand celui-ci est pacha à trois queues. Il y a aussi un janissaire aga qui commande les janissaires de la ville et protége les juifs. Ces officiers changent ordinairement tous les ans, et quand leurs successeurs entrent par une porte, ils sortent par une autre. Les imans qui président à chaque mosquée dépendent du mufti, qui est le chef de la religion.

Les Grecs, quoique soumis en tout aux Turcs, ont cependant leurs archontes; ces archontes ont quelque autorité dans la répartition des levées qui se font sur la communauté : ils sont gouvernés pour le spirituel par l'archevêque, aidé des principaux papas, comme le grand économe, le proto-syncelle, etc. Cependant il n'y a que quelques années qu'un laïque ayant femme et enfans, non-seulement avoit soin du revenu de l'archevêché, mais étoit même une espèce de grand-vicaire : il donnoit aux papas les permissions de célébrer et de confesser; il les interdisoit comme bon lui sembloit : je ne sais même s'il ne prétendoit pas pouvoir excommunier. On a remédié à ce désordre. Les évêques suffragans de la métropole de Salonique s'y rendent tous les ans pour la fête de saint Démétrius, qui se célèbre avec grande solennité le 6 de novembre. J'y ai assisté : les évêques et les prêtres me firent politesse, jusqu'à se retirer quelquefois pour me laisser voir plus commodément la cérémonie. L'archevê-

que même, avant de commencer son discours, me fit placer honorablement, et après le sermon il me fit inviter à monter chez lui pour y prendre le café : comme je n'avois point encore dit la messe, je le remerciai. J'allai le lendemain lui faire visite avec le père supérieur; il nous reçut avec beaucoup d'honnêteté, et parla fort obligeamment des latins, et en particulier des jésuites : il en avoit parlé de même le jour de la fête à ses évêques et à ses papas. Nous le vîmes une seconde fois; mais comme il avoit des ménagemens à garder, il se contenta de nous envoyer son proto-syncelle, un prêtre et son diacre, pour nous rendre la visite.

Les juifs font presque la moitié des habitans de Salonique, ce qui ne se trouve apparemment en nulle autre ville du monde; aussi y ont-ils plus de liberté et de priviléges que partout ailleurs. Ils vinrent en grand nombre lorsqu'ils furent chassés d'Espagne; et, avant que de s'y établir, ils envoyèrent des députés à Constantinople pour obtenir des conditions avantageuses. Ils ne sont pas exempts du tribut général ; mais on leur fait quelque grâce, parce qu'ils se sont chargés de fournir de grosses étoffes pour habiller les janissaires. Ils ont le droit d'acheter une certaine quantité de laine avant qu'on puisse en vendre à aucun autre. Ce privilége leur rapporte un profit considérable : ils forment une espèce de petite république : ils ont entre eux une sorte de gouvernement et de juridiction, dont le chef est celui de leur religion. Ils l'appellent le grand kakan. Ce juge a ses assesseurs ou conseillers choisis entre les principaux de la nation. Ils recueillent eux-mêmes certains droits qu'exigent les Turcs, et ils taxent chacun selon ses facultés : pour se mettre en état de payer ces tributs et de satisfaire à d'autres besoins, ils mettent volontairement quelques impôts sur la viande et le vin qu'ils achètent; en sorte que ces denrées leur coûtent plus

cher qu'aux chrétiens ; enfin ils ont une caisse commune pour parer aux avanies qu'on leur fait et pour fournir aux autres dépenses de la nation. Ils tirent de ce fonds de quoi habiller leurs pauvres orphelins, qui sont en grand nombre, et de quoi payer le carage ou la capitation de ceux qui sont insolvables; en un mot, ils se gouvernent assez bien, et se font rarement des affaires avec les Turcs. Ils n'en sont pas pour cela plus unis entre eux; le moindre intérêt les divise. Leur langage est un espagnol corrompu et mal prononcé: la plupart des hommes entendent l'italien, et quelques-uns le provençal. Ils sont communément trompeurs, méprisés également des chrétiens et des Turcs; mais ils n'en sont pas moins attachés à leur religion et à beaucoup de superstitions, dans lesquelles leurs kakans les entretiennent. Ils observent religieusement le sabbat; et si ce jour-là ils ont besoin de feu, ils prient quelques chrétiens de leur en allumer : cependant il arrive de temps en temps que quelques-uns se font Turcs par la crainte de la mort ou de la bastonnade. Les nouveaux musulmans, originairement juifs, sont peu estimés des anciens mahométans: ils conservent toujours de père en fils une inclination secrète pour le judaïsme, jusqu'à réciter leurs anciennes prières au lieu de celles de l'Alcoran. Il y a environ soixante ans qu'ils se persuadèrent que le Messie alloit enfin paroître. Pour se préparer à son arrivée et le recevoir plus dignement, ils cabalèrent ensemble, et voulurent se rendre maitres de la ville. Les commandans turcs en furent avertis; on fit arrèter les chefs de la révolte, et à force de menaces on les obligea d'embrasser la religion mahométane, après leur avoir fait avouer que Jésus-Christ est le Messie; c'est un aveu que les mahométans exigent toujours d'eux avant leur prétendue conversion. Outre plusieurs petites écoles, les juifs ont à Salonique un collége seulement, où ils enseignent leur

philosophie, leur droit, et je pense aussi leur théologie. Il y a parmi eux de gros marchands qui, à la religion près, sont honnêtes gens; ils ont des médecins assez habiles, qui sont pour la plupart sous la protection de la France.

C'est le *commerce* qui attire tant de monde à Salonique. Il n'y a guère que quatre-vingts ans que les négocians des divers pays de l'Europe y trafiquent. Les François ont commencé les premiers, et il y a plus de soixante-dix ans qu'ils y ont un consul; cependant leur commerce et celui des autres nations étoit fort peu de chose. Mais il y a environ vingt-cinq ans qu'il fut considérablement augmenté par la traite des blés que le grand-seigneur permit, moyennant un droit qu'on lui payoit comme pour toutes les autres marchandises. Ce n'est proprement que sur les blés qu'on peut faire de gros profits, et c'est pendant cette traite de grains que les Anglois, les Hollandois, les Vénitiens et les sujets de l'empereur voulurent avoir leur consul à Salonique. L'indigo, le papier, la quincaillerie, et surtout les draps, sont les principales marchandises qu'y apportent nos François; mais depuis que les Turcs ont perdu Belgrade, il se débite à Salonique bien moins d'étoffes qu'auparavant; enfin ce commerce y est si fort tombé, qu'une partie de nos bâtimens et de ceux des autres nations sont réduits à faire la caravane, c'est-à-dire, à se louer à des gens du pays pour des voyages à Smyrne, à Constantinople, en Égypte, en Syrie, en Candie. Récemment deux grands visirs s'étoient mis en tête de faire imiter par les juifs de Salonique les manufactures de nos draps, pour mettre, disoient-ils, la Turquie en état de se passer des étrangers: mais, quelque dépense qu'ils aient faite, et quelques mesures qu'ils aient prises, ils n'ont jamais pu y réussir. Si les Turcs étoient et plus industrieux et plus laborieux, s'ils faisoient valoir leurs terres ce qu'elles peuvent valoir, le commerce seroit plus avantageux, et

pour eux et pour les étrangers ; mais l'*agriculture* est presque abandonnée, et les paysans découragés, parce que les gens en place leur enlèvent de force les blés à vil prix, et les revendent bien cher. Dans un renouvellement de capitulation avec la Porte, il seroit à propos d'insérer quelques articles contre les monopoles, surtout par rapport aux François et à leur commerce, et de demander des réglemens qui missent nos marchands et nos marins à l'abri de vexations et des avanies qu'ils ont à essuyer dans les contestations qui s'élèvent entre eux et les Turcs. Tel est le pays ou la ville où l'on a cru qu'il étoit de la gloire de Dieu et du salut des âmes, d'établir une mission de notre compagnie.

C'est du saint et savant père François Braconnier que Dieu s'est servi pour fonder cette mission : voici comme il en raconte lui-même l'établissement. « Il est assez surprenant, dit-il, que les missionnaires de notre compagnie, et des autres ordres religieux, n'eussent point encore pénétré en Macédoine, au commencement de ce siècle, pour y faire mission, tandis que depuis long-temps ils étoient répandus dans les échelles du Levant, et que toute l'Asie sembloit ne pas suffire à leurs travaux apostoliques. Je ne pensois pas moi-même à venir dans ces pays ; je n'avois en vue que de parcourir la Galatie, la Cappadoce et les provinces voisines, pour travailler auprès des Arméniens catholiques ou schismatiques, lorsqu'un marchand françois, qui étoit venu de Salonique à Constantinople, ayant appris mon dessein, me conseilla de tourner mes vues plutôt sur la Macédoine. Il me fit entendre que la capitale de cette province et les îles voisines offriroient un plus vaste théâtre à mon zèle, et que j'y ferois plus de fruit dans les âmes. Le même jour qu'il me fit cette confidence, en ouvrant les Actes des apôtres, j'étois tombé sur le sixième chapitre, où il est rapporté que saint Paul, étant dans l'Asie-Mineure,

vit pendant la nuit, dans un songe miraculeux, un Macédonien qui lui faisoit cette prière : *Passez en Macédoine et secourez-nous*. Ce rapport de la lecture que j'avois faite le matin, et de l'entretien que j'eus l'après-dînée avec le marchand, me parut comme un avertissement du ciel ; et je ne pensai plus qu'à suivre, s'il étoit possible, la route que l'apôtre m'avoit tracée.

« M. le marquis de Feriol, notre ambassadeur à la Porte, aussi zélé pour l'avancement de la religion que pour l'honneur du roi et du nom françois, favorisa mon entreprise, et me gratifia même de cent piastres (trois cents francs), pour fournir aux premières dépenses nécessaires; je m'embarquai à Constantinople, le 29 janvier 1706, et j'arrivai à Salonique. M. le consul de France me reçut avec bonté, et je réglai avec lui que je prêcherois dans sa chapelle les dimanches, les mercredis et les vendredis aux chrétiens du rit latin, de quelque nation qu'ils fussent. La foule fut grande, et les Arméniens, qui n'ont à Salonique ni église ni prêtre, l'augmentèrent. Préparés pendant le carême, tous, au temps de Pâques, firent à l'envi de dignes fruits de pénitence. J'eus même des conférences sur la religion avec quelques Grecs schismatiques, qui ne me parurent pas éloignés du royaume de Dieu. On me sollicitoit de toutes parts de m'arrêter dans cette ville, du moins pendant une année ; et en particulier, le desservant de la chapelle consulaire, qui s'ennuyoit un peu de cet emploi, m'en pressoit fort. On m'apportoit pour raison que bien des gens, surtout les Arméniens et les Grecs, n'entendoient pas la langue françoise, et qu'il falloit un missionnaire qui en parlât plusieurs. Ces justes représentations m'ébranlèrent ; je jugeai cependant plus à propos de suivre mon premier projet, et de faire mission en plusieurs endroits. J'employai le reste de l'année à parcourir les régions que je savois être encore plus destituées de se-

cours que cette capitale. Je me mis donc en mer après Pâques pour aller dans quelques îles voisines du continent de Thessalie, à l'orient du mont Pélion; et le troisième jour j'abordai à Scopoli qui est la principale de ces îles, que les anciens et même les nouveaux géographes n'ont par encore bien connues.

« *Scopoli* est à la vérité une petite île qui n'a pas plus de trente-six milles de tour; mais elle est fort bien cultivée, et l'on y compte huit à dix mille habitans, dont la plupart sont rassemblés dans une ville assez jolie qui n'a point de nom particulier. On dit que cette île se trouvant déserte, il y a deux cents ans, le chef de cuisine du grand-seigneur, ou, selon d'autres, le chef des boulangers de Constantinople l'obtint du prince, et la repeupla en y faisant venir des Grecs des environs. Les Scopolites ont des priviléges qui ne sont pas mêmes connus ailleurs sous la domination des Ottomans; aucun de ces infidèles ne demeure parmi eux; ils ont la liberté de sonner des cloches, et de planter des croix sur les chemins et sur les collines. Si, pour terminer leurs procès, ils sont obligés d'appeler quelques juges turcs, ou s'il en vient quelqu'un de lui-même, ils ne sont tenus de lui fournir la subsistance que durant trois jours. Ils ont un évêque grec, qui l'est aussi de l'église de Schiatto. Scopoli a peu de blés, mais en récompense on y fait beaucoup de vin; c'est presque partout un gros vin rouge, foncé et fort coulant, mais qui flatte peu le goût, parce que, pour le conserver, on enduit de poix-résine bien lavée une des douves des grands tonneaux dans lesquels on le met : ce qui donne à ce vin un goût de résine qui n'est point agréable. On voit dans cette île de fort belles eaux; elle est abondante en cèdres, en orangers, en citronniers et en autres arbres dont les fruits sont excellens.

« Elle me parut propre par sa situation à en faire le centre de mes excursions; mais comme j'étois alors pressé, après

y avoir employé huit jours à instruire et à exhorter ce qui s'y trouva de François, je fis voile vers *Négrepont*; c'est ainsi qu'on appelle la principale ville de l'île de même nom, qui est l'Eubée des anciens : cette île est fameuse par l'Euripe qui la sépare de la terre ferme, et par le flux et reflux qui se fait assez régulièrement chaque jour, et dont on a jusqu'ici ignoré la cause. Il est probable cependant que ce flux et reflux vient de la variété alternative et réglée des vents, qui en soulevant plus ou moins la mer, tantôt d'un côté de ce détroit, tantôt de l'autre, forcent les eaux à couler sur la même ligne sous le petit pont de bois qui joint une tour avancée sur le canal, bâtie sur la pointe de l'île. Je crois, pour moi, que c'est là tout le mystère. Le consul me vit avec joie, et me reçut d'autant plus volontiers, que, quoique nommé par la cour, il n'avoit point de chapelain; je séjournai quinze jours tant dans la ville que dans quelques villages voisins où je fus appelé.

« L'île de Négrepont s'étend le long de la côte orientale de la Grèce, à environ cent cinquante milles de longueur sur une largeur beaucoup moindre. Le canal qui la sépare du continent est fort étroit en quelques endroits. On y compte trois forteresses, près de deux cents villages, quarante mille chrétiens, et à peu près autant de Turcs; elle abonde en blé, en huile et en troupeaux; mais l'air y est malsain, surtout dans la principale ville. Nous y avions autrefois établi une mission que le massacre de quelques-uns de nos missionnaires, et plus encore l'intempérie de l'air et les maladies contagieuses, nous ont obligés d'abandonner. Dans le peu de séjour que je fis à Négrepont, je voyois chaque jour la moisson croître entre mes mains; mais j'avois donné parole aux habitans de Scopoli, et je revins à eux un peu avant la fête de l'Assomption : je passai les mois de mai et de juin dans les fonctions et les exercices de mon zèle. Je voulois me trans-

porter dans le continent voisin ; mais comme la peste faisoit bien du ravage en Thessalie, mes amis me déterminèrent à entreprendre le voyage du mont Athos : j'en parcourus tous les monastères ; et, à parler en général, ces moines me parurent de bonnes gens, simples et fort ignorans. Je leur demandai pourquoi ils étoient aliénés des Latins : « Avons-nous si grand tort ? me répondirent quelques-uns d'entre eux : il n'y a que quelques siècles qu'un pape passa exprès de Rome à Constantinople pour obtenir de l'empereur grec la permission de ruiner nos monastères ; de quel œil devons-nous regarder des gens qui ont ainsi conspiré notre perte ? » Je leur fis voir le ridicule de ce conte inventé exprès pour les aigrir et entretenir le schisme ; je leur démontrai qu'il y avoit plus de mille ans qu'aucun pape n'étoit venu au Levant, et qu'on n'avoit jamais pensé à les détruire.

« Je m'étois proposé de ne point parler de religion dans ce premier voyage pour ne les point effaroucher ; mais il ne me fut pas possible de garder cette résolution. A *Carguès*, petite ville où réside l'évêque de ces moines, ce prélat avoua que le souverain pontife est le légitime successeur de saint Pierre, mais il refusoit à ce chef des apôtres la primauté ; il me donnoit beau jeu, et il me fut aisé d'assurer cette prérogative par les paroles mêmes de Jésus-Christ au chapitre 16 de saint Mathieu, et au 20[e] de saint Jean, par l'autorité des conciles, par les témoignages et les exemples de saint Athanase, de saint Basile, de saint Chrysostôme, et des autres saints de l'Église orientale, qui ont reconnu les papes juges dans les causes majeures. Battu par ses propres armes, il ne rendit point de combat, et la contestation finit non par des querelles et des criailleries, comme il arrive assez ordinairement, mais par des marques de charité mutuelle. On me pressa même de faire un plus long séjour : je me contentai de promettre

que je tâcherois de revenir. Je retournai à Scopoli; j'y reçus le brevet du roi par lequel sa majesté rétablissoit les jésuites chapelains de son consul à Salonique : c'étoit pour moi une raison pressante de me rendre dans cette capitale. Dès le lendemain de mon arrivée, le brevet du roi fut lu dans l'assemblée des négocians chez monsieur le consul, et il fut reçu avec un applaudissement général. Le P. Mathieu Piperi m'étant venu trouver au commencement d'avril, nous nous abouchâmes ensemble, et il fut réglé qu'il y auroit toujours un missionnaire à Salonique, et que l'autre continueroit les excursions commencées dans les pays circonvoisins. Pour me conformer à cet arrangement, je partis incontinent après Pâques et je parcourus une bonne partie de la Macédoine : on sera peut-être bien aise de savoir ce que je remarquai dans ce voyage.

« Je trouvai presque partout le terrain de la Macédoine semblable à celui de nos meilleures provinces de France; il produit un vin délicat et toutes sortes de grains, du froment, du seigle, de l'orge, du millet, et même du riz en quelques endroits. Près de Salonique, le terroir est moins fertile; on y voit beaucoup de rochers et des pierres semblables à l'ardoise, ce qui fait croire qu'il y en a des carrières; mais les gens du pays ne se sont pas encore avisés d'y fouiller : on y voit aussi le long du chemin un banc de rocher élevé et assez égal, qui a bien une lieue de long, et qu'on dit être de la pierre de chaux. Le pays est fort agréable par la variété des objets qu'il présente : on y voit des plaines, des montagnes, des collines, des forêts, des prairies, des lacs, des rivières et deux grands étangs, dont l'un a bien trois lieues de tour, et l'autre six lieues de longueur sur une demi-lieue de largeur. Ils ne sont séparés que par des plaines très-fertiles : la pêche de ces étangs est affermée au nom du grand-seigneur : on y prend des carpes, des anguilles, des brochets, des perches, des

tanches d'une grosseur monstrueuse, et d'autres poissons que nous ne connoissons point. Sur ces lacs et sur ces étangs, on trouve diverses sortes d'oiseaux aquatiques, des hérons, des cygnes, des canards, des oies sauvages, et une espèce de pélican; c'est le nom que je crois devoir donner à un oiseau plus gros que le cygne, et d'une couleur blanchâtre, qui a le bec long d'un pied, et plus gros à proportion qu'il n'est long. Il est large de trois ou quatre doigts à la racine, et, diminuant proportionnellement, il se termine en pointe. Auprès du plus grand de ces étangs, on voit un groupe de rochers fort approchés les uns des autres; ils ne sont pas fort gros pour leur hauteur, qui est de dix à douze pieds. Comme je les considérois attentivement pour voir si ce n'étoient pas les ruines de quelque château, le janissaire qui me conduisoit m'apostropha ainsi : « Cet amas de pierres vous étonne, me dit-il : vous en ignorez sans doute l'histoire; je vais vous l'apprendre. C'est une noce.—Comment, une noce! m'écriai-je.—Oui, une noce. Vous saurez, ajouta-t-il, qu'une fille s'étant mariée malgré ses parens, sa mère lui donna sa malédiction; et au moment même, non-seulement l'épouse et l'époux, mais tous les conviés furent changés en pierres. » Il lut mon étonnement dans mes yeux et dans ma contenance. « Est-il possible, s'écria-t-il, que vos livres ne parlent pas d'une si grande merveille? —Mais les vôtres en disent-ils quelque chose? répondis-je. —Eh! qu'est-il besoin de livres, me dit-il, quand on voit les choses de ses yeux, et que les pierres, pour ainsi parler, nous instruisent? » Ni lui ni aucun de la troupe ne put rien dire davantage. Je n'entrepris pas de les détromper; mais je profitai de cette crédulité pour leur parler de la soumission et du respect dus aux pères et aux mères, et des rigoureux châtimens qu'exerce la justice divine sur ceux qui sont infidèles à ces devoirs : comme je m'aperçus qu'ils m'écoutoient avec une attention respectueuse, je

passai à nos obligations envers Dieu : je leur fis remarquer qu'à bien plus forte raison nous étions obligés de servir le père céleste, à qui nous devons tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Ma petite exhortation fut bien reçue.

« Sur le chemin de Salonique à la Cavalle, on voit les ruines de *Contessa*, et celles de l'ancienne *Rhédine*, que les Provençaux nomment Rondine. Ces deux forteresses donnoient leur nom au golfe qui est entre celui de la Cavalle et de Monte-Santo. Nos cartes géographiques l'appellent golfe de Contessa. Les cartes marines de Provence l'appellent golfe de Rondine, et les gens du pays ne les connoissent que sous le nom d'*Orfano*. Le *pas de Rondine* est fameux dans le canton par les vols et les meurtres qui s'y sont commis autrefois, et il en a retenu le nom de Val des Voleurs. On raconte à ce sujet une aventure fort plaisante, et qui ne fait pas beaucoup d'honneur à la bravoure des juifs ; la haine et le mépris qu'on a pour cette nation perfide, a perpétué la tradition du conte ou de l'histoire. Amurat, dit la chronique, étant occupé au siége de Bagdad, et ayant besoin de troupes, envoya ordre à tous les juifs de Salonique, en état de porter les armes, de venir l'y joindre. Il fallut obéir : ils sortirent de la ville au nombre de sept à huit mille, armés de toutes pièces, pour se rendre à Constantinople, et de là en Asie. Ils marchèrent fièrement en ordre de bataille ; mais, sur le bruit qu'il y avoit des voleurs au pas de Rondine, ce prétendu corps d'armée fait halte ; on assemble le conseil de guerre, on délibère, et l'on conclut, à la pluralité des voix, qu'il faut envoyer à Salonique demander une escorte de janissaires pour se défendre contre les voleurs. Le pacha, homme d'esprit et qui savoit qu'on ne guérit point de la peur, voyant bien par cette démarche le peu de fond qu'il y avoit à faire sur de pareilles troupes,

licencia cette brave milice, et leur ordonna de retourner chacun chez soi. Il leur fit grand plaisir; ils préférèrent le repos à la gloire, et ils achetèrent volontiers leur liberté au prix de ce petit affront : le sultan, informé de l'aventure, en rit de bon cœur, et depuis plus de deux siècles elle est encore célèbre dans le pays.

« *Prevista,* qui n'est qu'à quatre lieues de la Cavalle, est encore un assez gros bourg, où il paroît qu'il y a des forges à fer; il est situé dans une gorge de montagnes peu élevées, entre deux belles plaines entourées de jolies collines et semées de villages. La campagne est si bien cultivée, que, dans une étendue immense, elle présente des moissons de toutes parts : elle est arrosée par une petite rivière qui serpente et roule doucement ses eaux. On les ménage pour arroser les terres où l'on sème le riz. Le fleuve Strymon coupe aussi cette plaine, et il est encore d'un plus grand secours pour cette sorte de grain. On voit dans cette campagne les ruines d'une fort grande ville. Sa figure étoit à peu près ronde, et il y avoit presque une lieue d'une porte à l'autre : on croit communément que c'étoit l'ancienne Philippes, qui a été long-temps la capitale de la Macédoine; cependant les Turcs lui donnent le nom de petite Philippes, et nomment Philippes sans restriction *Philippopolis* de Thrace, bâtie par l'empereur Philippe. On tient encore tous les ans une foire sur les ruines de celle dont je parle.

« A quelques lieues au nord est la *Cavalle,* petite ville qui n'a point de fortifications à la moderne, mais une simple enceinte de murailles flanquées de tours; elle est située sur un rocher qui s'avance et fait cap à l'île de Thasse, qui n'en est éloignée que de cinq ou six lieues. Ce rocher a quelque ressemblance avec un cheval qui tourne la croupe à la mer, et présente la tête élevée vers la terre de Macédoine, à laquelle il est joint par un

isthme assez bas, qu'il ne seroit pas difficile de couper. C'est par cet isthme que viennent dans la ville la plupart des eaux qui descendent des montagnes voisines : elles y sont conduites par un aqueduc qui a deux canaux l'un au-dessus de l'autre, élevés l'un de vingt pieds, l'autre de trente-cinq. Sur la pointe du rocher est un château escarpé; mais malgré ce château la place n'est pas forte, et l'armée navale des Vénitiens s'étant présentée dans la pénultième guerre, à la première volée de canon le commandant envoya offrir le tribut au capitaine-général de la flotte. Quelques géographes disent que cette ville étoit autrefois appelée *Calyba* et *Bucephala;* ce qui fait croire qu'elle est une de celles qu'Alexandre fit bâtir en l'honneur de son cheval Bucéphale, et son nouveau nom de Cavalle reviendroit assez à ce dernier. Quoi qu'il en soit, elle n'est sûrement l'ouvrage ni des Génois ni des Vénitiens, qui l'ont possédée les uns après les autres; mais elle subsistoit du temps de l'empire romain, du moins à en juger par trois sépulcres qu'on a trouvés près la porte de la ville. En voici les inscriptions; les caractères en sont encore fort bien marqués et très-lisibles :

Première tombe au-dessous de l'aqueduc :

CORNELIA. P. FIL. ASPRILLA. SAC. DIVÆ. AVG.
ANNO. XXXV. H. S. E.

Seconde tombe proche la porte de la marine :

CORNELIA. LONGA. ASPRILLÆ. MATER. ANNO. LX. H. S. E.

Troisième tombe auprès d'une mosquée :

P. CORNELIVS. ASPER. ATIARIVS. MONTANVS.
EQVO. PVBLICO. HONORATVS.
ITEM. ORNAMENTIS. DECVRIONATVS.
ET. VIRATVS. PONTIFEX. FLAMEN. DIVI. CLAVDI.
PHILIPPIS. ANNO. XXIII. H. S. E.

« Ce mot *Philippis* fait naître une autre difficulté; et sur cette inscription latine, quelques gens ont pensé que cette

ville s'étoit appelée Philippes, et que les Romains lui avoient donné ce nom pour éterniser la mémoire de l'ancienne Philippes, qui étoit ruinée. Je crois qu'elle ne l'a jamais porté, mais que ces sépulcres ont été bâtis dans la capitale de la Macédoine, et dans la suite des temps transportés à la Cavalle, qui n'en est qu'à trois ou quatre lieues.

« De la Cavalle je passai dans l'île de *Thasse*. Elle a environ quatre-vingts milles de tour; la pêche y est quelquefois fort abondante. Le même jour que j'arrivai, on prit pour le moins vingt mille poissons en deux ou trois coups de filets. Cela vous étonne; les pêcheurs eux-mêmes en furent surpris, et ils attribuoient ce bonheur à l'arrivée des missionnaires; environ douze mille de ces poissons n'étoient guère différens du hareng pour la grosseur et la figure; les autres étoient beaucoup plus petits. Cette île a des mines d'argent qu'on a fouillées, comme il paroît par des routes souterraines qu'on voit encore dans les montagnes. Les vins de Thasse étoient autrefois estimés à Constantinople; on les trouvoit délicats et bienfaisans. Les uns, dit-on, inspirent la joie, les autres portent au sommeil : saint Chrysostôme a prêché contre cette sorte de luxe. Les anciens connoissoient un raisin sous le nom de *thassia uva*, parce qu'il se trouvoit principalement en cette île; aujourd'hui ses vins sont en discrédit; et quoiqu'elle soit fertile en bois, en troupeaux, et en certaine graine qui sert à teindre en rouge, on parle beaucoup plus de ses huiles, de son miel et de sa cire; c'est en cela que consiste son principal trafic, et elle produit de ces sortes de denrées en si grande quantité, que le capitan pacha, à qui elle appartient, en retire plus de revenu que d'aucune des Cyclades et des Sporades.

« Les Thassiens croient que l'hérétique Nestorius est mort dans leur île, où il fut relégué, disent-ils, par l'em-

pereur Théodose le jeune, pour n'avoir pas voulu se soumettre au concile d'Éphèse. Ils montrent trois tombeaux dont ils prétendent qu'un est celui de Nestorius, et les deux autres de deux de ses disciples, mais il n'y a aucune inscription qui en fasse foi; ainsi cette opinion est, selon toutes les apparences, une fable des Grecs modernes, et voici ce qui pourroit bien y avoir donné lieu : en lisant dans les historiens ecclésiastiques que Nestorius fut exilé dans l'Oasis, une affreuse solitude d'Égypte, où il mourut misérablement, ils ont sans doute pris l'*O* d'*Oasis* pour un *Th*, d'où ils ont fait *Thasos*, qui est le nom de leur île. Voilà sur quoi peut être fondée la prétendue tradition. Au reste, cette fausse persuasion des Thassiens fait qu'ils craignent qu'on ne les soupçonne de nestorianisme : pour éloigner ce soupçon, ils sont les premiers à en accuser les autres, et à invectiver contre cet hérésiarque et ses sectateurs. Ils ne paroissent guère connoître d'autre hérésie que celle-là, et l'on est sûr de les gagner en invectivant contre elle. Je fus surpris d'en voir un demander comment nous appelons la sainte Vierge : si c'est *Theotòkos* avec l'accent sur la pénultième syllabe, ce qui signifie mère de Dieu; ou *Theòtokos* avec l'accent sur l'antépénultième, ce qui veut dire enfant de Dieu. Je n'aurois jamais cru que le souvenir de cette subtilité grammaticale se fût conservé si long-temps au milieu de l'ignorance crasse où sont presque tous les Grecs en matière de religion. Comme je lui eus répondu que l'Église catholique reconnoissoit Marie non-seulement pour fille de Dieu selon l'esprit, mais aussi pour mère de Dieu, tous applaudirent à cette réponse, et me donnèrent de nouvelles marques d'amitié. L'île de Thasse conserve encore aujourd'hui des monumens de l'antiquité, et les ouvrages mêmes des Génois nous apprennent à remonter plus haut, puisqu'ils n'ont été construits que de pierres ramassées d'autres

édifices plus anciens, et que l'on y voit de grandes pièces du plus beau marbre, mêlées sans ordre avec le moellon le plus grossier. Il y reste d'ailleurs de précieux vestiges d'une domination plus puissante, entre autres le port avec une fort belle darse, autour de laquelle régnoit un beau quai pavé de marbre blanc, qui subsiste encore en partie; la plaine voisine, qui a plus d'une lieue de diamètre, est toute couverte de ruines d'anciens édifices.

« A l'extrémité de l'île, vers le sud-est, il y avoit une *petite ville* défendue par un château : je n'ai trouvé là ni inscriptions ni figures, excepté deux grands tigres en relief, placés au-dessus d'une porte. On me raconta que cette ville avoit été ruinée, depuis environ 50 ans, par des corsaires de Malte. Ils voulurent enlever une fille, et furent d'abord repoussés; mais ils revinrent quelque temps après en grand nombre, se rendirent maîtres de la ville, s'emparèrent du château et le détruisirent. Ce fait m'a été confirmé par des Provençaux, qui me nommèrent le capitaine de ces corsaires; et ils m'ajoutèrent qu'il étoit mort dans l'indigence et la misère, quoique ses courses fréquentes et heureuses eussent dû beaucoup l'enrichir. Cette violence avoit rendu odieux les Francs dans toute l'île. Le nom françois y est pourtant plus respecté que dans aucun autre endroit de l'empire ottoman. Les Anglois et les Hollandois y sont peu connus; les Allemands et les Vénitiens y sont regardés comme ennemis : les François y sont bien venus, parce qu'ils ont facilité le commerce des habitans du pays, et se sont intéressés en leur faveur auprès de la seigneurie de Venise et du grand-maître de Malte.

« Revenu de cette excursion, j'envoyai le P. Piperi à la côte voisine de Thessalie, et ce ne fut qu'après bien des dangers qu'il arriva à la plage de *Zagoura*. On donne ce nom aux environs des monts Pélion et Ossa, si fameux

par les fables des poëtes : ce sont des gorges de montagnes, des plaines, des vallées, des collines agréables, que la nature elle-même semble avoir pris soin d'embellir. Ces cantons enchantés ne doivent à l'art aucun de leurs ornemens. Le célèbre vallon de Tempé, avec son fleuve Pénée, en fait une partie considérable : presque tout ce canton charmant est coupé par de beaux ruisseaux qui serpentent en cent petits canaux naturels, et arrosent divers arbres d'une hauteur extraordinaire, et donnant aux bergers et aux troupeaux un abri délicieux contre les ardeurs du soleil. L'air ne peut manquer d'être fort sain dans un si beau pays; cependant les habitans, presque tous Grecs, n'en vivent pas plus contens, faute de savoir se gouverner et se modérer. Ils n'usent presque que de mets salés et de fruits. Quoique leur vin ne soit pas des meilleurs, ils en prennent avec excès; ils le boivent toujours pur, comme tous les peuples du Levant, qui se moquent de nous quand ils nous voient mettre de l'eau dans notre vin ; mais aussi, en échange, ils boivent l'eau toute seule, quelquefois pendant plusieurs mois : ils passent souvent de l'un à l'autre par caprice et sans règle ; aussi sont-ils sujets à des maladies fort dangereuses, surtout pendant l'été et pendant l'automne. On trouve dans ce pays de bons chevaux qui soutiennent encore la réputation de l'ancienne cavalerie thessalienne : on y nourrit toutes sortes de troupeaux, et on y trouve quantité de blé, de miel, de cire, et même de soie.

« Le seigneur Jean *Paléologue*, le plus distingué des primats de Salonique, voyant avec peine que la maison que nous avions louée étoit petite, obscure, et fort incommode, résolut de nous en faire bâtir une autre dans une place voisine de son palais, et il exécuta son projet l'année suivante. Tout sembloit concourir à nous accréditer : les Arméniens qui trafiquent à Salonique n'y

ont point d'église, et les Grecs, qui les méprisent, ne les reçoivent pas volontiers dans les leurs. Dès qu'ils apprirent qu'il y avoit un missionnaire qui parloit turc, et même arménien, ils accoururent en foule chez nous pour entendre la messe et recevoir les sacremens : parmi eux, un pauvre homme tomba malade ; nous l'assistâmes pendant sa maladie, et nous lui procurâmes tous les secours spirituels et corporels que l'humanité et la religion demandent. Il mourut entre nos bras : ses compatriotes ne savoient comment le faire enterrer ; les Grecs leur demandoient une grosse somme d'argent. Comme il n'étoit pas de notre rit, et qu'il étoit sujet du grand-seigneur, nous ne pouvions faire cette fonction sans une permission expresse. Ses confrères prirent le parti d'aller trouver le molla, ou juge souverain de la ville, et de lui exposer leur peine. « Seigneur, lui dirent-ils, il est mort un de nos frères ; il étoit pauvre, nous ne savons comment le faire inhumer ; si nous nous adressons aux Grecs, ils nous demanderont une trentaine de piastres, et le défunt n'a peut-être point laissé trente aspres (15 sous). Mais les pères françois l'ont secouru dans sa maladie ; ils s'offrent à l'enterrer pour rien, si vous avez la bonté de le permettre. — Cela est merveilleux, répliqua le juge turc, que ces pères, après avoir assisté votre homme pendant sa maladie, veuillent bien encore lui rendre gratuitement les derniers devoirs. J'ai toujours ouï dire que les François sont généreux, et cette occasion en est une nouvelle preuve. Allez, ajouta-t-il, il n'y a pas à délibérer ; adressez-vous à eux, puisqu'ils veulent bien vous rendre ce service ; et si quelqu'un ose vous inquiéter, plaignez-vous, j'y mettrai bon ordre. » Les Arméniens, transportés de joie, vinrent me trouver avec cette permission ; je fis à leur confrère des obsèques honorables : je fournis le luminaire, et j'engageai plusieurs François à y assister : cette charité

étoit placée; elle charma les Arméniens, qui, depuis ce temps-là, furent plus assidus que jamais à notre chapelle; et s'ils ne sont pas la plus nombreuse partie de notre troupeau, ils en sont la plus édifiante par leur piété.

« Nous exercions tranquillement notre ministère, et nous voyions prospérer nos travaux, lorsque la peste se fit sentir. La contagion qui se répandit de jour en jour obligea le consul et presque toute la nation françoise à quitter Salonique, et à se retirer à *Galasse*, gros bourg, distant de sept lieues vers l'orient, et agréablement situé, dans un air pur et fort sain; c'est l'ancienne ville d'Adraméria, qui est encore aujourd'hui un siége épiscopal. Monsieur le consul pria le P. Piperi de le suivre, et de servir d'aumônier à la caravane : nous crûmes ne devoir pas refuser à notre protecteur cette marque d'amitié.

« De retour en novembre, le P. Piperi s'embarqua sur une pinque, pour visiter les chrétiens des îles circonvoisines. Il avoue, dans la relation qu'il a faite de ce voyage, que jamais de sa vie il n'a été en si grand danger. « Nous mîmes à la voile, dit-il, avec un vent favorable, et tout l'équipage étoit dans la joie; sur le soir, le ciel se couvrit de nuages épais, la mer s'enfla extraordinairement, et le vent changea d'un moment à l'autre; nous fûmes obligés de courir tantôt vers *Cassandria*, tantôt vers *Zagoura*. L'alternative de ces vents, qui firent le tour de la boussole, depuis minuit jusqu'au jour, augmenta la tempête, et nous mit à deux doigts de notre perte. Le capitaine vint me dire, la larme à l'œil, d'implorer la miséricorde de Dieu et la protection de la sainte Vierge; que le vent seul pouvoit nous sauver, et que le vent commençoit à manquer. J'étois, Dieu merci, assez tranquille sur mon sort : je le priai de m'avertir des progrès du danger, et du temps où il seroit nécessaire de donner une absolution générale. Le jour parut et augmenta notre frayeur, à la vue des vagues

qui venoient tout à la fois, de trois ou quatre endroits différens, se briser contre notre barque avec un bruit horrible, et les plus violens balancemens que j'aie jamais sentis sur la mer; enfin, le vent manqua tout-à-fait. C'est alors que nous nous crûmes perdus, et qu'on ne songea plus qu'à se préparer à la mort. On sonna la cloche, on se mit à genoux; je me plaçai au milieu, tenant en main un tableau de la sainte Vierge, dont je récitai les litanies : je fis faire à tous les assistans des actes réitérés de contrition, de résignation à la volonté du Seigneur, de foi, d'espérance et de charité. Le capitaine fit ensuite, en son nom et au nom de tout l'équipage, un vœu à Notre-Dame de *Vatopedi*, qui est en grande vénération à Napoli de Romanie. Peu de temps après, nos voiles s'enflèrent : on crie miracle; on redouble les prières; la reconnoissance entretient les sentimens que la crainte avoit fait naître; le vent se fortifie, et devient en poupe : notre course s'acheva sans alarmes; nous fûmes assez heureux pour gagner le port de Palermo, ou Scopelo dans l'île de Scopoli, avant le coucher du soleil. D'abord que nous eûmes pris terre, notre premier soin fut de nous mettre à genoux, latins et grecs, pour rendre de très-humbles actions de grâces à Dieu, à sa sainte mère, et aux saints que nous avions invoqués. » Le P. Piperi finit ainsi sa relation : « Cette tempête, dit-il, me parut singulière; mais, quelque chose de plus singulier encore, c'est qu'après le péril passé, aucun des passagers, délivré de la crainte du naufrage, ne fut infidèle aux promesses qu'il avoit faites, et tous se confessèrent à Scopoli, avec des sentimens d'une parfaite pénitence. »

« La maison que nous avoit fait bâtir le seigneur Paléologue se trouva logeable au mois de février (1709). J'allai m'y établir; alors les Grecs accoururent à nous en plus grand nombre, attirés par l'étendue et la commodité de

cette nouvelle demeure : le fruit répondit au travail, et j'eus la consolation de voir le nombre des catholiques s'augmenter de jour en jour. Ces succès naissans m'enhardirent : je souhaitois établir huit ou dix missionnaires à Thessalonique et aux environs ; mais les besoins des autres missions, la coutume des Turcs, qui ne souffrent les missionnaires que dans quelques îles, et dans les Échelles du Levant où il y a des consuls françois, firent échouer ce dessein, et il fallut se borner à ce qu'on avoit fait jusqu'alors.

« La guerre qui s'alluma entre le *czar* et le *grand-seigneur* (en 1711) nous procura un surcroît de travail. Les Grecs, par aversion pour les Turcs, qui leur reprochoient sans cesse qu'ils étoient Moscovites d'inclination, et par l'espérance qu'ils avoient conçue de leur prochaine délivrance de la domination ottomane, commencèrent à nous découvrir avec plus de confiance leurs sentimens sur la religion ; ce qui nous donna de nouvelles occupations. Les plus raisonnables et les mieux instruits d'entre eux paroissoient souhaiter une réunion générale et solide de l'Église d'Orient avec celle d'Occident. Chaque jour ils nous proposoient de nouveaux doutes qu'il falloit éclaircir. Un d'eux, entre autres, nous ouvrit un vaste champ de dispute, en nous présentant un ouvrage posthume d'un fameux Dosithée, patriarche schismatique de Jérusalem ; cet ouvrage avoit été imprimé en Valachie, l'an 1705, et est intitulé : *Tomos charas,* livre de joie.

« Après quelques conférences particulières sur ce bel ouvrage, dont nous découvrîmes les faussetés, les fraudes, les calomnies, tous les assistans convinrent qu'il devoit être rejeté, et on me l'abandonna, afin que dorénavant il n'infectât personne de son venin. A peine ce travail futil fini, que je fus chargé d'un autre, qui demandoit beaucoup plus de discussion et plus d'application. Il y avoit à

Venise un jeune homme de Salonique, que son oncle, l'un des principaux de la ville, avoit prié de lui ramasser tout ce qu'il pourroit trouver d'ouvrages des pères grecs, et de les lui envoyer; il s'acquitta parfaitement bien de sa commission, et lui fit tenir les œuvres de saint Athanase, de saint Denis l'aréopagite, de saint Cyrille d'Alexandrie, des saints Grégoire de Nazianze et de Nysse; mais à la fin de chaque livre on y avoit inséré quelques pages de papier, où l'on avoit écrit quantité de notes, qui tendoient à prouver que ces saints avoient été du sentiment des Grecs modernes, sur la procession et la mission du Saint-Esprit, sur le purgatoire, sur la primauté du pape, sur la béatitude des saints, et sur la lumière thaborique, idée chimérique de Grégoire Palamas. Pour réfuter tant de calomnies, il fallut lire attentivement tous ces gros volumes, expliquer ces textes qu'on nous objectoit, en produire d'autres et de plus clairs en faveur des dogmes catholiques, afin que la vérité parût dans tout son jour. Ce fut un travail immense; mais, avec le secours divin, nous y réussîmes de telle sorte, que nos adversaires parurent pleinement satisfaits. Tandis que pour gagner les schismatiques nous employions la persuasion, nous avions en même temps recours à l'autorité pour les empêcher de nous troubler dans nos ministères; et nous obtînmes un firman ou commandement du grand-seigneur (en 1712), qui défendoit à quiconque de faire aucune peine aux François lorsqu'ils viendroient chez nous pour entendre la lecture du saint Évangile. C'est ainsi que les Turcs appellent les principaux exercices de notre sainte religion. Le chancelier de l'ambassadeur nous servit beaucoup dans cette affaire. Le firman fut reçu avec respect par le molla, à qui il étoit adressé; et ce juge, après l'avoir lu, nous le remit entre les mains. Pour en tirer plus d'avantage, nous crûmes devoir attendre l'arrivée du nouveau consul.

A son arrivée, il consentit que la chapelle consulaire fût transférée chez nous, et il reconnut la nôtre en cette qualité. Le jour de la Pentecôte, 15 de mai, elle fut ouverte, et publiquement fréquentée, sans que personne s'y opposât. Nous avions déjà disposé notre maison de manière qu'on y pût célébrer des messes solennelles, et y faire le service divin plus décemment que dans la maison du consul; mais le lieu étoit encore trop petit pour la foule.

« Notre principale occupation, pendant l'année 1713, fut de bâtir une nouvelle chapelle : l'édifice fut achevé en huit mois. Ni les Turcs ni les Grecs schismatiques ne nous suscitèrent point d'affaire pour cela; au contraire, la plupart se réjouissoient de ce que les pères noirs (c'est ainsi qu'ils nous appellent) formoient un établissement solide dans cette capitale de Macédoine : en entreprenant cet ouvrage, nous n'avions pas la moitié des fonds nécessaires; il s'acheva cependant sans contracter de dettes; les fidèles nous offrirent d'eux-mêmes ce qui nous manquoit. Quelques Grecs même voulurent avoir part à la bonne œuvre, et un de leurs primats ou archontes, nous légua en mourant cinquante écus romains. La chapelle est longue de soixante-dix palmes, large d'environ vingt-cinq, et haute de trente; elle est consacrée sous le nom de saint Louis, que le tableau de l'autel représente adorant Jésus-Christ entre les bras de la sainte Vierge. La première messe y fut célébrée le jour de l'immaculée conception, et la cérémonie se fit avec tout l'appareil possible : cet appareil ranima la piété de nos François. »

Mission de Scio. Scio est encore une mission que vous avez relevée, monseigneur, et où, sans vous, la religion catholique étoit anéantie. Tout le monde sait qu'en 1694 cette île devint la conquête des Vénitiens, qui l'abandonnèrent ensuite, et la laissèrent à la merci de l'armée turque, qui y commit en y entrant les plus horribles dés-

ordres. Sous prétexte que les Vénitiens sont latins, quelques mauvais grecs accusèrent faussement les latins de Scio de les y avoir appelés. Il n'en fallut pas davantage aux Turcs pour les animer. Tout leur ressentiment se tourna contre ces derniers. Leurs églises furent abattues, ou changées en mosquées, ou attribuées aux Grecs; les maisons des particuliers saccagées, et avec elles leurs plus beaux biens partagés entre les Grecs et les Turcs. Jamais on n'avoit vu une pareille désolation.

Les jésuites avoient à Scio, depuis près de cent ans, une église et un collége, qui rendoient au public les plus grands services. Comme à l'approche de l'armée navale des Turcs ils n'avoient jamais voulu se retirer, quelques instances qu'on leur en fît de Constantinople et d'ailleurs, et quelque pressant exemple que leur en donnassent les autres religieux qui abandonnoient cette île, notre maison et notre église furent conservées pendant quelque temps. Le seraskier, ou général de l'armée, Missir Oglow, loua fort les pères de leur attachement et de leur constance, et il leur donna une garde de soldats pour leur sûreté, jusqu'à ce que le premier tumulte fût apaisé; mais les Grecs schismatiques, déterminés à ôter toute ressource au rit latin, qu'ils vouloient détruire, firent tant par les grosses sommes qu'ils allèrent offrir, qu'au bout de quelques jours on vint brusquement mettre notre maison au pillage. En un instant le toit de notre église fut enfoncé, les pères tirés de leurs chambres avec violence, et quelques-uns d'eux blessés de coups d'épées. Quand l'église et la maison eurent été dépouillées de tout, elles furent données en présent à un Turc du pays, qui en fit un *caravansérail*, ou maison de louage. En même temps on publia par toute la ville une défense de professer la religion du pape, sous peine de mort ou d'esclavage, à ceux qu'on trouveroit en faire le moindre exercice. Pour

cela il fut ordonné qu'on iroit faire ses prières aux églises grecques. On dressa même et on envoya solennellement au grand-seigneur un acte public, par lequel on assuroit à sa hautesse qu'il n'y avoit plus de Francs à Scio, et qu'on les avoit tous faits Grecs. Néanmoins les jésuites ne purent se résoudre à quitter l'île, comme on les en sollicitoit de toutes parts, et à laisser sans secours quatre ou cinq mille catholiques, qui n'avoient qu'eux pour les soutenir dans des conjonctures si fâcheuses. Ne pouvant plus paroître avec leurs habits de religieux, ils en prirent d'autres, et se mirent à parcourir les maisons latines, disant la messe, administrant les sacremens, encourageant les fidèles à tout souffrir plutôt que de permettre qu'on donnât atteinte à leur foi. Un seul trait fera voir combien les catholiques étoient fermes et prêts à tout souffrir. Les schismatiques, pour répandre la terreur et décrier à jamais le rit latin, avoient demandé et obtenu, à force d'argent, la mort de quatre des plus qualifiés catholiques, dont deux étoient de la maison des Justiniani. Ces quatre nobles, estimés les plus gens de bien du pays, et à qui on n'avoit rien à reprocher que leur religion, allèrent à la mort avec joie, rejetant avec une fermeté toute chrétienne les grands établissemens qu'on leur offroit, s'ils vouloient changer de religion. Le lendemain de leur mort, les dames leurs épouses, malgré la délicatesse et la timidité de leur sexe, allèrent trouver le seraskier, menant à la main leurs petits enfans : « Seigneur, lui dirent-elles d'un ton assuré, vous avez fait mourir hier nos maris, parce qu'ils étoient catholiques; faites-en autant de nous et de ces petits innocens que vous voyez; car nous sommes tous de la même religion qu'eux, et nous n'en changerons jamais. » Le seraskier, attendri et frappé de ce spectacle, leur fit distribuer à toutes des mouchoirs brodés d'or, leur disant d'un ton de compassion : « Ne m'im-

putez pas la mort de vos maris ; ce n'est pas moi qui les ai fait mourir ; ce sont ceux-là, » dit-il en leur montrant les primats grecs.

Les choses furent pendant plus d'un an dans ce triste état. M. de Castagnères, alors ambassadeur du roi à la Porte, touché de l'oppression de tant de fidèles catholiques, et des dangers continuels des missionnaires qui les assistoient avec tant de risques, ordonna au sieur de Rians, consul de Smyrne, d'envoyer incessamment à Scio un vice-consul, et de lui joindre le P. Martin, jésuite françois, en qualité de son chapelain. Sa vue étoit d'ouvrir un asile à la religion à la faveur d'une chapelle françoise, et de ménager en même temps aux autres jésuites du pays la liberté de leur ministère, par l'aide et par l'appui qu'ils recevroient d'un de leurs frères, sur lequel les Grecs et les Turcs n'auroient nulle autorité. Vous eûtes la bonté, monseigneur, de seconder ce projet, sur la requête que vous en fit monsieur l'ambassadeur, et il vous plut de l'affermir par les lettres-patentes du roi, que vous en fîtes expédier aux jésuites en 1696 et en 1699. On peut dire qu'après Dieu c'est là ce qui a sauvé la religion catholique de Scio. Un si grand monde, et surtout le petit peuple, n'auroit pu tenir long-temps contre tant de violentes attaques. Quelques-uns même, à demi séduits, commençoient à chanceler. Les autres quittoient déjà le pays, et peu à peu tout seroit retombé dans la malheureuse condition de plusieurs autres îles du voisinage, où le rit latin, qui y dominoit autrefois, est aujourd'hui aboli. Grâce à la protection du roi et à votre piété, monseigneur ! dès qu'on vit une chapelle ouverte sous la protection de la France, il ne fut plus parlé d'autre église. Il n'est pas croyable avec quel empressement on y courut pour y participer aux sacremens, et y entendre la parole de Dieu. Depuis ce jour-là, outre les prières

ordinaires et publiques qu'on fait pour le roi et pour vous, monseigneur, il en fut ordonné de particulières dans les familles, auxquelles personne n'ose manquer depuis près de vingt ans.

Si les Latins virent avec une grande consolation la chapelle françoise suppléer en quelque façon aux églises qu'ils avoient perdues, les schismatiques en eurent de leur côté le dernier dépit. Ils voyoient que la porte s'ouvroit par là au rétablissement du rit franc, qu'ils croyoient anéanti. Taxes excessives, emprisonnemens, citations éternelles devant les juges, accusations, calomnies, tout fut mis en œuvre pour fatiguer les malheureux Latins, et les rebuter de l'exercice de leur religion. On en vint même jusqu'à solliciter à la Porte des ordres précis de les transporter en exil à Brusse, comme des gens dangereux, qu'on ne pouvoit laisser avec sûreté dans un pays exposé, tel qu'étoit Scio. Soit que ces ordres eussent été effectivement accordés, comme on le crut alors, ou que l'exil eût été commué en une peine pécuniaire, les Latins, outre les sommes immenses qu'ils avoient déjà payées, furent encore obligés de se racheter de cette avanie par une contribution de quatorze mille écus. On ne les laissa pas plus en repos pour cela. Leurs adversaires leur tendirent bientôt d'autres piéges. Le plus captieux fut de les engager, ainsi qu'ils l'espéroient, à reconnoître de leur propre aveu, en présence de la justice, qu'ils entretenoient d'étroites liaisons avec le pape. On sait assez qu'en Turquie le nom du pape est en horreur, et qu'on l'y regarde comme le premier et le plus irréconciliable ennemi de la loi de Mahomet. Cette haine générale du nom du pape étoit devenue plus vive à Scio, où l'on prétendoit que ses galères avoient aidé les Vénitiens à s'emparer de la place. Les schismatiques, profitant malignement de la conjoncture, ne doutoient pas que, l'aveu public et juridique

des Latins survenant làdessus, il n'y eût de quoi les perdre à jamais. Pour cela ils ménagèrent à grands frais, et par de longues intrigues, une assemblée générale des gens de loi et de tous les agas de l'île, en présence du cadi. Le vicaire général, qui étoit revenu depuis peu avec quelques-uns de ses prêtres, tous les jésuites du pays, et tous les chefs des familles latines y furent cités ; mais Dieu confondit l'iniquité et protégea l'innocence. Les Latins avoient été avertis sous main par des Turcs de considération, leurs anciens amis, qu'ils eussent à se garder par-dessus toute chose de prononcer dans ce jugement le nom du pape; qu'on n'attendoit que cela de leur part pour achever de les exterminer. Ils profitèrent de l'avis. Quelques demandes que leur fît le cadi, et de quelque côté qu'il les tournât, jamais il ne put tirer de leur bouche d'autre nom que celui du roi de France, redisant incessamment qu'ils alloient prier Dieu à sa chapelle; qu'ils croyoient en Dieu, et faisoient tous leurs exercices de piété comme lui ; qu'enfin ils n'avoient que la même religion et le même chef de loi que lui. L'interrogatoire dura une grande heure, pendant laquelle il ne fut pas possible de tirer d'eux autre chose. A la fin, un bey de Galère, leur ami, qui rioit depuis long-temps de ce manége, dit en se levant : « Pour moi, je me fierai toujours plus à ceux qui croient comme les François, qu'à ceux qui croient comme les Moscovites ; » voulant par là insinuer les Grecs, qui le sentirent vivement, mais qui n'osèrent répliquer. L'affaire en demeura là ; il n'y eut point d'acte judiciaire dressé, et les Latins en furent quittes pour cent écus de dépens.

La persécution continua pourtant, et dura de la même force près de quatre ans et demi, chaque semaine amenant toujours quelque nouveau sujet de terreur, sans que pendant tout ce temps de souffrance il parût aucun des

religieux que le premier orage avoit écartés. On ne peut exprimer les extrêmes fatigues qu'eut à essuyer le P. Martin et les autres jésuites, étant presque seuls à soutenir et à encourager tant de monde. Aussi, de six qu'ils étoient, deux succombèrent au travail, et moururent; savoir : le P. Ignace Albertin et le P. François Ottaviani. Enfin, le calme succéda à cette tempête, et les choses se rétablissant peu à peu, les autres religieux commencèrent aussi à revenir un à un. Le P. Martin les recueillit tous avec joie dans la chapelle, comme dans l'église commune des catholiques. Depuis ce temps-là il s'y dit régulièrement tous les jours neuf ou dix messes, hautes et basses, accompagnées de confessions et de communions continuelles : l'office divin, les prédications presque journalières, les catéchismes, les assemblées de la congrégation de Notre-Dame, composées de plus de cinq cents personnes, les quarante heures avec exposition du saint sacrement, tout s'y fait sous l'autorité du nom du roi, avec une ardeur et un concours qui rappellent le souvenir des temps les plus favorables à la religion. Pour suppléer, autant que nous avons pu, à la destruction de notre collége, les pères Antoine Grimaldi et Stanislas d'Andria ont ouvert séparément deux nombreuses classes, où les Grecs les plus déchaînés contre nous ne laissent pas d'envoyer leurs enfans avec ceux des Latins. Les pères s'appliquent à les instruire avec la même charité qu'auparavant, et ils édifient par là le public, autant peut-être que par tous les autres travaux de leur zèle.

Quoique depuis long-temps on doive être accoutumé à l'attachement des catholiques pour leur religion, et qu'on ne puisse plus se flatter de les ébranler, leurs persécuteurs n'en sont pas moins attentifs à les inquiéter, et à imaginer toutes sortes de moyens pour les contraindre à abandonner leur foi. Leur vue principale est de les ruiner

peu à peu par les dépenses qu'ils leur suscitent à toute occasion. Jamais il ne vient de nouveau pacha et de nouveau cadi à Scio, qu'ils ne les fassent mettre à contribution, tantôt sous un prétexte, et tantôt sous un autre. Le plus ordinaire est celui de la religion. Les catholiques y sont si accoutumés, que, dès que ces nouveaux officiers du grand-seigneur arrivent, ils se préparent à la prison ou aux avanies. Il y a cinq ans que cela fut poussé beaucoup plus loin. Quatre chefs des premières familles, et avec eux le P. Stanislas d'Andria, furent chargés de fers et jetés dans une galère qui les mena à Rhodes. Ils ne revinrent de là qu'après quatre mois de souffrance, et moyennant une exaction de trois cents écus par tête. J'étois à Scio quand ces bons catholiques arrivèrent, tout pâles et tout décharnés. Leur premier soin en débarquant fut, non d'aller revoir leurs familles, mais de se rendre à la chapelle, remerciant Dieu à deux genoux, et le visage contre terre, de les avoir jugés dignes de souffrir quelque chose pour la gloire de son saint nom.

Les Latins de Scio ont fait à divers temps de fortes tentatives à la Porte, pour être jugés et punis, s'ils étoient trouvés coupables, ou déclarés innocens, si on ne trouvoit rien à leur reprocher. Ali-pacha, le plus terrible des derniers visirs, à qui ils ne craignirent pas de s'adresser comme à ses prédécesseurs, les renvoya avec des paroles douces, qu'ils n'attendoient pas d'un homme aussi rude que lui. Deux ans après, Numan Kuprogli, aujourd'hui pacha de la Canée, avoit commencé à les servir ; mais le temps de son visirat fut si court, qu'il ne put conduire jusqu'où il falloit les bonnes intentions qu'il avoit pour eux. La persuasion générale est qu'ils ne verront jamais de consolation solide pour l'établissement de la religion, que par l'entremise et l'autorité de la France : à quoi je dois ajouter que, si quelque peuple du Levant peut mériter cette

faveur par son attachement sincère à la nation, et par ses inclinations toutes françoises, c'est certainement le peuple latin de Scio. Au reste, leur nombre croît de plus en plus malgré les persécutions. On y compte aujourd'hui plus de 7000 âmes. La peste, qui régne aussi souvent à Scio qu'au reste de la Turquie, semble les épargner; elle ne leur enlève chaque année que peu de monde, et quelquefois même il n'y meurt personne, pendant qu'elle enlève par centaines les Grecs et les Turcs. Il y a encore à Scio de très-fréquens tremblemens de terre. La chapelle est une salle haute fort spacieuse, assise sur trois voûtes, dont l'une enjambe sur l'autre. J'ai souvent vu survenir de très-rudes secousses pendant la célébration des saints mystères et les prédications, où il y avoit près de deux mille personnes, sans qu'il soit jamais arrivé aucun malheur.

L'île de Scio est la plus peuplée de tout le Levant. On y compte plus de cent mille chrétiens. Les Grecs de la campagne ne sont pas, à beaucoup près, si malintentionnés que ceux de la ville; et de ceux de la ville, tous ne sont pas également contraires aux Latins. Pendant le plus grand feu de la persécution, lorsque tout paroissoit déchaîné contre le rit latin, plusieurs l'ont embrassé d'eux-mêmes, et l'ont professé avec courage parmi les exils et les confiscations de biens. Quantité d'autres, sans quitter le rit grec, qui en soi est bon et saint, persistent tous les jours à ne vouloir point se confesser à d'autres qu'à des confesseurs latins. Les schismatiques ont souvent essayé de les en détourner, en leur faisant refuser la communion; mais ils n'y ont rien gagné, et ils ont été obligés de ne les plus inquiéter là-dessus. Dans les campagnes les peuples sont très-dociles et très-portés au bien. Jamais je ne leur ai parlé de Dieu que je ne les aie vus m'écouter avec joie, et que je n'en aie confessé plusieurs. Si les choses deve-

noient plus tranquilles, et qu'on eût là autant de liberté que dans les autres îles à faire des missions réglées par les villages, il est certain qu'on y feroit d'excellens chrétiens. La grande opposition ne vient pas des Turcs, qui aiment et estiment naturellement les Latins, et surtout les François. Elle vient toute des supérieurs des Grecs, dans qui on ne peut dire ce qui domine davantage, ou l'ignorance ou la prévention. Pour les Turcs, ils sont tout ce qu'on veut qu'ils soient : il n'y a seulement qu'à les bien payer. Si les Latins avoient la conscience assez mauvaise pour vouloir les tourner contre les Grecs, comme les Grecs les tournent contre eux, il est constant qu'avec la moitié moins de dépense ils les engageroient à tout ce qu'ils voudroient. Les Turcs s'en expliquent eux-mêmes de la sorte. Ils aiment les Latins d'inclination, comme étant, disent-ils, les *Beysadez*, c'est-à-dire, les nobles, au lieu qu'ils ne qualifient les Grecs que de *Taïf*, qui veut dire la populace. Ils ont en particulier beaucoup de considération pour les jésuites. Pendant le long séjour que j'ai fait à Scio, j'en ai vu d'assez publiques et d'assez fréquentes preuves de la part de quelques pachas, et des agas les plus distingués de l'île. Celui qui est aujourd'hui possesseur de notre maison et de notre église nous offre de nous les remettre pour le prix qu'il en a payé, ce qui ne va qu'à huit bourses ou quatre mille écus. Si nous avions pu lui trouver cette somme, il y a long-temps que nous y serions rentrés, et que le vice-consul y auroit pu placer sa chapelle. Les beys des quatre galères du département de l'île nous font aussi toutes sortes de caresses, et nous permettent sans peine d'administrer les sacremens à leurs esclaves. Je fus bien surpris un jour des invitations réitérées qu'un de ces beys m'envoya faire de venir promptement sur sa galère, et d'apporter avec moi le livre dont je me servois pour bénir l'eau, parce que,

disoit-il, la nuit ses esclaves voyoient des esprits qui les empêchoient de dormir. Cette mission des galères va encore à plus de douze cents Latins, Allemands, Espagnols, Italiens et environ cent François. Le P. Richard Gorré, mon successeur, y mourut il y a près de trois ans. La maladie étoit alors sur les galères, et elles devoient partir dans peu de jours pour la mer Noire. Le père se hâta de faire faire les pâques aux esclaves qui l'en supplioient, et qui appréhendoient tous de mourir sans sacremens. Il y étoit les jours entiers, ayant, disoit-il, compassion de tant de pauvres âmes abandonnées. A la fin il lui prit une fièvre maligne qui l'emporta en deux fois vingt-quatre heures. Toute la ville alla à son enterrement, chacun le pleurant comme son père, et l'invoquant comme un saint.

Si jamais nous avons le bonheur de revoir la religion catholique jouir à Scio de quelque repos, et que nous puissions nous y rassembler huit ou dix jésuites, comme nous étions avant que les Vénitiens s'en fussent rendus les maîtres, nous serons à portée de rouvrir les missions de Metelin, des îles Mosconisses et de Samos. J'ai été à ces trois îles. Le peuple y est doux. Je n'y ai parlé nulle part des vérités du salut, qu'on ne m'ait écouté avec attention et respect. A Metelin, où j'ai fait trois petits voyages, l'archevêque grec me donna tous ses pouvoirs dans les trois villes et les quatre-vingts villages de sa dépendance. « Seigneur père, me dit-il d'un air fort ouvert et fort familier, amenez ici deux ou trois de vos pères francs, et prêchez mes peuples tant qu'il vous plaira; vous ne ferez pas peu si vous les faites gens de bien, car j'ai bien de la peine à en venir à bout. »

J'ai été deux fois aux Mosconisses : c'est un amas de petites îles à l'est de Metelin, fort abondantes en vins et en huiles, peu éloignées de la terre ferme d'Anatolie. La

plus grande de ces îles a un gros bourg de plus de six cents maisons, où on me prioit de demeurer, me promettant de faire tout ce que je dirois. La dernière fois que j'y ai été, ils venoient d'être affligés de la peste; et les gens, encore tout effrayés, ne demandoient qu'à apaiser promptement la colère de Dieu. Il me parut qu'ils avoient fort peu d'idée de leurs papas. Vis-à-vis du bourg de Mosconisse, il en paroît un autre dans la terre ferme, qui a une fois autant de maisons. Depuis ces îles, en suivant la grande courbure du golfe, il tourne plus de quarante lieues autour de la pointe orientale de Metelin; on trouve de belles côtes, et d'espace en espace des habitations toutes de chrétiens aussi peu instruits que les barbares de l'Amérique. Il y a encore sur ces côtes, et dans les terres, beaucoup d'esclaves latins, qui ne savent presque plus ce qu'ils sont. Les habitations les plus considérables de ce grand golfe sont Adramit et Elea, villes anciennes, mais aujourd'hui toutes ruinées. Il y a encore beaucoup de petits lieux semés le long de la côte. C'est un pays très-beau, mais très-inconnu, et où les âmes périssent sans qu'on s'informe seulement s'il y en a. On doit dire la même chose de presque toute cette partie de l'Anatolie, à mesure qu'on avance dans la terre ferme. Les Grecs n'y conservent plus que quelques vestiges de la foi. Ils ont même oublié jusqu'à la langue du pays. Le peu de service divin qui leur est resté, et qui consiste en peu de chose, se fait en turc.

Une autre mission à la porte de Scio est la belle île de *Samos*. On y compte douze à quinze mille âmes en dix-huit habitations, dont trois ressemblent à des villes. L'évêque et les principaux ecclésiastiques nous ont souvent invités à passer chez eux. J'y ai séjourné trois semaines, prêchant et instruisant tant que je voulois dans les églises et dans les places publiques. De tous les Grecs

des îles, je n'en ai point encore vu de plus spirituels que ceux de Samos; mais ils ont besoin de missionnaires zélés qui les établissent fortement dans la crainte de Dieu. J'espère de sa miséricorde infinie que toutes ces anciennes missions refleuriront dès que celle de Scio, qui en est comme le centre, sera un peu rétablie.

Mission de Naxie. Naxie passe pour une île des plus belles et des plus fertiles de l'Archipel. Depuis la prise de Rhodes, dont l'évêque étoit primat de la mer Égée, la primatie a été transportée à l'archevêque de Naxie, de qui tous les autres évêques de ces quartiers-là relèvent comme de leur métropolitain. C'est dans cette île qu'habite la principale noblesse de l'Archipel, presque toute du rit latin. Ce sont les restes de ces anciennes familles de France, d'Espagne et d'Italie, qui s'étoient fait des établissemens dans la Grèce à l'occasion des conquêtes de nos princes occidentaux. L'église cathédrale et l'archevêché sont dans le château, qu'on laisse sans garnison, quoique entouré d'épaisses murailles, flanquées de grosses tours à vingt pas l'une de l'autre. Au milieu du château s'élève une grosse masse carrée, qui a un escalier tourné en dehors, avec des fenêtres et des créneaux de marbre blanc. C'étoit le palais des anciens ducs de Naxie. Leur souveraineté, qui avoit commencé en 1208, sous Marc Sanudo, le premier duc, finit en 1566, dans la personne de Jacques Crispo, le dernier duc, dépouillé par Soliman II. Le chapitre de la cathédrale, le plus ancien de toute la Turquie, consiste en douze chanoines primitifs, auxquels on en a ajouté quelques-uns de nouvelle création. Les jésuites furent appelés et fondés à Naxie, en 1627, par MM. Coronello, qui leur firent donner l'ancienne chapelle ducale, à laquelle on a depuis ajouté une nef, qui en a fait une belle et grande église. Ces messieurs leur donnèrent encore une de leurs maisons pour

les loger, et leur ont toujours fait de grands biens. Quelques années après ils appelèrent aussi à Naxie les révérends pères capucins, et leur donnèrent un bel emplacement.

L'île n'est ni peuplée ni cultivée à proportion de sa grandeur et de la bonté de ses terres ; il n'y a pas plus de dix mille âmes. Quoique les Latins ne fassent en tout que mille personnes, ils possèdent de père en fils les premiers fiefs et les plus grands biens de l'île. Les maisons des Grecs de quelque distinction sont autour du château, où elles forment un gros bourg, qui couvre le penchant de la colline, sur le haut de laquelle est placé le château. Les chrétiens des deux rites vivent avec assez d'union, et font entre eux de fréquentes alliances qui l'entretiennent. Les missionnaires s'appliquent à maintenir cette bonne correspondance, et à travailler au salut de tous.

Rien ne contribueroit davantage à lier encore mieux les chrétiens des deux rites, et à sanctifier leurs familles, que l'exécution du projet formé depuis long-temps d'établir à Naxie un monastère d'ursulines françoises. L'archevêque latin, noble Génois de la maison de Justiniani, qui est un prélat rempli de vertu et de zèle, leur a déjà cédé un grand emplacement au plus bel endroit du château, près de son palais archiépiscopal, et il promet de leur faire encore d'autres biens considérables. Pour cet établissement si nécessaire, il suffiroit de deux ou trois religieuses de France, qui pussent lui donner la première forme. En moins de quatre ou cinq ans, le monastère se trouveroit rempli de tant de filles de qualité de toutes les îles, chacune avec sa dot, qu'on seroit obligé d'y ajouter de nouvelles maisons. A mon départ de ce pays-là, tous, Grecs et Latins, m'ont fait de très-vives instances de hâter, autant que je pourrois, l'accomplissement de cette sainte œuvre, que la mort du P. Robert Sauger avoit suspendue. L'obstacle de la première fondation, qui est celui

qui arrête ordinairement le plus, a été presque tout levé par les libéralités d'une personne pieuse et riche, qui y a déjà beaucoup contribué, et qui est prête à y contribuer encore beaucoup davantage.

Dans l'Archipel, l'inclination des personnes du sexe se porte naturellement à la vie retirée. Les maisons latines, et à leur imitation les maisons grecques, ont souvent des filles qui prennent de leur propre choix l'habit de religieuses, et qui se retirent des compagnies, déclarant par là qu'elles renoncent au monde. Naxie en a plusieurs qui ont embrassé ce parti. Entre elles, la nièce de monsieur l'archevêque, jeune demoiselle, qui a de grands biens, et qui n'attend que l'érection du monastère pour y entrer des premières, et lui léguer tout ce qu'elle a. L'autre grand moyen dont nous nous sommes servis depuis quelques années, et qui sert infiniment à rapprocher les Grecs de la créance catholique, est la mission qui se fait en parcourant toutes les îles de l'Archipel. Jusqu'ici Dieu a béni cette sainte institution au-delà de nos espérances. Les pères qu'on a appliqués à ce laborieux emploi, ont visité à diverses fois les îles de Siphanto, Serpho, Zia, Thermia, Andros, Paros, Antiparos, Tine, Miconé, Icarie, Kimulo ou Argentaria, dans lesquelles ils ont enseigné le chemin du ciel à plus de quarante mille âmes. Ces onze îles ne sont qu'une petite partie de l'Archipel, qui en a encore plus de quatre-vingts, toutes habitées. Quand les missionnaires quittent une île pour passer à l'autre, les habitans emploient les termes les plus touchans pour les engager ou à demeurer plus long-temps chez eux, ou à revenir bientôt les voir. Il est certain que ces missions ne sauroient être trop soutenues et trop multipliées, et que, quand celle de Naxie ne serviroit que d'entrepôt à ces saintes courses, on la devroit toujours regarder comme une mission très-utile à la religion.

Mission de Santorin. Santorin est à trente lieues environ au sud de Naxie. Le pays n'en est pas beau, mais le peuple y est doux et porté à la piété. Les Latins y sont au nombre de près de deux mille, et l'on y compte huit ou dix mille Grecs. La principale habitation des Latins est la ville, ou, comme on l'appelle dans le pays, le château de Scaro. Dans ce château est la cathédrale latine, la maison des jésuites, et le monastère des religieuses de Saint-Dominique, dont j'ai parlé. L'évêque grec, avec ses principaux ecclésiastiques, demeure dans un autre château appelé Pyrgo, peu éloigné de Scaro. Nos fonctions sont à Santorin, comme partout ailleurs. On y prêche, on y catéchise, on y confesse, on y forme aux lettres et à la piété une nombreuse jeunesse latine et grecque, d'où l'on tire tous les jours de très-bons ecclésiastiques. L'union qui règne entre les chrétiens de Santorin, plus qu'en aucune île de l'Archipel, nous donne de grandes facilités à les porter tous à Dieu, chacun dans l'esprit et selon les observances de son rit. Nous prêchons, nous confessons, nous faisons nos catéchismes dans les églises grecques, à la ville et à la campagne indifféremment, comme dans nos propres églises. Quand nous donnons la retraite aux ecclésiastiques latins dans le temps des ordinations, et aux séculiers dans les autres temps de l'année, les Grecs y entrent avec eux, et en font comme eux tous les exercices. Notre congrégation de Notre-Dame est presque mi-partie de Grecs, et il ne se fait pas dans la cathédrale latine ou chez nous la moindre solennité, qu'ils n'y assistent. Il est vrai que, depuis quelques années, il s'est trouvé des esprits inquiets qui ont essayé de donner atteinte à cette bonne correspondance des deux églises, mais ils n'y ont rien gagné. Après quelques troubles tout est revenu, comme de son propre poids, au premier état de tranquillité.

En 1704, quelques faux zélés donnèrent au patriarche d'alors des impressions si peu justes de la bonne intelligence qui s'affermissoit tous les jours entre les Grecs et les Latins, que, sur leurs mauvaises relations, il se porta à de grands excès. Non content de plusieurs lettres particulières, il fit dresser en forme de circulaire, pour tout l'Archipel, une épître synodale, contenant cent invectives grossières contre les dogmes et les pratiques de l'Église latine. Les missionnaires n'y étoient pas plus épargnés que les autres. Les noms les plus modérés étoient ceux de séducteurs et de loups revêtus de peaux de brebis. Le tout finissoit par une défense expresse aux ecclésiastiques et aux laïques d'avoir désormais commerce avec eux. Cette violente épître fut adressée aux primats grecs de Santorin, avec ordre de la faire lire dans les églises, et de rendre compte incessamment de tout ce qui se feroit sur ce sujet. Les Santorinois convinrent entre eux, grands et petits, qu'on ne devoit faire aucune réponse. On rechargea du côté du patriarche, et on les pressa de s'expliquer : ils récrivirent que ce n'étoit pas à eux que *sa toute sainteté* avoit parlé; qu'ils ne reconnoissoient dans les Latins de leur île, ni dans les pères qui les conduisoient, aucun des traits exprimés dans l'épître synodale; que ces pères n'étoient ni des séducteurs ni des loups; qu'ils étoient les guides fidèles et les pères de leurs âmes; que, depuis plus de quatre-vingts ans que Santorin avoit le bonheur de les posséder, ceux qui s'attachoient à eux étoient, de l'aveu de tout le monde, les plus gens de bien et les meilleurs chrétiens de l'île; qu'au reste, ces pères, quoique nés Latins, savoient mieux le rit grec et l'honoroient plus que les Grecs mêmes; enfin, que, si l'on vouloit que le peuple de Santorin n'eût plus aucun rapport avec eux, on eût à lui envoyer des gens plus capables, plus zélés, et plus remplis de l'esprit de Dieu.

Dans le même temps monsieur l'ambassadeur de France envoya ses drogmans demander de sa part au patriarche, si c'étoit par son ordre que l'on avoit écrit à Santorin tant d'indignités contre la créance et les ministres de l'Église romaine. Le supérieur des jésuites alla le voir en particulier, et le supplia, avec les instances les plus respectueuses, de vouloir bien lui spécifier en quoi les missionnaires lui avoient déplu, et ce qu'il y avoit à corriger dans leur conduite. Ses réponses furent d'un homme qui sentoit parfaitement qu'on l'avoit surpris, et qui avoit honte de l'avouer. Les quatre patriarches qui lui ont succédé ont été plus modérés; et même, un ou deux pères de Santorin étant allés à Constantinople pour des affaires de leur mission, ils ont affecté de leur faire en public plus de caresses qu'aux autres.

La sainte mort du P. Louis *de Boissy*, arrivée un an après ces discussions, fut aux Grecs une nouvelle occasion de marquer publiquement aux missionnaires l'attachement qu'ils avoient pour eux. Le P. de Boissy leur étoit cher depuis long-temps, et ils ne l'appeloient que *le saint homme*. Dès qu'ils le surent en danger, ils vinrent de toutes parts lui demander sa bénédiction, et se recommander à ses prières, eux et leurs petits enfans, qu'ils lui amenoient auprès de son lit. Quand il eut expiré, il ne fut pas possible de les empêcher de se jeter sur ses habits et sur les pauvres meubles de sa chambre, qu'ils gardent encore comme des reliques d'un saint. Le P. Jacques *Bourgnou* est à Santorin un missionnaire d'un grand mérite, en qui toute l'île a une entière confiance. Il fait servir à son zèle ce qu'il sait de médecine, et il en sait beaucoup. Il a par là gagné le cœur des habitans des cinq îles voisines, Nio, Amourgo, Policandro, Sichino, Anasi. Il y fait durant l'année des excursions qui y entretiennent la pureté de la foi et l'innocence des mœurs.

A ces missions des jésuites françois, on peut ajouter celle que les jésuites italiens cultivent avec de très-grands fruits dans l'île de Tine, qui appartient aux Vénitiens. Elle est de près de vingt mille âmes. Les Grecs en font les deux tiers. La différence qu'il y a entre les Grecs de Tine et ceux des îles tributaires des Turcs, est que leurs ecclésiastiques, admis aux ordres sacrés, n'ont permission d'en exercer les fonctions qu'ils n'aient pris leurs démissoires de l'évêque latin. A cela près, ils ont pour leurs observances particulières la même liberté qu'ailleurs. Les pères jésuites s'emploient auprès d'eux avec grand zèle et avec succès. En temps de paix, ils vont à Miconé et à Andros, et ils viennent quelquefois nous aider à Naxie.

C'est là, monseigneur, la situation où j'ai laissé, l'an passé, nos missions de Grèce. Votre grandeur les a toujours honorées de sa protection et de ses bontés. Je vous en demande très-humblement la continuation.

Il m'a paru que votre grandeur verroit volontiers une description de la nouvelle île sortie de la mer depuis quelques années, dans le golfe de Santorin. Je m'en suis fait communiquer le journal suivi, tel que deux de nos jésuites, gens fort exacts, l'ont dressé sur les lieux. Je l'ai mis à la suite de cette lettre. Je suis, etc.

RELATION

SUR LA NOUVELLE ÎLE SORTIE DE LA MER DANS LE GOLFE DE SANTORIN.

Ce n'est pas seulement de nos jours que le golfe de Santorin a été fameux par les nouvelles îles qu'il a produites. Si l'île de Santorin, dont l'ancien nom étoit *Thera* ou *Theramène*, n'est pas sortie elle-même du fond de la mer, ainsi que Pline le prétend (liv. 2, chap. 87), il est du

moins certain que deux autres îles voisines en sont sorties à l'aide des feux souterrains. L'une, appelée autrefois *Hiera,* parce qu'elle fut consacrée à Pluton, est aujourd'hui connue sous le nom de grande *Cammeni,* ou de grande Brûlée. Elle parut, selon Justin, la première année de la 145e olympiade, et l'an 196 avant la naissance de Jésus-Christ. Voici ce qu'en dit cet historien au liv. 20, ch. 4 : *Eodem anno inter insulas Theramenen et Therasiam, medio utriusque ripæ et maris spatio, terræ motus fuit, in quo, cum admiratione navigantium, repentè ex profundo cum calidis aquis insula emersit.* L'autre île, appelée par les gens du pays la petite *Cammeni,* ou la petite Brûlée, pour la distinguer de l'autre qui est plus grande, se forma l'an 1573, selon le rapport des personnes fort âgées, qui l'avoient appris de leurs ancêtres. Ces deux îles, ou, pour mieux dire, ces deux écueils sont inhabités. La grande *Cammeni,* comme la plus ancienne, a quelque peu de verdure après les pluies. La petite *Cammeni,* qui est la plus voisine de Santorin, est toujours noire et stérile. C'est du milieu de ces deux îles, mais beaucoup plus près de la petite que de la grande, qu'est sortie la nouvelle île dont il est ici parlé.

Santorin, dont le nom revient si souvent dans la relation, est une île des plus méridionales de l'Archipel, éloignée de Candie de près de cent milles. Elle a de tour douze ou quinze lieues. Son terrain est fort sec, et ne donne que de l'orge et du coton. On y fait encore beaucoup de figues, mais surtout quantité d'excellens vins. La côte qui regarde l'île nouvelle et les deux *Cammeni* a un aspect qui fait peur. Ce n'est partout que précipices et rochers noirs, où il semble que le feu ait été long-temps. Il y a sur l'île cinq gros bourgs fermés, et d'une assez bonne défense. On leur donne le nom de châteaux. Le plus considérable est Scaro. Il est bâti sur un petit cap fort

avancé. De tous les châteaux, c'est le plus voisin de la nouvelle île, qui n'en est distante que de trois milles. A une des extrémités de l'île, il y a une montagne dite de *San-Stephano*, où on voit d'anciennes ruines de marbre blanc. Santorin a autrefois frappé des médailles, et on en trouve encore avec les têtes de Marc-Aurèle, de Luce-Vère, de Commode, de Septime-Sévère et de sa famille, etc. Les revers ont tous le mot *Thereon* ou *Theraïon*, de l'ancien nom de l'île *Thera*.

Le 23 mai 1707, au point du jour, on aperçut les commencemens de la nouvelle île qui sortoit de la mer entre la grande et la petite *Cammeni*, environ à trois milles de Santorin. Le 18 du même mois, sur le midi, on avoit senti à Santorin deux petites secousses de tremblement de terre. On n'y fit pas alors grande attention; mais, dans la suite, on eut lieu de croire que c'étoit à ce moment-là que l'île nouvelle commençoit à se détacher du fond de la mer et à s'élever sur la surface de l'eau. Quoi qu'il en soit, des mariniers, ayant vu de grand matin les premières pointes de l'île naissante, sans pouvoir bien encore distinguer ce que c'étoit, s'imaginèrent que ce pouvoit être les restes de quelque naufrage, que la mer avoit amenés là pendant la nuit. Dans cette pensée, et dans l'espérance d'être les premiers à en profiter, ils allèrent en diligence; mais, dès qu'ils eurent reconnu qu'au lieu de débris flottans c'étoient des rochers et une terre solide, ils revinrent sur leurs pas tout effrayés, publiant partout ce qu'ils venoient de voir. La frayeur fut d'abord générale dans tout Santorin, où l'on savoit que ces sortes de nouvelles terres n'avoient presque jamais paru dans le voisinage sans causer à l'île de grands désastres. Néanmoins deux ou trois jours s'étant passés sans qu'il arrivât rien de funeste, quelques Santorinois, plus hardis que les autres, prirent la résolution d'aller observer de près

ce que c'étoit. Ils furent long-temps à tourner de côté et d'autre, et à considérer attentivement toutes choses ; puis, ne voyant pas qu'il y eût de danger, ils approchèrent et mirent pied à terre. La curiosité les fit aller de rocher en rocher, où ils trouvèrent partout une espèce de pierre blanche qui se coupoit comme du pain, et qui en imitoit si bien la figure, la couleur et la consistance, qu'au goût près, on l'auroit pris pour du véritable pain de froment. Ce qui leur plut davantage, fut quantité d'huîtres fraîches attachées aux rochers, chose fort rare à Santorin ; ils se mirent à en ramasser le plus qu'ils purent. Lorsqu'ils s'y attendoient le moins, ils sentirent tout à coup les rochers se mouvoir et tout trembler sous leurs pieds. La frayeur leur fit bientôt abandonner leur pêche pour sauter dans leur bateau. Cet ébranlement étoit un mouvement de l'île qui croissoit, et qui, dans le moment, s'éleva à vue d'œil, ayant gagné en très-peu de jours près de vingt pieds de hauteur, et en largeur environ le double.

Comme ce mouvement, par lequel la nouvelle île devenoit tous les jours plus haute et plus large, n'étoit pas toujours égal, aussi ne croissoit-elle pas tous les jours également de tous les côtés. Il est même arrivé souvent qu'elle baissoit et diminuoit par un endroit, tandis qu'elle se haussoit et s'étendoit par un autre. Un jour, entre autres, un rocher, fort remarquable par sa grosseur et par sa figure, étant sorti de la mer à quelques quarante ou cinquante pas du milieu de l'île, je m'attachai à l'observer, en particulier, pendant quatre jours, au bout desquels il se renfonça dans la mer et ne parut plus. Il n'en fut pas de même de quelques autres, qui, après s'être montrés et rentrés dans l'eau à diverses reprises, reparurent enfin, et demeurèrent stables. Tous ces différens balancemens ébranlèrent fort la petite *Cammeni*, et on remarqua sur son sommet une longue fente qu'on n'y avoit pas en-

core vue. Pendant cela la mer du golfe changea plusieurs fois de couleur. Elle devint d'un vert éclatant, ensuite de couleur rougeâtre, et enfin d'un jaune pâle, le tout accompagné d'une grande puanteur.

Le 16 juillet, on vit pour la première fois la fumée sortir, non de la partie de l'île qui paroissoit, mais d'une chaîne de rochers noirs, qui s'élevèrent tout à coup à soixante pas de là, et d'un endroit de la mer où jusqu'alors on n'avoit point trouvé de fond; ce qui forma pendant quelque temps comme deux îles séparées, dont l'une fut appelée l'île Blanche, et l'autre l'île Noire, à cause de leur différente couleur, mais qui ne tardèrent pas à se réunir, de manière pourtant que ces rochers noirs, les derniers sortis, devinrent le centre de toute l'île. La fumée qui sortoit de cette chaîne de rochers noirs étoit épaisse et blanchâtre, comme celle qui sort de plusieurs fours à chaux réunis en un seul. Le vent la porta sur une des habitations situées à l'extrémité du golfe, où elle pénétra partout sans beaucoup incommoder, l'odeur n'en étant pas trop malfaisante.

La nuit du 19 au 20 de juillet, on vit du milieu de cette fumée s'élever des langues de feu; ce qui fit faire bien des réflexions aux gens de Santorin, et particulièrement à ceux du château de Scaro, les plus exposés de tous, et par le voisinage, n'étant pas à plus d'une demi-lieue de l'île Brûlante; et par la situation, Scaro étant bâti sur la pointe d'un promontoire fort étroit, et comme à demi suspendu sur des précipices qui vont se terminer à la mer. A la triste vue du feu et de la fumée qui s'élançoient si près d'eux, ils ne pouvoient s'attendre, disoient-ils, ou qu'à sauter en l'air, à cause des veines de matières combustibles qui apparemment de la nouvelle île communiquoient sous leurs pieds, et qui prendroient bientôt feu, ou enfin qu'à être renversés dans la mer avec leurs maisons, par quelque subit

tremblement de terre, qui ne manqueroit pas de venir bientôt. Sur tout cela ils prenoient le parti, et avec raison, d'abandonner le château, et de se retirer avec leurs effets dans quelque autre île, ou au moins de changer d'habitation, jusqu'à ce qu'on eût vu où tout cela aboutiroit. En effet, quelques-uns prirent ce dernier parti, et on eut beaucoup de peine à faire demeurer les autres. Les Turcs qui étoient alors à Santorin, pour lever le tribut que l'île paie tous les ans au grand-seigneur, ne furent pas les moins intimidés. Frappés au-delà de l'imagination de voir des feux s'élever d'une mer si profonde, ils exhortoient tout le monde à prier Dieu, et à faire marcher les enfans par les rues, criant à haute voix, *Kyrie eleison;* parce que, disoient-ils, ces enfans n'ayant pas encore offensé Dieu, ils étoient plus propres que les grandes personnes à apaiser sa colère. Ce feu néanmoins étoit encore peu de chose, puisqu'il ne sortoit que d'un seul petit endroit de l'île Noire, et qu'il ne paroissoit point pendant le jour.

Pour ce qui est de l'île Blanche, on n'y vit jamais ni feu ni fumée. Elle ne laissoit pas pourtant de croître toujours; mais l'île Noire croissoit beaucoup plus vite. On voyoit chaque jour sortir de gros rochers qui la rendoient tantôt plus longue et tantôt plus large, et cela d'une manière si sensible, qu'on s'en apercevoit d'un moment à l'autre. Quelquefois ces rochers étoient joints à l'île, quelquefois ils en étoient fort éloignés : de sorte qu'en moins d'un mois nous comptâmes jusqu'à quatre petites îles noires, qui en quatre jours se réunirent et n'en firent plus qu'une. On remarqua encore que la fumée s'étoit fort augmentée, et qu'aucun vent ne soufflant alors, elle montoit si haut qu'on la voyoit de Candie, de Naxie et des autres îles éloignées. Pendant la nuit cette fumée paroissoit toute de feu à la hauteur de quinze ou vingt pieds, et la mer se couvrit d'une matière ou écume rougeâtre en certains en-

droits, et jaunâtre en d'autres. Il se répandit sur tout Santorin une si grande infection, qu'on fut obligé de brûler des parfums et de faire des feux dans les rues. Cette infection ne dura qu'un jour et demi. Un vent du sud-ouest fort épais la dissipa; mais, en chassant un mal, il en amena un autre. Il porta cette fumée ardente sur une grande partie des meilleurs vignobles de Santorin, dont les raisins étoient presque mûrs, et qui, en une nuit, en furent tout grillés. On remarqua encore que, partout où cette fumée fut portée, elle y noircit l'argent et le cuivre, et causa aux habitans de violentes douleurs de tête, accompagnées de grands vomissemens. Dans ce temps-là, l'île Blanche s'affaissa et baissa tout d'un coup de plus de dix pieds.

Le 31 juillet, on s'aperçut que la mer jetoit de la fumée et bouillonnoit en deux endroits, l'un à trente, et l'autre à soixante pas de l'île Noire. Dans ces deux espaces, dont chacun formoit un cercle parfait, l'eau parut comme de l'huile sur le feu. Cela dura plus d'un mois, et pendant ce temps-là on trouva sur le rivage quantité de poissons morts. La nuit suivante, nous entendîmes un bruit sourd comme de plusieurs coups de canon tirés au loin, et presque aussitôt sortirent du milieu du fourneau deux longues lances de feu qui montèrent bien haut, et s'éteignirent incontinent.

Le 1er août, le même bruit sourd se fit entendre à plusieurs reprises. Il fut suivi d'une fumée non pas blanche comme auparavant, mais d'un noir bleuâtre, et qui, malgré un vent du nord fort frais, s'éleva en forme de colonne à une hauteur prodigieuse. S'il avoit été nuit, je crois que cette longue colonne de fumée auroit paru toute de feu. Le 7 août, le bruit qui se fit entendre n'étoit plus si sourd. Il étoit semblable à celui de plusieurs gros quartiers de pierres qui tombent tout à la fois dans un puits

profond. Il est assez probable que c'étoient de grosses roches qui, après avoir été soulevées avec le fond de l'île, s'en détachoient ensuite par leur propre poids, et retomboient dans le gouffre. Ce qui pourroit confirmer cette pensée, c'est que, pendant tous ces grands bruits, je voyois les extrémités de l'île dans un continuel mouvement; les rochers qui le formoient allant et venant, disparoissant et puis reparoissant de nouveau. Quoi qu'il en soit, ce bruit, après avoir ainsi duré plusieurs jours, se changea en un autre bien plus fort. Il ressembloit tellement à celui du tonnerre, que, lorsqu'il tonnoit véritablement, ce qui arriva alors trois ou quatre fois, il y avoit peu de différence de l'un à l'autre. Le 21 août, le feu et la fumée diminuèrent notablement. Il n'en parut même que très-peu pendant la nuit; mais, à la pointe du jour, ils reprirent plus de force qu'ils n'en avoient encore eu. La fumée étoit rouge et fort épaisse, et le feu qui sortoit étoit si ardent, que la mer, autour de l'île Noire, fumoit et bouillonnoit d'une manière surprenante. Pendant la nuit j'eus la curiosité d'observer avec une lunette d'approche tout cet amas de feux. Avec le grand fourneau qui brûloit sur la cîme de l'île, j'en comptai jusqu'à soixante d'un éclat très-vif. Peut-être y en avoit-il encore autant du côté de l'île, que je ne pouvois pas voir. Le 22 août, au matin, je trouvai l'île devenue beaucoup plus haute qu'elle n'étoit la veille. Je trouvai encore qu'une chaîne de rochers, de près de cinquante pieds, sortie de l'eau pendant la nuit, avoit beaucoup augmenté sa largeur. Outre cela la mer étoit encore couverte de cette écume rougeâtre dont j'ai parlé, qui jetoit partout une puanteur insupportable.

Le 5 septembre, le feu s'ouvrit un passage à l'extrémité de l'île Noire, en tirant vers Thérasia, que quelques auteurs disent n'avoir été autrefois qu'une même terre avec Santorin, dont elle fut séparée par un trem-

blement de terre, qui mit la mer entre deux. Le feu ne sortit par là que quelques jours, pendant lesquels il en sortit moins du grand fourneau. Si l'inquiétude où tout le monde étoit jour et nuit nous avoit permis d'être sensibles à quelque divertissement, ç'en auroit été un pour nous que le spectacle que nous eûmes alors. Trois fois il s'éleva de la grande bouche comme trois des plus grosses fusées volantes d'un feu le plus brillant et le plus beau. Les nuits suivantes ce fut encore tout autre chose. Après les coups ordinaires du tonnerre souterrain, on voyoit partir tout à la fois comme de longues gerbes, étincelantes d'un million de lumières, qui, se suivant l'une l'autre, s'élevoient fort haut, et puis retomboient en pluie d'étoiles sur l'île, qui en paroissoit tout illuminée. Ce jeu fut un peu troublé par un nouveau phénomène, qui parut à quelques-uns être d'un mauvais augure. C'est que du milieu de ces feux volans il se détacha une lance de feu fort longue, qui, après avoir été quelque temps immobile sur le château de Scaro, s'alla perdre dans les nues.

Le 9 septembre, les deux îles, la Blanche et la Noire, à force de croître chacune en largeur, commencèrent à se joindre et à ne faire plus qu'un seul corps. Après cette jonction l'extrémité de l'île qui répond au sud-ouest ne crût plus ni en longueur ni en hauteur, tandis que l'autre extrémité de l'île, tournée à l'ouest, ne cessoit de s'alonger très-sensiblement. De toutes les ouvertures dont j'ai parlé, il n'y en avoit plus que quatre qui jetassent du feu. Quelquefois la fumée sortoit avec impétuosité de toutes ensemble, quelquefois seulement d'une ou de deux, tantôt avec bruit, et tantôt sans bruit, mais presque toujours avec des sifflemens qu'on eût pris pour les divers sons de tuyaux d'orgue, et quelquefois pour les hurlemens de bêtes féroces.

Le 12 septembre, le bruit souterrain, qui naturelle-

ment sembloit ne devoir plus être si violent, ayant à se partager par ces quatre ouvertures, ne fut jamais ni si épouvantable ni si fréquent que ce jour-là et les suivans. Les grands coups redoublés, semblables à la décharge générale d'une grosse et nombreuse artillerie, se faisoient entendre dix ou douze fois en vingt-quatre heures; et un moment après il sortoit de la grande bouche des pierres d'une grosseur énorme, toutes rouges de feu, qui s'alloient perdre bien loin dans la mer. Ces grands coups étoient toujours accompagnés d'une épaisse fumée, qui voloit aux nues en figures d'ondes, et qui, lorsqu'elle se dissipoit, répandoit partout de gros nuages de cendre, dont quelques tourbillons furent portés jusqu'à Anasi, île distante de Santorin de vingt-cinq milles. J'eus la curiosité de ramasser de cette cendre; elle paroissoit blanche sur le noir, et presque noire sur le blanc. J'en jetai dans le feu pour voir quel effet elle auroit, ayant la figure et le grain de la poudre fine; mais elle ne produisit que quelques légers frémissemens, sans jeter la moindre flamme.

Le 18 septembre, il y eut à Santorin un tremblement de terre qui ne fit aucun dommage. L'île s'en accrut notablement, aussi bien que le feu et la fumée, qui, ce jour-là et la nuit suivante, se firent de nouveaux passages. Jusque-là je n'avois pas encore vu tant de feux ensemble, ni entendu de si grands coups : leur violence étoit si extraordinaire, que les maisons de Scaro en furent ébranlées. Au travers d'une grosse et épaisse fumée qui paroissoit une montagne, on entendoit le fracas d'une infinité de grosses pierres, qui bruissoient en l'air comme de gros boulets de canon, et retomboient ensuite sur l'île et dans la mer avec un fracas qui faisoit trembler. La petite *Cammeni* fut plusieurs fois couverte de ces pierres enflammées, qui la rendoient toute resplendissante. La première fois que nous vîmes ce grand éclat de lumières, nous

crûmes, à cause de la proximité des deux îles, que le feu avoit passé sous la mer de l'une à l'autre. Nous nous trompions : tout cela ne venoit que des pierres enduites de soufre, qui s'éteignirent toutes en moins de demi-heure. Le 21 septembre, la petite *Cammeni* étant ainsi tout en feu, après un de ces furieux coups dont j'ai parlé, il s'en éleva trois grands éclairs, qui parcoururent en un clin d'œil tout l'horizon de la mer. Dans ce même instant il se fit un si grand ébranlement de toute la nouvelle île, que la moitié de la grande bouche en tomba, et qu'il y eut des roches ardentes d'une masse prodigieuse, qui furent poussées à plus de deux milles au loin. Nous crûmes tous que ce violent et dernier effort avoit enfin épuisé la mine. Quatre jours de calme et de tranquillité, pendant lesquels on ne vit nulle apparence de feu ni de fumée, n'aidèrent pas peu à nous fortifier dans cette pensée; mais nous n'en étions pas encore où nous pensions. Le 25 septembre, le feu reprit toute sa furie, et l'île devint plus formidable que jamais. Parmi les coups presque continuels, et qui furent si violens que deux personnes qui se parloient avoient de la peine à s'entendre, il en survint un si effrayant, qu'il fit courir tout le monde aux églises. Le gros roc sur lequel Scaro est bâti en chancela, et toutes les portes des maisons s'en ouvrirent de force.

Pour éviter les redites inutiles, je me contenterai de dire ici que tout continua de la même manière pendant les mois d'octobre, novembre, décembre 1707, et janvier 1708, aucun jour ne se passant sans que le grand fourneau jouât au moins une ou deux fois, et le plus souvent cinq ou six. Le 10 de février 1708, sur les huit heures du matin, il y eut à Santorin un tremblement de terre assez fort. La nuit, il y en avoit eu un beaucoup plus foible; ce qui nous fit juger, par l'expérience du passé, que notre volcan nous préparoit encore quelque terrible scène.

Nous ne fûmes pas long-temps à l'attendre. Feu, flammes, fumée, coups à faire trembler, tout fut horrible. De grands rochers d'une masse effroyable, qui jusque-là n'avoient paru qu'à fleur d'eau, élevèrent fort haut leur vaste corps, et les bouillonnemens de la mer augmentèrent à tel excès, que, quoique nous fussions comme accoutumés à tout ce vacarme, il n'y eut personne qui n'en fût frappé d'horreur. Les mugissemens souterrains ne venoient plus par intervalle; ils duroient le jour et la nuit sans discontinuer. Le grand fourneau éclatoit jusqu'à cinq ou six fois en un quart d'heure, et frappoit des coups qui, par leurs redoublemens, par la quantité et la grosseur des pierres qui voloient, par l'ébranlement des maisons, et par le grand feu qui paroissoit en plein jour (ce que nous n'avions pas encore vu), surpassoient tout ce qui avoit précédé.

Le 15 avril fut remarquable entre les autres jours par le nombre et la furie de ces coups terribles; en sorte que, pendant fort long-temps, ne voyant plus que feux, fumée ardente et grandes pièces de roches qui remplissoient l'air, nous crûmes tous que c'en étoit fait, et que l'île avoit sauté. Il n'en étoit pourtant rien, et il n'y eut que la moitié de la grande bouche qui s'étoit éboulée une autre fois, et qui, en un instant, redevint plus haute qu'elle n'étoit, par l'amas des cendres et des grosses pierres qui la réparèrent. Depuis ce jour-là jusqu'au 23 mai, qui fut l'an révolu de la naissance de l'île, tout continua à peu près sur le même pied. Ce que je remarquai de particulier, fut que l'île crût toujours en hauteur, et ne croissoit presque plus en largeur. La grande bouche ou le grand fourneau s'éleva fort haut, et par les matières fondues, que je crois être du soufre et du vitriol qui en lièrent la fabrique, il se fit là peu à peu comme un grand pâté avec un talus fort large. Dans la suite tout s'apaisa insensiblement. Le

feu et la fumée diminuèrent; les tonnerres souterrains devinrent tolérables; et leurs éclats, quoique toujours fréquens, n'étoient plus si effrayans. Cela vint apparemment de ce que les matières qui servoient d'aliment au feu n'étoient plus si abondantes, et peut-être de ce que les passages s'étoient de beaucoup élargis.

Le 15 juillet, j'exécutai le dessein que j'avois depuis long-temps d'aller voir de près la nouvelle île. Le jour étoit beau, la mer calme, et les feux fort modérés. J'engageai dans cette partie monseigneur François Crispo, notre évêque latin, et quelques autres ecclésiastiques qui avoient la même curiosité que moi. Pour cela nous eûmes soin de nous fournir d'un caïque bien calfaté, et dont les fentes avoient doubles étoupes enfoncées à force. Comme nous étions convenus de mettre pied à terre, s'il étoit possible, nous fîmes tirer droit à l'île par un côté où la mer ne bouillonnoit pas, mais où elle fumoit beaucoup. A peine fûmes-nous entrés dans cette fumée, que nous sentîmes une chaleur étouffante qui nous saisit. Nous mîmes la main dans l'eau, et nous la trouvâmes brûlante. Nous n'étions pourtant encore qu'à cinq cents pas de notre terme. N'y ayant pas d'apparence de pousser plus loin par là, nous tournâmes vers la pointe la plus éloignée de la grande bouche, et par où l'île avoit toujours crû en longueur. Les feux qui y étoient encore, et la mer qui y jetoit de gros bouillons, nous obligèrent de prendre un long circuit; encore sentions-nous bien de la chaleur. En chemin faisant, j'eus le loisir d'observer l'espace qu'il y avoit entre la nouvelle île et la petite *Cammeni*. Je le trouvai plus grand que je ne croyois, et je jugeai à l'œil qu'une galère en vogue pourroit passer par les endroits même les plus étroits. De là nous allâmes descendre à la grande *Cammeni*, d'où nous eûmes la commodité d'examiner, sans beaucoup de danger, toute la vraie longueur de l'île,

et particulièrement le côté que nous n'avions pu voir de Scaro. L'île, sur sa figure oblongue, pouvoit bien avoir alors deux cents pieds dans sa plus grande hauteur, un mille et plus dans sa plus grande largeur, et environ cinq milles de tour.

Après avoir été plus d'une heure à considérer toutes choses, l'envie nous reprit de nous approcher de l'île, et de tenter encore une fois d'y mettre pied à terre par l'endroit que j'ai dit avoir été appelé long-temps l'île Blanche. Il y avoit plusieurs mois que cet endroit-là ne croissoit plus, et jamais on n'y avoit aperçu ni feu ni fumée. Nous nous rembarquâmes, et fîmes ramer de ce côté-là. Nous en étions à près de deux cents pas, lorsque, mettant la main dans l'eau, nous sentîmes que plus nous approchions, et plus elle devenoit chaude. Nous jetâmes la sonde. Toute la corde, longue de quatre-vingt-quinze brasses, fut employée sans qu'on trouvât de fond. Pendant que nous étions à délibérer si nous irions plus avant ou si nous retournerions en arrière, la grande bouche vint à jouer avec son fracas et son impétuosité ordinaires. Pour comble de disgrâce, le vent, qui étoit frais, porta sur nous le gros nuage de cendre et de fumée qui en sortit. Nous fûmes heureux qu'il n'y portât pas autre chose. A voir comme nous étions faits après cette ondée de cendre, qui nous avoit tout couverts, il y avoit de quoi rire; mais aucun de nous n'en avoit envie. Nous ne songeâmes qu'à nous en aller bien vite, et nous le fîmes très à propos. Nous n'étions pas à un mille et demi de l'île, que le tintamarre y recommença, et jeta dans l'endroit que nous venions de quitter quantité de pierres allumées. De plus, en abordant à Santorin, nos mariniers nous firent remarquer que la grande chaleur de l'eau avoit emporté presque toute la poix de notre caïque, qui commençoit à s'ouvrir de tous côtés. Pendant le temps que je demeurai encore à

Santorin, qui fut jusqu'au 15 d'août de la même année 1708, l'île a continué à jeter du feu, de la fumée et des pierres ardentes, toujours avec un grand bruit, mais bien moindre que celui des mois précédens. Depuis mon départ jusqu'à ce jour, 24 juin 1710, que j'écris ceci, j'ai reçu bien des lettres de Santorin, et j'ai fait diverses questions à un grand nombre de personnes qui en venoient; selon ce qu'elles m'ont rapporté, l'île brûle encore, la mer aux environs est toujours bouillante, et il ne paroît pas que cela doive cesser sitôt.

Extrait d'une lettre écrite de Santorin, le 14 *septembre* 1712, *sur le même sujet.*

Il y a un an, jour pour jour, que j'arrivai ici. Quelques heures après mon arrivée je me mis à considérer, le plus exactement qu'il me fut possible, la situation et les autres merveilles de la nouvelle île, dont vous souhaitez que je vous rende compte. J'ai eu le loisir de réitérer souvent mes observations, la nouvelle île étant toujours sous mes yeux à une distance d'environ trois milles. J'ai eu de plus la commodité d'en aller souvent faire le tour, quoique toujours d'un peu loin, à cause de la chaleur que retient l'eau à un bon quart de lieue aux environs. Pendant que les bateliers rament à coups comptés, il faut qu'il y ait toujours quelqu'un qui ait la précaution de tenir la main dans l'eau, et qui avertisse vite dès qu'il la sent devenir trop chaude; autrement on y est pris, ainsi que dans les commencemens plusieurs l'ont été, la poix des bateaux se fondant tout à coup, comme si le feu y avoit passé.

L'île me paroît avoir bien cinq à six milles de tour. Elle est partout couverte de rochers noirs et calcinés, entassés pêle-mêle les uns sur les autres. Il y en a quelques-uns qui sont demeurés droits, et qui de loin ne représentent pas

mal un cimeterre de Turc. Vis-à-vis la petite île, qu'on appelle la petite *Cammeni,* il s'élève du pied de la mer une fabrique naturelle, semblable à une espèce de tour bastionnée, de la hauteur de plus de quatre cents pieds. J'ai été longtemps à ne pouvoir presque croire qu'elle n'eût pas été faite de main d'homme, tant les proportions y sont bien gardées. Le corps de cette grande masse est d'une terre grisâtre; le haut est ouvert, et les bords en sont encroûtés d'une matière qui paroît être un mélange de soufre et de vitriol fondus ensemble. Cette ouverture peut avoir trente ou quarante pieds de diamètre. Les gens du pays l'appellent le grand fourneau. Un peu au-dessous de la grande bouche sont trois autres ouvertures de six à sept pieds de diamètre, assez semblables à trois grandes embrasures. Du côté de la mer le grand fourneau est parfaitement escarpé, et a le talus si droit, qu'un chat n'y pourroit grimper. Par le dedans de l'île on peut monter jusque dessus la bouche, à la faveur de plusieurs gros rochers posés les uns sur les autres.

Depuis un an je n'ai vu jouer le fourneau qu'une seule fois, qui fut le 14 septembre 1711, le propre jour de mon arrivée à Santorin. Cela commença vers les deux heures après midi, et finit un peu après quatre heures. Je ne sais comment vous exprimer ce que j'entendis et ce que je vis. En moins de deux heures le fourneau éclata jusqu'à sept fois tout de suite, dont l'une à peine attendoit l'autre, faisant à chaque fois un bruit égal à celui que feroient plusieurs des plus gros canons, tirant tous ensemble; élevant bien haut en l'air, et transportant à plus de deux milles en mer des pièces de roche enflammées, qui, à la vue, paroissoient avoir plus de vingt pieds de longueur. La fumée qui les accompagnoit étoit blanche et épaisse comme du coton, et montoit droit aux nues en forme de colonne; le vent, qui étoit alors fort frais, ne l'étant pas assez pour la faire seulement

gauchir. Pendant que tout cela sortoit avec impétuosité, les trois ouvertures inférieures, que j'ai appelées embrasures, vomissoient des ruisseaux d'une matière fondue et étincelante, de couleur violette et d'un rouge qui tiroit sur le jaune. Après de grands coups, et en suite de l'élancement des pièces de roches, on entendoit pendant un long temps, dans le fond du fourneau, comme des échos qui imitoient le son des tambours et des trompettes, des hurlemens de chiens, des mugissemens de taureaux, des hennissemens de chevaux, etc.

Depuis ce jour-là, qui fut, comme j'ai dit, le 14 septembre de l'année passée, le fourneau n'a plus jeté de feux ni fait de bruit. Les trois embrasures poussent seulement de temps en temps quelques tourbillons d'une fumée épaisse, qui n'est ni assez forte ni assez abondante pour arriver à la grande bouche. J'ai encore observé que, dans les pluies, le corps du fourneau fume beaucoup, et rend les mêmes frémissemens que le fer chaud quand on répand de l'eau dessus. Je travaille à vous faire un plan de la nouvelle île, non dans toute l'exactitude géométrique, mais le moins mal qu'il m'est possible. Je ne me sens pas encore le courage, pour ne pas dire la témérité qu'ont eue quelques-uns de nos Santorinois, d'aller grimper sur la nouvelle île par l'endroit qu'ils croyoient le moins chaud, et d'où ils sont revenus plus vite qu'ils n'y étoient allés, ayant leur chaussure brûlée jusqu'à la chair, et ramenant avec bien de la peine leur bateau plein d'eau, quoiqu'ils eussent dedans deux hommes uniquement occupés à étouper les fentes que la grande chaleur de l'eau faisoit. Ils ont apporté de là du soufre en pierre fort épuré, avec d'autres morceaux d'une matière congelée et pesante, qui paroît un mixte de vitriol et d'une espèce de bitume raffiné. Quoique les feux aient cessé, il coule toujours d'une petite anse qui s'est formée au pied du grand fourneau, de longues traînées d'une matière

liquide, tantôt jaune, quelquefois rouge, et le plus souvent verte. Cette liqueur vient de dessous terre, et laisse des vestiges dans la mer sur une étendue de quatre ou cinq milles.

La nouvelle île ne croît plus. Depuis qu'elle est sortie de la mer, et à mesure qu'elle s'élevoit, la petite Brûlée qui en est proche s'est beaucoup affaissée, et s'affaisse tous les jours; et même le côté de Santorin qui lui est opposé a jusqu'à présent baissé de plus de six pieds. On en juge par quelques magasins de la marine, qui, avant cela, étoient à plus de cinq grands pieds du niveau de la mer, et dans lesquels aujourd'hui les bateaux entrent et demeurent à flot.

Je ne sais où tout ceci aboutira; mais c'est un spectacle qui n'est pas beaucoup agréable. Le grand fer à cheval que forme le golfe de Santorin, dans lequel ont paru à divers temps trois nouvelles îles, étoit, selon les vieilles traditions du pays, une même terre avec l'île qui s'abîma autrefois. Maintenant que, de ce côté-là, les terres commencent à remonter du fond de la mer, qui sait si ce qui est resté de Santorin ne sera pas abîmé à son tour avec tous ses châteaux et tous ses villages, à peu près comme il arrive aux deux plats de la balance, dont l'un baisse à mesure que l'autre hausse? Ce qui me confirmeroit presque dans cette conjecture, c'est, 1° que Santorin est souvent agité de tremblemens de terre; ce qui marque qu'il y a des feux dans ses fondemens : et qui sait si ces feux ne le sapent pas peu à peu, et si quelque beau jour, lorsqu'on s'y attendra le moins, tout ne viendra pas à s'écrouler, comme il arrive de temps en temps le long des bords escarpés de l'île, où de grands rochers se détachent et s'en vont à la mer? Il y a quelques années que nous perdîmes ainsi, pendant la nuit, la moitié de notre jardin. 2° Le fond, et comme la substance de l'île, est tout de pierre-ponce, qui est manifestement une pierre calcinée, dans laquelle les ha-

bitans de la campagne creusent leurs logemens avec une facilité surprenante. Or, pour calciner ainsi la pierre, il faut que tout le corps de l'île soit tout pénétré d'exhalaisons de feu. 3° Les terres, tant des champs que des vignes, ne sont pas ici, comme ailleurs, liées et consistantes : ce n'est qu'une cendre fine et légère, sous laquelle on trouve la pierre-ponce à quelques pieds de profondeur. Cette terre cendreuse ne laisse pas d'être fertile, surtout quand la saison est pluvieuse ; mais, dans le temps de sécheresse, le pays est désolé : les vents transportent la terre d'un lieu à un autre ; de manière que tel qui avoit aujourd'hui un champ n'a plus le lendemain que la pierre nue, toute la terre étant allée à ses voisins, et de ceux-là à d'autres. 4° Tous les vins de Santorin ont le goût et la couleur de soufre, et sont communément très-violens ; ce qui marque qu'ils sont remplis d'esprit de feu. Enfin, je compare Santorin à un grand laboratoire, où tout se fait, blés, vins, et le reste, à force de feux et de minéraux. Il y a bien des années que cela dure. Dieu veuille que cela dure encore long-temps, et que les feux sur lesquels l'île me paroît soutenue ne viennent pas à se faire jour quelque part, et à la détruire de fond en comble.

LETTRE (EXTRAIT) DU P. JACQUES-XAVIER PORTIER,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

AU P. FLEURIAU.

Naxie, le 20 mars 1701.

MON RÉVÉREND PÈRE, je me fais un devoir de vous instruire des bénédictions que Dieu répand sur les missions que nous faisons de temps en temps dans les îles de

l'Archipel. Siphanto, Serpho, Thermia et Andros sont celles que nous parcourûmes l'année dernière.

L'île de *Siphanto* a environ quinze lieues de tour. C'est un beau pays, dont le climat est fort doux : on y voit quantité de sources d'une eau très-claire ; on y trouve beaucoup d'oliviers, dont on tire des huiles admirables. Le vin, le blé, les légumes, les fruits, les câpres et le coton y abondent ; les limoniers, les orangers et les autres arbres de cette nature y seroient plus communs si l'on s'appliquoit à les cultiver. Il paroît que cette île étoit autrefois d'un grand revenu. On montre encore aujourd'hui plusieurs longs souterrains, et on prétend qu'anciennement on en tiroit beaucoup d'or et d'argent : on y voit en effet comme des restes de fourneaux, où il est à croire qu'on épuroit les métaux à mesure qu'on les tiroit de la mine. M. Guyon, consul de la nation françoise, nous a assurés que, dans la dernière guerre, un Vénitien, habile chimiste, vint en faire l'épreuve sur les lieux, et que, sur quatre-vingts livres de mine, il lui vit tirer dix-huit livres de très-bon argent. Les peuples de Siphanto sont humains, affables et laborieux. Ils parlent un grec fort doux, et un peu moins corrompu que celui des autres insulaires. Toutes leurs habitations consistent en un gros bourg fermé de murailles, qu'ils qualifient de château, et en huit gros villages où l'on compte environ six mille âmes. Les toiles de coton et la poterie font tout leur commerce.

C'est à Siphanto que l'évêque grec fait sa résidence ; son diocèse comprend encore huit autres îles, savoir : Serpho, Miconi, Amorgo, Nio, Stanpalia, Naphi, Sichino et Policandro. Il y a dans l'île quarante-cinq églises paroissiales, et chacune est desservie par son papas particulier. Cette île a encore cinq monastères, trois de caloyers ou moines grecs, et deux de filles. En Grèce, c'est du corps des religieux que se prennent les évêques ; et, s'il arrivoit qu'on

fît choix d'un prêtre séculier, il seroit obligé de prendre auparavant l'habit de religieux, et de faire profession dans quelque monastère. Les deux monastères de filles sont à la campagne. Les infidèles ont ici un extrême respect pour les endroits où habitent les femmes, et ce seroit parmi eux un crime énorme que d'y rien faire qui fût contre la bienséance. Le rit latin est fort tombé à Siphanto ; il n'y en a que deux petites églises. On ne trouve dans l'île que six familles latines ; encore y sont-elles venues d'ailleurs. Il n'en étoit pas ainsi autrefois ; le rit latin y florissoit : la famille des Cozadini, qui commandoit le pays, étoit toute latine ; mais, depuis l'invasion des Turcs, leurs descendans, comme ceux de beaucoup d'autres familles, ont peu à peu dégénéré, et sont maintenant tous Grecs.

Ce fut le 24 de juillet que nous abordâmes à Siphanto, le P. Luchon et moi, avec le sieur Deslandes, qu'on nous avoit donné pour les opérations manuelles de la chirurgie, qu'il entend parfaitement bien. La première chose que nous fîmes fut de rendre visite à l'évêque grec, et de lui demander la permission d'exercer les fonctions de notre ministère. Son accueil fut d'abord assez froid, mais il n'y eut personne dans la suite de qui nous reçûmes plus d'honnêtetés. Avant notre départ de Constantinople, monseigneur l'archevêque de Spiga, vicaire patriarcal pour le Saint-Siége dans toute l'étendue du patriarcat de Constantinople, avoit eu la bonté de nous munir d'une patente la plus ample et la plus honorable que nous pussions désirer, dans laquelle il nous accordoit généralement tous ses pouvoirs. D'un autre côté, M. de Fériol, ambassadeur du roi à la Porte, nous en avoit fait expédier une autre en son nom pour la sûreté de nos personnes.

Le bourg fut le premier endroit où nous crûmes devoir commencer notre mission : nous avions eu soin auparavant de faire acheter tout ce qui étoit nécessaire pour notre

subsistance, afin de n'être à charge à personne. Ces pauvres gens, à qui l'on vend jusqu'aux fonctions de l'église les plus gratuites, étoient charmés de notre désintéressement. Convaincus par là que l'unique vue que nous avions étoit de les remettre dans la voie du salut, ils ne pouvoient se lasser de nous en témoigner leur reconnoissance. Les sermons que nous faisions chaque jour à une grande foule de peuples qui se rassembloient de divers endroits de l'île; la doctrine chrétienne, que nous enseignions aux enfans, les visites réglées des malades, la distribution gratuite de nos remèdes, firent notre unique occupation pendant trois semaines. L'évêque s'invita lui-même plusieurs fois à nos discours; et, touché des sentimens de componction dont son peuple donnoit des marques sensibles par les larmes qu'il répandoit, il fit souvent notre éloge en présence de ses auditeurs, en nous exhortant de travailler de toutes nos forces à la sanctification de ceux que le Seigneur avoit confiés à ses soins. C'est ce qui nous engagea à parcourir tous les villages de l'île, qui n'avoient pas un moindre besoin de secours. Le P. Luchon prêchoit matin et soir à un grand peuple qui accouroit en foule à ses prédications; les églises n'étant pas assez vastes pour contenir la multitude de ses auditeurs, il se vit souvent obligé de prêcher en pleine campagne.

Après deux mois et demi, que nous employâmes dans de semblables exercices, nous crûmes qu'il étoit temps de nous transporter dans les autres îles du voisinage. A la première nouvelle de notre départ, ces bonnes gens s'assemblèrent en foule autour de nous : prêtres, hommes, femmes, enfans, tous pleuroient, comme ils auroient pu faire dans une calamité publique : « Vous êtes nos pères, nous disoient-ils, vous êtes les anges de nos maisons et les guides de notre salut; ayez pitié de nous; au nom de Jésus-Christ, ne nous abandonnez pas. » Ils accompagnoient

ces paroles de tant de témoignages d'une vraie tendresse, que nous ne pûmes nous-mêmes retenir nos larmes. Nous les consolâmes un peu, en leur faisant espérer que nous reviendrions bientôt les voir, et que nous pourrions même fixer parmi eux notre demeure, afin de les entretenir dans les bons sentimens où nous les laissions. Mais, avant que de consentir à notre départ, ils voulurent nous témoigner leur reconnoissance par une patente qu'ils nous expédièrent, et qui fut signée de cinquante-trois personnes, parmi lesquelles se trouvent les curés et les principaux de l'île.

Après les adieux réciproques, nous descendîmes dans notre barque, et nous prîmes notre route vers *Serpho*. Cette île a bien douze lieues de circuit : le terroir en est sec, montagneux et rempli de rochers ; autant que Siphanto est riant et agréable à la vue, autant l'aspect de Serpho est-il triste et affreux. On n'y recueille presque point de blé ni de vin, et on n'y voit que très-peu d'arbres. Il y a du bétail en quantité pour un lieu aussi aride que l'est celui-là. Ces animaux ne broutent que les herbes et les arbrisseaux qui s'échappent çà et là entre les rochers. Cependant ils ne sont point maigres, et leur toison est fort belle et fort fine. Il croît aussi à Serpho d'excellent safran. A certains temps de l'année on y voit une multitude prodigieuse de grosses perdrix rouges, telles que sont toutes celles des îles, où il est rare d'en trouver de grises. L'île a encore des mines de fer, et deux très-belles mines d'aimant. La principale demeure des Serphiotes est dans un gros bourg, situé sur la pointe d'une montagne fort escarpée, à près d'une lieue de la mer, et dans un village éloigné du bourg d'environ une lieue. L'un et l'autre contiennent environ huit cents personnes. Le peuple est pauvre et grossier : il parle un grec fort corrompu, et le prononce d'un ton qui a je ne sais quoi de niais qui fait rire.

L'île est gouvernée pour le spirituel par un vicaire de l'évêque de Siphanto. A deux lieues du bourg se trouve le monastère de Saint-Michel, habité par cent caloyers. Quand nous y allâmes, nous n'y trouvâmes que le seul abbé, les religieux étant occupés au dehors, partie à la quête dans les îles voisines, partie à la garde des troupeaux et au labourage. Il est bon de remarquer ici que, quoiqu'en France on comprenne tous les moines grecs sous le nom de caloyers, il n'en est pas de même en Grèce; il n'y a que les frères qui s'appellent ainsi; car, pour ceux qui sont prêtres, ils se nomment jéromonaches. Cependant, pour m'accommoder à l'usage de France, je leur donnerai indifféremment à tous le nom de caloyers.

Dès que nous fûmes arrivés à Serpho, nous cherchâmes quelque petit réduit pour nous loger. Nous en trouvâmes un fort bas et fort obscur, où il n'y avoit d'ouverture que celle de la porte, et qui étoit si fort dépourvu de toutes choses, que nous ne pûmes y avoir un bout de natte pour nous coucher dessus. Nous allâmes ensuite visiter le vicaire. Les épitropes ou primats, et le vaivode turc nous firent beaucoup de caresses. Quelques remèdes que nous donnâmes à ce dernier nous l'affectionnèrent entièrement, et il s'offrit de lui-même à nous seconder de son autorité dans l'exercice de nos fonctions. Pendant trois semaines que nous demeurâmes à Serpho, nous prêchions deux fois le jour; le toit d'une maison nous servoit de chaire, et nous avions la consolation de voir ce bon peuple rangé en foule autour de nous, qui nous écoutoit dans un grand silence, et avec toutes les marques d'un cœur véritablement touché.

De Serpho nous allâmes à *Thermia*, qui en est éloignée de douze lieues. Cette île a pris son nom des thermes, ou bains d'eaux chaudes qui la rendoient autrefois célèbre. Elle a quatorze à quinze lieues de tour. Le pays, quoique

cultivé, n'est pas d'un grand rapport. La terre n'y produit guère que du froment et de l'orge. Le vin y est mauvais, et on n'y voit presque point d'arbres. Il y a un gros bourg au milieu de l'île, et à deux lieues de ce bourg un gros village. On compte quatre mille personnes dans ces deux habitations. Entre le nord et le couchant paroît sur une éminence un reste de vieux château, avec plusieurs maisons ruinées, et les masures de deux églises latines. Vers le midi on trouve les ruines d'une ancienne ville, qui doit avoir été spacieuse et bien bâtie. A notre arrivée dans l'île, nous allâmes voir le supérieur ecclésiastique : c'est un homme d'esprit, que son mérite personnel et ses grands biens mettent fort au-dessus des autres prêtres grecs. Les plus considérables de l'île, qui étoient alors chez lui, furent témoins de l'accueil obligeant qu'il nous fit et des marques d'amitié qu'il nous donna. Nous commençâmes aussitôt notre mission. Nous prêchions tous les jours à notre ordinaire chacun sur le parvis d'une église, où se rendoient de toutes parts une foule de peuples, qui venoient entendre les nouveaux prédicateurs. Un abbé fort respecté dans l'île, qui s'étoit démis d'un évêché qu'il avoit dans la Morée, pour songer plus tranquillement à son salut, étoit le plus assidu de nos auditeurs ; ce vertueux prélat nous suivoit partout : il avoit même le zèle de prêcher aussi, et il ne manquoit pas dans ses discours de faire l'éloge de notre doctrine et de notre ministère. Après plusieurs jours d'instructions, soit publiques, soit particulières, les confessions devenoient si fréquentes, que nous ne pouvions y suffire. Le bruit de cette multitude de confessions fit descendre de son monastère un vieux moine, ancien confesseur du pays, dans l'espérance qu'à la faveur de nos instructions il retireroit une bonne rétribution ; car, parmi les Grecs, les confesseurs ont ce mauvais usage, de composer avec leurs pénitens de la

somme d'argent qu'ils doivent donner pour recevoir l'absolution. Le bon vieillard eut beau sonner sa petite cloche pour avertir de son arrivée, il fut contraint de s'en retourner à son monastère les mains vides.

Après avoir fait heureusement la clôture de notre mission dans le bourg de Thermia, nous nous rendîmes au village qu'on nomme *Silaka*. Ce village est bâti sur deux petites collines, qui se font face l'une à l'autre, et qui sont séparées par un torrent. Le P. Luchon prêchoit, d'un côté, devant la première église; et moi, de l'autre côté, je montois, comme à Serpho, sur le toit d'une maison, d'où je parlois à un grand nombre d'auditeurs. Leur silence, leurs soupirs, les bénédictions dont ils nous combloient me remplissoient de consolation. Nous ne fûmes pas long-temps sans recueillir les premiers fruits de pénitence. Ils vinrent en si grande foule pour se confesser, qu'à peine pouvions-nous nous échapper pour aller prendre quelques momens de repos. « Hélas ! mes pères, nous disoient ces bonnes gens avec une certaine naïveté, on peut sans peine vous ouvrir sa conscience, parce qu'on est sûr que vous jetez tout dans un abîme profond d'où rien ne remonte jamais. Vous ne nous demandez que notre conversion, et les autres nous demandent notre argent. » Ils avoient quelque raison ; les confesseurs du pays ne sont pas assez discrets, et leurs exactions vont à des excès qu'on a peine à croire : ils exigent quelquefois quarante ou cinquante écus pour absoudre de certains péchés. Nous ne passâmes que huit jours dans ce village ; après quoi nous retournâmes au bourg, pour passer de là à Andros ; il nous eût été impossible d'y aborder si nous eussions différé plus long-temps notre départ. Une foule incroyable de peuples nous suivit jusqu'à notre barque. Avant que d'y entrer, nous leur fîmes un précis de tout ce que nous leur avions recommandé durant le

cours de la mission, et nous leur laissâmes quelques livres propres à leur en rappeler le souvenir. Il fallut ensuite se séparer, ce qui ne put se faire sans verser de part et d'autre beaucoup de larmes.

L'île d'*Andros* est à vingt lieues de Thermia. Les montagnes y sont très-hautes, les vallons fort agréables. Ils sont semés de quantité de maisons de campagne et de beaux jardins, que des ruisseaux qui y serpentent entretiennent dans une continuelle fraîcheur. On y trouve beaucoup d'orangers, de limoniers, de cèdres, de figuiers, de grenadiers, de jujubiers et de mûriers, la plupart d'une grosseur surprenante. Les huiles y sont excellentes; le blé, les herbages et les légumes y croissent en abondance. A la pointe de l'île qui regarde Capodoro, promontoire de Négrepont, est le port de Gavrio, capable de contenir une armée navale. C'est dans ce port que, pendant la dernière guerre, les Vénitiens firent hiverner leur flotte. Les environs du port sont fort déserts : toute l'île n'est même guère peuplée, eu égard à sa grandeur; car on n'y compte que cinq mille âmes. Le bourg, ou, comme on l'appelle, la ville d'Andros est réduite à cent maisons, bâties au nord sur une langue de terre qui avance dans la mer, et qui forme à ses deux côtés deux petites baies assez peu sûres. Sur la pointe de la langue de terre, on voit les ruines d'un vieux château bâti à la manière des anciennes forteresses. Dans l'enceinte de la ville s'élève un palais assez beau, auquel il ne manque presque que le toit; les fenêtres sont revêtues de beau marbre ciselé. Les murailles sont presque partout semées des armes et des chiffres des seigneurs Summaripa, à qui appartenoit cette île, et qui depuis l'invasion des Turcs sont venus s'établir à Naxie. A quatre lieues de la ville, en tirant vers le midi, on trouve une autre habitation, nommée Apano Castro : c'est un nom commun, dans ces îles, à tout ce qui est

anciennement bâti sur quelque lieu élevé. Il y a près de cent ans que, l'île n'ayant pas suffisamment de monde pour la cultiver, on y appela quelques familles albanoises, qui s'y sont multipliées, et qu'on partagea ensuite en deux villages, à trois lieues l'un de l'autre, l'un qu'on appelle *Arna*, et l'autre qui se nomme *Molakos*.

Les principaux de l'île descendent d'une douzaine de familles venues autrefois d'Athènes : ils possèdent les plus riches terres, ce qui fait que le peuple y est fort pauvre. Ils demeurent hors de la ville, où ils ne viennent que pour traiter des affaires publiques ou de leur négoce. Il y a vingt-cinq ans qu'un corsaire de la Ciotat vint piller la ville. Depuis ce temps-là ils ont bâti, à la campagne, de petits châteaux en forme de tours, pour se mettre à couvert des insultes. Comme ces tours sont assez éloignées les unes des autres, la fatigue est plus grande pour les missionnaires qui ont à visiter ceux qui y demeurent, et à les entretenir de leur salut. Andros a un évêque, qui réside d'ordinaire dans la ville. Outre plusieurs petites églises grecques qui sont dans l'île, il y a deux grands monastères de religieux.

On comptoit autrefois dans l'île environ huit cents familles du rit latin : la plupart de ces familles ont été éteintes par une peste générale qui affligea l'île; les autres se sont exilées d'elles-mêmes pour fuir la persécution des Grecs, ou bien elles ont embrassé le rit grec. Il n'y a plus maintenant du rit latin que la famille du seigneur Nicolo della Grammatica. Il est vrai qu'elle est nombreuse, et que ce seigneur donne un grand crédit au rit latin par sa fermeté à le maintenir autant que par son mérite, qui le fait regarder comme le premier de l'île. Nos pères de Scio avoient autrefois dans la ville une maison avec une petite église dédiée à saint George, qu'ils ont été obligés d'abandonner. Ces pères, nés la plupart sujets

du grand-seigneur, avoient de grandes mesures à observer, et essuyoient souvent de cruelles injustices. Les RR. PP. capucins y avoient aussi un hospice, qu'ils ont quitté et repris à diverses fois. Un de leurs pères, plein de vertu et de zèle, y est venu depuis peu, et nous avons eu la consolation de l'embrasser. Les Andriotes souhaitent depuis long-temps de nous voir établis dans leur île; mais notre pauvreté et la disette d'ouvriers évangéliques ne nous permettent pas de songer à cet établissement : nous y suppléerons par ces sortes d'excursions fréquentes qui produisent toujours de grands biens, et qui ne sont à charge à personne.

En arrivant à Andros, nous allâmes, selon notre coutume, rendre nos respects à l'évêque grec. Ce prélat nous reçut de la manière du monde la plus obligeante, et nous aida ensuite de toute son autorité dans l'exercice de nos fonctions. Ce fut au commencement de l'avent, qui est pour les Grecs un temps de jeûne, que nous commençâmes nos prédications dans les deux principales églises. L'évêque s'y trouvoit toujours des premiers. Comme notre but principal étoit de réformer les abus et les désordres les plus communs du pays, c'étoit aussi ce qui faisoit la matière de tous nos sermons, et des instructions particulières que nous faisions dans chaque maison. Dieu donna tant de force à nos paroles, qu'il se fit bientôt un grand changement dans les mœurs.

Cette mission étant terminée, nous partîmes pour *Arna*, village des Albanois, où nous n'arrivâmes que fort tard, et extrêmement fatigués; car nous eûmes à grimper une montagne haute de trois lieues, portant notre chapelle et la caisse de nos remèdes, et deux autres lieues à faire en descendant de la montagne, par des sentiers fort roides et tout couverts de broussailles et de rochers. Nous nous trouvâmes enfin dans le village au milieu d'un peuple fort

pauvre et d'une grossièreté extrême, et qui n'a pourtant rien de barbare. Le lendemain, qui étoit un dimanche, nous nous rendîmes aux deux principales églises, où un peuple nombreux étoit assemblé : nous leur déclârames d'abord que le seul désir de leur salut nous avoit attirés dans leur village, que nous ne leur serions point à charge, et que pour l'administration des sacremens, pour nos instructions, et pour les remèdes que nous donnerions aux malades, nous ne demandions que leurs prières. Ce premier début gagna entièrement leur confiance : toutes les maisons nous furent ouvertes, et on y écoutoit nos instructions avec une avidité surprenante. Au bout de quatre jours nous fûmes accablés des confessions qu'il fallut entendre, dont la plupart étoient générales. Hélas! s'écrioient ces bonnes gens les yeux baignés de larmes, nous ne commençons que d'apprendre à vivre en chrétiens. Trois semaines se passèrent dans les exercices ordinaires de notre mission; comme nous étions sur le point de retourner à la ville, nous donnâmes un de nos catéchismes grecs à l'épitrope de la vallée, et il nous promit de le lire tous les dimanches à la messe dans la principale église. Ce sera le moyen de conserver parmi ces peuples les sentimens de piété et de religion que nous avons tâché de leur inspirer.

Dès que nous fûmes de retour à la ville, toutes nos vues se tournèrent vers *Apano Castro*, où nous savions que les besoins étoient pressans. *Apano Castro* est un grand vallon environné de collines toutes couvertes de hameaux. Sur le penchant de ces collines sont bâties quinze à vingt tours des principaux de l'île. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce lieu, c'est un reste d'église ou de temple fort ancien. La coupole en subsiste encore, et paroît d'un bon goût. Le pavé est d'un marbre blanc et noir très-poli, qui représente des roses et des fleurons travail-

lés avec beaucoup de délicatesse. Nous trouvâmes à Apano Castro des cœurs bien préparés, et dans lesquels on ne jetoit point inutilement la semence évangélique. Les plus distingués de l'île, qu'on nomme *Archos,* furent si touchés du premier sermon qu'on leur fit sur leurs injustices, que dès-lors ils prirent des mesures convenables pour réparer le tort qu'ils avoient fait au peuple par leurs violentes exactions. Plusieurs d'entre eux nous amenèrent toute leur famille pour se confesser.

Voilà, mon révérend père, une partie de ce qui s'est passé dans le cours de cette mission. Je prie de tout mon cœur les saints patrons de la Grèce, qui voient du haut du ciel l'abandon cruel de tant de pays autrefois si fervens et si catholiques, d'obtenir de Dieu qu'il daigne toucher les cœurs de ceux qui ont entre leurs mains le salut de tant de milliers d'âmes. Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) D'UN MISSIONNAIRE EN GRÈCE AU PÈRE FLEURIAU.

MON RÉVÉREND PÈRE, après avoir pris congé de vous à Paris, nous nous rendîmes à *Marseille,* lieu de notre embarquement. Nous y attendîmes long-temps le départ d'un bon vaisseau, qu'on nous disoit chaque jour être prêt à faire voile. Ennuyés que nous étions d'attendre si long-temps, et regrettant celui que nous perdions, nous nous embarquâmes sur un petit bâtiment marchand, qui n'avoit que quinze hommes d'équipage. Le capitaine étoit honnête homme. Il voulut bien nous recevoir gratuitement sur son bord, et nous promit de nous rendre promptement à Smyrne. Dès le troisième jour de notre départ nous doublâmes l'île de Saint-Pierre, qui est à la pointe de celle de Sardaigne. Nous regardâmes avec vénération

cette île, qui fut autrefois l'exil de plusieurs saints évêques, et autres défenseurs de notre foi, qui y finirent glorieusement leur vie dans un long martyre.

Après avoir passé les côtes de l'île de Sardaigne, nous crûmes que notre capitaine relâcheroit à l'île de Malte. Mais, comme il ne manquoit point de provisions, il prit le parti de s'en éloigner de vingt-cinq milles, et de laisser Malte à sa droite. Un coup de vent survint, qui fit du désordre dans notre vaisseau, et qui l'obligea de gagner au plus tôt cette île, qu'il avoit voulu éviter. Nous y arrivâmes d'assez bonne heure pour nous faire conduire dans la maison des jésuites. Nos pères nous y reçurent avec beaucoup de bonté et de charité. Nous y trouvâmes le P. de la Motie, confesseur des chevaliers françois, et un autre de nos pères destiné pour y enseigner les mathématiques. Ce dernier est mort depuis ce temps-là à Marseille au service des pestiférés. Notre capitaine, obligé de rester à Malte plus long-temps qu'il ne le vouloit, nous donna le temps d'y voir ce qui mérite la curiosité des étrangers. Deux de nos pères s'offrirent à nous très-obligeamment, pour nous accompagner partout où nous souhaitions aller. Nous profitâmes de leur bonne volonté.

Après avoir vu et bien considéré tout ce qui mérite de l'être, soit dans l'île, soit dans les villes, je vous avouerai que je n'ai rien vu qui m'ait paru plus digne d'admiration et de louange que la sagesse du gouvernement qui y règne, que le grand ordre qui s'observe partout, que la noble et édifiante conduite des chevaliers, jointe à leur extrême politesse à l'égard de tout le monde, et surtout pour les étrangers. Le peuple s'efforce d'imiter, autant qu'il peut, cette politesse de ses maîtres. Le grand-maître commande en souverain pour le peuple, et en supérieur pour tous ceux de l'ordre. Il a continuellement à sa cour un très-grand nombre de chevaliers des plus

anciennes et des plus illustres maisons de toutes les nations chrétiennes ; car on sait qu'il n'y en a aucune qui ne se fasse un très-grand honneur d'avoir eu des chevaliers de *Malte*.

La ville de *Malte*, bâtie sur un rocher très-escarpé, et défendue par des fortifications qui la rendent la place la plus forte de l'Europe, est séparée en trois parties par un bras de mer. Les trois parties sont trois villes, et autant de péninsules. Elles sont fortifiées par les rochers qui les environnent : l'art et la nature s'en sont si heureusement servis, qu'ils n'ont laissé aucun endroit foible par où l'on puisse faire aisément quelque attaque. La ville où le grand-maître fait sa demeure est la principale. On la nomme *la Valette*. L'île où l'inquisiteur a sa maison s'appelle *le Bourg*, et la troisième est *l'île de Saint-Michel*. Le port qui renferme les galères de la religion est le plus vaste et le plus considérable. Il est défendu d'un côté par le château *Saint-Elme*, et de l'autre par le château *Saint-Ange*. Ce sont deux forteresses qui mettent les galères en sûreté. J'ai vu une personne qui m'a dit avoir compté dix-huit cents pièces de canon qui défendoient la ville et son port, et j'apprends que le nombre en est augmenté. La ville du côté de la terre a deux enceintes. Ses fortifications sont taillées dans le roc. Les maisons sont bâties en amphithéâtre. Elles ont toutes leur plate-forme, pour prévenir les effets du bombardement ; car, dans le cas d'un siége, on couvriroit les maisons de terre et de fumier, qui amortiroient les effets des bombes. La ville est très-bien bâtie, ses maisons sont commodes et bien ornées ; mais il semble que *Malte* ait mis toute sa magnificence à bâtir un vaste et superbe hôpital, où tous les malades, de quelque nation, condition ou religion qu'ils soient, sont reçus, soignés et entretenus généralement de toutes choses gratuitement.

Quoique l'ordre de *Malte* soit un ordre militaire, selon son institution, il ne laisse pas d'être un ordre de religieux hospitaliers. Aussi l'ordre a-t-il conservé constamment et précieusement cette fin de son établissement. Car, pendant que les chevaliers ont toujours les armes à la main pour combattre les ennemis de la religion, ils sont aussi toujours prêts à exercer la charité envers les malades de leur hôpital; et, afin que tous les chevaliers la puissent pratiquer, chaque auberge ou prieuré a son jour marqué pour venir servir les malades. Les chevaliers de l'auberge de Provence ont le lundi; l'auberge de France a le mardi; l'auberge d'Auvergne, le mercredi; l'auberge de Castille, le jeudi; l'auberge d'Aragon, le vendredi; l'auberge d'Italie, le samedi, et celle d'Allemagne, le dimanche. Les malades sont servis en vaisselle d'argent. Le grand-maître, suivi des grands-croix, vient tous les matins, quelquefois aussi l'après-dînée, visiter l'hôpital, pour connoître par lui-même si les commandeurs font leur devoir auprès des malades, et si les malades sont bien soignés et ne manquent de rien. Si parmi les malades il se trouvoit des chevaliers, le grand-maître les serviroit lui-même. Je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus édifiant que l'ordre qui s'observe dans l'hôpital. La charité des chevaliers va si loin, que l'on en voit souvent parmi eux pratiquer des actes d'une vertu comparable à celle que nous admirons dans les plus grands saints.

L'évêque de *Malte*, le prieur de l'église de *Saint-Jean* et le grand inquisiteur, ont chacun leur juridiction pour le spirituel. Le prieur, qui est le curé des chevaliers, a l'autorité principale : au pouvoir près de conférer les ordres, il a les autres pouvoirs qui appartiennent aux évêques. Il porte les ornemens épiscopaux, approuve les confesseurs pour les chevaliers, et donne les démissoires aux clercs de la religion. L'évêque fait sa résidence à

Città Vecchia ; son église est belle ; les chanoines y portent le camail violet, comme leur évêque. L'église de *Saint-Jean* est la première église de la religion, et la plus richement ornée. Entre ses richesses les plus remarquables nous vîmes deux grandes figures d'argent de la grandeur naturelle d'un homme ; l'une représente un *saint Jean*, et l'autre un *saint Luc*. Elles sont placées aux deux côtés du grand autel. Entre le chœur et la nef il y a un lustre d'argent qui a coûté, dit-on, soixante mille écus de *Malte ;* c'est un présent du commandeur *Fardella de Trapano*. Chaque langue des chevaliers a sa chapelle particulière dans l'église. Ces chapelles sont incrustées des plus beaux marbres. Dans le faubourg de *Città Vecchia* nous vîmes une très-jolie chapelle, dédiée au grand apôtre *saint Paul*. A côté de cette chapelle on voit la grotte où l'on dit, par tradition, que le saint apôtre se retira pendant l'espace de trois mois et quelques jours après son naufrage.

L'île de *Malte* a sept lieues de longueur, trois et demie de largeur, et vingt-une de circuit. Le roc occupe presque toute l'île, ce qui fait qu'elle n'est fertile qu'en légumes ; mais ils y sont exquis. Il ne faut pas s'attendre à y trouver des forêts et des vignes ; mais, par compensation, les oliviers, les orangers et les limoniers y sont communs, et leurs fruits ont un goût délicieux. Nous y vîmes, au mois de janvier dernier, des amandiers déjà fleuris. Un pays où le séjour est si agréable mérite d'être aussi peuplé que l'est celui de *Malte*. Les *Maltais* parlent l'*arabe* un peu corrompu : les hommes sont presque tous vêtus à la françoise ; quelques-uns y portent un petit collet et un grand manteau noir. Les prêtres et les religieux y sont en grand nombre ; les femmes et les filles ne sortent jamais seules, elles sont toujours accompagnées d'une esclave ou d'une suivante ; leur démarche et leur

habillement sont si modestes, qu'on les prendroit pour des religieuses : elles portent une mante noire de soie ou de serge, qui les couvre depuis la tête jusqu'aux pieds. Enfin, pour finir tout ce que je puis dire de l'île de *Malte*, j'ajouterai que ce qui fait son principal ornement et sa gloire, c'est de posséder un très-grand nombre d'illustres chevaliers dont la valeur égale la naissance. Ils ont l'honneur d'être les zélés défenseurs de notre sainte religion. Ils sont prêts en tous temps de courir les mers, et d'exposer leur vie pour sa défense. On lit avec admiration dans leur histoire leurs glorieux exploits, et les succès prodigieux de leurs armes. Mais ce qui doit faire le sujet d'un éloge digne d'eux, c'est que dans tous les temps, à *Malte* et ailleurs, on a vu des chevaliers pratiquer les plus héroïques vertus du christianisme.

Pendant notre séjour à *Malte*, notre vaisseau fut parfaitement radoubé. Notre capitaine nous ayant avertis du jour de son départ, nous prîmes congé de nos pères en leur rendant mille actions de grâces de leur charité pour nous. Nous étions en hiver; mais l'air étoit aussi doux qu'en été. Le vent nous étoit favorable. Le soleil brilloit de toutes parts, la surface de la mer en étoit toute lumineuse. Une troupe de dauphins, sentant la douceur de l'air, jouaient ensemble à la proue de notre vaisseau. Nous les voyions s'élever en l'air, sautant hors de l'eau. Pendant un assez long chemin nous jouîmes de ce divertissant spectacle. Un changement de temps nous le fit perdre. Il s'éleva un grand vent; mais heureusement le vent étant en arrière, il nous faisoit avancer avec une si grande vitesse, que, s'il eût continué, il nous auroit rendus en quatre jours à *Smyrne*.

La nuit qui suivit nous écarta de notre route; bien loin d'approcher de *Smyrne*, nous fûmes obligés de relâcher à l'*île de Sapienza*. Cette île est à la pointe de la *Morée* du

côté du midi. Elle n'est éloignée que d'une lieue de mer de la ville de *Modon*, capitale de la province de *Betuederé* dans la *Morée*. Cette mer étant souvent infestée de corsaires, nos gens n'osèrent quitter le vaisseau pour aller voir la ville de *Modon*. Nous nous contentâmes de mettre pied à terre pour aller prendre un nouvel air dans l'île : nulle curiosité n'y doit attirer des voyageurs ; car on n'y voit ni villes, ni villages, ni maisons ; quelques Arabes gardant leurs chèvres sont les seuls hommes qu'on y rencontre. Ils ont creusé des rochers pour y habiter eux et leurs troupeaux, et ils y vivent en sauvages.

Me promenant un jour dans cette île avec un de nos voyageurs, nous aperçûmes deux de ces hommes qui venoient à nous avec une vitesse étonnante, perçant des buissons très-épais, et gravissant des rochers avec la légèreté de leurs chèvres. Leur figure étoit aussi barbare que leur vêtement. Ces deux hommes étoient deux grands *Albanois*, armés d'un gros bâton crochu et ferré : ils s'approchèrent de nous, et d'un ton féroce ils nous demandèrent en jargon italien qui nous étions, et où nous allions. Nous leur répondîmes, mais d'un ton plus radouci, que nous étions *François*, que nous allions dans l'*Archipel*, et que notre vaisseau étoit au mouillage. Ces hommes, sans nous rien dire, nous quittèrent brusquement, et nous les vîmes gagner une hauteur, d'où ils tâchoient de découvrir notre vaisseau. A notre retour, nous contâmes notre aventure à nos voyageurs : le lendemain un d'eux, qui ne craignoit point, disoit-il, ces sortes de messieurs, eut la curiosité de descendre dans l'île pour les apercevoir. A peine y eut-il mis le pied, que nos deux *Arabes*, accompagnés de deux autres d'une aussi peu agréable figure, vinrent se jeter sur lui, le prirent au collet, et le lièrent à un arbre les mains derrière le dos. « C'est donc vous, lui dirent-ils, ou un de vous autres qui avez tiré sur nos chèvres? il vous en coû-

tera la vie. » Alors l'un d'eux lui mit le couteau sur la gorge, pendant que les autres fouilloient ses poches : ils prirent tout ce qu'ils y trouvèrent, le déshabillèrent, et ne lui laissèrent que sa chemise. Cette expédition faite, trois d'entre eux s'enfuirent avec leur butin, et le quatrième délia le patient et s'enfuit à son tour. Notre voyageur, qui s'étoit piqué d'une bravoure à toute épreuve, revint au vaisseau avec le seul habillement que les quatre *Arabes* lui avoient laissé. Il fut assez heureux pour y trouver des hommes plus charitables, qui lui donnèrent des habits, dont il avoit grand besoin. Après cette dernière aventure, nul de nos voyageurs ne fut tenté d'aller se promener dans l'île pendant les quatre jours que nous attendîmes le vent pour nous remettre en mer.

Nous mîmes à la voile le 20 janvier à six heures du matin. Nous côtoyâmes la *Morée*, d'où nous n'étions éloignés que de trois ou quatre lieues. Nous passâmes assez près de *Coron*, nous doublâmes le cap de *Matapan*; le 21, nous nous trouvâmes à la pointe du jour entre *Cerigo* et le *cap Saint-Ange*; et quelque temps après nous découvrîmes *Malvoisie*, que l'on dit être la meilleure place de la *Morée*. Cette ville s'appeloit autrefois *Epidaurus*. Elle est située sur un grand rocher, au pied duquel commence le *golfe de Napoli-di-Romanie*. La côte orientale par où l'on descend du rocher jusqu'à la mer produit cet excellent vin de *Malvoisie* dont le nom fait l'éloge. Nous sortîmes enfin de la *Morée* pour entrer dans l'*Archipel*, laissant à notre droite le royaume de *Candie*. Jusqu'à présent nous avions eu un temps presque aussi chaud qu'en été; mais un grand vent de bise, s'étant élevé tout à coup, nous fit sentir un froid extrême. Il fallut chercher nos capotes et nous en couvrir. Les côtes de la *Morée*, qui étoient couvertes de neige, nous envoyoient le froid que nous sentions : mais, au froid près, nous nous trouvions

bien de ce vent, qui nous devoit faire débarquer le lendemain au port de *Paros*, à une lieue de *Naxie*.

Par malheur pour nous, il ne continua pas. Notre capitaine se crut obligé de relâcher à *Argentaria*, petite île de l'*Archipel*, située entre *Milo* et *Siphanto*. Son port est assez bon; à peine y eûmes-nous jeté l'ancre, que deux Grecs de l'île nous abordèrent d'un air gracieux. Ils nous dirent qu'ils venoient nous faire compliment de la part du consul de France sur notre arrivée, et nous offrir des rafraîchissemens. Nous reçûmes cette politesse avec les remercîmens qu'elle méritoit, et nous crûmes qu'elle nous obligeoit d'aller nous-mêmes remercier le consul dans sa maison. Nous priâmes les deux Grecs de nous y conduire, ce qu'ils firent. Le logis du consul est à trois quarts de lieue du port. Nous le trouvâmes en compagnie du consul des Anglois. L'un et l'autre sont natifs du pays, et des plus considérables familles de l'île. Ils nous reçurent avec beaucoup de bonté. Après les premiers complimens, le consul de France nous fit servir la collation. Il nous proposa ensuite de nous faire voir la ville. Les deux consuls nous accompagnèrent. Il ne nous fallut pas beaucoup de temps pour en faire le tour; car elle n'est qu'un amas de cent cinquante maisons, et elle n'a pour habitans que huit ou neuf cents personnes. Les rues sont si étroites qu'à peine deux hommes y marchent-ils de front. Nous trouvâmes dans cette ville, qui est plutôt un bourg qu'une ville, quelques familles françoises, qui y font un petit commerce pour subsister. Ces François furent bientôt informés de notre arrivée. Ils vinrent nous trouver avec autant d'empressement que de joie. Ils étoient charmés de pouvoir apprendre des nouvelles de leur patrie. Nous les satisfîmes sur toutes les demandes qu'ils nous firent. Les plus vieilles nouvelles étoient toutes nouvelles pour eux.

Nous reçûmes ensuite la visite des prêtres grecs et des

autres principaux Grecs de la ville, qui nous témoignèrent par toutes sortes d'expressions le plaisir qu'ils avoient de nous voir. Ils nous demandèrent si nous venions leur faire une mission. « Nous n'avons pas oublié, nous dirent-ils, celle que le P. *Jacques-Xavier Portier* et son compagnon nous firent il y a plusieurs années. Nos enfans étoient ignorans, et ils les rendirent savans; plusieurs d'entre nous étoient ennemis, et ils les réconcilièrent; nous ne vivions pas en chrétiens, et ils nous disposèrent à leur faire nos confessions et à approcher de la sainte table, dont nous étions éloignés depuis long-temps. Enfin, ils nous apprirent nos devoirs. Depuis ce temps-là nous sommes sortis du bon chemin où ils nous avoient mis; venez donc, ajoutèrent-ils, nous y faire rentrer; venez nous rendre la joie que la présence du P. *Jacques-Xavier Portier* nous avoit causée, et que son absence nous a fait perdre. » Ces paroles, que nous voyions sortir de leur cœur, nous attendrirent sensiblement. Nous leur répondîmes que nous arrivions de France, disposés à leur rendre service; mais que, ne sachant pas encore la langue, nous allions l'apprendre, et nous mettre en état de nous faire entendre d'eux et les entendre. Ils furent contens de nos réponses. Le mauvais temps, qui nous avoit fait relâcher à *Argentaria*, nous y retint vingt jours entiers, sans en avoir pu sortir. Pour n'y être pas inutiles, nous y fîmes des instructions aux François et des catéchismes à leurs enfans. Les Grecs et les François assistoient à nos messes. Les officiers de notre vaisseau, nos matelots et nos voyageurs s'y trouvoient, et donnoient partout bon exemple. Plusieurs d'entre eux firent leurs dévotions. Ces bonnes œuvres nous consolèrent du retardement de notre départ.

Nous profitâmes du premier beau temps pour sortir du port d'*Argentaria*. Nous allâmes mouiller le soir à *Siphanto*, anciennement *Siphnos*, île plus grande et plus

riche que celle d'*Argentaria*. Nous en partîmes dès le lendemain matin avec un vent favorable, qui nous rendit le soir à *Myconi*. Cette île, qu'on appelle aujourd'hui *Myconi*, est une des *Cyclades* dans la *mer Égée*. Nous apprîmes, en y arrivant, qu'il y avoit un assez grand nombre de catholiques romains dans cette île. Nous nous fîmes conduire chez leur curé, pour lui demander la permission de dire nos messes. Le curé, quoique Grec de nation, suivoit le rit latin; il étoit entretenu par la congrégation de la propagande, pour le service des catholiques romains. Ses paroissiens, instruits de notre arrivée, vinrent nous saluer chez leur curé. Ils nous reçurent tous avec beaucoup de bonté et de charité. Ils nous parlèrent de la mission que le P. *Jacques-Xavier Portier* leur avoit faite il y a quelques années. « Nous en aurions besoin d'une seconde, nous dirent-ils; s'il le savoit, il viendroit bientôt à notre secours; car il avoit un grand zèle pour notre salut. » Nous nous engageâmes à leur procurer la nouvelle mission qu'ils désiroient. Nous leur dîmes la messe le lendemain matin. Ils y assistèrent en grand nombre, et avec une dévotion qui nous charma. Comme nous ne savions ni le grec vulgaire ni leur italien corrompu, nous ne pûmes leur faire aucune instruction. Nous leur dîmes seulement quelques mots par interprète. Après vingt-quatre heures de séjour dans cette île, nous prîmes congé du curé, qui voulut nous conduire avec ses paroissiens jusqu'à notre vaisseau, en nous conjurant de revenir bientôt dans leur île. Nous nous embarquâmes en leur présence avec un si bon vent, que nous fîmes quarante lieues en moins de douze heures. Nous arrivâmes le 16 février aux îles de *Spalmadori*, après nous être trouvés à une portée de canon de l'île de *Chio*. Mes deux compagnons jésuites avoient une aussi grande passion que moi de voir cette île, pour y être témoins de tout ce que nous avions appris de

la ferveur des catholiques qui y habitent. Mais nos désirs ne purent alors être satisfaits. Nous continuâmes notre route pour sortir de l'*Archipel*, et pour entrer dans l'*Anatolie* en *Asie*. Jusqu'à présent j'avois cru qu'en quittant la France nous trouverions au Levant un été continuel, et des chaleurs qui ne seroient que trop grandes; mais l'expérience nous convainquit du contraire; car nous sentîmes alors un froid des plus piquans, qui nous obligea, et tous nos officiers, à nous vêtir de nos habits les plus chauds.

Nous n'étions éloignés de *Smyrne* que d'une bonne journée de chemin; nous espérions le faire; mais le vent devint si foible qu'à peine pouvions-nous avancer. Nous eûmes de plus un contre-temps qui nous arrêta. A la pointe du jour nous découvrîmes cinq bâtimens turcs qui alloient de *Constantinople* à *Chio*. Une sultane de trente pièces de canon, s'étant détachée des quatre autres bâtimens, s'approcha de nous, et nous cria de venir à bord. Comme nous n'étions pas les plus forts, il fallut obéir sans dire le petit mot. Le capitaine de la sultane fit monter notre capitaine sur son vaisseau, et il envoya trois Turcs pour nous visiter. Heureusement ils ne trouvèrent aucune marchandise de contrebande. Lorsqu'ils en eurent fait leur rapport, le commandant des cinq vaisseaux turcs se contenta de beaucoup interroger notre capitaine sur l'état de *Malte* et de la *Sicile*, et nous le renvoya. Notre capitaine, à son retour, salua les vaisseaux turcs d'un coup de canon. Ils nous rendirent le même salut, et continuèrent leur route.

La bonace, et ensuite un vent contraire, retardèrent notre entrée dans le golfe de *Smyrne*. Enfin le moment vint de pouvoir doubler le cap de *Bouroun*, qui est à la pointe du golfe de *Smyrne*. Nous fûmes charmés de son point de vue. Ce golfe a environ quinze lieues de longueur et cinq

de largeur. Ses coteaux sont couverts d'oliviers. Nous voyions en perspective de grands vaisseaux qui étoient à la rade, et *Smyrne* bornoit notre vue. Nous y arrivâmes le 23 février vers le midi. Notre voyage sur mer fut de cinquante-sept jours, pendant un hiver des plus rudes; mais, grâce à Dieu, nous arrivâmes dans une santé parfaite. Le P. *Adrien Verzeau*, supérieur de notre mission de *Smyrne*, et nos autres pères françois nous attendoient depuis long-temps. Ayant été informés qu'un vaisseau paroissoit dans le golfe, ils ne doutèrent point que nous ne fussions sur ce vaisseau. Ils vinrent au port pour se trouver à notre débarquement. Je ne puis vous exprimer, mon révérend père, alors leur joie et la nôtre. Nous nous embrassâmes de bon cœur. Ils nous conduisirent dans notre maison, et nous apportèrent tous les rafraîchissemens dont nous pouvions avoir besoin.

Après quelques jours de repos, le P. *Adrien Verzeau* nous conduisit chez monsieur l'archevêque pour lui rendre nos respects, et chez M. *de Fontenu*, consul de la nation françoise en cette ville. Nous en fûmes reçus avec beaucoup de bonté et de civilité. Les jours suivans se passèrent en visites. Nous reçûmes celles de nos disciples, et nous les leur rendîmes. L'affection qu'ils nous témoignèrent nous fut une marque de la vénération qu'ils avoient pour nos pères missionnaires. Les services qu'ils rendent aux François, aux Grecs, aux Arméniens, leur ont gagné l'estime et la confiance de ces nations. Il faut convenir aussi que la protection que M. *de Fontenu* donne à nos fonctions, et les grands égards de messieurs de la nation françoise, dont nous ne pouvons assez nous louer, inspirent aux peuples les sentimens qu'ils ont pour les missionnaires. Après que nous eûmes satisfait à nos devoirs de civilité, nous nous appliquâmes uniquement à l'étude des langues, pour nous mettre en état de partager avec nos missionnaires leurs

continuels travaux ; car c'est dans ces commencemens que la ferveur nous rend plus capables de surmonter les difficultés inséparables de cette étude, qui est d'autant plus nécessaire, que l'on ne peut espérer de fruits de son ministère qu'autant qu'on s'est rendu familier le langage du pays. Nous avons la consolation de trouver ici beaucoup plus d'occupation qu'en France ; elle n'a jamais manqué qu'à ceux qui ont négligé de se donner de bonne heure à cette étude.

La ville seule de *Smyrne* offre aux missionnaires un champ spacieux, où il y a différentes récoltes à faire. Cette ville avoit l'honneur autrefois d'être nommée la première des sept églises de l'*Asie ;* les états-généraux du pays s'y tenoient. Elle est encore aujourd'hui une des plus célèbres villes de l'empire ottoman. Le commerce y est très-florissant. Son golfe est presque continuellement rempli de vaisseaux françois, anglois, hollandois, vénitiens et génois. Ils y viennent pour enlever des soies de *Perse*, du coton, des camelots tabissés d'*Angoura*, des huiles, du tabac et de la scammonée. Les Arméniens y apportent par terre grande quantité de ces marchandises. La ville est assez grande. Elle n'a pour sa défense qu'un vieux château qui est sur le bord de la mer. Deux cents janissaires avec trois galères y font la garde. On compte dans *Smyrne* soixante mille habitans ou environ, tant Turcs qu'Arméniens, Juifs, Grecs et Francs ; chaque nation demeure dans un quartier séparé ; celui des Francs s'étend le long de la mer, et est sans contredit le plus beau. Les maisons pour la plupart ne sont construites que de bois ; mais depuis les derniers incendies qui ont affligé la ville, ceux qui rebâtissent emploient autant qu'ils peuvent de meilleurs matériaux. Les mosquées ne sont pas belles, les *bazars* sont plus beaux. Ces *bazars* sont de longues rues, qui ne contiennent que des boutiques, dont l'une tient à

l'autre. Les marchands y étalent leurs différentes marchandises avec autant d'art qu'on le fait dans les galeries du Palais-Royal à Paris. Cet arrangement industrieux excite la curiosité des yeux et le désir d'acheter. Ces boutiques n'ont de jour que par les ouvertures de leur dôme. Ces dômes, qui sont couverts de plomb, mettent les marchands et leurs marchandises, et ceux qui les achètent, à couvert des injures du temps.

Smyrne avoit autrefois d'anciens monumens qui contribuoient à sa gloire; mais les Turcs, peu curieux de l'antiquité, les ont laissés périr. On doit regretter surtout la ruine presque totale d'un amphithéâtre dans lequel un grand nombre de martyrs ont généreusement offert le sacrifice de leur vie pour la défense de notre sainte foi. Mais le temps, qui détruit tout, n'a pu effacer la mémoire précieuse du martyre de *saint Polycarpe*. A l'âge de quatre-vingt-six ans, et après avoir gouverné l'espace de soixante-six années cette église, où *saint Jean* l'avoit envoyé, il fut brûlé vif, pendant qu'à haute voix il bénissoit Dieu de la grâce du martyre qu'il lui avoit accordée. Nos chrétiens l'honorent ici comme leur père et leur protecteur auprès de Dieu, et vont par respect et par dévotion visiter les restes de l'amphithéâtre qui reçut ses cendres. Ils honorent pareillement la mémoire d'un jeune homme nommé *Germanicus*, qui, dans le même temps, et pour Jésus-Christ, fut exposé aux bêtes. Ces grands exemples d'un courage héroïque, et ceux de nos anciens missionnaires qui marchent sur leurs traces, sont de puissans motifs qui nous animent en commençant la vie évangélique.

LETTRE (EXTRAIT) D'UN MISSIONNAIRE

AU PÈRE PROCUREUR DES MISSIONS DU LEVANT.

Mon révérend père, vous voulez que je vous rende un compte exact du voyage que j'ai fait de Constantinople à Alep; je ne puis vous refuser cette satisfaction. On peut se rendre de Constantinople à Alep par terre ou par mer. Je balançai quelque temps sur la route que je devois choisir. Je crains la mer; elle me fatigue extraordinairement, et j'ai peine à la soutenir : j'étois presque résolu à faire le voyage par terre. Nous touchions au printemps, et je croyois trouver partout la saison aussi belle qu'à Constantinople; mais je fus désabusé par des voyageurs nouvellement arrivés d'Alep, qui, quoique bien montés, avoient eu beaucoup de peine à se sauver des neiges et du froid. Un autre voyageur, qui avoit fait la même route, et qui les avoit précédés de quelques jours, me dit qu'il avoit trouvé dans le chemin des hommes et des animaux gelés et morts de froid. Il n'en fallut pas davantage pour me faire changer de résolution.

J'avois besoin d'une lettre de recommandation; un révérend père capucin, missionnaire zélé, m'en obtint une du capitan-bacha, grand amiral de l'empire, dont il est extrêmement considéré. Par cette lettre, ce seigneur prioit les cadis de Scio et de Rhodes de me regarder comme un de ses domestiques, et de me procurer partout un libre passage. En reconnoissance des bons offices que m'a rendus ce révérend père, permettez-moi un moment de vous parler de l'usage qu'il fait de sa faveur. Il s'est servi utilement de l'autorité du bacha pour placer un

archevêque catholique dans l'église des nestoriens de Diarbekir, et il n'emploie sa protection que pour le bien de la religion et l'avancement du christianisme. Il a accompagné son protecteur dans la dernière campagne contre les Moscovites ; il est encore ici à sa suite comme son ministre : c'est une espèce d'esclavage où le zèle le retient ; esclavage qui, pour être volontaire, n'en est pas moins rude à un homme de la vertu et du mérite de ce père. Son état m'a fait concevoir que, si l'exercice de la médecine est utile en ce pays, il faut prendre des précautions pour ne pas trop s'engager, surtout avec les grands. On commence par être leur médecin, et on finit par être leur esclave. Quoi qu'il en soit, muni de la lettre qu'il m'avoit obtenue, je ne songeai plus qu'à m'embarquer : il se trouva une grande saïque grecque prête à faire voile pour Scio ; à la recommandation d'un ami, j'y fus reçu sans rien payer.

Je m'embarquai, le 22 de mars, avec mes petites provisions, résolu de jeûner avec les Grecs, et de n'être pas moins austère qu'eux ; ils ne mangent point de poisson, si ce n'est le jour de l'Annonciation, et du dimanche des Rameaux, qui sont deux jours privilégiés. La plupart ne mangent qu'un peu d'herbes et de légumes. On leur permet les huitres et les coquillages, les écrevisses et autres poissons qui n'ont point de sang, et qui s'attachent aux rochers. Ils sont si rigides dans l'abstinence d'œufs, de beurre, de laitage, qu'étant malades, ils aiment mieux se laisser mourir que de la violer. On ne sait ce que c'est que d'accorder des dispenses, de quelque considération que soient les personnes qui les demandent, et pour quelque raison que ce soit. Une des choses qui inspirent aux Orientaux le plus d'aversion pour l'Église romaine, est le relâchement où ils se persuadent faussement qu'elle nous entretient sur ce point.

Nous partîmes en assez bonne compagnie ; nous avions sur notre bord un métropolite et quelques ecclésiastiques ; la mère du patriarche de Constantinople, et quelques-unes de ses parentes, qui retournoient à Scio, d'où il est natif, et qui étoient venues le féliciter sur sa promotion. L'équipage étoit composé de bonnes gens, presque tous des îles de l'Archipel, et surtout de celle de Pathmos. Quelques-uns d'eux entendoient un peu l'italien ; c'étoit à ceux-là que je m'adressois pour m'informer de diverses choses dont je voulois être instruit ; je leur rendois instruction pour instruction, en tâchant de leur inspirer des pensées de salut ; et, si j'avois su le grec vulgaire, j'aurois pu faire beaucoup de bien ; car ils étoient fort dociles et fort traitables.

Nous sortîmes du port de Constantinople avec un vent très-favorable ; secondés des courans, nous fîmes bien du chemin en peu de temps, et nous découvrîmes beaucoup de pays dans la Propontide. Nous côtoyions la Thrace, et nos matelots, qui connoissoient parfaitement cette route, me nommoient tous les lieux qui se présentoient. J'avois toujours la carte et le compas à la main : je fus bien surpris de trouver tant de mécompte ; et en vérité n'est-il pas étonnant qu'on ait fait et qu'on continue de faire tant de voyages dans ces contrées, et que nous n'ayons encore rien d'exact ? Cela me mit de mauvaise humeur contre nos géographes ; ce n'étoit partout que villes omises ou déplacées, et c'est pour rectifier ces erreurs que j'entrerai dans certains détails géographiques, ennuyeux peut-être, mais non pas inutiles. A douze milles de Constantinople, on me fit remarquer *Agios Stephanos ;* à deux milles plus loin, *Sicomesé ;* à six milles au-delà, *Milo ;* et à une égale distance, *Sicomesé grandé ;* on trouve ensuite *Panagia,* qui n'en est éloignée que de trois milles : on voit à huit milles de là *Penatis ;* puis dans un égal éloignement, *Selivra,* d'où *Héraclée* n'est éloignée que de dix-huit milles.

Ce fut à la vue de cette dernière place que nous jetâmes l'ancre pour y passer la nuit. La situation d'Héraclée est extrêmement belle. Cette ville est bâtie sur une petite montagne qui s'avance dans la mer et y forme un cap. L'extérieur ne présente à la vue que de foibles murailles et des maisons mal bâties. Celui qui en est archevêque est un des plus considérables métropolites du patriarcat de Constantinople ; et c'est lui qui a droit de couronner le patriarche, comme l'évêque d'Ostie a droit de couronner le pape.

Le lendemain nous mîmes à la voile après le soleil levé, et nous fîmes près de quatre-vingt-dix milles en huit heures. Le premier lieu remarquable que nous aperçûmes sur la côte, fut *Rhodosto*, à quarante milles d'Héraclée ; à sept milles, la *Suandersi;* à pareille distance, *Ganofano, Mircophito;* à trois milles plus loin, et dans un égal éloignement, *Peristasi* et *Panili :* enfin, après avoir fait encore vingt-six milles, nous arrivâmes à *Callipoli.* Là, tous les vaisseaux qui viennent de Constantinople sont obligés de s'arrêter un jour entier. On les visite avec soin, pour voir s'ils n'ont point quelques esclaves fugitifs, ou quelques marchandises de contrebande. Je trouvai un prêtre sciote du rit latin, qui y fait les fonctions de consul pour les Vénitiens ; il a sur chaque vaisseau un droit qui est fort modique ; et, s'il n'avoit point d'autre revenu, monsieur le consul seroit mal à son aise. Il n'y avoit dans toute la ville de catholiques que lui et son valet. Je l'avois connu assez particulièrement à Constantinople : il me fit tout l'accueil possible ; il m'engagea à aller loger chez lui ; j'y couchai même, et le lendemain, qui étoit un dimanche, j'eus le bonheur de célébrer la sainte messe. La ville est de médiocre grandeur, et le château qui la défend n'est pas fort. La mer, qui s'enfonce là dans les terres, n'y forme pas un port parfait, et le lieu où les vaisseaux jettent l'ancre n'est proprement qu'une rade. Vis-à-vis de Callipoli on

voit les restes de l'ancienne Lampsaque; elle est située entre *Serrak*, qui tire vers Constantinople, et *Pregaz*, qui tire vers les Dardanelles. De Callipoli aux Dardanelles on ne compte guère que trente milles. Avant d'arriver aux premiers châteaux nous passâmes à la vue de *Mayto*, qui n'en est éloigné que de quatre ou cinq milles; c'est un bourg situé en Europe. On y trouve du vin en abondance, ce qui est d'une très-grande commodité pour les vaisseaux, qui, en allant et en revenant, ne manquent pas d'y en faire de grosses provisions. Il fallut encore essuyer aux Dardanelles la même visite qu'à Callipoli. Enfin, délivrés de toutes ces maltôtes importunes, nous prîmes le large, et nous allâmes mouiller à *Ténédos*. Nous y restâmes à l'ancre un jour entier, pour laisser un peu abattre le vent, qui étoit fort violent et presque contraire. De là nous nous rendîmes à *Mételin;* c'est la fameuse Lesbos des anciens; elle n'est plus ce qu'elle étoit autrefois; elle ne commande plus à toute la Troade, elle ne domine plus sur l'Éolide; je ne vous dirai pas si elle est féconde en beaux-esprits, je n'ai pu en faire l'épreuve; mais je puis vous assurer avec vérité qu'on n'y trouve plus ni de poëte Alcée, ni de savante Sapho, ni de docte Théophraste qui fasse des commentaires sur Aristote, et qui enrichisse l'île de ses écrits. Les muses sont amies de la liberté, et ce n'est pas ordinairement dans la servitude que fleurissent les beaux-arts. Lesbos fut la patrie de Pittacus, l'un des sept sages de la Grèce. Il y vécut long-temps, et, joignant la bravoure à la sagesse, il délivra son pays du joug des tyrans. L'île paroît extrêmement fertile; elle renferme 360 villages: elle a trois petits ports, qui sont *Mételin, Navagia* et *Tokmack*.

Mételin est un gros bourg, ou, si vous voulez, une petite ville, mais sans murailles; elle est couverte d'une petite montagne, qui, en s'avançant dans la mer, forme un cap. Sur le haut de ce monticule il y a un grand château

bien bâti ; c'est l'ouvrage des Génois, qui l'élevèrent pour la défense de l'île lorsqu'ils en étoient les maîtres. Cette montagne est comme une péninsule, et la langue de terre qui la joint au continent est couverte de maisons qui forment la ville. Par là, Mételin a deux ports, l'un du côté du nord, qui paroît n'être guère bon, parce qu'il n'est pas couvert; l'autre du côté du midi, qui est à l'abri des vents. Il est bon pour les galères; mais il n'y a pas assez d'eau pour y faire entrer les vaisseaux de haut-bord. Les habitans sont partie chrétiens, partie turcs. Les chrétiens y sont en plus grand nombre, et ils sont tous du rit grec. Comme cette île n'est pas fort éloignée de Constantinople, et que souvent les galères du grand-seigneur y viennent mouiller, les corsaires n'osent presque pas y paroitre ; et les Turcs, pouvant y vivre avec moins de crainte qu'ailleurs, s'y établissent volontiers, et ne s'y multiplient que trop. Il y a un métropolite à Mételin, et un évêque à Molino.

Nous demeurâmes là trois jours, en attendant que le vent changeât. Il devint meilleur, et plusieurs saïques et barques se disposèrent à partir. Le pilote de la petite barque qui devoit me porter ne vouloit mettre à la voile que le lendemain : il souhaitoit que je fusse sur son bord. Je n'en devinois pas la raison; je ne voyois pas de quel mal je pouvois le garantir, et à quoi je pouvois lui être bon : mais il me dit qu'il étoit persuadé que, s'il rencontroit malheureusement des corsaires chrétiens, je le délivrerois de leurs insultes, et que je lui sauverois au moins son vaisseau ; je ne jugeai pas à propos de me rendre à ses désirs. C'étoit le samedi au soir : impatient de partir, je voulois être à Scio le dimanche matin, pour y dire la sainte messe; je me jetai dans une saïque qui levoit l'ancre, et je n'avois pour toute compagnie que quelques mariniers de Pathmos, qui retournoient dans

cette île. Je fus bien mal payé de mon empressement, et il m'en coûta cher pour avoir voulu précipiter mon départ.

Le vent étoit extrêmement fort, et nous l'avions en poupe; mais notre pilote, n'ayant pas bien distingué pendant les ténèbres de la nuit le canal que forme la mer entre Scio et la terre ferme, prit sa route par les derrières de cette île; il ne s'aperçut de son égarement qu'au lever du soleil. Il n'étoit plus temps de rebrousser chemin, et le vent ne nous permettoit pas de retourner en arrière : nous fûmes obligés de continuer sur la même ligne, et de chercher quelque endroit où l'on pût jeter l'ancre et se mettre à l'abri. Enfin on en trouva un, et l'on s'y arrêta. Ce fut là que je me rappelai et mis en pratique la belle maxime de Pittacus, ce sage de Mételin : il faut se précautionner, dit-il, contre les accidens fâcheux; mais, s'ils arrivent, il faut les supporter avec patience. Ayant mis pied à terre, nous montâmes par des rochers escarpés sur des hauteurs, pour voir si nous y découvririons ou quelque maison, ou du moins quelque visage humain; mais nous ne vîmes que montagnes sur montagnes, que précipices sur précipices. Nous cherchâmes un peu d'eau douce pour boire, pendant tout le temps qu'il plairoit à Dieu de nous retenir dans ce désert; nous n'en pûmes rencontrer; nous n'apercevions pas même un seul arbre qui pût nous défendre du soleil, qui étoit fort ardent. Le Seigneur bénit cependant nos recherches, et je trouvai une grotte assez profonde, où j'eus de l'ombre tant que je voulus, et plus de fraîcheur que je ne voulois. Ce qui nous inquiétoit davantage, c'est que le vent paroissoit être un vent de tenue, et nous avions lieu de craindre qu'il ne durât plus de huit jours. Cependant l'eau commençoit à nous manquer, et il falloit que j'en demandasse plus d'une fois pour en avoir. Après tout, rien ne troubloit davantage l'esprit

de nos pauvres gens que la crainte des corsaires : on ne doutoit point que, si nous étions aperçus, ils ne vinssent droit à nous, et ne pillassent au moins notre saïque. Je vous laisse à penser ce que nous fussions devenus; nous serions morts de faim et de soif dans cette plage déserte. Ce point de vue n'étoit pas gracieux. Je conçus alors une plus haute estime que jamais de la vertu de saint François Xavier et de ses généreux imitateurs, qui sont morts avec joie dans un semblable abandon; celui où je me voyois n'étoit pas aussi extrême que le leur.

Nous passâmes trois jours dans cette pénible situation; enfin, sur le minuit, s'éleva un vent foible, à la vérité, mais assez fort pour nous tirer du lieu où nous étions, et nous faire avancer vers l'île de Samos; notre pilote y avoit sa maison et ses affaires, et c'étoit là qu'il étoit résolu d'aller, sans se mettre en peine de toucher à Scio, et d'y débarquer ceux qu'il avoit reçus sur son bord, avec promesse de les y porter. Nous côtoyions toujours l'île de Scio, et je priois Dieu de tout mon cœur qu'il inspirât à notre pilote d'aborder à la ville, ou en quelque lieu voisin, d'où nous pussions facilement nous y transporter. Je crus être exaucé quand je vis souffler un vent qui nous éloignoit de Samos; mais ce vent cessa bientôt, et après une bonace d'environ une demi-heure, il redevint, malgré mes prières, favorable à notre pilote; et, fraîchissant insensiblement, il le poussa en très-peu de temps vers son île, dans un méchant port où il n'y avoit pas un seul habitant. De là nous voyions l'île Icarie, et nous eûmes tout le loisir de la contempler pendant un jour entier; la mer étoit trop agitée pour pouvoir démarrer. Le lendemain matin je pris avec moi mon petit bagage, et je me traînai comme je pus au village voisin. Les gens du pays me dirent que c'étoit un port, mais c'est un port d'une nouvelle espèce; ce n'est autre chose que la terre ferme où les

mariniers mettent leurs barques à sec sur le rivage, de peur que, s'ils les laissoient en mer dans une si mauvaise rade, les corsaires ne vinssent s'en saisir et les enlever.

Je trouvai là un pilote albanois qui devoit mettre à la voile au premier bon vent; comme je crus qu'il s'élèveroit peut-être dès le lendemain, je ne me mis pas fort en peine de chercher de logis; mais, ayant fait mettre mes hardes dans sa barque, qui étoit à sec sur le sable, je résolus d'y coucher et d'y passer la nuit. Vous jugez bien, mon révérend père, que mon lit fut bientôt fait, et qu'il n'étoit pas commode. Le lendemain, voyant que le vent tenoit toujours, j'allai à un village qui se nomme *Carlovazi*, pour y trouver une retraite, ou au moins du pain; mais par malheur je ne pus trouver ni l'un ni l'autre, ni pour de l'argent, ni par charité; j'eus même de la peine à rencontrer mon Albanois; je le déterrai cependant, et je lui exposai mes besoins; il m'envoya chez un de ses amis, où je fis une légère collation, après laquelle il fallut me retirer dans ma barque, et en faire ma demeure trois jours et trois nuits.

Pendant mon séjour à Carlovazi, je fis connoissance avec un caloyer, ou religieux grec, natif de Bologne en Italie. Après avoir servi dans les troupes de Venise il étoit venu se marier dans cette bourgade; après la mort de sa femme il s'étoit fait moine au mont Athos, et il avoit quitté son monastère pour venir prendre soin d'un enfant qui lui restoit de son mariage. Nous nous voyions presque tous les soirs; il gagnoit sa vie à cultiver un jardin, et il m'apportoit de temps en temps un petit rafraîchissement de salades; c'étoit un homme fort simple, et je fus bien aise de le trouver de ce caractère, pour savoir plus au vrai les choses dont je voulois être informé. J'eus le temps de le questionner, car le vent retarda notre départ de plus de quinze jours. Quoique je ne fusse pas fort à mon aise dans la posi-

tion que je viens de vous dépeindre, mes réflexions n'étoient cependant pas toujours tournées sur moi-même; je m'attendrissois sur la triste situation de nos passagers de Pathmos; ils n'en étoient qu'à quinze lieues, et ils ne trouvoient aucune commodité pour s'y rendre; leur patience et leur résignation à la volonté de Dieu étoient admirables; j'en étois édifié, et c'étoit pour moi une leçon que j'étudiai dans ma solitude, et dont je tâchai de profiter. Ils m'invitoient fort à les suivre jusqu'à leur île pour avoir la consolation d'y visiter la grotte où saint Jean l'évangéliste a écrit son Apocalypse: j'aurois été fort curieux de voir un monument si respectable, mais je ne pouvois désemparer. Hors cette grotte et le monastère des caloyers, il n'y a rien à voir à Pathmos; ce n'est qu'un grand rocher, habité par ces religieux, et par quelques familles chrétiennes: le terroir est ingrat, et l'on n'y peut rien recueillir pour les nécessités de la vie; les habitans vont chercher tout en terre ferme; ils se louent pour mariniers à des pilotes; et, à leur retour, ils rapportent de quoi vivre; mes compagnons de voyage étoient dans ce cas.

Ces bonnes gens se plaignoient fort des corsaires chrétiens qui, sans aucun respect pour un lieu si saint, et en quelque sorte consacré par le séjour d'un évangéliste, étoient venus piller leur île, n'épargnant pas même les autels, et traitant les religieux et les habitans avec la plus barbare cruauté. Ils eurent un nouveau sujet de s'en plaindre à Samos. Ils avoient loué une petite barque pour les porter à Pathmos, mais un incident rompit leur voyage. Les corsaires firent une descente dans un village éloigné de trois lieues de celui où nous étions; et, oubliant qu'ils étoient chrétiens, ils enlevèrent tout, jusqu'aux femmes et aux filles, qui furent déshonorées, et retenues avec menaces de les emmener, si on ne leur donnoit de l'argent. Cette triste aventure m'attira une députation des plus considérables

habitans de notre bourgade : ils crurent que mon caractère me donneroit de l'autorité, et qu'en parlant à ces ravisseurs, je retirerois de leurs mains ces femmes et ces filles chrétiennes : c'étoit une œuvre de charité ; je m'y offris de bon cœur; mais je leur représentai que la négociation étoit difficile, que je ne pouvois pas leur répondre du succès de mon ambassade et de mes remontrances ; que le capitaine étoit Italien et moi François; que la plupart de ces aventuriers étoient des Magnotes, méchans chrétiens de la Morée, dont leur chef n'étoit qu'à demi maître, et que, ne craignant point Dieu, il n'y avoit guère d'apparence qu'ils eussent beaucoup de considération pour son ministre ; que cependant j'étois prêt à partir ; qu'il se pourroit faire qu'ils seroient plus traitables que je ne pensois, et que peut-être le Seigneur, qui tient les cœurs entre ses mains, donneroit sa bénédiction à mes paroles. Contens de cette réponse, ils se retirèrent pour délibérer entre eux sur ce qu'ils avoient à faire. Leur conseil étoit encore assemblé, lorsqu'ils apprirent que les pirates, après avoir ruiné le village, avoient rendu les femmes et les filles, et que, ne trouvant plus rien à piller, ils étoient allés, selon leur coutume, chercher à faire du mal ailleurs. La retraite inopinée de ces bandits, en me dépouillant du caractère d'ambassadeur, m'épargna une disgracieuse entrevue.

Peut-être, mon révérend père, êtes-vous curieux de savoir quelles furent mes occupations pendant les deux semaines que je demeurai dans ce désagréable séjour. Comme je n'entendois pas assez bien la langue du pays pour pouvoir y exercer mon ministère, je m'entretenois pendant la journée avec saint Paul, dont je lisois les divines épîtres, et le soir j'avois une assez longue conversation avec mon caloyer boulonois, qui m'instruisoit de mille choses qui me faisoient plaisir. Ce fut de lui que j'appris l'état où se trouve aujourd'hui cette île : elle n'a

plus de villes. L'ancienne Samos, qui en étoit la capitale, a perdu ce nom ; elle s'appelle aujourd'hui *Megali Khora;* elle est située sur le bord de la mer à l'orient ; c'est là que le métropolite a son siége, et que réside l'aga turc, chargé de percevoir les droits du grand-seigneur. *Marato cavo* est au septentrion ; à l'occident, *Carlovazi*, *Necori* et *Vati*. Toutes ces bourgades sont sur la côte. Dans les terres on trouve *Platano*, *Castagne*, *Arvanito*, *Cori* et *Forni*. Les montagnes sont habitées par une colonie d'Albanois, qui s'y sont réfugiés depuis plus d'un siècle ; on n'a pu me dire à quelle occasion. Ils gagnent leur vie à entretenir des troupeaux, à peu près comme les Arabes.

L'argent est bien rare dans cette île ; et, quand une fois le Turc en a tiré 15,000 écus, comme il fait tous les ans, il n'en reste guère. Cependant les terres et les montagnes mêmes sont d'un assez bon rapport ; sa fertilité et son abondance en faisoient autrefois un objet d'envie, et y attirèrent les armes de divers peuples, qui vouloient s'en rendre maîtres. Elles donnèrent lieu à un proverbe rapporté par Strabon, et l'on disoit communément qu'à Samos les poules mêmes avoient du lait. Les habitans, qui sont tous chrétiens, mettent en vignobles une bonne partie des terres qu'ils cultivent, parce que les Turcs ne lèvent aucun droit sur les vignes, et les laissent posséder aux héritiers après la mort de celui qui en étoit le maître. Il n'en est pas ainsi des terres ensemencées ; outre qu'ils en tirent de grands droits, si le chrétien à qui elles appartiennent vient à mourir sans enfans mâles, ils s'en saisissent et les vendent à qui il leur plaît. Vous me demanderez pourquoi cette différence entre les vignobles et les terres labourables : j'en étois embarrassé comme vous ; et voici ce qu'on m'a répondu : Cet usage différent est venu, m'a-t-on dit, de l'horreur qu'avoient pour le vin les premiers Turcs qui se sont emparés de cette île. Ils ont regardé comme des terres

de malédiction celles où on le recueilloit ; cette tradition s'est perpétuée. Les habitans n'en pensent pas comme eux, et ils mettent cette abondante récolte au nombre des plus grandes bénédictions temporelles. Il faut que le terroir ou les façons aient changé depuis le siècle de Strabon, puisqu'il nous assure que de son temps Samos étoit malheureuse en vin, tandis que les îles voisines en produisoient d'excellent et en abondance : *Ex vino infelix est cùm cæteræ circumvicinæ vino optimo abundent.* Le vin fait presque tout le revenu de ces insulaires ; ils vont le vendre à Scio, et surtout à Smyrne, où les vaisseaux d'Europe en font de grandes provisions ; il est chargé en couleur ; il porte bien l'eau, mais il n'est pas fort délicat : le curé du village où j'étois m'en fit cependant boire d'assez bon, mais cette espèce est rare ; on le débite en France pour du vin de Scio, et je crois que nos gourmets françois en sont quelquefois la dupe. Le vin et un peu de soie, voilà tout le trafic de cette île. Le blé, l'huile et les autres denrées qu'elle produit, s'y consomment. Il me semble qu'on m'a dit aussi qu'on en enlevoit du bois pour bâtir des saïques et des barques : on le peut, car on y voit des montagnes couvertes de beaux arbres, propres à cette sorte de bâtisse.

Je vous ai déjà dit que toute l'île n'est habitée que par des chrétiens ; ils sont tous du rit grec, et de grands jeûneurs ; ils passent tout le carême avec un peu de légumes ; ils n'usent pas même de la liberté que prennent les Grecs en d'autres endroits, de les assaisonner avec de l'huile ; ils ne s'en servent que le samedi et le dimanche, qui sont des jours privilégiés, où le jeûne est défendu. Ils sont gouvernés par un métropolite, dont le revenu, qui ne consiste presque qu'en casuel, est à peu près de deux cents écus ; chaque famille lui donne cinq sous par an, et autant au patriarche, et dix sous pour les autres

droits de l'Église. Pauvres et riches, tous doivent la même somme, et personne n'en est dispensé. Là, comme dans tout le district du patriarcat de Constantinople, les prêtres mariés n'ont permission de confesser que dans une grande nécessité. Le patriarche et les évêques ne confient cette importante fonction qu'à des religieux, qui, aux grandes fêtes, vont dans les villages et dans les maisons entendre les confessions de ceux qui veulent s'approcher du sacrement de pénitence. Hors ces temps de solennité, les confessions sont très-rares, faute de père spirituel; car c'est ainsi qu'on appelle le confesseur. Il y a cinq monastères dans cette île; des deux qui sont dédiés à la sainte Vierge, le plus considérable s'appelle *Panagia Megali;* les trois autres sont, *Stavros*, *Agè Elias*, *Agè Georgios,* parce qu'ils sont consacrés en l'honneur de la croix, de saint Élie et de saint George. Les religieux s'adonnent autant à la culture de la terre qu'à celle de leur âme, et plût à Dieu qu'ils eussent une égale ardeur pour l'une et pour l'autre! Les connaissances saintes, aussi bien que les profanes, sont bannies, non-seulement de cette île, mais encore de reste de l'Orient; tant il y a peu de gens qui soient instruits, et qui veuillent l'être!

C'est une grande peine, mon révérend père, d'avoir des oreilles et de ne pouvoir entendre, de n'être pas muet et de ne pouvoir parler: je le sentis bien alors par mon expérience. Je n'avois de ressource que dans mon caloyer. Je voulus savoir de lui des nouvelles du mont Athos, que les Grecs appellent *Agion oros,* c'est-à-dire, la sainte montagne; il satisfit parfaitement ma curiosité sur cet article; je vous avoue qu'avant mon départ j'en avois lu bien des relations, mais que je n'ai rien vu de si détaillé que ce qu'il m'en a raconté; et il l'a fait d'un air si naïf et si ingénu, queje me voudrois du mal de soupçonner son récit d'infidélité. L'Athos est cette fameuse montagne que

Xerxès, roi des Perses, sépara autrefois du continent par un détroit de quinze cents pas, à ce que dit Pline : elle est si élevée, dit le même auteur, qu'au solstice son ombre arrive jusqu'à l'île de Lemnos, qui en est éloignée de quatre-vingt-sept milles; sa hauteur, selon le rapport qu'en a fait au P. Riccioli le P. Loredano, qui l'a exactement mesurée, est de dix mille pas italiques; elle porte sa cime au-dessus des vents et des nues. La preuve certaine qu'on en apporte, c'est que ce qu'on y a écrit sur la cendre ou sur le sable se retrouve long-temps après dans le même état. Ce n'est pas de mon caloyer que j'ai appris ces particularités; jamais il n'a eu la curiosité de faire de ces sortes d'expériences. Cette montagne, ou plutôt cette chaîne de montagnes qui forme une espèce de péninsule, et qui joint la Macédoine à la mer, est habitée par un peuple entier de religieux grecs. De vingt-deux monastères qu'ils y avoient autrefois, deux ont été ruinés, et il en reste encore vingt. La longueur des offices qu'on y chante à diverses heures du jour et de la nuit fatigue beaucoup, et la rigueur des jeûnes rend la vie fort austère.

Au commencement du grand carême, on est presque trois jours entiers sans boire et sans manger; c'est-à-dire, le lundi, le mardi et le mercredi de la quinquagésime, la cuisine, la dépense et le réfectoire, tout est fermé; et ce n'est que le mercredi, sur les trois ou quatre heures du soir, qu'on va prendre le premier repas. Mon caloyer m'avoua que tous n'étoient pas si mortifiés, et que quelques-uns réservoient dans leur chambre de quoi se donner en secret quelques petits soulagemens. La même austérité se pratique à la fin du carême; et, après avoir pris un repas le jeudi saint, on demeure sans boire et sans manger jusqu'au samedi au soir. Ce dernier jeûne, quoique moins long, est plus rude que le premier, et parce qu'on est

alors affoibli par les jeûnes passés, et parce qu'on demeure plus long-temps au chœur. L'huile est défendue pendant tout le carême, aussi bien que le vin. Le reste de l'année, on jeûne le lundi, le mercredi et le vendredi, comme en carême, excepté le temps pascal, qui finit à la Pentecôte. Tous ces jeûnes sont de règle; et, quelque rigoureux qu'ils soient, il se trouve encore des religieux plus mortifiés, qui enchérissent sur tant d'austérités. Il est étonnant qu'ils puissent soutenir jusqu'à la plus décrépite vieillesse une vie si pénitente. Rappelez-vous ce qui se pratique à la Trappe et à Sept-Fonds; on n'y voit rien de semblable; et il faut nécessairement que le climat, le tempérament et l'habitude y aient part. Permettez-moi de faire en passant une réflexion qui m'afflige : que de mérites perdus, et que de vertus anéanties par l'esprit d'erreur et de schisme !

Les supérieurs de ces monastères sont électifs, et l'assemblée capitulaire en choisit de nouveaux tous les ans. On n'est pas ordinairement disposé à avoir tant de respect pour une autorité de courte durée, et presque toujours prête à expirer : mais les caloyers qui sont en place savent bien se faire obéir, et ils punissent sévèrement les inférieurs qui leur manquent. La prison n'est la punition que des fautes grièves; mais, au moindre mécontentement, ils mettent leurs inférieurs en pénitence, et cette pénitence est d'un goût singulier. C'est un grand nombre de bastonnades qu'ils leur font décharger sous la plante des pieds; et, si le coupable est trop rebelle et veut senfuir, on a recours au bras séculier; on le livre entre les mains de l'aga turc, qui en fait bonne et prompte justice, et qui sur-le-champ le remet aux exécuteurs de ses volontés, qu'une longue expérience rend extrêmement habiles à jouer du bâton. C'est ainsi qu'on maintient la discipline monastique : il n'est point nécessaire pour cela d'assembler de chapitre, de faire de procès, de prononcer

de sentence ; je ne dis pas on abrége, mais on ignore toutes ces formalités.

Cet aga est envoyé par la Porte, et préposé par le grand-seigneur pour lever le tribut annuel qu'on fait payer à ces pauvres religieux : ce tribut est de 20,000 écus : il n'y a pas long-temps qu'il leur a été imposé. Mon caloyer n'a pu me dire à quelle occasion ; il m'a seulement assuré qu'on le levoit avec la dernière exactitude et la dernière rigueur. Je n'ai pas de peine à le croire : on peut s'en rapporter aux Turcs sur l'article. Il n'est point de nation dans le monde plus intéressée : en voici un trait qui paroît incroyable, et qui cependant est vrai ; je le tiens de témoins oculaires, et c'est à Scio que la scène s'est passée. Deux Grecs portèrent une affaire devant le cadi, c'est-à-dire, devant le juge de la ville. Une des parties avoit des papiers et des raisons qui décidoient en sa faveur ; il plaida sa cause avec toute l'éloquence que peuvent inspirer et l'esprit d'intérêt et l'assurance du bon droit ; les assistans croyoient le plaidoyer sans réplique, et condamnoient déjà son adversaire. La partie adverse se présenta cependant avec un air de confiance qui se ressentoit un peu du triomphe : pour toutes pièces justificatives, il n'avoit à la main qu'un simple papier blanc, dans lequel il avoit enveloppé quelques pièces d'or. Après que le premier eut dit tout ce qu'il avoit à dire, il s'avance ; et, sans perdre le temps à haranguer, il va droit au fait. Présentant au cadi ce papier plein de pièces d'or : « Seigneur, dit-il, tout ce que ma partie vient d'avancer est faux ; en voici la preuve par témoins, je vous prie de l'examiner vous-même. » Le cadi reçut le papier, il le déploya ; et, après avoir compté les sequins, il dit au premier : « Mon ami, tes raisons sont bonnes ; mais celui-ci a quarante témoins d'une sincérité éprouvée, qui déposent contre toi : je suis obligé de te condamner,

à moins que tu n'en fournisses d'aussi bons et en aussi grand nombre. » Comme ce misérable n'en avoit ni le pouvoir ni la volonté, les quarante sequins l'emportèrent sur le bon droit. Pardonnez-moi cette petite digression. Je reviens à mon caloyer, ou plutôt à ce qu'il me racontoit de l'aga : il oblige les religieux de payer, et ils sont obligés de le défrayer. On est convenu de ce qu'on doit lui donner par semaine de vivres et d'argent, et ce n'est qu'à ce prix qu'ils achètent sa protection. Pour subvenir à ces dépenses multipliées, les supérieurs envoient un certain nombre de religieux faire la quête, non-seulement dans la Grèce et dans les îles de l'Archipel, mais jusque dans Constantinople et la Moscovie. Ils choisissent pour cet emploi ceux qui ont le plus d'adresse et le plus d'esprit, et c'est ce qui perdra un jour ces monastères et en bannira la régularité. Il est bien difficile que le commerce du siècle, toujours contagieux pour des personnes religieuses, ne leur fasse perdre la pureté d'âme que la retraite entretient, et que, pleins de ce qu'ils ont vu dans le monde, ils ne reviennent au monastère moins caloyers qu'ils ne l'étoient. Ils avouent eux-mêmes de bonne foi, que cela leur porte un préjudice très-considérable, mais que la nécessité les force à exposer leurs sujets aux malheurs et aux dangers qui suivent la dissipation de l'âme. Car, quand ces quêteurs réussissent dans leur emploi, ils se croient nécessaires, ils font les importans, ils deviennent insolens, et ils s'accoutument insensiblement à mépriser leurs frères, et à ne pas respecter des supérieurs qui les ménagent par foiblesse et qui les caressent par intérêt.

Ces monastères sont trop pauvres pour que la pauvreté y soit bien gardée, et comme la communauté ne fournit pas aux particuliers certains besoins, chacun tâche de faire un petit amas d'argent pour s'acheter des habits, et se pourvoir de je ne sais combien de commodités.

Le monastère où ils meurent hérite après leur mort de tout ce qu'ils ont, et il y en a tels à qui l'on trouve jusqu'à mille et deux mille écus de réserve, dont le procureur ne manque pas de se saisir aussitôt au nom de la maison. Les cotes mortes les plus considérables viennent ordinairement de ceux à qui on a donné à vie pour une somme modique quelque terre du monastère qu'ils font valoir, et qu'on laisse les maîtres de tout ce qu'ils en peuvent tirer par leur travail et par leur industrie. On ne voit point régner parmi ces religieux cette uniformité si désirable et si précieuse dans les communautés. Ceux qui, en se faisant caloyers, donnent quelque somme considérable, vivent presqu'à discrétion : on ne les oblige pas aux observances régulières avec autant de sévérité que les autres ; ils se dispensent plus aisément d'assister à tous les offices divins, surtout quand ils sont trop longs : en un mot, ils se donnent des libertés et des douceurs qu'on ne permettroit pas aux autres, et il semble que leur titre de bienfaiteurs les exempte de bien faire : je ne crois pas que Dieu ratifie ces exemptions et ces dispenses.

Il y a des caloyers de toutes sortes de métiers, chez qui les autres vont acheter leurs besoins : la plupart de ceux-là sont hors des monastères ; ils remplissent le lieu où l'aga turc fait sa demeure ; ils y ont leurs boutiques, et le marché se tient une ou deux fois la semaine. Tous les monastères ont l'usage des cloches comme dans les pays chrétiens : on en obtient facilement la permission, et en cela, comme en tout le reste, les Turcs sont toujours de bonne composition, quand on traite avec eux l'or ou l'argent à la main. Nos voyageurs françois, qui aiment à exagérer et à peindre les choses en beau, font monter le nombre de ces religieux jusqu'à dix ou douze mille. Je les avois crus sur leur parole : mais mon caloyer, homme vrai et bien instruit, m'a détrompé et m'a dit qu'il en falloit

retrancher plus de la moitié ; il n'en compte que quatre ou cinq mille, et c'est encore beaucoup, puisque c'est plus de deux cents par monastère. Ces grands jeûneurs ne sont pas toujours les plus humbles et les plus patiens de tous les hommes ; leur bile échauffée s'allume aisément, et à la moindre contradiction ils s'injurient les uns les autres, et se chargent d'imprécations : « Puisses-tu avoir une mauvaise année! se disent-ils; puisses-tu être anathême! » Mon caloyer m'a dit que les quêteurs, dans leurs courses, scandalisent souvent par de honteuses foiblesses, et que, pour éviter les châtimens rigoureux que pourroient leur attirer leurs désordres connus, ils font banqueroute au monastère, ils apostasient et se retirent dans des terres étrangères : il m'ajouta que pareilles scènes n'étoient point à craindre à *Monte Santo;* qu'on y prenoit des mesures infaillibles pour y parer, et qu'on ne permettoit point qu'aucune femme parût sur cette montagne. Je lui fis l'ouverture d'un projet que méditoient nos pères : « Ils voudroient, lui dis-je, s'établir à *Monte Santo*, y former une école, y enseigner le grec littéral et la théologie, et élever dans les principes de la communion romaine de jeunes caloyers, qui, devenus maîtres, répandroient partout la bonne doctrine. Rien ne seroit plus avantageux pour la destruction du schisme.—Vous avez raison, me répondit-il : ici les peuples suivent aveuglément les impressions de leurs pasteurs ; ce sont les prêtres, et surtout les religieux, dont les discours, soutenus par une régularité constante et d'excessives austérités, accréditent l'erreur. On donne facilement dans ce piége ; on se persuade difficilement que ceux qui paroissent bien vivre puissent mal penser, et je ne doute pas que la conquête de *Monte Santo* ne fût suivie de celle de presque toute la Grèce. Je conviens que le projet est admirable, mais l'exécution n'en seroit pas aisée : il faudroit trouver des

missionnaires qui fussent aussi abstèmes et aussi grands jeûneurs que nos Grecs : cela n'est pas donné à tout le monde. — Ce n'est pas là ce qui nous arrêteroit, lui répliquai-je : nos pères, dans les missions de Malabar et de Maduré, vivent comme les pénitens du pays ; l'abstinence et le jeûne n'effraient point des hommes vraiment apostoliques ; un zèle ardent sait forcer la nature, et se fait à tout comme à tous.

« — A la bonne heure, me dit-il : mais comment vaincre l'aversion insurmontable qu'ils ont pour vous? vous ne vous imaginerez jamais jusqu'à quel point ils la portent, *et de quel œil ils vous regardent.* Ils ont un livre qu'ils appellent les monocanons ; c'est leur unique casuiste, et pour eux comme un second évangile. Pour le rendre plus respectable, ils défendent aux séculiers de le lire, et il faut qu'ils les en croient sur leur parole. J'en ai eu par hasard un exemplaire entre les mains : je tombai sur un chapitre qui avoit pour titre : *Peri ton Phrancon kai Latinon,* c'est-à-dire, des Francs et des Latins. Je les lus avec attention, et je me l'imprimai dans l'esprit de façon à ne l'oublier jamais. On nous y traite de loups, c'est la favorable épithète qu'on nous donne ; et on y établit, pour premier principe, que tous ceux qui sont soumis au pape, et reconnoissent sa primauté, sont depuis longtemps hors de la tradition des apôtres et de l'Église catholique, et vivent sans loi comme des barbares : ce sont les propres termes. Outre l'accusation ordinaire d'avoir ajouté au *Credo* que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, et de célébrer la messe en azymes, on y avance comme un fait certain que notre Seigneur consacra du pain levé ; que Judas, en ayant reçu un morceau, sortit incontinent, et l'alla montrer aux Juifs, et en cela ils justifient le traître, et rendent Jésus-Christ criminel et prévaricateur de la loi. Ils nous font passer pour nesto-

riens, et ils nous reprochent de ne point appeler la sainte Vierge mère de Dieu, mais seulement sainte Marie; de jeûner les samedis lors même que Noël tombe un de ces jours, de ne commencer la sainte quarantaine que le mercredi de la quinquagésime, de ne pas chanter en carême *Alleluia,* de ne pas faire le signe de la croix jusqu'à terre, de ne pas oindre les pécheurs avant de leur donner la communion, de ne pas faire peindre dans nos églises l'histoire du martyre des saints, mais seulement la figure de la croix; ils nous font un crime de permettre à nos prêtres de se raser, et de leur défendre de se marier. Ce chapitre renfermoit encore d'autres chefs d'accusation; mais comme l'exemplaire que j'avois étoit déchiré en cet endroit, je n'ai pu en apprendre davantage. »

Je vous avoue, mon révérend père, que ce qu'il me dit de ce livre me parut nouveau, et je suis surpris que le savant Allatius, qui a composé de si beaux traités sur les hérésies contenues dans les ouvrages ecclésiastiques des Grecs, ne l'ait point cité; apparemment qu'il n'avoit point découvert cette source venimeuse, d'où cependant coule le poison dans toute la Grèce. « Avec de pareils préjugés, m'ajouta mon caloyer, comment nos religieux voudroient-ils vous écouter? » Je lui repartis que l'obstacle n'étoit pas insurmontable; qu'en s'établissant chez eux, en vivant au milieu d'eux, on viendroit insensiblement à bout de leur faire sentir ou la fausseté de ces suppositions, ou l'injustice de ces reproches. « Tout seroit inutile, me dit-il; en vain combattriez-vous leurs pratiques par les raisons les plus claires et les plus convaincantes; en vain les presseriez-vous d'y répondre. Ils vous diront ce grand apophthegme pour toute réponse : C'est ainsi que notre loi le commande. Ils s'en tiennent là, et ils s'y tiennent opiniâtrément. J'ai su des vieux caloyers, qu'un de vos confrères, et après lui le docteur Rhodino, natif de l'île de

Chypre, ont fait autrefois la tentative dont vous me parlez. On répondit à leur proposition, qu'on ne pouvoit leur accorder ce qu'ils demandoient ; que, si les jeunes caloyers devenoient une fois savans, ils mépriseroient les anciens qui sont ignorans ; que, quand ils auroient pris du goût pour l'étude, ils ne voudroient plus bêcher la terre, ni s'appliquer aux œuvres serviles ; que l'ambition, s'emparant de ces jeunes têtes, les porteroit peut-être à quitter les monastères pour être évêques ; que la jalousie se glisseroit insensiblement parmi les jeunes religieux ; que la distinction qu'on mettroit entre eux seroit odieuse, et que ceux qui ne seroient destinés qu'à chanter au chœur, ou à travailler à la campagne, ne verroient pas de bon œil leurs frères occupés aux hautes sciences. » Ce récit de mon caloyer ne me surprit point ; je trouvai ses réponses très-vraisemblables, et je crus y reconnoître le génie et le style de certaines communautés peu régulières : l'ignorance en place étouffe autant qu'elle peut les mérites naissans, et elle craint que le mépris que l'on feroit d'elle ne fût suivi de la perte de l'autorité. Ils ajoutèrent, continua-t-il, que, s'ils recevoient dans l'enceinte de leurs monastères des religieux francs, ils seroient suspects aux Turcs, et se feroient des affaires avec les czars de Moscovie, dont il est de leur intérêt de se ménager la protection et les bonnes grâces. Ces réponses fermèrent la bouche aux supplians et firent échouer le projet.

Peut-être voudriez-vous que je vous disse des nouvelles de ces fameux vases de Samos, dont on se servoit aux tables des princes et aux sacrifices même des dieux : non-seulement il ne s'en trouve plus de cette fine argile, mais je ne sache pas qu'on y en fasse même de terre commune ; au moins les gens de notre saïque, en passant aux Dardanelles, en firent leur provision, pour eux, pour leurs amis, et même pour leur trafic. S'il s'en étoit trouvé dans

leur île, l'emplette eût été fort inutile. On y trouve quelques inscriptions anciennes, et quelques restes du temple bâti par les Argonautes en l'honneur de Junon. Personne n'ignore que cette reine des dieux de la fable étoit née dans cette île, qu'elle y avoit été mariée avec Jupiter, et qu'elle y étoit adorée plus qu'en aucun autre lieu. Samos est célèbre dans l'histoire chez les poëtes. Ce fut là que Bacchus fit une sanglante boucherie des pauvres amazones qui s'y étoient retirées en fuyant d'Éphèse. Ce fut là que régna Polycrate, qui passoit pour le plus heureux mortel qui eût jamais paru sur la terre : il se vantoit de son bonheur, et se croyoit au-dessus de tous les revers et de toutes les disgrâces : mais Dieu le punit de sa présomption, et lui fit sentir qu'il n'est point ici-bas de bonheur parfait. Il fut pris par Oronte, satrape de Perse, qui le traita cruellement, et le fit enfin pendre. Le roi d'Égypte sembloit avoir prévu ce fâcheux retour : entendant un jour louer la félicité de ce prince : « Un homme, dit-il, qui mène une si heureuse vie, ne peut finir ses jours que par une mort malheureuse. » Cette île a eu la gloire de donner la naissance au philosophe Pythagore, et à Créophile, qui fut le maître d'Homère.

Enfin au bout de quinze jours le vent changea, nos mariniers poussèrent leurs barques en mer. Là je fus témoin d'une cérémonie inconnue en Europe, du moins pour les vaisseaux qui ont déjà fait quelques courses : les prêtres vinrent sur le rivage avec l'encens et l'eau bénite ; ils récitèrent des prières, et firent sur chaque petit bâtiment quantité de bénédictions. La cérémonie achevée, nous fîmes voile au soleil couchant : nous n'osions partir de jour, de peur d'être aperçus des corsaires. Nous voguâmes toute la nuit par un temps assez rude ; le vent varia, mais enfin il nous conduisit au port de Scio. Nos pères, à qui j'étois annoncé depuis long-temps, me croyoient

perdu. Quelle fut leur joie quand ils me revirent ! il fallut m'arracher à leurs empressemens, et m'embarquer sur une galère du grand-seigneur, qui devoit partir le lendemain. Je m'y rendis dès le soir, et j'y fus reçu avec bonté : ainsi en usent toujours les Turcs avec nos missionnaires, quand ils ont à passer d'une île à une autre, ou des îles à la terre ferme. Ces infidèles les prennent volontiers sur leurs galères; ils leur font des amitiés, et ils leur laissent du moins une liberté entière de consoler et d'instruire la chiourme chrétienne. Nous partîmes à deux heures après minuit, et nous n'arrivâmes à Smyrne que sur les neuf heures : j'y étois annoncé comme à Scio, et l'on fut bien surpris de me voir. L'accueil fut des plus gracieux.

A mon arrivée à Smyrne le 18 d'avril, j'appris qu'une caravane devoit partir pour Alep le 13 mai : je profitai de l'occasion. Quelques correspondans de mes amis d'Alep me joignirent à des marchands arméniens de leur connoissance, à qui ils me recommandèrent; ils ne pouvoient me procurer une meilleure compagnie : c'étoient de fort aimables gens, et pendant tout le voyage j'en reçus toutes les caresses et toutes les civilités possibles. Ils étoient Persans, et presque tous d'Érivan. Je fus surpris du peu qu'il en coûte par ces caravanes : notre maître muletier ne prenoit que huit écus pour le mulet qu'il fournissoit pendant trente-quatre jours de marche. Je lui en donnai dix, afin qu'il eût un peu soin de moi, et je remarquai que cette petite gratification me l'avoit affectionné. Dans toute notre caravane, qui étoit composée d'une centaine de personnes, il n'y en avoit aucun qui sût les langues que je savois. On n'y parloit que turc et arménien : ainsi je me vis encore réduit à garder forcément un profond silence. Je crus, en vérité, que j'avois commis autrefois quelques péchés de paroles, dont Dieu vouloit me faire faire pénitence. Cependant deux ou trois

mahométans, qui savoient l'arabe, se joignirent à nous dans la route. Je me trouvai alors un peu plus à l'aise; je fis connoissance avec un des trois qui me témoignoit beaucoup d'amitié, et qui me servoit de truchement toutes les fois que je l'en priois.

On mène une vie très-frugale dans ces caravanes; on n'y mange rien de chaud qu'une fois le jour, et ce bon repas consiste en un peu de riz qu'on fait cuire à demi, et qu'on arrose d'un peu de beurre : quand on peut avoir un peu de viande, on la fait bouillir, on se sert du bouillon pour faire cuire le riz; c'est alors ce qu'on appelle faire un repas délicieux. L'eau, telle qu'elle se rencontre, est la boisson ordinaire. On couche au milieu de la campagne, et le plus que l'on peut auprès des ruisseaux et des rivières. On n'a pour lit que la terre couverte d'un petit tapis; et, pour se mettre à couvert de la rosée et de la pluie, on n'a que ses habits et la patience. Le jour, quand il falloit camper au soleil, nous faisions une espèce de tente avec deux petits tapis de Bergame, qu'on attachoit à de grands bâtons. Malgré tant d'incommodités, et la délicatesse de mon tempérament, Dieu m'a fait la grâce de me conserver toujours en parfaite santé. Comptez, mon révérend père, qu'il y a des grâces d'état.

La première journée nous n'allâmes qu'à Poüarbacha, à deux lieues de Smyrne. Ce fut là que s'assembla la caravane. Le second jour nous marchâmes huit heures seulement, et nous fîmes halte peu avant midi. Le troisième jour, nous n'avançâmes notre chemin que de deux lieues, et nous campâmes à la vue de Dorgot; nous y demeurâmes le reste du jour, et le lendemain, pour attendre des marchands qui étoient à Thyatire, et qui devoient venir grossir notre caravane. Quoiqu'il n'y eût point là de pâturages, les herbes ne manquèrent pas : aussitôt que les gens de la ville nous aperçurent, ils en apportèrent en abon-

dance pour de l'argent. Je profitai de ce séjour pour aller me promener dans Dorgot, où je croyois trouver des médailles. C'étoit autrefois le Pérou des Romains, et l'on en briguoit les proconsulats pour s'enrichir; ainsi la monnoie romaine et les médailles y avoient grand cours. Ni les Anglois, ni les Vénitiens, ni nos curieux de France n'en ont point encore été chercher là, et par conséquent c'est une mine toute neuve qu'on ne fouilleroit pas inutilement. Il n'y a presque dans Dorgot que des mahométans; les chrétiens et les juifs n'y sont que comme en passant, et pour y trafiquer : aussi les uns y sont-ils sans église, les autres sans synagogue.

À quatre lieues de Dorgot, du côté du nord, il y a une ville considérable, nommée *Manasa*, où le bacha fait sa résidence; et à une petite lieue du côté du sud, sur la frontière de Mysie, est Thyatire, qu'on appelle aujourd'hui Tyra. C'est à l'évêque de cette ville qu'on reproche, dans l'Apocalypse, son peu de fermeté à réprimer les erreurs et les débauches d'une scandaleuse Jézabel. Lydie, cette vertueuse marchande de pourpre que saint Paul convertit à Philippes, étoit de Tyra. Un de nos marchands, qui en venoit, me dit que cette ville étoit encore aujourd'hui considérable, quoique de médiocre grandeur. De Dorgot nous allâmes à *Sardes*, cette ville si renommée. Elle étoit jadis la capitale de la Lydie, et le siége du riche empire de Crésus; ce n'est plus aujourd'hui qu'un village : mais on voit, par les grandes et superbes ruines qui en restent, que c'étoit une ville d'une étendue et d'une magnificence extraordinaires. J'avois bien envie de les aller voir, d'y lire de rares inscriptions, et d'y chercher des médailles : mais nos muletiers, qui étoient les maîtres, en avoient une plus grande encore d'aller chercher auprès d'un gros ruisseau un excellent pâturage pour leurs mulets, et les besoins l'emportèrent sur ma curiosité.

Le lendemain nous vîmes dans notre route une ville nommée *Alachabar;* je crois que c'est le rendez-vous général des grues; toutes les murailles en étoient couvertes. De là nous gagnâmes le fleuve Ghiadès, qui ne peut être à mon avis que le Méandre des anciens, au moins à en juger par les cartes. Son eau est trouble et mauvaise à boire, et elle étoit d'autant plus mauvaise à notre passage, qu'elle étoit infectée d'une prodigieuse quantité de sauterelles qui, après avoir désolé la campagne, venoient s'y noyer. Ces animaux ruineroient le pays si la Providence de notre Dieu ne fournissoit une ressource contre ces ennemis si foibles, et cependant si invincibles à toutes les forces de l'homme : j'en ai vu quelquefois en l'air des nuées entières qui déroboient le soleil aux yeux; elles mangèrent cette année-là toutes les herbes, et jusqu'aux feuilles des arbres, et même des oliviers. De leurs œufs on en vit renaître après leur mort une effroyable quantité qui acheva de tout gâter. Dans cette calamité publique, le remède que Dieu envoie de temps en temps, est une espèce de petits oiseaux qui viennent du côté de la Perse, et qui ont un cri à peu près semblable à celui de nos martinets : en voltigeant sur les terres couvertes de ces sauterelles, ils les mettent en désordre, ils les dévorent, et la digestion est faite en un instant. On va chercher dans le pays d'où viennent ces oiseaux une certaine eau, et on la garde précieusement dans les grandes villes de l'Orient, surtout à Damas et à Alep, qui sont plus souvent affligées de ce fléau. On prétend ici avoir reconnu par une expérience constante que, dès qu'on remue cette eau, ces oiseaux viennent en foule, comme s'ils la sentoient et étoient attirés par son odeur. Au reste on ne compte pas tellement sur ce secours, qu'on n'implore en même temps le secours du ciel. Il n'y a pas encore vingt-cinq ans que les sauterelles désolèrent les environs d'Alep; cela donna occasion

à une cérémonie assez bizarre et assez singulière; les Turcs obligèrent les chrétiens et les juifs à faire avec eux une procession publique et solennelle. Tel fut l'ordre de la marche : les mahométans alloient en tête, portant leur Alcoran, et demandant à Dieu miséricorde avec un chant et des cris qui tiennent un peu du hurlement. Les chrétiens et leurs papas suivoient avec le saint Évangile, les croix, les reliques, les images sacrées et les prêtres en chapes, chacun d'eux faisant leurs prières en leurs langues grecque, syriaque et arménienne. Les juifs venoient les derniers de tous avec leur Tora ou Pentateuque, chantant à leur mode, qui n'est pas fort harmonieuse. Vous jugez, mon révérend père, que tous ces différens chœurs étoient séparés et éloignés l'un de l'autre pour éviter la cacophonie. Malgré ce bel arrangement, une jalousie malentendue troubla la fête et mit quelque confusion. Les juifs, qui sont contre nos idées en matière de procession, crurent que la queue n'étoit pas la place honorable; ils cédoient volontiers aux Turcs qui étoient les dominans; mais ils se crurent méprisés, voyant qu'on leur préféroit les chrétiens : ils voulurent prendre le pas sur eux, et user de violence. Les chrétiens se crurent en droit de défendre leur terrain, et de conserver leur préséance; il y eut quelques coups donnés; et les Turcs, qui savent profiter de tout, se les firent payer bien chèrement.

Depuis Smyrne nous avions toujours marché pendant trente lieues dans des plaines également agréables et fertiles; mais enfin nous trouvâmes ce jour-là des montagnes où les chemins étoient fort difficiles, et le lendemain nous nous retrouvâmes dans des campagnes encore plus belles. L'onzième jour de notre voyage nous arrivâmes à un passage dangereux au pied d'une petite montagne couverte d'arbres : les voleurs y ont souvent pillé les caravanes, et dévalisé les voyageurs; ce lieu se nomme *Hamamelou-*

Bogaz, comme qui diroit le passage étroit de Hamamelou. Là notre petite troupe se mit sous les armes, et fit diverses décharges pour avertir les voleurs, s'il y en avoit dans le voisinage, qu'il n'y avoit rien à faire pour eux, et qu'on ne les craignoit pas : nous étions braves, nous aurions été deux cents contre dix. Après cette inutile bravade on alla camper sur le bord d'un très-beau ruisseau, honoré comme les autres du nom de fleuve. Une petite caravane de chameliers y arriva un peu après nous, et ce fut de ces nouveaux hôtes que j'appris une nouvelle manière de boulanger. Quelques-uns d'eux commencèrent à mettre la main à la pâte, et à faire sans four du pain pour leur dîner. Ce pain se fait en moins de rien : la pâte étant faite et bien pétrie, ils en prennent un petit morceau qu'ils étendent sur une platine de fer sous laquelle il y a du feu; quand elle est à demi cuite d'un côté, ils la tournent de l'autre; ils la laissent se cuire pendant quelques momens, et leur pain est fait. Il est fort mince; on le plie comme l'on veut; on y enferme son fromage, sa viande, ses œufs; il sert de plats, d'assiettes, et même de serviettes pour essuyer les doigts; en caravane tout cela est bon. Le douzième jour nous arrivâmes à Balmamont, qui est un des riches timars du favori du grand-seigneur. Y ayant trouvé une belle prairie et beaucoup d'eau, nous y demeurâmes tout le jour suivant, et on laissa vivre nos bêtes à discrétion dans ces prés à deux sous par tête.

Le seizième nous trouvâmes, à un petit village nommé *Capicadoukam*, quatre ou cinq voleurs empalés : jamais je n'avois vu un tel spectacle; c'est en vérité quelque chose d'horrible, et j'en frémis encore. Nous eûmes un spectacle plus agréable dans ce même endroit; ce fut une grosse caravane d'Égypte qui portoit au sultan le trésor des oiseaux de proie : c'est de ce nom précieux qu'on appelle le tribut annuel que cette province d'Afrique paie

aux plaisirs du grand-seigneur. Il y en avoit une très-grande quantité; tel homme monté sur son mulet en portoit jusqu'à quatre ou cinq; ils en avoient sur le poing, sur les bras, sur les épaules. Le sangak, qui conduisoit la troupe, étoit renfermé dans sa litière, suivi et précédé de ses domestiques : un Maure, monté sur un chameau, battoit devant lui à coups lents une espèce de tambour ou de timbale. Les grands officiers de la Porte se distinguent dans leur marche par cette marque d'honneur.

De là nous nous rendîmes à *Ladik*, qui est une des anciennes Laodicées; les inscriptions grecques qui s'y lisent, les colonnes et les tables de marbre renversées et semées partout, annoncent qu'elle fut autrefois une ville considérable : elle n'est fameuse aujourd'hui que par la détestable apostasie de ses habitans. Il n'y a pas quarante ou cinquante ans qu'ils étoient tous chrétiens du rit grec, et qu'un beau jour, ou, pour mieux dire, qu'un malheureux jour, ils s'accordèrent tous ensemble à renier la foi et à embrasser le mahométisme : il n'y eut que deux ou trois familles qui tinrent ferme contre la défection générale. Je ne trouvai rien de curieux ni à Caraponger, ni à Héraclée; mais nous approchions d'*Iconium*. Je désirois voir cette ville, célèbre dans les actes des apôtres. Nos marchands l'évitèrent, et pour ne point payer le tribut qu'on exige des chrétiens dans toutes les villes, quand ils n'y demeureroient qu'un seul jour, et pour ne point s'exposer à quelque avanie dans un pays où une caravane aussi nombreuse que la nôtre auroit pu réveiller l'avarice des ministres turcs.

Le vingt-cinq et le vingt-sixième jour nous traversâmes des montagnes et des vallées épouvantables, et nous gagnâmes les bords d'un fleuve qu'on passe à gué quantité de fois; on l'appelle en turc *Herkeakr*, c'est-à-dire, les quarante passages; comme si on le passoit quarante fois. Nous

passâmes ensuite une montagne fort haute, d'où nous descendîmes dans une vallée profonde, toute couverte de pierres et de rochers. Le vingt-huitième jour, après avoir passé le fleuve Cydnus, renommé par le danger qu'y courut Alexandre, et par la mort de l'empereur Frédéric, nous vînmes à Adena, ville fort jolie et assez commerçante, surtout en cire, en soie et en coton. Nous passâmes à Masis le Gehan, ou l'ancien Sarus; et le trentième jour nous descendîmes une montagne qui fait partie du mont Taurus. Vers l'extrémité de cette montagne on trouve, dans un passage fort étroit, une porte d'une structure fort ancienne, qu'on nomme *Calaurac Capi :* c'est une de ces pyles ou portes célèbres de la Cilicie, par lesquelles seules on peut entrer dans la Syrie. Un fort bâti dans cet endroit en seroit le boulevard, et arrêteroit de grosses armées. A quelque distance de là nous trouvâmes Payas, qui pourroit bien être l'*Issus* des Latins. Les Grecs et les Maronites y ont chacun leur église; les Arméniens ont emprunté celle des Maronites; et, comme ils sont plus riches et plus puissans qu'eux, ils s'en sont presque rendus les maîtres. Nous fîmes encore cinq ou six milles, et nous allâmes camper dans des prairies fort marécageuses, près d'un château bâti sur la pente d'une haute montagne qui règne le long de la mer. Là je quittai la caravane; et, comme nous n'étions qu'à deux lieues d'Alexandrette, j'y arrivai le soir même.

Alexandrette, que les Turcs appellent *Scandéroun*, n'étoit, il y a soixante ans, qu'un amas de chaumines; mais depuis qu'on en a fait le port d'Alep, on y a beaucoup bâti, et c'est maintenant un gros bourg. Il y a des vice-consuls de France, d'Angleterre et de Venise. Les François y ont une jolie église. Je crois que c'est là qu'Alexandre livra bataille à Darius, et que ce lieu doit à cette mémorable journée le nom d'*Alexandrette*. On trouve

dans la campagne un fort autrefois bâti par Godefroy de Bouillon; du moins le juge-t-on ainsi, parce qu'on y voit encore les armes de Lorraine. Il y a quelque temps qu'un bacha avoit commencé d'y élever une forteresse, sous prétexte de se défendre contre les corsaires; mais la Porte n'approuva pas ce projet, et lui envoya ordre de raser et de détruire ce qui en étoit déjà fait. L'air est fort malsain à Alexandrette et sur toute la côte; on ne sauroit y demeurer même un jour sans être incommodé, et sans contracter des maladies dont on a peine à revenir: bien des gens en meurent en très-peu de jours; et ceux qui en sont quittes à meilleur marché sont tourmentés, pendant un ou deux mois, de fièvres malignes d'une espèce inconnue en Europe; les plus fortes complexions en sont altérées. On se fait cependant quelquefois à cet air; mais, après tout, on n'y voit guère de vieillards: ce qui est admirable, c'est que, si on demeure sur la mer dans un vaisseau, on n'est point incommodé. C'est à Alexandrette que nos marchands, pour porter des nouvelles à leur correspondans d'Alep, se servent de ces fameux pigeons de Bagdad, les plus prompts et les plus rapides messagers de l'univers: ils font en trois heures ce que nos cavaliers ne font qu'en trois jours. La caravane vint me reprendre la nuit en passant; nous marchâmes à Beilon, où l'air, les eaux, le vin, tout est bon. Pour abréger la route, nous laissâmes Antioche sur notre gauche, et nous choisîmes notre gîte auprès d'un beau ruisseau, que les Turcs appellent *Saouq sou*, c'est-à-dire, eau froide. Effectivement l'eau en est extrêmement fraîche. Le trente-quatrième jour, après avoir passé le fleuve Arefin, nous arrivâmes à la montagne que saint Siméon Stylite a sanctifiée par sa pénitence: elle porte encore aujourd'hui son nom, et les Turcs l'appellent *Giabal scheyks Semaon*, c'est-à-dire, la montagne de Saint-Siméon. De cette montagne nous descendîmes dans

des campagnes vastes et fertiles, et le trente-cinquième jour nous arrivâmes à Alep. C'est de là que j'ai l'honneur de vous assurer, etc.

LETTRE DU PÈRE ***

AU PÈRE LECAMUS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Constantinople, année 1739.

Mon révérend père, je ne saurois assez tôt vous faire part de l'édifiant spectacle qu'un jeune Arménien catholique, âgé de vingt-deux ans, vient de donner à toute la ville de Constantinople. Ce jeune homme, dans une partie de plaisir, s'étoit livré à l'intempérance du vin; ses compagnons de débauche profitèrent de l'état d'ivresse où il étoit pour l'engager à embrasser la loi mahométane, et à prendre le turban. Quand les fumées du vin furent dissipées, et qu'il revint à son bon sens, il en conçut le plus vif repentir, mais inutilement; car, quand on a une fois confessé Mahomet, et qu'on s'est couvert la tète du turban, il n'y a plus de retour. Le regret et la honte d'avoir été capable d'une démarche si criminelle le tinrent caché près de deux mois sans oser paroître.

Enfin, ne pouvant plus tenir contre les reproches de sa conscience, il vint me faire part de la vive douleur qu'il ressentoit de son crime, et chercher le remède qui pouvoit le calmer. Je lui conseillai de se dépayser, et je m'offris même à lui en faciliter les moyens. Il me répondit que c'étoit un parti qu'il auroit pris depuis long-temps, si sa fuite eût dû réparer suffisamment le scandale qu'il avoit donné; mais que tout Constantinople, ayant été témoin de son apostasie, devoit être pareillement témoin de sa péni-

tence ; que sa résolution étoit prise de quitter le turban et le vêtement à la turque; que dès-lors il seroit regardé comme un déserteur du mahométisme; qu'infailliblement on le feroit mourir, et que, par sa mort, soufferte pour une pareille cause, il expieroit son crime, et répareroit parfaitement le scandale qu'il avoit eu le malheur de donner.

Je crus devoir examiner si cette résolution n'étoit pas l'effet d'un mouvement passager de ferveur, et si l'on pouvoit compter sur sa fermeté. Je lui représentai donc que Dieu n'exigeoit pas tant de lui, et qu'il se contenteroit de son repentir et de sa pénitence; que ce seroit peut-être le tenter que de s'exposer de la sorte; que la mort étoit beaucoup plus terrible de près que de loin ; qu'il pouvoit souffrir une mort douce et paisible, mais qu'il manqueroit peut-être de force et de courage dans de longs et cruels supplices. Il m'écouta tranquillement; et, quand j'eus cessé de parler, il me pria d'écouter sa confession, de lui administrer ensuite la sainte eucharistie, parce qu'il n'attendoit que cette grâce pour aller déclarer ses sentimens.

Après l'avoir bien éprouvé, et m'être assuré de sa constance autant qu'il étoit possible, je louai sa résolution, et je lui dis tout ce que le Seigneur m'inspira pour le fortifier et l'encourager à suivre une inspiration, que je ne doutois plus qui ne vînt de Dieu. M'étant assis pour le confesser, il se jeta à mes pieds, et accusa ses péchés avec les plus grands sentimens de piété et de douleur. Depuis son apostasie il s'étoit corrigé de tous les défauts auxquels la jeunesse de ce pays est sujette. Sa confession étant achevée, je lui présentai mon crucifix, qu'il baisa en répandant un torrent de larmes. Je lui donnai ensuite quelques avis, non pas sur les réponses qu'il devoit faire lorsqu'il seroit interrogé juridiquement, le Seigneur s'étant engagé de les lui inspirer; mais sur la manière dont il devoit répondre, c'est-à-dire, avec modestie, et sans laisser échap-

per aucune parole dont les Turcs pussent s'offenser. Quand il eut reçu la communion et fini son action de grâces, il sortit de notre maison, vêtu à l'arménienne; c'est ainsi qu'il avoit toujours paru devant moi, quittant son habit turc avant que d'entrer dans notre maison, et prenant un habit arménien qu'un catholique de ses amis lui fournissoit. Cette précaution étoit nécessaire; car s'il eût été prouvé que nous eussions travaillé à la conversion d'un Turc, la mission seroit totalement perdue, et notre maison confisquée et changée en mosquée.

De notre maison il alla droit au bézestan; c'est une espèce de halle fort belle, où se trouvent les marchands: il y eut bientôt réglé ses affaires; car les Arméniens catholiques, charmés et édifiés de la résolution qu'il prenoit sans vouloir entrer dans aucune discussion, lui firent la remise de tout ce qu'il leur devoit; lui, de son côté, remit à ses débiteurs toutes leurs dettes. D'une autre part, les marchands turcs, les uns par amitié, les autres par la compassion qu'excitoit sa jeunesse, firent tous leurs efforts pour le détourner de son dessein, ou du moins pour l'engager à se tenir caché. Il leur répondit à tous, d'un air modeste et d'un ton ferme, que le plus grand bonheur auquel il aspiroit étoit de mourir pour la religion sainte qu'il avoit eu le malheur d'abandonner. Quelques soldats de la garde qui passoient par là, ayant entendu ce discours, lui déchargèrent cinq ou six grands coups de bâton sur la tête qui le mirent tout en sang, et le conduisirent à la prison. Il entra dans la prison avec des transports de joie qui étonnèrent tous les prisonniers. Il se mit en prières jusqu'à la nuit, et, avant que de prendre un peu de sommeil, il demanda en grâce à un Arménien qui étoit en prison pour dettes, de le réveiller à une certaine heure, pour reprendre ses prières. Le lendemain plusieurs Turcs le visitèrent, et mirent en œuvre les promesses et les me-

naces pour le faire changer. Ils reçurent tous la même réponse. L'aga de la prison, voyant qu'il n'y avoit nulle espérance de le gagner, le fit mener au divan du grand-visir.

Ce ministre, touché de sa jeunesse et de sa physionomie aimable, lui promit des charges et une grosse pension s'il vouloit changer de sentiment. Le jeune homme le remercia de ses offres, et lui répondit que sa faveur, et les biens dont il vouloit le combler, ne le garantiroient pas des supplices éternels, s'il mouroit hors du sein de la religion catholique. Le ministre, insistant plus que jamais, prit un ton de maître, et lui dit que s'il n'obéissoit promptement, il alloit le condamner à la mort. « C'est la seule grâce que je vous demande, repartit le jeune homme, et la plus grande que je puisse recevoir en ce monde. » Alors le visir fit signe qu'on lui tranchât la tête, et il fut conduit au lieu du supplice. Avant que de sortir du sérail, le grand-seigneur s'étant trouvé sur son passage, accompagné du chef des eunuques, celui-ci s'approcha du jeune Arménien, et lui fit de la part du prince des promesses bien plus magnifiques que celles du visir. Ces promesses n'eurent d'autre effet que de faire mieux connoître le courage du jeune homme, et de lui procurer l'honneur de confesser Jésus-Christ en présence du sultan. Quoiqu'il fût chargé de fers, il tira son chapelet de son sein, et le récita pendant tout le chemin, la joie qu'il goûtoit intérieurement se répandant jusque sur son visage. Lorsqu'il fut arrivé à la grande porte du sérail, qui étoit le lieu de son supplice, il se mit à genoux, fit le signe de la croix, et, tenant les yeux élevés au ciel, sans faire paroître la moindre émotion, il reçut un seul coup qui lui trancha la tête.

Son corps demeura exposé dans la rue, selon l'usage : tous les catholiques allèrent lui rendre leurs devoirs, et, au moyen de quelque argent, ils recueillirent son sang dans

des mouchoirs. Son visage, loin d'être défiguré par la mort, parut si beau, que les Turcs mêmes en témoignèrent leur surprise. Il devoit demeurer trois jours sur le pavé, selon la coutume qui s'observe à l'égard de ceux qui ont fini leur vie par le dernier supplice; mais les marchands d'Angoura, ses compatriotes, obtinrent à force d'argent la permission de l'enlever dès le lendemain. Ils le portèrent en triomphe au cimetière, suivis d'un peuple infini, qui vouloit lui baiser les pieds, et faire toucher différentes choses à son corps. On conserva secrètement sa tête pour l'envoyer à Angoura. Monsieur notre archevêque a dressé un procès-verbal de cette mort pour l'envoyer à la sacrée congrégation, et pour cela il m'a interrogé juridiquement. C'est le troisième qui, depuis que je suis dans cette ville, a souffert pour le même sujet une mort si digne d'envie, et ce sont trois nouveaux protecteurs que cette mission a dans le ciel. Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) AU MARQUIS DE TORCY

SUR LE NOUVEL ÉTABLISSEMENT DE LA MISSION DES PÈRES JÉSUITES DANS LA CRIMÉE.

Bagchsaray, le 20 mai 1713.

MONSEIGNEUR, chargé par sa majesté de l'administration des affaires étrangères, votre religion a cru devoir mettre dans ce rang l'affaire du salut d'une infinité de pauvres étrangers de presque toutes les nations chrétiennes de l'Europe, qui gémissent ici dans l'esclavage. En vous rendant par cette lettre un compte exact de tout le bien que vous nous avez mis en état de leur faire, souffrez, monseigneur, que je reprenne les choses dès la première naissance de la mission; et pardonnez-moi, s'il vous plaît, le détail trop étendu dans lequel il m'arrivera peut-être d'entrer; c'est une première lettre, dans laquelle il me semble que j'ai mille choses à dire des gens et des mœurs de ce nouveau pays; dans les autres lettres qui suivront celle-ci, je tâcherai d'être moins long.

Au mois de juillet de l'année 1706, un Français, nommé le sieur Ferrand, premier médecin du kan des petits Tartares, étant venu à Constantinople pour quelques affaires, nous raconta mille choses touchantes du pitoyable état où se trouvoient dans la Crimée une infinité de chrétiens de tout âge et de tout sexe, faits esclaves dans les diverses courses des Tartares, et destitués absolument de tout secours spirituel. Il nous ajouta que, deux ans auparavant, un jésuite polonois, à qui il avoit obtenu la permission d'entrer en Crimée, commençoit déjà à y faire beaucoup

de bien auprès des esclaves de sa nation, mais qu'il n'y avoit vécu que dix mois; une grande peste, survenue vers la fin de 1704, l'ayant emporté avec plus de vingt mille de ces pauvres gens. Nous savions déjà une partie de tout cela; nous savions de plus que les autres chrétiens du pays étoient aussi à plaindre que les esclaves, et il y avoit long-temps que nous regrettions de n'être que quatre jésuites pour la vaste et laborieuse mission de Constantinople. Nous en avions même conféré très-souvent avec notre ambassadeur, M. le marquis de Fériol, que son zèle pour la religion, et sa grande charité pour les malheureux, rendoient très-sensible au délaissement de la Crimée. Touchés plus que jamais de ces dernières nouvelles, nous proposâmes à M. de Fériol de détacher quelqu'un de notre petit nombre, et de l'envoyer au secours de ces chrétiens abandonnés; ce qu'il accepta de tout son cœur. Mon bonheur voulut que ce fût sur moi que tomba le choix, et jamais je n'oublierai les traits de sa générosité vraiment digne d'un ambassadeur du roi. Non-seulement il honora de sa protection la nouvelle mission que j'allois commencer, mais il voulut encore se charger du soin de la soutenir à ses propres frais, et de la faire goûter à sa majesté. Vous savez, monseigneur, les lettres pleines d'ardeur et de christianisme qu'il vous en écrivit alors; il en écrivit aussi de très-pressantes au kan des Tartares, son ancien ami, auxquelles il joignit de riches présens; et, m'ayant pourvu abondamment de tout ce qu'il crut nécessaire à mon voyage, il me mit en état de partir incessamment.

Je m'embarquai le 19 août de la même année en la compagnie du sieur Ferrand. C'étoit la belle saison, où la navigation de la mer Noire est aussi douce et aussi sûre qu'elle est rude et dangereuse dans les autres temps. Le grand danger qu'il y a à naviguer sur cette mer, vient de la quantité de ses bas-fonds et de son peu d'étendue; ce

qui rend les vagues si hautes, et en même temps si courtes, que les meilleurs bâtimens résistent à peine à leurs coups redoublés, et qu'il n'y a point d'année qu'il ne s'en perde un grand nombre. Il y a huit ou dix ans que neuf galères du grand-seigneur y périrent toutes à la fois. Par le beau temps que nous avions, nous fîmes assez vite les deux cents lieues que l'on compte de Constantinople à la Crimée. Le trajet seroit moins long, si l'on faisoit canal en droiture; mais il faut employer beaucoup de temps à chercher les bouches du Danube. Dès que nous eûmes pris terre, nous ne songeâmes qu'à nous rendre promptement à Bagchsaray, qui est la capitale du pays, et la demeure ordinaire du kan. Les lettres et les beaux présens de M. de Fériol nous firent avoir une audience fort prompte, qu'il accompagna de beaucoup de caresses. Le kan, nommé sultan Gazi Guiray, me parut un prince d'environ quarante ans, fort bien fait de sa personne, l'air noble, le regard perçant, les traits du visage très-réguliers; en cela bien différent des autres Tartares, qui ont presque tous le visage fort difforme. Sa personne et tout ce qui l'environnoit avoient plus l'air guerrier que magnifique. Ce qui me charma, fut la bonté avec laquelle il me reçut. Il me fit quantité de questions sur le roi et sur les guerres de France, auxquelles il me paroissoit s'intéresser fort : il me parla aussi de monsieur l'ambassadeur avec de grandes démonstrations d'estime et d'amitié. Je pris ce moment-là pour lui demander la permission d'assister les esclaves et les autres chrétiens de ses états. Il me l'accorda sur-le-champ d'une manière aussi étendue et aussi favorable que je pouvois la désirer.

Le kan de la petite Tartarie est maître d'un fort grand pays. Il prend la qualité de *padicha* ou d'empereur, et il est regardé comme l'héritier présomptif de l'empire turc, au défaut des enfans mâles des Osmans. Avec tous ces

grands titres, il ne laisse pas d'être vassal du grand-seigneur, qui le place et le dépose à sa volonté; observant cependant de ne jamais faire mourir le déposé, et de lui substituer toujours un des princes de son sang. Ces princes du sang de Tartarie, qu'on nomme sultans, ne sont pas éloignés des affaires, ni enfermés comme ceux de Turquie; on leur donne les grands emplois, et chacun a sa maison et son apanage. Le droit de leur naissance leur attache quantité de braves gens, qui se dévouent à leurs intérêts et à leur fortune; ce qui cause souvent des mouvemens dans l'état, et en causeroit de plus fréquens, si ces sultans étoient riches; mais ordinairement ils ne le sont guère. Le kan lui-même l'est assez peu pour un souverain : quand les pensions de la Pologne et du czar lui manquent, ainsi qu'elles lui ont manqué depuis la paix de Carlowits, les rentes de ses terres, une partie des douanes, et quelques légers impôts font presque tout son revenu. Il est vrai qu'il n'a pas aussi de grandes dépenses à faire. Sa garde, de près de deux mille hommes, est entretenue par le grand-seigneur. Les plus nombreuses armées ne lui coûtent rien ni à lever ni à faire subsister. Les Tartares sont tous soldats; le rendez-vous n'est pas plus tôt assigné, qu'ils y viennent au jour marqué avec leurs armes, leurs chevaux et toutes leurs provisions. L'espérance du butin, et la licence de piller, leur tient lieu de solde.

Après les sultans, il y a les cherembeys, qui sont comme la haute noblesse et les dépositaires des lois du pays. Leur emploi est de maintenir la liberté des peuples, autant contre les vexations des kans que contre les invasions de la Porte, toujours attentive à réduire de plus en plus les Tartares, dont l'humeur remuante et belliqueuse lui donne de continuelles inquiétudes. Ce corps de noblesse, distingué d'ailleurs par ses grands biens et par ses

fréquentes alliances avec la maison royale, a son chef qu'on nomme bey, ou seigneur par excellence. Ce bey a, comme le kan, son kalga et son nouradin. Les cherembeys entrent de droit dans toutes les délibérations importantes, et le kan ne décide aucune affaire d'état sans leur participation. Après les cherembeys viennent les myrzas, qui sont comme nos gentilshommes titrés, et qui ont aussi part aux conseils. Outre cela, le kan a son divan, composé à peu près des mêmes hauts-officiers que celui du grand-seigneur, son visir, son mufti, son kadiasker, avec la différence que ces charges demeurent à ceux qui les ont, autant de temps que dure le règne du kan de qui ils les tiennent, et qu'en Turquie elles sont plus changeantes. Pendant que ces hauts-officiers sont en place, ils sont les juges immédiats de toutes les affaires civiles et criminelles. Pour le civil, la justice est administrée en Tartarie à force d'argent et d'amis. Pour le criminel, par exemple, pour les assassinats et les violences, il n'y a nulle grâce à espérer. Dès que le coupable est déclaré dûment convaincu, la coutume est de le livrer à sa partie adverse, qui tire de lui telle vengeance que bon lui semble. Cela va quelquefois à des excès d'une barbarie outrée, mais qu'on croit nécessaires pour imprimer le respect des lois dans les âmes féroces des Tartares, qu'on a encore bien de la peine à contenir par tous ces spectacles de terreur. Les Tartares, soumis à l'obéissance du kan, portent les différens surnoms de Précops, de Nogais, et de Circasses. On appelle Tartares précops, ceux qui habitent la grande presqu'île de Crimée, qui est la Chersonèse taurique des anciens. On lui donne soixante-dix ou quatre-vingt lieues de longueur, sur environ cinquante lieues de largeur. Sa figure ressemble assez à celle d'un triangle, dont la base, du côté du midi, présente une chaîne de hautes montagnes, qui, sur un front presque égal, s'avan-

cent dans le pays à une profondeur de huit ou dix lieues ; les deux côtés sont de grandes plaines fort ouvertes, où les vents s'engouffrent et soufflent avec fureur. Il n'y a dans toute la Crimée que six ou sept villes qui en méritent le nom : Caffa, Bagchsaray, Karasou, Guzlo, Orkapi, et la nouvelle forteresse de Yegnikalé.

Caffa, autrefois Théodosie, l'emporte sur toutes les autres villes pour sa beauté, pour sa grandeur et pour son commerce. Elle est demeurée entre les mains des Turcs, depuis l'an 1475, que Mahomet II l'ôta aux Génois, qui l'avoient prise eux-mêmes sur les Grecs, pendant les divisions de leurs derniers empereurs. *Bagchsaray*, capitale du pays, et le séjour ordinaire du kan, est située au milieu des terres. C'est une ville de près de mille feux, mal bâtie et mal tenue. *Karasou*, qui est aussi dans les terres, à environ vingt-cinq lieues de cette capitale, en tirant vers Caffa, est à peu près de la même grandeur, et aussi mal tenue. *Guzlo*, ville maritime à l'occident de l'isthme, a une fort bonne rade. C'est l'abord des bâtimens de Constantinople et du Danube. *Orkapi*, ou la *Porte-Or*, est une fort petite ville, à la gorge de l'isthme, avec un fortin et un mauvais retranchement tiré d'une mer à l'autre. L'isthme n'a guère plus d'un bon quart de lieue de largeur. Cette ville appartient aux Turcs. A quatre lieues de Caffa, on voit les restes de l'ancienne ville de Crim, qui a donné son nom à tout le pays : ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines, parmi lesquelles il y a encore çà et là quelques maisons qu'on habite. La forteresse Yegnikalé, sur le Bosphore cimmérien, a été nouvellement bâtie par les Turcs ; les fortifications n'en furent achevées qu'en 1706. Elle a été élevée pour arrêter les incursions des Moscovites, qui, lorsqu'ils avoient Azak, auroient pu venir par là infester toute la mer Noire, jusqu'au voisinage de Constantinople. Cette nouvelle forte-

resse est une place fort irrégulière, et de peu de défense du côté de la terre. Ce qu'elle a de meilleur, est une grande plate-forme qui bat sur tout le passage du Bosphore. Il y a dessus une longue rangée de canons de fonte d'un très-gros calibre, et quelques-uns de deux cents livres de balles. Ces boulets énormes, dont les Turcs se servent dans leurs forteresses maritimes, sont d'une pierre grise très-dure et très-pesante. On qualifie encore du nom de ville, Mankoup, Baluklava, Kers, qui ne sont, dans le vrai, que de très-médiocres bourgs. Dans toute l'enceinte de la Crimée, il n'y a pas plus de douze cents bourgs et villages, quoique nos géographes lui en donnent libéralement quatre-vingt mille. La preuve en est toute claire : on ne compte en tout le pays que vingt-quatre kadiliks ou bailliages, et le plus fort bailliage ne comprend pas plus de cinquante bourgs ou villages.

Les terres, quoique bonnes et grasses, ne sont cependant pas cultivées; celles dont on a soin produisent d'excellent blé. Les jardins et les pâturages occupent beaucoup de terrain. Les eaux vives manquent dans les plaines. On y a suppléé par quantité de puits fort profonds, qui en fournissent abondamment à des villages entiers. Le climat seroit assez tempéré si les vents étoient moins furieux; mais en hiver le froid perçant du vent du nord n'est pas supportable. Le commerce des étrangers, la culture du pays, et les habitations de la Crimée, semblent avoir adouci les mœurs des Tartares précops. C'est surtout dans les villes qu'ils commencent à devenir plus traitables. Ils ne sont pas même si mal faits de leurs personnes. Ils ont la taille médiocre et assez bien prise; leur constitution est des plus robustes; accoutumés de bonne heure à souffrir la faim et la soif, le froid et le chaud, ils se contentent de peu quand ils ont peu; et quand la fantaisie leur prend, ils font, sans s'incommoder, les plus grands excès. Leur

langue est un jargon de turc mal arrangé et mal prononcé, tel que seroit notre françois dans la bouche d'un Suisse : il ne faut que s'y faire un peu ; on n'a pas de peine à parvenir à le comprendre. Leur religion est le mahométisme, tel que les Turcs le professent : ils ont comme eux leurs mosquées et leurs gens de loi, à qui ils portent grand respect. Quoique la pluralité des femmes leur soit permise, il s'en trouve peu qui en aient plus d'une ; ils aiment mieux entretenir de bons chevaux pour la guerre. La même loi leur interdit l'usage du vin ; ils ne font pourtant pas scrupule d'en boire quand ils en trouvent. Ils disent qu'il est parfaitement bien défendu aux hommes d'une profession tranquille, tels que sont les gens de loi et les marchands ; mais qu'il donne du cœur aux soldats, tels qu'ils sont tous. Quand ils n'en ont pas, ils lui substituent une autre boisson très-forte et très-enivrante, qu'ils font avec le lait aigre et le millet fermenté, qu'ils appellent *boza*. Leur nourriture ordinaire est la viande, le lait, et une pâte qu'ils font avec de la farine de millet détrempée dans de l'eau. Ils ne mangent ni légumes ni herbages ; ils disent que c'est la nourriture des bêtes. La chair de cheval est pour eux un mets exquis ; ils la préfèrent au bœuf et au mouton, viandes, selon eux, trop fades. Leur manière de l'apprêter est de lui donner une légère cuisson sur les charbons, ou, s'ils sont en voyage, de la laisser bien faisander sous la selle. Quand ils ont avec cela du lait de cavale, leur repas leur semble délicieux.

Les *Précops* ont deux grands défauts ; ils sont hardis menteurs, et extrêmement intéressés. De Tartare à Tartare, le vol n'est ni permis ni puni ; le voleur en est quitte pour la honte, et pour rendre ce qu'il a pris, à moins que son action n'intéresse le public ou quelque personne d'autorité : car alors les bastonnades ne lui sont pas épargnées ; mais on n'en vient jamais jusqu'à le faire

mourir. Le contingent des Tartares précops en temps de guerre est de vingt ou trente mille hommes. Les Tartares *nogais* sont errans par les déserts à la manière des anciens Scythes, dont ils ont retenu l'humeur farouche et toute la rudesse. Leur pays commence depuis la sortie de l'isthme de Crimée, et s'étend sur des espaces immenses en Europe et en Asie, depuis le Budziack jusqu'au fleuve Kouban, qui les sépare d'avec les Tartares circasses. Les Nogais sont naturellement barbares, cruels, vindicatifs, méchans voisins et plus méchans hôtes. On lit tout cela dans l'air de leur visage, qui est affreux et difforme. Ils naissent les yeux fermés, et sont plusieurs jours sans voir. Leur langue n'est pas si mêlée de turc que celle des Précops. Ils n'ont ni villes, ni bourgs, ni habitations fixes. Leurs maisons sont des chariots couverts, sur lesquels ils transportent incessamment, d'un lieu à l'autre, leurs familles et leurs bagages. Quand ils veulent faire halte quelque part, ou pour la commodité de quelque rivière, ou pour l'abondance des pâturages, ils dressent leurs tentes, qui sont des espèces de grandes huttes couvertes de feutre, autour desquelles ils font des parcs fermés de pieux pour la sûreté de leurs familles et de leurs troupeaux. Ils ont un chef, à qui ils donnent le nom de bey, et qui a sous lui plusieurs mirzas. Ceux du Budziack sont gouvernés par un seigneur de confiance, que le kan a soin de leur envoyer, et qui est quelquefois un sultan. Ils sont tous mahométans. Leur nourriture est le lait, la chair et le boza, dont ils font des débauches outrées. Quand il leur meurt un cheval, ou qu'il s'estropie, c'est pour eux un grand festin, où ils invitent leurs amis, et où ils boivent outre mesure. C'est des Nogais que le kan tire ses troupes les plus nombreuses. Ils peuvent fournir dans un besoin jusqu'à cent mille hommes. Chaque homme a ordinairement quatre chevaux, celui qu'il monte, un autre pour changer et qui porte ses provisions, et

les deux autres pour charger les esclaves et le butin. Alors, malheur aux provinces sur lesquelles ils tombent! Leurs marches ressemblent aux incendies et aux ouragans; partout où ils passent, ils n'y laissent que la terre nue. Les Tartares *circasses*, voisins des Nogais, sont plutôt tributaires que sujets du kan. Leur tribut consiste en miel, en fourrures, et en certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles. Ces peuples ont le sang parfaitement beau. Ils ont leur langue particulière, qu'ils parlent avec beaucoup de douceur. Leurs mœurs, quoique toujours farouches et sauvages, ne le sont pas tant, à beaucoup près, que celles des Nogais. Il y a parmi eux des vestiges de christianisme, et ils font caresses aux chrétiens qui vont chez eux. Leur pays, que les Tartares précops nomment l'*Adda*, est bon et fertile; l'air y est très-pur, et les eaux y sont fort bonnes. Ses limites sont: au nord, le fleuve Kouban et les Nogais; au midi, la mer Noire; à l'orient, la Mingrélie; à l'occident, le Bosphore cimmérien, et partie du Limen, ou mer de Zabache. L'Adda est presque moitié plaines et moitié montagnes. Les Circasses des montagnes font leur demeure dans les bois, et ne sont pas si sociables que les autres; ceux des plaines ont des villages et quelques petites villes sur la mer Noire, où il y a du commerce. Les beys ou seigneurs qui les gouvernent trafiquent de leurs vassaux; les pères et mères trafiquent de leurs enfans. Les Circasses passent pour être plus adroits à manier les armes à la chasse, que vaillans à s'en servir dans le combat; néanmoins, en 1708, ceux des montagnes eurent le courage de refuser au kan le tribut annuel qu'ils avoient coutume de lui payer. Le kan marcha contre eux avec une armée de Nogais, qui fut défaite, s'étant engagée imprudemment dans des défilés coupés de ravines et de bois, où la cavalerie ne pouvoit agir. Depuis cela ils ont pris des liaisons avec les Moscovites, sans pourtant vouloir se

soumettre à eux. Outre les Précops, les Nogais et les Circasses, il y a encore quelques Tartares *kalmouks*, qui se disent soumis au kan. Toute leur soumission consiste en en tribut annuel de fourrures de prix, qu'ils lui apportent à Orkapi, en certain temps de l'année.

Je n'eus pas plus tôt obtenu du kan la permission dont j'ai parlé, que je commençai à prendre des mesures pour m'en servir. On ne peut se figurer un plus déplorable état que celui où je trouvai cette chrétienté désolée. Les maladies contagieuses des années précédentes avoient fait périr plus de quarante mille esclaves. Ceux qui restoient, et qui pouvoient encore aller à quinze ou vingt mille, attendoient tous les jours la même destinée, sans aucun sentiment des biens ou des maux de l'autre vie. La rigueur et l'ancienneté de leur esclavage, les vices énormes et l'infidélité du pays barbare où la plupart avoient vieilli sans prêtres, sans parole de Dieu, sans sacremens, tout cela les avoit comme abrutis. Quelques-uns s'étoient faits mahométans, et beaucoup penchoient de ce côté-là: plusieurs étoient devenus schismatiques; ceux qui avoient conservé leur religion l'avoient comme oubliée, et n'en pratiquoient plus les devoirs. Les autres chrétiens du pays, Grecs et Arméniens, quoique libres, et ayant leurs prêtres et leurs églises, n'en étoient ni mieux secourus ni plus gens de bien. Les prêtres et le peuple, aussi dépravés et aussi perdus les uns que les autres, vivoient dans une profonde et crasse ignorance; l'esprit d'avarice, les superstitions, le libertinage des mœurs dominoient partout.

Au milieu de cette confusion étrange, je fus plus de six mois à voir aucun jour qui me consolât. Je travaillois beaucoup, et j'avançois peu. De quelque côté que je me tournasse, je ne trouvois partout qu'indifférence et que froideur pour les choses du salut. J'ai toujours regardé comme un effet de l'inspiration du ciel la facilité que je

trouvai dans les Arméniens à me laisser prendre un logement parmi eux, et à m'accorder pour mes fonctions une petite portion de leur pauvre église à demi ruinée. C'est là qu'après bien des peines, je commençai à rassembler quelques esclaves errans que je me mis à instruire des vérités du salut. La nouveauté d'entendre publiquement parler de Dieu, et prêcher la pénitence dans l'église arménienne de Bagchsaray, fit que ces premiers furent suivis de quelques autres, et ceux-ci d'un plus grand nombre. Plusieurs qui étoient toujours pressés de se rendre aux ordres de leurs maîtres, et que je ne pouvois arrêter que quelques momens, trouvèrent tout à coup du loisir; insensiblement les remords de la conscience se réveillèrent; on chercha à les apaiser par de bonnes confessions; les moins anciennes datoient du siége de Vienne (en 1683).

De la ville, le bruit se répandit parmi les esclaves des habitations de la campagne, qu'il y avoit à Bagchsaray un père franc, venu de Constantinople pour être le chapelain des catholiques, qu'il prêchoit, qu'il disoit la messe, et donnoit les sacremens dans l'église des Arméniens; que c'étoit l'ambassadeur de France qui l'envoyoit, et que le kan lui-même lui en avoit expédié la permission. De ces esclaves des campagnes, les uns avoient des maîtres durs et avares, qui les tenoient occupés à un travail sans relâche; les autres étoient une espèce d'affranchis, qui, n'ayant point de maître certain, se faisoient, pour vivre, les esclaves de tout le monde; la troisième sorte étoit une multitude de vieillards accablés d'années, ou estropiés, dont personne ne vouloit plus, parce qu'on n'en pouvoit plus tirer de service. Ces pauvres gens, rejetés de tous, étoient incessamment à chercher leur vie par les villages, et autour des maisons où ils avoient autrefois servi, et d'où ils ne pouvoient guère s'éloigner sans s'exposer à

mourir de faim. Rien de tout cela ne pouvoit favoriser le dessein où j'étois de rassembler et de ramener à Dieu tous ces malheureux ainsi dispersés ; mais l'opposition la plus forte fut celle que je trouvai dans les funestes engagemens que plusieurs avoient pris dans l'esclavage, et dont ils ne savoient comment sortir. C'étoit beaucoup de mariages illicites entre personnes déjà mariées dans leur pays, leurs maîtres infidèles les ayant, disoient-ils, forcés, par mille mauvais traitemens, à contracter ces mariages défendus, dans la vue de se les attacher davantage, et encore pour augmenter leurs familles de nouveaux esclaves, dont ils trafiquoient ensuite, ou qu'ils obligeoient, encore jeunes, à se faire mahométans, particulièrement les petites filles. Tout cela fit que dans les commencemens il ne me vint pas grand monde de ces habitations champêtres. Les premiers qui firent quelque nombre furent les Allemands, que je trouvai assez dociles, et à qui je recommandois toujours, en les renvoyant, de m'amener le plus qu'ils pourroient des autres esclaves de leur connoissance. Ils le firent avec zèle et avec succès. De là à quelques mois, je me vis entouré de gens de sept ou huit nations différentes, d'Allemands, de Polonois, de Hongrois, de Transilvains, de Croates, de Serviens, de Russes. Jusque-là, j'avois toujours fait les exhortations en allemand, qui étoit la langue courante des premiers venus. Je voulus continuer ; mais je m'aperçus que tous ne m'entendoient pas : je remarquai même entre eux à ce sujet quelques naissances de jalousie de nation. Je leur proposai de changer de méthode, et de les prêcher désormais en petit tartare, qui, étant la langue de leurs maîtres, devoit être entendue de tous. Cet expédient leur plut, et à moi encore plus qu'à eux, à cause des Grecs et des Arméniens, à qui cette langue est familière en Crimée, et que par là j'espérois d'attirer aux instruc-

tions. En effet, depuis ce jour-là, je vis les Arméniens venir en foule, et se mêler sans distinction parmi les esclaves. Alors, sans paroître avoir intention de parler à eux, je commençai à leur dire avec liberté tout ce que je voulus, et tout ce qu'il étoit nécessaire qu'ils entendissent; ainsi, à la faveur de cette manière de prêcher indirecte et enveloppée, la mission devint commune aux uns et aux autres; Dieu en a tiré sa gloire. Il n'y eut que les Polonois qui me donnèrent plus de peine. Peu d'entre eux avoient pu apprendre l'idiome tartare, qui est, comme j'ai dit, un jargon de turc corrompu. Je ne crus pas perdre mon temps, en me mettant avec quelque soin à apprendre de leur langue ce qu'il m'en falloit pour les entendre et être entendu d'eux.

J'ai eu moins de peine à remettre dans le bon chemin cette troupe de vieillards impotens et hors de service, dont j'ai parlé. L'extrême misère et la caducité les rend plus dociles; mais ce n'est pas une petite peine que de leur rappeler ce qu'ils doivent savoir pour approcher des sacremens. Dès qu'ils me surent à Bagchsaray, ils vinrent m'assiéger de toutes parts, demi-morts de faim, et presque tout nus. Je les reçus comme de pauvres abandonnés, que le monde rebutoit, mais que la miséricorde de Dieu n'abandonnoit pas, et qu'elle m'envoyoit pour les sanctifier sur la fin de leurs jours. Avec les secours que je tâche de leur procurer le long de la semaine, chaque dimanche je leur distribue à l'église une légère aumône, qui sera plus forte quand les charités de notre pieuse France m'en auront fourni les moyens. J'ai été obligé d'en user ainsi pour les rendre plus assidus au service divin et aux instructions, dont ils ont entièrement perdu l'habitude. Toutes leurs idées de religion sont si effacées, qu'il a fallu leur apprendre à faire le signe de la croix, et les remettre avec les petits enfans aux premières demandes du catéchisme.

Quelques personnes zélées, dont je bénirai à jamais la charité, me fournirent, il y a trois ans, de quoi racheter des mains des Tartares quatre petits garçons qui alloient être pervertis. Deux ont été dépaysés, et j'ai gardé ici les deux qui ont le plus d'esprit, que je forme au service de l'église, et à l'office de catéchiste, où ils réussissent à merveille. Quand j'étois fort occupé, je leur donnois ces vieux esclaves à instruire. Il y avoit de quoi être touché jusqu'aux larmes, de voir ces bonnes gens de quatre-vingts ans et plus, apprendre de deux enfans de douze ou treize ans à dire leur *Pater*, et à répéter les commandemens de Dieu.

Quelques mois après j'eus à essuyer un coup accablant, et auquel je ne pense encore qu'avec une vive douleur. Ce fut la déposition subite, et ensuite la mort du sultan Gazikan. Sa disgrâce vint d'avoir proposé avec trop de vivacité le renouvellement de la guerre de Moscovie, que le grand-visir d'alors, Ali-pacha, si connu par ses violences, avoit intérêt de ne pas vouloir. Sultan Dewlet Guiray, son frère, fut installé à sa place. Toute la cérémonie qu'on y fit, fut que le grand-seigneur envoya au successeur un de ses premiers officiers avec le sabre et le bonnet de martre zibeline, orné d'une attache de pierreries, le tout accompagné d'un hattichérif ou ordre de sa hautesse, par lequel sultan Dewlet Guiray étoit établi kan des Tartares à la place de sultan Gazi Guiray. Cet ordre du grand-seigneur ayant été lu aux chérembeys assemblés en divan, le prince déposé se démit de sa souveraineté, et l'autre en fut revêtu avec autant de tranquillité que si ç'avoit été une chose concertée entre les deux frères. Le grand-seigneur, comme je l'ai dit, ne fait jamais mourir les kans qu'il dépose; il les envoie seulement en exil hors de la Tartarie. L'île de Rhodes est ordinairement le lieu où on les transfère, et où ils sont traités avec tous les égards dus à la

dignité de leurs personnes. Il arrive même très-souvent qu'on les rappelle, et qu'on les remet sur le trône. Sultan Gazi Guiray fut relégué à Guinguenay Saray, un de ses palais de campagne, à vingt-cinq lieues de Constantinople, d'où j'ai su qu'il continuoit ses liaisons avec M. de Feriol. Il songeoit même à l'aller voir *incognito* en partie de chasse, lorsqu'il fut soudainement frappé de peste avec toute sa maison. De cent trente officiers ou domestiques qui la composoient, il en mourut d'abord quatre-vingts. Le prince, sa femme et sa sœur furent emportés en un seul jour. La sultane Validé, femme de Selim Guiray, et seulement sa mère adoptive, âgée d'environ cinquante ans, Circassienne de nation, et femme d'un esprit fort élevé, se donna un coup de poignard dans sa douleur; heureusement il ne se trouva pas mortel. Sultan Gazi avoit les sentimens nobles et dignes d'un prince. Tous les Tartares eurent des regrets infinis de sa perte : ils désiroient avec passion de l'avoir de nouveau pour kan.

Le changement de souverain me rendit pendant quelques semaines plus circonspect et plus réservé pour mes fonctions, sans cependant les interrompre. Le nouveau kan ne me connoissoit pas, et je n'avois de lui aucune permission. Je courus vite à mon asile ordinaire, M. de Feriol; mais sa vigilance avoit déjà tout prévu et tout aplani. Lorsque je m'y attendois le moins, et que, pour ne donner aucune prise, je continuois à faire l'œuvre de Dieu à petit bruit, le kan m'envoya dire que je ne craignisse rien, et que si quelqu'un me faisoit de la peine, j'eusse à en porter mes plaintes à son visir, qui avoit ordre de me faire faire raison. Cette déclaration me releva fort le courage, et la mission n'en devint partout que plus florissante. Les catholiques et les chrétiens du pays s'y affectionnèrent avec plus de cœur que jamais; convaincus, disoient-ils, que Dieu s'intéressoit visiblement à la main-

tenir, malgré les révolutions du pays. Une des preuves pour moi des plus convaincantes de la protection divine sur elle, fut qu'elle ne souffrit rien du rappel de M. de Feriol, qui fut remplacé par M. le comte des Alleurs, dans qui je trouvai le même appui et le même zèle.

Au temps de sultan Gazi, il y avoit des mesures prises entre le prince et M. de Feriol pour l'érection d'une chapelle françoise, et le kan y avoit donné son consentement; mais sa déposition avoit tout suspendu. M. des Alleurs a repris ce projet avec le kan d'aujourd'hui, et il le conduit fort heureusement. Il nous a déjà obtenu du prince la permission d'agrandir notre maison, d'y faire prier les chrétiens, et de leur y lire l'Évangile. Dans l'attente du dernier accomplissement d'une œuvre si nécessaire au solide établissement de la religion, je me mis à donner quelque forme à ma mission, où de jour en jour je voyois croître la ferveur et le travail. Depuis la mission a si visiblement changé de face, qu'aujourd'hui moi-même je ne la reconnois plus. A ce froid glaçant et à cette indifférence désespérante qu'on avoit pour son propre salut, a maintenant succédé, dans la plupart, un zèle et une ardeur qui s'étendent jusqu'aux protestans, qui sont ici hommes et femmes en assez grand nombre. Quelques-uns sont calvinistes, la plupart sont luthériens. Les Tartares leur donnent à tous le nom de Francs comme à nous. Ce nom dans leur idée n'exprime autre chose que chrétiens d'occident. Mes bons catholiques, délivrés du poids de leurs péchés, et touchés du zèle de les réparer, se font une affaire très-sérieuse de gagner leurs camarades engagés dans l'hérésie. Il n'y a point de pieux artifices dont ils ne s'avisent pour les engager à quitter leurs erreurs. Quand ils leur ont dit tout ce qu'ils savent, ils me les amènent pour les instruire plus à fond, et ils ne les quittent point qu'ils ne leur voient faire abjuration. Jusqu'ici je n'ai point encore

vu d'année que je n'en aie réconcilié à l'Église au moins cinq ou six.

Je ne sais comment le bruit en a été porté jusqu'à Bender; mais il est venu de là un ministre suédois, bien fourni d'argent et bien équipé, pour faire, disoit-il, rentrer en eux-mêmes les Luthériens pervertis, et empêcher les autres de suivre leur exemple. Voyant pourtant que, par ses largesses et par ses discours, il faisoit peu de chemin, que les convertis, même les Suédois, demeuroient fermes, et que les non-convertis n'en prêtoient pas moins l'oreille à mes instructions, il trouva moyen de faire entendre au kan que je contrevenois à la loi de Mahomet, dont un des articles étoit de laisser chacun dans sa religion, et de ne point obliger les chrétiens à passer d'une secte à l'autre. Je découvris toute cette intrigue par le sieur Ferrand, qui actuellement traitoit le prince d'une fistule. Je répondis que je n'étois pas dans le cas de la loi, que je n'introduisois point de secte nouvelle dans la Crimée, que je ne faisois que rappeler les luthériens à la religion des François, qu'ils avoient quittée par libertinage. Le kan, fort satisfait de ma réponse, fit dire au ministre que c'étoit par son ordre que le père françois apprenoit aux esclaves à faire leurs prières, et qu'il eût à ne se plus mêler de ces affaires.

J'ai encore de grands sujets de bénir Dieu du progrès que fait la foi catholique parmi les Arméniens. Les nouveaux convertis de cette nation vont déjà à plus de quatre-vingts dans le seul Bagchsaray. Les Arméniens réfléchissent beaucoup, et ils ne prennent guère leur parti qu'après y avoir long-temps pensé; aussi je ne recueille ordinairement dans un voyage qu'après avoir semé dans l'autre. J'ai dans Karasou et dans Cuzlo un bon nombre d'orthodoxes fervens, qui, à chaque tournée, m'amènent toujours quelque nouveau prosélyte, qu'ils ont gagné pen-

dant mon absence. Karasou est pour cela ma ville choisie. La grande ferveur s'y est mise à l'occasion d'un luthérien de Dantzick, dont je reçus, il y a cinq ou six ans, l'abjuration en pleine église, et avec toutes les cérémonies ordonnées en pareil cas. On n'avoit encore jamais rien vu de semblable à Karasou. Tous les chrétiens de la ville y accoururent. Plusieurs en pleuroient de joie, et c'étoit à qui féliciteroit le nouveau converti de la grâce que Dieu venoit de lui faire. Je ne crus pas devoir laisser refroidir ces bons mouvemens. C'étoit la veille de mon départ. Je leur fis, en forme d'adieu, une exhortation qui les toucha, et dont l'impression a duré long-temps. La conversion de ce luthérien a comme frayé chemin à plus de douze autres de différentes nations, dans le seul département de Karasou.

Sur la fin de l'automne dernière, j'ai retourné à Karasou. Je voulois y aller un peu plus tôt, mais mon voyage fut retardé par les grands mécontentemens que le sultan de cette ville prit tout à coup contre les chrétiens; enfin il s'apaisa. C'est pendant cette dernière course de Karasou que j'appris l'arrivée du P. Curnillon, que j'avois tant demandé, et qu'on m'envoyoit enfin. L'impatience de le voir et de l'embrasser me fit expédier vite ce qui me restoit à faire, et regagner au plus tôt Bagchsaray, où je le trouvai en bonne santé. Monsieur l'ambassadeur, toujours zélé pour l'établissement d'une chapelle, m'a envoyé par le père une patente de consul. Il est constant que c'est là le plus court moyen d'obtenir de droit ce que nous souhaitons. Cependant comme un consul est une nouveauté dans la Crimée, où les chrétiens d'occident n'ont ni ne peuvent avoir de vaisseau de leurs bannières, la matière est délicate à proposer avant que d'avoir pris quelques mesures. Une des plus efficaces dans ce pays-ci, où les présens font plus de la moitié des affaires, seroit de nous

envoyer de France un globe terrestre, une pierre d'aimant armée, une ou deux bonnes lunettes d'approche, et autres choses de cette nature, qui sont fort du goût des princes tartares.

Ne me rendrai-je point importun si j'ose suggérer un moyen de charité bien méritoire, et qui doit toucher ceux qui ont encore quelque zèle pour empêcher la perte des âmes qui ont tant coûté à leur Sauveur? c'est le rachat de quantité d'enfans chrétiens, garçons et filles, nés de parens esclaves, ou amenés de nouveau par les Tartares au retour de leurs courses. Ces petits innocens, abandonnés à eux-mêmes et à toute la brutalité de leurs maîtres, n'apprennent dès leur tendre jeunesse que le vice. A peine ont-ils atteint l'âge de dix ans, qu'on commence à les corrompre et à les mettre en vente, et le plus souvent à les pervertir. Le moyen le plus ordinaire qu'on emploie pour les rendre mahométans, est de les faire jeûner dans le temps du ramadan, et de les battre, quand, pressés de la faim, on les voit porter quelque chose à la bouche, ne fût-ce que de l'herbe. Après ce jeûne forcé on les circoncit, et les voilà perdus. Pour les petites filles, on les met dans le harem, ou appartement des femmes. Dès qu'elles y sont une fois entrées, il faut compter qu'elles n'en sortent plus. Avant qu'on en vienne là, il est facile de les acheter et de les sauver. En temps de guerre, ces enfans ne coûtent que vingt écus. Les petites filles seroient envoyées en service dans des familles catholiques à Constantinople ou ailleurs. Les garçons seroient mis en métier chez de bons chrétiens du pays, où, avec le temps et nos instructions journalières, ils formeroient un corps de fidèles. Nous retiendrions auprès de nous les plus propres à réussir dans les lettres et dans le service de Dieu, dont ensuite nous ferions de fervens catéchistes, qui nous aideroient à porter les premières impres-

sions du salut dans bien des endroits où nous ne pouvons paroitre nous-mêmes. Que ne puis-je aller répéter et crier tout cela aux portes de tant de maisons opulentes que Dieu a comblées de ses biens, et où peut-être ceux qui les possèdent en font un usage fort inutile pour l'heure de leur mort!

Je joins à cette lettre les réponses à quelques questions faites au sujet des *Tartares circasses :*

On distingue aujourd'hui les Circasses de la plaine et les Circasses des montagnes. Ceux de la plaine sont compris entre Taman et le fleuve Kouban. Ceux des montagnes s'étendent en remontant vers la source de ce fleuve. Les premiers sont gouvernés par des beys de leur nation, qui paient au kan un certain tribut annuel de fourrures, de miel et d'une certaine quantité de jeunes esclaves des deux sexes. Il se trouve parmi eux beaucoup de sultans tartares sans emploi, qui vivent en princes particuliers, et qui ne prennent l'autorité du commandement que quand ils sont les plus forts.

Les Circasses des montagnes étoient, il y a cinq ans, comme ceux de la plaine; mais depuis 1708 qu'ils défirent, par stratagême, l'armée tartare, ils se soutiennent comme ils peuvent, et ne veulent pas entendre parler de tribut. Kabarta, qui est la contrée la plus forte, se fie sur ses défilés et sur l'âpreté de ses montagnes. Ils ont à présent quelques liaisons avec le czar, mais sans dépendre de lui. Le grand-seigneur n'a rien à voir sur la Circassie, ni de la plaine, ni des montagnes.

Les beys sont généralement mahométans, bons ou mauvais, et ils ne le sont que par complaisance pour les Tartares, avec qui ils ont des rapports continuels. Pour le peuple, il n'est ni chrétien ni mahométan; il n'a l'usage ni du baptême ni de la circoncision. Ils ont une langue particulière et toute différente des autres Tartares. Je l'en-

tends quelquefois parler ici : elle me paroît d'une assez grande douceur.

Il y en a qui s'informent du temps de notre carême, et qui le gardent. Ils connoissent les saints noms de Jésus et de Marie. Ils n'invoquent pourtant le premier que sous le nom d'*Allah*, Dieu, qui est commun à la Trinité, d'où on pourroit conclure qu'ils ont encore quelque idée grossière et fort imparfaite des mystères de la Trinité et de l'Incarnation. Au reste, on ne voit plus parmi eux d'autre exercice de religion, que quelques assemblées superstitieuses qu'ils font en de certains temps sous de grands arbres, auxquels ils attachent des bougies, pendant que celui qui leur sert de papas fait à leur tête trois fois le tour de l'arbre en marmotant quelques prières. Ils mangent généralement et publiquement de la chair de pourceau.

Ces espèces de papas, dont je viens de parler, ne savent ni lire ni écrire ; toute leur morale et tous les secours qu'ils donnent au peuple, consistent en ce peu de prières qu'ils tiennent par tradition. Pour les prêtres grecs ou arméniens, que l'avidité du gain attire quelquefois à la suite des marchands, comme ils n'ont ni capacité ni zèle, ils songent à leurs affaires particulières, sans s'embarrasser d'autre chose.

Sur le rapport presque général de ceux qui ont pratiqué les Circasses, ils ne sont pas éloignés de nous. On pourroit prendre occasion de leur culte superstitieux pour leur insinuer la vérité de nos saints mystères. Ils permettront même qu'on donne le baptême à leurs enfans ; mais on ne pourroit le conférer prudemment qu'à ceux qu'on verroit en prochain danger de mort, la plupart étant destinés à passer aux mains des Turcs et des Tartares, dont ils prennent la religion. J'ajoute que dans les conjonctures présentes, un prêtre franc ne pourroit guère travailler à la conversion des chrétiens circasses de la plaine. Il y a toute

apparence que les Tartares en prendroient ombrage, et que les sultans répandus partout s'y opposeroient comme à une nouveauté dangereuse. Avec le temps, les choses pourront changer, et il faut espérer que Dieu, touché de miséricorde pour ce pauvre peuple, fera naître quelque occasion plus favorable de pénétrer dans ce pays abandonné.

VOYAGE DE CRIMÉE EN CIRCASSIE

PAR LE PAYS DES TARTARES NOGAIS, FAIT L'AN 1702 PAR M. FERRAND, MÉDECIN FRANÇOIS.

L'AN 1702, Haggi Sélim Guiray-kan, chef de la famille des kans d'aujourd'hui, envoya sultan Kalga en Circassie, pour faire la guerre à un autre de ses fils, qui s'y étoit retiré après avoir régné trois ans sur les Tartares, prétendant disputer le trône à son père, que le grand-seigneur venoit d'y remettre à sa place. Sultan Sélim est ce kan si fameux dans la dernière guerre. Il battit en une campagne les Moscovites, les Polonois et les Allemands, qui s'étoient rendus maîtres de la plus grande partie de l'Albanie. Après avoir été deux fois kan, il avoit volontairement abdiqué au retour de son voyage de la Mecque, pour se retirer à Cérès en Macédoine, et y finir tranquillement le reste de ses jours. Le grand-seigneur venoit de le faire kan pour la troisième fois, et c'est là ce qui fut cause de la révolte de son fils le kan déposé. Je ne décrirai pas ici cette guerre; je dirai seulement que sultan Kalga vainquit son frère, qu'il le fit prisonnier dans le dernier combat qu'il lui donna, et qu'usant de sa victoire avec générosité, il se contenta de le ramener en Crimée auprès de leur père, qui le reçut avec toute sorte de douceur.

La curiosité me porta à suivre sultan Kalga dans cette expédition. J'en obtins la permission du kan son père. Nous nous mîmes en marche avec 40,000 hommes, et après vingt journées de chemin à travers le pays des Tartares nogais, dont plusieurs nous joignirent, nous entrâmes en Circassie. Étant au milieu des terres des Nogais, sultan Kalga m'ordonna d'aller voir un mirza qui étoit malade et qui campoit à deux lieues de notre armée. Mon escorte étoit de trente *seymens*, qui sont les cavaliers de la garde du kan, armés de fusils, de sabres et de flèches. Je partis avec un domestique du mirza, qui nous servit de guide. Après une heure de marche, nous vîmes dans la plaine environ 300 Nogais le sabre à la main, divisés en deux troupes, qui sembloient se battre. Il y avoit auprès des Nogais deux chariots couverts. J'hésitai si je passerois outre, et ayant demandé au garde ce que c'étoit que ce combat, il me dit que c'étoit un mariage, et que la fiancée devoit être dans un des deux chariots qu'on menoit d'un camp à l'autre. Quand nous fûmes plus près de ces deux bandes, je m'informai du guide si les Nogais se battoient ainsi sans sujet. Il me répondit que ce n'étoit pas un véritable combat, mais une simple escarmouche, pour se faire de légères plaies, d'où il pût sortir quelques gouttes de sang; ce qui seroit un présage que les enfans mâles qui viendroient de ce mariage seroient un jour de braves guerriers. C'est une autre coutume établie parmi les Nogais, qu'à la naissance de leurs enfans, les parens et les amis viennent à la porte du père faire un grand bruit de chaudrons et de marmites, pour effrayer, disent-ils, et faire fuir le diable, afin qu'il n'ait aucun pouvoir sur l'esprit de cet enfant.

Les Tartares nogais paient pour tribut annuel au kan, 2,000 moutons qu'ils lui envoient en trois différentes fois. Au grand Bairam, ils sont obligés de lui envoyer souhai-

ter les bonnes fêtes par quatre de leurs principaux mirzas, avec un présent de quelques chevaux, et de deux oiseaux de proie dressés pour la chasse. Le kan donne à chacun de ces mirzas un habit complet. La justice de ce pays est briève. Quand un Nogais a blessé mal à propos un de ses camarades, on fait venir tous les voisins du coupable et les parens et amis du blessé, avec un fouet à la main, et on bat le criminel jusqu'à le laisser souvent pour mort. Si c'est un assassinat, on fait mourir le meurtrier sans miséricorde sur le tombeau du défunt; mais si c'est un duel dans les formes, et qu'on prouve que tout s'est passé sans aucune supercherie, qui est mort est mort.

Les Nogais passent leur vie sous des tentes, n'ayant ni villes ni villages. On ne trouve dans leur pays que les restes d'une ancienne ville, où il y a plusieurs tombeaux de marbre avec des inscriptions grecques et latines à demi effacées. Il y a une palanque près de la rivière qui vient des environs d'Azak, où ils tiennent une garde pour veiller sur les Cosaques, et pour les empêcher d'entrer à l'improviste dans leur pays. Leurs tentes sont faites avec de grands cercles, et couvertes de feutre; elles ont la figure d'un moulin à vent. La cheminée ressemble à un paravent qui tourne avec le vent, pour n'être pas incommodé de la fumée. On distingue la tente d'un mirza, des autres, par la forme d'un sabre qui est au-dehors sur la cheminée. La nourriture ordinaire des Nogais est de millet. Ils le font bouillir avec de l'eau pure, et l'appellent *tzorba*. Quand ils veulent célébrer une fête ou faire un mariage, ils tuent un cheval; de la chair ils en font des hachis, et ils servent la tête entière, comme on fait chez nous la hure d'un sanglier. Ils préfèrent cette viande à toute autre. S'il y a dans la troupe une personne distinguée, on lui sert le boyau gras du cheval, qui est le mets par excellence. Dans leurs courses, ils en portent de secs

et de fumés, dont ils régalent ceux qui se distinguent dans le combat, ou qui font le plus gros butin, qu'ils ne laissent pas de partager par égales portions. Ces Tartares peuvent soutenir la faim des cinq à six jours sans manger. Les chevaux ont cela de commun avec eux. Ils entreprennent souvent des courses de trois mois, sans porter aucune provision, contens de ce que le hasard leur présente. Un jour un Tartare nogais, voulant passer de Guzlo, port de mer de la Crimée, à Constantinople, il demanda au capitaine du bâtiment sur lequel il devoit s'embarquer, combien dureroit le trajet. Le capitaine lui répondit qu'avec le vent favorable qui souffloit, il espéroit le faire en cinq jours. Le Nogais retourna chez lui, et mangea tout ce qu'il crut pouvoir lui suffire pour ce temps-là. Le vent ayant changé sur la route, et les cinq jours étant expirés, il fut trouver le capitaine, et lui dit : « Tu m'avois promis que nous serions dans cinq jours à Constantinople ; nous en sommes encore bien loin. « J'ai mangé à Guzlo pour ce temps-là ; à présent que je n'ai plus rien dans l'estomac, il faut que tu me nourrisses. »

Il n'y a point de montagnes dans le pays des Nogais. Ce sont de grandes plaines arrosées de quelques rivières, dont ils cultivent les bords, et y sèment leur millet. Ils font peu de séjour dans un même lieu. Ils ne s'arrêtent quelque temps que dans les endroits où ils sèment ; et la récolte faite, ils se transportent ailleurs. Dans les courses qu'ils font, quand ils approchent d'une ville, ils disent qu'ils en sentent l'air de plus de deux lieues, celui qu'ils respirent à la campagne étant infiniment plus pur que celui des villes. En temps de guerre, ils sont obligés de fournir au kan quarante mille hommes ; mais ils en fournissent toujours soixante, ne pouvant vivre que par le butin qu'ils font sur les terres de leurs ennemis ou de leurs voisins.

Les gentilshommes portent toujours un oiseau sur le poing. Il n'y a rien qui puisse les engager à faire la moindre action qui déroge à leur noblesse, qu'ils ne connoissent pourtant que par tradition. Voici la maxime qu'ils observent pour aller à la guerre. Ils regardent toutes les treizièmes années comme malheureuses. Un Nogais n'y va point avant l'âge de quatorze ans. Il n'y va point non plus dans sa vingt-sixième, trente-neuvième année, etc. Il ne porte même dans ces années aucune sorte d'armes, qui se tourneroient, disent-ils, contre lui, et qui lui procureroient la mort. Ils prétendent tenir cette révélation d'un de nos prophètes, et ils assurent qu'on n'a vu revenir dans le pays aucun de leurs guerriers qui soit allé en course dans ses années malheureuses. Ils passent ces années dans le jeûne et la prière. Il leur est encore défendu dans ce temps-là de contracter mariage, ou de porter sur leur corps le poids d'une livre pesant; mais, cette année climatérique passée, ils font un grand festin à leurs parens et amis, où ils s'enivrent avec excès d'une boisson qu'ils nomment *bosa*, faite de millet fermenté, et qui a la force de l'eau-de-vie. J'en ai vu boire à un Nogais jusqu'à trente pintes en une heure de temps. Un bey me convia à un de ces repas, où il y avoit plus de trois cents Tartares. Il tua pour nous régaler sept de ses meilleurs chevaux. Jamais on n'a tant bu de *bosa*. Ceux qui en avoient bu le plus furent se coucher le dos contre terre et le visage exposé au soleil. Après avoir dormi quelque temps en cette posture, ils rejoignirent la troupe, se plaignant d'un violent mal de tête. Pour s'en guérir, ils se remirent à boire, et y passèrent la nuit.

Les Nogais n'ont ni blé, ni vin, ni sel, ni huile, ni épiceries. Le millet et le lait de leurs jumens est leur nourriture la plus ordinaire. Ils ne laissent pas d'avoir des bœufs, des moutons et de la volaille. Ils font bouillir le

lait jusqu'à ce qu'il devienne dur comme une pierre; alors ils le mettent en pelotes, et le font encore sécher au soleil. Quand ils veulent s'en servir, ils le délayent avec de l'eau, et en font une boisson qui leur paroît délicieuse dans les grandes chaleurs.

Après avoir traversé le pays des Nogais, nous entrâmes dans la Circassie, que les Tartares appellent l'Adda. Ce pays confine, du côté du nord, avec les Nogais ; du côté du sud, avec la mer Noire; du côté de l'est, avec la Géorgie, et du côté du couchant, avec le Bosphore cimmérien et le golfe qui les sépare de la Crimée. Sur ce golfe, il y a une échelle ou port de mer d'un assez grand trafic, nommé Taman. On en tire du caviar, de la mantègue, des cuirs, du miel, de la cire, etc. La douane se paie moitié au grand-seigneur et moitié au kan. Chacun en retire trois pour cent. La ville est fortifiée d'un mauvais donjon, et entourée de vieilles murailles pleines de brèches, qui sont les anciennes fortifications des Génois, qui autrefois ont occupé toute cette côte. A dix lieues de Taman, en remontant au nord, on trouve une autre petite ville assez marchande, appelée Temerouck, où il y a des Grecs, des Arméniens et des Juifs qui paient leur caratch au kan. Assez près de Temerouck on voit un vieux château nommé l'Adda, du nom du pays, où il y a six pièces de canon, et où il faut payer une seconde douane destinée à l'entretien du gouverneur et de la garnison. Ce château sert à contenir les pirateries des Cosaques, et à empêcher les descentes des corsaires moscovites. C'est par là que passent tous les esclaves qu'on amène de Circassie. Il y a un cadi, dont il faut prendre un billet nommé *pendik,* qui déclare l'esclave pris ou vendu légitimement, qui marque son âge, et trace tous ses traits, pour le rendre reconnaissable, en cas qu'il vienne à s'enfuir. Sans ce pendik, les maîtres desdits esclaves seroient traités de voleurs par-

tout où ils passeroient; et lorsqu'ils les vendent, ils en remettent le pendik à celui qui les achète.

La province de l'Adda s'étend jusqu'à une rivière nommée Caracouban, qui lui sert de limites, avec une grande peuplade de Tartares nogais, qui sont d'une difformité extraordinaire, et qu'on appelle Nogais noirs à cause de leur air affreux. Ces Tartares ont leur chef particulier, qui prend la qualité de bey. Lui et les siens reconnoissent le kan; mais quand ils sont ennuyés de la paix, ils ne demandent pas ses ordres pour faire des courses sur les terres du czar, d'où ils ramènent toujours un grand nombre d'esclaves. Il n'y a que deux ans que dix mille de ces Nogais noirs entrèrent en Cosaquie, où ils firent huit cents esclaves. Le czar, l'ayant appris, envoya un de ses boyards au kan pour s'en plaindre. Le kan, pour satisfaire le czar, envoya le boyard avec un de ses principaux agas au bey de ces Nogais, avec ordre de rendre les sujets du czar qu'ils avoient pris. Le bey assembla son divan, où il fut résolu, tout d'une voix, de dire à l'aga du kan que les Nogais noirs avoient beaucoup de respect pour ses ordres; mais que, n'ayant d'autre métier que celui de la guerre, ils ne pouvoient se résoudre à lâcher leur proie; qu'ils permettoient cependant aux Moscovites d'user de représailles, et de prendre autant de Nogais qu'ils en pourroient rencontrer. Le kan, ayant su leur refus, ordonna dans tous les lieux de sa dépendance qu'on ne laissât passer aucun de ces esclaves, et qu'on se gardât bien de les acheter, sous peine d'en perdre le prix, et de cinq cents coups de bâton pour l'acheteur. Les Nogais prirent bientôt leur parti. Ils menèrent leurs esclaves en Perse, à plus de trois cents lieues de là, où ils les vendirent le double de ce qu'ils auroient pu faire en Turquie. On peut juger si de tels voisins doivent être fort agréables aux Circasses.

Le côté de la Circassie par où nous entrâmes est plein de hautes montagnes et de profondes vallées, ombragées de quantité de grands arbres. La capitale de ce canton est Cabartha. C'est de là que le kan de Crimée tire ses plus grandes richesses en esclaves. Tout le monde y est d'une beauté enchantée. On n'y voit personne marqué de la petite vérole, par la manière dont ces peuples gouvernent leurs enfans dans leur jeunesse. Il y a un bey qui commande dans cette province sous l'autorité du kan, et qui a plusieurs autres gouverneurs sous lui. Ils sont obligés de donner pour tribut au kan trois cents esclaves, savoir, deux cents jeunes filles et cent garçons, qui ne passent pas l'âge de vingt ans. Souvent les beys donnent leurs propres enfans, pour encourager les pères et mères à ne pas soustraire les leurs. Lorsque les beys circasses ne sont pas d'accord entre eux, ils envoient demander au kan un aga, et quelquefois un prince du sang pour décider leurs différends. Ces commissaires ne s'en retournent pas les mains vides. On leur fait présent de ce qu'il y a de plus beau et de mieux fait. Enfin, en Circassie on fait un trafic d'hommes et de femmes, comme l'on fait ailleurs des autres marchandises. Les Tartares circasses se nourrissent mieux que les Nogais. Ils mangent tous les jours du bœuf, du mouton, de la volaille, et presque jamais du cheval. Leur pain est peu différent de la nourriture des Nogais. Il est de farine de millet pétrie à l'eau, dont ils font une pâte mollasse, qu'ils cuisent à demi dans des moules de terre, et qu'ils mangent presque brûlante.

Le pays est beau et rempli d'arbres fruitiers, mais sans culture, et arrosé de bonnes eaux. L'air y est aussi très-bon et très-sain. Je crois que ces deux choses, qui sont particulières à la Circassie, peuvent beaucoup contribuer à donner aux Circasses cette fleur de beauté que les autres

Tartares n'ont point. Ces peuples estiment fort les chrétiens. Ils se disent descendus des Génois, qui ont longtemps possédé la principale partie de ce grand pays. Ils montrent encore en divers endroits les ruines des villes qu'ils y avaient bâties. J'avais porté avec moi un habit françois et une perruque, suivant les ordres du kan. Quand je parus à Cabartha dans cet équipage, tout le monde couroit après moi, me regardant comme un homme extraordinaire. La vénération qu'on avoit pour moi redoubla lorsqu'on sut que j'étois le premier médecin du kan; et, pour l'augmenter encore, je me dis Génois de naissance. Les Circasses venoient en troupes m'admirer. Je soutenois cette bonne opinion par un air grave et sérieux, quoique je n'eusse pas plus de trente-deux ans. Le bey, charmé de ma sagesse et de mon prétendu pays, me proposa de me faire épouser une de ses nièces, à qui il donneroit pour dot trente esclaves, à condition toutefois que je ne m'éloignerois pas de la Circassie plus loin que la Crimée, et que je lui en donnerois ma parole en présence du kan. Je me débarrassai de ses offres du mieux qu'il me fut possible; à quoi je n'eus pas peu de peine, tant ses poursuites étoient vives et pressantes. Ce bey et toute sa famille étoient les meilleures gens du monde. J'eus envie de les baptiser; mais comme il falloit auparavant les instruire des principaux mystères de notre religion, et que, ne sachant pas la langue, il falloit m'en rapporter à mon interprète, qui étoit mahométan, et à qui je ne voulois pas confier mon dessein, je remis ce projet à une autre fois, ne désespérant pas de trouver quelque autre occasion de retourner en ce pays-là avec un de nos pères missionnaires de Bagchsaray.

Outre les naturels, il y a en Circassie quatre sortes de nations: celle des Tartares, qui est la dominante; celle des Grecs et des Arméniens, qu'on ne doit regarder que

comme des gens de passage que le commerce y attire; et celle des juifs qui y résident. Pour les Circasses, on ne sauroit dire quelle est leur religion, n'ayant ni prêtres ni livres. Ils ont beaucoup de vénération pour les corps de leurs pères et de leurs autres parens, qu'ils mettent dans des cercueils de bois, et qu'ils suspendent aux branches des plus grands arbres. Ils ont aussi quelque dévotion pour les images qu'on leur montre, sans s'informer du sujet qu'elles représentent. Les esclaves suivent la religion du maître qui les achète. S'il est mahométan, ils deviennent mahométans, et ainsi des autres. Les beys fournissent quinze mille hommes au kan lorsqu'ils en sont requis; mais les Circasses sont peu propres à la guerre, quoiqu'ils soient fort adroits à tirer l'arc, et on peut dire que ce sont les moins belliqueux de tous les Tartares.

Les Circasses, qui sont un si beau peuple, ont, comme j'ai dit, pour voisins, les Nogais noirs, qui sont horribles. Ils ont encore assez près d'eux, mais d'un autre côté, les Tartares calmouks, qui sont des monstres de nature. Quand on les regarde en face, on ne sait de quelle couleur est leur visage, ni où sont leurs yeux et leur nez. Une partie de ces Calmouks est tributaire du kan, et l'autre partie du czar. Ils sont obligés tous les ans, au grand Bairam, d'envoyer une députation au kan de Crimée, pour lui souhaiter les bonnes fêtes, et lui apporter le tribut, qui consiste en deux chariots couverts, l'un attelé de quatre chevaux, et l'autre de deux chameaux dans lequel il y a deux pelisses de martres zibelines, une pour le prince, et l'autre pour la sultane Validé sa mère, ou pour la première de ses femmes. Ils donnent aussi des pelisses de martres à sultan Kalga, à sultan Nouradin, et à Orbey, qui sont les trois premiers princes, fils ou frères du kan, de même qu'à son premier visir, et au mufti. La pelisse qu'on présente au mufti est toujours

la plus belle après celles qui se donnent au kan et à la sultane Validé. Le chef de la députation est un des principaux Calmouks. Quand ils sont à la Porte-Or, à l'isthme de la Crimée, ils font avertir le kan de leur arrivée. On appelle en françois Porte-Or, et en turc Orkapi, la petite ville bâtie sur cette langue de terre qui joint la Crimée à la terre ferme. C'est un poste plus propre à faire payer les douanes d'entrée et de sortie, que capable de soutenir un siége, et qui n'a pour défense qu'une espèce de redoute, avec un boyau qui tient toute la largeur du passage. Cependant Orkapi se défendit il y a quelques années contre le prince Gallichin, qui vint l'assiéger avec cent mille Moscovites ou Cosaques, et qui la battit pendant plusieurs jours avec trente pièces de canon. Sultan Kalga, fils aîné de sultan Sélim, alors kan, et généralissime de ses armées, vint la secourir avec un gros corps de Tartares; et dans la retraite du prince Gallichin, il lui prit vingt-sept pièces de canon, qu'on voit encore aujourd'hui à Guzlo, port de mer de Crimée. Dès que le kan est averti que les députés calmouks sont à Orkapi, il leur envoie un chiaoux, avec ordre de les faire entrer et de les défrayer jusqu'à la capitale. Ils sont admis à l'audience le second jour. Le kiaia du visir va les prendre à leur logement, et les conduit au palais avec leurs présens. On leur donne le kaftan; ensuite deux capigis-bachis les prennent chacun par-dessous les bras, et ils sont menés de la sorte jusqu'à l'appartement. Alors ils se prosternent jusqu'à terre, et lui baisent le bas de la veste. Le kan leur dit qu'ils sont les bienvenus. Le premier député l'assure de la fidélité de tous les Calmouks, et offre les présens. Un moment après, on les fait tous passer à l'appartement du visir, où ils sont régalés de café, de sorbet et de parfums, suivant la coutume des Turcs. Le kan leur fait fournir, pendant leur séjour à Bagchsaray, une subsistance journalière

nommée *taym*, en pain, viande, volailles, épiceries, beurre, bois, orge et paille pour leurs chevaux. Il leur donne des vestes de drap à l'audience de congé.

Le czar est lui-même obligé d'envoyer tous les ans au kan des Tartares deux oiseaux de proie nommés *songurs*, qui sont estimés mille écus pièce. Avant le traité de Carlowitz, il lui payoit cent mille écus, en pelisses ou en argent, pour empêcher les Tartares de faire des excursions sur ses terres. Il fut réglé par ledit traité que ce tribut seroit aboli. Le czar tient pour l'ordinaire un résident à la porte du kan, qui lui fait souvent des présens de la part de son maître, particulièrement au grand et au petit Bairam. Le czar porte toujours impatiemment le tribut des deux songurs. Il dit, il y a quelque temps, à un mirza que le kan lui avoit envoyé pour quelques affaires, qu'il vouloit éprouver ses forces contre lui à la première guerre, avec un nombre égal de troupes, et qu'il faisoit discipliner dix mille Moscovites pour ce combat; que le kan pouvoit en faire de même; qu'ils combattroient à la tête de leurs armées; que s'il demeuroit victorieux, il n'enverroit plus de songurs au kan; et que s'il étoit vaincu, il consentoit de rétablir l'ancien tribut, sans aucun égard pour le traité de Carlowitz. Le mirza, à son retour, ayant rapporté cette parole, le kan fit dire au czar qu'il acceptoit ce défi, sans attendre un renouvellement de guerre, et donna en même temps un rendez-vous au czar dans les déserts qui séparent la Crimée de l'Ukraine, où il se trouva au jour nommé avec dix mille Tartares; mais le czar manqua au rendez-vous, soit qu'il fût occupé d'autres affaires, soit qu'il crût qu'il ne convenoit pas à sa dignité de combattre avec dix mille hommes, ou qu'il ne trouvât pas ses troupes encore assez aguerries. Le kan, après l'avoir attendu quinze jours, s'en revint à Bagchsaray sans ostentation, et sans permettre aux Tartares de ra-

mener aucun esclave pour se payer de leur perte. Ce kan étoit sultan Haggi Sélim Guiray, père de sultan Gazi Guiray, qui règne aujourd'hui (1707).

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE STEPHAN,

MISSIONNAIRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

AU P. FLEURIAU.

Mon révérend père, mes dernières lettres, si vous les avez reçues, vous auront déjà instruit des troubles qui commençoient dès-lors à nous faire perdre la paix dont nous jouissions dans la Crimée de Tartarie. J'aurai l'honneur de vous faire en peu de mots le récit de tout ce qui s'est passé ici ces dernières années.

Il faut vous dire d'abord que la *Crimée de Tartarie* est une province particulière, gouvernée sous les ordres du grand-seigneur par un principal officier, qui prend le titre de *padicha*, c'est-à-dire, empereur, ou roi; on le nomme communément dans le pays le *kan* des Tartares. Le grand-seigneur dispose de cette place importante; mais, en vertu d'un ancien privilége de la Crimée, il est obligé, pour la remplir, de faire choix d'un sujet tiré d'une ancienne et nombreuse famille de cette province, laquelle s'appelle *Guiray*. Le grand-seigneur, qui a toujours droit de révocation quand bon lui semble, use de son droit lorsque le *kan* y pense le moins, soit pour tenir toujours les *Guirays* en respect et sous sa dépendance, soit pour empêcher qu'ils ne se rendent trop riches, et par conséquent trop puissans. Mais cette précaution, bien loin de modérer l'avidité des *kans*, l'augmente; car celui qui est en place, et qui sait combien peu doit durer son

règne, se hâte d'employer son industrie pour remplir promptement ses coffres. Il est vrai qu'il faut qu'il le fasse secrètement, et sans faire crier contre lui; car alors il a non-seulement à craindre de la part du grand-seigneur, mais encore de celle de la plus noble et la plus puissante famille de toute la Crimée. On la nomme la famille des *chirins*. Ces *chirins* sont en possession de se dire et d'être en effet les dépositaires des lois du pays, les protecteurs des peuples contre les vexations trop ordinaires des *kans*, et des autres officiers du grand-seigneur. Ils s'élisent un chef, auquel ils obéissent fidèlement. Ce chef s'appelle *chirinbey*, c'est-à-dire, chef des *chirins*. Il a son conseil, qui décide de tous les différends qui naissent entre les *chirins*, et il ne leur est pas permis de s'adresser à un autre tribunal. Si le *kan* cite devant lui un chirin, il ne le fait que du consentement du *chirinbey*, et celui-ci se trouve en personne chez le *kan*, pour être témoin de tout ce qu'il fait. Si, de plus, on doit y traiter de quelque affaire importante, qui regarde les intérêts de la Crimée, on y appelle les principaux d'entre les *chirins*, lesquels ont souvent arrêté des entreprises du *kan*, et même du grand-seigneur. Enfin, cette famille s'est rendue si accréditée, que, lorsqu'elle est mécontente du gouvernement du *kan*, elle demande à la Porte sa déposition, et elle s'est mise en possession de ne recevoir pour son successeur que le sujet qui lui plaît.

Ce cas vient d'arriver, et nous a causé bien des alarmes. Les *chirins*, fatigués des vexations du *kan* et de ses officiers, s'en étoient souvent plaints inutilement. Le *chirinbey*, de son côté, ne cessoit d'en parler bien haut au *kan* même, pour l'obliger à changer de conduite; mais, voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur lui et ses officiers, et que ses plaintes au contraire ne servoient qu'à augmenter les mauvais traitemens qu'on faisoit aux *chirins*, il prit la ré-

solution d'aller à Constantinople, pour y porter au grand-visir les cris de toute la *Crimée*, contre le *kan* et ses officiers, et pour demander sa révocation. Le *kan* étoit une des créatures du grand-visir. Il le protégeoit hautement; si bien que, lorsque le *chirinbey* se présenta devant lui, il reçut très-froidement ses plaintes. En vain le *chirinbey* voulut-il les porter au trône du grand-seigneur. Chaque jour, on avoit un nouveau prétexte pour le remettre au lendemain. Tant de remises et de difficultés lui persuadèrent qu'on ne vouloit pas l'écouter, et encore moins le satisfaire. Rebuté et irrité du mauvais succès de son voyage, il partit sur-le-champ pour s'en retourner en Crimée, bien résolu d'agir par voies de fait. Sitôt qu'il fut de retour en sa province, il donna ordre aux plus nobles et aux plus vaillans d'entre les *chirins* de prendre les armes, et les fit jurer par Mahomet qu'ils ne les mettroient bas qu'après avoir chassé leur *kan* de toute la *Tartarie;* cela fait, il monta à cheval, et, étant à leur tête, il marcha vers le sérail du *kan*.

Le *kàn* fut bientôt averti de cette marche à laquelle il ne s'attendoit pas. Il fit à la hâte rassembler la garde qui étoit sous son commandement, et quelques musulmans ennemis des *chirins*. On dressa promptement par son ordre toutes les pièces de canons qui défendoient le sérail. Il fit avec grand bruit tous les préparatifs qu'il put faire en si peu de temps, à dessein d'intimider les *chirins* et leur chef. Mais ceux-ci, sans s'épouvanter, s'avançoient au nombre déjà de quatre mille hommes bien armés. Le *kan*, qui se croyoit bien sûr de la victoire, en donnant seulement de l'effroi à son ennemi, fut effrayé lui-même à la vue d'une armée bien supérieure à la sienne. Dans le danger évident où il se trouvoit de tomber entre les mains des chirins, qui lui auroient fait un mauvais parti, il crut qu'il n'y avoit de salut pour lui que de fuir tout doucement, et

de gagner diligemment *Constantinople*, pour instruire le grand-visir, son protecteur, de tout ce qui venoit de se passer en Crimée, et pour rendre sa cause bonne en prévenant ses adversaires. Le chirinbey, instruit de la fuite du kan, marcha sur ses pas avec son armée, et le poursuivit jusqu'à ce qu'il fût sorti de toute la *Tartarie*. Après avoir défait la *Crimée* de cet officier, dont il n'avoit pu obtenir la révocation, il campa pendant quelque temps avec ses troupes, et ne les congédia que lorsqu'il se crut en toute sûreté.

Le kan fugitif de la Crimée arriva à la Porte ottomane, et eut recours à son protecteur pour le venger de l'affront qui venoit de lui être fait. Le grand-visir le reçut favorablement ; et après l'avoir entendu, il entreprit sa défense, et à cet effet, il lui procura une audience du grand-seigneur. Dans cette audience, il se plaignit si vivement de l'esprit de révolte qui animoit continuellement les chirins et leur chef, et il exagéra tellement ce qui venoit de lui arriver, au mépris de l'autorité suprême du grand-seigneur, que ce prince, jaloux depuis long-temps de l'indépendance que la noblesse chirine s'efforçoit d'usurper à la faveur de ses prétendus priviléges, prit à l'instant la résolution de détruire cette famille, et d'achever de subjuguer absolument toute la petite Tartarie.

Pour en venir à l'exécution et sans bruit, il fit savoir aux chirins et au chirinbey qu'il vouloit bien consentir à leur demande, et leur donner un nouveau kan. Sa hautesse fit choix, pour remplir cette place, du beau-frère du chef des chirins, qui se nomme *Bengli Guiray*, seigneur qu'il connoissoit propre à exécuter ses ordres, et qu'il jugea devoir être agréable aux chirins, parce qu'il avoit épousé la propre sœur de leur chirinbey. Le grand-seigneur, après l'avoir secrètement instruit de ses intentions, le fit partir incessamment pour aller prendre possession de son gouvernement. A son arrivée, les deux

beaux-frères se donnèrent de grandes et de mutuelles marques d'amitié. Chacun paroissoit content, et la Crimée commençoit à jouir de la tranquillité qu'elle avoit perdue depuis quelque temps. Six mois se passèrent, les deux beaux-frères vivant en apparence en très-bonne intelligence. Le chirinbey y alloit de bonne foi, mais le kan n'y alloit pas de même ; car, pour préparer l'exécution des ordres qu'il avoit reçus en secret du grand-seigneur et de son visir, il commença par s'assurer de quelques émissaires chirins, parmi lesquels il savoit qu'il y avoit des mécontens : il se les attacha par intérêt, et s'en servit pour inspirer au peuple, toujours disposé à la révolte, des défiances de leur chirinbey. Ces émissaires murmuroient dans les maisons contre son gouvernement : ils se plaignoient qu'il abusoit de son crédit et de son alliance avec le kan, au préjudice des intérêts particuliers des chirins ; qu'il se prévaloit de cette alliance pour usurper trop d'autorité sur eux ; qu'il défendoit faiblement les petits contre les vexations des officiers publics ; qu'il s'enrichissoit de leurs dépouilles. Ils excitoient ceux qui les écoutoient volontiers, à s'adresser au kan pour les soutenir dans le choix d'un autre chef. Ces discours séditieux, et autres semblables, augmentoient le nombre des mécontens. Le kan entendoit ces nouvelles avec plaisir ; mais, pour mieux dissimuler ses sentimens, il avertit, comme par amitié, le chirinbey de ce qui se disoit contre lui, et lui promit de s'employer pour faire cesser ces mauvais bruits. Il le fit en effet pendant quelques mois, contenant ses émissaires ; mais ces bruits recommencèrent plus vivement quelque temps après, jusque-là que, par la persuasion de ses émissaires, on vint à son tribunal porter des plaintes contre le chirinbey. Sur ces plaintes, le kan fit prier son beau-frère de le venir voir ; mais celui-ci, qui avoit déjà commencé à s'apercevoir que son beau-frère n'agissoit pas

d'aussi bonne foi qu'il l'avoit cru, ne jugea pas à propos de faire cette visite, dont il avoit sujet de craindre les suites. Le kan prit de là occasion de se fâcher contre le chirinbey, et résolut de le faire venir chez lui de force, ayant refusé d'y venir de bon gré; et voici comme il s'y prit.

Le chirinbey, bon musulman, avoit la coutume d'aller tous les jours à la mosquée, accompagné de peu de personnes; le kan disposa des hommes de la garde pour le surprendre à son retour de la mosquée. Le kan ne put donner ses ordres si secrètement, que son beau-frère n'en eût avis. Celui-ci, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une semblable et si prompte trahison, et qui se voyoit d'ailleurs hors d'état de pouvoir se défendre, jugea sensément que le parti le plus sûr étoit de monter promptement à cheval avec quelques domestiques, et de se retirer hors de la Crimée, pour ne pas demeurer à la merci d'un pareil ennemi; ce qu'il exécuta sur-le-champ. La garde qui le devoit arrêter vint incontinent instruire le kan de la fuite du chirinbey. Le kan fit courir après lui, mais avec ordre qu'on le laissât aller où il voudroit, sitôt qu'il seroit sorti de la Crimée; car son dessein étoit qu'on dît dans le public que le chirinbey s'étoit lui-même banni de son pays. Tout fut ainsi exécuté. Nous avons appris depuis ce temps-là qu'il étoit allé en *Circassie,* pour se retirer ensuite dans le pays d'*Aberas.*

Je vous laisse à penser quelle fut dans cette conjoncture la terreur de nos catholiques et notre crainte pour notre mission. Nous perdions la protection que le *chirinbey* nous donnoit, et nous nous croyions continuellement exposés à voir notre chapelle et notre maison pillées, et peut-être détruites par les schismatiques, ennemis plus à craindre que les Turcs mêmes. Mais la Providence, qui a souvent fait voir les effets de ses soins à l'égard de notre

mission, nous a donné dans cette occasion une nouvelle marque de son assistance.

Le nouveau *kan* étoit venu en *Crimée*, avec l'incommodité d'une petite plaie à son bras. Il n'avoit trouvé jusqu'alors personne qui l'en eût guéri parfaitement. Il apprit par occasion que les missionnaires établis en cette ville recevoient souvent des remèdes de France, qu'ils en assistoient gratuitement les malades, et que les malades qui en usoient s'en trouvoient très-bien. Le *kan*, qui vouloit guérir, envoya chez nous pour nous prier de lui porter de nos remèdes. Le P. *de La Tour*, continuellement occupé des œuvres de charité auprès des malades, et qui se charge de la distribution de nos remèdes, lui porta ceux qu'il jugea les plus convenables à sa plaie, dont il connoissoit la nature, et le *kan* le reçut avec toute la bienveillance qu'un malade témoigne à un médecin dont il attend sa guérison. Le P. *de La Tour* lui apprit la manière de se servir des remèdes qu'il lui laissa. Quelques semaines après le *kan* l'envoya chercher, pour lui dire la satisfaction qu'il avoit de l'onguent qu'il lui avoit apporté; et pour lui en donner une marque, il lui assigna ce qu'on appelle en *Crimée* une pension journalière, c'est-à-dire, huit cents *drachmes* de viande, trois pains, et deux chandelles chaque jour. Cette pension a fort accommodé notre maison; car vous savez, mon révérend père, qu'elle n'est pas à son aise: mais le succès des remèdes du P. *de La Tour* fit encore mieux pour notre mission; car, lorsque le *kan* fut entièrement guéri, il appela son bienfaiteur, et lui demanda ce qu'il pouvoit faire pour son service, l'assurant qu'il ne pourroit rien lui refuser.

Le P. *de La Tour* profita de l'occasion si favorable que la Providence lui donnoit, pour demander au *kan* une unique grâce, qui étoit d'honorer sa mission et celle de ses frères d'une patente de protection, afin qu'ils pussent

sûrement et librement continuer leurs services à tous ceux qui en auroient besoin, et qui s'adresseroient à eux. Le *kan* fut ravi de pouvoir lui accorder une faveur qui ne lui coûtoit que du papier. Il ordonna sur-le-champ l'expédition de cette patente, et il voulut lui-même la remettre entre les mains du P. *de La Tour*. Vous ne sauriez croire tous les avantages que nous retirons de cette patente. Elle nous donne la facilité de faire nos fonctions dans notre maison, et au dehors. Les *Arméniens* et les *Grecs* viennent librement chez nous, et nous allons chez eux les instruire, eux et leurs enfans; baptiser ceux-ci, et administrer les sacremens de l'église aux autres; assister les moribonds, et en un mot rendre tous les services qui dépendent de notre ministère.

Après vous avoir fait part, mon révérend père, de cette dernière marque de l'assistance divine, qu'il plut à Dieu d'accorder à notre mission, je reviens au récit de tout ce qui suivit la fuite du *chirinbey*.

Quelque temps après sa fuite, dont le *kan* n'avoit pas manqué de donner avis au grand-visir, il reçut ordre du grand-seigneur de lever dans la petite *Tartarie* dix mille *Tartares*, pour aller en Perse venger le sang *tartare* qui venoit d'y être répandu. Le principal motif de cette levée étoit d'affoiblir les forces de la *Crimée* par dix mille hommes de moins qui l'auroient défendue. Le *kan*, qui, selon les apparences, s'étoit fait donner l'ordre de cette levée, l'exécuta promptement et ponctuellement. Il fit marcher en campagne les dix mille Tartares. Après cette expédition, qui le rendoit le plus fort dans la Crimée, il entreprit de la réduire sous l'empire absolu du grand-seigneur. Pour en venir à bout, il fit faire la recherche des *chirins* les plus riches et les plus attachés au *chirinbey*; et, sous prétexte de leur rebellion aux ordres du grand-seigneur, il fit trancher la tête aux uns, et envoya les autres dans

différens coins de la petite *Tartarie,* si déserts et si stériles, qu'ils n'y pourroient pas vivre long-temps sans y périr de misère. En effet, nous avons déjà appris que plusieurs d'entre eux y sont morts : ce qui reste ici présentement de *chirins* sont si misérables, qu'ils sont hors d'état de donner de l'inquiétude à la Porte. C'est par ces moyens que le *kan*, sans guerre civile, a détruit cette nombreuse et puissante famille de *chirins,* et tous leurs anciens priviléges avec eux.

Vous me demanderez ici, mon révérend père, quel a été l'état de notre mission pendant ce temps d'alarmes : je vous dirai qu'à la faveur de nos patentes de protection, personne ne nous a dit mot; que les Grecs et les Arméniens sont venus à l'ordinaire chez nous; que nous avons été chez eux, et que nous avons même la consolation de voir que la ferveur des catholiques, malgré la crainte des persécutions si ordinaires en ce pays, augmente bien loin de diminuer. Ils aiment la prière, et ils la font aimer en les voyant prier. Ils approchent très-souvent de nos saints mystères. Ils ont une docilité admirable pour ceux qui les gouvernent; l'union entre eux est si parfaite, qu'ils s'appellent frères. Si leur commerce fait naître quelque procès entre eux, ils s'en rapportent volontiers à un tiers, et s'en tiennent à sa décision. Ils ont un grand soin de l'éducation de leurs enfans, et ils les accoutument par leur exemple et par leur conduite à un continuel travail. Au surplus, la catholicité est gravée si avant dans leur cœur, qu'on les trouveroit toujours prêts à perdre plutôt leurs biens et leur vie même, que la religion, dont ils font une profession ouverte.

Les catholiques d'une petite ville qui est à douze lieues d'ici, nommée *Caffa,* viennent de nous donner des preuves éclatantes de la sincérité de leur foi. Le bacha de cette ville, voulant s'enrichir, fut conseillé par des schismati-

ques de le faire aux dépens des catholiques; ils l'assurèrent qu'ils étoient les plus riches du pays, et qu'ils avoient toujours de l'argent caché chez eux. Le bacha, pour profiter de cet avis, leur en fit demander par son lieutenant; cet officier leur fit entendre qu'il y alloit de la prison, s'ils ne satisfaisoient pas incessamment le bacha. La crainte du cachot étoit bien moins grande pour eux que celle de s'attirer, par leur refus, la perte du libre exercice de leur religion. Ils se cotisèrent tous pour faire la somme qu'on leur demandoit. Le lieutenant leur fit espérer que moyennant cette somme on les laisseroit en paix. Mais la Providence prit soin de les venger, quelque temps après, de la violence et de l'injustice qu'on leur faisoit; car le *kasios-ken,* c'est-à-dire le mufti, général de toute la Crimée, ayant été informé de cette injuste avanie, déposa le *cadi,* pour ne s'être pas opposé à cette vexation du bacha, et envoya ordre au bacha de restituer sur l'heure l'argent qu'il avoit injustement reçu, et l'avertit en même temps qu'il y alloit de sa tête, s'il forçoit, comme il faisoit, par ses vexations, les sujets du grand-seigneur, de sortir de ses états pour aller en Pologne, et dans d'autres royaumes, mettre leurs biens et leur vie en sûreté. Cette action de justice a bien consolé nos catholiques, et augmenté leur confiance en Dieu, qui daigne prendre leur cause en main, et leur donner souvent des preuves de ses soins paternels. Nous les recommandons à vos saints sacrifices, et à ceux de tous nos pères. Je vous demande en particulier pour moi les secours de vos prières. J'ai l'honneur, etc.

MISSIONS D'ARMÉNIE.

TABLEAU (EXTRAIT) DE L'ARMÉNIE, PAR LE PÈRE MONNIER.

SUIVANT Strabon et Ptolémée, l'*Arménie* s'étend du mont Taurus à l'Ibérie, et à son orient, jusqu'aux monts Pariadres et à l'Euphrate, qui la séparent de la petite Arménie à son occident. Le mont Taurus la sépare de la Mésopotamie vers le midi. Dans cette étendue de pays naissent plusieurs rivières qui ont leur embouchure dans trois différentes mers, savoir : le Lycus et le Phase dans le Pont-Euxin, l'Araxe dans la mer Caspienne, l'Euphrate et le Tigre dans le golfe Persique. L'Euphrate et l'Araxe sortent, à peu de distance l'un de l'autre, de la montagne anciennement appelée Ahos, au 41e ou 42e degré de latitude. Le Tigre sort du mont Niphate, vers le 39e degré. Toutes ces montagnes sont des parties du Taurus qui, dans sa longueur, prend divers noms. Les Arméniens peuvent vanter leur antiquité, puisque, suivant l'Écriture, l'arche s'arrêta sur les montagnes d'Arménie, après le déluge. Ils ont, comme les Chaldéens et les Égyptiens, leurs antiquités fabuleuses; mais ils ne les font pas, comme ces deux peuples, remonter au-delà du déluge.

On ne peut douter que l'Arménie ait été une province de l'empire des Mèdes et des Perses gouvernée par un satrape, puisque, suivant Strabon, ce satrape étoit obligé d'envoyer tous les ans vingt mille jeunes chevaux au roi de Perse, et qu'Arrien, faisant le dénombrement des

troupes de Darius à la bataille d'Arbelles, y nomme les Arméniens, et leur donne pour chefs Oronte et Mithranste. L'Arménie subit le sort commun de l'Orient; Alexandre la mit au nombre de ses conquêtes, et après sa mort, les chefs de son armée s'étant partagé les divers gouvernemens, elle échut, suivant Justin, à Frataphernc.

Tigrane, l'un de ses rois, ayant reçu chez lui et favorisé Mithridate, Pompée entra dans ses états, et avec une armée de dix mille hommes d'infanterie, trois mille de cavalerie et mille armés de flèches, il défit l'armée de Tigrane, composée de cent cinquante mille hommes d'infanterie, cinquante mille de cavalerie et vingt mille autres soldats armés de frondes et de flèches. Il détruisit la ville de Tigranocerta.

Tigrane ayant perdu une seconde bataille, alla au-devant de Pompée, se prosterna en sa présence et mit son diadême à ses pieds, protestant qu'il ne vouloit le tenir que de la grâce du peuple romain. Pompée lui remit le bandeau royal et le déclara roi d'Arménie, ami et allié du peuple romain. Depuis ce temps, l'Arménie fait une partie assez considérable de l'histoire romaine, surtout à l'occasion des guerres entre les Romains et les Parthes, puis entre les Grecs et les Perses. Elle eut ensuite beaucoup à souffrir des invasions des Sarrasins et des Tartares; enfin les Turcs et les Persans, après de longues guerres, se sont accordés pour la partager entre eux.

Les montagnes toujours couvertes de neige et de glace qui environnent ce pays y entretiennent un froid continuel; il n'est pas rare qu'il y gèle au mois de juin, et malheureusement le bois y est très-rare. Les laboureurs n'ouvrent la terre qu'au printemps, pour faire la récolte vers le commencement de septembre. Leur usage est de faire les sillons très-profonds; ce qui les oblige d'atteler jusqu'à douze paires de bœufs à leurs charrues. Les vignes sont couvertes

de terre pendant l'hiver. Le vin qu'elles donnent mériterait qu'on les laissât toujours enterrées, tant il est mauvais. L'eau-de-vie qu'on en tire ne vaut pas mieux.

Au reste, l'Arménie ne se ressemble pas en toutes ses parties. Pendant que les unes sont exposées au grand froid, les autres souffrent une chaleur excessive. Elle est si grande à Érivan, que ses habitans sont obligés de quitter la ville pour aller chercher le frais sur les montagnes voisines. L'Arménie étant située entre les 37e et 42e degrés de latitude, la chaleur y seroit universelle si elle n'étoit extrêmement tempérée par les neiges abondantes des montagnes qui l'environnent. Erzeroum est la capitale de la partie possédée par les Turcs, et qui est plus étendue que celle des Persans, dont Érivan est la capitale.

Erzeroum est au pied d'une montagne qui donne naissance à deux rivières et à quantité de ruisseaux dont elle est arrosée. Ces deux rivières, se réunissant à trois journées au-dessus, forment l'Euphrate. Le château, bâti sur une hauteur, est dominé par un donjon où l'aga des janissaires loge et commande indépendamment du pacha. On compte à Erzeroum dix-huit mille Turcs, sept ou huit mille Arméniens et environ cinq cents Grecs. Ces derniers habitans, réunis dans un faubourg, travaillent à faire de la vaisselle et des ustensiles de cuivre. Ils ont une petite église. Les Arméniens en ont deux dans la ville. Ils exercent toutes sortes de métiers et font commerce. Il n'est pas permis aux chrétiens d'avoir des maisons dans le château, et lorsqu'ils y vont pour travailler, ou pour leurs affaires, ils sont obligés d'en sortir avant la nuit. Cette ville est le passage le plus fréquenté et le plus sûr entre la Turquie et la Perse; les caravanes qui y arrivent continuellement lui donnent la physionomie d'une ville très-peuplée. Erzeroum est au 40e degré de latitude environ, et néanmoins l'hiver y est rude et long. Le froid commence

en septembre, et à peine en est-on délivré au mois de juin. A deux lieues de cette ville, près d'un village nommé Elija, il y a un bain d'eau chaude entretenu par deux sources qui jettent deux bouillons aussi gros que le corps d'un homme.

D'Erzeroum à *Érivan*, il y a quatorze ou quinze journées de caravanes, les unes plus grandes, les autres plus petites, suivant la commodité des gîtes. On a le choix de deux différentes routes : l'une par Cars, qui est la dernière place des Turcs en Arménie ; l'autre par Teflis, capitale de la Géorgie. *Erivan* est la seule place importante que le roi de Perse possède en Arménie : elle est la conquête de Cha-Séphi, fils de Cha-Abas, qui, l'an 1635, l'emporta d'assaut, et fit main basse sur la garnison turque, qui étoit, dit-on, de vingt-deux mille hommes. Érivan n'étoit pas alors où il est aujourd'hui, mais à huit ou neuf cents pas plus loin.

Les Persans ont jugé que cette nouvelle situation seroit plus avantageuse. Son château est sur un roc escarpé et inaccessible vers le couchant ; le reste est défendu par une triple enceinte de murailles de briques séchées au soleil. C'est la demeure du kan ou gouverneur, et des autres officiers de la garnison. La ville est au-dessus enfermée d'une double muraille, plus remplie de jardins et de vignes que de maisons. On y compte environ quatre mille âmes. Les Arméniens n'en font que la quatrième partie, et ont cependant quatre églises. Au pied du roc sur lequel est bâti le château, on voit une rivière, ou pour mieux dire un torrent nommé Zengui, qui descend d'un grand lac de vingt-cinq lieues de tour, à deux journées et demie de la ville vers le nord ; c'est le lac d'Agtamar. Dans une des îles qu'il forme, il y a un monastère où réside un prélat qui se donne le titre de patriarche d'Arménie, quoique sa juridiction soit bornée dans son île. On dira

en son lieu à quelle occasion fut fondé ce patriarcat imaginaire. Le Zengui va se jeter dans l'Araxe, à trois lieues au-dessous d'Érivan ; on le passe en cette ville sur un beau pont de trois arches, sous lesquelles on a pratiqué des chambres pour y aller prendre le frais. Il y a encore de l'autre côté une petite rivière nommée *Queurboulac*. La ville est de plus arrosée de plusieurs ruisseaux et de fontaines. Cette abondance d'eau n'en donne que de mauvaise à boire, au lieu que celle d'Erzeroum est excellente ; mais, en récompense, le vin d'Érivan est excellent, et celui d'Erzeroum est détestable.

En sortant d'Érivan, on entre dans une charmante plaine, fertile en toutes sortes de fruits et de grains, abondante en riz et coton, avec de beaux vignobles et de gras pâturages. Grand nombre de villages et de jolies maisons de plaisance agréablement situées, donnent à cette ville une vue délicieuse. Les glaces et les neiges n'y manquent pas pendant l'hiver ; mais en été l'air s'enflamme si vivement, et devient si malsain, que le kan et la plupart des habitans sont contraints d'abandonner la ville pour aller respirer un meilleur air sur les montagnes. Elles sont alors couvertes d'un peuple très-nombreux. Il se loge sous des tentes, et l'on dit qu'on y en dresse plus de vingt mille ; car non-seulement les Curdes qui n'en sont pas éloignés, mais encore d'autres peuples qui viennent du fond de la Chaldée, y conduisent leurs troupeaux pour y consumer les herbages, et pour y éviter les chaleurs. Érivan est, de même qu'Erzeroum, le chemin le plus ordinaire des caravanes qui vont de Turquie en Perse, et de Perse en Turquie, parce qu'elles y trouvent plus abondamment, et à bon marché, les rafraîchissemens si agréables aux voyageurs, et toutes les commodités de la vie.

A trois lieues d'Érivan, du côté d'Erzeroum, est le célèbre monastère d'Iehmiadzin ou d'Echmiadzin, qu'on

nomme aussi le *monastère des trois églises*, lieu de la résidence ordinaire du patriarche d'Arménie. Il est composé de quatre grands corps-de-logis, qui forment une vaste cour plus longue que large, dans laquelle l'église patriarcale est bâtie d'une ancienne et solide structure de pierres de taille. Cette disposition des bâtimens, et celle de l'église, est conforme à l'antiquité. Eusèbe, qui nous fait la description de l'église que saint Paulin fit bâtir à Tyr, la place dans une grande cour environnée de bâtimens, pour loger l'évêque, le clergé et leurs officiers. Echmiadzin, dans son étymologie, signifie *Descente du fils unique ;* parce que, selon une ancienne tradition, Jésus-Christ apparut en ce lieu à saint Grégoire l'illuminateur, apôtre d'Arménie, à qui l'église est dédiée. L'église de ce monastère est obscure, mais riche en vases sacrés et en ornemens. Comme elle est l'objet principal de la vénération des Arméniens, le peuple, naturellement dévot, fournit libéralement à sa décoration. Il y a toujours à Echmiadzin un bon nombre de prélats et de vertabiets ; c'est le nom de leurs docteurs ou prédicateurs, qui y vivent comme les moines, c'est-à-dire, très-frugalement. Les moines cultivent de grands et beaux jardins, et toutes les terres d'alentour.

Le mont Ararat est trop célèbre pour n'en pas dire un mot. C'est, dit-on, où l'arche de Noé s'arrêta quand les eaux du déluge commencèrent à baisser. Les Arméniens l'ont en grande vénération : sitôt qu'ils l'aperçoivent, ils se prosternent et baisent la terre. Ils appellent cette montagne *Mesesousat*, c'est-à-dire, montagne de l'arche. On croit, sur l'autorité de Josèphe et de saint Épiphane, que cette montagne est dans l'ancienne géographie le Mont Gordien, *Mons Gordiæus*. Son sommet est divisé en deux pointes, toujours couvertes de neige, et presque toujours environnées de nuées et de brouillards qui en dérobent la

vue. Au bas de la montagne, ce sont des sables mouvans, entrecoupés de quelques pelouses maigres, où de pauvres bergers conduisent des troupeaux qui se sentent de la mauvaise pâture. Plus haut, ce sont d'affreux rochers noirs et entassés les uns sur les autres, où neanmoins des tigres et des corneilles trouvent à se nourrir. On n'y peut parvenir qu'avec d'extrêmes difficultés, à cause de la roideur de la montagne, de l'abondance des sables et du manque d'eau. Le mont Ararat est à dix ou douze lieues d'Érivan, tirant entre le midi et l'occident.

On loue dans les Arméniens un sens droit, leur prudence, leur habileté dans le commerce, leur application continuelle et infatigable au travail, qu'ils aiment d'inclination, un fond de bonté naturelle qui les lie aisément avec les étrangers, qui exclut d'entre eux toute querelle, pourvu que l'intérêt ne s'en mêle pas. Les défauts qu'on leur reproche sont ceux de presque toutes les nations, d'aimer la bonne chère, le vin, et par-dessus tout leur intérêt; mais il faut dire à leur louange qu'il n'est peut-être pas au monde un peuple plus susceptible des sentimens de religion, et plus constant à les suivre. Ils aiment les discours et les livres de piété. Ils n'épargnent rien pour la décoration de leurs églises, qui sont les mieux ornées de tout l'orient. Le christianisme qu'ils professent a pour eux de grandes rigueurs; il les oblige à des jeûnes longs et austères, qu'ils observent avec une régularité si scrupuleuse, qu'ils ne s'en dispensent, ni pour cause des longs et pénibles voyages où leur commerce les engage, ni même pour cause de maladie; leur fidélité à s'acquitter de la prière n'est pas moins édifiante.

On sait que *Cha Abas* Ier, surnommé le Grand, désespérant de garder l'Arménie contre les Turcs, et ne voulant leur laisser qu'un pays désert, enleva plus de vingt-deux mille familles arméniennes, et les divisa en plusieurs

colonies, qu'il dispersa dans les diverses provinces de ses états. Mais la plus grande partie de ces colonies, ayant été confondues avec les mahométans dans les régions éloignées, ont eu le malheur avec le temps d'oublier leur origine et la religion de leurs pères. Il n'en a pas été ainsi de la colonie que Cha-Abas établit à une lieue, et comme dans le faubourg d'Ispahan. Ce prince, qui avoit de grandes vues, ayant reconnu que ses états pouvoient fournir à un riche commerce, mais que les Persans, portés naturellement à l'oisiveté et à la profusion, étoient incapables de l'entreprendre et de l'entretenir, résolut de se servir des Arméniens, peuple d'un naturel tout contraire, pour mettre à profit dans ses états les richesses qu'il y trouvoit. Il comprit d'ailleurs que les Arméniens, étant chrétiens, seroient mieux venus dans l'Europe que toute autre nation qui ne l'étoit pas. Il réussit dans ses desseins; les Arméniens prirent goût au commerce, et depuis ce temps-là ils ont porté par tout le monde le commerce de la Perse. Un des premiers fruits qu'ils en retirèrent, fut de se bâtir une ville près d'Ispahan, capitale de la Perse : ils la nommèrent *Zulfa*, ou Julfa, du nom d'une ville de leur première patrie, et cette ville est aujourd'hui considérable : elle a son kalanther de leur nation. Cet officier est comme qui diroit parmi nous un maire ou un juge de la police.

Le *commerce* ayant fait sortir les Arméniens de leur pays, ils se sont établis, par des colonies volontaires, dans presque tous les endroits où ils l'ont exercé; dans la Géorgie et les provinces voisines, dans la Perse, dans la Turquie, dans la petite Tartarie, jusqu'en Pologne, et dans les autres lieux où les guerres qui ravageoient leur patrie les ont contraints de se réfugier; de sorte que les Arméniens, qui, dispersés comme ils le sont, paroissent un peuple infini, ne feroient peut-être pas, réunis ensemble, deux ou trois provinces de France. Les infidèles, qui sont

leurs maîtres, exercent sur eux un dur empire; ils les chargent d'impôts et les exigent avec violence, ce qui entretient dans les esprits de toute la nation une timidité qui passe des pères aux enfans. Mais, qui plus est, ils aggravent eux-mêmes leur propre servitude, faisant éclater au dehors des dissensions et des jalousies mutuelles, qui servent de prétexte à leurs maîtres pour leur faire des avanies et pour en tirer de grosses sommes. Il n'y a point de noblesse parmi eux, non plus que parmi les autres peuples d'Orient. L'exclusion qu'ils ont des emplois honorables, ne leur laisse pour toute distinction que celle d'avoir plus ou moins de biens. Tous apprennent un métier dans leur jeunesse, et cessent de l'exercer quand ils se mettent au commerce, ou qu'ils ont d'ailleurs de quoi faire subsister leur famille. Une grande partie de la nation est occupée des travaux de la campagne, à labourer les terres et à cultiver les vignes.

Les femmes, comme toutes celles de l'Orient, sont condamnées, pour ainsi parler, à une prison perpétuelle. Si elles sont obligées de sortir du logis, c'est toujours sous l'enveloppe d'un long manteau et d'un grand voile blanc, qui les couvrent de telle manière, qu'ils ne leur laissent de libre que les yeux pour se conduire et le nez pour respirer. Cependant, afin qu'elles puissent se visiter et s'entretenir, on leur fait des portes de communication avec les maisons voisines; mais ces portes, bien différentes de celles du temple de Janus, s'ouvrent quand les dames sont en paix, et se ferment quand elles sont en guerre. Les filles et les jeunes femmes ne paroissent à l'église qu'une ou deux fois l'année, quoiqu'elles aillent bien plus souvent aux bains. Voilà à peu près l'état où se trouvent à présent les Arméniens.

Le *patriarche*, qui, ainsi que nous l'avons dit, fait sa résidence à *Echmiadzin*, est reconnu et honoré par tous

les Arméniens, non-seulement de la grande Arménie, mais encore par ceux qui commercent dans la Perse, la Romélie et la petite Tartarie, comme le chef de leur église et de leur gouvernement ecclésiastique. Ce prélat prend lui-même le nom et la qualité de pasteur catholique et universel de toute la nation, quoiqu'elle se soit laissé malheureusement diviser entre elle par un ancien schisme, dont nous dirons l'origine ailleurs. Outre ce grand et célèbre patriarcat, trois autres prélats ont encore le titre de patriarche, mais ils sont bien moins considérés et moins considérables : le premier de ces trois prélats réside à Sis ou en Cilicie, et étend sa juridiction sur la petite Arménie et les provinces voisines, sur l'Anatolie et sur la Syrie. Les deux autres sont à peine connus ; leur pouvoir est borné dans l'espace d'un diocèse ; l'un est en Albanie, et l'autre à Agtamar. Les Arméniens catholiques de la province de Naschivan ont un archevêque, qui relève immédiatement du Saint-Siége. Ce prélat et tout son clergé sont de l'ordre de Saint-Dominique, mais du rit arménien. Les Arméniens établis en Pologne, et unis à l'église romaine, ont aussi un archevêché à Léopol.

Le grand patriarche est élu à la pluralité des voix des évêques qui se trouvent à Echmiadzin. L'acte de son élection est envoyé à la cour de Perse, pour en avoir l'agrément du roi. Cet agrément s'achète sous le nom spécieux d'un présent pour sa majesté et pour ses ministres. Mais si l'ambition et la partialité viennent à partager les suffrages, et à causer une double élection, alors le patriarcat est mis à l'enchère, et adjugé au plus offrant et dernier enchérisseur. Le roi n'attend pas toujours que l'élection soit faite, il la prévient quand il veut ; et même, sans y avoir égard, il nomme pour patriarche qui il lui plaît. Le patriarche, ainsi nommé ou agréé par le roi, prend possession de sa dignité, dont il est rare qu'il soit déposé

avant sa mort. Lorsqu'il est une fois monté sur son siége, il s'attribue un pouvoir absolu sur les autres prélats, archevêques et évêques, avec le droit non-seulement de les nommer et de les consacrer, mais même de les destituer. Ce droit cependant est bien resserré par le fait, et réduit uniquement à confirmer les élections qui se font par les églises particulières, ou les nominations qui viennent de la part du grand-seigneur ou du roi de Perse. Le patriarche consacre la plupart de ces prélats à Echmiadzin. Il en consacre même plusieurs autres, sans leur assigner d'église propre, et qui sont à peu près comme nos évêques *in partibus*. C'est pourquoi il a toujours dans son monastère et auprès de sa personne plusieurs de ces évêques, et quelques autres, forcés par des persécutions d'abandonner leurs siéges.

Les *revenus du patriarche* sont très-considérables, et montent tout au moins à deux cent mille écus, sans que, pour être si riche, il en soit plus magnifique; car il est vêtu simplement, et porte, comme les moines, une cuculle et un manteau noir; sa nourriture est frugale, vivant en communauté et comme sa communauté, c'est-à-dire qu'il ne mange jamais de viande, qu'on ne lui sert que des légumes, qu'il ne boit point de vin, et qu'on ne lui voit ni train ni équipage. Son grand revenu vient en partie des terres appartenantes à son monastère, et en partie des contributions de tout son peuple; mais ce revenu est presque tout consumé à acheter de la protection à la cour, à entretenir le monastère, à réparer et à orner des églises, à contribuer aux frais de la nation, et à payer le tribut pour quantité de pauvres, dont l'indigence seroit une occasion prochaine d'abandonner le christianisme. Tous les trois ans le patriarche bénit le saint chrême, et députe quelques-uns des évêques qui sont auprès de lui, et sans territoire, pour le porter aux prélats qui ont des diocè-

ses, et ceux-ci le distribuent aux curés. Cette distribution est très-fructueuse au patriarche; car chaque Arménien se fait honneur et gloire, dans cette occasion, de faire un présent au patriarche, selon l'étendue de ses moyens. Outre un procureur ou receveur établi en chaque église par le patriarche, pour recevoir les gratifications qui lui sont faites, il met continuellement en campagne, soit des évêques, soit des vertabiets, pour lever ses droits et pour porter ses ordres. Ces courses ne sont jamais stériles à ceux qui les font; ils sont très-bien reçus partout, et les présens ne leur manquent jamais.

Chaque église particulière a son conseil composé des anciens les plus considérables : ils élisent leur *évêque*, et l'élu va se faire sacrer à Echmiadzin. Ils prétendent avoir droit de le destituer s'ils n'en sont pas contens; ce qui retient leur évêque dans la crainte continuelle, ou de sa déposition de la part du conseil, ou de l'excommunication de son patriarche, laquelle leur est très-sensible. Les évêques font leur résidence ordinaire dans les monastères, et y vivent en communauté avec les moines. Leur revenu consiste dans les aumônes et dans les revenans-bons qu'ils exigent pour les ordinations et pour les secondes noces. Ils ne portent point la croix sur la poitrine, comme nos évêques; mais ils ont la mître, l'anneau et la crosse.

Les *vertabiets* ou docteurs tiennent un grand rang dans l'église d'Arménie. Ils ne font point de difficulté de prendre le pas sur les évêques qui n'ont pas le degré de docteur. Ils portent la crosse, et ont une mission générale pour prêcher partout où il leur plaît. Plusieurs sont supérieurs de monastères, et les autres courent le monde, débitant leurs sermons, que les peuples écoutent avec respect. Pour avoir et porter ce titre honorable de vertabiet, il ne leur en coûte que d'avoir été disciples d'un vertabiet : celui qui l'a une fois acquis le communique à autant d'au-

tres de ses disciples qu'il le juge à propos. Lorsqu'ils ont appris le nom des saints pères, quelques traits de l'histoire ecclésiastique, surtout de ceux qui ont rapport à leurs opinions erronées, c'en est assez; les voilà des docteurs consommés. Au reste, ces vertabiets se font rendre un grand respect : ils reçoivent, étant assis, les personnes qui les vont voir, sans en excepter même les prêtres. On s'avance modestement vers eux pour leur baiser la main; et, après s'être retiré à trois ou quatre pas d'eux, on se met à genoux pour recevoir leurs avis. Les beaux endroits des sermons qu'ils font au peuple sont des histoires fabuleuses, souvent mêlées d'invectives contre les Latins. Leur morale tend ordinairement à entretenir des pratiques superstitieuses, telles qu'est celle de sacrifier des animaux.

Tous les *prêtres séculiers* sont curés; si plusieurs desservent une même église, la paroisse se partage entre eux. Ils sont mariés avant que de recevoir l'ordination. Pour ce qui est de leur science, comme ils sortent ordinairement de la lie du peuple, elle ne va guère plus loin qu'à savoir lire couramment le missel, qui est en arménien littéral, et à entendre les rubriques. Toute leur préparation pour recevoir l'ordre de la prètrise se termine à demeurer quarante jours dans l'église; le quarantième jour ils disent la messe; elle est toujours suivie d'un grand festin, pendant lequel la papadie, c'est-à-dire, la femme du nouveau prêtre, demeure assise sur un escabeau, les yeux bandés, les oreilles bouchées, et la bouche fermée, pour marquer la retenue qu'elle doit avoir à l'égard des saintes fonctions où son mari va être employé. Chaque fois qu'un prêtre doit dire la messe, il passe la nuit précédente dans l'église : si l'église a plusieurs prêtres, l'hebdomadaire y passe toutes les nuits de sa semaine.

Tout le peuple chante; les *jeunes gens*, qui apprennent à chanter dès leur enfance, mêlent leurs voix avec celles

de leurs pères et mères ; mais ce qui est infiniment édifiant, c'est de voir la modestie que tous observent dans leurs exercices de religion, et dans les lieux saints. Lorsque les enfans ont appris à lire, leurs maîtres d'école les présentent à l'évêque ; l'évêque les ordonne dès l'âge de dix ou douze ans; et après l'ordination, ils demeurent deux ou trois jours à l'église sans en sortir. On les y fait lire, ils y jouent, on leur y porte à manger, et ils y couchent : ils ont toujours leur petit surplis sur le corps, et ils ne le quittent que lorsque les prêtres les reconduisent chez leurs parens ; les parens et les amis du nouvel ordonné ne manquent pas de régaler l'évêque avec ses prêtres. L'évêque ne reçoit que douze sous de chaque ordonné.

L'ancienne tradition, sur *l'établissement du christianisme dans l'Arménie*, est que les apôtres ayant partagé entre eux tout l'univers, pour porter les lumières de l'Évangile jusqu'aux extrémités les plus reculées et les moins connues, *saint Barthélemi et saint Thadée* furent envoyés aux Indes, et ensuite en Arménie, pour annoncer le royaume de Dieu à *Abgare*, roi d'Édesse ; et que ce prince, touché de leurs paroles, embrassa la foi chrétienne et la fit embrasser à ses peuples. C'est par la même tradition que nous savons qu'Abgare, qui vécut saintement et constamment dans sa foi, eut pour successeur *Ananus* son fils, lequel, bien différent de son père, fut un roi impie et ennemi des chrétiens. *Sanatragus*, fils de la sœur d'Abgare, régna après Ananus et apostasia. C'est à ce prince apostat, à son frère *Pollimius* et à un autre petit roi de Babylone, que l'on attribue la mort des deux saints apôtres saint Barthélemi et saint Thadée. Le dernier ordonna évêque d'Édesse *saint Atthée*, qui fut couronné du martyre sous Ananus, fils d'Abgare, et qui alla en recevoir la palme dans le ciel, pendant que saint Thadée, son maître, combattoit encore sur terre pour la mériter.

Saint Atthée eut pour successeur *Théophile* dans la même église ; mais depuis Théophile jusqu'au temps de Constantin, ou environ, la tradition et l'histoire ne font mention d'aucun roi d'Arménie qui ait fait profession de la foi chrétienne, et même ne nous font apercevoir aucun vestige du christianisme dans cette nation. Mais le Seigneur, qui se ressouvient toujours de sa miséricorde, voulut donner un nouvel apôtre aux Arméniens, et cet apôtre fut saint *Grégoire,* surnommé l'illuminateur. Il étoit, disent les historiens, issu de leurs rois Arsacides. Son père, nommé Anac, fut un traître, qui assassina Chosroës, son roi et son parent, dans le temps que celui-ci, les armes à la main, remportoit de continuelles victoires sur Artasiras, roi de Perse, et qu'il conquéroit l'Assyrie. L'auteur de ce crime énorme fut à l'instant jeté du haut d'un pont dans un fleuve très-rapide, où il fut noyé, et ses enfans furent mis à mort. Grégoire, dont nous parlons, fils d'un tel père, mais destiné de Dieu pour être l'apôtre des Arméniens, fut préservé du sort de ses frères. Il se réfugia à Césarée de Cappadoce, où il fut reçu chez une dame vertueuse, qui prit grand soin de le faire bien instruire de tous les principes et des saintes pratiques de la religion chrétienne.

A peine fut-il en état de les enseigner à ses compatriotes, qu'il commença parmi eux son apostolat. Il annonçoit l'Évangile de Jésus-Christ, et en particulier et en public. Les Arméniens, charmés d'entendre un de leurs frères qui les instruisoit avec tant de science et de zèle, accouroient de toutes parts pour suivre ses instructions. Tiridate, fils de Chosroës, qui régnoit alors, fut bientôt informé que le fils d'Anac, l'assassin de son père, prêchoit le christianisme dans ses états avec un succès surprenant. La haine de ce prince contre le christianisme, et son vif ressentiment du meurtre du roi son père, l'irritèrent à

l'excès contre Grégoire. Il le fit arrêter et tourmenter de toutes manières ; sa fureur s'étendit jusque sur tous les chrétiens de l'un et l'autre sexe, qu'il persécutoit à toute outrance. Tiridate se convertit cependant quatorze ans après. C'est alors que Grégoire alla à Césarée de Cappadoce pour se faire ordonner évèque par Léon, archevêque de cette ville ; à son retour, il établit son siége épiscopal à Vagarsciabat, capitale d'Arménie, et situé au lieu où est aujourd'hui le monastère d'Echmiadzin. Ses premières prédications sur le bord de l'Euphrate produisirent chaque jour des effets surprenans et presque incroyables : un nombre considérable d'Arméniens furent régénérés dans les eaux salutaires du baptême ; et Tiridate, voulant donner au successeur de saint Pierre des preuves sincères de sa conversion, fit le voyage de Rome, accompagné de Grégoire et des principaux de sa cour. Saint Sylvestre occupoit alors le Saint-Siége, et Constantin tenoit l'empire. Ils reçurent l'un et l'autre le roi Tiridate et Grégoire avec tous les honneurs possibles, et les plus grandes démonstrations d'amitié. Grégoire, en présence du pape et de l'empereur, fit la profession de foi au nom du roi et de ses sujets, reconnut la primauté du pape, et supplia sa sainteté de recevoir à sa communion son église et sa nation. Le saint pape reçut l'un et l'autre avec toute la joie d'un père qui voit revenir à soi ses enfans. Il fit plus ; car, pour donner à ses nouveaux enfans des marques de sa tendresse, et pour mettre leur évêque plus en état de leur être utile, il le sacra premier patriarche des Arméniens, et lui donna le pouvoir d'établir des patriarches chez les Ibériens et chez les Albanois.

Grégoire gouverna trente ans l'Église d'Arménie. Ses successeurs restèrent attachés à l'Église romaine pendant deux siècles, et maintinrent la foi pure ; mais le siége patriarcal ayant été transféré à *Thévin*, le patriarche

Niercès, surnommé *Achdaraghensis,* tint, vers l'an 520, dans cette ville qui étoit probablement déjà sous la domination persane, un conciliabule de dix évêques dans lequel il se déclara pour l'hérésie des *monophysites.* On suppose qu'il voulut faire sa cour aux Persans idolâtres, qui cherchoient à mettre la division entre les Grecs et les Arméniens, unis par leur commune opposition à l'idolâtrie. C'est ainsi que le schisme s'établit dans l'église d'Arménie, et s'y est maintenu jusqu'à nos jours, quoique grand nombre de patriarches eussent fait leur soumission au Saint-Siége de Rome.

Le rit des Arméniens schismatiques consiste particulièrement dans la liturgie, dans les sacremens, dans les fêtes, dans les jeûnes, dans le chant, et dans les prières publiques. J'en ferai autant d'articles.

De la liturgie. Dans les églises, le pavé est couvert de nattes ou de tapis. La coutume est de quitter par respect ses souliers lorsqu'on y entre. Les autels sont de pierre, sans reliques, simples, étroits, et faits de manière qu'on peut aisément tourner tout autour. Le crucifix est peint, ou fait de nacre de perles enchâssées dans du bois. Le calice et la patène ressemblent aux nôtres. On les couvre d'un voile de crépon, sans pale. Le sanctuaire est séparé de l'église par un grand rideau, qu'on tire pendant le mystère de la sainte messe. Il est rare qu'on dise deux messes en un jour dans la même église; mais on n'en dit jamais qu'une sur chaque autel. Le prêtre qui la doit dire couche dans l'église pendant la semaine. On n'y célèbre que des messes hautes, et toujours à la pointe du jour; mais la veille de l'Épiphanie, et la veille de Pâques, les messes se disent le soir.

Le célébrant porte un bonnet rond, dont la pointe se termine en croix; son aube est étroite et courte; il a sur chaque bras un manipule, qui est une espèce de manche,

qui ne monte que jusqu'au coude ; son étole est ornée de croix ; les extrémités en sont étroites. L'amict du prêtre est comme un collier de moine, d'argent ou d'or, d'où pend une toile sur les épaules ; il est ensuite revêtu d'une chape. Les prêtres assistans n'ont simplement qu'une chape sur leurs habits. Les diacres ont une aube sans ceinture, et une étole sur l'épaule gauche, qui pend devant et derrière. Les sous-diacres et les clercs ont un surplis ou une aube étroite, qui descend jusqu'aux talons. Le surplis ou l'aube sont marqués de croix, peintes en fleurs sur la poitrine, sur les deux manches, et sur le milieu du dos, avec quatre autres croix plus petites aux quatre coins.

Les cérémonies des prêtres à l'autel sont celles-ci : le prêtre habillé se lave les mains, dit l'*Introït* au pied de l'autel, et fait seul sa confession, en termes presque semblables aux nôtres. Le prêtre assistant dit *Misereatur ;* le célébrant, étant monté à l'autel, le baise trois fois ; l'archidiacre lui porte l'hostie, qui est d'un pain sans levain, et le prêtre la place dans un trou fait exprès dans la muraille, semblable à celui où l'on met les burettes dans quelques-unes de nos églises. Il y pose aussi le calice, après y avoir mis du vin pur et sans eau. Le diacre dit du milieu de l'église ces paroles : *Bénissez, Seigneur.* Le célébrant poursuit seul, disant : *Bénédiction et gloire au Père et au Fils;* et récite le psaume, l'antienne et l'hymne du jour ; les clercs chantent trois fois le *Trisagion,* avec l'addition de Pierre Gnaphée : *Saint Dieu, saint fort, saint immortel,* qui avez été crucifié pour nous, ayez pitié de nous. Les clercs ayant fini, le célébrant lit le psaume, la prophétie et l'épître propre du jour ; il se tourne vers le peuple, et dit : *La paix soit avec vous; et avec votre esprit,* répondent les clercs : ces paroles se répètent sept fois pendant la messe.

Le diacre lit l'évangile du jour. Dans le symbole, qui

se chante après l'évangile, en parlant du Saint-Esprit, le schisme a supprimé ces mots : *Qui procède du Père et du Fils*. Les *oblata* se font ensuite en cette manière : le célébrant, le diacre et les clercs les portent en procession autour de l'autel, et chantent : « Le corps du Seigneur et le sang de la rédemption est en présence ; » et le peuple se prosterne. Le prêtre, étant remonté à l'autel, et s'étant lavé les doigts, se tourne du côté du diacre et lui donne le baiser de paix. Le diacre dit alors : « Donnez-vous la paix mutuellement, dans le baiser de pureté ; et vous, qui n'êtes pas dignes de communiquer aux mystères, descendez à la porte, et priez. » Le célébrant étant venu à la consécration, il prononce d'abord ces paroles : « Prenant le pain dans ses saintes, divines, immortelles, immaculées et agissantes mains, il bénit, rendit grâces, rompit, donna à ses disciples choisis, saints et assis.... »

Le prêtre continue, et profère les paroles sacramentelles, telles que nous les proférons, sur le pain et sur le vin, qu'il élève pour être adorés du peuple. Après la consécration, et quelques prières faites avec des bénédictions, le célébrant lève le voile qui couvre le calice, et, prenant l'hostie en main, dit trois fois : « Par ceci, tu seras véritablement le pain bénit, le corps de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. » Il ajoute et dit trois fois : « Ton Saint-Esprit coopérant, » et couvre le calice. Après ces paroles, le prêtre prie pour tous les états réguliers et séculiers. Le diacre, en chantant, fait mention des saints, et en particulier des saints *Thadée* et *Barthélemi*, et de *Grégoire l'Illuminateur*, auxquels il joint *Jean Orodnicti*, *Grégoire Dukeratsi*, et *Barsam*, tous trois hérétiques. Il fait aussi mémoire d'*Abgare*, *Constantin*, *Tiridate* et *Théodose*. L'oraison dominicale est chantée par le peuple. Après l'oraison, le prêtre se tourne deux fois vers le peuple, et, lui montrant l'hostie sur le calice, dit

d'abord : « Les choses saintes aux saints, » et à la seconde fois il ajoute : « Mangez le saint vénérable corps et sang de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ avec sainteté, lequel descend du ciel, habite parmi nous; il est la vie. » L'*Agnus Dei* se dit dans les termes dont nous nous servons, ou approchans, et le célébrant fait la communion. La communion étant faite, le diacre dit au peuple : « Approchez avec crainte et avec foi, et communiquez au saint : j'ai péché contre Dieu. Nous croyons au Père, Dieu vrai; nous croyons au Fils, Dieu vrai; nous croyons au Saint-Esprit, Dieu vrai. Nous confessons et croyons que c'est le vrai corps et sang de Jésus-Christ, qui nous sera en rémission de nos péchés. » Des clercs répondent et chantent : « Notre Dieu et notre Seigneur nous a apparu; béni celui qui vient au nom du Seigneur. » Alors le peuple communie; le célébrant le bénit, et chante : « Faites vivre, Seigneur, votre peuple; » les clercs poursuivent en chantant : « Nous sommes remplis de vos bontés. » Le diacre ajoute : « Avec foi et avec paix; » et les clercs avec lui disent : « Nous rendons grâces. » Le célébrant marche ensuite vers le milieu de l'église; il y fait quelques prières, et les finit en se tournant du côté du peuple, disant : « La plénitude de la loi et des prophètes; vous êtes le Christ Dieu. » Puis il monte à l'autel, et après trois adorations : « Seigneur Jésus-Christ, dit-il, ayez pitié de nous. » L'évangile de saint Jean se récite à la fin de la messe, selon la coutume de l'Église latine.

Pendant la messe les officians ne font aucune génuflexion, mais seulement des inclinations : le célébrant bénit le peuple plus de cinquante fois, étendant la main sans tourner le corps. Le diacre prononce presque autant de fois, et en même temps, ces paroles : « Bénissez, Seigneur. » Avant la messe, les Arméniens font une profession de foi qui est hérétique. Elle commence par un

exorcisme, et finit par une confession de toutes sortes de crimes les plus capables de choquer les oreilles pieuses et chastes. Pour ce qui est de l'office divin qu'on récite dans les églises arméniennes, l'ancienne langue de la nation, qu'on peut appeler un arménien littéral, y est seule en usage; mais son intelligence est réservée aux ministres des autels, lesquels très-souvent ne savent autre chose que le lire. C'est non-seulement par ce rit singulier que la nation se distingue des autres sociétés chrétiennes, mais encore par l'administration des sacremens, où ils ont introduit des abus à corriger, et d'autres à abolir, comme on va le voir.

Du baptême. L'évêque ou le prêtre qui administre le sacrement de baptême, reçoit d'abord l'enfant hors de la porte de l'église, qu'on tient fermée : il y récite le psaume 130, et diverses prières. Ensuite, se tournant vers l'occident, il répète trois fois l'exorcisme; puis, se tournant vers l'orient, il fait trois fois les demandes ordinaires sur la créance des principaux articles de la foi, et dit le psaume *Confitemini,* qui est le 117e. Alors la porte de l'église s'ouvre; et étant ouverte, on marche vers les fonts baptismaux. Le prêtre y oint l'enfant d'huile bénite. Il récite à haute voix le psaume *Vox Domini super aquas,* et le troisième chapitre de saint Jean, où Jésus-Christ instruit Nicodème de la nécessité d'une régénération spirituelle que le saint baptême opère en nous; puis il y bénit l'eau des fonts. Il y plonge le crucifix, et y répand le saint chrême, disant trois fois *alleluia,* avec ces paroles : « Que cette eau soit bénite, ointe et sanctifiée. » Après ces premières cérémonies, le prêtre demande le nom qu'on donne à l'enfant; et, le nommant alors par son nom, il le plonge entièrement trois fois dans l'eau des fonts, disant à chaque immersion : « N., serviteur de Jésus-Christ, qui se présente de sa propre volonté au baptême, est maintenant baptisé par moi, au nom du Père, du Fils

et du Saint-Esprit. Vous êtes racheté par le sang de Jésus-Christ, délivré de la servitude du péché; vous êtes fils adoptif du Père céleste, cohéritier de Jésus-Christ, temple du Saint-Esprit. »

Un autre rituel arménien prescrit une différente manière de conférer le baptême. Le prêtre dit à la première immersion, *au nom du Père;* à la seconde, *au nom du Fils;* et à la troisième, *au nom du Saint-Esprit.* Cette répétition, *au nom,* est contraire à l'institution de Jésus-Christ, dans laquelle les saints pères remarquent, contre les ariens et les Macédoniens, que les trois personnes de la sainte Trinité sont énoncées sous les mots *au nom,* une fois prononcés, pour marquer l'unité des trois personnes en essence. Les Arméniens attendent le huitième jour après la naissance d'un enfant pour le faire baptiser, et il n'arrive que trop souvent que l'enfant meurt pendant cet espace de temps sans baptême. Quelques-uns de leurs docteurs, pour se mettre à couvert de ce juste reproche, soutiennent que, dans cette occasion, le baptême n'est pas absolument nécessaire à l'*enfant;* et c'est ce qui a donné occasion de les accuser de ne pas croire le péché originel. Cependant il est certain que la nation, en général, croit à la nécessité du baptême.

De la confirmation. Elle se donne aux enfans incontinent après le baptême; le même prêtre administre l'un et l'autre sacrement : tel est l'usage ordinaire des églises du Levant. Leur chrême n'est pas seulement composé d'huile d'olive et de baume, on y ajoute le suc de différens aromates confondu dans du vin. Comme l'huile d'olive est très-rare dans le pays, quelques églises y avoient substitué l'huile de sésame; mais on l'a retranchée, n'étant pas une matière convenable. La bénédiction du saint chrême est attribuée au seul patriarche des Arméniens; il en envoie chaque année une portion aux évêques, pour

en faire la distribution aux prêtres. Ceux-ci, craignant souvent d'en manquer, y ajoutent une huile étrangère, et s'exposent à l'altérer considérablement. Le rituel prescrit aux ministres de la confirmation de faire premièrement le signe de la croix, avec le chrême, sur le front de l'enfant qui vient d'être baptisé, et il prononce ces paroles : « La suave onction, au nom de Jésus-Christ, est répandue sur vous; le sceau des dons célestes au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Il ne répète point l'invocation des trois personnes de la sainte Trinité aux onctions suivantes. A celle des yeux, il dit : « L'onction de la sanctification éclaire vos yeux, afin que vous ne vous endormiez jamais dans le sommeil de la mort. » Aux oreilles : « L'onction de la sanctification, pour vous faire entendre les commandemens de Dieu. » Aux narines : « L'onction de la sanctification vous soit, au nom de Jésus-Christ, une garde à votre bouche, une porte forte sur vos lèvres. » Dans le creux des mains : « L'onction de la sanctification soit en vous, au nom de Jésus-Christ, la cause des bonnes œuvres. » Sur la poitrine : « L'onction de la sanctification formera en vous un cœur pur, et renouvellera l'esprit droit dans vos entrailles. » Sur la paume des mains, il dit : « L'onction de la sanctification vous sera, au nom de Jésus-Christ, un bouclier pour repousser les flèches du malin esprit. » Sur les pieds, il dit : « L'onction de la sanctification dirigera vos pas à la vie éternelle. » Après toutes ces onctions faites, le ministre met une couronne sur la tête de l'enfant, et le communie étant encore à la mamelle.

De l'eucharistie. Les Arméniens administrent le sacrement de l'eucharistie d'une manière qui leur est particulière. Le prêtre ne consacre qu'une seule hostie, quelque grand que soit le nombre des communians. Leur hostie est ronde, mais trois ou quatre fois plus épaisse que les nôtres. Après avoir compté ceux qu'il doit communier, il

rompt l'hostie en autant de petites parties qu'il y a de communians; il les fait tremper toutes dans le sang de Jésus-Christ, et, les en tirant avec les doigts, il les porte dans la bouche des communians qui se présentent à lui, étant tous debout. Les Arméniens communient les enfans immédiatement après le baptème et la confirmation, nonobstant le grand inconvénient dont ils sont souvent témoins, que les enfans rejettent la particule de l'hostie qu'ils ne peuvent avaler. Nous ne nous taisons pas sur cet abus, non plus que sur un autre qui lui est contraire; c'est la rareté des communions parmi les adultes; car plusieurs passent les années sans s'en approcher, ou n'en approchent que deux fois l'année; savoir, le samedi saint et le jour de l'Épiphanie. Quant à leur manière de donner le saint viatique aux malades, leur rituel ordonne que le prêtre sera précédé de la croix et d'un encensoir : il récite des psaumes, des épîtres et des évangiles, le symbole de la foi, auquel il ajoute le *Trisagion*. Je ne sais pourquoi ils ont pour pratique de ne donner la communion, même aux malades, que quarante jours après la précédente communion.

De la pénitence. L'incapacité des prêtres arméniens a introduit plusieurs abus intolérables dans l'usage du sacrement de la pénitence. Le confesseur, pour avoir plus tôt fait, et pour recevoir sa rétribution, a par écrit une longue liste de péchés qu'il récite, sans en supprimer les plus énormes. Le pénitent, soit qu'il s'en connoisse coupable ou non, répond : « J'ai péché contre Dieu. » Si un confesseur, mieux instruit de son devoir, interroge son pénitent, il ne lui dira mot sur l'accusation qu'il lui fera des péchés griefs; mais s'il vient à s'accuser de quelques faits qui sont plutôt des superstitions que des péchés, comme d'avoir tué un chat ou un oiseau, alors le confesseur, prenant un ton sévère, fait de rudes réprimandes à son pénitent, et

lui impose de rigoureuses pénitences. Il n'oublie pas surtout de le questionner s'il n'a point de biens d'autrui ; car, si le cas y échoit, il s'applique, ou à son église, la restitution qui est due à l'homme volé. Les termes dont les Arméniens se servent pour prononcer l'absolution, sont différens de ceux que les Grecs y emploient. Les termes de ceux-là sont absolus, et ceux des derniers ont une forme déprécatoire. Voici la formule des Arméniens : « Que Dieu, qui a de l'amour pour les hommes, vous fasse miséricorde; qu'il vous accorde le pardon des péchés que vous avez confessés, et de ceux que vous avez oubliés ; et moi, par l'autorité que me donne l'ordre sacerdotal, selon les divines paroles : *Tout ce que vous avez délié sur la terre sera délié dans le ciel;* avec les mêmes paroles, je vous absous de tous les péchés que vous avez commis par pensées, paroles et œuvres, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

De l'extrême-onction. Les Arméniens reconnoissent l'extrême-onction pour un des sept sacremens institués par Jésus-Christ ; mais ils en ont presque aboli l'usage, sous prétexte que l'extrême-onction ayant, disent-ils, la vertu d'effacer les péchés, les peuples se prévaloient de cette opinion pour s'exempter de la peine de confesser leurs péchés et de faire pénitence. Ainsi, pour corriger cet abus, ils ont supprimé le sacrement de l'extrême-onction. Il faut cependant remarquer ici que dans les Églises d'Orient on l'administre indifféremment aux sains et aux malades; car, disent-ils, Jésus-Christ l'a institué pour guérir les maladies du corps et de l'âme ; et c'est pour nous instruire de ce double effet du sacrement, qu'on l'appelle l'onction des infirmes ; or, il arrive assez souvent que le corps étant en santé, l'âme est malade par la grièveté de ses péchés. Mais les Arméniens ont une pratique bien singulière à l'égard des prêtres après leur mort.

Un prêtre vient-il de mourir, on en avertit aussitôt un autre prêtre, qui apporte le saint chrême, et qui en fait des onctions en forme de croix sur la main, sur le front, et sur le haut de la tête du cadavre, disant : « Que la main de ce prêtre soit bénie, ointe et sanctifiée par ce signe de la sainte croix, par cet évangile et par le saint chrême, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Il répète la même formule, en faisant les deux autres onctions : c'est dans cette dernière cérémonie, concluent quelques-uns de leurs docteurs, que consiste, à proprement parler, le sacrement de l'extrême-onction. Les Arméniens ont encore pour pratique de laver les pieds de tous ceux qui sont à l'église. Après les avoir lavés, les prêtres les oignent de beurre, en mémoire du parfum que la femme pécheresse répandit sur les pieds du Sauveur. Ils se servent de beurre au défaut d'huile, qui est rare dans le pays. L'évêque le bénit, avant que de commencer le lavement des pieds, et dit en le bénissant : « Seigneur, sanctifiez ce beurre, afin qu'il soit un remède contre toutes les maladies, qu'il donne la santé à l'âme et au corps de ceux qui en reçoivent l'onction. » Leur rubrique porte que cette pratique est recommandée par les apôtres inspirés du Saint-Esprit.

De l'ordre. Le rit que les Arméniens observent dans les ordinations est conforme, plus qu'aucun autre des Églises d'Orient, à celui de l'Église romaine. Aussi se glorifient-ils de l'avoir reçu du pape saint Grégoire-le-Grand, pour lequel ils conservent une singulière vénération. Les prières que fait l'évêque en donnant les ordres, sont belles et édifiantes. La tonsure chez les Arméniens est, comme parmi nous, l'entrée dans l'état ecclésiastique, avec cette différence que le rit romain ne donne aucun office au tonsuré dans l'église, et que le rit arménien le charge du soin de tenir l'église propre et nette; c'est pourquoi l'évêque met entre les mains du tonsuré un balai, et lui dit : « Re-

cevez le pouvoir de nettoyer l'église de Dieu, et qu'en même temps le Seigneur vous nettoie des péchés que vous avez pu commettre. » Les Grecs confondent les autres quatre ordres, qu'on appelle moindres, dans celui de lecteur. Mais les Arméniens les distinguent, et celui qui les reçoit reçoit de l'évêque, ainsi que dans le rit romain, ce qui doit être de son office : le portier reçoit les clefs de l'église, et l'évêque lui dit : « Comportez-vous comme ayant à rendre compte à Dieu des choses qui sont fermées sous la clef, et qui vous sont données ; soyez vigilant ; priez tandis que vous ouvrez, et fermez la porte de l'église. » L'évêque ensuite le conduit à la porte, et le diacre dit trois fois à l'évêque : « Enseignez-le. » L'évêque met la clef dans la serrure, disant aussi trois fois : « Faites ainsi. » Les autres moindres se donnent avec les cérémonies et les avertissemens qui leur sont propres. L'habit de sous-diacre est une aube, et rien de plus. Celui du diacre est l'aube sans ceinture et une étole. Ils reçoivent de l'évêque ce qui est proprement de leur ordre, et l'évêque leur donne en même temps les instructions convenables à leurs emplois.

L'ordination des prêtres arméniens a des cérémonies particulières. Elle commence par le chant de plusieurs psaumes, et d'autres prières ; l'évêque s'informe ensuite des qualités du diacre qui lui est présenté, de ses mœurs, de sa capacité, de sa naissance, qui doit être d'un mariage légitime. Son information faite et jugée favorable, l'évêque impose sa main droite sur la tête du diacre, et prononce les paroles suivantes : « Seigneur, Dieu tout-puissant, créateur de toutes choses, rédempteur vivifiant, et réparateur des hommes, qui, par votre bonté infinie, accordez à votre sainte Église les grâces et les dons visibles et invisibles, nous nous adressons aujourd'hui à votre charité bienfaisante envers les hommes, vous suppliant d'accorder

à celui-ci, votre serviteur, que par cette vocation et cette imposition de mes mains, il reçoive l'ordre de prêtrise; qu'il reçoive dignement votre esprit saint, et le don de bien gouverner par la grâce de notre Seigneur et rédempteur, qui nous appelle tous par une vocation sainte, selon les ordres différens, pour servir Dieu, et pour glorifier avec actions de grâces le Père, le Fils et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles. Ainsi soit-il. » L'évêque fait deux nouvelles impositions de sa main sur la tête du diacre qu'il ordonne; il lui met l'étole sur le cou, une espèce de mître sur la tête, un amict sur les épaules, une chape au lieu d'une chasuble; il accompagne ces actions de différentes prières, et toutes conformes à chaque action. Mais il faut remarquer que lorsque l'évêque lui donne et met la ceinture, il lui dit : « Recevez du Saint-Esprit le pouvoir de lier et de délier, que notre Seigneur Jésus-Christ donna aux saints apôtres, lorsqu'il leur dit : Tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel. » Ces paroles finies, l'évêque lui fait une onction dans les mains et sur le front, et lui présente ensuite le calice avec le vin, et la patène avec l'hostie, en disant : « Recevez, prenez; car vous avez reçu le pouvoir de consacrer et de faire le saint sacrifice, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, tant pour les vivans que pour les morts. » L'ordination du prêtre finit enfin par la bénédiction que l'évêque lui donne en ces termes : « Que la bénédiction de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, descende sur vous, qui avez reçu l'accomplissement de l'ordre de prêtrise, pour offrir le corps et le sang de Jésus-Christ, pour la paix et pour la rémission des péchés. Ainsi soit-il. »

Du mariage. Les enfans des familles arméniennes se reposent absolument sur leurs pères et mères, ou sur leurs proches parens, du choix de la personne qu'ils doi-

vent épouser, et des conventions matrimoniales. Le mariage se célèbre à l'église; les contractans s'y rendent de grand matin; la future épouse y est conduite par sa famille; son visage est couvert d'un grand voile, qui la cache aux yeux de tous les assistans, et c'est à l'église seulement que son futur époux la voit pour la première fois. Le rituel contient de très-belles oraisons pour la bénédiction de l'anneau des fiançailles; la bénédiction nuptiale, que le prêtre donne ensuite aux fiancés, est exprimée en ces termes : « Bénissez, Seigneur, ce mariage d'une bénédiction perpétuelle, et accordez-leur par cette grâce qu'ils conservent la foi, l'espérance et la charité; donnez-leur la sobriété, inspirez-leur de pieuses pensées; conservez leur couche sans souillures, afin que, fortifiés de toutes parts, ils persévèrent dans votre bon plaisir. » Après la célébration du mariage, ceux qui ont été invités reconduisent les nouveaux mariés chez les parens de l'épouse, avec des cris de joie et des frappemens de mains qui en sont les marques. La cérémonie des noces finit en présentant un bassin à tous les conviés, qui y mettent leur présent, selon leurs facultés, et chacun d'eux reçoit un mouchoir des mains de l'épouse.

Les noces chez les Arméniens sont défendues depuis le dimanche de la Quinquagésime jusqu'à la Pentecôte. Les empêchemens de leurs mariages, qu'on appelle dirimans, sont ceux-ci : contracter avec une personne infidèle, qui n'est point baptisée; avoir embrassé la profession religieuse; être déjà engagé dans le mariage; être lié de consanguinité et d'affinité, jusqu'au quatrième degré, avec la personne qu'on voudroit épouser. Le mariage entre les parens du mari et de la femme, jusqu'au troisième degré, est défendu. Deux frères ne sauroient épouser les deux sœurs, ni les cousins germains des cousines germaines, ni même issues de germains. L'empêchement provenant

de l'adoption légale se termine au second degré ; celui de l'adoption spirituelle s'étend au troisième. Mais, pour borner cet empêchement à un petit nombre de personnes, toute une famille ne prend, pour tous les enfans qui en naissent, que le même parrain et la même marraine. Les Arméniens ne mettent point au nombre des empêchemens ceux qui proviennent du crime, ni ceux qu'on appelle simplement empêchans.

Il y a sujet de douter si l'ordre de prêtrise est chez eux un empêchement qui rende un second mariage nul et invalide, ou s'il n'est seulement qu'illicite; la raison de douter est qu'un prêtre qui contracte un second mariage après la mort de sa première épouse, en est puni par la dégradation, sans passer cependant pour concubinaire. On le dépouille des honneurs, priviléges, fonctions et habits du sacerdoce, et il n'est admis que comme laïque à la participation des sacremens. Pour ce qui est des troisièmes noces, les Arméniens les réprouvent, et les jugent illégitimes de droit divin ; mais leur pratique y est contraire ; car, si un particulier s'obstine à demander dispense pour un troisième mariage, et, sur un refus, menace de se faire mahométan, alors son curé, sans avoir recours ni au patriarche ni à son évêque, la lui accorde promptement. Les Arméniens croient avoir remédié à de grands désordres par la coutume établie parmi eux, et qui tient lieu de loi, qui est qu'un homme veuf ne peut épouser qu'une veuve en secondes noces.

A l'occasion du sacrement de mariage, dont nous venons de parler, je rapporterai ici une pratique extraordinaire de cette nation, mais qui lui est commune avec d'autres nations du Levant. Les Arméniens célèbrent la mémoire du baptême de notre Seigneur le 6 janvier, et voici de quelle manière ils font cette fête. Ils s'y préparent par un jeûne très-rigoureux. Le jour de la fête, ces peu-

ples courent en foule sur le bord d'une rivière ou d'un ruisseau voisin. Le patriarche, ou un évêque, ou un vertabiet en son nom, ne manque pas de s'y rendre. Il commence la cérémonie par la lecture de plusieurs prières et leçons tirées des saintes Écritures, et qu'ils appliquent à cette fête. Il bénit ensuite les eaux de la rivière, et y verse du saint chrême. Alors, disent les Arméniens, les eaux bouillonnent à gros bouillons; merveille dont ils sont les seuls qui s'aperçoivent. Mais ce qui est au vu de tout le monde, c'est l'empressement avec lequel ce peuple superstitieux et grossier se jette à corps perdu au milieu des eaux, et y va chercher les parties du saint chrême qui surnagent, pour s'en frotter les yeux, le visage et la tête. Leur dévotion en ce jour est si fervente, que le froid du mois de janvier, souvent excessif, et les eaux à demi glacées, ne les empêchent pas de s'y plonger. Ce trait de superstition et plusieurs autres semblables, qu'on ne rapporte pas, font voir de quelle extravagance sont capables ceux qui se laissent dominer par le schisme. Comme cette fête ridicule ne manque jamais d'y attirer une grande foule de peuples de toutes nations, et que les désordres en sont inséparables, les magistrats turcs s'y transportent pour y remédier, et savent toujours se faire bien payer de leur présence.

Des fêtes et des jeûnes. Les Arméniens ont très-peu de fêtes pendant l'année, qui ne soient précédées par plusieurs jeûnes; et comme ils ont un grand nombre de fêtes, la plus grande partie de l'année se passe aussi en jeûnes. Mais ce qui est infiniment à leur louange, c'est qu'ils les observent avec une régularité si exacte et si sévère, que ni l'âge, ni les maladies, ni le travail journalier, ni les longs et pénibles voyages, ne leur sont point une raison pour s'en dispenser. Les plus réguliers sont à jeun jusqu'à trois heures après-midi; ceux qui le sont moins avancent leur repas. Mais tous s'interdisent l'usage de la viande,

du poisson, des œufs, du laitage, et d'un mets particulier fait avec des œufs de poisson et qu'on nomme *caviar*. Les Arméniens ne disent point de messe les jours de jeûne : ils ne la célèbrent que les jours de fètes, parce que dans ces jours ils ne jeûnent point. Les mercredis et vendredis sont jours de jeûne, à moins qu'une fète particulière ne les en dispense.

Le dimanche de la Quinquagésime s'appelle *Pariegsentan*, c'est-à-dire, bonne vie, comme si ce jour annonçoit les jours de salut, le carême commençant le samedi suivant. Le dimanche suivant, qui est celui des Rameaux, est solennisé, comme dans l'Église romaine, par la bénédiction des palmes et la procession. A son retour, un prêtre, accompagné du diacre, entre dans l'église et en ferme la porte. L'officiant, qui est à la tète de la procession, frappe à la porte, et chante les paroles : « Ouvrez-nous, Seigneur, ouvrez-nous la porte des miséricordes, à nous qui vous invoquons les larmes aux yeux. » Le prêtre et le diacre qui sont dans l'église répondent : « Qui sont ceux qui demandent que je leur ouvre? Car c'est ici la porte du Seigneur, par laquelle les justes entrent avec lui. » L'officiant et ceux qui l'assistent répondent : « Ce ne sont pas seulement les justes qui entrent, mais aussi les pécheurs qui se sont justifiés par la confession et la pénitence. » Ceux qui sont dans l'église répliquent : « C'est la porte du ciel et la fin des peines promises à Jacob. C'est le repos des justes et le refuge des pécheurs, le royaume de Jésus-Christ, la demeure des anges, l'assemblée des saints, un lieu d'asile et la maison de Dieu. » L'officiant et ses diacres ajoutent : « Ce que vous dites de la sainte Église est juste et vrai, parce qu'elle est pour nous une mère sans tache, et que nous naissons en elle enfans de lumière et de vérité. Elle est pour nous l'espérance de la vie, et nous trouvons en elle le salut de nos âmes. »

Après ce pieux et touchant dialogue, la porte de l'église s'ouvre, la procession entre, et l'office finit par d'autres prières très-édifiantes. Les jours suivans et celui de Pâques n'ont rien qui leur soit singulier. Les saintes pratiques de l'Église romaine, pendant la semaine sainte, ne sont point observées, et ne sont point en usage. Ils célèbrent la messe le jeudi saint, et plusieurs y communient. La seconde férie de Pâques est employée à visiter les cimetières, où ils lisent des prières et des évangiles. Depuis Pâques jusqu'à l'Ascension, ils n'ont point de jeûne ni les mercredis ni les vendredis. Les Arméniens célèbrent plusieurs fêtes qui leur sont particulières, et qui sont précédées par cinq jours de jeûne.

Il ne nous reste plus qu'à parler de l'office et du chant de l'Église arménienne, pour finir tout ce qui regarde son rit. Les prêtres ont pour bréviaire le psautier; ils le récitent en psalmodiant en différens temps, soit dans le chœur, ou chez eux. Ils chantent dans le chœur des hymnes, des leçons tirées des saintes Écritures, des oraisons, et autres prières. Pendant le carême, ils vont trois fois à l'église, le matin, à midi et le soir : les autres jours ils n'y vont que deux fois, le matin pour y dire matines et la messe lorsqu'ils la doivent célébrer, et le soir pour dire vêpres. Leur chant est très-pesant, et imite en cela leur langue : ils sont persuadés qu'il n'y en a pas de plus beau que le leur; ils le notent par des points sur les voyelles, et s'accordent parfaitement en chantant. Ils ont grand soin d'apprendre à leurs enfans tous les chants de l'église.

De la prédication chez les Arméniens. Les ouvriers appelés de Dieu pour annoncer son royaume aux Arméniens, doivent commencer par gagner leur estime et leur confiance. Pour y parvenir, ils ne peuvent les traiter avec trop de douceur et de bonté dans les instructions qu'ils leur feront; il faut leur faire bien entendre qu'ils ne prétendent leur enseigner que la doctrine de l'Église, et celle de leurs

cètres. Ils vous écouteront alors volontiers, et se laisseront prendre, pour ainsi dire, par vos discours, qui, bien loin de jeter de la méfiance dans leur esprit, attireront doucement leurs cœurs, et les disposeront à recevoir avec docilité les vérités de la foi que vous leur expliquerez.

Il faut faire une grande différence des Arméniens qui ne sont que matériellement hérétiques, d'avec ceux qui le sont formellement : la classe des premiers est la plus nombreuse ; car c'est celle du peuple, qui ne sait pas seulement de quoi il s'agit, ou qui n'en a qu'une connoissance légère et confuse. On ne trouve en eux nulle prévention pour des opinions particulières ; ils croient bonnement ne différer de nous que par le rit, et se font honneur d'être aussi séparés des protestans que nous le sommes. Il faut bien se garder d'entrer en dispute avec eux. Elle seroit inutile, parce que ce peuple grossier et ignorant n'a besoin que d'instructions ; mais elle seroit dangereuse, parce qu'elle les mettroit en garde contre nos instructions ; et ils iroient incontinent consulter leurs docteurs, pour apprendre d'eux les réponses qu'ils auroient à nous faire. Leurs docteurs, intéressés à les éloigner de nous, ne manqueroient pas alors de leur faire d'affreuses peintures des missionnaires. Ils leur défendroient de nous recevoir chez eux, et les exciteroient à nous susciter des persécutions et des avanies.

Pour ce qui est des Arméniens formellement hérétiques, qui savent bien que leurs opinions ont été condamnées par l'Église, et en particulier par le concile de Chalcédoine, et qui, nonobstant la condamnation de leurs erreurs, y persisteront opiniâtrément, il faut leur mettre sous les yeux les saintes Écritures, et les livres des pères grecs qu'ils respectent ; leur faire voir avec douceur et charité les vérités qui y sont établies, et qui détruisent leurs dogmes hérétiques. Il faut leur faire remarquer les contradictions

manifestes de leurs nouveaux catéchismes et rituels, avec les anciens qui servoient de règle à leurs pères. Mais comme des intérêts particuliers et des raisons de politique entrent dans le parti qu'ils ont pris, il faut démêler les véritables motifs de leur conduite; on trouvera très-souvent, particulièrement dans les prêtres et dans les évêques, que ceux-là, dans la crainte de perdre leurs ouailles et les profits qu'ils en retirent, ou de déplaire à leurs évêques, ne veulent point abandonner le schisme; et que les évêques, pour être bien dans l'esprit de leur patriarche, et pour en recevoir des grâces, font gloire d'être attachés à sa communion. Il faut convenir que la conversion de ces intéressés politiques est très-difficile, mais elle n'est pas cependant impossible : car nous ne sommes pas sans la consolation de voir de temps en temps des évêques et des curés, qui vont de bonne foi abjurer le schisme et se réconcilier avec l'Église romaine. Ainsi il faut, en priant beaucoup, attendre avec patience que le grain semé en terre y germe et vienne à maturité. Surtout il ne faut pas se fâcher contre votre adversaire, l'accuser de schisme ou d'hérésie : vous vous fermeriez pour toujours la porte de son cœur; il faut guérir votre malade avec du baume et de l'huile, et ne pas aigrir sa plaie avec du vinaigre.

A l'égard des Arméniens qui se présentent pour revenir à nous, il faut bien examiner les motifs de leur démarche pour n'y être pas trompé; se faire bien instruire de quelle manière ils ont vécu; étudier leur caractère et leur esprit, pour connoître s'ils ne sont point légers et changeans; voir comment ils écoutent nos premières instructions, et quels fruits ils en retirent; il faut enfin éprouver leur constance à demander l'absolution de leur schisme et de leurs erreurs, et ne la leur accorder que lorsqu'on pourra moralement s'assurer qu'on donnera à l'Église catholique un disciple fidèle et constant. Sans ces sages précautions,

on s'exposeroit à ne voir que des conversions précipitées, qui aboutiroient à des rechutes scandaleuses. Pour ce qui est des Arméniennes, comme la curiosité, l'inconstance et la dissimulation entrent assez souvent dans leurs résolutions, elles ont besoin d'être éprouvées plus long-temps que les hommes. Il faut cependant dire à leur honneur que lorsqu'elles reviennent à nous de bonne foi, et qu'elles ont été bien instruites par d'anciennes catholiques qui nous les amènent, elles font voir plus de courage, de ferveur et de fermeté qu'on n'en voit dans les hommes. Enfin, vis-à-vis des Arméniens comme avec les différentes nations du Levant, il faut conserver un air de gravité, de modestie, et en même temps de douceur et de charité, qui gagne l'estime et la confiance.

MÉMOIRE (EXTRAIT) DE LA MISSION D'ÉRIVAN.

ÉRIVAN est une ville bâtie sur la frontière de Perse, au 40e degré de latitude, et au 63e de longitude. Elle est située au bout de cette grande et fameuse plaine, où l'on croit que Noé, après le déluge, offrit à Dieu son premier sacrifice; et elle a près d'elle le mont *Ararat,* où l'on dit communément que s'arrêta l'arche, lorsque les eaux commencèrent à décroître. Les fortifications d'Érivan ne sont ni belles ni de grande défense; elles consistent dans une double enceinte de murailles toutes de terre, et dans quelques grosses tours rondes qui flanquent les courtines. Les tremblemens de terre y sont fréquens. Il y en eut un si terrible il y a quinze ans, que toutes les maisons en furent renversées, et la moitié des habitans ensevelis dans les ruines. Les fruits y sont abondans, mais malsains; les eaux sont aussi malsaines, les chaleurs y sont excessives;

l'air y est si corrompu, que pendant les mois de juillet et d'août on est obligé d'en sortir, et d'aller dresser des tentes à la campagne, pour y mettre sa vie en sûreté.

Le monastère d'Echmiadzin, où le grand patriarche des Arméniens tient son siége, n'est pas éloigné d'Érivan. Il fait par sa proximité le principal ornement de cette ville. Comme les églises arméniennes se conforment en matière de religion aux sentimens de leur patriarche et de son monastère, nos missionnaires furent persuadés que leur conversion à la foi catholique dépendoit principalement de celle du patriarche. Dans cette persuasion, ils cherchèrent les moyens de s'approcher de ce prélat et de gagner ses bonnes grâces, afin de le gagner lui-même et sa nation à la seule et véritable Église, qui est celle de Jésus-Christ. Pour réussir dans ce projet, ils crurent devoir commencer par se procurer un établissement à *Érivan,* où ils fussent à portée de rendre souvent leurs devoirs au patriarche. Le mauvais air de cette ville, et surtout pour les étrangers, ne fut pas capable de les détourner de ce dessein. Ils l'appréhendoient beaucoup moins que les obstacles, presque invincibles, qu'ils auroient à surmonter pour parvenir à leurs fins; car il falloit d'abord avoir des lettres-patentes du roi de Perse, pour s'établir dans cette ville, et ils n'avoient ni crédit, ni patron à sa cour : de plus, il falloit n'y pas trouver d'opposition de la part du patriarche et des vertabiets, et leur opposition étoit certaine. Nonobstant toutes ces difficultés, nos missionnaires, se confiant en la puissante protection de Dieu, mirent la main à l'œuvre. Ils cherchèrent d'abord accès auprès de S. M. persane; mais les entrées chez ce prince leur furent long-temps fermées. La Providence enfin leur ouvrit un chemin pour parvenir à son trône. En voici l'occasion. La province de *Nachivan,* qui est une des principales provinces de la grande Arménie, renferme plusieurs villages catholiques,

dont les habitans doivent aux pères de Saint-Dominique, non-seulement leur conversion à la foi de Jésus-Christ, mais encore leur fervente piété, que l'espace de quatre cents ans n'a pu interrompre ni diminuer. Ces fidèles Arméniens, se sentant, de jour en jour, et plus que jamais accablés du poids des mauvais traitemens qu'ils recevoient de leurs ennemis, ou plutôt des ennemis de la religion, crurent pouvoir trouver un remède à leurs maux dans la protection de Louis-le-Grand. Ils entendoient souvent dire, que son zèle le portoit à étendre la religion catholique jusque dans les pays les moins connus et les plus reculés. Ils n'ignoroient pas d'ailleurs la haute estime que le roi de Perse avoit conçue pour ce grand monarque, dont la renommée publioit partout tant de merveilles. Ces considérations leur firent prendre la résolution de s'y adresser, et voici l'occasion qu'ils en eurent.

Messire François *Piquet*, évêque de *Césaropole*, fut alors nommé par le Saint-Siége à l'évêché de Babylone, avec la qualité de vicaire apostolique. Louis XIV le choisit en même temps pour être consul de la nation françoise en Perse. L'opinion que l'on avoit de la sainteté de ce prélat, jointe à ses autres titres d'honneur et de dignité, qui lui attiroient le respect et la vénération de tout le pays, furent autant de motifs qui déterminèrent les catholiques de *Nachivan* à recourir à ce saint évêque, pour faire porter leurs très-humbles requêtes au trône du roi de France: Dieu bénit leurs intentions. Le prélat fut si touché de la misère extrême où la dureté et l'avarice des infidèles les avoient réduits, qu'il en écrivit au feu P. de La Chaise, pour l'engager d'être auprès du roi l'avocat et le protecteur de ces fidèles et fervens chrétiens. Le P. de La Chaise, qui connoissoit mieux que personne les dispositions du cœur de ce grand prince, lui fit le rapport de leur requête, et de la lettre de son consul. Il n'en fallut pas davantage

pour intéresser le roi à leur soulagement. Il prit à l'heure même la résolution d'écrire une lettre en leur faveur au sophi, et chargea en même temps un de ses ministres d'écrire pour le même sujet au premier ministre du roi de Perse : il fit plus ; car il voulut joindre des présens à sa lettre, et ordonna qu'on préparât ceux qu'on croiroit devoir être le plus agréables à S. M. persane. On fit faire des ouvrages à ressort, tels qu'on n'en avoit point encore vu, non-seulement en Perse, mais en France. Ces ouvrages étoient de grandes montres, qui avoient trois pieds de face, ou environ. Ces montres représentoient à chaque moment le mouvement ordinaire du soleil sur son zodiaque et celui de la lune, leurs éclipses, le mouvement des planètes et leur conjonction, les heures du jour et de la nuit, les mois et les années, et tout cela dans son ordre successif et naturel. On entretenoit le mouvement continuel de ces machines, par le moyen des clefs qui les montoient, comme nous montons nos pendules.

On crut devoir confier ces ouvrages si magnifiques et si rares à des personnages capables de les bien gouverner. Le P. *Longeau* et le P. *Potier*, jésuites, qui devoient partir de France pour être missionnaires en Perse, furent chargés des lettres du roi, et du soin de ces riches présens. Ils partirent de Paris le 15 octobre 1682, et, après bien des dangers et des fatigues inséparables d'un si long voyage par mer et par terre, ils arrivèrent à Ispahan, capitale du royaume de Perse, au mois d'octobre, précisément au même jour qu'ils étoient partis de Paris l'année précédente. A leur arrivée, ils allèrent rendre leurs respects à l'évêque de Babylone, et lui rendre compte de leurs ordres. Ils en furent reçus avec autant de joie que le prélat avoit de bonté et d'affection pour notre compagnie. Les deux pères missionnaires, après quelques jours de repos, mirent les présens en état d'être

offerts à sa majesté. L'évêque de Babylone demanda audience du sophi, pour les lui présenter avec les lettres du roi son maître. Le sophi, voulant, dans cette occasion, faire connoître à ses sujets la distinction que méritoit l'ambassadeur du roi de France, lui donna une audience magnifique, où tout ce qu'il y avoit de seigneurs les plus qualifiés de la Perse assistèrent, étant superbement vêtus. Le roi, avec un visage affable et gracieux, reçut des mains du prélat la lettre du roi son maître, et fit, en la recevant, un éloge du roi de France, qui marquoit la haute idée qu'il s'étoit faite de ce grand monarque. Le prélat lui présenta ensuite les deux pères missionnaires, et les présens dont ils étoient porteurs. Le sophi en fut d'abord charmé; il se les fit approcher pour les considérer de plus près, examiner les différens mouvemens que les ressorts donnoient à ces machines, qui lui représentoient dans un petit objet toute la surface du ciel. Il faisoit remarquer à tous les seigneurs qui l'environnoient la délicatesse et la nouveauté de ces ouvrages inconnus jusqu'alors à tous les Persans. Il mêloit dans ses discours des louanges du roi qui avoit des sujets capables d'inventer et d'exécuter de si grands prodiges de l'art. Enfin sa majesté ajouta plusieurs choses obligeantes pour l'évêque de Babylone; elle l'assura de la joie qu'elle avoit de le voir à sa cour. Le prélat crut alors devoir profiter d'une audience si favorable pour présenter au roi sa supplique. Elle contenoit plusieurs articles qui étoient autant de grâces qu'il demandoit à sa majesté; entre autres, il la prioit, de la part du roi de France, d'avoir la bonté d'accorder aux deux pères missionnaires la permission de s'établir à Érivan, et d'y faire leurs fonctions conformément à leur usage. Dans un autre article de sa requête, il supplioit très-humblement sa majesté persane de donner sa protection à ses fidèles sujets de la province de *Nachivan*, qui

souffroient une continuelle oppression contre ses intentions royales. Le roi se fit lire et interpréter la supplique de l'ambassadeur. Il l'assura de l'égard qu'il y auroit, et accorda sur-le-champ et très-volontiers aux deux pères missionnaires leur établissement à Érivan. L'évêque de Babylone et les deux pères firent au sophi leurs respectueuses actions de grâces, et se retirèrent. Quelque temps après, les deux pères missionnaires, ayant pris congé du roi, partirent d'Ispahan pour aller à Érivan, et ils y arrivèrent le 18 juillet de la même année. Ils allèrent d'abord au palais du kan, et lui présentèrent leurs lettres-patentes, par lesquelles le roi lui ordonnoit d'établir les deux pères dans la ville d'Érivan, et de leur laisser faire avec liberté leurs instructions aux chrétiens ses sujets. Le kan les reçut très-favorablement : « Choisissez, leur dit-il, le terrain qui vous conviendra, et je ferai défense à qui que ce soit de vous molester.»

Ces commencemens alloient trop bien pour n'être point troublés par une des contradictions qu'ils avoient prévues. Le patriarche d'Echmiadzin fut bientôt instruit de l'établissement que les deux pères s'étoient procuré à Érivan. Les vertabiets schismatiques qui étoient auprès de sa personne, n'omirent rien pour l'animer contre les deux missionnaires. « Ils ont méprisé votre trône, lui représentoient-ils; ils veulent habiter près de vous sans votre permission; ils vont y enseigner une doctrine opposée à celle de votre monastère, et vous enlever vos sujets. » Il n'en fallut pas davantage pour irriter le patriarche. Jaloux de son autorité et animé de l'esprit de schisme, il envoya sur-le-champ faire défense expresse aux deux missionnaires de passer outre, sous peine d'excommunication, et défendit pareillement, sous la même peine, aux Arméniens de s'adresser à eux et de favoriser leur entreprise. Cette signification ayant été faite aux deux pères, ils de-

mandèrent conseil aux Arméniens catholiques sur ce qu'ils avoient à faire pour adoucir l'esprit du patriarche. Leur avis fut qu'ils allassent lui rendre une visite de civilité qui pourroit le gagner, et détruire par leur présence les préventions qu'on lui avoit données contre eux; ils suivirent ce conseil, ils allèrent au monastère; mais le patriarche ne voulut pas les voir. Le kan, en ayant été informé, appela les deux missionnaires, et leur dit que sa seule protection leur suffiroit pour les mettre en possession de leur établissement, conformément aux ordres qu'il en avoit du roi son maître; mais un triste et subit événement pensa détruire leurs projets dans leur naissance, ce fut la mort du P. Longeau. Ce père tomba tout à coup dans des convulsions effroyables, accompagnées d'une soif continuelle et d'une faim dévorante. Le malade, se sentant frappé à mort, demanda les derniers sacremens de l'Église; il les reçut et mourut incontinent après, âgé seulement de trente-huit ans. Ceux qui l'assistèrent dans les derniers jours de sa vie, jugèrent que sa mort n'étoit pas naturelle, et on en vit des marques après son décès. Quoi qu'il en soit, la nouvelle mission perdit celui qui en avoit jeté les premiers fondemens. Le patriarche, toujours irrité, témoigna sa mauvaise volonté, même après la mort du missionnaire; car il défendit à tous les prêtres arméniens de donner la sépulture à son corps, qui demeura trois jours sans être inhumé, et il fallut employer l'autorité du kan pour faire rendre au défunt les derniers honneurs.

Le P. *Roux,* qui étoit supérieur de la mission d'*Ispahan,* apprit avec une très-sensible affliction la mort du P. Longeau, et comprit la perte que faisoit la mission naissante; c'est ce qui lui fit prendre la résolution de venir à son secours, pour continuer ce qui y avoit été commencé. Il partit d'Ispahan le 29 novembre 1684, et arriva

à Érivan le 16 janvier 1685. A son arrivée, il alla rendre ses devoirs au kan, et lui demander la continuation de sa protection. Le kan le reçut favorablement, lui fit l'éloge du feu P. Longeau; il visita ensuite les principaux Arméniens : sa modestie et son humilité lui gagnèrent en peu de temps l'affection de la nation; mais il s'agissoit particulièrement de se concilier l'esprit du patriarche. Il se servit d'un Arménien, ami de ce prélat, pour savoir de lui s'il auroit pour agréable qu'il vînt lui rendre ses respects à Echmiadzin. Le patriarche, qui entendoit dire tous les jours beaucoup de bien du P. Roux, dit à l'Arménien son ami que le père missionnaire pourroit venir.

Le P. Roux ne perdit point de temps, et se rendit incontinent au monastère. Le patriarche le fit entrer : le père se présenta à lui d'un air si plein de douceur, de modestie, de politesse et de respect, que le patriarche fut d'abord prévenu en sa faveur. Il le fut bien davantage lorsque le père lui eut expliqué les motifs de son voyage, et de l'établissement qu'il désiroit faire à Érivan, pour lequel il venoit lui demander très-humblement son agrément. Le patriarche, commençant à revenir de ses premières impressions, bien loin de s'opposer à la demande du père, lui fit un bon accueil. Il l'entretint assez longtemps, et l'invita à venir souvent au monastère, l'assurant qu'il le verroit volontiers. Il lui accorda sans difficulté la permission de dire la sainte messe, de prêcher et de faire les autres fonctions dans les églises arméniennes; il lui offrit même ses services dans les occasions où il pourroit en avoir besoin. Le P. Roux se retira bien content de sa première audience. Quelques jours après, il revint au monastère. Le patriarche lui témoigna beaucoup de joie de le voir. Il le retint même pour passer quelque temps auprès de lui; il prenoit un singulier plaisir à l'entretenir, soit en particulier, soit en présence de ses vertabiets

et de ses évêques. Le père, de son côté, se conduisoit si bien, qu'ayant gagné la confiance du patriarche, il parvint à le détromper absolument sur tout ce que les schismatiques lui avoient dit contre les missionnaires. Dans une des visites que le père rendit au patriarche, le prélat lui mit entre les mains une lettre qu'il écrivoit au révérend père général, dans laquelle il lui témoignoit la satisfaction qu'il avoit du P. Roux, et prioit sa paternité de lui envoyer de nouveaux missionnaires, qui seroient très-utiles à la nation arménienne, voulant au surplus en avoir quelques-uns auprès de lui pour son conseil, et pour faire des instructions dans son monastère.

Cette lettre arriva très-à-propos à Rome. Elle procura des ouvriers à l'Arménie et à la Perse, qui réparèrent les pertes passées, et celles qu'on étoit encore près d'y faire; car le P. Roux, usé des fatigues continuelles de sa vie laborieuse, tomba dangereusement malade. Sa maladie causa au patriarche une douleur qu'on ne peut exprimer. Il l'envoya visiter plusieurs fois chaque jour par quelqu'un de ses évêques, et lui donnoit libéralement tous les secours dont il avoit besoin. L'heure de recevoir dans le ciel la couronne de ses travaux évangéliques, étoit venue. Il finit saintement sa vie le 11 septembre 1686. Le patriarche lui fit faire des obsèques magnifiques, et ne cessoit point de pleurer sa perte. Il parloit continuellement des vertus qu'il avoit remarquées dans ce grand serviteur de Dieu, qu'il appeloit son père.

Le supérieur-général de nos missions en Perse et en Arménie, qui fait sa résidence ordinaire à Ispahan, ne fut pas plus tôt averti de la mort du P. Roux, qu'il envoya le P. *Dupuis* pour lui succéder. Ce père, étant arrivé à la mission d'Érivan, alla incontinent saluer le patriarche. Le patriarche le reçut parfaitement bien, et lui donna dans la suite toute la confiance qu'il avoit eue

en son prédécesseur. Le P. Dupuis voulut plusieurs fois s'en servir pour lui persuader d'écrire au pape, et de lui témoigner, par un acte public et solennel, qu'il vouloit vivre et mourir dans l'union et communion avec le Saint-Siége. Il lui représenta que cette action, si digne de lui et si convenable à la place qu'il occupoit, seroit capable de détruire le schisme qui désoloit l'Église arménienne; que plusieurs évêques et prêtres suivroient son exemple, et qu'une grande partie de sa nation étant catholique, celle qui ne l'étoit pas se déclareroit plus hardiment pour l'Église romaine. Le patriarche, à toutes ces instances, se contentoit de répondre, en termes généraux, que l'Église arménienne n'avoit point d'autre créance que celle de l'Église romaine. Il s'en tenoit à cette décision fort équivoque. A cela près, il est certain qu'il se conduisoit en catholique, du moins à l'extérieur. Il protégeoit hautement les catholiques, punissoit sévèrement les évêques et les prêtres schismatiques qui les molestoient. Cette conduite du patriarche faisoit espérer au P. Dupuis qu'il en obtiendroit une profession de foi authentique. Dans cette espérance, il le cultivoit avec assiduité; il lui faisoit de petits présens; il lui offrit un jour le portrait de Louis XIV, qu'il souhaitoit avoir. Le patriarche le reçut avec une joie inexplicable; il le baisa plusieurs fois, et le fit placer sur une des portes des trois églises qui sont à *Echmiadzin*. Le père lui ayant proposé de faire des explications de théologie dans son monastère, il y consentit. Il y invita les évêques, les vertabiets et les prêtres, et y étoit toujours présent. Il ne manquoit à sa conduite qu'une déclaration plus manifeste et plus ouverte de sa sincère et véritable catholicité. Mais le point d'honneur, le respect humain, la crainte politique de s'attirer la persécution des schismatiques, et surtout des vertabiets qui pourroient demander sa déposition, tous ces vains motifs le retinrent et l'empê-

chèrent de faire ce dernier pas, que sa conscience, que la religion et que les bons catholiques exigeoient de lui.

MÉMOIRE (EXTRAIT) DE LA MISSION D'ERZEROUM.

La ville d'Erzeroum est la capitale de la petite Arménie, dépendante du Turc. On compte en cette ville sept ou huit mille Arméniens, et une centaine de familles grecques; elle est le passage des Turcs et des Persans, et l'entrepôt du commerce qui se fait entre ces deux nations. Ce fut cette considération qui nous fit penser à l'établissement d'une mission dans cette ville. Mais, avant que d'en venir à l'exécution de notre projet, nous crûmes devoir le proposer à M. de Guilleragues, alors ambassadeur à la Porte, qui voulut bien se charger de nous obtenir une patente du grand-seigneur pour nous mettre à couvert, autant qu'il seroit possible, de toutes les avanies où les prêtres étrangers, plus que tous les autres, sont continuellement exposés en ce pays-ci. Les lettres qui nous étoient nécessaires pour nous établir à Erzeroum furent promptement accordées. Le supérieur profita des circonstances favorables pour y envoyer deux missionnaires; le P. *Roche* et le P. *Beauvoilier* y furent destinés. Ils y arrivèrent au mois d'août 1688; et, sans perdre le temps, ils allèrent présenter au *bacha* les ordres du grand-seigneur en leur faveur.

Le *bacha*, qui étoit d'un caractère plus doux et plus humain que ne le sont ordinairement les bachas, les reçut gracieusement, et ordonna l'exécution des lettres dont ils étoient porteurs. Les catholiques, instruits de l'arrivée des missionnaires, et du sujet qui les avoit fait venir à Erzeroum, en témoignèrent toute la joie possible, et s'em-

pressèrent à les loger, et à leur trouver un lieu commode pour y commencer les exercices de la mission. Dieu avoit donné de grands talens au P. Roche et au P. Beauvoilier, pour remplir heureusement la fonction de missionnaire. Le P. Roche avoit une douceur et une patience inaltérables, jointes à un air modeste, affable, gracieux et prévenant. Le P. Beauvoilier avoit un courage capable de tout entreprendre et de tout souffrir pour la gloire de Dieu. Avec ces heureuses qualités, les deux missionnaires travailloient conjointement à l'établissement de leur nouvelle mission. Ils gagnèrent d'abord l'évêque d'*Erzeroum*. Ce prélat étoit un bon vieillard, qui cherchoit de bonne foi la vérité, et qui s'y rendoit sincèrement. Quelques autres évêques, vertabiets et prêtres, suivirent l'exemple de l'évêque d'Erzeroum. Son ancienneté dans l'épiscopat le rendoit recommandable dans tout le pays : les peuples, qui se laissent aisément conduire par ceux qui sont à leur tête et qui les gouvernent, suivirent la voix de leur pasteur et celle des missionnaires.

Les heureux commencemens de la mission d'Erzeroum n'empêchèrent pas le P. Beauvoilier de penser toujours au vœu qu'il avoit fait de consacrer ses jours aux missions de la Chine, pour lesquelles ses supérieurs l'avoient destiné. L'arrivée d'un nouveau missionnaire à Erzeroum lui fit juger que cette mission étoit en état de se passer de lui. Ainsi il ne songea plus qu'à se préparer à partir pour chercher un chemin qui le conduisît à la Chine par la Tartarie. Le P. Roche vit avec douleur ces préparatifs ; car il sentit la perte que faisoit sa mission naissante. Il ne put cependant s'opposer à la destination et au vœu du P. Beauvoilier. Ils prirent congé l'un de l'autre : en s'embrassant mutuellement, le P. Roche lui dit qu'ils ne se reverroient que dans une meilleure vie. En effet, quelque temps après le départ du P. Beauvoilier, la peste s'alluma

dans tout le pays. Erzeroum en fut d'abord attaqué; le P. Roche et son compagnon coururent aussitôt dans les maisons pour y assister ceux que le venin avoit déjà saisis. Il en mourut un grand nombre entre leurs bras. Le P. Roche, qui avoit souvent demandé à Dieu la grâce de mourir d'un martyre de charité, s'il ne pouvoit mourir en versant son sang, eut un pressentiment que cette grâce lui étoit accordée. Il fit une confession générale à son compagnon, dit la sainte messe; et, continuant ensuite la visite de ses malades, pour apprendre à bien mourir en préparant les autres à la mort, il fut arrêté tout à coup, et mourut peu de temps après du mal de ceux qui étoient morts entre ses mains.

Il semble que l'ennemi du salut des hommes n'attendoit que le moment de la mort de ce digne ouvrier de l'Évangile pour semer la zizanie dans le champ que le serviteur de Dieu avoit cultivé avec tant de soin. Cet esprit infernal suscita deux vertabiets, nommés *Tcholax* et *Aviedik*, hérétiques emportés contre l'Église romaine, qui commencèrent avec un prêtre hérétique comme eux, nommé *Arourhcoir*, à décrier publiquement la doctrine des missionnaires, et à prêcher une doctrine contraire, à vomir des blasphèmes contre le pape et les catholiques, à lancer des excommunications contre eux, et dans les termes les plus injurieux. Non contens de tout cela, ils y ajoutèrent la calomnie, accusèrent les missionnaires de vouloir révolter les sujets du grand-seigneur contre leur prince légitime, de s'entendre avec les Moscovites pour les faire entrer en Arménie, et d'avoir chez eux à cet effet un magasin d'armes pour faire armer leurs néophythes. *Fezulack Effendi*, le premier magistrat de la ville, sentit le ridicule de cette accusation; mais, soit qu'il appréhendât que son silence sur cette accusation ne lui fit une affaire à la Porte, soit qu'il fût de ces seigneurs turcs

qui ont coutume de donner gain de cause à la partie qui sait le mieux contenter leur avarice, il ne voulut rien écouter de tout ce que le bacha put lui dire pour la défense des missionnaires et des chrétiens. Il persista au contraire à vouloir leur faire un crime d'état de cette extravagante accusation. Des prêtres zélés et très-bons catholiques furent bâtonnés; plusieurs Arméniens furent condamnés à payer deux mille écus de taxe, qu'ils payèrent avec joie, s'estimant heureux de sacrifier une partie du gain de leur commerce pour une si bonne cause; un missionnaire fut mis aux fers, et les autres furent chassés d'Erzeroum.

M. le marquis de Châteauneuf, alors ambassadeur à la Porte, et zélé protecteur des missionnaires, entreprit quelque temps après leur rétablissement. Il en fit la demande; son crédit étoit si grand, qu'il l'obtint aisément et promptement. Un saint prêtre arménien, qui avoit été banni avec les missionnaires, prévint secrètement leur retour à Erzeroum, et s'employa très-utilement en leur faveur auprès des catholiques. Les missionnaires, étant rentrés dans Erzeroum, reprirent leurs fonctions avec plus de ferveur que jamais. Les persécutions ont cela d'avantageux, qu'elles purifient et animent le zèle des hommes apostoliques, et rendent leurs disciples plus dociles à leur voix. On voit dans les *Actes des apôtres* que le nombre des premiers fidèles croissoit au milieu des persécutions. « Le sang des martyrs, dit Tertullien, étoit une semence de nouveaux chrétiens. » La mission d'Erzeroum, persécutée, eut le même avantage. Le P. *Ricard* et le P. *Monier* l'ont cultivée pendant plusieurs années.

Le P. Ricard, qui avoit fait une étude particulière de la médecine, sachant par expérience comme elle lui étoit utile pour annoncer partout la parole de Dieu, se donnoit publiquement pour médecin : cette qualité lui ou-

vroit l'entrée dans toutes les maisons, et même dans celles des officiers turcs, où il étoit très-bien reçu. Par ce moyen, il se procuroit, et à son compagnon, la protection qui leur étoit nécessaire. Le P. Monier visitoit les chrétiens pour les instruire dans leurs maisons; mais il y alloit plus de nuit que de jour pour éviter l'éclat, qui n'auroit servi qu'à réveiller la jalousie et l'animosité des schismatiques contre les catholiques.

Le P. Ricard, dans la course qu'il fit jusqu'à Trébizonde, en 1711, réconcilia à l'Église un évêque, vingt-deux prêtres, et huit cent soixante-quinze autres personnes que le schisme en avoit séparées. Le P. Monier, de son côté, pénétra jusque dans le Curdistan, pays sous l'obéissance d'un prince particulier, situé entre la Turquie au couchant et la Perse à l'orient, et à cinq journées d'Erzeroum. Il est habité par les Jézidies, ou Curdes, et par des Arméniens qui y ont plusieurs grands villages. Les Jézidies, ainsi que les manichéens, reconnoissent deux principes, un bon et un mauvais, Dieu et le diable; mais ceux-là, plus insensés que les manichéens, partagent leur culte entre l'un et l'autre. Ils mènent une vie vagabonde, et presque uniquement occupée à exercer le brigandage. Ils passent l'été sur des montagnes, où ils trouvent du fruit et de bons pâturages, et ils tiennent la plaine pendant l'hiver.

Les Arméniens qui habitent le Curdistan, et qui avoient été très-long-temps sans voir des missionnaires parmi eux, reçurent les pères comme une terre sèche reçoit l'eau du ciel, c'est-à-dire avec un désir ardent d'entendre la parole de Dieu. Les deux missionnaires, instruits par les paroles de Jésus-Christ et par le sort des apôtres, ne s'attendirent pas à jouir d'un long calme. L'évêque de Cars, et quelques prêtres à sa sollicitation, tous schismatiques, témoins du progrès de la sainte doctrine des pères

missionnaires, les accusèrent au tribunal du bacha d'inspirer la révolte aux sujets du grand-seigneur, de les affectionner au service des Moscovites, d'en avoir déjà gagné un grand nombre, et nommément plusieurs catholiques qu'ils soutenoient être dans ce parti. Le bacha étoit alors en chemin pour la Crimée. Le musselin, c'est-à-dire son lieutenant qui tenoit sa place, reçut volontiers cette accusation comme une bonne aubaine, que l'absence du bacha lui donnoit. Pour la bien faire valoir, il commença par faire grand bruit; il remplit les prisons des accusés; il leur fit donner la bastonnade, fit mettre aux fers le P. Ricard et le P. Monier, et ne parloit pas moins que de les faire expirer sous le bâton. Toute la ville, qui connoissoit l'innocence des pères et des accusés, étoit indignée de la violence de cet homme avare et gagné par les schismatiques. On l'obligea de porter cette affaire au divan, c'est-à-dire, au tribunal des agas. Elle y fut examinée avec plus de justice. Les informations furent faites, et les témoins y furent ouïs. Après les procédures ordinaires, l'accusation fut reconnue et jugée fausse et calomnieuse. Les accusateurs, craignant pour eux, se rétractèrent; les prisonniers furent élargis, et les deux missionnaires mis en liberté.

Quelque temps après, plusieurs vertabiets ayant renouvelé leurs anciennes accusations, les deux missionnaires jugèrent à propos de se retirer de dessous les yeux de leurs ennemis, et de s'absenter d'Erzeroum.

Ils prirent donc le parti d'aller à Trébizonde, où ils avoient plusieurs fervens disciples; mais Dieu les envoyoit pour donner un nouvel exercice à leur charité; car les chaleurs du mois de juillet, alors excessives, y avoient allumé le feu de la peste qui y faisoit un cruel ravage. Les deux pères n'y furent pas plus tôt arrivés, qu'ils se livrèrent au service des chrétiens qui en étoient attaqués, et

dont un grand nombre mourut entre leurs mains. Mais pendant que toute la ville et que les infidèles mêmes faisoient l'éloge de leur zèle et de leur courage, au milieu du danger où ils s'exposoient continuellement, un *relaps* schismatique, qui devoit au P. Ricard sa première éducation dans la religion catholique, n'eut pas plus de peine à renoncer à tous les sentimens d'humanité pour son bienfaiteur qu'à abjurer sa foi. Il vint exprès à Trébizonde, à dessein d'en faire chasser le P. Ricard; il se mit à la tête des schismatiques, et fit tous ses efforts pour soulever la ville contre lui. Mais Dieu donna à ce père un puissant protecteur, qui arriva en même temps à Trébizonde.

Ce protecteur étoit Mustapha-aga. Il avoit été guéri naguère d'une maladie, par le moyen des remèdes qu'on nous envoie de France; sa guérison lui avoit donné de l'affection pour les missionnaires, et il les protégeoit hautement. Le schismatique, intimidé par les menaces qui lui furent faites de sa part, n'osa plus rien dire ni rien faire contre eux. Comme Mustapha-aga avoit une considération particulière pour le P. Monier, il lui dit qu'il vouloit le ramener à Erzeroum, où il sauroit bien le maintenir en sûreté, lui et son compagnon. Le P. Monier, qui aimoit tendrement sa mission d'Erzeroum, accepta ces offres, et le suivit, pendant que le P. Ricard alla à Constantinople pour y solliciter un nouveau commandement qui assura leur état. Le P. Monier, étant de retour à Erzeroum, y exerça librement ses fonctions sous la protection de Mustapha-aga.

Mais la mort nous ayant enlevé le P. Ricard, qui devoit prendre le gouvernement de nos missions en Perse, le P. Monier recut ordre de nos supérieurs de se rendre incessamment à Ispahan, pour y prendre la place que le feu P. Ricard devoit occuper. On ne peut expliquer la peine qu'il eut à quitter la mission d'Erzeroum, où il tra-

vailloit avec fruit; mais ce père, le plus ancien et le plus expérimenté dans le ministère évangélique auprès des Arméniens, étoit aussi de tous les missionnaires le plus nécessaire à Ispahan; car la mission que nous avons en cette ville est comme le séminaire où l'on vient apprendre les langues étrangères, et se former à la vie évangélique. Celle d'Erzeroum ne souffrira pas de ce changement : la Providence a déjà pourvu à ses besoins; elle nous donne quatre nouveaux missionnaires, dont deux sont arrivés; les deux autres sont en chemin. Notre compagnie, qui a toujours des ouvriers prêts à partir pour porter notre sainte foi jusqu'aux extrémités du monde, ne nous en laissera jamais manquer. Au reste, ceux que la France nous a envoyés, et ceux qu'elle nous enverra, jouiront d'un avantage que nous souhaitons depuis long-temps et que nous devons au feu roi Louis XIV. Je crois devoir à sa glorieuse mémoire de rapporter ici ce qui s'est passé sous nos yeux à ce sujet.

Les ministres de Louis XIV, continuellement attentifs à tout ce qui pouvoit augmenter le bonheur de son règne, ayant été informés des grands biens qui reviendroient à la France, du commerce que feroient ses sujets dans l'empire des Perses, exposèrent à S. M. l'utilité et la facilité de l'établissement de ce commerce, et lui proposèrent en même temps d'envoyer quelqu'un à Ispahan, capitale de ce royaume, pour s'assurer de la vérité des faits, prendre connoissance de toutes les marchandises commerçables à l'usage de la France, et pour convenir, avec les ministres du sophi, des conditions d'un traité entre les deux nations. Le roi approuva ce projet et en ordonna l'exécution. Le sieur *Michel* fut choisi pour faire incessamment le voyage de Perse; on lui dressa ses instructions. Il partit de Paris avec ses lettres de créance, et arriva heureusement à Ispahan.

A son arrivée, il s'adressa au premier ministre du sophi, et après les premières civilités ordinaires, il lui exposa le sujet de son voyage. Le ministre reçut très-favorablement les propositions de l'envoyé de France. Il en rendit compte à son maître, et prit son ordre pour conduire le sieur Michel à une audience publique. Dans cette audience, où la cour fut, par ordre exprès du roi, plus nombreuse et plus brillante qu'à l'ordinaire, le sophi reçut la lettre du roi avec tous les témoignages d'une joie extraordinaire. Il fit l'éloge de notre monarque, comme du plus grand souverain et du plus fameux conquérant qui eût jamais paru en Europe. Le sieur Michel répondit au sophi, en l'assurant de tous les sentimens d'estime et d'amitié du roi son maître pour S. M. persane, et dit que pour lui en donner des preuves certaines, le roi son maître désiroit unir ses sujets avec les siens par le lien d'un commerce qui leur seroit également avantageux. Le sophi lui repartit alors que le sujet de son voyage, dont il avoit été instruit, lui étoit très-agréable, et qu'il entreroit avec plaisir dans les intentions du roi son maître. En effet, il ordonna sur-le-champ à son ministre de faciliter, par tous les moyens possibles, l'exécution des propositions de l'envoyé de France, qui étoient si glorieuses à son règne. Le ministre, aussi bien intentionné que son maître pour cet établissement, eut plusieurs conférences avec le sieur Michel. Ils dressèrent de concert les articles du *traité* qui devoit être signé de part et d'autre. Le sophi les approuva; et le sieur Michel, ayant satisfait à sa commission avec tout le succès qu'il pouvoit désirer, prit son audience de congé, et se remit en chemin pour venir rendre compte en France de l'exécution de ses ordres.

Le rapport qu'il fit à son retour de ce qu'il avoit vu et fait en Perse, confirma ce qui avoit été dit des avantages que retireroit la France de ce nouveau commerce, dont

d'autres nations avoient profité jusqu'alors. Il assura de plus que les Persans, qui aimoient et estimoient les François par préférence à tous les autres peuples, attendoient avec impatience et verroient arriver avec joie un consul de la nation françoise et des négocians françois, pour donner commencement à leur commerce. Enfin le sieur Michel crut devoir ajouter que la religion chrétienne, dont un grand nombre des sujets du roi de Perse faisoit profession, acquerroit une puissante protection par la résidence d'un consul françois dans la capitale de cet empire, lequel seroit continuellement à portée d'employer l'auguste nom du roi de France en faveur des chrétiens et des missionnaires qui les instruisent. Toutes ces raisons, et particulièrement la dernière, qui regardoit les intérêts de notre religion, déterminèrent le roi à donner son agrément au sieur Gardanne, pour exercer le consulat de la nation françoise dans la ville capitale de l'empire des Perses. On lui mit ses instructions en main, dont les principaux articles, et les plus recommandés, concernoient la religion et les catholiques.

Nous avons eu bien de la joie de voir arriver dans cette ville impériale notre nouveau consul, M. *Gardanne*, qui a fait un long et pénible voyage par mer et par terre. Il ne lui falloit pas moins que l'honorable réception qu'on lui a faite en cette cour, pour le dédommager des disgrâces qu'il a essuyées sur la route, et qui lui ont été causées par ceux qui se sont crus intéressés à faire échouer le projet de la France. Nonobstant leurs efforts, ils ont été témoins de toutes les marques d'honneur qui lui ont été accordées par le sophi et par les grands du royaume, en considération du roi de France, son maître.

JOURNAL (EXTRAIT) DU VOYAGE DU P. MONIER D'ERZEROUM A TRÉBIZONDE.

Nous partîmes le 17 octobre 1711 de la ville d'Erzeroum, pour aller coucher à *Cars*. Comme notre persécution avoit commencé dans ce village, je m'abstins d'y aller visiter nos catholiques, pour ne les pas exposer à de nouvelles peines; mais un des plus fervens d'entre eux, qui avoit souffert la bastonnade pour la défense de la foi, me vint trouver de nuit, et m'assura que tous nos disciples persévéroient constamment dans leur foi. Je dis la messe en action de grâces. Le lendemain 18, nous arrivâmes à un autre village appelé *Chacuf*, qui n'avoit jamais vu aucun missionnaire. Il ne recevoit des instructions que d'un prêtre imbu d'opinions extravagantes Je demandai à Dieu pour lui la docilité des enfans de lumière. Le 19 nous passâmes par *Chimaghil*, pour aller à *Avirag*, autre village habité, partie par des Arméniens, et partie par des Turcs. Je fus loger chez un Arménien, qui assembla toute sa famille pour recevoir mon instruction; quelques-uns d'eux profitèrent de l'occasion qu'ils avoient de faire leur confession générale. Le 20, sans nous arrêter à Baybourt, village, nous allâmes coucher à *Varzouhau*. A juger de ce lieu par les masures de deux grandes églises ornées de mosaïques, et par les autres restes d'un grand mausolée, il est à croire qu'il étoit autrefois plutôt une ville qu'un village. De *Varzouhan* nous passâmes à *Palakou*, village qui n'en est qu'à trois heures de chemin : nous y séjournâmes. Le 21, le prêtre du lieu m'invita à loger chez lui; il ne demandoit qu'à être mieux

instruit qu'il ne l'étoit. Je lui laissai deux livres arméniens pour lui donner les instructions que mon peu de loisir ne me permettoit pas de lui faire. L'un étoit une exposition de notre foi, l'autre du devoir des pasteurs des âmes. Le 22 nous fûmes à *Teké,* village qui n'est habité que par des Turcs. Les ruines d'un château sur un rocher, sont tout ce que nous y vîmes de plus beau. De Teké nous allâmes à Gumichkané, où nous étions rendus le 23. Nous logeâmes hors de la ville, dans la maison d'un aga, ami de Mustapha. Nous marchâmes le 24 par de rudes montagnes, et presque toujours sur le bord de quelque précipice. Nous campâmes près du village de *Jotauvry,* habité par des Grecs qui n'ont que de mauvaises maisons éparses çà et là, sur le penchant de deux montagnes.

Le lendemain 25, nous arrivâmes à *Trébizonde,* qui est dans la Cappadoce supérieure. Cette ville est située sur la mer Noire, et est célèbre pour avoir été la demeure des Comnènes. Alexis l'avoit établie en 1204, et Mahomet II la détruisit en 1460; ainsi elle n'est plus ce qu'elle a été. J'y trouvai environ cent cinquante Arméniens, sous la direction de quatre prêtres. Pendant onze jours que j'y séjournai, je visitai les catholiques. Je leur fis plusieurs instructions; je les préparai à s'approcher des sacremens; j'y établis la confrérie du Rosaire, et j'eus la consolation de voir la ferveur se renouveler dans le clergé catholique, d'où dépend celle du peuple. Avant que de quitter Trébizonde, je désirai savoir les circonstances de la précieuse mort du saint arménien que j'avois connu à Constantinople, et dont j'avois eu la confiance. Il s'appeloit *Gogga Bagdassar.* Son mérite personnel faisoit qu'il étoit de tous les Arméniens le plus honoré, estimé et respecté. Sa foi étoit si vive, et son désir de la porter à toutes les nations étoit si ardent et si pur, qu'ayant appris que l'évêque du lieu de sa naissance professoit une religion con-

traire à la foi catholique, et la prêchoit à son peuple, il sollicita sa déposition à la Porte; et non-seulement il l'obtint par le crédit que lui donnoit la considération qu'on avoit pour lui, mais il eut encore un commandement pour en nommer un autre à sa place. Voulant donc mettre son commandement à exécution, il vint à Trébizonde, où j'apprends qu'ayant trouvé en cette ville un évêque bon catholique, il lui avoit donné sa nomination, et lui avoit mis entre les mains le commandement du grand-seigneur. Cet évêque étoit de ces naturels vifs et ardens, qui, avec de bonnes intentions, n'observent pas toutes les règles de la prudence et de la discrétion; car, se voyant le bâton pastoral en main, il voulut, sans aucuns ménagemens, faire passer ses sentimens dans l'esprit et le cœur de ceux qui ne les avoient pas. En vain son bienfaiteur faisoit-il son possible pour l'arrêter, il n'en put venir à bout. Enfin l'évêque porta si loin son zèle indiscret et outré, que les schismatiques, ne s'en tenant plus aux murmures, allèrent déclarer au *bacha* que l'évêque et *Bagdassar* vouloient les forcer à se faire Francs, c'est-à-dire, à professer la religion du pape; et pour rendre leur accusation plus grave, ils ne manquèrent pas d'ajouter que l'évêque et Bagdassar étoient tous deux ennemis de sa hautesse. Le bacha les fit mettre aux fers; et, sans autre forme de procès, il les condamna à être pendus. Le bacha, m'a-t-on dit ici, fit solliciter en particulier Bagdassar à se faire mahométan, pour se tirer du supplice; mais ce généreux serviteur de Dieu répondit qu'il s'estimoit très-heureux de pouvoir donner sa vie pour Jésus-Christ, et que pour toutes choses du monde, il ne voudroit pas perdre l'occasion de répandre son sang, pour mériter une place dans le royaume de Dieu. Il mourut, en effet, martyr de Jésus-Christ.

Après avoir séjourné onze jours à Trébizonde, et Mus-

tapha-aga y ayant terminé ses affaires, il nous fit partir plus tôt que je ne l'aurois voulu; car, vu les dispositions présentes de cette ville, j'avois lieu d'espérer d'y prêcher avec fruit le royaume de Dieu. Étant donc partis le 7 novembre, nous employâmes la matinée, depuis six heures jusqu'à midi, à grimper une haute montagne, mais par un chemin qui, tout rude qu'il était à monter, nous était cependant très-agréable; car nous marchions à l'ombre de grands arbres de différentes espèces : sapins odoriférans, chênes verts, peupliers, ormeaux entrecoupés de lauriers-roses en buisson; à chaque pas nous découvrions de nouveaux villages situés sur la côte, et séparés les uns des autres par des bois et par quelques petits cantons de terre cultivée : ils s'étendoient jusqu'au bas du vallon terminé par une vaste prairie arrosée de divers ruisseaux que l'art y avoit conduits, aidé de la nature. Sur le soir, nous arrivâmes au village de *Salauroy*. Plusieurs Grecs qui savoient mon arrivée me vinrent trouver dans la maison où je devois passer la nuit; ils me prièrent avec instance de leur faire une instruction dont ils étoient privés depuis long-temps. Il me fallut passer une partie de la nuit avec eux pour les satisfaire. Nous marchâmes la journée suivante pour gagner *Gumichkané;* comme nous y devions faire quelque séjour, on nous logea dans le palais du bacha. La ville est bâtie à mi-côte d'une haute et stérile montagne. Les maisons, rangées en amphithéâtre, et à différens étages, regardent toutes le nord. Lorsqu'à la fin du jour elles sont éclairées par les lampes ou chandelles qu'on y allume, elles font une illumination toute des plus agréables. Le bas de la ville est baigné par les eaux d'un torrent qu'on voit se précipiter du haut en bas de la montagne avec un bruit affreux.

Les Grecs ont dans *Gumichkané* six cents maisons et sept églises. Les Turcs y ont quatre cents maisons et deux

mosquées. Nul peuple ne se seroit jamais avisé de venir habiter en un lieu aussi sauvage et aussi mal situé que celui dont nous parlons, sans l'espérance de pouvoir s'enrichir des *mines* de différens métaux que cette haute montagne et les voisines cachent dans leur sein ; et c'est aussi le seul, mais puissant attrait qui y a attiré les Grecs et les Turcs, qui fouillent continuellement dans ces terres avec un travail très-pénible, dont d'autres profitent. La *minière* est une pierre noirâtre et friable, laquelle, réduite en poussière et mêlée de litarge, se met au fourneau ; tout ce que cette pierre contient de particules d'or, d'argent et de plomb, tombe au fond du fourneau, et se confond en une seule masse. Pour faire la séparation des métaux, on remet cette masse dans le fourneau au feu du réverbère ; alors le plomb est le premier qui se détache ; l'or et l'argent, jetés ensuite dans l'eau froide, se séparent l'un de l'autre. On compte que chaque fourneau rend, par semaine, deux cents drachmes d'argent et trente d'or. Outre ces riches métaux, les mines fournissent une quantité immense de cuivre et de plomb. Les Grecs sont les entrepreneurs de ce travail. Ils en font les avances qui sont grandes ; car il faut qu'ils entretiennent tout au moins cinquante fourneaux pendant trois mois de l'année. Le grand-seigneur a un officier sur les lieux pour lever ses droits. Cet officier en rend cent cinquante bourses au grand-seigneur, mais il en retient presque autant pour lui. Des marchands arméniens transportent en Perse une grande partie de ces métaux.

L'or et l'argent, qui est continuellement sous les yeux des habitans de Gumichkané, entretient dans leur cœur une si vive cupidité, que leur bouche, qui parle de l'abondance du cœur, est toujours ouverte pour en discourir, ce qui leur ôte absolument toute pensée de religion et de salut. Je fis mon possible, mais inutilement, pour leur

faire connoître les véritables richesses qu'ils devoient rechercher, et qu'ils laissoient malheureusement perdre. J'appris qu'ils avoient un évêque; je crus lui devoir rendre une visite de pure civilité. Je le trouvai si touché de la mort d'un neveu qu'il avoit enterré la veille, qu'il ne fut pas possible de lui parler de son peuple. Je liai conversation avec un autre évêque arménien, un caloyer et deux prêtres; mais, après quelques discours, je compris que, pour m'en faire écouter, il leur eût fallu parler du profit des mines. L'évêque arménien étoit mieux disposé; il me témoigna même qu'il pensoit à quitter son diocèse pour se retirer dans une ville ou dans un monastère, où il pût librement faire profession de la religion catholique; mais je lui représentai qu'il feroit mieux de garder son siége, et de tâcher de faire entrer son peuple dans son sentiment. Le peu de fruit de mes paroles dans le voisinage de ces mines me faisoit désirer d'en sortir pour aller travailler ailleurs plus utilement, et nous rapprocher de ma mission d'Erzeroum.

Nous en partîmes le 12 décembre. De *Gumichkané,* nous allâmes coucher à un village turc nommé *Sroba,* et le lendemain 11, nous arrivâmes à *Palacour*. J'espérois y recevoir la profession de foi d'un prêtre qui m'avoit promis de la faire à mon retour; mais l'embarras des noces d'une de ses filles lui servit de prétexte pour la remettre à un voyage qu'il devoit faire à Erzeroum. Le 12 du même mois, nous laissâmes à notre gauche *Varzouan* et *Baybourt,* pour aller à *Arousga,* village d'Arméniens et de Turcs, où je n'eus de temps que pour instruire deux familles. Nous en partîmes le 13 pour aller à Chacuff; j'engageai le curé du lieu à se rendre incessamment à Erzeroum, où il m'avoit promis de venir faire sa profession de foi. Nous arrivâmes enfin à *Erzeroum* le 16 décembre. Mon premier empressement fut d'aller visiter nos catholiques. Je les trou-

vai, par la grâce de Dieu, dans la ferveur où les persécutions passées les avoient mis ; j'espère qu'avec la protection et l'amitié dont notre aga m'honore, je continuerai ma mission avec succès.

MISSIONS DE PERSE.

TABLEAU DE LA PERSE.

Gouvernement.

Le gouvernement est despotique et monarchique ; la volonté du monarque fait la loi suprême. Le royaume est héréditaire ; à défaut d'enfans légitimes, on appelle au trône les fils des femmes du second rang ou concubines ; dans le cas où le roi meurt sans enfans mâles, le plus proche parent du roi lui succède. Les princes du sang sont ordinairement très-pauvres, et les fils du roi sont encore plus malheureux ; on les condamne à vivre au fond d'un sérail, d'où ils ne sortent pas du vivant de leur père. Par un trait de barbarie propre à cette nation, le nouveau roi prive ses frères de la vue, et leur fait arracher les yeux.

En Perse, le gouvernement se compose de six ministres d'état ; d'abord le grand-visir, chef du conseil de la justice, placé à la tête de l'administration des finances, du commerce, des affaires étrangères, avec le pouvoir de distribuer à son gré les gratifications et les pensions. Il a sous lui six visirs qui assistent aux conseils de l'état et aux audiences publiques. Vient ensuite le chef militaire, ainsi appelé, non qu'il commande les armées, car le roi nomme toujours tout autre général que lui. Les fonctions de la place de ce ministre se réduisent à se mettre à la tête des cavaliers destinés à couvrir les frontières. Le troisième ministre est le chef des troupes d'es-

claves : on ne soupçonneroit guère qu'il s'agit ici d'un corps composé de gens de qualité du pays qui, suivant le style oriental, se disent les esclaves du roi. Le quatrième prend le titre de général de l'infanterie; c'est une troupe composée de deux mille carabiniers à pied, et qui forment le régiment des gardes. Le cinquième ministre est grand-maître de l'artillerie; il commande à quatre mille hommes, et a sous lui quatre colonels qui, dans les jours de cérémonie, se tiennent debout aux côtés du roi. Le sixième est le chef de la justice; on appelle à son tribunal des jugemens des gouverneurs de l'empire. On compte encore un nombre considérable de grands officiers du roi.

Voici les traits les plus marqués du despotisme de ce gouvernement : la Perse entière forme le domaine du monarque; seul propriétaire, il donne et ôte à volonté les terres, et les seigneurs ne les possèdent qu'à titre de gratifications. Les enfans n'héritent que sous le bon plaisir du roi; il exerce le droit d'établir, selon son bon plaisir, des impôts sur les personnes, les terres, le commerce et les marchandises qui le composent.

Les armoiries du roi de Perse sont un lion couché qui regarde le soleil levant. Ce prince prend le titre de *chah* ou de souverain, et de dispensateur des royaumes. Les actes du gouvernement ne sont pas signés de son nom; mais les brevets de grâce se terminent ainsi : « Cet acte est donné par celui auquel obéit l'univers. » Les revenus du roi sont prodigieux; le prince exige un tiers des bestiaux, grains et fruits, ainsi que des productions de soie et de coton; aucun rang, aucune condition n'exempte des taxes et des redevances les plus rigoureuses. Les gouverneurs de province ont des terres affectées à l'entretien de leur maison et au paiement de leurs troupes. Les revenus du domaine de la couronne

font face aux dépenses de la maison du roi et au traitement des grands officiers.

Toutes les affaires relatives à la religion sont portées devant le cheykn-âl-eclam, ou chef de la foi; son ministère ressemble à celui du mufti chez les Turcs; il prend connoissance de toutes les affaires ecclésiastiques: les jours de fêtes solennelles, il prêche dans la grande mosquée; mais il n'a pas, comme le mufti, part au gouvernement politique.

Administration de la justice.

Les Perses n'ont d'autre code de lois que l'interprétation de l'Alcoran. Ils ont trois sortes de tribunaux : le criminel, le civil et le légal, ou tribunal du souverain. Les kans sont les chefs de la justice criminelle dans leurs provinces; le jugement des crimes de lèse-majesté s'instruit dans l'intérieur de la maison du roi, sans la participation du divan-beghi, et sans celle du conseil. Le kan ne condamne pas même un criminel, quel qu'il soit, sans faire connoître son crime au roi, à qui il fait part de la décision du sadre, qui détermine le genre du châtiment selon les lois prescrites par les imans. La manière dont il procède est assez semblable à celle d'Europe, c'est-à-dire qu'on procède par preuves, par confrontations de témoins, et par appliquer à la question. Il y a deux sortes de questions : la question ordinaire et la question extraordinaire. La question ordinaire consiste en des bastonnades qui se donnent en pleine audience. Dans la question extraordinaire, on coupe avec des rasoirs le dessous des talons; on met ensuite du sel dans les incisions, après quoi l'on donne la bastonnade au criminel; quelquefois on lui arrache les ongles des pieds; quelquefois on l'attache à quatre pieux par les mains et par les pieds, et on lui applique un fer rouge

sur les parties du corps les plus charnues. Si le coupable avoue les crimes dont il est accusé, on procède à sa condamnation, et on l'abandonne à la partie intéressée; s'il ne confesse pas son crime, l'adverse partie doit payer le prix du sang de l'accusé, et ce prix se détermine selon son rang et sa qualité.

Je dois faire remarquer que l'on ne procède contre les meurtriers qu'à la requête de la partie intéressée; ainsi, un enfant dont on a tué le père est en droit de poursuivre l'assassin ou de composer avec lui, sans que la justice puisse s'y opposer. Quand la partie ne veut point composer, et qu'elle a prouvé l'assassinat, le juge détermine le genre de supplice, et remet le criminel entre les mains de sa partie pour en tirer sang pour sang; en même temps il lui met un poignard à la main. On ne donne rien à la partie intéressée des biens du criminel, qui ont été confisqués; la justice consomme tout: d'où il arrive que les exécutions sont très-rares, les parens du mort aimant mieux composer que de tout perdre. Cependant les compositions n'ont pas toujours lieu; car lorsqu'il s'agit d'un enfant qui a maltraité son père ou sa mère, les juges sont inexorables. S'il est convaincu de les avoir insultés, on lui coupe la langue; et s'il est convaincu de les avoir battus, on lui coupe le bras.

Le roi député souvent le divan-beghi pour assister aux exécutions, ou nomme un des plus grands seigneurs de la cour pour y tenir sa place. Un Arménien catholique, ayant été trouvé dans le chemin où le roi devoit passer avec ses femmes, fut condamné à avoir la tête coupée. Le roi députa le couler-agasi, qui est la troisième personne de l'état, pour assister à son supplice, et pour lui offrir sa grâce s'il vouloit renoncer au christianisme et se faire mahométan. Ce généreux confesseur de Jésus-Christ tint ferme, et, voyant qu'on différoit de le

faire mourir : « Ne vous attendez pas, dit-il à ce seigneur, avec un courage digne d'un martyr des premiers siècles de l'Église, que j'aie la lâcheté d'abandonner Jésus-Christ, qui est la vérité même, pour embrasser la secte d'un imposteur. » Sa foi fut récompensée : on lui trancha la tête ; et son corps eût été abandonné aux chiens, si un de nos zélés missionnaires n'eût pris soin de le faire enlever secrètement, et de le faire inhumer dans le cimetière des François.

Les Persans n'ont pas de supplices déterminés pour les différens crimes : tantôt ils se servent du gibet, et c'est d'une manière cruelle ; ils suspendent le coupable par la gorge à un crochet de fer, et l'y laissent jusqu'à ce qu'il expire ; tantôt ils attachent le criminel sur le dos d'un chameau, la tête en bas, et lui ouvrent le ventre ; ils le promènent ensuite par toute la ville. Le supplice des voleurs est toujours le même ; on les jette dans une fosse remplie de chaux, et on les y laisse mourir dans les plus affreuses douleurs. L'empalement et le feu ne sont guère en usage chez eux, non plus que la roue ; mais ils ont un supplice beaucoup plus affreux, qui consiste à étendre le patient sur une planche, et à lui hacher toutes les parties du corps.

Les lieutenans des gouverneurs n'ont pas le pouvoir de juger à mort, à moins qu'ils n'en aient reçu la permission du roi. Cependant les dérogas peuvent faire couper le nez, les oreilles et les jarrets aux bouchers et aux boulangers, quand le lieutenant de police les a convaincus d'avoir vendu trop cher ou d'avoir employé une fausse mesure ; mais personne, excepté les kans, quelques sultans et quelque dérogas privilégiés, ne peut condamner à mort ; ce qui occasionne de grands désordres, car les voleurs pillent et désolent les provinces où ils savent que personne n'a le pouvoir de les faire mourir.

Le *divan-beghi* est chef de la justice civile, et partage cet emploi avec les quatre premiers pontifes du royaume. Il n'y a dans cette justice ni huissiers, ni procureurs, ni avocats; chacun expose sa cause au juge dans une requête, plaide lui-même, et défend ses droits. Les audiences sont, pour l'ordinaire, fort tumultueuses; on n'y observe aucun ordre, et celui qui parle le plus haut gagne presque toujours son procès. Personne n'est condamné par défaut, de sorte que la partie qui a tort se sauve toujours pour se ménager une composition avantageuse.

Les lois de l'Alcoran, sur lesquelles on règle les jugemens, sont sujettes à de grands inconvéniens; un homme, par exemple, qui prête, est souvent en danger de perdre ce qu'il a prêté. Si le débiteur est de bonne foi, et que cependant il soit insolvable, son créancier ne peut l'inquiéter; il est même obligé de lui accorder un terme pour le paiement : le temps expiré, le juge prend un sur dix pour ses droits, sur la somme qu'il adjuge, de manière que celui qui est fondé en raison paie les dépens. Quoique l'usure soit défendue dans l'Alcoran, les Indiens et les Arméniens ne laissent pas que de la pratiquer : si, par exemple, ils prêtent six cents livres à un an de terme, ils calculent ce qu'ils peuvent en tirer d'intérêt par an, qui est pour le moins huit pour cent, et ils font mettre d'avance, dans l'obligation, l'intérêt sur le principal. Cette subtilité n'est pas d'une grande ressource, si le débiteur est de mauvaise foi; car, au bout du terme prescrit, il pourra nier d'avoir reçu la somme entière, et, en offrant de remettre les trois cents livres, il fera perdre au créancier huit écus d'intérêt, dix écus pour les droits du juge, et tous les frais de justice.

Le juge souverain du tribunal de religion est le *sadre-karsa*, qui est le premier pontife de Perse. Les modarés, qui sont comme les évêques du pays, sont à la tête des

tribunaux de province, mais on peut appeler de leur jugement au tribunal du sadre. Ce tribunal ressemble assez au sanhédrin des juifs; c'est là que l'impiété et la perfidie se réunissent pour faire souffrir le martyre aux chrétiens qui refusent d'embrasser la loi de Mahomet; et c'est là que les plus grands scélérats se dérobent à la mort et aux supplices dus à leurs crimes, en abandonnant lâchement le parti de Jésus-Christ; car il n'y a pas de forfait que l'on ne pardonne à un chrétien, s'il veut renoncer à sa religion.

Bâtimens et édifices persans.

Comme il n'y a point de forêts en Perse, et que le bois y manque aussi bien que la pierre, toutes les villes sont construites en terre et avec une espèce d'argile si bien pétrie, qu'elle se coupe par morceaux carrés. Les murailles se font par couches, et entre deux couches, qui sont chacune de trois pieds de haut, on met deux ou trois rangs de briques cuites au soleil : après qu'on a achevé la muraille, le maçon l'enduit avec du mortier fait de cette argile, mêlée de paille hachée, manière qui rend les murs fort unis : on couvre tout cela d'une espèce de chaux, colorée de vert de Moscovie, que l'on broie avec de la gomme; on frotte ensuite le mur avec une brosse, ce qui le fait paroître comme du marbre. Au milieu de chaque maison se trouve un portique de vingt ou trente pieds en carré, au centre duquel est un petit étang plein d'eau. Les maisons des grands seigneurs sont encore plus spacieuses; elles ont quatre portiques avec deux chambres de chaque côté, et de là, huit qui entourent une grande salle placée au milieu. Les maisons de Perse sont, en général, basses et couvertes d'une terrasse; elles ont peu d'apparence au dehors, mais elles sont assez décorées au dedans, et toutes les murailles sont ornées de peintures;

elles ont beaucoup de fenêtres, et les vitrages sont de verres de toutes sortes de couleurs. Malgré les défauts que l'on peut reprocher à l'architecture persane, les bâtimens offrent, dans leur ensemble, un spectacle qui cause de la surprise, et quelquefois même de l'admiration aux Européens : les édifices publics sont revêtus, au dehors, de porcelaines peintes en arabesques, ce qui présente le plus beau coup d'œil lorsquelles sont frappées des rayons du soleil.

Le palais du roi de Perse est bâti à l'occident, dans une grande place appelée *Meidan*, c'est-à-dire, marché : c'est une des plus belles places du monde ; sa longueur est de sept cents pas ordinaires, sur trois cents de largeur ; les quatre côtés sont bâtis en portiques, de la même structure que les ailes de l'entrée du palais. Les jeunes seigneurs de Perse s'exercent dans cette place à jouer au mail, à cheval, à jeter la lance et à la ramasser sans quitter l'étrier, et à tirer la flèche par derrière, en fuyant à toute bride, selon l'ancienne coutume des Parthes : ils tirent au blanc de cette manière dans une assiette d'or, que l'on met au bout d'une grande perche qui est dressée au milieu de la place. Le roi, qui voit cet exercice de sa salle d'audience, donne un prix, avec l'assiette d'or, à celui qui la met en bas ; il lui envoie aussi quatre cents écus pour une collation que le roi lui fait l'honneur d'aller prendre chez lui, et tous les seigneurs le vont féliciter sur son adresse, et sur l'honneur que le roi lui a fait. A l'orient de cette place, vis-à-vis le palais du roi, paroît une mosquée dont le dôme est une pièce très-hardie à cause de sa grande largeur : les dehors de ce dôme sont peints en porcelaines ; il est entouré d'un cordon blanc, large de plus de deux pieds, sur lequel paroissent de gros caractères persans ; la pomme et le croissant qui sont au bout sont dorés ; son portique est de marbre, enrichi de plusieurs beaux ouvrages.

A l'extrémité de la place, du côté du midi, est la grande mosquée du roi, élevée par Schah-Abas, le dernier des douze imans ou saints de Perse. Le portail de cette mosquée est une pièce digne de l'admiration des plus habiles architectes de l'Europe; il est d'une hauteur extraordinaire : le bas est d'un marbre de plusieurs couleurs, et un cordon de marbre règne dans les portiques et dans le corps de la mosquée : toute la façade est peinte d'azur vernissé; on y voit des feuillages et des festons dorés en demi-relief ; le couronnement du frontispice est d'un plâtre relevé en bosse, marqueté d'or, travaillé d'une manière si délicate, qu'il est difficile qu'on puisse mieux employer le plâtre. La porte est couverte de lames de vermeil doré; on entre par cette porte dans une cour fort vaste, entourée de galeries dont les colonnes sont de marbre granit; les chapiteaux, la corniche et la frise de ces galeries sont azurés et dorés. Les Perses y font leurs prières après s'être purifiés dans de grands bassins de marbre qui sont au milieu de cette cour : la mosquée est à droite; on y entre par une arcade fort élevée, peinte et dorée de la même manière que les galeries : le corps de la mosquée est fort vaste; elle a un double dôme, de la même structure que celui de la belle mosquée qui est vis-à-vis du palais du roi. Il y a devant ces dômes deux minarets couverts d'ouvrages de marqueterie; ce sont des espèces de petits clochers bâtis de briques, qui sont si hauts et si déliés, qu'on a de la peine à concevoir comment un si petit bâtiment peut soutenir une si grande hauteur : ils ne contiennent qu'un escalier à vis, et si étroit, qu'à peine un homme y peut monter; le reste fait l'épaisseur de la muraille, qui ne paroît pas plus large au pied qu'à la pointe.

La *galerie des musiciens* est encore un des beaux ornemens de la place; les joueurs d'instrumens du roi s'y rassemblent trois fois par jour, à midi, au soleil couchant,

et à deux heures après minuit; mais les jours de fêtes, leur tintamarre se fait entendre le jour et la nuit : je dis tintamarre, car ils sont plus de soixante qui jouent ensemble; les uns battent des timbales, les autres de gros tambours; d'autres jouent du hautbois, et d'autres crient à pleine gorge, dans de longues trompettes, mêlant leurs cris au bruit des instrumens.

On entre dans le palais du roi par deux magnifiques portes, entre lesquelles on a rangé un grand nombre de canons que Schah-Abas fit apporter de la ville d'Ormus, lorsqu'il l'eut prise sur les Portugais; mais ils sont si mal montés qu'on ne pourroit pas s'en servir. La porte principale s'appelle *Alla-Kassé*, c'est-à-dire, la porte de Dieu, parce que c'est un lieu de refuge, d'où on ne peut tirer aucun criminel sans un ordre exprès de S. M. Il y a sur cette porte un bâtiment de plusieurs étages, qui forme beaucoup de chambres, de sorte qu'en le voyant de loin, on le prendroit pour une grosse tour environnée de galeries dorées, qui règnent autour de tous les étages.

Le dernier étage forme une très-belle et très-grande salle d'audience qui commande toute la place; le roi y tient toujours assemblée, le premier jour du printemps, pour y recevoir les étrennes des seigneurs, et pour y prendre le divertissement des jeux que les enfans de qualité célèbrent en sa présence. Cette salle est assez spacieuse pour contenir cent conviés, sans y comprendre les gentilshommes servans et les officiers de guerre, qui se tiennent debout derrière ceux qui sont assis; elle est ouverte de trois côtés. Le lambris qui est dans l'enfoncement est un ouvrage très-délicat; il y a beaucoup de peintures sur les murailles, mais qui auroient besoin d'un bon peintre pour les rendre régulières : le plafond est d'un bois bien travaillé et bien doré, soutenu par douze colonnes dorées en relief, ce qui lui donne beaucoup d'éclat du

côté de la place. La salle est presque carrée, et n'a pas moins de soixante pieds de longueur; il y a au milieu un grand bassin de marbre, où, malgré la grande élévation de la salle, on fait jouer des jets d'eau par le moyen de quelques pompes.

L'usage des *festins publics* est très-ancien dans la Perse, puisque le livre d'Esther fait mention de la somptuosité du banquet d'Assuérus; mais ceux qu'on fait maintenant sont plutôt des festins d'audience que des banquets de réjouissances. C'est durant ces festins que le roi traite des affaires d'état, et qu'il donne audience aux ministres des princes étrangers. On y étale tout ce qu'il y a de plus précieux dans la maison du roi; tout y brille : les tapis sur lesquels on s'asseoit sont de grand prix, les nappes sont de brocart. On sert le roi dans un vase d'or pur, de plus de trois pieds de diamètre; le couvercle et le cadenas, sous lequel la portion du roi est renfermée, sont de la même matière, et on porte ce vase en cérémonie sur une espèce de brancard orné de lames d'or. L'écuyer tranchant ouvre le cadenas devant S. M.; il se met à genoux, et, après avoir goûté les mets, il les sert dans plusieurs plats d'or, qu'il remplit avec une cuillère et une longue fourchette d'or, qu'il porte toujours à son côté, comme les marques distinctives de sa charge. On sert au roi le vin dans des bouteilles scellées; le grand maître les ouvre devant lui, et il en goûte avec les mêmes cérémonies que l'écuyer lui sert son plat. Après qu'on a servi le roi, on sert aux convives le riz, le bouilli et le rôti dans plus de cent cinquante plats d'or, avec leurs couvercles qui pèsent deux fois autant; chaque plat n'a pas moins d'un pied et demi de diamètre. Les plats d'entremets sont d'or; et, avant de servir en or, on a déjà servi les confitures, en vaisselle d'argent et de porcelaine. Le service des confitures et des sucreries précède toujours le repas;

on les sert pendant le temps des audiences, et c'est aussi alors que le roi fait donner du vin aux seigneurs de sa cour : les bouteilles et les tasses dans lesquelles on le sert, sont d'or émaillé, garnies de pierreries; on les range sur les bords du bassin de marbre, qui est au milieu de la salle, et on place aux coins de ce bassin quatre petits tonneaux d'or et quatre d'argent, qui pèsent chacun la charge d'un homme; on les met en ordre avec les bouteilles, les tasses, les cassolettes et les pots de fleurs qui sont tous d'or, ce qui fait une agréable symétrie.

On met en parade devant la salle quantité d'éléphans, de lions, de tigres, de léopards, et tous les animaux rares de la ménagerie; les chaînes et les clous avec lesquels on les attache sont d'or, et chacun de ces animaux a devant lui deux cuvettes d'or, dans l'une desquelles est sa boisson, et dans l'autre sa nourriture. Mais ce qui relève l'éclat de ce pompeux étalage, c'est le coup d'œil magnifique que présentent dix-huit chevaux de main, rangés devant cette salle; chaque cheval vaut un trésor. Les étriers sont d'or; les brides, les devans et les derrières sont émaillés, garnis de pierres précieuses, aussi bien que les housses : le harnois de l'un est garni de diamans; celui de l'autre, d'émeraudes, de rubis, de saphirs, de très-grosses perles, et de toutes sortes de joyaux de la plus grande richesse. On range quelquefois parmi ces chevaux des ânes sauvages richement enharnachés, et l'on met devant eux, comme devant chaque cheval, deux bassins d'or, où sont leur nourriture et leur boisson. Un Espagnol se trouvant en cette cour, surpris de voir des ânes sauvages si bien parés et si richement couverts, perdit sa gravité, et ne put s'empêcher de rire : un officier de la cour s'approcha de lui, et lui demanda fort civilement ce qui lui donnoit occasion de rire; il répondit qu'il rioit de voir traiter avec tant de distinction des animaux qu'on traitoit

avec le dernier mépris en Espagne. L'officier lui répliqua avec respect : « C'est que les ânes sont communs dans votre pays, et nous en faisons grand cas dans le nôtre, parce qu'ils y sont très-rares. »

Le roi est assis dans l'enfoncement de la salle, les jambes pliées sur une espèce de lit couvert d'un brocart précieux ; il s'appuie sur un carreau fort riche : les seigneurs de sa cour sont assis sur leurs talons, manière la plus respectueuse de s'asseoir devant le souverain : les enfans du sérail sont debout dans l'enfoncement de l'alcove ; il y en a toujours deux qui donnent de l'air au roi avec de longs éventails faits de queues de paons : ils ont tous quelque office auprès de sa majesté ; l'un lui sert le gobelet, l'autre le tabac, le café et le bassin pour se laver après le repas. Les principaux eunuques sont debout à côté du roi, et les officiers d'armes forment une ligne oblique depuis le bas de l'estrade ou du trône, jusqu'aux deux premières colonnes de la salle.

Le grand visir, qui est en même temps chancelier du royaume, est assis à la première colonne, du côté gauche, qui est la place d'honneur en Perse ; le généralissime des troupes est à droite, et après lui, les ministres d'état, les kans, les ambassadeurs sont assis en lignes parallèles jusqu'au bas de la salle. Les musiciens forment une autre ligne, et remplissent le côté de la salle qui est en face du trône du roi : leur musique et leur symphonie continuent durant l'audience qui précède le repas ; on le fait exprès, afin que les conviés n'entendent point ce qui se dit auprès du roi. Les quarante maîtres d'hôtel d'honneur, appuyés sur leurs bâtons, font un cercle devant lui, ce qui empêche aussi les conviés de voir distinctement ce qui se passe dans les audiences.

Rien de plus frappant que de voir une si nombreuse assemblée de seigneurs en habits de cérémonie ; leur

habillement est leste, et approche fort de celui des anciens Romains; le turban des Ottomans paroît ridicule en comparaison de celui qu'ils portent; il est surmonté de deux aigrettes d'or, ce qui leur fait donner le nom de *têtes d'or :* leurs vestes sont d'un brocart à fond d'or ou d'argent, ainsi que leurs écharpes : leurs robes sont d'un drap écarlate, chamarré de passemens d'or, et garnies de peaux de zibelines; et tel est le goût des Persans pour la parure et la magnificence, qu'un seigneur se contentera de pain et de lait aigre pour sa nourriture, afin d'avoir de quoi se parer lui et son cheval. Il semble que le roi, pour mieux faire paroître l'éclat et le brillant des habits de ses officiers, veuille faire parmi eux ce que font les ombres dans un tableau; il affecte de se vêtir d'une manière fort simple, et il n'y a que l'aigrette qu'il porte sur le côté gauche de son turban, qui le distingue, par les pierreries de grand prix dont elle est ornée.

Vous voyez, par ce que je viens de dire, que les Persans imitent dans leurs festins la magnificence d'Assuérus; mais ils n'imitent pas la tempérance et la modération que ce prince vouloit qu'on gardât dans les siens : on y force les grands à boire jusqu'à un excès qui a souvent des suites fâcheuses; cependant le roi l'ordonne par politique; car il apprend, par ce moyen, bien des vérités qu'il ignoreroit sans cet artifice.

Les Européens qui ont l'honneur d'être invités à ces festins y trouvent de quoi satisfaire leur appétit, parce que ce qu'on y sert est exquis et bien apprêté; mais ils sont fort embarrassés quand il faut manger le riz à pleine main, et déchirer le bouilli et le rôti avec les doigts; car on n'y a ni couteaux, ni fourchettes, et pas même de serviettes. On sert des cuillères de buis, mais c'est pour une certaine liqueur composée d'eau rose, de vin cuit et de verjus, qu'on boit en mangeant le riz, et on ne peut s'en

servir pour manger, parce qu'elles sont fort larges et fort creuses, de manière qu'on n'y peut prendre avec les lèvres que la superficie de ce qui n'est pas liquide, le reste demeurant au fond. La modestie et la retenue des officiers sont merveilleuses, et on n'observa jamais mieux le silence dans les communautés les plus régulières de l'Europe, qu'on l'observe dans les festins du roi de Perse : mais la contrainte ne dure pas long-temps ; car, comme on mange tout à pleines mains, le repas est si court, qu'à peine a-t-on achevé de servir les tables d'en bas, qu'on dessert celles d'en haut.

Tous les seigneurs qui ont l'honneur d'assister aux festins du roi de Perse, sont obligés de l'accompagner toutes les fois qu'il monte à cheval : il y monte souvent, pour recevoir, en se promenant, les requêtes de ses sujets, pour s'entretenir des affaires d'état avec son grand visir et les autres ministres, et pour prendre le divertissement des exercices que les jeunes seigneurs de sa cour font à cheval, dans le beau cours que Schah-Abas fit planter pour embellir Ispahan. Ce cours est une allée droite et fort unie, large de plus de deux cents pieds géométriques, et longue de deux bonnes lieues de France ; il commence au déclin de la montagne de Sofa, et continue en amphithéâtre jusqu'au palais nommé *Hazar-Dgerib,* c'est-à-dire, mille arpens, quoique l'enclos en contienne plus de six mille. Le roi va ordinairement se rafraîchir dans ce palais, quand il a traversé le cours à cheval, avec les seigneurs de sa cour.

La marche est belle et bien réglée dans tout ce qui précède le roi ; mais il n'y a plus d'ordre quand il est passé : les seigneurs qui le suivent n'en gardent point, et vont en confusion sans distinction de dignité. Les exempts des gardes courent à toute bride pour débarrasser le chemin par où le roi doit passer : les carabiniers ensuite, au nombre de

quatre cents, marchent sur deux lignes, aux deux côtés de l'allée; ils ont chacun une banderole de taffetas rouge sur leurs carabines. Les colonels et les officiers suivent à cheval, la carabine derrière l'épaule, comme les Arabes, et après eux, ceux qui portent les armes du roi : l'un a son arquebuse, l'autre son épée; celui-ci a son carquois, celui-là sa massue, ou autres armes de cette nature. Le grand maître de la maison, le grand maître de la garde-robe, le grand écuyer et le grand écuyer tranchant marchent avec leurs officiers : on mène après eux plusieurs chevaux de main, richement enharnachés. Les officiers des sophis suivent avec les huissiers du palais, armés de leurs haches, et après eux marche l'introducteur des ambassadeurs. Les quarante maîtres d'hôtel d'honneur précèdent le grand maître des cérémonies, qui va seul, pour empêcher qu'on n'embarrasse la marche : les pages ou enfans du sérail le suivent, tous bien montés : le porte-parasol, et celui qui prépare le tabac pour le roi, sont derrière ces pages, pour les leur donner, en cas que le roi veuille s'en servir en chemin : le premier eunuque précède le roi immédiatement; il marche au milieu des valets de pied, qui sont au nombre de douze. Sa majesté permet communément à quelques-uns de ses ministres de l'entretenir dans la route; les autres seigneurs suivent en foule et sans ordre.

Le roi est accompagné de la même manière, quand il va à la chasse; mais quand il y va pour en donner le divertissement à la reine, aux princesses et aux dames du sérail, il prend le devant, escorté de quelques eunuques : on a soin auparavant d'ordonner aux habitans des faubourgs et des environs de quitter leurs maisons, et de se retirer des lieux par où le roi doit passer avec le sérail. Les carabiniers gardent les avenues à une demi-lieue du passage; les eunuques subalternes observent si la curiosité n'oblige pas ces carabiniers de s'approcher pour regarder,

et les eunuques en dignité règlent la marche des dames, qui sont toutes à cheval. On ne fait point de quartier aux hommes et aux garçons qui ont passé sept ans, quand on les surprend dans les rues qui sont gardées : pour les femmes, on leur laisse la liberté d'aller voir cette marche, et c'est d'elles qu'on en apprend l'ordre et les particularités.

Le roi est toujours précédé d'un double équipage, afin qu'il puisse en changer, et que tout soit prêt quand il arrive : ses pavillons et ceux des dames sont grands, riches et éclatans ; ils sont d'un beau drap de soie enrichi de broderies d'or et d'argent ; ils sont si vastes, qu'il y a au dedans des bains, des bassins d'eau et des jardins de fleurs portatifs. Les appartemens des dames, sous ces pavillons, sont aussi impénétrables aux yeux des hommes que les murs du sérail.

Les seigneurs se mettent en marche pour la chasse, dès qu'on leur a donné avis que le roi a pris son logement : le grand visir, les autres ministres et les kans, font la garde, toute la nuit, autour de la tente du roi ; ils se relèvent les uns les autres, et à mesure qu'ils arrivent, l'huissier de la chambre crie qu'un tel seigneur, qu'il ne nomme que par la charge dont il est revêtu, est arrivé. Il faut qu'un grand seigneur soit bien malade pour être dispensé de cette garde : les eunuques la font avec la même exactitude dans le quartier des dames. Ces seigneurs n'ont guère le temps de reposer ; car à peine le jour commence-t-il à paroître, qu'il faut qu'ils battent la campagne pour rassembler le gibier dans l'endroit où le roi leur a dit qu'il conduiroit les dames. Ce sont de véritables amazones : elles savent manier un cheval avec autant d'adresse que les meilleurs écuyers ; elles courent le cerf, et le percent de leurs dards avec une dextérité admirable ; elles suivent le roi, l'oiseau sur le poing, le lâchent quand le roi le leur

ordonne, et courent après à toute bride quand il s'écarte : pour le rappeler, elles battent, avec l'extrémité de la bride, un petit tambour qui est à l'arçon de la selle : si l'oiseau attrape la proie, elles la viennent montrer au roi : si ce sont des grues, le roi en fait tirer les plumes, et les distribue aux dames, qui en font des panaches, qu'elles mettent sur leurs coiffures.

Villes de la Perse.

Chiraz, capitale du Fassislan, eut beaucoup de splendeur sous le règne de Kermi-kan, qui y fit sa résidence, et se plut à l'enrichir ; depuis elle a été prise d'assaut par Ah-Mourat-kan, qui la livra au pillage ; elle a été soumise ensuite à Jaffer-kan. *Chiraz* est sous le plus beau climat du monde, et située dans une vallée très-vaste et très-fertile, de sept à huit lieues de long sur quatre à cinq de large, et partout entourée de hautes montagnes. La ville a environ deux lieues de circonférence ; une muraille de vingt-cinq pieds de hauteur et de dix d'épaisseur environne toute la ville, et est flanquée de tours rondes, à quatre-vingt pas de distance les unes des autres : en outre, elle est ceinte d'un fossé sec, de soixante pieds de profondeur et de vingt de largeur. Le gouverneur ou le kan y fait sa résidence, et elle sert au besoin de prison d'état. Différentes mosquées, de fort beaux caravansérails, et des bazars spacieux forment le principal embellissement de Chiraz. Il n'y a pas de lieu dans l'univers où les vivres soient plus abondans et meilleurs qu'à Chiraz : son vin est très-renommé dans toute l'Asie, et même en Europe ; les juifs et les Arméniens en font un gros commerce : les moutons acquièrent un fumet exquis dans les pâturages ; les bœufs sont gros et forts, mais la nourriture des habitans est la volaille et le mouton. Le prix des comestibles est réglé ; nul marchand n'ose en vendre au-dessus de la

taxe, dans la crainte d'être condamné à perdre le nez et les oreilles.

Les femmes de Chiraz sont célèbres par leur beauté; elles croient la relever encore en peignant leurs sourcils et leurs cils avec de la poudre d'antimoine.

Une montagne près de Chiraz produit cette mousse si renommée dans toute l'Asie, pour guérir, en moins de vingt-quatre heures, toutes les ruptures, même celle des os les moins délicats : elle découle du rocher dans une caverne toujours soigneusement gardée ; on la recueille tous les ans au mois de septembre, et on n'en tire guère plus de dix onces, lorsqu'elle est le plus abondante : elle est noire, ressemble à la poix et n'a point d'odeur ; l'once, quand on est sûr d'en avoir de la véritable, s'achète jusqu'à mille écus. Les relations des voyageurs constatent son efficacité par nombre d'exemples qui y sont rapportés, et dont les auteurs mêmes des relations ont été témoins : cette précieuse mousse est toujours comprise dans les présens que les rois de Perse font aux puissances voisines. Ali-Mourat-kan en envoya environ une once, dans une boîte d'or, à l'impératrice de Russie.

On voit le long du Tigre les ruines de *l'ancienne Babylone,* triste séjour du peuple juif sous le règne de Nabuchodonosor; ces ruines s'étendent plus loin que la portée de la vue ; elles sont immenses et impriment un certain respect. On y voit les débris de la tour de Babel, que d'autres disent être les ruines d'une tour bâtie par les Arabes modernes. *Bagdad* passe pour être la nouvelle Babylone ; cette ville n'est ni plus grande ni plus peuplée qu'Orléans ; les maisons des riches habitans sont bâties de briques que l'on a apportées de l'ancienne Babylone ; les murs sont faits de la même matière. Bagdad est au confluent du Tigre, du côté de la Chaldée, dans une très-belle situation ; la jonction de ce fleuve avec celui de l'Euphrate,

se fait à Cornar, où les Turcs ont établi une douane : cette ville, bien fortifiée, est sous la domination du grand-seigneur. Le pays paroît gras, et les bords du fleuve agréables, tant à cause de la largeur de son lit que des palmiers qui croissent sur son rivage : il y a environ quarante ans que les Turcs prirent cette ville sur les Persans. Les pères capucins y ont une mission ; avertis de notre arrivée, ils vinrent nous prendre et nous conduisirent dans leurs maisons. Les missionnaires sont plus tranquilles ici que dans tout autre endroit de la Turquie ; les Turcs ont la sage politique de laisser les choses comme ils les trouvent dans les villes qu'ils soumettent à leur domination. Il y a douze cents chrétiens à Bagdad ; chaque secte a le libre exercice de son culte. Le commerce de cette ville se fait par les négocians de Mosul et de Bassora ; ils y viennent prendre des marchandises de Perse et des Indes, et de là les font transporter dans tout l'empire, et jusqu'en Europe.

Bagdad renferme cinq mosquées ; les chrétiens grecs et les catholiques romains y ont deux chapelles à leur usage. Le palais du gouvernement est au-dessus du château et du côté du fleuve ; les Persans croient que leur prophète Ali y a demeuré, et cette ville est célèbre par le pélerinage qu'ils y font. On porte à quatre-vingt mille le nombre des maisons ; le tribut annuel que retire le pacha est évalué à sept millions et plus de livres de France.

Commerce. On peut évaluer à douze millions les marchandises qui entrent annuellement dans le golfe Persique; les deux tiers y sont apportés par les Anglois ; les Maures, les Indiens, les Arméniens et les Arabes fournissent le reste. Les cargaisons de leurs navires consistent en riz, en encre, en coton, en mousselines unies, rayées ou brodées, en épiceries de Ceylan et des Moluques, en grosses toiles blanches et bleues du Coromandel, en cardamome, en poivre, en bois de sandal et de Malabar ; en étoffes d'or et d'argent,

en turbans et en schalls, en indigo, en diverses étoffes, en perles, en café moka, en fer, en plomb, et en draps d'Europe : d'autres objets moins importans viennent de différens endroits. Toutes les marchandises se vendent en argent comptant, et par l'entremise des Grecs, des Juifs et des Arméniens. Les articles d'exportation sont des drogues médicinales, des brocarts d'or, des soies et des fruits secs.

Les manufactures et le commerce sont bien tombés en Perse ; il faut en attribuer la cause aux guerres civiles qui, depuis la mort de Kerym-kan, ont désolé ce pays. Le commerce reprendroit avec grand succès dans la Perse, si l'on pouvoit, avec la paix, y rétablir un gouvernement fixe et régulier. Les Persans sont spirituels et ingénieux ; ils travaillent supérieurement en filagramme, en ivoire, et sur le tour. Il existe à Chiraz une manufacture de verreries ; on exporte une grande partie de ses productions dans toute la Perse : on ne peut calculer tout ce qu'elle rapporte aux entrepreneurs.

Ajoutez que la ville de *Qom* est remarquable par ses excellentes lames d'épée : ce commerce, pour reprendre son activité, n'attend que la tranquillité et la paix. Tauris et plusieurs autres villes situées dans les parties septentrionales de la Perse, produisent une grande quantité de cuivre, de marbres, etc. Les marchandises de l'Inde arrivent en Perse par Aboucher.

Les affaires relatives au commerce sont portées devant le kélonter, ou inspecteur, qui règle les impôts que l'on doit payer au kan pour les articles d'importation : ces taxes sont quelquefois si fortes, qu'il ne reste que bien peu de gain pour le marchand. Le kélonter se rend à l'arrivée des caravanes, visite jusqu'aux moindres articles, et perçoit rigoureusement un impôt sur toutes les marchandises étrangères. Cette place offre un vaste champ au brigan-

dage : il faut cependant le faire avec habileté ; celui qui en seroit convaincu périroit du dernier supplice.

Caractère des Persans.

Les Persans sont doux, honnêtes, obligeans à l'égard de tous les étrangers ; l'hospitalité est chez eux une vertu naturelle. Le Persan chez qui vous entrez se trouve honoré de votre visite ; il vous fait des offres de service avec un zèle empressé, et le refus de les accepter seroit pour lui un vrai sujet de chagrin. « Les mets acceptés par un étranger, disent les Persans, sont autant de bénédictions du ciel pour une maison. » Ils sont, en général, bien faits et de bonne mine. Si on en excepte ceux qui se trouvent exposés à l'injure de l'air, tous les Persans ont un aussi beau teint que les Européens. On leur reproche avec raison un ton complimenteur qui fatigue. Leur conversation est pleine d'hyperboles qu'ils prodiguent pour les moindres objets. Ils affectent de parler avec élégance, et sont grands amateurs de bons mots et même de calembours. Au reste, ils ont l'air de jouer sur ces mots avec une finesse qu'on retrouve peu chez les autres nations. Ce qu'on ne peut s'empêcher d'estimer, est ce ton de politesse marquée par leur attention à ne jamais interrompre celui qui parle, pour quelque raison que ce soit. Cependant ils sont sujets aux accès de colère, vifs, et très-sensibles aux affronts, dont ils ne manquent pas de tirer raison sur l'heure. Ils sont inexorables sur le prix du sang, que l'on peut nommer la loi du *talion*. Elle est établie par le Coran. Les Persans, quoique sectateurs de l'islamisme, sont peu scrupuleux sur l'usage du vin, et ils s'y livrent quelquefois avec excès ; ils sont très-querelleurs dans l'ivresse, et les rixes qu'elle occasionne ont souvent des suites fâcheuses.

En général, les Persans ont de la vivacité, de l'ima-

gination, de l'activité et de l'esprit; mais ils passent pour être les plus grands menteurs de la terre. Trop souvent ils emploient la ruse et la fourberie pour en venir à leurs fins : tout moyen qu'ils croient propre à assurer le succès leur paroît également bon. La tempérance et la frugalité sont des vertus qui sont naturelles aux Persans; ils ne se nourrissent guère que de pilau, de fruits et de confitures, ou de viande mêlée avec du riz. Ils aiment la musique, ainsi que les conversations en nombreuse compagnie; ils ont surtout une passion marquée pour les danses sur la corde, les jeux de bateleurs, et les combats de bêtes sauvages.

Mœurs et coutumes. Superstitions.

Les Persans croient à l'astrologie; ils tiennent beaucoup aux jours et aux momens heureux et malheureux, aux *dies fasti atque nefasti* des Romains; pour les moindres affaires ils cherchent un moment heureux. On ne peut jamais se mettre en route sans avoir ouvert un livre de présage, dont chaque chapitre commence par une des lettres de l'alphabet, qu'on regarde comme heureuse ou malheureuse. Si l'on tombe sur une de ces dernières, le voyage est remis à un temps plus opportun. Pour entrer la première fois dans une maison neuve, pour mettre un habit neuf ou faire des opérations de cette importance, ils préludent toujours par quelques cérémonies superstitieuses et frivoles. Pour leurs mariages, ils ont la même attention; l'on choisit une heure favorable pour signer le contrat, une autre pour les fiançailles : ces précautions sont regardées comme indispensables pour le bonheur des jeunes époux. Les personnes qui vivent dans l'aisance chargent un astronome de tirer l'horoscope de leurs enfans au moment de leur naissance.

Ils ont des talismans qui sont ordinairement des passa-

ges du Coran ou des sentences d'Ali, écrites sur des parchemins ou gravées sur une lame d'argent. Ils se l'attachent au bras ou à d'autres parties du corps : les grands les font graver sur des rubis ou sur d'autres pierres précieuses. Les femmes de qualité ont de petites plaques rondes sur lesquelles sont gravés des passages du Coran. Elles se les attachent, ainsi que leurs talismans, autour des bras, avec des rubans rouges ou verts, comme des préservatifs assurés contre les charmes des démons et des mauvais génies. Ces *deb* (car c'est ainsi qu'ils les nomment) s'occupent sans cesse à parcourir le monde pour faire tout le mal qui dépend d'eux. Leur opinion, particulièrement celle du peuple, touchant les corps célestes, n'est pas moins absurde. Ils ont des idées bien étranges de la chute des étoiles, des éclipses de soleil et de lune, de l'apparition des météores et des comètes.

Suivant leur système religieux, il y a neuf cieux, dont le plus bas est immédiatement au-dessus de leur tête. Ils croient que la chute d'une étoile est causée par des anges du ciel inférieur qui lancent des traits à la tête des démons, pour tenter de pénétrer dans ces régions. M. Hanway nous a donné, dans ses *Voyages*, des détails que je ne répéterai pas ici; il suffira de dire que telle est la ferme croyance des Persans en général, même de ceux qui ont le plus d'esprit et d'éducation. Une de leurs grandes superstitions est de croire que par le moyen de certaines prières, on peut ôter la force de mordre aux scorpions, qui se trouvent en grand nombre dans leur pays, et qui sont très-venimeux. Celui qui a le pouvoir de *lier* (car c'est ainsi qu'on désigne cet enchanteur) se tourne du côté du signe du scorpion, qu'ils connaissent tous, et répète une prière. Quand elle est finie, tous les assistans claquent des mains, et alors ils se croient très en sûreté; et si pendant la nuit ils aperçoivent quelques scorpions, ils

ne font pas difficulté de les prendre avec la main, pleins de confiance dans l'efficacité de leur charme. J'ai vu souvent le maître de la maison où je demeurois réciter, par complaisance pour ses enfans, la prière contre la morsure des serpens. Après cette cérémonie, toute la famille alloit se coucher avec une entière sécurité.

Les Persans se lèvent toujours à la pointe du jour pour commencer leur prière. La première se nomme *namâz ssoubhhy* (la prière du matin); ils la font avant le lever du soleil, ensuite ils prennent un petit repas nommé *nâchtâ* ou déjeûner. Ils mangent du raisin ou d'autres fruits de la saison, avec un peu de pain et de fromage de lait de chèvre; après quoi ils prennent une tasse de fort café sans lait ni sucre. On apporte aussitôt le caléan ou la pipe; car il faut remarquer que tous les Persans, depuis la première jusqu'à la dernière classe, fument du tabac. Leur seconde prière se nomme *namâz sehher* ou la prière du midi; elle doit être faite avant que le soleil ne commence à décliner. Leur dîner ou *tchâcht* suit cette prière; il consiste en fromage, lait, beurre, pain et fruits de différentes espèces. A ce repas ils ne mangent pas de viande. La troisième prière se nomme *namâz, a'sser,* ou la prière de l'après-midi : on la dit vers quatre heures. La quatrième prière est le *namâz châm* (prière du soir); elle se fait après le coucher du soleil. Quand elle est finie, les Persans font leur *châmy* (ou souper), qui est leur repas principal; il consiste ordinairement en un pilau, arrosé d'un excellent coulis, et très-relevé avec différentes épices : quelquefois ils mangent du rôti. Quand le souper est prêt, un domestique vient vous avertir, et vous présente en même temps une aiguière et de l'eau; les convives se lavent les mains, et n'oublient jamais de faire cet acte de propreté, tant avant qu'après le repas. Ils mangent vite et avec leurs doigts; car ils ne connoissent pas

même l'usage des couteaux et des fourchettes. On leur présente ensuite des sorbets de différentes espèces, et le repas se termine par un dessert de fruits délicieux. Le souper fini, la famille assise forme un cercle; on s'amuse à raconter des histoires, et l'on joue à différens jeux. La cinquième prière se nomme *namâz akhit* (dernière prière), quelquefois aussi *namâz chef* (prière de la nuit) : on la récite une heure après le souper.

Les Persans, dans les ablutions qui précèdent toujours leurs prières, se lavent la barbe et le visage avec la main droite seulement, et les Turcs se lavent avec les deux mains, et se frottent le pied. Le tapis sur lequel ils prient, et que l'on nomme le lieu de la prière, est tourné, autant qu'ils le peuvent, vers le côté du temple de la Mecque.

Le nouroux, fête mahométane.

« Cette fête se célèbre tous les ans, le 10 de la lune de mai. Dès le matin, toute la ville est en rumeur, et les habitans de la campagne y arrivent de toutes parts pour honorer la fête. Toutes les rues sont pleines de monde; les fenêtres et les toits ne présentent pas un spectacle peu agréable, par une quantité de femmes et d'enfans dont ils sont remplis. La cérémonie commence par une marche confuse de toutes sortes de gens qui rendent étroites les plus grandes rues; tout ce monde suit une espèce de bière couverte des plus riches étoffes, parsemée de fleurs et environnée de cassolettes et de parfums; cette bière avance lentement, portée sur les épaules de six hommes nus; mais c'est une chose affreuse de les voir tout couverts de sang, qu'ils tirent du corps à coups de couteau, pour honorer *Mortus-Ali :* c'est ainsi qu'ils nomment le personnage dont ils prétendent célébrer la mort par cette sanglante tragédie.

« Cependant ils sont entourés de joueurs d'instrumens qui, s'accordant le mieux qu'ils peuvent à la voix des mollas (ce sont les prêtres du pays), font un concert lugubre, qui ne met que de l'horreur dans l'esprit de ceux qui y font attention. Cette marche fait quelques tours dans les rues ; ensuite elle se rend dans la grande place, où l'on trouve au milieu une tente magnifique destinée à recevoir le cercueil d'Ali. Quand il est posé, les mollas se rangent autour, et avec la symphonie recommencent les lamentations; cela dure jusqu'à ce que la populace, armée de bâtons, de pierres, d'épées même et de sabres, se sépare en deux corps, comme deux armées qui sont en présence et se préparent à donner. Aussitôt la musique cesse, et il n'y a partout qu'un silence religieux qui tient les spectateurs dans le respect et dans l'attente du combat. Le plus ancien molla prend un livre, et lit toute la vie d'Ali. On l'écoute tranquillement; mais lorsque sur la fin il vient à lire comment Ali, pour la défense de leur culte, a été massacré indignement, alors, comme si c'étoit le signal du combat, les deux partis se choquent de furie, et frappent à outrance avec aussi peu de ménagement que s'ils combattoient contre leurs plus cruels ennemis; ils assomment leurs propres citoyens, leurs amis, leurs parens; ils dépeuplent une ville qui est bien aise d'être dépeuplée, tant il est vrai que la superstition qui dégénère en fanatisme peut avoir des suites funestes! Après une heure de combat, les mollas font cesser, à grande peine, ces frénétiques acharnés les uns sur les autres.

« Le tumulte étant fini, les hommes destinés à cet emploi font ranger le peuple, et, ayant ramassé tous les corps morts qui sont couchés sur la place, ils les apportent proche de la tente. La place retentit des acclamations du peuple, et des louanges qu'on donne à ces malheureux qui se sont sacrifiés. On fait ensuite approcher les parens

de ceux dont on a reconnu les corps, et l'un des mollas fait un discours à leur honneur, comme on en faisoit, dans l'ancienne Grèce, à l'honneur des citoyens qui avoient été tués en combattant vaillamment. La substance de son discours est qu'une fin si noble est le commencement d'une vie glorieuse et immortelle; que ceux qui ont perdu leurs proches ne doivent point les regretter, mais songer à les imiter et à les suivre. Personne ne pleure dans un si grand sujet de pleurer, et la force de la superstition est telle, que tout en dansant et pleins de joie, ils emportent ces cadavres, et les mettent en terre avec des cérémonies qui ne ressemblent en rien à des funérailles. »

(Voyez *Voyage* de M. Carré, article *Carnicha,* ville considérable de la Perse.)

Mariages persans.

Les parens ont-ils fixé leur choix sur l'épouse qu'ils destinent à leur fils, ils assemblent leurs amis, et se rendent à la maison du père dont ils doivent demander la fille. On commence par exposer le sujet de la visite, et si le père et la mère de la fille agréent la proposition, ils font apporter des confitures qu'on mange en signe d'accord; ensuite la compagnie se sépare. Quelques jours après, les femmes de la famille du jeune homme s'assemblent chez la future, et là on dresse les articles du contrat de mariage; on promet, de la part de l'époux, les présens ordinaires. S'il a une fortune médiocre, il donne deux beaux habits complets, une bague, un miroir, une petite somme en argent comptant d'environ dix ou douze tomans (cinq ou six cents livres). Cette somme se nomme *mehir ou kâwyn,* part du mariage; elle est particulièrement destinée à la subsistance de la femme en cas de divorce. On donne en outre tout le mobilier

nécessaire, tel que les tapis, les nattes, les couches, la batterie de cuisine, etc.; ensuite on passe le contrat en présence du cadi, du juge civil ou de l'âkhend (le prêtre), en l'absence du premier. Les Persans appellent cet écrit *a'qed-bendy,* contrat qui lie. Le père de la mariée y énonce que tel jour, telle année, il a donné sa fille en mariage au fils d'un tel (ici on place le nom du futur et celui de son père). Celui-ci fait, de son côté, l'énumération des présens offerts à la future au nom de son fils, et stipule la somme donnée comme *mehir ou kâwyn.* Le contrat est signé et scellé pàr les deux parties, par le cadi, le molla, et déposé entre les mains du père de la mariée, qui s'en sert, en cas de divorce, pour exiger l'entière exécution des articles; car un mari qui veut renoncer à sa femme est obligé de remplir très-exactement tous les engagemens qu'il a pris dans le contrat de mariage. Après toutes ces formalités, le mariage est conclu suivant les lois musulmanes. Je ne dois pas oublier de remarquer qu'en Perse les filles n'apportent jamais de dot, comme en Europe et dans plusieurs endroits de l'Orient; il ne me reste qu'à décrire la cérémonie nuptiale. Voici de quelle manière elle se célèbre deux ou trois jours après la signature du contrat.

La nuit qui précède les noces, les amis et les parens de la mariée s'assemblent chez elle avec des musiciens, des danseuses, et tout l'appareil de l'allégresse. On appelle cette nuit *cheb-hhinnê-bendy,* nuit où les mains et les pieds de la mariée sont liés et teints avec l'hhinnè (arbre odoriférant). Avant la cérémonie, le mari en envoie une grande quantité chez sa future. Lorsque le jour où l'on doit lui teindre les ongles et les cheveux est arrivé, on commence par la conduire au bain; au sortir de l'eau, on la reporte chez elle; on lui teint les pieds et les mains, et on lui peint ensuite les sourcils et le front avec de la poudre

d'antimoine nommée *ssurmâ*. Après cette cérémonie, on envoie le reste de l'herbe au fiancé ; ses amis s'en servent pour faire sur lui la même opération. La nuit du mariage étant enfin arrivée, les amis des deux parties contractantes se réunissent chez la mariée pour la conduire chez son époux. Ils sont accompagnés de danseurs, de joueurs d'instrumens, de chanteurs, de danseuses, et tous revêtus de leurs plus beaux habits ; les femmes ont un voile de soie rouge. Les présens donnés par le futur sont placés sur des brancards couverts de soie rouge, que des hommes portent sur leurs épaules. Après s'être fait attendre quelque temps, la jeune personne sort, couverte, de la tête aux pieds, d'un voile de soie rouge ou de mousseline peinte. On lui présente, de la part de son époux, un cheval sur lequel elle monte ; ensuite une de ses femmes tient devant elle un grand miroir pendant toute la marche, pour l'avertir qu'elle se voit vierge pour la dernière fois, et qu'elle va maintenant avoir les peines et les soins du ménage.

Voici l'ordre de ce cortége : 1° La musique et les danseuses ; 2° les présens portés par des hommes, sur des brancards ; 3° les parens et les amis du marié poussant de grands cris et faisant beaucoup de bruit ; 4° derrière eux marche la future, montée sur le cheval qui lui a été envoyé ; elle est environnée de ses amies et de ses parens, un d'entre eux conduit le cheval par la bride ; 5° plusieurs cavaliers ferment la marche. Tout ce cortége, arrivé à la porte du fiancé, est reçu par son père et sa mère, et de là conduit dans l'intérieur de la maison. L'on monte à l'appartement du jeune homme, et la fiancée y entre. Celui-ci, retiré au fond de la chambre, lui fait une profonde inclination, et bientôt s'approche d'elle, la prend dans ses bras et l'embrasse ; ils se retirent dans une chambre particulière, et quand ils reviennent trouver la

compagnie, leur présence cause la plus grande allégresse. On s'assied pour souper dans des appartemens séparés; les hommes mangent avec le nouveau marié dans une chambre, les femmes avec son épouse dans une autre; il est absolument contre l'usage que, dans cette circonstance, les femmes mangent avec les hommes. Le souper de la noce se prolonge bien avant dans la nuit, d'une manière très-amusante et très-joyeuse. Les noces, en Perse, durent ordinairement huit et dix jours.

Un homme mécontent de sa femme peut demander le divorce; les lois musulmanes lui laissent toujours la liberté de la renvoyer, pourvu qu'il lui donne tout ce qu'il a promis en se mariant, et il redemande le contrat de mariage à ses parens. La cérémonie du divorce se nomme *thélâq* chez les Persans. On peut reprendre trois fois une femme avec laquelle on a fait trois divorces en règle; mais à chaque fois il faut renouveler le contrat, et, après ces trois divorces, on est obligé d'y renoncer. J'ai entendu raconter qu'il falloit qu'une femme fût épousée et répudiée par un autre homme, pour avoir la permission de retourner avec son premier époux; mais je n'ai rien vu en Perse qui ressemblât à cette coutume, et toutes mes recherches n'ont pu m'en procurer un seul exemple. Il arrive bien rarement qu'un homme qui a fait divorce avec sa femme soit tenté de la reprendre; une pareille conduite attire immanquablement le mépris des voisins. Quant au nombre des femmes, quoique la loi musulmane permette d'en avoir autant que l'on peut en nourrir, cependant les Persans ont une estime particulière pour celui qui s'attache à une seule.

Les accords se font en Perse, comme dans beaucoup d'autres endroits de l'Orient, entre les familles, longtemps avant que les époux ne soient nubiles. Quoique la consommation n'ait lieu que plusieurs années après, la

fiancée ne peut obtenir le divorce ou la cassation de son mariage que du consentement de son époux, ou bien en payant une amende considérable ; l'homme est soumis à la même loi. Une veuve, en Perse, est obligée d'attendre quatre mois après la mort de son époux pour en prendre un autre. Les lois ne permettent pas à une femme légitime de se remarier avant ce temps ; mais une concubine, dont l'entreteneur vient à mourir, peut en prendre un autre quand il lui plaît.

La *nomination des nouveau-nés* en Perse exige une cérémonie que nous allons décrire. Le troisième ou le quatrième jour après la naissance de l'enfant, les amis et les parens de la femme se rassemblent chez elle avec beaucoup de musiciens et de danseuses loués pour cette fête. Après un concert et une danse, qui durent quelque temps, le molla ou prêtre entre, prend l'enfant dans ses bras, et demande à la mère quel nom elle veut lui donner. D'après la réponse de celle-ci, il se met à faire une courte prière, applique ensuite sa bouche sur l'oreille de l'enfant, et lui recommande distinctement, par trois fois, d'être obéissant envers son père et sa mère, de respecter le Coran et le prophète, de s'abstenir de ce qui est défendu, de faire le bien et de pratiquer la vertu. Après avoir répété la profession de foi musulmane, ainsi conçue : « Je confesse « qu'il n'y a de Dieu que Dieu, et que Mahomet est son « apôtre (les Chi'ytes, tels que les Persans, ajoutent : Et « qu'Ali est l'ami (*wely*) de Dieu), » il le rend à sa mère; ensuite on régale la compagnie de confitures et de rafraîchissemens, dont les femmes ont soin d'emporter une partie dans leur poche, persuadées que c'est un moyen infaillible d'avoir elles-mêmes une nombreuse famille.

La cérémonie de la *sennet* ou circoncision se fait ordinairement pendant le tchehulah, c'est-à-dire dans l'espace de quarante jours après la naissance de l'enfant ; elle est

moins dangereuse à cette époque que dans un âge plus avancé. Plusieurs cependant ne souffrent cette opération qu'à sept ou huit ans ; mais il est absolument indispensable qu'elle soit faite avant l'âge de quatorze ans ; car, après ce temps, elle n'est plus légale. Le père et la mère de l'enfant donnent à cette occasion un divertissement à leurs parens et à leurs amis. L'opération se fait suivant le rite juif, et de la même manière que chez les musulmans de l'Inde.

La circoncision des enfans d'une grande naissance est une magnifique cérémonie où leurs parens étalent un grand luxe. Pendant mon séjour à Chiraz, j'eus occasion de voir les réjouissances que firent les habitans en l'honneur du *fils de Dja'afar-kan,* qui fut circoncis le 27 avril 1787. Les préparatifs commencèrent dès le 20 du mois ; tous les bazars de Chiraz furent magnifiquement illuminés, particulièrement le grand bazar, qui étoit orné de lustres avec des lampes de couleur suspendues au toit, environ vers le milieu de sa hauteur. De chaque côté, les boutiques étoient décorées, avec le plus grand soin, de papier d'argent et de belles tapisseries, et les murailles couvertes, jusqu'à une certaine hauteur, de miroirs, de peintures dans le genre persan, dont la plupart représentoient les anciens rois de la Perse et de l'Inde, habillés chacun à la mode de son pays, et différens sujets de leurs meilleurs poëmes. Des bandes de musiciens et de danseuses rôdoient nuit et jour de bazar en bazar, et jouoient sur des échafauds dressés exprès. Cette fête dura, sans interruption, pendant sept jours et sept nuits. Parmi les spectacles de différens genres donnés dans cette circonstance, j'en remarquai un très-ingénieux au djébah khâneh (l'arsenal). Au milieu du bâtiment, les armuriers avoient suspendu en l'air, d'une manière invisible, un mortier de fonte d'environ huit cents livres ; il ne paroissoit avoir absolu-

ment d'autre soutien que des bouteilles de différentes couleurs qui y étoient attachées, et qui sembloient le faire nager dans l'air. La vérité est que ce mortier est suspendu à un fil d'archal attaché au plancher, mais de manière que la vue en est dérobée aux yeux des spectateurs. Les réjouissances se terminent par un superbe feu d'artifice. (Voyez le *Voyage en Perse*, traduit de l'anglais, et publié en 1801.)

Des funerailles.

Les Persans enterrent leurs morts avec les mêmes cérémonies qui se pratiquent chez les autres nations musulmanes. Les parens et les amis du défunt s'assemblent, font de grandes lamentations sur le corps; ensuite on le lave et on le dépose dans un cercueil; on le porte au cimetière, qui est toujours situé hors des murailles de la ville; un molla l'accompagne jusqu'au lieu de la sépulture, en psalmodiant quelques versets du Coran. Si quelque musulman rencontre le convoi, c'est pour lui un devoir de religion de lever le cercueil, et de s'offrir pour le porter, en criant: « *Lâ îlah îlâ âllah* (il n'y a de Dieu que Dieu). » Après la cérémonie, les parens et les amis du mort retournent à son logis, où les femmes préparent un mélange de farine de froment, de miel et d'épices, qu'on mange en sa mémoire; on en envoie aussi une part à ses autres amis et connoissances, pour qu'ils lui rendent le même honneur. Cette coutume paroît dater de la plus haute antiquité; car nous voyons dans Homère de grands sacrifices et des libations faites en l'honneur des morts.

Mœurs et coutumes des dames.

Les dames mahométanes de l'empire persan ont des mœurs et des coutumes tout-à-fait différentes de celles des dames indiennes. Les femmes de condition ne pa-

roissent jamais aux yeux du public : quand elles ont permission de sortir de la maison, elles sont toujours dans des carrosses fermés, ou sur des chameaux, enveloppées d'une cape, ou dans des palanquins ronds et couverts; des eunuques et des cavaliers armés les accompagnent : dans la maison même elles gardent sur la tête un voile d'une gaze fine ; elles ne peuvent le lever qu'en présence de leur époux, de leurs enfans, de leur père, de leur mère et de leurs amies particulières. Leurs habits sont d'étoffes de soie et d'or, et les couvrent entièrement; le corps de l'habit par-devant s'attache, jusqu'à la ceinture, avec des rubans, au bout desquels est suspendu un gland d'or ou une perle : ils sont étroits vers la ceinture et plissés pour relever la taille : la jupe qui descend jusqu'aux talons n'est point séparée du corps de l'habit. Elles se servent de souliers plats couverts d'écarlate, avec quelques fleurs d'or en broderie : elles les quittent aisément, et toujours lorsqu'elles entrent dans les appartemens qui sont couverts de beaux tapis. Elles sont coiffées en cheveux, d'une manière fort variée, tantôt en pyramide, tantôt en triangle ou en croissant, d'autres fois en rose ou en tulipe, et en d'autres figures de fleurs qu'elles imitent, en assujettissant leurs cheveux sur la tête, par le moyen des boucles d'or garnies de diamans. Plus communément, elles divisent leurs cheveux en tresses pendantes sur leurs épaules ; elles y attachent de petites plaques d'or légères et des pierreries : c'est un art que de savoir alors faire certains mouvemens de tête, qui fassent paroître la beauté et le brillant de leur chevelure.

Elles se percent une des narines, et y portent un anneau d'or, où est enchâssé quelque gros diamant ; leurs oreilles sont aussi percées tout autour de plusieurs trous, pour y attacher autant de pierreries en demi-cercle : leurs colliers, leurs bracelets, leurs bagues sont quelquefois

d'un prix inestimable. Leur taille est ordinairement belle et leur air gracieux : il y en a qui ont le teint presque blanc ; mais pour l'ordinaire il est olivâtre. Celles qui sont curieuses de rehausser leur beauté, se fardent avec de l'eau de safran sauvage : elles font aussi une composition qu'elles appellent *sourma,* qui est extrêmement noire ; elles en mettent un trait autour des yeux ; elles se peignent le bout des ongles d'un beau rouge, qu'elles expriment de la feuille d'un arbrisseau, et elles ont toujours à la main quelque fleur, quelque fruit, ou un petit flacon d'eau de senteur.

Leurs chambres n'ont d'autre tapisserie que celle sur laquelle on marche ; elles sont ornées de grands miroirs, de canapés et d'enfoncemens dans les murailles, en forme de niches, où elles rangent des vases de cristal, d'or et d'argent, pour y conserver leurs parfums, leurs essences, et les petits meubles de leur toilette. L'usage des chaises y est inconnu ; il y a pourtant de petits tabourets sur lesquels elles peuvent s'asseoir, mais plus souvent c'est sur de riches tapis, les jambes croisées ; derrière elles, est un grand carreau de brocart sur lequel elles s'appuient, et à côté un petit coussin qu'elles remuent et changent à leur fantaisie. Quand elles sont plusieurs ensemble, elles forment une espèce de cercle.

Elles se visitent de temps en temps ; le plus riche tapis est pour la dame la plus qualifiée ; de jeunes esclaves sont là pour les éventer et chasser les mouches. On présente du bétel dans des bassins d'or faits exprès; on apporte de la limonade pour se rafraîchir ; on mange des fruits, des confitures, et d'une espèce de gâteau fait avec de la farine de froment, du jus de cannes de sucre, du lait et de l'eau rose. La collation achevée, on se retire avec les bienséances accoutumées, qui consistent à incliner un peu le corps, à porter en même temps la main sur le

cœur et sur la tête, et puis à s'embrasser, et à se dire mutuellement des politesses.

Les femmes mariées à un même homme ne sont pas toutes d'un rang égal. 1° Un homme de qualité épouse toujours une fille d'une naissance égale à la sienne : cette femme est la première de toutes; elle s'appelle *bégoum*, qui signifie femme heureuse. 2° Trois autres femmes, qui sont aussi de quelque naissance, font un second rang. 3° Le troisième rang est composé d'autant de femmes qu'on en veut : ce mariage, appelé *néka*, se fait avec moins de cérémonie que les deux précédens. 4° Pour la quatrième espèce de mariage, il suffit qu'on achète une fille, ou qu'on s'en rende le maître dans la guerre qui se fait assez souvent entre les gentils. Toutes ces femmes doivent être ou mieux ou moins bien logées, entretenues, chéries et parées, à proportion de leur rang; mais rien n'est plus ordinaire que de voir des femmes d'un ordre inférieur, enlever auprès du mari le rang et les droits de la bégoum même. Quand ces femmes remarquent entre elles des préférences, on ne sauroit dire à quelles jalousies elles se livrent, quels sont leurs chagrins, leurs querelles, leurs divisions, leurs haines : aussi chacune met-elle en usage tout ce qu'elle peut imaginer pour plaire à son époux et pour l'emporter sur ses rivales. La honte et le désespoir de n'y pouvoir réussir les font quelquefois recourir aux prestiges, aux sortiléges et aux enchantemens diaboliques. D'autres fois elles s'en prennent à elles-mêmes et se font mourir par le poison, ou bien elles empoisonnent secrètement leurs rivales; quelquefois même elles éclatent sans aucun ménagement.

Une bégoum, femme d'un nabab, dans une ville de Maduré où j'ai été, voyant que son époux n'avoit de tendresse que pour une de ses esclaves, Géorgienne d'une grande beauté, elle en fit de fréquentes plaintes; mais le

nabab, qui aimoit passionnément cette jeune esclave, fit peu de cas des remontrances de la bégoum. Cette femme, que la jalousie transportoit de fureur, résolut de s'en venger d'une manière aussi étrange qu'elle étoit cruelle. Un jour que le nabab étoit allé à la chasse, elle fit attacher la jeune Géorgienne par un de ses eunuques, et lui fit couper les deux mamelles avec un sabre. Le nabab revenant de la chasse, elle lui fit offrir dans un bassin les deux mamelles de l'esclave chérie, avec ce compliment : « Voilà le présent que vous fait la bégoum. »

Quoique en général les maris soient maîtres absolus de renvoyer leurs femmes quand il leur plaît, de les châtier, ou même de les tuer pour certaines fautes, il ne faut pas croire qu'ils usent facilement de ce pouvoir envers leur bégoum ; les égards dus aux familles illustres de ces bégoums les retiennent.

Se marier chez les mahométans, c'est, à proprement parler, acheter une fille. Un homme qui veut se marier convient d'une somme qu'il donne, non pas aux parens de la fille, mais à la fille même : cette somme devient sa dot ; et le mari ne peut pas en disposer. Le prétendant, accompagné de ses parens et de ses amis, en palanquin ou à cheval, et suivi d'une troupe de joueurs d'instrumens, va aux flambeaux chercher son épouse : il la rencontre à moitié chemin, avec un pareil cortége du côté de la fille, et surtout de beaucoup de femmes, parentes et amies, en palanquins couverts. Lorsqu'ils sont arrivés chez l'époux, le cadi, prêtre de la loi, ou le moulah, son délégué, lit, en présence de tout le monde, le contrat de mariage. Après cette lecture, il ordonne à une dame apostée derrière la fille de lui lever le voile de dessus la tête ; le prétendant, qui est vis-à-vis, voit son épouse pour la première fois ; on lui remet le voile, et le cadi demande au prétendant s'il est content de la fille qu'il vient de voir. L'époux

ayant répondu qu'elle lui agrée, toutes les femmes vont, avec la jeune mariée, se réjouir dans un appartement où l'on a préparé un magnifique festin, et les hommes vont dans un autre. S'il arrive dans la suite que le mari dégoûté renvoie son épouse, il est obligé de lui donner la somme stipulée dans le contrat de mariage.

Les mahométans riches et de qualité se font une gloire brutale d'avoir dans leur sérail quantité de femmes, à l'exemple de leur faux prophète; il y en a qui en ont cinquante, quatre-vingts, cent. Ils se les donnent quelquefois, ou ils les changent pour d'autres. On en amène beaucoup de Circassie, de la Géorgie et de l'Abyssinie pour les vendre, et elles coûtent cher. Les maris ne mangent jamais avec leurs femmes, à la réserve de quelques petites collations qu'ils font ensemble, par manière de divertissement. Les enfans qui naissent de la première femme, quoique fort supérieurs aux autres, ne sont pas les seuls héritiers. On les marie fort jeunes : jusqu'à l'âge de sept ans, ils demeurent dans le sérail, entre les mains de leurs gouvernantes. Les filles ont pareillement des gouvernantes, mais elles demeurent jusqu'à leur mariage dans l'appartement de leurs mères.

Dans l'éducation qu'on donne aux jeunes filles, il n'entre ni chant, ni musique, ni instrumens, ni danse; cela est réservé aux courtisanes : on ne peut comprendre ici qu'une fille puisse danser en présence des hommes. Les manières d'Europe, sur cet article et sur quelques autres, scandalisent fort les dames mahométanes : c'est inutilement qu'on voudroit les justifier; il seroit plutôt à souhaiter qu'elles les ignorassent. On élève les jeunes filles de qualité à marcher avec grâce et posément, à bien se tenir ou droites ou assises, à parler poliment et avec esprit, à coudre, à broder, et à s'habiller avec une certaine élégance : on ne leur enseigne point à écrire, mais

seulement à lire, afin qu'elles aient la consolation de lire dans l'Alcoran, où elles ne comprennent rien.

Dans les maisons bien réglées, et où l'on se pique de dévotion, toutes les femmes, ainsi que les hommes, savent par cœur les prières en langue arabe; elles ne manquent point de s'assembler, à certaines heures du jour, dans une salle destinée à la prière; car elles ne vont jamais à la mosquée publique : avant leur prière, elles se lavent entièrement dans le bain, ou du moins elles se lavent le visage, la bouche, les pieds, et les mains jusqu'aux coudes; elles ont des habits particuliers pour la prière, et de couleur blanche. La propreté du lieu, des habits et de la personne, sont des conditions essentielles à la bonne prière, pendant laquelle on ne doit ni cracher ni tousser. Certaines parties de la prière se récitent ensemble et à haute voix; la posture du corps varie : elles sont tantôt droites, tantôt assises ou prosternées sur des tapis; elles lèvent les mains au ciel à certains versets; à d'autres, elles les portent sur la tête, sur les yeux, sur les oreilles, sur la poitrine, sur les genoux : il y a pour tout cela des rubriques qu'on observe scrupuleusement. Rien n'est comparable à la modestie et au recueillement de ces dames quand elles prient.

Pour récompense de leurs vertus, elles espèrent le paradis, tel que Mahomet le dépeint à ses Arabes grossiers et ignorans. « Les vieilles et les laides, disoit ce prophète, n'y entreront jamais. » Ses disciples, surpris, lui en demandèrent la raison : « C'est, leur répondit-il, parce que les vieilles et les laides deviendront alors jeunes et belles. » C'est cette espèce de bon mot qu'elles répètent souvent en riant, et avec une douce confiance d'en éprouver la vérité.

Elles jeûnent rigoureusement pendant une lune chaque année, et alors elles ne mangent ni ne boivent rien de

toute la journée; ce n'est que la nuit qu'elles prennent leurs repas. Elles ont une espèce de chapelet composé de cent grains; elles le parcourent en disant sur chaque grain une des perfections divines, par exemple : « Tout-puissant, créateur, miséricordieux, etc. ; » elles font des promesses et des vœux pour obtenir ce qu'elles désirent. Leurs vœux s'adressent d'ordinaire à quelques saints ou saintes, qu'elles reconnoissent dans leur système de religion, et qu'elles supposent déjà habiter les jardins délicieux du paradis; elles les révèrent et conservent leurs reliques avec respect. Dans leurs invocations soit à Dieu, soit aux saints ou aux saintes, elles tournent toujours le visage du côté de la Mecque. Elles ne sont point dans l'usage d'avoir des figures ou des images de ces saints ou saintes; cependant elles voient volontiers l'image de la sainte Vierge : elles lui font d'abord la révérence, l'appellent *Bibi Miriam,* dame Marie très-chaste, qui a eu Jésus pour fils, et elles racontent en son honneur une infinité d'histoires apocryphes.

Quand les femmes ont perdu leur mari, elles sont entretenues par le fils aîné du défunt, dans des appartemens séparés, qu'on nomme vieux sérail. Elles passent le reste de leurs jours dans une triste viduité : il n'est plus pour elles ni parfums, ni ornemens, ni jeux, ni amusemens, comme elles en avoient auparavant pour se distraire et pour se divertir ; le soin même du ménage n'est plus de leur ressort. Elles peuvent pourtant se remarier du consentement du fils aîné de la famille, du pouvoir de qui elles dépendent.

MÉMOIRE (EXTRAIT) SUR LE SIRVAN,

PROVINCE DE PERSE.

Le *Sirvan* est l'ancienne *Albanie*, terminée au septentrion par le mont Caucase; à l'orient par la mer Caspienne; au midi par la rivière du Cyrus, au-dessus du confluent avec l'Araxe, et par une rivière qui se jette dans le Cyrus, et appelée par les anciens géographes *Alazon;* de ce côté-là le Sirvan confine à la Géorgie. Il a environ trente lieues de longueur du septentrion au midi, et autant de largeur de l'orient à l'occident. Dans toute cette étendue de pays, il n'y a que trois villes, *Chamakié, Derbent* et *Bakou;* le reste n'est proprement que des villages. On en compte environ soixante habités par les Arméniens.

Chamakié est la capitale du Sirvan, et la résidence du kan : c'est le nom que les Persans donnent à un gouverneur. Nous parlerons ailleurs de cette ville. *Derbent* et *Bakou* sont deux petits états séparés sous des princes qui ont le titre de sultan, et qui sont vassaux du roi de Perse. Derbent ferme l'entrée de l'Albanie du côté du septentrion, et occupe un terrain d'environ une lieue, depuis le Caucase jusqu'à la mer. C'est apparemment ce que Ptolémée appelle les portes de l'Albanie. Strabon parle d'une muraille construite vers ces mêmes endroits, pour arrêter les irruptions des peuples féroces qui habitoient au-delà. Cette longue muraille, dont on voit encore les ruines sur la montagne, et que les habitans disent avoir été poussée jusqu'au Pont-Euxin, peut bien être ce que Ptolémée nomme les portes de l'Albanie. Ses habitans se vantent

d'avoir Alexandre pour fondateur de leur ville, et soutiennent qu'elle est l'*Alexandrie* que ce conquérant fit bâtir auprès du mont Caucase : prétention qui n'est fondée que sur l'équivoque du mont Caucase. Quinte-Curce et Arrien rapportent que les Macédoniens, pour flatter Alexandre, transportèrent de Scythie le nom de Caucase, et qu'Alexandre bâtit une ville qu'il honora de son nom. Au reste, Alexandre n'entra jamais dans l'Albanie, qui étoit couverte par cette partie de la Médie qu'Atropatos déroba à ses rapides conquêtes. Atropatos étoit un des lieutenans de Darius. La partie de la Médie qu'il sauva fut appelée Médie Atropatène, et il en demeura toujours le maître; et du temps de Strabon, ses successeurs en étoient encore en possession. Cette partie de la Médie est proprement ce qui s'appelle aujourd'hui le *Guilan*.

Retournons à *Derbent*. Cette ville est située sur le penchant de la montagne, et défendue par un château bâti au-dessus, où le sultan fait sa résidence. La plaine jusqu'à la mer retient le nom de ville des Grecs; on n'y voit que quelques masures dans des champs labourés. On remarque encore que Derbent n'est point ce qui s'appeloit anciennement les portes du Caucase, qui, selon Pline, étoient vis-à-vis d'Hamarstis, ville capitale de l'Ibérie. Ces portes étoient un grand ouvrage de la nature; car on voit, dit Pline, les montagnes se séparer naturellement, pour laisser un passage entre elles : mais les peuples qui habitoient en deçà de ce passage, craignant, ajoute cet auteur, les irruptions d'un peuple nombreux, qui habitoit au-delà, le fermèrent par des portes armées de barres de fer grosses comme des poutres, sous lesquelles passoit le fleuve d'Yriodonis. Non contens encore de cette défense, ils firent bâtir sur le roc un château nommé *Camania*, qui les mettoit en toute sûreté contre leurs ennemis. Strabon, qui décrit assez exactement quatre chemins pour entrer dans

l'Ibérie, ne dit rien qui semble avoir quelque rapport avec ces portes si mémorables; mais peut-être n'étoient-elles pas encore placées de son temps. « Vers le septentrion, ajoute-t-il, et du côté des nomades, il y a trois jours à monter avec de grandes difficultés, et ensuite à descendre dans un endroit étroit où coule le fleuve *Aragus*. Les extrémités de ce passage sont fortifiées d'une bonne muraille du côté de l'Albanie. Il y a un chemin anciennement taillé dans le roc, et un marais à passer du côté de l'Arménie. C'est une gorge ou un endroit étroit, où l'Aragus tombe dans le Cyrus. Au-dessus de la jonction de ces deux rivières, et sur les montagnes, sont les villes d'Harmozica et de Seumara, ou Seusamora; la première sur le Cyrus, et l'autre sur l'Aragus : ce fut par ce chemin que Pompée, et ensuite Canidius, passèrent dans l'Ibérie.

Plutarque raconte que Pompée se préparant à poursuivre Mithridate, qui s'étoit enfui dans la Colchide, les Albanois convinrent de lui donner passage, et que, changeant de résolution, ils entreprirent d'attaquer les quartiers où il avoit distribué son armée pour passer l'hiver. A la fin du mois de décembre, ils passèrent le Cyrus au nombre de quarante mille hommes d'infanterie, et vingt-deux mille de cavalerie; mais ils trouvèrent les Romains prêts à les bien recevoir, et ils furent entièrement défaits, sans qu'il paroisse néanmoins que Pompée ait poursuivi sa victoire, et qu'il soit entré dans leur pays, puisque de l'Arménie il passa dans l'Ibérie, et de l'Ibérie dans la Colchide.

Bakou est à trente lieues au-dessus de l'embouchure du Cyrus, sur le bord de la mer Caspienne, à qui cette ville donne aussi son nom, et qu'on nomme souvent mer de Bakou. Les environs sont d'une terre légère et abondante en safran; mais ses mines font sa principale richesse. Ces mines sont des puits d'où l'on tire la *naphte* en telle abon-

dance, et avec tant de profit, qu'on assure que les droits du roi montent par an à douze mille tomans, ou à six cent mille abassis; l'abassis vaut environ vingt sous, et le toman soixante livres. La naphte, qui est une espèce d'huile, vient avec l'eau, dont ensuite on la sépare, et on la fait couler par des canaux; il y en a de blanche et de noire. La blanche, comme étant plus estimée et d'un meilleur débit, se transporte dans les pays étrangers; la noire se consomme dans le pays, et n'y est pas épargnée: on s'en sert pour les lampes, et l'on y met des mèches grosses comme le pouce.

Le Sirvan répond à l'éloge que Strabon fait de l'Albanie : l'air y est sain et tempéré; le voisinage des hautes montagnes, couvertes de neige, et le vent de mer en modèrent la chaleur; d'ailleurs tout le pays est inégal, et s'élève en petites collines, ce qui contribue à entretenir l'air en mouvement, et par conséquent à le purifier et à le rafraîchir. Les hivers communément sont plus humides que froids, et les neiges qui y tombent ne durent pas longtemps sur la terre. Le beau temps, la pluie, la neige, ont leurs saisons réglées selon le besoin, et comme à souhait; de sorte que si toutes les années ne sont pas également abondantes, il n'en est point qui soit absolument stérile, et qui ne suffise à nourrir les habitans, qui abandonnent assez souvent une partie de leur récolte. La terre est si bonne, qu'elle n'a pas besoin d'engrais. On la laisse seulement reposer une année ou deux, et au printemps on lui donne la première façon. Le laboureur joint toujours à la charrue cinq paires de bœufs. Leur joug est une fois plus long qu'en France, mais d'un bois fort léger. Le laboureur s'assied sur le joug des deux premiers bœufs, et règle la marche. La charrue n'a qu'une petite roue à côté, et le soc n'avance qu'autant qu'il est nécessaire pour renverser les mottes remplies des racines de toutes les

herbes qui ont crû pendant le repos de la terre. Ces mottes demeurent ainsi exposées tout l'été aux rayons du soleil, qui les réduit en terre très-légère.

La seconde façon se fait en automne; on y emploie pareillement cinq paires de bœufs, avec cette différence que chaque paire traîne sa charrue. Ces cinq charrues font cinq sillons, et ces cinq sillons coupent perpendiculairement les sillons faits au printemps. Les charrues sont suivies d'un homme qui jette la semence mêlée avec de la terre, afin qu'il n'en tombe pas trop au même endroit. Au temps de la moisson, les moissonneurs se couvrent le corps d'une peau de mouton, pour se défendre de la piqûre des moucherons. Sans se courber, ils coupent la paille environ un pied au-dessous de l'épi. Ils emportent les épis sur des traîneaux, et les battent sous les pieds des chevaux. La cinquième partie du blé est pour le seigneur du champ, et le reste pour le laboureur. Le blé est fort beau, et fait d'excellent pain, bien que ce ne soit pas ici la coutume de se servir de tamis, et de séparer la farine et le son. Cette quantité de paille, qui reste sur le champ après la moisson, ne demeure pas inutile. Ou ils la coupent sur la fin de l'automne, partie pour se chauffer, partie pour servir de fourrage à leurs bœufs et à leurs chevaux, ou ils y mettent le feu pour brûler les rats. On ne sauroit s'imaginer la quantité de ces vilains animaux, qu'on voit, pour ainsi dire, fourmiller dans les campagnes : ils y font un tel dégât, que sans de grandes pluies, et assez fréquentes, qui en délivrent le pays, on seroit contraint de le leur abandonner.

Une grande partie du labourage se fait par une espèce de Tartares nommés *Turquemis*, parce qu'ils sont de la secte des Turcs; à cela près, ils sont bonnes gens et paisibles. Ils vivent sous des tentes, qu'ils dressent en hiver dans la plaine, en été sur les montagnes, et ils

font consommer les fourrages à leurs bestiaux. Je dirai en passant que la plus grande partie des habitans de cette province fut autrefois transportée à l'autre extrémité de la Perse dans les montagnes, entre *Baik, Kaboul* et *Candahar,* où ils ont conservé leur premier nom, avec peu de changement, étant nommés *Akvans;* mais l'âpreté des lieux a perverti leur naturel. Ils sont devenus voleurs, et se rendent redoutables aux caravanes qui passent aux Indes.

Les vignes, sans être cultivées comme en Europe, portent d'excellens raisins, dont on feroit du vin très-fort, si dans le temps de la vendange on n'y mêloit pas environ la dixième partie d'eau. Le raisin noir est de deux sortes, l'un fort menu, et l'autre fort gros; le blanc est sans pepins, et a un goût de muscat. Il n'y a ici ni cave ni cellier; on enterre les cuves ou dans les jardins ou dans la cour. C'est en puisant qu'on en tire le vin. Quand une cuve est vidée, on se contente de la laver sans la remuer de sa place.

Les arbres fruitiers de toutes les espèces viennent sur les montagnes et dans les forêts, aussi bien que dans la plaine. Leurs fruits sont aussi bons qu'on peut les attendre des sauvageons, car on ignore ici l'art de greffer et d'enter. On a des pommes, des poires, des cerises fort petites et extrêmement douces, des châtaignes, des nèfles, des noisettes; les abricots et les pêches sont d'un mauvais goût, faute de greffe. Les cognasses sont d'une grosseur étonnante; il y en a d'aussi grosses que la tête. Les bois de charpente et de chauffage ne se trouvent que dans les forêts qui sont sur les montagnes, d'où il les faut voiturer. Les légumes y sont aussi abondans que les fruits. Les melons, les concombres y sont bons et fort gros, et ne font point de mal. On y trouve des asperges, des épinards, et généralement toutes les herbes potagères et les

racines qu'on voit en France. Les racines de betteraves grossissent jusqu'à peser trois ou quatre livres. Les truffes blanches y sont communes ; mais il semble que ce soit ici le pays du safran, principalement aux environs de Baku, où la terre est extrêmement légère. On sème des oignons excellens, et à la sixième année on les transplante. On ne débite point le safran pur ; mais on le mêle avec un peu de cire dans une poële, et ensuite on le coupe en petites tablettes.

Toute la campagne est couverte d'herbes odoriférantes, de pimprenelle, de serpolet, de petit baume à fleurs jaunes, dont on tire une eau cordiale. Entre les diverses plantes, il y en a une remarquable, qui croît sur le penchant de la montagne de *Pidrakou*, à trois petits quarts de lieue de Chamakié. Sa tige s'élève fort haut, et est de la grosseur de la jambe d'un homme. Elle pousse en s'élargissant, et devient large comme une petite meule de moulin. Elle répand une odeur très-agréable. Elle sèche en automne, et renaît au printemps.

La campagne est ornée de diverses fleurs. Les tulipes y sont très-belles ; les unes sont jaunes et petites, les autres rouges et fort grandes : celles-ci ont un fond noir et jaune. Si ces couleurs se mêloient dans les feuilles, ce seroit la plus belle fleur du monde. L'on en voit partout, non-seulement dans les champs labourés et parmi les blés, mais aussi dans les chemins. J'en ai mis et cultivé dans notre jardin, sans avoir pu leur faire changer leur couleur naturelle. Les rosiers naissent dans les forêts et entre les broussailles, de même que les câpriers ; mais en ce pays-ci on n'attend pas que les câpres soient venues. On coupe les bourgeons pendant qu'ils sont tendres, et on les confit au vinaigre : on confit de même les petits concombres sortant de leurs fleurs.

Les terres qui ne sont pas en labourage servent à nourrir

de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons. Les bœufs sont bêtes de voiture, et portent les charges sur le dos. On voit ici deux manières tout-à-fait différentes de traiter les *chevaux*. Quand les Tartares, voisins du Sirvan, viennent en ce pays pour leur commerce, ils laissent paître leurs chevaux en liberté dans les champs. Ces chevaux demeurent ensemble, comme un troupeau de moutons, sans s'écarter les uns des autres. Les Persans, au contraire, pansent les leurs avec un grand soin. Il les couvrent toujours d'un grand feutre, ou d'une grosse toile, tant en été qu'en hiver. S'ils les mettent à l'herbe, ils les tiennent au licou, ou avec des entraves aux jambes. Hors du temps des herbes, ils ne leur donnent, sur le soir, qu'un sac de paille hachée menu, avec quatre ou cinq poignées d'orge. Cependant ces chevaux, la charge sur le dos, font par jour douze et quinze lieues sans débrider; et, ce qu'il y a de bien commode, c'est que dix ou douze charges de paille, avec une demi-charge d'orge, suffisent pour nourrir deux cents chevaux pendant deux jours de marche.

Outre ces animaux domestiques, les forêts sont remplies de sangliers, de cerfs, de renards, de loups. Il se fait à Chamakié un commerce considérable de peaux de renards pour *Astracan* et pour *Erzeroum*. Les alouettes et les cailles sont plus rares dans le Sirvan qu'en France; mais, en récompense, les perdrix y sont très-communes, aussi bien que les outardes, les francolins et les faisans. On y a des oies, des canards, des pigeons, des grues. Les cigognes en été y viennent faire leurs nids; elles y élèvent leurs petits, et disparoissent ensuite. Quand l'hiver est un peu rude, on a quatre francolins pour cinq sous, une outarde pour cinq ou six sous, un faisan en vie pour dix sous. Ces oiseaux se cachent la tête dans la neige, et s'y laissent prendre.

Une région si heureuse, et qui fournit si libéralement

tout ce qui peut rendre la vie commode et délicieuse, est habitée par un peuple pauvre et misérable; soit que sa paresse l'empêche de profiter des biens que la nature lui offre, soit qu'il soit épuisé par de grands impôts, dont on le charge. On m'assure que le roi de Perse tire du Sirvan deux millions d'abassis (deux millions quatre cent mille livres). La nourriture ordinaire des habitans du pays est de légumes et de fruits. Leurs délices sont de manger du riz, du caillé aigre et du fromage. Leur vêtement est de grosse bure, en forme de casaque, sous laquelle ils portent une chemise pendante. Peu d'entre eux ont une seconde chemise à changer, de sorte qu'ils sont rongés de vermine; mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'ils souffrent si patiemment cette mauvaise compagnie, qu'ils ne pensent pas seulement à prendre les moyens de s'en délivrer. Leur chaussure est faite du cuir de la tête d'un bœuf ou d'un sanglier : elle est relevée de part et d'autre sur le pied, et attachée avec des cordes. Ils ont la réputation d'être fourbes et menteurs, et on dit d'eux, qu'ils sont persuadés que sans le mensonge une affaire ne sauroit réussir. D'ailleurs, il sont bons et paisibles. Rarement entend-on parler parmi eux de vols et d'assassinats, quoique ces crimes ne soient pas punis fort rigoureusement.

On parle trois sortes de langues dans le pays : le turc, qui est la langue la plus commune; le persan, mais corrompu, et l'arménien. Les enfans apprennent et parlent ces trois langues sans les confondre.

On distingue ici les diverses nations par la manière dont on se couvre la tête. Comme les Persans aiment le turban rouge, on les appelle *kesel-baschi*, c'est-à-dire, rouges têtes; les Arméniens, *kara-baschi*, noires têtes; les Géorgiens, qui portent un fort petit bonnet, *baschi-achouk*, têtes découvertes.

Je viens à la ville de *Chamakié*, qui n'étoit autrefois qu'une forteresse environnée d'une muraille, avec des tours d'espace en espace, dont il ne reste que quelques pans. La ville s'est accrue du côté du midi, et s'étend sur cinq ou six collines. Elle est toute ouverte, sans murailles et sans fossés, et composée d'environ sept mille maisons. Quelques-unes sont bâties de pierres, avec de la terre pour mortier; mais la plupart ne sont que de terre et d'argile. Plusieurs ont le toit élevé et couvert de planches, au lieu d'ardoises et de tuiles, et les autres ont le toit en plate-forme. Elles ne sont que d'un étage, ayant la porte et les fenêtres du même côté. Plusieurs maisons n'ont que la porte pour fenêtre. Comme ces plates-formes ne sont que de terre battue avec de la paille hachée, et posée à la hauteur d'un pied sur des solives et sur de petits ais, elles ne sauroient arrêter une pluie d'un peu de durée, qui inonde enfin toute la maison. Les personnes aisées, pour se délivrer de cette incommodité, font mettre une couche de poix au-dessus, et, afin qu'elle ne se fonde point à la chaleur du soleil, ils ont soin de la faire arroser de naphte.

Il n'y a à Chamakié aucun édifice public qui mérite d'être regardé, ni aucune belle mosquée. C'est cependant une ville de grand commerce, et l'entrepôt de la Moscovie et de la Perse. Les Moscovites y ont leur caravansérail ou magasin, et apportent de l'étain, du cuivre, des cuirs de Russie, des fourrures, et d'autres marchandises de leur pays. Les Persans et les Indiens y vendent les étoffes de soie et de coton, les brocarts d'or et d'argent, et une infinité de balles de soie. Les Tartares amènent des chevaux et des esclaves. Il y a un bazar ou marché où plusieurs rues aboutissent, garnies de boutiques des deux côtés, et couvertes.

Pour les religions dont l'exercice public est permis à Chamakié, il y en a presque de toutes les sortes. La *maho-*

métane est la dominante; mais elle est divisée en deux sectes; savoir : de Jonis et de Chais, ou Ichais. Ceux-là sont sectateurs d'Omar, et ceux-ci d'Ali. Ces deux sectes se maudissent mutuellement. Les *juifs* ont leur synagogue, et les *Indiens* leur pagode. Les Indiens sont ici au nombre d'environ deux cents; ils y font le plus gros commerce, et sont les plus riches marchands. D'ailleurs, ils sont gens très-paisibles, et extrêmement unis entre eux. Quand le temps est beau, ils vont ensemble s'asseoir sur le bord d'un ruisseau, et y font leurs prières.

Les *chrétiens* habitués dans la ville sont Arméniens, et ne font guère plus de deux cents maisons. Leur maison est petite et obscure. Ils y ont un évêque, qui réside ordinairement dans un monastère de la campagne. Les *Moscovites* ont une chapelle dans leur magasin; les prêtres de ces deux nations sont habillés de vert : ils ont malheureusement les uns et les autres le défaut d'aimer le vin sans modération. Les Arméniens qui habitent le Sirvan, et qui sont en grand nombre, étoient dans un extrême abandon et dans une déplorable ignorance des premiers principes et des devoirs du christianisme. Leur état pitoyable excita la compassion et le zèle des ouvriers évangéliques. Ils considérèrent, d'ailleurs, que Chamakié étant l'abord de diverses nations, et le passage de Moscovie et de Pologne en Perse, ils auroient de fréquentes occasions de se rendre utiles à toutes les nations, s'ils pouvoient y établir une mission. Le P. Pothier, qui étoit alors à Ispahan, conçut le projet de cet établissement, et, secondé par le comte de Siri, ambassadeur de Pologne à la cour de Perse, il l'exécuta. Ce regrettable père fut assassiné dans sa maison par un Turc, dans la nuit du 27 septembre 1687. On ne put obtenir justice de cet assassinat. Le P. Lamaze remplaça le P. Pothier; on lui envoya pour l'aider le P. Champion, qui arrivoit de France plein de zèle et de ferveur, et qui

avoit appris la médecine pour se rendre plus utile dans son état. Cette mission jouit de la protection des rois de France et de Pologne ; elle est aussi utile pour les caravanes que pour le pays.

Il arrive rarement que le Sirvan éprouve le malheur de la guerre ; car, encore qu'il soit à l'extrémité de la Perse, sa situation le met en sûreté, et le mont *Caucase* est un rempart que les armées ennemies ne sauroient forcer. Toutefois, pour être pleinement en repos de ce côté-là, le roi de Perse fait une pension de sept cents tomans (quarante-deux mille livres), ou trente-cinq mille abassis au *chamkal;* c'est ainsi qu'on appelle le prince de *Leski.* Les Leskis sont un peuple de Tartares, qui habitent au-delà des montagnes dans le *Daguestan,* et dont on dit que *Leskus,* premier prince de Pologne, étoit sorti. Le roi de Perse, s'étant dispensé il y a quelques années de payer la pension, le chamkal permit au Leski de courir sur les caravanes de Perse, et de piller les vaisseaux qui étoient contraints de s'arrêter sur les côtes de la mer Caspienne, qui sont de la dépendance du chamkal. Ce prince de Leski prenoit part au butin par forme de dédommagement. Il fait sa résidence à Tarkou, qu'il faut distinguer de Tarki en *Circassie,* où le czar entretient une garnison.

Tant que Gurgikan, prince géorgien, fut en guerre contre le roi de Perse, le Sirvan eut à souffrir des troupes de ces deux princes, parce qu'elles ne subsistoient que de pillage ; mais les ennemis les plus redoutés en ce pays sont les Cosaques, qui, non contens de pirater sur la mer, font des descentes sur les côtes, avec une intrépidité étonnante. J'ai vu à *Dersauré,* gros village de la sultanie de Bakou, qu'une barque de Cosaques ayant fait naufrage sur la côte voisine, ces Cosaques, étant descendus à terre, seulement au nombre de vingt, jetèrent la terreur partout aux environs. Le sultan fit armer autant de monde qu'il

put, et les fit poursuivre par deux cents cavaliers. Les Cosaques firent leur retraite dans le pays de *Chamka*, pendant plus de vingt lieues, sans avoir perdu un seul homme. Peu de temps auparavant, cinquante Cosaques, étant descendus près de *Mességui Bazar*, gros bourg de la même sultanie de Bakou, enlevèrent hommes, femmes, enfans, et un gros butin. Tout le pays prit les armes : cinq cents cavaliers s'étant avancés, les Cosaques les attendirent rangés sur une ligne, ayant leur butin derrière eux. Ils demeurèrent ainsi en présence assez long-temps, et les *kesel-baschi*, ou Persans, n'osoient attaquer ces gens déterminés à se bien défendre; enfin, un des plus braves poussa son cheval, et blessa un Cosaque; deux autres, à son exemple, se détachèrent du gros, et en tuèrent un, sans que les Cosaques fissent aucun mouvement. Alors les kesel-baschi, s'imaginant que la crainte rendoit les Cosaques immobiles, coururent tous ensemble à eux. Les Cosaques les laissèrent approcher à la distance de sept ou huit pas; et alors, d'une décharge de leurs fusils, ils en jetèrent une quarantaine à terre. Les kesel-baschi en furent tellement effrayés, qu'ils ne pensèrent qu'à fuir, et laissèrent ces intrépides se rembarquer avec tout leur butin, sans oser davantage les inquiéter.

La mer Caspienne seroit sans doute la voie la plus courte, et qui coûteroit le moins à la Moscovie, pour entretenir le commerce avec *Astracan*; mais, outre que cette mer est extrêmement orageuse, elle n'a point de ports qui puissent mettre les vaisseaux en sûreté; elle n'a pas même de bonnes rades le long du Sirvan, étant un fond de pierre, où l'ancre ne peut mordre. La rade la plus fréquentée est celle de *Niézova*, dans la sultanie de Derbent, où néanmoins l'on voit souvent des vaisseaux, ou, pour mieux dire, des bateaux; car ils ont le fond plat pour tirer moins d'eau, et ne portent qu'une voile carrée. Avec cette cons-

truction, jointe au peu d'habileté des matelots qui les montent, ils ne suivent que la ligne du vent, et ne sauroient profiter des vents collatéraux.

Tous les ans, dix ou douze de ces bateaux, tirés à terre, passent l'hiver à Niézova. Comme en ce lieu-là il n'y a ni villages ni maisons, les équipages se font des tentes sur le bord de la mer, et y attendent le temps de la navigation, qui est depuis la fin d'avril jusqu'au commencement d'octobre. Ils ne se mettent point en mer, à moins que quelque autre vaisseau, venu d'Astracan, ne leur annonce que le Volga est dégelé, et qu'il est navigable. Le trajet est de cent lieues; par un bon vent on les fait en cinq jours, mais assez ordinairement en neuf jours, six sur la mer, et trois sur le Volga. La difficulté est de trouver le canal qui conduit à Astracan, et d'éviter les bancs de sable; car ce grand fleuve, disent les Moscovites, se décharge dans la mer par soixante et douze embouchures, et il charrie une grande quantité de sable. Quand le vent vient à changer, on ne sauroit décider du temps du voyage. Un de nos marchands catholiques m'a raconté qu'il fut quarante-huit jours errant sur cette mer. Il fut poussé à la côte des Usbeks, où le vent, lui ayant manqué tout à coup, le laissa plusieurs jours dans un continuel danger d'être fait esclave, et d'avoir le nez et les oreilles coupés par ces barbares, qui heureusement ne trouvèrent point de barque pour aller à lui. Il m'ajouta que l'équipage, pour se tirer de cet endroit dangereux, et pour obtenir du ciel un souffle de vent, résolut de jeter un homme dans la mer, mais que le vent qui survint arrêta leur criminel dessein. Les Moscovites, pour faire remonter le Volga à leurs grands bateaux chargés, se servent de cette invention. Ils font porter dans un petit bateau un gros câble et un cabestan. Ils attachent ferme le cabestan sur un des bords de la rivière. Ils le tournent ensuite à force de

bras, et par le moyen du câble qui tient d'un côté au cabestan, et qui est attaché de l'autre au gros du bateau, ils le forcent de remonter les eaux du fleuve. Si le voyageur craint les périls et les inconstances de la mer, il peut faire le voyage par terre, surtout depuis que le chamkal est en paix avec le roi de Perse. Je vois plusieurs caravanes qui prennent maintenant cette route par *Derbent*, *Tarkou* et *Tarki*. Elle est de vingt-cinq journées pour un cavalier, depuis Chamakié jusqu'au *Bagchsaray*, capitale de la Crimée ou petite Tartarie. Les habitans de Chamakié ont une sorte de divertissement auquel ils prennent grand plaisir. Quand il leur prend envie de se divertir dans les beaux jours de l'année, plusieurs familles se joignent ensemble et font bourse commune. Ils vont sur des collines aux environs de la ville; ils y dressent des tentes, font bonne chère, et dansent tout le jour au son des instrumens de musique; la nuit, ils font des illuminations de naphte. Lorsqu'ils sont prêts à s'en retourner chez eux, et qu'il s'agit de finir leurs jours de fêtes, ils prennent les *nappes* dont ils se sont servis, et qui sont des pièces de toile de diverses couleurs, et longues d'environ dix aunes. Ils tiennent en l'air ces nappes étendues, et dansent en cadence, à droite et à gauche, chacun tenant toujours en main la nappe, et la tirant de son côté. La danse continue jusqu'à ce que la nappe se déchire, et tombe par terre en lambeaux. Une nappe de moins coûte peu à des gens qui ont pour tout meuble un matelas étendu à terre, et qui ne savent ce que c'est qu'un fauteuil, une chaise et une table.

La capture d'un *loup* donne lieu à un autre divertissement : lorsqu'on en a pris un, on lie cet animal de deux cordes, dont deux hommes tiennent les bouts, en sorte que le loup ne sauroit se jeter sur l'un que l'autre ne le retienne ; on prend jour pour donner le loup en specta-

cle. La scène est dans une place, à cent pas de Chamakié, entre deux collines qui servent d'amphithéâtre. Les jeunes gens se rangent en cercle, et le maître du loup le lâche, le retenant cependant attaché par un pied. Cet animal se lance de côté et d'autre contre cette jeunesse, qui fait de grandes huées, et qui s'enfuit ou se rapproche, selon les démarches du loup. Il y a toujours quelque habit déchiré, et souvent quelque coup de dent. Quand le loup fatigué veut se coucher à terre pour se reposer, un des combattans s'avance vers lui. Le loup se relève; le combattant le saisit et le serre fortement, tandis qu'un autre lui met la corde au cou, et le promène dans l'assemblée.

Pendant ce manége, on demande de l'argent aux spectateurs, et chacun donne ce qu'il veut.

Les fêtes que le kan ou gouverneur, et le calenther, magistrat de police et de justice, donnent, à certains jours de l'année, sont un nouveau divertissement. Elles sont annoncées par un grand bruit de trompettes et de tambours. A l'entrée de la nuit, plusieurs volées de canon n'ont pas plus tôt averti les habitans de faire des illuminations, que toutes les plates-formes des maisons de la ville et les collines d'alentour paroissent éclairées d'une infinité de lampes, dont les flammes n'étant pas moins grosses que celles des plus gros flambeaux, on voit de toutes parts une infinité de lumières qui forment plusieurs figures différentes. Du milieu de ces feux, on voit partir sans cesse des fusées volantes et autres feux d'artifice qui voltigent de tous côtés. Il faut convenir que tous ces différens objets présentent aux yeux un très-agréable spectacle.

On célèbre aussi dans cette ville, pendant dix jours, et dans toute la Perse, la mémoire de la mort d'*Ussein*, fils d'Ali. Dans les neuf premiers jours, on voit de petits gueux à demi nus, barbouillés de noir, et divisés en plu-

sieurs bandes, courir par la ville avec des tambours, en chantant et criant de toutes leurs forces : *Ussein, Ussein.* Le dixième jour, on promène par les rues un enfant couché sur un brancard, et porté sur les épaules d'une vingtaine d'hommes. Le brancard est orné de riches étoffes, et de miroirs qui les rendent plus brillantes. L'enfant contrefait le mort, pour représenter *Ussein.* Pendant la marche, les trompettes, les tambours, les cris des peuples font un terrible bruit. Cette cérémonie superstitieuse se change le lendemain en un rude combat qui se livre dans la grande place de la ville, qui a plus de cinq cents pas de long, et plus de cent cinquante de large. La ville se partage en deux partis, l'un des *Heideri*, et l'autre des *Elahmedoulai*; ce sont les noms des deux frères qui étoient autrefois princes de Chamakié. Les combattans sont armés de bâtons de la longueur d'une demi-pique et de frondes; mais depuis quelques années ils ont commencé à user d'armes à feu, ensorte que le combat ne finit point sans qu'il y ait du sang répandu. Les gouverneurs tâchent d'arrêter ce désordre; mais ils ne peuvent retenir la jeunesse, qui se fait une gloire de se signaler dans ce combat.

JOURNAL (EXTRAIT) DU VOYAGE DU P. DE LA MAZE

DE CHAMAKIÉ A ISPAHAN,

PAR LA PROVINCE DU GUILAN.

La route de Turquie en Perse par Erzeroum et Érivan, est sans contredit la plus fréquentée, et par conséquent la plus connue; car la commodité de la mer assemble à Constantinople ou à Smyrne un grand nombre de voyageurs

qui viennent se joindre aux caravanes qui partent régulièrement, plusieurs fois l'année, de ces deux villes pour aller en Perse. La route au contraire de Chamakié à Ispahan, n'étant ordinairement suivie que par les voyageurs du Nord, les Moscovites, les Polonais et les Suédois, nous en avons moins de connoissance. Oléarius, qui fit ce voyage en 1637, retournant d'Ispahan avec les ambassadeurs du duc de *Holstein*, nous en a fait le récit; mais, tout habile homme qu'il étoit, il s'est trompé dans le peu qu'il y a mêlé d'antiquité. Le P. de La Maze, jésuite missionnaire en Perse, a fait le même voyage en 1698, et en a laissé ce journal très-exact, qui contient des observations curieuses, et utiles à la géographie et à l'histoire naturelle. Il explique aussi le motif du voyage du P. de La Maze, et quelle en fut la suite.

Le duc de Saxe ayant été couronné roi de Pologne, le sieur *Zurabech*, Arménien catholique de Chamakié, eut l'honneur de lui présenter les lettres de *Cha-Soliman*, roi de Perse, et S. M. polonaise lui fit pareillement l'honneur de le charger de sa réponse à *Cha-Hussein*, successeur de Soliman et son neveu. Zurabek arriva de Varsovie à Chamakié dans le mois de juin, et il y reçut les honneurs qui se rendent ordinairement au caractère d'ambassadeur dont il étoit revêtu. Le kan le fit loger et défrayer aux dépens du roi de Perse. Il mit auprès de sa personne un officier pour l'accompagner partout, et pour avoir soin de son équipage. Cet officier se nomme en Perse *Mémondar*. Il assigna pour la dépense de l'ambassadeur et de sa suite, soixante abassis par jour, et il lui fit de plus un présent de trente tomans. Il ordonna ensuite pour le voyageur trente chevaux, et autant de chameaux : la nourriture des chevaux fut taxée à cinq chaijs par jour. A ce compte, Zurabek touchoit chaque jour plus de trois tomans et demi. Le roi de Perse a tout l'honneur de cette dépense; mais la ville et

les villages qui se trouvent sur la route de l'ambassadeur, en paient les frais. Il est vrai qu'on tâche de les soulager par un autre endroit; car il arrive assez ordinairement que dans les grandes villes, et surtout dans les villes marchandes, on suspend pendant quelques jours la marche des ambassadeurs, sous prétexte des difficultés à lever sur les habitans les taxes imposées pour les frais de l'ambassade; mais la vérité est qu'on le fait exprès, pour mettre par ce retardement l'ambassadeur dans la nécessité de dépenser beaucoup plus qu'il ne reçoit, et pour l'engager, lui et sa suite, à faire des emplettes de tout ce que le pays leur fait voir de curieux et de nouveau à leur égard; car alors les marchands savent fort bien profiter de la curiosité des étrangers, pour se rembourser de la taxe qu'on leur impose pour les frais des ambassadeurs.

Zurabek étoit prêt à partir de Chamakié. Le sieur Fabricius, ambassadeur du roi de Suède pour la troisième fois, y arriva. Il menoit avec lui un ministre nommé Lenfant. Zurabek, ayant l'honneur d'être l'ambassadeur d'un roi catholique, et nouvellement parvenu à la couronne de Pologne, crut qu'il étoit de l'honneur et de la dignité de son maître qu'il eût avec lui un aumônier pour lui dire la sainte messe, pour lui administrer les sacremens, et pour entretenir la piété et l'édification dans la caravane qui étoit à sa suite. Comme j'avois l'avantage d'être connu du sieur Zurabek, il me proposa de l'accompagner en cette qualité. Je crus, pour toutes sortes de raisons de bienséance et d'utilité pour notre mission de Chamakié, devoir accepter la proposition qu'il me fit. Je l'acceptai, et je me préparai au voyage.

Zurabek, ayant fini ses préparatifs, fit annoncer son départ le 3 octobre, par les volées de quatre pièces de canon, qu'il avoit fait placer sur une colline, près de la ville. Le quatrième jour, il fit la revue de son équipage

avec le kan qui l'accompagnoit. Il ne devoit s'y trouver que trente chevaux, et il s'y en trouva plus de deux cents. Cette augmentation d'équipage est au profit de l'ambassadeur et de quelques autres personnes; car les marchands, pour faire passer leurs marchandises franches de tous droits, se mettent à la suite des ambassadeurs, et on les souffre moyennant un présent qu'ils font à ceux qui les voient, et qui n'en disent mot. Le cinquième jour fut employé à faire et à recevoir les visites de cérémonie. Enfin, le 6 octobre, notre ambassadeur sortit de Chamakié avec tout son monde, et en très-bon ordre; les chemins étoient bordés de peuple. Tout ce monde nous suivit jusque sur la colline de Kalakhoné, qui est à la vue de la ville. Étant parvenu au haut de la colline, notre ambassadeur trouva un repas magnifique, préparé sous trois riches tentes, où les parens et amis de Zurabek l'attendoient. Après ce repas, Zurabek leur fit ses remercîmens et ses adieux, et nous nous remîmes en marche, gardant le même ordre dans lequel nous étions sortis de Chamakié. Bientôt après nous trouvâmes obstacle à notre bon ordre; car il nous fallut traverser d'affreuses montagnes par des chemins taillés dans le roc, et qui alloient en serpentant entre deux abîmes, qui faisoient peur à voir. Heureusement pour nous, il n'avoit point plu; ce qui auroit rendu les chemins glissans, et par conséquent très-dangereux. Malgré cette triste situation, les Arméniens ont trois ou quatre villages dans ces montagnes. Ils n'y subsistent que d'un peu de blé qu'ils y recueillent, et de quelques vignes qu'ils y cultivent.

Nous passâmes par un de ces villages, nommé *Sanguian*, et près d'un autre, nommé *Karkan*. Il y a dans le premier un beau monastère, dans lequel étoient alors trois évêques sans évêché. Les Arméniens de Karkan sont à leur aise, parce que leur village appartenant à une mos-

quée d'Ispahan, il en est moins chargé d'impôts. Nous n'arrivâmes que de nuit à *Aksou,* gros bourg au milieu d'une terre fertile ; Aksou signifie *eau blanche*, et nous n'en trouvâmes que de trouble.

La journée du lendemain fut toute différente ; car nous eûmes à traverser des lieux marécageux, et à percer une épaisse forêt de roseaux forts et hauts, qui, en revenant contre nous, frappoient rudement nos visages et nos jambes. Nous arrivâmes enfin bien battus à *Kederlou.* Les maisons de ce village sont séparées les unes des autres par des plants d'arbres fruitiers, et principalement de mûriers, dont les feuilles nourrissent des vers à soie, qui font le grand commerce et les richesses du pays. Les mûriers sont comme des bois-taillis ; on ne les laisse monter qu'à la hauteur d'environ cinq pieds. On les dépouille au printemps de leurs feuilles, pour les donner aux vers à soie. On coupe ensuite les branches ; l'été et l'automne en font produire de nouvelles, et le printemps fait naître des feuilles jeunes et tendres, qui donnent des soies plus fines.

Le 8e jour d'octobre, nous n'avions que sept lieues à faire pour nous rendre à *Javat,* et nous en fîmes plus de douze errans çà et là, sans tenir une route certaine, faute d'un bon guide. Nous traversions les campagnes comme des chasseurs ; mais le plus fâcheux étoit que nous nous engagions souvent dans des roseaux, et que nous nous y perdions. Alors notre timbalier faisoit son devoir, qui étoit de battre souvent pour nous rallier. Enfin, après avoir fait des tours et des détours, nous arrivâmes à notre gîte très-fatigués. Javat est un gros village semblable à Kederlou, à un demi-quart de lieue du confluent de l'*Araxe* et du Cyrus, ou du Courk, qui garde son nom pendant l'espace d'environ vingt lieues, jusqu'à la mer Caspienne. La pêche y est fort abondante, et s'afferme quatre cents tomans. Elle se fait depuis le commencement de novembre

jusqu'à la fin de mars. Dans les autres mois, le poisson y est rare et maigre. Les pêcheurs s'attachent principalement aux esturgeons, et aux poissons qui ont des œufs; et ces œufs séchés, qu'ils nomment *caviar*, sont d'un grand débit dans tout l'Orient. Les esturgeons qui n'ont pas d'œufs sont nommés *ourson boumons*, c'est-à-dire long nez. On prend aussi des saumons gros comme un homme, mais courts pour leur grosseur. Quoique les carpes ne le cèdent pas en grosseur au saumon, on n'en fait nul cas. La pêche se fait par le moyen de quelques estacades, qui arrêtent le poisson remontant de la mer dans la rivière. Comme la rivière grossit au printemps par les pluies et par la fonte des neiges, rien ne peut plus lui résister, et par conséquent plus de pêche à faire. Le Courk est profond, et charrie beaucoup de boue, comme Strabon l'a remarqué. Un Allemand de la suite de Fabricius, qui voulut s'y baigner et qui s'y jeta, ne parut plus. Ce fut le premier des dix hommes qu'il perdit dans son voyage de Chamakié à Ispahan. Zurabek n'en perdit aucun.

Tout le matin du 9, jusqu'à midi, fut employé à passer le pont de *Javat*, sur le Courk. Ce pont est posé sur vingt-cinq pontons liés par des chaînes de fer, dont les anneaux sont plus gros que le bras d'un homme : c'est un ouvrage de Cha-Abas. On commença dès le matin à transporter le bagage. Notre ambassadeur fut obligé d'en venir aux coups de bâton, pour forcer les gens de Javat à porter nos balles hors du pont. C'est ainsi que les ambassadeurs, qui sont les plus forts en Perse, ont coutume d'en user pour se faire servir dans les lieux où ils passent; d'où il arrive que les paysans, sur les premières nouvelles qu'ils ont d'une ambassade, prennent incontinent la fuite, comme aux approches des ennemis. Ce pont dont nous venons de parler est si étroit, que nul homme n'est assez hardi pour le passer à cheval. Nous traînâmes les nôtres par la

bride ; nous marchâmes ensuite par des routes écartées pour surprendre les habitans d'un village où nous devions passer la nuit; mais ils nous avoient prévenus, et s'étoient retirés dans la forêt, ne laissant chez eux que ce que la précipitation les avoit empêchés d'emporter. Il fallut aller à un quart de lieue chercher de la paille pour les chevaux et pour les chameaux. On fut près de livrer un combat pour en avoir. Nous autres, nous soupâmes et nous couchâmes à la belle étoile. Nous fûmes plus commodément la nuit suivante, étant arrivés sur les trois heures après midi en un lieu fort agréable nommé *Kerdamadlou*, sur le bord du Courk. Les gens du pays, qui vivent sous des tentes, nous en dressèrent deux fort grandes : la manière de les dresser est assez plaisante. Un homme élève autant qu'il peut un grand cercle percé en son contour de six ou sept trous ; d'autres hommes font entrer dans ces trous les bouts de grands bâtons longs comme des piques. Ils élèvent ensuite tous ensemble ce grand cercle, et posent à terre l'autre bout de ces longs bâtons et les affermissent; puis ils couvrent le tout d'un feutre noir, qui résiste à la pluie. Nous étions d'autant plus charmés de l'endroit où nous étions, que, depuis Javat, nous n'avions vu que de vastes et misérables campagnes couvertes d'herbes de marais ou de réglisses fort hautes, mêlées de roseaux et de romarins sauvages. Les terres les plus sèches produisent une plante qui pousse à son pied des feuilles semblables à celles de la betterave. La tige en est dure, et se partage en plusieurs branches qui portent de petites fleurs bleues. Ce pays étoit compris dans l'ancienne Arménie, et se nomme aujourd'hui le *Mougan*. Il est habité par des Turcs qui se donnent le nom de *chasevan*, c'est-à-dire amis du roi, parce qu'ils ont passé de la domination du grand-seigneur sous celle du roi de Mougan. Le Courk, qui traverse le Mou-

gan, ne sert point au commerce, quoiqu'il soit très-profond et peu rapide. Les Mouganois en laissent faire la pêche aux habitans du Sirvan. Le 11 octobre, le *calenther,* qui est comme l'intendant du Mougan, vint saluer l'ambassadeur, et le conduisit pendant deux lieues sur le bord de la rivière. Il portoit sur le poing un *allant,* qui est un très-bel oiseau de chasse auquel on ne met point de chaperon, mais que l'on nourrit de bonnes poules. Nous fûmes logés, comme la nuit précédente, sous des tentes, à l'abri desquelles nous demeurâmes les deux jours suivans, et en attendant que le calenther apportât douze tomans à l'ambassadeur pour les frais de son passage. Il lui demandoit encore vingt autres tomans, qui furent réduits volontairement à douze.

Le 14, on fit partir les chameaux dès le grand matin, et nous les suivîmes trois heures après, dans le dessein d'aller à *Kalouboulak,* c'est-à-dire, fontaine sanglante. Ce nom lui est donné parce qu'il s'y est souvent commis des meurtres, les paysans de ces quartiers ayant la réputation d'être voleurs et cruels. Je ne sais si nos conducteurs voulurent éviter ce dangereux gîte; mais, sur les cinq heures du soir, on déchargea les chameaux dans une plaine déserte où il n'y avoit pas une goutte d'eau. Après y avoir pris un peu de repos, on rechargea, et nous marchâmes au clair de la lune toute la nuit jusqu'au lendemain, et une partie de la matinée, pour arriver à *Chamakou,* où nous nous arrêtâmes par nécessité, les hommes et les chevaux étant également fatigués. Chamakou est le premier village de la province de Guilan, et dans la sultanie d'Arasch. Il est composé d'une vingtaine de maisons, dont les murailles sont faites de fagots d'herbes qui naissent dans les marais, et qui sont plus hautes qu'un homme. Ces fagots sont bien serrés et pressés les uns contre les autres. Le toit est en pente des deux côtés et couvert de paille.

Comme nous avions besoin de repos, nous ne partîmes le 16 qu'à quatre heures après midi pour aller à *Chambdou,* qui n'en étoit distant que de deux grandes lieues. Nous marchâmes par des campagnes inondées, et nous fîmes une bonne demi-lieue sur une chaussée entre des roseaux de la hauteur d'une pique. Les principaux habitans vinrent au devant de monsieur l'ambassadeur, et lui firent le *hoschque*, c'est-à-dire, *vous soyez le bienvenu;* car, en ce pays, on ne sait pas faire d'autres harangues. Ils le conduisirent à la maison du sultan, qui consiste en un grand salon environné de plusieurs chambres assez propres. Comme elle n'est point habitée, elle tombe en ruine, sans que qui que ce soit se mêle de la réparer; car en Perse la coutume n'est pas de réparer un édifice qu'on n'a pas bâti. « De quoi me serviroit, disent-ils, de faire une dépense dont un autre profiteroit sans qu'il m'en sût gré? » La journée du 17, de Chambdou à *Boulgada,* ne fut que de quatre petites heures par une prairie continuelle, où paissoient une infinité de vaches et de poulains. Nous passâmes à gué la rivière nommée Vélas. L'eau n'étoit pas profonde, mais les bords en étoient escarpés et incommodes pour les chameaux, qui avoient de la peine à se soutenir. Les maisons de Boulgada, ainsi que celles de tous les villages du Guilan, sont éparses et environnées de jardins et de vergers plantés d'arbres fruitiers, et principalement de mûriers. La pluie, qui avoit duré toute la nuit et presque toute la matinée du 18, nous contraignit de différer notre départ jusqu'à deux heures après midi. Nous passâmes pour la troisième fois le *Vélas* avec des peines extraordinaires, et, après avoir fait deux lieues entre des ronces, nous arrivâmes à *Keze-Agag*. Ce nom signifie *bois rouge* ou *bois d'or*. Je n'en ai pu savoir l'étymologie; quoi qu'il en soit, ce lieu est dans une situation des plus agréables. Le Vélas l'entoure comme un fossé, et dans

cette enceinte, l'on ne voit que jardins et que vergers.

A une demi-lieue de là nous passâmes une grosse rivière sur un pont de bois, et nous fîmes ensuite deux lieues par de belles prairies remplies de bétail, d'où nous entrâmes dans un gué long d'une demi-lieue, les chevaux ayant de l'eau jusqu'aux sangles, et en quelques endroits jusqu'à la selle. A peine en étions-nous sortis, que nous entrâmes dans un autre gué plus long et plus profond. Les chevaux y avoient de l'eau jusqu'au cou, de sorte que tout le bagage fut mouillé : ces gués ont néanmoins des chaussées faites et affermies dans de grands marais remplis de roseaux. Elles sont larges à faire passer huit cavaliers de front, et il ne leur manque que d'être plus élevées. On pourroit les éviter en prenant par la montagne, mais on s'engageroit dans des boues dont il seroit difficile aux chevaux et aux chameaux de se tirer; d'ailleurs ce chemin est le plus long. A peine fûmes-nous sortis de ce marais, que nous trouvâmes encore trois rivières à passer avant que de gagner le rivage de la mer. Nous y arrivâmes enfin, et nous côtoyâmes la mer pendant deux bonnes heures pour nous rendre à *Languéran*, qui veut dire *lieu d'ancrage*. Cette étymologie vient de ce qu'une grosse rivière nommée *Varasaruth*, qui se décharge dans la mer, reçoit les barques et les met à l'abri des tempêtes. J'en vis cinq ou six attachées à des pieux et sans ancres. Les habitans de Langueran conservent la naphte et le vinaigre dans de grands vaisseaux semblables aux urnes antiques, qu'ils nomment coupes, et qu'ils enfoncent en terre jusqu'au cou. Le vin se conserve aussi de la même manière à Chamakié et dans tout le Sirvan. Au reste, il se fait ici une grande consommation de vinaigre pour aider, disent-ils, à la digestion du riz, qui est leur nourriture ordinaire, et pour se préserver des vers.

Nous séjournâmes à Langueran, et le 21 octobre nous

nous remîmes en route par le plus beau temps et le plus agréable pays du monde. Nous passâmes la rivière du *Langueran* et celle de *Serdune* sur des ponts de bois. Nous traversâmes ensuite plus de vingt ruisseaux qui se jettent dans la mer. Nous marchâmes tout le jour dans de vástes et charmantes prairies, où l'on voit de tous côtés les tentes de *Turquemi* avec les troupeaux. Ces gens n'ont ni maisons ni habitations fixes, et ne s'arrêtent nulle part qu'autant que l'abondance des pâturages les y retient. L'été ils vont les chercher sur les montagnes, où les herbages conservent mieux qu'ailleurs leur suc et leur verdeur ; l'hiver ils se tiennent dans la plaine : ainsi ils évitent et les grandes chaleurs et les grands froids. Ils chargent leurs tentes et leurs bagages sur le dos des bœufs, et leurs femmes à cheval ferment la marche. Cette belle journée se termina à un village de neuf ou dix maisons nommé *Chlapni*, et entouré de palissades soutenues par des saules ; nous y bûmes du vin nouveau.

On laisse les *vignes* de ce pays monter aussi haut qu'elles peuvent aller, à l'appui des plus grands arbres. Un seul cep, à ce qu'on m'a dit et à ce que j'en ai pu juger à la vue, donne plus de cent soixante livres de raisin. Il est vrai que le raisin de ces vignes négligées, et qui croissent au milieu des forèts, ne mûrit pas bien, et le vin en est vert. Le grand usage est d'en faire du raisiné. Quand on cuit le moût, on y jette de la cendre pour l'adoucir. Les *alcalis*, ou les sels lexivieux de la cendre, émoussent et corrigent les acides du moût.

Les *orangers* sont communs et en pleine terre dans tout le Guilan, et deviennent de grands et de gros arbres ; mais il est surprenant que, dans un pays où les chaleurs de l'été sont excessives, les oranges ne mûrissent point sur l'arbre. On les cueille vertes au commencement des froids, et on les met dans la paille de riz sous laquelle

elles se colorent. Les citrons sont gros, mais ils ont peu de suc et moins d'odeur que ceux d'Europe.

Le *derraga,* c'est-à-dire le magistrat de toute la contrée, qui étoit venu saluer l'ambassadeur, me voyant lire dans un livre qui étoit mon bréviaire, me demanda ce que c'étoit. Comme je lui eus répondu que c'étoit un recueil des psaumes et de plusieurs endroits choisis des prophètes et de l'Évangile, il le prit et le baisa avec respect. Je lui montrai une image qui étoit dans le bréviaire, et il la passa sur son visage et sur sa barbe.

Notre journée du 22 ne fut pas moins agréable que la précédente. Nous la commençâmes à midi, et la finîmes à cinq heures au village de *Boutkouja,* qui ne vaut pas mieux que *Chlapni.* Les maisons sont un carré de poutres posées les unes sur les autres, avec de la terre pour fermer les fentes; le dedans est enduit d'argile, et le toit est de planches couvertes de terre. A un coin, il y a un petit foyer pour cuire le riz; et comme la fumée n'a point d'autre issue que par la porte, on est contraint de se tenir assis à terre pour n'en être pas étouffé. Ils disent que s'ils avoient des maisons plus propres et plus commodes, ce ne seroit pas pour eux, mais pour les personnes de considération qui passent par leur village. En effet, je voyois qu'à notre arrivée on faisoit déloger les principaux habitans pour nous donner leurs maisons; je crois néanmoins que la pauvreté y a beaucoup de part; car ce pays, qui est fertile en blé, en riz, en vin, en huile, en toutes sortes de fruits et de légumes, et qui fournit une quantité prodigieuse de soie, est habité par un peuple très-pauvre. Pour arriver à Boutkouja, nous avions marché dans une forêt de grenadiers et de néfliers, ayant à l'orient des arbres d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires. Ils soutiennent des vignes qui s'élèvent encore plus haut. Nous eûmes aussi trois rivières à passer; nous passâmes les

deux premières à leur embouchure sur des ponts de bois, et nous traversâmes la troisième à gué. Les douaniers, bien loin d'exiger de nous aucuns droits, vinrent saluer l'ambassadeur; ils lui offrirent, à lui et à sa suite, des pipes de tabac à fumer, et donnèrent à nos valets du vin à boire à discrétion.

Le 23, nous partîmes de Boutkouja à huit heures du matin, pour faire quatre petites lieues par un beau chemin, qui nous conduisit à *Lemir*, où nous ne trouvâmes qu'un mauvais gîte. Nous en partîmes le lendemain 24, et nous allâmes grand train pour gagner *Chiraverd*. Nous y arrivâmes au soleil couchant; c'est une maison de plaisance du sultan d'*Arasch*, située au milieu d'une grande forêt. Pour y arriver, il nous fallut passer diverses petites rivières et quantité de ruisseaux d'une eau claire, mais mauvaise, parce qu'elle traverse des marais où l'on élève le riz. Le riz se sème dans les campagnes; quand il est monté à un demi-pied, on le transplante dans les marais, où les hommes qui y travaillent ont l'eau jusqu'à mi-jambe. A notre départ, il fallut user de violence pour tirer la taxe des habitans; il en coûta à un pauvre vieillard d'avoir cent coups de bâton sous la plante des pieds: c'est une cérémonie très-triste et très-ordinaire dans ce pays-ci.

Le 25 octobre, nous continuâmes à marcher, comme les jours précédens, par un chemin couvert d'arbres et traversé de ruisseaux; nous passâmes aussi une assez grosse rivière, et nous arrivâmes à *Lissa*, gros et riche bourg, où cependant nous fûmes très-mal logés. La traite du 26 ne fut que de deux lieues, et nous nous arrêtâmes à *Peské*, qui n'est qu'un méchant hameau; la campagne était couverte de certaines petites fleurs qui s'élèvent d'un oignon comme les tulipes, et qui ne paroissent sur les collines de Chamakié que pendant le mois de mars. La journée du 27 ne

fut que de quatre petites lieues jusqu'à *Mahamet-Ducani*, gros bourg dont les habitans, bien vêtus, font voir qu'ils sont fort à leur aise. En chemin nous rencontrâmes une petite caravane allant à *Tauris*. Cachhie, fils de Goggia Zachara Cherimani, nous apprit la mort des deux frères, MM. Cavalier, de Dieppe. Ils étoient tous deux calvinistes; le cadet avoit perverti son aîné, qui étoit ci-devant catholique. Ayant été obligés tous deux de sortir de France, ils se retirèrent dans les royaumes du Nord, où ils furent favorablement reçus. Ils passèrent ensuite en Perse, dans le dessein d'y faire fortune. Ils y portèrent quantités de médailles et de pierres gravées, et entreprirent l'établissement d'un commerce entre l'Allemagne et la Perse; mais la mort, qui les surprit tous deux, mit fin à leurs projets.

Le 28, nous partîmes à midi pour nous rendre à *Rokna* par un chemin au travers des forêts de différens arbres, mais principalement de buis, qui s'élève fort haut. Entre ces arbres nous en remarquâmes deux d'une espèce particulière. L'un a les feuilles semblables à celles du cerisier, mais plus grandes. Il porte quantité de fruits jaunes comme les prunes de Brignoles; ils sont très-doux et sans noyaux. Les gens de ce pays appellent ce fruit *hourma*, et le font sécher pour le manger pendant l'hiver. L'autre, au lieu de feuilles, porte de grands panaches comme des branches de fougère. *Rokna* signifie *village sale*, et répond parfaitement à son étymologie. C'est le dernier endroit de la sultanie d'Arasch, laquelle comprend ce qui anciennement étoit appelé le pays des Caspiens et des Caduciens dans la Médie Atropatène. Selon toutes les apparences, nous avions passé, sans nous en être aperçus, le lieu où, selon Ptolémée, fut autrefois Cyropolis, sur la mer Caspienne, à 42 degrés et demi de latitude. Je m'appliquerois inutilement à en chercher les vestiges.

Le 29, nous quittâmes Rokna à neuf heures du matin, marchant, comme nous faisions depuis plusieurs jours, dans les forêts, et traversant une infinité de ruisseaux. Nous en passâmes trois plus grands que les autres, sur des ponts de pierres d'une seule arcade. Nous vînmes ensuite à un gros village où l'on fait des pots de terre, dont l'usage est ordinaire dans tout le pays. Avant que d'y entrer, notre timbalier s'étant mis à battre, les habitans, au nombre de plus de deux mille, accoururent pour nous voir passer. A l'entrée du gouvernement de *Kaskar* où nous allions, nous trouvâmes une troupe de cavaliers que le kan y avoit envoyés pour nous attendre, et pour faire escorte à monsieur l'ambassadeur. Étant arrivés à une portée de canon de la ville, nous fîmes halte pour attendre que le kan en fût averti. Quelques heures après, notre ménondar et celui du kan nous vinrent prendre, et nous conduisirent à une très-belle maison, où, après avoir pris quelques rafraîchissemens, deux jeunes seigneurs, accompagnés de leurs gouverneurs, vinrent complimenter l'ambassadeur de la part du kan. Kaskar ne mérite guère le nom de ville. Il est divisé en deux parties par la rivière. Celle par où nous arrivâmes consiste en une centaine de boutiques de chaque côté, et en deux caravansérails. Les maisons qui ont le plus d'apparence sont au-delà de la rivière : celle du kan est de ce nombre. Le lieu est d'un grand abord et d'un grand commerce. Les mardis, il y a un marché célèbre, qui y attire un monde prodigieux; le pays est très-peuplé et rempli de villages. Le 31, notre gîte étoit marqué sur le rôle de notre mémondar, à une maison de campagne; mais les paysans, pour s'exempter de fournir de l'orge et de la paille, avec les autres choses nécessaires, avoient rompu et embarrassé le chemin, et nous fûmes contraints de camper et de coucher à la belle étoile. Nous eûmes toutes les peines

du monde à obtenir, des maisons voisines, notre nourriture et celle de nos chameaux.

Le 1er novembre, nous sortîmes au plus vite d'un si mauvais gîte; je me trouvai alors si incommodé et si foible, qu'il falloit qu'un valet fût derrière moi en croupe pour me soutenir sur mon cheval. Nous ne fîmes que trois lieues qui me parurent bien longues, et nous arrivâmes à un jardin du roi, à un demi-quart de lieue de *Rascht*. Le palais est grand et capable de loger commodément un roi, avec toute sa cour. Il est environné de jardins et d'une grosse rivière qui les ferme. On voit un si grand peuple dans les rues de la ville, qu'il n'est pas aisé de marcher dans celles où sont les boutiques; car, du reste, les maisons sont écartées et dispersées dans les bois. Il s'y fait un très-riche commerce des soies du Guilan, qu'on estime être les plus belles du monde. Un vieux marchand nommé Aurakiel, qui revenoit d'Amsterdam, et qui avoit pour Ispahan plusieurs ballots de marchandises, m'assura que tous les ans il se tiroit des soies du Guilan pour plus de cinq millions. Comme je n'étois pas le seul incommodé, et que presque toute la suite de l'ambassadeur l'étoit aussi, pour nous donner le temps de nous rétablir, nous demeurâmes trois jours dans ce beau palais; mais le mauvais air qu'on respire dans le Guilan mettoit grande opposition à notre rétablissement. Cette province, qui fournit si abondamment à la nourriture de ses habitans, les tue par son air empesté. Ce qui produit sa fertilité et sa richesse, cause la corruption de l'air. Cette incroyable quantité d'eau qui rend la terre féconde, produit des vapeurs que les forêts arrêtent et empêchent de se dissiper; celles surtout qui s'élèvent des marais où l'on fait croître le riz, sont très-pernicieuses. La soie même qu'on y prépare contribue encore à l'infection : d'ailleurs le terrain est bas et serré à l'occident par une suite de montagnes plus

hautes que les nues. La chaleur, qui s'y concentre pendant l'été, épuise les corps et cause mille maladies. Aussi l'on n'y voit que des visages pâles, défaits et comme de moribonds. Pour surcroît d'incommodité, pendant les temps pluvieux, il n'est presque pas possible de s'arracher des boues. C'est aussi ce que signifie le nom de Guilan : car *guil*, en persan, signifie *boue*.

Rascht est à deux lieues de la mer Caspienne, que nous avions côtoyée l'espace d'environ soixante-dix lieues, sans avoir vu ni port, ni hâvre, ni baie. Ses bords depuis Bakou sont bas et unis, et les vaisseaux ne sauroient s'en approcher ni s'y mettre à l'abri des vents; de sorte qu'elle ne peut servir qu'au commerce d'*Astracan* et de *Tarki*, dernière place des Moscovites, et à celui de *Derbent* et de *Niezova*.

Quand il nous fallut partir le 3 de novembre, monsieur l'ambassadeur, qui vit ma santé fort foible, me fit mettre sur un chameau dans un kajava, qui est une espèce de grande cage : le chameau en porte deux, qui sont à ses deux côtés. Pour y être un peu à son aise, il auroit fallu avoir l'habitude de se tenir les jambes croisées à la mode des Orientaux, et je ne l'avois pas : je n'y pouvois donc trouver une posture commode. Nous marchâmes cependant environ six lieues au travers des forêts, et dans un chemin bordé de haut buis. Nous arrivâmes à *Koutum*, qui n'est qu'une grande et belle maison isolée dans la plaine, et entre deux longues allées de très-beaux arbres. Je ne sais d'où sortirent des gens qui nous présentèrent du riz, qu'ils appellent chelau-pelau ; c'est un riz plus mou que le pelau, et dont les grains sont entiers.

Le 6 du mois, le chemin changea de face, et nous commençâmes à nous engager dans les montagnes. L'ambassadeur et sa suite prirent les hauteurs pour éviter la rivière de *Kezel-Ouzan*, laquelle est resserrée, et coule rapi-

dement dans le vallon. Les chameaux la passèrent quinze fois, ayant l'eau presque jusqu'au ventre. Toutes les fois qu'ils entroient dans le gué, quelques cavaliers avançoient au milieu du courant pour les animer par leurs cris. Enfin, après avoir ainsi voyagé tout le jour, nous campâmes sur le bord d'un ruisseau d'eau chaude, sans avoir aucune provision. J'eus d'autant plus à souffrir, que mon valet, qui conduisoit le cheval chargé de mon petit bagage, étoit avec l'ambassadeur qui avoit campé sur la montagne, à une demi-lieue de nous : ainsi la nuit fut rude à passer, et le froid me fut très-sensible. Le Kezel-Ouzan prend son origine entre Tauris et Ardebil, c'est-à-dire dans la grande Médie, et perce les montagnes pour s'aller précipiter dans la mer Caspienne, proche de Rascht. La rivière de *Karzan,* qui vient d'une montagne du même nom, proche de *Casbin,* et qui tombe dans le Kezel-Ouzan, est, selon toutes les apparences, le *Rhidagus* et le *Zioberis*. Mais, dans un si long intervalle de temps, la disposition des lieux a pu changer, et la terre, creusée en forme de voûte, a pu s'affaisser. Ce qui me paroît certain, c'est que le Casbin est dans l'endroit qui étoit arrosé par le Zioberis. Si Ptolémée ne s'accorde pas avec l'historien d'Alexandre, en ce qu'il fait passer une rivière qu'il appelle Charroud en ligne droite par le pied des montagnes, il ne s'accorde pas aussi avec ce que j'ai vu sur les lieux.

Avant que de quitter le Guilan, je ferai quelques remarques, non pas sur la bonté du terroir et sur l'infection de l'air, que je fais assez connoître, mais sur la situation qui est singulière. Cette province est comme une lisière longue d'environ quatre-vingts lieues, et qui n'en a que vingt de large. Elle forme un demi-cercle de l'occident au midi, et elle est resserrée à son orient par la mer Caspienne, et à l'occident par les hautes montagnes qui sont une branche du mont Taurus, et que les gens du pays ap-

pellent *Alpons*. Elles sont couvertes d'arbres et pleines de bêtes fauves de toutes les espèces. Les sangliers y multiplient à l'infini, parce que les habitans, qui sont tous mahométans, les ont en horreur, et ne les tuent point. Le Guilan se trouve fortifié par la nature. La mer le défend d'un côté, et une chaîne de montagnes impraticables le défend de l'autre. Il n'est ni fossés ni remparts qui égalent ces défenses. Ainsi il ne fut pas difficile à Atropatos, qui y commandoit pour Darius, de s'y maintenir, tandis qu'Alexandre subjuguoit l'Orient. Il n'eut qu'à ne se pas laisser épouvanter du bruit que faisoit ce conquérant, et à l'attendre partout où il viendroit. C'est ainsi que Strabon s'en explique ; mais Arrien, au livre IV, raconte qu'Alexandre trouva Atropatos en Médie, et y reçut ses soumissions. Justin dit plus : car dans la division des provinces, après la mort d'Alexandre, il fait Atropatos gouverneur de toute la Médie. Dans cette diversité d'opinions des historiens, la narration de Strabon paroît d'autant plus vraisemblable, que de son temps les successeurs d'Atropatos ne possédoient que cette partie de la Médie dont il est question, et que le nom d'Atropatène qu'elle retint, en est une preuve évidente.

Gaze, selon Strabon et Pline, étoit la ville capitale. C'est sur de mauvais mémoires que Ptolémée a écrit que l'Araxe, le Cambyse, le Cyrus, l'Amardus la traversent. Les trois premières rivières en sont éloignées, comme je l'ai déjà remarqué, et je ne sais pas où est la quatrième. Il place entre l'Araxe et le Cambyse la ville de *Sanima;* entre le Cambyse et le Cyrus, celle de Tazina et des autels Sabées ; entre le Cyrus et l'Amardus, le fort des Caduciens et Cyropolis ; c'est-à-dire, qu'à son ordinaire, il multiplie les villes, villes qui sont entièrement inconnues, et dont il ne reste aucune trace. Aujourd'hui le Guilan n'a que des hameaux, des villages, des bourgs, avec la seule ville de

Rascht; car nous ferions trop d'honneur à *Kaskau* et à *Astara,* que nous avions laissés à notre droite, si nous leur donnions le nom de villes. Les maisons de tous ces villages sont séparées les unes des autres, comme nous l'avons déjà remarqué, pour donner à chaque maison la commodité d'avoir près d'elle les mûriers, qui donnent la nourriture aux vers à soie.

Pour reprendre ici notre route, le 7 de novembre nous eûmes, pendant six lieues, à monter et à descendre par des sentiers si roides, qu'en plusieurs endroits l'on a fait des escaliers avec de grosses pierres, pour arrêter les pieds des chevaux et des bêtes de voiture qui portent les cavaja. A chaque pas, je croyois m'aller précipiter du haut en bas de mon cavaja : j'eus même dans cette occasion grande obligation à M. Buenbek, frère de notre ambassadeur, qui, me voyant en péril, mit promptement pied à terre, prit mon chameau par le licou, et me conduisit hors du danger où j'étois. Chacun de nous étoit si occupé à s'en garantir, qu'on ne pensoit pas seulement à se donner le plaisir de considérer d'agréables paysages formés par des montagnes entrecoupées de plusieurs petits vallons peuplés de bourgs et de villages, et environnés d'oliviers d'une grosseur extraordinaire. Dans un de ces vallons, nous vîmes un palais, nommé *Zeiton-Rout-Bar,* assez vaste pour loger un roi. Un kan y fait sa demeure ordinaire. Il en étoit absent, et nous en profitâmes le soir; on nous y reçut fort bien, et nous y reposâmes le soir et le lendemain. *Zeiton-Rout-Bar* est un mot composé de trois autres : *Zeiton* signifie *olive; Rout, rivière; Bar, charge de fruits;* comme qui diroit que les olives y sont en telle abondance, qu'elles chargeroient la rivière. Il y a de fort belles eaux dans les jardins. Je fus surpris d'y voir un jet d'eau qui s'élève fort haut, et une cascade où l'eau tombe de coquilles en coquilles faites de pierre; c'est le dernier endroit où je

vis des orangers en pleine terre. Ils ne le céderoient pas à nos grands noyers en hauteur. Les oranges en étoient vertes; elles ne prennent leur belle couleur jaune que lorsqu'on les a cueillies.

Nous partîmes de ce palais le 9 du mois. Les chemins étroits par lesquels nous devions passer, m'obligèrent de reprendre mon cheval. Ils étoient taillés dans le roc, ayant par intervalle des degrés pour faciliter aux chevaux la peine qu'ils ont à monter et à descendre. Nous avions d'un côté la rivière à plus de cinq piques au-dessous de nous, et de l'autre la montagne nous serroit de très-près : nous mîmes cinq heures à faire deux lieues, et à gagner le pont de *Kezel-Ouzan*. Ce pont est un très-grand et bel ouvrage bâti de briques, et qui a sept arches. Dans chaque pile on a pratiqué un escalier pour descendre jusqu'à l'eau. Il a été construit par l'ordre de Cha-Sephi. La négligence des gouverneurs l'avoit laissé dépérir. On y travailloit quand nous y passâmes. Plus de cinq cents hommes y étoient employés par l'ordre de Cha-Ussein. De ce pont nous avions encore une demi-lieue à faire, ou plutôt à monter, pour arriver à *Manzil*. Cette petite ville est au milieu des oliviers, aussi bien que *Karzevil*, qui n'en est éloignée que d'une demi-lieue, et qui est située au pied d'une montagne vers le midi. Les principaux habitans de Manzil vinrent au devant de l'ambassadeur, et lui firent le compliment ordinaire. Ils nous logèrent dans un caravansérail assez commode, où une belle fontaine nous donna de l'eau très-abondamment.

On présenta à notre ambassadeur une si prodigieuse quantité d'olives, qu'il en eut sa provision pour le reste du voyage, et pour en faire des présens à Ispahan. A notre arrivée à Manzil, les boutiques furent fermées, dans la crainte que notre caravane ne fît comme celles des Moscovites et du Loski, qui emportent les marchan-

dises des boutiques, et qui ne les paient qu'au prix qu'ils veulent.

Nous ne partîmes de Manzil que le 11, à une heure après midi. Comme le chemin étoit assez beau et assez uni, les cavaliers et les chevaux de bagage allèrent grand train; mais les chameaux demeurèrent derrière : on fut même obligé de les décharger sur le bord de la rivière de *Charoud,* c'est-à-dire du roi, laquelle se décharge un peu plus bas dans le Kezel-Ouzan. Nous y eûmes pour notre souper un morceau de pain sec, et la terre pour notre lit. Le 12, la faim pressa les chameliers de partir de grand matin. Notre chemin fut dans une plaine où serpente le Charoud, que nous passâmes et repassâmes quinze fois avant que d'arriver à *Louchan,* gros bourg qui n'a pu se rétablir depuis une furieuse peste qui le ravagea quelques années auparavant. Ses environs sont agréables et fertiles. Les oliviers y deviennent fort gros, et ce sont les derniers qu'on voit dans ce pays. Les vignes portent un excellent raisin, qui rend un vin blanc, mais très-fort. Nous y vîmes un arbre nommé *chenard,* et qu'on dit être le *platane.* Il ne produit ni fruit ni graine. Pour le multiplier, on coupe une branche, laquelle, étant plantée en terre, prend racine. chenard a l'écorce semblable à celle de la vigne. On a soin, pour le faire monter, de ne lui laisser des branches que vers la tête. Son bois, employé en menuiserie, paroît marbré.

Le 13, nous passâmes le *Charoud* sur un pont de quatre arches, et nous entrâmes dans une vallée étroite entre deux hautes montagnes. C'étoit un spectacle affreux de voir d'un côté et d'autre d'énormes rochers, qui pendoient, pour ainsi dire, sur nos têtes, et qui menaçoient de nous écraser. Il fallut cependant marcher six ou sept heures durant dans un chemin si peu agréable. Nous traversâmes plus de cent fois un torrent nommé *Karzan,* qui

n'étoit alors qu'un ruisseau, mais qui, par les pluies et la fonte des neiges, devient une rivière rapide, qui entraîne des rochers presque entiers. Le sentier où nous marchions étoit son lit. Ses eaux y avoient fait croître des herbes aquatiques qui répandoient dans les lieux circonvoisins une odeur des plus agréables. Nous trouvâmes très-à-propos un méchant caravansérail, nommé *Moullalou*, pour y faire reposer nos bêtes qui étoient très-épuisées. Ce caravansérail est environné de vignes, dont les ceps s'élèvent à la hauteur d'un homme, et dont les branches sont entrelacées en forme de treilles; c'est, dit-on, pour défendre le raisin contre les guêpes, qui sont ici de la longueur et de la grosseur du petit doigt. Les figuiers y sont aussi hauts et aussi gros que les noyers de France. Notre journée suivante fut plus rude que la dernière. Comme il ne nous étoit plus possible de marcher par le plat pays, il fallut nous résoudre à grimper par une route si roide, que les chameaux ne pouvoient avancer dix pas sans être contraints de faire une pause et de reprendre haleine. Nous fûmes cinq heures en chemin, ayant à souffrir non-seulement de la fatigue à monter et à descendre des montagnes très-rudes, mais encore d'un vent de bise qui nous couvroit de neige. Nous arrivâmes enfin, après bien des peines, au caravansérail *Yousbaschi*, ainsi appelé, parce qu'il est bâti par un yousbaschi, ou capitaine de cent hommes. Ce caravansérail est l'unique maison qui soit en cet endroit : nous y trouvâmes à loger et à souper.

Le 15 de novembre, depuis la pointe du jour jusqu'au soleil couchant, nous continuâmes à marcher entre des montagnes et des collines couvertes de neige, et avec le même vent qui nous incommodoit beaucoup. Nous sortîmes enfin de ces tristes détroits, laissant au septentrion le *Masanderan*, qui est l'ancienne Hircanie, que Ptolémée sépare de la *Parthie* par une longue chaîne du *mont Co-*

ran, et nous arrivâmes à *Agababa* dans la plaine de Casbin. Agababa est un gros village. L'excellent vin qu'on y servit ne contribua pas peu à nous faire reprendre des forces. Ces montagnes qui nous causèrent tant de fatigues sont les monts Caspiens, qui séparent dans leur longueur la Médie et la Parthie. La ville de *Raga* ou *Rageia*, dont Séleucus Nicator changea le nom en celui d'*Europus*, et qui fut ensuite changé par Arsace en celui d'*Arsacia*, en étoit proche du côté de la Médie. Je crois que Pline est le seul des anciens auteurs qui nous fasse de la difficulté, en ce qu'il semble placer les portes Caspiennes au milieu de la Médie. Il en parle comme d'un chemin fait de main d'homme au travers des montagnes, et qui n'a de largeur que pour passer un chariot, mais qui est long de dix mille pas, c'est-à-dire, d'environ trois lieues.

Nous arrivâmes à *Casbin* le 16, environ à midi. Cette ville est la principale de la province d'*Érac*. Elle étoit la demeure des rois de Perse avant l'empereur *Cha-Abas*, qui lui préféra celle d'Ispahan. J'allai voir leur palais. On y entre par une grande avenue de chênes, qui conduit à de vieux corps de logis bâtis de briques, qui ont grand besoin de réparation. On y voit quelques peintures grossières et d'assez mauvais goût. Le *haram*, ou l'appartement des femmes, s'est mieux conservé que le reste. C'est une espèce de labyrinthe, qui conduit par divers contours à plusieurs petites chambres. Il est entouré d'une haute muraille. Les jardins sont négligés : je vis un reste de parterre qui ne contenoit que des œillets et des lis. Quant à à la ville, elle me parut grande, peuplée et marchande. Les maisons sont bâties de briques séchées au soleil. Les rues, comme dans le reste de la Perse, ne sont point pavées; mais celles qui sont habitées par les marchands, sont couvertes pour la commodité du public. Les environs de la ville sont plantés de pistachiers qui deviennent fort

gros. Il y a aussi des vignes qu'on laisse aller sans appui, et qui produisent un raisin d'une douceur admirable. On la couvre de terre pendant l'hiver pour la préserver du froid et des neiges. Il y a dans Casbin une trentaine de familles arméniennes, qui ont une petite chapelle placée sur le toit d'un caravansérail, et desservie par quatre prêtres qui n'ont pas grande pratique. Ils s'en consoleroient, s'ils avoient de quoi subsister ; mais ils me dirent qu'ils ne vivoient que de quelques gratifications de caravanes qui vont et viennent, et de quelques aumônes des femmes mahométanes, pour réciter des prières sur elles et sur leurs enfans. Pendant que j'étois à Casbin, six cordonniers apostasièrent, à cause de la défense qui fut faite aux mahométans d'acheter des marchandises des artisans chrétiens, et de les prendre à leur service. C'est ainsi que le christianisme se perdroit peu à peu dans ces royaumes infidèles, si la Providence n'envoyoit des missionnaires pour fortifier ces chrétiens dans leur foi.

Nous eûmes deux jours de repos à Casbin. Comme cette ville est le rendez-vous des caravanes d'Ardebil, de Tauris et d'Érivan pour Ispahan, et que les relations des voyageurs ont déjà fait connoître cette route, j'irai plus vite dans la description que j'en vais faire.

Nous partîmes le 19 assez tard, pour aller coucher à *Monkam*, gros village, dont les maisons sont terminées en pointe, parce que cette figure leur paroît plus propre pour les défendre contre le froid qui est long et âpre, et pour les mettre plus à couvert des neiges qui sont très-abondantes. Au reste, cette mode de bâtir n'est pas nouvelle en ce pays. Quinte-Curce a remarqué qu'elle y étoit en usage du temps d'Alexandre. A quelque distance de Monkam, nous rencontrâmes le beau pavé que la reine-mère de Cha-Ussein fit faire, quand ce jeune prince alla à Casbin, selon la coutume des rois de Perse, qui alloient s'y faire

ceindre de l'épée royale. Le pavé a plus de deux lieues de longueur, et traverse une agréable plaine; nos voyageurs admirèrent cet ouvrage. La reine qui le fit faire fit aussi construire plusieurs ponts qui tombent aujourd'hui en ruine. J'ai déjà remarqué ailleurs que le génie du pays n'est pas de réparer les ouvrages détruits. Chacun ne songe qu'à soi, et qu'à faire subsister sa maison pour le temps de sa vie. Un Persan et un Arménien abandonne pour l'ordinaire la maison de son père, ou l'abat pour s'en bâtir une autre. Il est aisé de conjecturer que ce ne sont pas des édifices solides ni magnifiques. Nous nous présentâmes à un gros bourg pour y loger; mais soit que les habitans fussent exempts de logemens d'ambassadeur, ou qu'ils eussent traité secrètement d'une somme d'argent pour s'en exempter, ils prétextèrent l'absence de leur calenther, maître des cérémonies, et nous congédièrent honnêtement, en nous offrant cependant des rafraîchissemens. Ainsi, il fallut aller chercher à nous loger dans un autre bourg nommé *Arasang*, où nous fûmes reçus dans une maison belle autrefois, mais à présent à demi ruinée. Nous marchâmes tout le jour, 21 du mois, dans une grande campagne, où nous ne trouvâmes qu'un caravansérail, qu'on appelle en persan *Koschkarou*, et en turc *Gauschkav*. Ces deux noms signifient *ouvrages agréables*, et conviennent en effet à ce caravansérail.

Le 22, nous n'avançâmes que de trois lieues, parce qu'en chemin faisant l'ambassadeur avoit une visite à rendre à un de ses amis. Nous nous arrêtâmes à *Dauk*, où nous ne trouvâmes qu'un pitoyable caravansérail, dont les chambres n'étoient, à proprement parler, que des niches rangées autour d'un grand salon, dans lesquelles chacun étend son lit. Le gîte du 23 fut à la ville de *Sava*, qui contient plus de masures que de maisons. Elle est entourée de hautes montagnes. Celui du 24 fut dans un caravansérail, éloi-

gné de huit lieues de Sava, et appelé *Javarabat* ou *Karabat*. Je me détachai en cet endroit de la compagnie de l'ambassadeur, qui étoit souvent obligé de faire retarder sa marche pour se faire payer des droits de son passage, et de faire ensuite une extrême diligence pour nous rejoindre. Je trouvai mieux mon compte à me joindre au neveu de notre mémondar, qui étoit aussi incommodé que moi. Nous réglions nos journées comme il nous convenoit.

Celle du 25, pour nous rendre à *Kom*, fut de huit grandes lieues; nos *chevaux* et nos *mulets* mirent tout le jour à faire cette traite, et ils la firent sans débrider. Il faut convenir que ces animaux sont infatigables. Voici comme on les traite dans les caravanes. Dès le grand matin les palefreniers, qui sont ordinairement Arabes, et qui ont un talent particulier pour leur métier, leur donnent de la paille foulée par les pieds des chevaux et des chameaux au temps de la moisson, pour faire sortir le blé des gerbes. Lorsque la caravane est prête à partir, ils remplissent des sacs de cette paille hachée et broyée, et mêlée avec environ deux tiers d'orge. Ils attachent des sacs à la tête de leurs chevaux et de leurs chameaux, afin qu'ils puissent manger chemin faisant. Le soir, quand on est arrivé au gîte, les palefreniers les promènent doucement pour les délasser, et les couvrent d'une grosse couverture pour les empêcher de se morfondre. Quelque temps après ils les mènent à l'eau, et au retour ils remplissent leurs sacs de cinq ou six livres d'orge pour toute la nuit. S'il y a plusieurs chevaux ensemble, les palefreniers ont alors grand soin de les servir tous en même temps; car c'est un ancien proverbe ici, qu'un cheval tombe malade sitôt qu'il voit son voisin manger seul et sans lui. C'est, en effet, une chose risible de voir dans les haltes des caravanes les palefreniers courir de toutes leurs

forces, leurs sacs à la main remplis d'orge et de paille, pour être les premiers à donner à manger à leurs animaux ; car autrement, disent-ils, ils tomberoient malades. Pour ce qui est des beaux chevaux des seigneurs, on y fait plus de façon ; car, dès le matin, leurs palefreniers jettent plusieurs seaux d'eau chaude sur le corps des chevaux, et les frottent à grand tour de bras ; puis ils les savonnent en les frottant de la même manière jusqu'à ce que leur poil, bien savonné et frotté, reluise de toutes parts. Je ne sais si les palefreniers, en France, s'accommoderoient de cet exercice du matin, qui cause assez souvent ici une rude bastonnade aux valets paresseux : quoi qu'il en soit, revenons à la suite de notre voyage.

De Javarabat nous allâmes à *Kom*, ainsi que nous l'avons dit. En y allant, nous passâmes au pied de la fameuse montagne nommée *Telesme*, que le peuple appelle *Quidenquilme*, c'est-à-dire, qui y monte n'en descend pas. Les habitans nous racontèrent que *Cha-Abas* y fit monter quatre soldats qu'on ne revit plus, et que de trois valets de pied que *Cha-Soliman* y fit monter, il n'en revint qu'un seul qui mourut incontinent après. Il y a quelque temps que la curiosité des gens d'un ambassadeur du roi de Pologne fut plus grande que la crainte d'un pareil accident. Ils y montèrent et en revinrent en bonne santé. Ils dirent à leur retour qu'ils n'y avoient vu qu'une carcasse de chameau. Du pied de cette montagne, on tire de gros blocs d'un sel fort blanc. Toute la terre des environs est imprégnée de sel, et on en peut dire autant de toute la Perse jusqu'au golfe Persique. C'est un sel si âcre et si pénétrant, que les chairs et le poisson qu'on en sale perdent leur propre goût, et ne laissent sentir que le sel. *Kom* a son sultan, son daroga et son calenther. Ce dernier étoit ami particulier de notre ambassadeur. Il lui fit tous les honneurs possibles. Il le retint deux jours et le régala splen-

didement; nous fûmes logés dans un palais dont les bâtimens sont très-négligés. L'enceinte de Kom ne me parut pas moins grande que celle de Lyon; mais c'est un triste spectacle de voir les deux tiers de la ville ruinés, dit-on, par des eaux qui sortirent autrefois tout à coup de terre, et en si grande abondance, qu'elles détrempèrent en peu de temps les fondemens des maisons ; et comme ces maisons n'étoient bâties que de briques séchées au soleil, elles tombèrent les unes sur les autres, en sorte que presque toute la ville n'est plus qu'un amas affreux de décombres. Sa situation étoit sur une belle et grande rivière, qui a un pont de dix arches avec un quai très-commode du côté de la ville. C'est le premier endroit où l'on travaille des toiles peintes.

Le 28, nous passâmes à *Kesmabat,* où les eaux sont si salées, qu'il n'y a que l'habitude d'en user qui puisse les rendre potables. Durant plus de trente lieues, à les commencer depuis *Sava* jusqu'à Kesmabat, nous eûmes toujours à notre vue et à notre orient une haute montagne qui s'élève en pointe comme un pain de sucre, et qui est couverte de neige : on l'appelle *Eluent* ou *Oneran,* et on dit qu'elle est inaccessible, parce que six lieues à l'entour la terre est brûlante et fume continuellement. Le 29, nous fîmes six mortelles lieues par une campagne déserte et sur un gravier où il ne paroît pas un brin d'herbe. Cette campagne, et celle que nous avons traversée depuis Sava, me firent conjecturer que nous pouvions être dans la *Caramanie* déserte, qui, selon l'ancienne géographie, confinait à la Parthie, en tirant vers le midi. La Parthie, si nous en croyons Quinte-Curce et Arrien, ne valait pas mieux que la Caramanie; ce qui obligea Alexandre, lorsqu'il y fut entré, de tirer ses convois de la Médie. Nous couchâmes à *Sinsin,* gros et riche village.

Le 30 novembre, nous arrivâmes à *Kachan,* où l'am-

bassadeur fut reçu avec tous les honneurs ordinaires, et conduit dans un beau jardin du roi. Ce jardin a, de chaque côté, une longue et large allée. La première est de cyprès bien rangés; la seconde est de sapins. Les arbres sont d'une grosseur et d'une hauteur surprenantes. L'entrée des deux allées est plantée d'arbres fruitiers de toutes les espèces, mais surtout d'abricotiers. Il y a un ruisseau d'une eau coulante qui forme des canaux le long des allées, et dont les bords sont ornés de diverses fleurs, principalement d'œillets. Ce jardin royal est affermé, et le maître jardinier me dit qu'il en payoit douze tomans. Il y a deux palais, l'un à l'entrée, et l'autre au milieu du jardin. Nous étions logés dans le premier, qui a une grande place qui lui sert d'avant-cour, et dans laquelle on s'exerce à tirer de l'arc. La ville de Kachan a deux enceintes de murailles fort épaisses : l'extérieure est plus basse et à demi ruinée. Elle est traversée par une rivière impétueuse nommée *Koucout*, ou rivière des montagnes, parce qu'elle sort de celles qui sont à l'occident, et d'une source qui jette l'eau de la grosseur du corps d'un bœuf. Cette ville est une des plus considérables de la Perse, par ses édifices, par le nombre de ses habitans, par ses manufactures, par son commerce et ses richesses, par ses rues qui sont voûtées pour la commodité des marchands, et par les caravansérails qui y sont bien entretenus. On y fabrique toutes sortes de vaisselles et d'ustensiles de cuivre qui ont un grand débit, parce que le cuivre a la réputation d'y être plus doux qu'ailleurs. On y fait d'admirables ouvrages de soie, de magnifiques brocarts. Je ne sache pas avoir rien vu en Europe qui soit plus délicatement travaillé.

Nous y séjournâmes jusqu'au 3 décembre que nous allâmes à *Boutz-Abat*, gros bourg dont les maisons sont fort serrées, et les rues en labyrinthe. Le bourg a un ruisseau d'eau chaude, qui nourrit quantité de petits pois-

sons noirs. Le 4, nous fîmes six lieues jusqu'à *Kababat,* bourg semblable au dernier. Les eaux y sont bonnes, et viennent de la montagne par un canal souterrain. Toute la Perse, depuis le *Guilan* et *Mazanderan,* manque d'eau; néanmoins la terre demande à être arrosée, et elle ne l'est que par le moyen de semblables canaux, que les Persans nomment *karis.* Une armée ennemie ne sauroit y subsister. C'est ainsi que les Persans ont arrêté les armées des Turcs, et entre autres celles d'Amurat, lequel, après la prise de Bagdad, en 1638, se promettoit de conquérir la Perse. Cependant ce ne fut pas un obstacle invincible pour Alexandre, non plus que pour les Sarrasins, qui en 636 se rendirent maîtres de la Perse.

Le 5 décembre, après cinq heures de chemin, nous arrivâmes à *Natans.* Je ne saurois dire si c'est un bourg ou une ville; on voit un grand nombre de maisons sur le penchant d'une montagne, et séparées par des jardins. La terre, qui ne paroit être que du gravier, à force néanmoins d'être arrosée par l'eau qui descend abondamment de la montagne, porte quantité de beau blé et de bons fruits. Les champs sont disposés en terrasse pour retenir l'eau. Le pain est plein de gravier, qui monte avec le suc dont le grain se nourrit. Il n'est point de tamis qui en puisse purger la farine, et délivrer les dents de l'incommodité qu'elles en souffrent. Les habitans font remarquer, comme une curiosité, une tour bâtie sur la cîme de la montagne par *Cha-Abas,* en mémoire de ce qu'un de ses oiseaux de chasse avoit apporté une perdrix de très-loin. Oléarius dit que ce fut parce que cet oiseau avoit attaqué et tué un aigle. L'histoire est plus belle de cette seconde façon; mais les gens du pays s'en tiennent à la première, et ils nomment l'oiseau *baykouch.*

Nous eûmes un jour de repos à *Natans,* pour nous disposer, sans le savoir, à la fatigue du jour suivant, dans

lequel nous fûmes obligés de faire quatorze grandes lieues pour gagner *Dambi,* n'ayant pas été possible de nous loger dans le caravansérail de Serdehen, qui étoit plus propre à servir de retraite à des animaux qu'à des hommes. Depuis Sava nous n'avions vu que des campagnes incultes et désertes; mais, étant sortis de *Natans,* nous marchâmes tout le jour entre des collines et des rochers, noirs d'un côté, et blanchis de l'autre par les neiges qui les couvroient à leur septentrion. Le 8 décembre, nous n'allâmes qu'à Rich, qui n'est qu'à trois lieues de Natans. Rich n'a que des sables mouvans à son septentrion. On leur a opposé de grandes digues pour empêcher le vent de porter ces sables dans les terres voisines. Mais ce qui est surprenant, c'est que ces terres voisines, qui ne sont arrosées que d'une eau salée, ne laissent pas de produire de très-bon blé et d'excellens melons. Nous séjournâmes à Rich, où notre ambassadeur s'aboucha avec le mémondar bachi d'Ispahan, pour régler ensemble le cérémonial de son entrée, et les logemens qu'il devoit habiter avec sa suite dans la capitale de l'empire. Le tout ayant été réglé à la satisfaction de notre ambassadeur, et ses équipages étant prêts, nous nous mîmes en chemin pour arriver à *Ispahan.* Nous y entrâmes le 7 décembre, après soixante-cinq jours de marche depuis notre départ de Chamakié jusqu'à Ispahan. Cette ville impériale est si célèbre dans tout le monde, et si connue par les relations des voyageurs et par les dictionnaires historiques et géographiques, que d'en vouloir faire ici la description, ce seroit faire ce qui a déjà été fait plusieurs fois.

Lorsque le père La Maze fut arrivé à Ispahan, il attendit que Zurabeck eût fini les principales affaires de son ambassade pour lui parler de celles de sa *mission de Chamakié.* Lorsqu'il les vit prêtes à se terminer, il

le fit souvenir plusieurs fois de la recommandation du pape et du roi de Pologne en faveur de la mission de Chamakié. Zurabeck remettoit de jour à autre cette négociation ; mais le jour d'en parler ne venoit point. Ce seigneur étoit du caractère de ceux qui n'aiment qu'eux-mêmes et leurs propres intérêts, et qui ne servent leurs amis qu'en paroles vaines et frivoles, parce qu'ils croiroient se dérober à eux-mêmes les services qu'ils rendroient aux autres. Le père de La Maze ne vit que trop clairement, mais trop tard, qu'on ne lui faisoit que de fausses promesses qui n'aboutiroient à rien. Mais, en même temps, Dieu lui donna un autre protecteur d'un caractère bien différent ; ce fut l'*archevêque d'Ancyre*, Pierre-Paul Palma, d'Artois-Pignatelly, duc de Saint-Élie, de l'ordre des carmes-déchaussés, nommé vicaire apostolique pour les Indes, ambassadeur du pape, de l'empereur et de la république de Venise, vers le roi de Perse. Cet illustre vicaire apostolique, qui avoit l'honneur d'être parent du pape Innocent XII, prévint le père de La Maze, et lui offrit ses services. Il désira même qu'il se tînt toujours auprès de sa personne, et voulut bien lui demander son avis dans diverses affaires importantes. Ce prélat fit son entrée à Ispahan avec une si grande magnificence, qu'on ne se souvenoit pas d'en avoir vu une qui pût lui être comparée. Le roi lui donna le lendemain sa première audience avec des marques éclatantes de son estime et de sa considération. Le repas, selon la coutume, suivit l'audience publique. Dans ce repas, qui dura presque deux heures, le roi et tous les seigneurs de sa cour avoient toujours les yeux sur l'ambassadeur. On étoit charmé de son air de modestie, joint à une physionomie aussi avenante qu'elle étoit pleine de dignité. Pendant son séjour à la cour, le roi voulut l'entretenir souvent, et il en faisoit l'éloge dans toute occasion.

Ses affaires étant finies, il demanda son audience de congé, et ce fut à regret que le roi la lui accorda. Ce fut dans cette audience qu'il supplia sa majesté de nous accorder la permission d'agrandir notre église à Chamakié, et d'y pouvoir continuer nos fonctions avec liberté. Le roi accorda cette grâce, non-seulement sans peine, mais même avec tout l'agrément possible, et nous en fit expédier des lettres-patentes.

Après cette dernière audience, l'archevêque d'Ancyre se disposa à partir pour les Indes, et chargea le père Élie, évêque d'Ispahan, religieux de l'ordre des carmes-déchaussés, de porter les réponses du grand-sophi. Ces deux prélats partirent en même temps. L'*évêque d'Ispahan* prenant sa route par Chamakié, le père de La Maze, qui devoit retourner à sa mission, prit congé de l'archevêque d'Ancyre, son insigne bienfaiteur, et suivit le *père Élie.* Ils partirent d'Ispahan pour Chamakié le 14 septembre 1699. Étant à *Kom,* ils allèrent voir les sépulcres des derniers rois de Perse. C'est un superbe édifice divisé en plusieurs appartemens, et placé au milieu d'un beau jardin, où il y a quantité de grenadiers chargés de grenades grosses comme la tête d'un homme. On les fit entrer dans deux grandes salles voûtées, où étoient, dans chaque salle, deux ou trois tombeaux élevés de terre de plus de trois pieds, longs de sept et larges de quatre, couverts de tapis très-précieux. Ils ne purent savoir si ces tombeaux renfermoient les corps de quelques-uns des rois de Perse; car on dit communément, à Ispahan, qu'à la mort du roi on fait trois cercueils parfaitement semblables, dont l'un est porté à Kom, un autre à Meched et un autre à Ardebil, et qu'on ne sait point dans lequel des trois cercueils le corps du roi est renfermé. Ils furent surpris, en entrant dans les deux salles, d'entendre une espèce de musique. Ils virent quinze moulas qui tenoient l'Alcoran

en main, et qui étoient rangés le long des murailles. Le plus jeune chantoit des airs d'une voix très-forte et très-harmonieuse, et on l'entendoit avec plaisir. On ne cessa pas de chanter tant qu'ils furent dans les salles; mais, en sortant, ces moulas se présentèrent à eux, et leur firent bien payer la musique qu'ils avoient entendue.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE BACHOUD

AU PÈRE FLEURIAU.

Chamakié, le 25 septembre 1721.

MON RÉVÉREND PÈRE, je ne doute pas que vous n'attendiez nos lettres avec impatience, pour être plus sûrement instruit de tout ce qui s'est passé dans le *Sirvan*, ou pays de lait, province du royaume de Perse, et à *Chamakié*, capitale de cette province, et le siége de notre mission. Il ne nous a pas été possible de vous écrire plus tôt; car, dans le désordre où nous avons été jusqu'à présent, qui que ce soit n'a pu sortir du *Sirvan*, sans se mettre dans un danger évident d'être massacré; je hasarde aujourd'hui la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, et je souhaite qu'elle vous soit promptement rendue.

Je commence par vous dire que la cause des maux qui affligent la Perse est la conspiration que l'*etmadoulet*, ou premier ministre du roi, a formée depuis quelque temps contre l'état. Pour concevoir le motif de sa révolte, il faut observer que les peuples mahométans sont partagés en deux sectes aussi anciennes que le mahométisme, et qui sont depuis long-temps ennemies. Ceux de la première s'appellent *sefis* ou *schais*, c'est-à-dire *purs*, ou *schahis*, du nom de *schah*, qui est celui que tous les peu-

ples d'Orient donnent au roi de Perse. Ceux de la seconde secte se nomment *sunnis*, qui veut dire en langue persane *orthodoxe;* non pas qu'ils le soient en effet, mais parce qu'ils se croient tels, et qu'ils traitent d'hérétiques les mahométans de la première secte. Les Persans sont de la première secte; les Turcs et les autres peuples qui environnent la Perse sont de la seconde.

Ces deux sectes ont le même Alcoran, et croient également Mahomet apôtre de Dieu. Mais parce que ceux de la première secte finissent toutes leurs prières par des imprécations contre Omar et plusieurs autres imans, ou prétendus saints du mahométisme, ceux de la seconde, qui les révèrent et les invoquent, ne demandent pas mieux que de pouvoir venger leurs saints du mépris que les Persans *sefis* ont pour eux. Les *sefis* ont aussi de leur côté des sujets d'animosité contre les *sunnis*. Celui qui leur tient le plus au cœur est le meurtre de Hassan et de Hussein, fils d'Ali, gendre de Mahomet, et mari de Fatima, sa fille. Ces deux frères furent tués par *Moavia*, lieutenant-général d'*Odeman*, troisième calife après Mahomet. Les Persans *sefis* les mettent au nombre de leurs martyrs. Les rois de Perse se font honneur d'être descendus de *Hussein;* ce qui leur fait donner en langue persane le nom de *Hussein-sefi*, c'est-à-dire, fils de la famille de *Hussein*.

Ali, gendre de Mahomet, fut l'auteur de la secte des *sefis*. Elle fut maintenue en Perse par ses rois; mais cette secte étant bien moins nombreuse et considérée que celle des *sunnis*, qui avoit pour elle toute la puissance ottomane, Schah-Ismaël, un des successeurs d'*Ali*, jaloux de la fortune que la secte des sunnis avoit faite au désavantage de celle des rois de Perse, entreprit de lui donner un plus grand crédit, et d'augmenter par ce moyen les forces de son empire. Pour y parvenir, il crut devoir

commencer par faire renaître dans l'esprit des peuples leur ancienne animosité contre les *sunnis*, et il le fit, renouvelant l'ancienne accusation contre eux d'avoir été les meurtriers impunis de Hassan et d'Hussein, petits-fils de Mahomet. Il ordonna ensuite qu'on observât plus exactement que jamais l'usage de finir les prières publiques par des imprécations contre *Omar* ou les autres imans ou prétendus saints du mahométisme; enfin, pour les rendre aussi méprisables aux yeux des peuples que le sont dans le pays les juifs et les chrétiens, il les soumit à payer comme eux le carrache, c'est-à-dire un tribut par tête.

L'*etmadoulet* étoit, à l'insu du roi de Perse, de la secte des *sunnis;* comme il y étoit très-attaché, il souffroit impatiemment tout ce que le souverain faisoit contre les *sunnis*, et surtout les imprécations des Persans contre les saints de la secte. Il avoit souvent fait ses efforts pour adoucir l'esprit de son maître contre elle, et pour tâcher d'abolir, par son crédit, les usages qui décrioient sa secte parmi le peuple. Mais n'ayant pu y réussir, et jugeant qu'il n'y auroit plus qu'un maître absolu dans la Perse qui pourroit détruire tout ce que les *sefis* avoient introduit contre les sunnis, ce ministre, soit ambition, soit zèle pour sa secte, conçut le dessein de monter lui-même sur le trône de son roi et de l'en chasser. Pour en venir à bout, il ne falloit pas moins qu'une révolte des sujets contre leur légitime souverain, laquelle ne manqueroit pas de produire une révolution générale dans l'empire, dont il sauroit bien profiter; et ce fut aussi le moyen qu'il employa.

Ce ministre, étant issu des princes du Daghestan (ou pays de montagnes), se persuada aisément que les peuples qui habitent cette province seroient les plus promptement disposés à commencer une irruption dans la Perse. Ces peuples s'appellent *Lesghis;* nous les connoissons dans

l'histoire sous le nom de *Lazes*. Ils occupent les montagnes du côté de la mer Caspienne. Ce sont une espèce de Tartares, hommes forts, robustes, faits à la fatigue, et vivant de peu. Ils ne se servoient autrefois que de flèches et de lances, mais à présent ils sont tous armés de pistolets et de sabres; ils ont appris à les forger, et s'en servent très-adroitement. Ils font continuellement la guerre aux Tartares nogais, aux Circasses; ils font de fréquentes courses sur les Géorgiens et autres sujets du roi de Perse. Ils sont gouvernés par un prince qu'ils nomment *chamkal:* le choix du gouverneur appartient au roi de Perse; mais il est obligé de choisir toujours un des princes du Daghestan. Le gouverneur fait sa résidence à *Tarkou*, petite ville sur la mer Caspienne : elle est la seule ville du Daghestan. Ce prince a sous lui plusieurs autres petits seigneurs qu'on nomme *beghs*, c'est-à-dire gentilshommes.

Ce fut avec les armes de ces peuples que l'etmadoulet crut devoir commencer l'exécution de ses projets. Il les fit solliciter par ses émissaires d'entrer de force dans la province du Sirvan pour s'en rendre les maîtres, ne doutant point que les sunnis, qui sont en grand nombre dans cette province, ne se joignissent à eux. Il ne fallut pas de longues négociations pour déterminer des gens accoutumés au pillage à profiter de l'occasion de piller ailleurs. Ils s'attroupèrent en peu de temps, et, s'étant bien armés, ils entrèrent précipitamment dans le Sirvan. Une si prompte irruption ne trouva aucune résistance. Ils se rendirent aisément maîtres des villages par où ils passoient; leur troupe grossissoit chaque jour, et ravageoit le pays, jetant la consternation partout.

Le roi de Perse fut bientôt instruit de ces désordres; il fut même averti que son ministre le trahissoit et favorisoit cette irruption. Ce roi, prévenu comme il l'étoit en faveur de son favori, ne put d'abord s'imaginer qu'un

homme comblé de ses bienfaits, honoré de sa confiance, revêtu de son autorité royale, fût capable d'une si noire action; mais elle lui fut si clairement prouvée, qu'il n'en put douter. Alors son indignation ayant succédé à l'amour qu'il avoit eu pour son ministre, il ordonna sur-le-champ qu'on lui fît passer un fer chaud devant les yeux pour l'aveugler, et il le fit jeter dans une étroite prison, pour prolonger son supplice le reste de ses jours.

Le chef de la révolte ayant été découvert et puni, le roi crut que la tranquillité seroit rendue à la province du Chirvan; mais les révoltés, que le ministre avoit rendus si puissans, se sentant assez forts pour soumettre la province entière et en conserver la possession, continuèrent leurs courses, pillant et massacrant ceux qui s'opposoient à leurs fureurs : ils se rendirent, en effet, bientôt les maîtres de la campagne. Ils en vouloient particulièrement à la ville de Chamakié, qui a toujours eu la réputation d'une ville que le commerce a rendue très-opulente : ils s'approchèrent de ses murs le 15 août dernier, avec une armée d'environ quinze mille hommes : ils comptoient moins sur leurs forces, pour y entrer victorieux, que sur les *sunnis* qu'ils savoient être dans la place. Ils se flattèrent que, sitôt qu'ils s'en approcheroient, les sunnis ne manqueroient pas d'employer la force et l'artifice pour leur ouvrir une des portes de la ville.

Le gouverneur de Chamakié se fioit, en effet, si peu aux gens de cette secte, qu'il n'osa jamais tenter une sortie, dans la crainte d'en être abandonné. Il prit toutes les précautions possibles pour bien faire garder les portes de la ville; mais, malgré toutes ses prévoyances, les sunnis, qui étoient d'intelligence avec les assaillans, trouvèrent le moyen de leur ouvrir une des portes. Les révoltés y entrèrent, jetant de grands cris, et le sabre à la main. Ils égorgèrent tous ceux qui voulurent s'opposer à leur pas-

sage, et mirent les autres en fuite. Ils allèrent ensuite se retrancher dans les quartiers et les maisons des sunnis. Le lendemain matin ils en sortirent, faisant main-basse sur tous ceux qui se trouvoient en leur chemin, et forçant les maisons pour les piller. Le commandant de la ville, désespérant de pouvoir chasser un si grand nombre de rebelles, prit lui-même la fuite, pour mettre du moins sa vie en sûreté. Mais les révoltés le firent suivre, l'arrêtèrent et l'enfermèrent, dans l'espérance de lui faire déclarer ses trésors cachés; mais soit qu'il n'en voulût rien découvrir, soit qu'en effet il fût sans or et argent, ils n'en purent tirer aucune déclaration. Leur fureur en fut si grande, qu'ils le mirent en pièces. Ils traitèrent avec la même inhumanité son neveu et un autre de ses parens, et jetèrent leurs corps aux chiens. Nos catholiques, qui s'attendoient au même traitement, se réfugièrent chez nous, pour se préparer à la mort. Mais toute la fureur des révoltés tomba sur les *sefis*, qui sont, comme nous l'avons dit, de la secte du roi; ils en égorgèrent quatre à cinq mille. A l'égard de nos marchands et de nos chrétiens, ils se contentèrent d'enlever de leurs maisons ce qu'ils trouvèrent de plus précieux, sans vouloir attenter à leur vie. Les marchands moscovites perdirent en ce jour, pour leur part, plus de soixante-dix mille tomans de soixante livres chacun.

Les révoltés vinrent dans notre maison, nous menaçant, le sabre à la main, de nous massacrer, si nous ne leur découvrions les prétendus vases d'or de nos autels; mais après avoir fouillé partout, et n'ayant trouvé que du bois doré, ils ne nous enlevèrent que nos ornemens et quelque linge d'autel, le Seigneur ayant permis que nos vases sacrés ne soient point tombés sous leurs mains. Dieu a voulu punir ici l'infidélité et le schisme, et éprouver la patience de nos catholiques; il jettera, comme dit le pro-

phète, les verges au feu, et nous rendra le calme et la paix : nous nous recommandons tous, et nos catholiques avec nous, à vos saints sacrifices.

RELATION HISTORIQUE

DES RÉVOLUTIONS DE PERSE, SOUS THAMAS-KOULI-KAN, JUSQU'A SON EXPÉDITION DANS LES INDES.

Les *Aghuans*, ces fameux rebelles qui ont assujetti et désolé pendant huit ans les principales provinces du royaume de Perse, s'étoient fait une réputation qu'ils ne méritoient guère : le nombre de leurs troupes ne montoit qu'à trente mille hommes, et leur valeur étoit médiocre. Ils ne se rendirent redoutables que par leur cruauté, massacrant impitoyablement tous les Persans de quelque autorité, qui pouvoient leur donner le plus léger ombrage. Ces barbares, que la fortune sembloit conduire par la main, s'imaginèrent qu'après avoir pris Ispahan, renversé Schah-Hussein de son trône, conquis la plus grande partie du royaume, et battu les troupes des Turcs, il n'y avoit plus de puissance au monde qui pût les abattre. La paix que le grand-seigneur fit ensuite avec eux, et l'ambassade qu'il leur envoya pour reconnoître leur chef Aszraff, les enfla tellement d'orgueil, qu'ils s'estimoient les plus grands hommes de la terre, en sorte qu'ils ne regardoient plus Schah-Thamas, dont ils avoient détrôné le père, que comme un foible ennemi qu'ils écraseroient, s'il osoit se montrer, l'appelant par mépris *Seksadé,* qui veut dire *fils de chien,* au lieu de *Schachzadé,* qui signifie *fils de roi.*

Il est vrai qu'ils furent déconcertés par les manières

brusques et peu civiles des Moscovites, qui, non contens de refuser le titre de roi à leur chef, avec trois cents hommes seulement, défirent cinq ou six mille de ces rebelles : mais le général qui commandoit dans la province de Guilan, leur ayant accordé une espèce de trève, et réglé certaines limites, jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres plus précis de sa cour, ils se rassurèrent entièrement de ce côté-là, d'où ils croyoient n'avoir plus rien à craindre; dès-lors Aszraff commença à se donner les airs de grand prince, et ne faisoit plus la guerre que par ses généraux.

C'est ainsi que le château d'Yest fut soumis après un an et demi de siége. Cette place n'auroit tenu, en Europe, qu'autant de temps qu'il en auroit fallu pour la disposition de l'attaque ; mais ces sortes de guerriers n'ont pas encore appris à enlever, l'épée à la main, le plus petit retranchement. L'officier qui la défendoit ne se rendit que vaincu par la famine ; et, malgré les promesses données, par serment sur l'Alcoran, qu'il ne seroit fait aucun mal ni à lui ni aux siens, ce brave officier fut cruellement mis à mort, et la garnison passée au fil de l'épée. C'est de la même sorte qu'ils s'ouvrirent le chemin depuis Ispahan jusqu'à Benderabassy, en trompant *Sayed-Amedkan*, qui le tenoit fermé de côté et d'autre. C'étoit un prince du sang royal du côté des femmes, brave et bien fait. Il s'étoit révolté contre Schah-Thamas dès le commencement des troubles, et avoit pris le titre de roi dans le Kirman. Son armée n'étoit composée que de gens ramassés et sans discipline ; il s'en vit abandonné dans les actions décisives, de sorte qu'étant réduit à deux ou trois cents hommes peu capables de le soutenir, il aima mieux se livrer à ces barbares sur leur parole, qu'implorer la clémence de son roi légitime. Aussi eut-il le même sort que les autres ; on ne lui garda pas mieux la parole qu'on lui avoit donnée ; son infidélité lui coûta la tête, qu'on lui trancha irrémis-

siblement. Plusieurs villes sans défense se rendirent en même temps à l'usurpateur, et tout lui fut soumis jusqu'à Bender-Abassy.

Ces prospérités rendirent Aszraff encore plus fier et plus présomptueux : il ne daignoit plus paroître en campagne à la tête de ses troupes ; il se livroit à toutes les délices de la capitale, faisoit bâtir des maisons de plaisance, alloit à la chasse avec un pompeux cortége, faisoit de nouveaux traités avec les Européens, et se comportoit comme si le trône sur lequel il s'étoit assis eût été si bien affermi, que nulle puissance ne fût en état de l'ébranler. Les seigneurs et les grands officiers de nouvelle création qu'il avoit à sa suite, se furent bientôt formés sur la conduite de leur chef ; on eût dit qu'ils avoient tout-à-fait oublié le vil emploi de chameliers, ou la condition d'esclaves dans laquelle ils étoient nés. Les richesses immenses dont ils avoient dépouillé les Persans, la beauté des femmes et des filles qu'ils leur avoient enlevées, et dont chacun d'eux avoit un grand nombre, les superbes palais qu'ils habitoient, les habits somptueux dont ils se couvroient, la bonne chère à laquelle ils se livroient ; tout cela joint ensemble, et comparé avec la bassesse et la pauvreté de l'état d'où ils étoient sortis, leur établissoit dans cette vie, de leur propre aveu, un paradis tel que Mahomet le promet dans son Alcoran.

Tandis qu'Aszraff tranchoit ainsi du grand monarque, *Schah-Thamas*, de son côté, travailloit au rétablissement de ses affaires. Le bonheur qu'il eut de se sauver d'Ispahan durant le siége, avec une simple escorte de cinq cents hommes, quoique les Aghuans eussent été avertis par les Arméniens du jour et de l'heure de sa sortie ; la préférence que lui avoit donnée Schah-Hussein son père sur ses deux aînés, pour le faire succéder au trône ; sa bonne fortune qui le préserva du piége qu'Aszraff lui avoit tendu à Teh-

ran, où il prétendoit l'envelopper, sous prétexte de venir lui rendre hommage, et lui rendre la couronne que Mahmoud lui avoit enlevée; tous ces événemens sembloient promettre qu'il ne seroit pas long-temps sans remonter sur le trône de ses pères. Ce prince, élevé comme le sont ordinairement les fils des rois de Perse, n'avoit rien vu, lorsqu'il sortit d'Ispahan, que l'intérieur du sérail, des femmes et des eunuques. Il trouva un dérangement affreux dans le royaume; pas un gouverneur qui eût le nombre de troupes que sa charge l'obligeoit d'entretenir, les finances épuisées et mal réglées, des ennemis de tous côtés, et une foule de flatteurs qui l'environnoient, et qui n'avoient en vue que leur intérêt propre, sans penser le moins du monde aux besoins de l'état. Il ne laissa pas pourtant de lever des troupes, et il eut plusieurs combats à soutenir avec les Osmanlus, les Moscovites, les Géorgiens et d'autres rebelles; mais ce fut presque toujours avec du désavantage, quoiqu'il combattît à la tête de ses plus braves soldats. Enfin, ne pouvant résister à tant d'ennemis à la fois, il fut obligé d'abandonner la partie. Les Osmanlus lui enlevèrent tout le pays qui est depuis Érivan jusqu'à Tauris, et de là jusqu'à Hamadan; les Moscovites s'emparèrent du Guilan : c'est la plus riche province de Perse, celle qui fournit les soieries. Les *Aghuans-Afdalis,* autres rebelles, se rendirent maîtres d'Herac et de Maschchat dans le Khorassan; les Géorgiens secouèrent le joug, et cet infortuné prince se trouva tout d'un coup réduit à la seule province du Mazandéran, à une partie du Sirvan, et à une autre partie du Khorassan.

Tant de malheurs, capables d'abattre un prince moins courageux que Schah-Thamas, ne servirent qu'à le corriger de quelques vices auxquels il étoit sujet; et lorsque ses affaires étoient le plus désespérées, il s'éleva parmi ses officiers de guerre un brave Persan destiné à les rétablir.

Il se nommoit *Thamas-Kouli-kan*. Il étoit âgé de quarante ans; dès sa plus tendre jeunesse, il avoit exercé la profession des armes, et s'étoit toujours distingué par son courage et ses autres vertus militaires : d'ailleurs, homme d'esprit, franc et sincère, récompensant bien la valeur de ses soldats, et punissant de mort les lâches qui fuyoient, lorsqu'ils pouvoient résister. Il mérita l'estime et l'affection de son roi, par les preuves continuelles qu'il donnoit de sa capacité, de son zèle, de son courage et de sa fidélité. Quand Kouli-kan vit qu'il étoit entré bien avant dans les bonnes grâces de son prince, il lui fit discerner les flatteurs et les traîtres de ceux qui lui étoient véritablement attachés ; il l'engagea à châtier les uns et à éloigner les autres ; il sut même adroitement lui insinuer (ce qui est difficile à l'égard des princes) qu'il devoit s'affranchir de certains vices, qui ternissoient l'éclat de ses grandes qualités, et qui seroient un obstacle aux bénédictions que Dieu voudroit répandre sur ses entreprises. Le roi écouta ses conseils ; il les goûta, les suivit, et ses affaires, si fort délabrées, commencèrent dès-lors à changer de face.

L'armée royale n'étoit pas fort nombreuse, mais elle étoit bien payée et bien disciplinée. Les principaux officiers et la plupart des subalternes étoient du choix de Kouli-kan, qui connoissoit leur expérience et leur courage : c'est avec cette armée qu'en l'année 1729, Schah-Thamas avoit gagné trois batailles contre les Afdalis, qu'il avoit repris Herac et Maschehat, et soumis tous les rebelles du Khorassan et des environs. Dans ces expéditions on passa au fil de l'épée tous ceux qu'on trouva les armes à la main ; mais on pardonna à ceux qui les mirent bas et qui implorèrent la clémence du roi, à condition néanmoins qu'ils serviroient dans l'armée, et que leurs chefs donneroient leurs parens en ôtages, comme

autant de garans de leur fidélité. Tout étant pacifié de ce côté-là, on songea à détruire les Aghuans. Le roi fit marcher son armée de leur côté, quoiqu'il n'eût pas dessein de rien entreprendre du reste de la campagne. Son intention étoit de donner à ses troupes leurs quartiers d'hiver sur les frontières, afin qu'elles fussent à portée d'agir dès le commencement du printemps.

Aszraff, informé des victoires que le roi avoit remportées et de la marche de son armée, se douta bien qu'il venoit l'attaquer. Il rassembla ses troupes qui étoient dispersées de côté et d'autre, et dès le commencement du mois d'août il se mit en campagne avec toutes ses forces, ne laissant dans Ispahan que deux ou trois cents hommes, qui suffisoient pour contenir dans le devoir ce qui restoit d'habitans; car il en avoit chassé tous les Persans capables de porter les armes. Il avoit pris la même précaution à Cachan, à Kom, à Casbin, à Tehran et dans plusieurs autres villes, où il ne laissa que les vieillards, les femmes et les enfans. Les Aghuans firent paroître une grande joie de ce que le sekzadé (car c'est ainsi que parmi eux ils nommoient le roi) leur épargnoit la peine d'aller le chercher dans le Mazandéran; le moindre exploit dont ils se flattoient, c'étoit de le faire prisonnier; les plus raisonnables avoient compassion de cette pauvre brebis, qui venoit d'elle-même se jeter dans la gueule du loup. Ils partent donc, remplis de ces belles idées. Schah-Thamas, de son côté, qui brûloit d'impatience d'en venir aux mains avec ces rebelles, et qui n'avoit consenti qu'à regret à terminer de si bonne heure la dernière campagne, fut ravi d'apprendre leur résolution, et se disposa à les bien recevoir. Cependant il n'avançoit pas, et même il affectoit de montrer quelque crainte, afin d'attirer Aszraff le plus avant qu'il pourroit.

Le chef des rebelles, qui n'avoit jamais vu les Persans

tenir pied ferme en sa présence, s'avança avec toute la confiance d'un homme qui se croit déjà vainqueur. Les armées se joignirent à *Damguan,* petite ville sur les frontières du Sirvan. L'attaque des rebelles fut vigoureuse ; les Persans, animés par la présence de leur roi, la soutinrent sans s'ébranler. Cette fermeté étonna Aszraff. Il pratiqua ce qui lui avoit déjà réussi dans un combat contre les Turcs, et ce qui lui avoit procuré la victoire ; il fit deux détachemens de deux ou trois mille hommes commandés chacun par deux de ses plus grands capitaines, avec ordre de prendre un détour et de venir attaquer l'ennemi en queue et en flanc. Ils trouvèrent partout le même ordre et la même résistance. Ces détachemens furent repoussés et défaits; le corps d'armée où Aszraff commandoit en personne commença à s'ébranler; les Persans redoublèrent leur feu, et, après une décharge bien mesurée de toute leur artillerie, ils se jetèrent sur les rebelles qui prirent aussitôt la fuite, abandonnèrent leurs canons et leurs équipages, et se sauvèrent de si bonne grâce, qu'en vingt-quatre heures ils firent sept journées ordinaires de chemin, et vinrent jusqu'à Tehran, où ils se reposèrent un jour entier ; après quoi, doublant toujours leurs journées, ils continuèrent leur marche jusqu'à Ispahan. Leur entrée fut assez paisible ; mais le lendemain Aszraff donna ordre à tous les siens de se retirer dans le château avec leurs biens et leurs familles. Ce château n'est autre chose qu'une enceinte de murailles de terre, avec des tours à douze pas de distance l'une de l'autre, qui renferme la vieille citadelle, la grande place et la maison du roi. Cette enceinte, qui est l'ouvrage d'Aszraff quand il fut déclaré roi, a une bonne lieue de circuit. On ne sauroit décrire avec quelle précipitation, quel tumulte et quelle confusion ces rebelles s'y retirèrent; ils en chassèrent tous les Persans, pillant, ravageant et brûlant

tout ce qui leur appartenoit; et comme les plus riches boutiques se trouvoient dans cette enceinte, on peut juger de la grandeur des pertes que fit alors cette ville infortunée.

Aussitôt que les rebelles eurent mis à couvert leurs biens et leurs familles, ils rentrèrent en campagne, et allèrent établir leur camp à neuf ou dix lieues d'Ispahan, près d'un village nommé Mochakor. Cependant l'armée royale avançoit à journées réglées; Thamas-Kouli-kan, faisant réflexion que dans les batailles précédentes le roi s'exposoit trop, et qu'on avoit autant de peine à modérer l'impétuosité de son courage qu'à vaincre les ennemis, représenta vivement à ce prince que sa présence n'étant plus nécessaire pour animer les troupes, il devoit demeurer à quelque distance du combat, parce que s'il lui arrivoit quelque malheur, il entraîneroit infailliblement la perte de l'armée. Le roi se rendit, quoique avec peine, à ses fortes instances, et il resta à Tehran avec un corps de réserve de neuf à dix mille hommes. Thamas-Kouli-kan, ayant reçu un plein pouvoir de son prince, continua sa marche sans aucun obstacle. Comme les rebelles avoient abandonné tout le pays, depuis le champ de bataille jusqu'à Ispahan, les villageois venoient de tous côtés en foule au devant de l'armée, et apportoient d'eux-mêmes tous les rafraîchissemens dont elle avoit besoin; les villes la recevoient à bras ouverts, et généralement tous les peuples témoignoient la joie qu'ils avoient de leur heureuse délivrance, par le bon accueil qu'ils faisoient à leurs libérateurs.

Enfin, les deux armées se trouvèrent en présence le 13 de novembre, à huit heures du matin : les rebelles avoient eu tout le temps de se poster avec avantage; leurs batteries étoient bien retranchées et bien soutenues, et Aszraff se flattoit de recouvrer, par une pleine et entière victoire,

tout le pays qu'il avoit été forcé d'abandonner. Le général persan, qui méprisoit son ennemi, ne daigna pas seulement se servir de son canon; après avoir essuyé toute la décharge de celui des rebelles, il marcha droit à eux à travers le feu de leur mousqueterie, et sans tirer un seul coup, jusqu'à ce qu'il fût sur leur batterie, où il fit à bout portant la première et l'unique décharge; car les rebelles, épouvantés de cette fière manœuvre, prirent aussitôt la fuite, et se sauvèrent à Ispahan, où les fuyards les plus pressés commencèrent d'arriver à trois heures après midi, publiant partout que les Persans avoient été battus. Mais, une heure après, on fut détrompé par les cris et les lamentations des femmes et des enfans, que l'on entendoit dans le château. Aszraff, qui, par honneur, ne fuyoit pas si vite, n'y entra que pendant la nuit.

Le bruit de cette défaite courut bientôt la ville, et on s'attendoit à un massacre général dont ces barbares l'avoient menacée, au cas qu'il leur arrivât quelque disgrâce; c'est pourquoi chacun prenoit toutes sortes de précautions pour se soustraire à leur fureur. Mais la frayeur avoit tellement saisi ces barbares, qu'ils ne songèrent pour lors qu'à leur propre salut. Le calme et le silence, qui, depuis l'arrivée d'Aszraff, avoit succédé au bruit et au tumulte, étonna tout le monde; on fut bien plus surpris lorsque, dès le grand matin, la nouvelle de leur fuite se répandit. Personne n'osoit pourtant sortir, lorsque quelques femmes, envoyées de divers endroits dans le château pour s'en informer, emportèrent des meubles qu'elles avoient pillés dans les maisons abandonnées. Ces femmes furent bientôt suivies par d'autres; les hommes s'y joignirent de même que les gens de la campagne, et en deux heures de temps les rues fourmilloient de peuple qui alloit et venoit, chargé de tout ce qu'il avoit enlevé; les tapis, les coussins, les meubles, les ustensiles de ménage, les armes, le bétail, les denrées de toute

sorte, tout cela étoit à l'abandon; pilloit qui vouloit, mais emportoit qui pouvoit; car ils se détroussoient les uns les autres, et le meilleur butin restoit au plus fort. Il ne se trouva pas un seul homme d'autorité capable d'arrêter cette licence. Le pillage dura deux jours et demi, jusqu'à l'arrivée du général persan, qui envoya des soldats dans le château pour en chasser les pillards et écarter la populace. Il arriva néanmoins que les mêmes denrées que les Aghuans tenoient fermées dans les magasins pour entretenir la cherté, furent tellement répandues dans les rues du château et des environs, que pendant plusieurs jours on ne pouvoit y faire un pas sans marcher sur des tas de riz, de froment et d'orge. On apprit par des esclaves échappés des mains des rebelles, qu'ils marchèrent quinze lieues sans s'arrêter; ce qui, joint aux dix lieues qu'ils avoient faites depuis le champ de bataille jusqu'à Ispahan, fait un espace de chemin bien considérable pour des fuyards chargés de leurs familles. Ils avoient pris d'abord la route du Kirman; mais, ayant su que les passages en étoient fermés, ils tournèrent du côté de Schiras, où ils massacrèrent tous les Persans qu'ils rencontrèrent.

Aszraff avoit enlevé trois cents chameaux chargés d'or et d'argent, et les meubles les plus précieux de la couronne; avec la famille de Mahmoud et la sienne, il emmenoit encore toutes les princesses du sang royal, à la réserve de la mère de Schah-Thamas, qu'il ne connoissoit pas, et qui, pendant le règne des rebelles, fit toujours l'office de servante dans le sérail, sans que les autres femmes ni les eunuques l'eussent jamais décélée : rare exemple de fidélité, et preuve sensible de l'espérance qu'ils nourrissoient dans leurs cœurs d'une révolution prochaine. On assure que la fuite du tyran causa un si grand transport de joie à cette princesse, qu'elle en eut l'esprit aliéné pendant trois jours, et qu'elle ne se remit tout-à-fait

que quand elle vit et embrassa ce cher fils, pour lequel elle avoit si souvent tremblé avec tout le reste du royaume. Il étoit resté dans la ville une grande quantité d'Aghuans, ou de leurs esclaves, qui, n'ayant pu suivre les fuyards, s'étoient cachés dans les maisons de leurs amis ou de leurs alliés; mais ils y trouvèrent la mort qu'ils avoient tâché d'éviter : on les déterra partout, et l'on ne fit grâce qu'à quelques-uns de grande considération parmi eux, et desquels on rendoit de bons témoignages. Les rues furent toutes couvertes des cadavres de ces malheureux rebelles, comme elles l'avoient été autrefois de ceux des habitans de cette grande ville. Le tombeau de *Mahmoud*, que les Aghuans avoient bâti avec grand soin dans un enclos au-delà du pont de Schiras, et qu'ils respectoient comme un lieu sacré, fut démoli pour en faire des latrines. Le peuple étoit tellement animé de l'esprit de vengeance, qu'en deux heures de temps il ne resta pas pierre sur pierre d'un ouvrage auquel plus de mille personnes avoient travaillé pendant plusieurs mois.

Le roi, qui n'avoit pas voulu être témoin de tous ces excès, n'arriva à Ispahan que le 9 décembre. Son entrée fut toute guerrière. Il marcha depuis Gaze, village à deux lieues et demie d'Ispahan, à la tête de son corps de réserve, qu'il conduisoit en ordre de bataille, jusqu'à ce qu'il eût rencontré Thamas-Kouli-kan. Celui-ci alla avec vingt mille hommes recevoir le roi à une lieue de la ville. Les deux armées, avant que de se joindre, firent plusieurs mouvemens et diverses évolutions. Dès qu'elles furent à portée, Thamas-Kouli-kan descendit de cheval, et courut vers le roi pour l'empêcher de mettre pied à terre. « Laisse-moi faire, dit gracieusement ce prince; j'ai fait vœu de marcher sept pas devant toi, la première fois que je te verrois après avoir chassé les ennemis de ma capitale. » Il descendit effectivement de cheval, marcha quelques pas

et prit du café ; après quoi ils remontèrent à cheval, et continuèrent leur marche vers la ville. Les troupes défilèrent, non pas avec ce bel ordre qui s'observe en Europe, mais pressées et entassées les unes sur les autres ; on laissa pourtant un intervalle assez considérable, dans lequel le roi marchoit seul, précédé de ses chatis, c'est-à-dire, de ses valets de pied. Thamas-Kouli-kan suivoit à douze pas de distance ; le reste n'étoit plus qu'un amas confus de soldats, qui se serroient autant qu'ils pouvoient. Tout le peuple, hommes, femmes et enfans, étoient sur le passage; les rues, depuis la porte de Tokgi jusqu'à l'intérieur du palais, étoient, selon l'ancien usage, couvertes de pièces d'étoffe, que les soldats enlevoient aussitôt que le roi avoit passé. On n'entendoit partout que des acclamations et des cris d'allégresse ; au lieu que quand le rebelle, au retour de quelque expédition, faisoit son entrée dans la capitale, tout le peuple s'enfuyoit, les portes des maisons étoient fermées, nul des habitans ne paroissoit, si ce n'est les marchands qu'on forçoit de se tenir dans leurs boutiques ouvertes, dans les rues par où le tyran devoit passer.

Le roi, après avoir satisfait, dans l'intérieur de son palais, à tout ce que la bonté de son cœur et sa tendresse naturelle demandoient de lui, passa les premières journées à recevoir les hommages des différens ordres de l'état. Il reçut aussi les complimens des étrangers, et traita tout le monde avec des égards et avec une douceur qui lui gagnèrent l'affection publique. Les Persans aiment naturellement leur prince, et, pour peu qu'ils remarquent en lui de bonnes qualités, ils en conçoivent les plus flatteuses espérances. Nonobstant la misère où la longue tyrannie des Aghuans avoit réduit le peuple, il n'eut pas de peine à payer la taxe qu'on lui imposa : rien ne pouvoit troubler le fond de joie qui s'étoit emparé de tous les cœurs. Cependant le roi, au milieu des plaisirs qu'on s'efforçoit de lui

procurer, conservoit toujours un air inquiet et chagrin; et lorsque Thamas-Kouli-kan lui représenta qu'il devoit désormais oublier les disgrâces passées, ce prince lui fit entendre que, quand même il ne penseroit plus aux malheurs publics et à ses disgrâces domestiques, il ne pouvoit ignorer que le meurtrier de son père et les bourreaux de ses frères étoient encore à Schiras. Le général comprit ce que le roi vouloit dire, et au même moment il donna ses ordres. En quatre ou cinq jours toute l'armée fut prête à marcher, et elle entra en campagne sur la fin de décembre.

Les mahométans n'aiment pas à faire la guerre en hiver; mais Thamas-Kouli-kan étoit un guerrier de toutes les saisons : comme il ne se traitoit pas autrement que le simple soldat, il fut servi dans cette nouvelle expédition avec tant de zèle et d'ardeur, qu'il força tous les obstacles de la saison. Malgré les pluies, les neiges et les glaces, il s'ouvrit partout un chemin; mais ce ne fut pas sans perdre beaucoup d'hommes et de chevaux. Enfin, après bien des fatigues essuyées pendant vingt jours de marche, il joignit les rebelles qui s'étoient avancés à deux journées en-deçà de Schiras, et, nonobstant l'avantage du poste où ils s'étoient placés, il les battit et les mit en fuite. Il ne jugea pas à propos de les poursuivre, de crainte de quelque embuscade. Il avoit pour maxime de ne jamais séparer ses troupes, de peur que quelque détachement, venant à être battu, ne jetât l'épouvante dans le reste de l'armée. Il avoit même accoutumé de dire que les victorieux joignent au petit pas l'ennemi qui fuit à toute bride. Les rebelles eurent donc le temps de se rallier dans *Schiras*; mais ils étoient bien différens d'eux-mêmes : on ne leur voyoit plus cette fierté et cette férocité qui leur faisoient mépriser le reste des mortels, et dédaigner les conseils des plus habiles; ils prenoient le ton de supplians avec les

mêmes hommes auxquels ils commandoient, le bâton ou le sabre à la main ; ils prenoient conseil de tout le monde, même de leurs femmes et de leurs esclaves. Ils résolurent pourtant de faire un dernier effort ; et quand il fallut sortir de Schiras pour aller au devant des Persans, Aszraff et les principaux chefs, étant aux portes de la ville, faisoient jurer aux officiers et aux soldats qu'ils étoient prêts à vaincre ou à mourir. Ils promirent les uns et les autres plus qu'ils ne pouvoient ni ne vouloient tenir ; car ils n'avoient ni la force de vaincre ni le courage de mourir. Ils furent battus, et cette bataille (si l'on peut donner ce nom à quelques misérables actions, où il n'y eut pas deux mille hommes de tués sur la place), cette bataille, dis-je, fut la dernière et la moins vigoureuse de toutes. Les rebelles, plus épouvantés que jamais, oublièrent leurs promesses et leurs sermens ; ils attaquoient tumultueusement et par pelotons ; mais à peine étoient-ils arrivés à la portée du fusil, qu'ils faisoient leur décharge et se retiroient. Enfin, voyant que les Persans faisoient bonne contenance et avançoient toujours en bon ordre, il prirent bien vite la fuite.

Le général persan les laissa fuir, et ne les suivit qu'au petit pas, selon sa coutume ; mais à ce coup-là il fut la dupe de sa maxime. Aszraff s'en prévalut pour le tromper. Aussitôt qu'il fut rentré dans Schiras, il lui députa deux de ses principaux officiers pour traiter d'accommodement ; ils offrirent de rendre tous les trésors de la couronne, pourvu qu'on les laissât se retirer tranquillement où bon leur sembleroit. Thamas-Kouli-kan leur répondit que dans un autre temps il auroit pu écouter cette proposition, mais que les temps étoient changés, et qu'il les passeroit tous au fil de l'épée s'ils ne lui remettoient Aszraff entre les mains. Ces députés, qui ne cherchoient qu'à l'amuser, lui promirent tout ce qu'il voulut, lui demandant pour toute grâce

qu'il leur fût permis d'en aller conférer avec les autres officiers, ce qui parut raisonnable. Mais quand ils furent rentrés dans la ville, ils trouvèrent que tout étoit prêt pour assurer leur fuite ; ils se sauvèrent donc tous ensemble avec leurs familles et leur butin. Ils étoient déjà bien loin quand le général persan fut informé de leur retraite. Il fit quelques détachemens de son armée pour les suivre. L'un de ces détachemens les joignit au passage du pont ; les Aghuans firent volte-face pour faciliter le passage à leurs équipages et à leurs familles. Le détachement fut battu, et contraint de se retirer. Ils continuèrent donc leur marche ; mais comme ils ne tenoient aucune route certaine, et que tout le pays leur étoit contraire, les paysans les harceloient continuellement ; le moindre village qui pouvoit assembler dix fusiliers leur disputoit le passage ; il n'y avoit point de défilé où ils ne fissent quelque perte. Au commencement c'étoient les gros équipages, une autre fois c'étoient leurs femmes et leurs enfans ; et il y en avoit parmi ces barbares qui les tuoient de rage, afin qu'ils ne tombassent pas entre les mains de leurs ennemis. Pendant la nuit, les esclaves détournoient toujours quelques chameaux ; et c'est de cette manière que furent ramenées la sœur et la tante de Schah-Thamas, avec quelques autres princesses du sang royal. Enfin, ces misérables, ne trouvant nulle part de quoi fournir à leur subsistance, et pressés par la faim et la soif, commencèrent à se débander. Aszraff resta avec quatre ou cinq cents hommes de ses plus fidèles amis : son dessein étoit de se retirer aux Indes ; mais comme il lui falloit passer nécessairement aux environs de Candahar, *Hussein-kan*, frère de Mahmoud, qui étoit en possession de cette place, en sortit avec un corps de troupes fraîches, lui coupa le chemin, le combattit, lui enleva le reste de ses trésors, et le tua. C'est ainsi que périt ce détestable usurpateur, qui, après

une suite de cruautés inouïes, osa tremper ses mains dans le sang de Schah-Hussein, le plus pacifique et le meilleur prince qui ait porté la couronne de Perse.

Aussitôt que Thamas-Kouli-kan fut entré dans Schiras, cette ville offrit le même spectacle d'horreur qu'on avoit vu auparavant dans Ispahan ; les rues furent bientôt remplies de cadavres des Aghuans, qui n'avoient pu se sauver avec les autres ; il n'y eut aucun lieu qui pût leur servir d'asile ; on ne pardonna qu'à trois ou quatre des plus apparens, qui furent envoyés au roi ; tout le reste fut passé au fil de l'épée. Les Persans, qui voyoient arriver chaque jour des débris de l'armée rebelle, se consolèrent plus aisément de la faute qu'avoit faite leur général de les laisser échapper ; et quoiqu'il eût été très-important de reprendre les trésors de la couronne, ce général n'en reçut aucun reproche du roi, qui le ménageoit, et n'osoit lui causer le moindre dégoût.

Cette affaire ayant été ainsi terminée, toute l'attention de Thamas-Kouli-kan se porta du côté des *Turcs*. Il laissa respirer ses troupes tout le reste de l'hiver dans Schiras ; mais à peine le printemps fut-il arrivé, qu'il se mit en campagne. Après avoir visité le Loristan et les Arabes du Koquilou, il tourna du côté d'Hamadan, où la victoire qu'il remporta sur les Turcs le mit en état de reprendre Hamadan, Tauris, et presque tout le pays que les Turcs avoient enlevé pendant les troubles jusqu'à Érivan. Un roi rétabli dans ses états, plusieurs batailles gagnées, un grand royaume en quelque sorte reconquis en moins de deux années, c'en est bien assez pour le mettre au rang d'un grand nombre de héros des siècles passés.

Les rares talens de Thamas-Kouli-kan pour la guerre, le bonheur qui l'accompagnoit dans toutes ses expéditions, la confiance du soldat qui l'aimoit et le craignoit, tout cela joint ensemble, le rendoit redoutable chez les enne-

mis, et suspect à la cour du roi son maître. Tout trembloit dans les provinces à son seul nom. A Ispahan, le peuple, la cour, le roi, tous craignoient qu'il n'eût l'ambition de monter plus haut : un pas en avant le mettoit sur le trône; il étoit le maître absolu. Le roi n'avoit nommé à aucun des premiers emplois; il l'en détournoit, sous prétexte que les appointemens attachés à ces charges seroient plus utilement employés au paiement des troupes. A l'armée, il étoit le seul officier général; tous les autres n'étoient que des subalternes, qu'il abaissoit, qu'il élevoit, qu'il punissoit, qu'il récompensoit, qu'il cassoit et rétablissoit comme il lui plaisoit. Rien d'important ne se concluoit sans son avis. Il sembloit même que, depuis ses victoires, il abusoit de l'autorité sans bornes que le roi lui avoit confiée dans la nécessité de ses affaires. Ce prince étoit obligé de dissimuler; mais on a su, par des personnes qui l'approchoient, qu'il souffroit impatiemment le joug, et qu'il songeoit à parler en maître, quand la guerre avec les Turcs seroit entièrement terminée. Thamas-Kouli-kan, de son côté, craignoit le roi, et n'ignoroit pas combien il avoit d'ennemis; c'est pourquoi il prit le parti de se tenir à l'armée tant qu'il pourroit. Telle étoit la situation des affaires de Perse, au mois de mai de l'année 1730.

Thamas-Kouli-kan ne manqua pas de raisons pour continuer de tenir la campagne, et d'être toujours à la tête d'une nombreuse armée toute dévouée à ses ordres. Aux Aghuans qu'il avoit chassés de tout le royaume, succéda un ennemi plus redoutable; les Turcs occupoient encore plusieurs pays appartenant à la Perse, que les Aghuans leur cédèrent lorsqu'ils eurent usurpé la couronne, pour n'être point troublés dans leur tyrannie par une puissance si formidable. Ces fiers Ottomans prétendoient bien s'y maintenir, et même faire de nouvelles conquêtes, si l'on osoit leur en disputer la possession.

C'est pourtant ce qu'entreprit le général persan; mais, avant que de leur déclarer la guerre, il tira, sous divers prétextes, Schah-Thamas d'Ispahan, et le fit transporter à Maschchat, capitale du Khorassan, où il le tint sous une sûre garde, et, pour ainsi dire, dans une honorable prison. Il y avoit déjà du temps que ce prince n'avoit que l'ombre et les apparences de l'autorité royale; c'étoit Thamas-Kouli-kan qui l'exerçoit réellement, et qui commandoit en souverain. Il en vint jusqu'à porter l'aigrette sur son turban, marque de distinction que le roi seul a droit de porter. Il rassembla ses troupes à *Tauris*, tandis que le général turc assembloit les siennes à *Érivan*. Il se trouva bientôt à la tête de soixante mille hommes d'élite, et il n'en voulut pas davantage, bien qu'il lui fût libre de rendre son armée beaucoup plus nombreuse. Cette armée n'étoit composée que de cavalerie. Il se rendit à *Bagdad*, et, après l'avoir bloquée, il s'avança rapidement jusqu'à *Diarbekir* et aux environs, ravageant tout le pays par où il passoit. La fortune, qui l'avoit toujours favorisé jusque-là, lui devint alors contraire : son armée fut défaite, et il en ramena les débris jusqu'aux environs d'*Hamadan*.

On ne doutoit pas que le vainqueur ne profitât du déplorable état où se trouvoit la Perse, épuisée tout à la fois et d'hommes et d'argent, pour conduire ses troupes victorieuses jusqu'à Ispahan. Cependant il ne fit aucun mouvement, et demeura tranquille dans son camp, sans songer à rien entreprendre : ce qu'on peut attribuer ou à la crainte qu'il eut de ruiner ses troupes pendant les chaleurs, qui commençoient à être excessives; ou à la défiance qu'on avoit conçue de ce bacha à la Porte; ou à l'affaiblissement de son armée, dont on avoit fait un démembrement pour renforcer celle que commandoit le bacha d'Érivan; ou à la jalousie et à la mésintelligence qui

régnoient entre ces deux généraux ; ou enfin à la lenteur de la marche d'un renfort de troupes qu'on lui avoit promis, qui se faisoit attendre depuis long-temps, et qui ne devoit peut-être jamais arriver, par le besoin que le grand-seigneur en avoit en Europe. Il n'y eut que le bacha de Tauris qui s'approcha d'Érivan et qui s'en empara ; mais il l'abandonna bientôt, et Thamas-Kouli-kan y envoya des troupes fraîches, qui entrèrent dans cette place et la mirent en état de défense.

L'inaction des troupes ottomanes donna tout le loisir au général persan de se rétablir, et de lever une nouvelle armée beaucoup plus forte que la première. Aussitôt que la saison le permit, il rentra en campagne et retourna à Bagdad. Après avoir formé le blocus de cette ville, il alla chercher l'armée des Turcs, qui s'étoit assemblée aux environs de Diarbekir. Le bacha, auquel ses premiers succès devoient inspirer de la confiance, n'osa pourtant tenter une action générale : il n'y eut que quelques escarmouches de part et d'autre, où les Persans eurent toujours l'avantage. Enfin, on parla de paix ; on entra en négociation, et les articles furent envoyés par le bacha au grand-seigneur, pour lui en demander la ratification.

C'est environ en ce temps-là qu'arriva le prince *Galliczin*, en qualité d'ambassadeur de Russie. On ne savoit alors que croire du sort de Schah-Thamas ; on ne pouvoit dire s'il étoit mort ou s'il avoit été contraint d'abdiquer la couronne. Tout ce qu'il y avoit de certain, c'est que Thamas-Kouli-kan, pour mieux couvrir le dessein qu'il méditoit, avoit fait placer sur le trône un des enfans du roi, qui n'étoit âgé que de cinq ou six mois. Le motif apparent de l'ambassade de Russie dont on flattoit le peuple, étoit d'engager le général persan à rétablir le roi déposé, et à faire un traité de commerce entre la Russie

et la Perse; mais le motif secret étoit de fomenter la guerre entre cette cour-ci et la Porte. C'est dans cette vue, et pour y réussir, que la cour de Russie rendit la riche province de Guilan, et toutes les places appartenantes à la domination persane qu'elle occupoit dans le Sirvan, savoir : Bakoud, Derben, Mezova, Soulak, etc., et qu'elle lui fournit encore des secours considérables de vivres, d'artillerie et d'autres munitions de guerre. Cette ambassade fut tout ambulante; car le prince Galliczin, aussitôt après la première audience que lui donna le général persan, reçut ordre de le suivre : ce ne fut qu'à la fin de la campagne qu'il prit son audience de congé, laissant par ordre de sa cour, en qualité de résident, M. *Kalouski,* homme de mérite, qui étoit secrétaire de l'ambassade. Ce résident a pareillement accompagné Thamas-Kouli-kan dans toutes ses courses jusqu'à quelques journées d'Ispahan, où celui-ci s'étant arrêté pour soumettre quelques montagnards rebelles, il permit au résident d'aller l'attendre dans la capitale.

Ces circonstances n'étoient pas propres à disposer Thamas-Kouli-kan à une paix qu'il n'avoit pas déjà trop d'envie de conclure. Il songea donc à attaquer *Abdallah,* bacha d'Érivan, qui commandoit la deuxième armée du grand-seigneur. Le bacha, qui ne se croyoit pas pour lors en état de résister à un si redoutable ennemi, lui députa un officier pour le prier de faire attention qu'il avoit traité de la paix avec le bacha de Bagdad; que les conditions en avoient été envoyées à la Porte, et que sans doute elles y seroient approuvées; qu'il alloit écrire de son côté au grand-seigneur pour en presser la ratification, et qu'il étoit raisonnable de suspendre tout acte d'hostilité jusqu'à ce qu'il en eût reçu réponse. Thamas-Kouli-kan vit bien qu'on cherchoit à l'amuser pour gagner du temps; mais comme il avoit en tête une autre entreprise qui de-

mandoit de la célébrité pour l'exécution, il fit semblant de ne pas s'en apercevoir, et il se rendit aux raisons du bacha. Cette entreprise étoit de réduire les *Lesghis*. Ce sont des espèces de Tartares qui, dès le commencement des révolutions de Perse, s'étoient emparés de *Schamaki*, et s'y maintenoient sous la protection du grand-seigneur, auquel ils s'étoient en quelque sorte soumis. Il partit donc avec une armée qui n'étoit que de vingt mille hommes ; encore n'y avoit-il guère que douze mille hommes de bonnes troupes qui portoient des cottes de mailles, sur lesquelles ils avoient des plaques d'acier d'un pied en carré ; le reste n'étoit que des valets et des jeunes gens qu'ils appellent *ictim*, c'est-à-dire orphelins, qui ne servent guère qu'à ruiner le pays par où passe l'armée.

Thamas-Kouli-kan fit des marches forcées, et arriva sur les bords de la rivière du Kour, à deux journées de Schamaki, sans qu'on en fût informé. Deux mille hommes auroient suffi pour disputer le passage de la rivière, et son armée, faute d'eau et de vivres, auroit péri infailliblement dans les plaines arides du Monghan. Mais cette province étoit entièrement dépourvue de troupes, et les Lesghis, qui n'avoient aucun sujet de défiance, s'étoient retirés deux mois auparavant dans leurs montagnes. Les Persans, voyant que personne ne s'opposoit à leur passage, traversèrent tranquillement la rivière, et arrivèrent à *Schamaki*, dont les portes leur furent ouvertes. Ce fut un bonheur pour cette ville qu'il n'y eût point de troupes capables de s'opposer aux Persans ; car Thamas-Kouli-kan avoit promis aux siens que pour peu qu'il trouvât de résistance, il leur en abandonneroit le pillage. Il fit garder à ses troupes la plus exacte discipline ; mais les contributions qu'il exigea de la ville et de la province, ne différoient guère d'un pillage général. On les levoit avec des cruautés inouïes, mettant indifféremment sous le bâton les chré-

tiens et les Turcs, les hommes et les femmes; il y en eut plusieurs qui expirèrent sous les coups.

Le père *Bachoud*, missionnaire dans cette ville, se trouvoit hors d'état de rien payer, et il ne pouvoit être secouru des chrétiens, qui étoient eux-mêmes très-embarrassés à trouver ce qu'on exigeoit d'eux. Il n'auroit pas manqué de souffrir une cruelle bastonnade, comme une infinité d'autres, sans la protection de M. le prince Galliczin, qui s'intéressa pour lui auprès de Thamas-Kouli-kan, et qui obtint en faveur du missionnaire, non-seulement l'exemption de toute contribution, mais encore la liberté entière de faire ses fonctions et d'assembler les chrétiens dans son église.

Après la levée des contributions, Thamas-Kouli-kan se disposa à aller combattre les *Lesghis*. Il envoya d'abord son lieutenant avec six à sept mille hommes, qui marchèrent du côté de la citadelle de bois que *Serkober*, leur chef, avoit fait bâtir à l'entrée du *Daghestan;* c'est le nom des montagnes qu'ils habitent. Quelques jours après il alla lui-même, avec le reste de ses troupes, de l'autre côté du Daghestan pour y faire une pareille attaque. Les Lesghis, persuadés que c'étoit Thamas-Kouli-kan en personne qui venoit avec toutes ses forces du côté de la citadelle, tournèrent pareillement toutes leurs forces de ce côté-là. En même temps il vint de Ganges à leur secours dix à douze mille hommes des troupes du grand-seigneur. Le lieutenant de Thamas-Kouli-kan, sans s'étonner du grand nombre des ennemis, livra la bataille. A peine en fut-on venu aux mains, qu'on apprit que Thamas-Kouli-kan s'avançoit de l'autre côté. A l'instant les Lesghis tournèrent le dos, poussant leurs chevaux à toute bride pour aller mettre à couvert leurs familles et leurs effets. Les troupes de Ganges restèrent seules et combattirent encore quelque temps; mais enfin,

se voyant abandonnées par les Lesghis, elles prirent la fuite. Il y en eut grand nombre de tués, et presque point parmi les Lesghis, qui enlevèrent tout ce qu'ils avoient dans leurs villages les plus exposés, et se retirèrent dans leurs montagnes les plus escarpées, où Thamas-Kouli-kan ne put les forcer ni les suivre.

Après l'expédition du Daghestan, l'armée persane fut renforcée d'environ dix mille hommes, dont quatre mille avoient été levés dans cette province, et six à sept mille étoient venus la joindre de divers endroits de la Perse. Thamas-Kouli-kan marcha avec son armée vers *Ganges*, qu'on refusa de lui remettre, quoiqu'on le lui eût promis, de même qu'*Érivan* et *Teflis*. Il y avoit déjà quelque temps que Ganges étoit assiégé, sans que le siége fût plus avancé que le premier jour. Comme cette ville est située dans une plaine, et qu'elle n'est commandée de nulle part, les Persans élevèrent une plate-forme pour y dresser une batterie de canons. La citadelle en est très-forte; elle a double enceinte et triple fossé. Il y avoit une bonne garnison et toutes sortes de provisions pour deux ou trois ans. Érivan n'étoit guère moins fortifié que Ganges. La citadelle de Teflis étoit plus foible, mais elle avoit été fortifiée récemment, et il y étoit entré beaucoup de troupes. De plus, Abdallah-bacha, généralissime de l'armée ottomane, s'avançoit depuis long-temps avec son armée, et étoit arrivé à Kars, qui n'est pas éloigné de Ganges.

Thamas-Kouli-kan sentoit bien qu'il ne lui étoit pas aisé de reprendre ces places occupées par les Turcs et en présence de leur armée. Il résolut donc de livrer la bataille au général ottoman, qui s'étoit porté à quelques lieues d'Érivan, et il le mit dans la nécessité de combattre. Il n'y avoit pas long-temps qu'on en étoit aux mains, lorsque je ne sais quelle terreur panique s'empara des troupes ottomanes, et fit prendre la fuite à la plupart sans tirer

un seul coup. Ce fut plutôt une déroute qu'un combat. Il est surprenant qu'il n'y ait guère eu que cent hommes de tués de la part des Persans, tandis qu'on fait monter la perte des Turcs à trente mille hommes, parmi lesquels on met leur général *Abdallah*, et quelques officiers de marque. Les vainqueurs firent aussi quelques prisonniers, du nombre desquels étoit un gendre du grand-seigneur. Le général persan se vit, par cette victoire, maître d'un butin considérable de vivres et d'argent ; il ravagea tout le pays du côté de Kars et d'Erzeroum, et fit quantité d'esclaves. Peu après, la garnison de *Ganges*, que les maladies avoient extrêmement diminuée, se rendit par capitulation, et fut conduite à Kars. *Érivan* fut ensuite évacué et remis entre les mains de Thamas-Kouli-kan, quoique cette place fût très-forte, bien munie de toutes sortes de provisions, et qu'elle n'eût été ni assiégée ni bloquée. Avant la reddition d'Érivan, *Teflis*, bloqué depuis long-temps, fut forcé de se rendre.

On croyoit que les Turcs, après la perte de cette bataille, se rallieroient et feroient de nouveaux efforts; mais ils restèrent dans l'inaction, et Thamas-Kouli-kan de son côté, après s'être rendu maître de Ganges, de Teflis et d'Érivan, ne poussa pas plus loin ses conquêtes. On en vint même à de nouvelles propositions de paix, et il paroît qu'on la souhaitoit de part et d'autre; le grand-seigneur par le besoin qu'il pouvoit avoir de ses troupes en Europe, et *Thamas-Kouli-kan* pour l'exécution du dessein qu'il méditoit depuis long-temps de mettre la *couronne de Perse sur sa tête*. Une victoire si décisive, et la cessation de toute hostilité, lui parurent des circonstances favorables. Il convoqua une grande assemblée des principaux du royaume. L'édit de convocation portoit que toutes personnes distinguées par leur naissance, par leurs dignités, par leur esprit et par leur savoir, eussent à se

rendre, au jour qu'il leur marquoit, à *Mougham-Tchoels*, éloigné de quatre ou cinq journées de Tauris, où il vouloit tenir les états du royaume, et leur communiquer des affaires très-importantes au bien de la religion et de l'empire. Il fit faire, à ce dessein, une tente superbe de soixante-dix toises de long, soutenue de trois rangs de colonnes. Chaque rang étoit de quatorze colonnes posées à cinq toises de distance l'une de l'autre. Elles étoient chacune de trois pièces qui s'emboitoient dans des cercles massifs de cuivre doré. Leur hauteur étoit de quinze à vingt pieds, et elles étoient surmontées chacune d'un globe de cuivre doré, d'un pied et demi de diamètre. Rien ne fut négligé pour l'embellissement de cette tente : étoffes d'or et d'argent, franges, crépines, broderies, tout y étoit magnifique. Le dessein qu'il eut, en tenant cette assemblée de tout ce qu'il y avoit de gens distingués dans la Perse, étoit de prendre leurs suffrages, et de leur faire déclarer, de la manière la plus authentique, que le royaume ne vouloit point d'autre roi que lui.

Tout se passa dans cette assemblée selon ses désirs. Il y fut proclamé *arbitre souverain de l'autorité royale*, sous le titre de *velim-amet*, qui ne se donne qu'aux rois, et qui signifie le *distributeur des grâces*. On dépêcha aussitôt des courriers dans tout l'empire. La proclamation se fit à Ispahan le jour de l'équinoxe, et, dans toutes les autres villes, plus tôt ou plus tard, à mesure que les courriers arrivèrent. Cette déclaration fut signée de tout ce qu'il y avoit de considérable dans le royaume, au nombre de plus de quinze mille, et elle fut envoyée au grand-seigneur par une ambassade magnifique. On regarda comme un grand acheminement à la paix cette ambassade et quelques autres démarches, par lesquelles le velim-amet paroissoit d'intelligenee avec la Porte, et désiroit gagner l'amitié du grand-seigneur. On peut compter

parmi ces démarches la complaisance qu'il eut d'abolir parmi les Persans, sectateurs d'Ali, la cérémonie des malédictions contre les sectateurs d'Omar, dont les Turcs se sont toujours tenus offensés. Il porta, de plus, un édit, par lequel il permit à tous ses sujets d'embrasser celle des deux sectes qu'ils voudroient, sans qu'il fût permis de les inquiéter.

Depuis son avénement à la couronne, il a fait battre une monnoie nouvelle, qui ressemble plus à la monnoie turque qu'à la persane; mais il n'y a pas encore fait mettre son nom. Comme il témoigna qu'il iroit bientôt à la capitale, on y travailla fortement à la réparation des maisons royales et des autres endroits publics. Il y a surtout à *Ispahan* un beau cours long d'une demi-lieue, sur trente toises de largeur. C'est un ouvrage que le fameux Schab-Abas fit faire de son temps. Il y fit planter deux rangs d'une espèce de peupliers, qui sont maintenant fort hauts et fort gros. Il le divisa, dans sa largeur, en cinq parties. Les deux ailes étoient destinées pour le passage des gens à cheval, celle du milieu pour les gens à pied. Ces trois chemins étoient des levées bordées et soutenues de pierres de taille, et pavées dans le milieu. Les entre-deux de ces chemins étoient un parterre continué d'un bout à l'autre, et rempli de toutes sortes de fleurs. Trois grands bassins, qui recevoient l'eau de la rivière, la distribuoient continuellement dans des canaux qui servoient à arroser ce parterre, et à y entretenir la fraîcheur. Depuis bien des années tout cela étoit abandonné: soit que ceux qui étoient préposés à l'entretien de ces agrémens publics trouvassent mieux leur compte à convertir les dépenses à leur avantage particulier, soit que les princes eux-mêmes, concentrés dans leur sérail, se missent peu en peine des plaisirs de dehors, ce cours étoit devenu seulement un lieu de passage ou de course

de chevaux. Le velim-amet, pour faire revivre les grandes idées de Schah-Abas, voulut qu'il fût rétabli dans sa première forme.

Reconnu pour souverain dans toute la Perse, il méditoit encore de nouvelles entreprises, qui le portoient à terminer la guerre qu'il avoit eue jusque-là avec le grand-seigneur. Quoique le démêlé de ce prince avec les Moscovites ne laissât guère douter de sa disposition à la paix, cependant le velim-amet se flattoit qu'elle seroit le fruit de la terreur que son nom avoit répandue dans tout l'empire ottoman. Ses desseins ne furent pas moins vastes que ceux d'Alexandre, auquel il ne faisoit pas difficulté de se comparer. Étant informé que les *Aghuans* remuoient de nouveau, il partit pour aller faire le siége de *Candahar,* s'assurant de prendre la ville, de soumettre ces barbares, de passer dans les Indes, et, après les avoir conquises, de porter la guerre en Europe pour y donner le dernier lustre à la gloire de son nom. Tandis qu'il assiégeoit Candahar, arriva un ambassadeur de la Porte, nommé Ali-bacha. Sa négociation ne fut pas longue; car dès la première audience elle fut arrêtée par des demandes et des propositions si hautes de la part du velim-amet, que l'ambassadeur ne put y souscrire. Il répondit qu'il ne pouvoit rien conclure sans en avoir donné avis à sa cour, pour en recevoir de nouvelles instructions. La distance des lieux ne permettant pas d'avoir sitôt des nouvelles de la Porte, et le velim-amet voulant toujours suivre son entreprise, le parti qu'il prit fut de donner des pleins pouvoirs à un de ses kans ou gouverneurs, pour traiter avec l'ambassadeur selon les réponses qui viendroient de Constantinople. Bagdad fut choisi pour le lieu des conférences, et les deux plénipotentiaires s'y rendirent.

Les propositions du velim-amet étoient, 1° qu'on lui

rendît Bassora, Bagdad, Moussol, Diarbekir et Erzeroum, qu'il prétendoit avoir été de l'ancien domaine de Perse; 2° qu'on lui permît d'avoir à la Mecque une mosquée, où les pélerins persans pussent faire leurs prières selon leurs usages, et y eussent un libre exercice de leur religion; 3° qu'on y établît des receveurs de sa nation, qui retireroient à son profit tout l'argent qui sortiroit de Perse. Le siége de Candahar dura plus long-temps qu'il n'avoit cru. Ce ne fut qu'après quinze à seize mois qu'il s'en rendit le maître. Cette place étoit le dernier retranchement des Aghuans; elle passoit pour imprenable, et elle l'avoit été en effet, depuis Schah-Abas-le-Grand, à tous les rois ses successeurs. Le velim-amet y trouva des richesses immenses; car les Aghuans y avoient ramassé toutes les dépouilles d'Ispahan et de la Perse, avec tout l'or et les joyaux de la couronne. Le chef des rebelles, frère du fameux Mahmoud, qui avoit fait la première entreprise sur la Perse, et se nommoit Hussein-Kouli-kan, fut pris et livré entre ses mains. La sœur d'Hussein, étant une des femmes du conquérant, se jeta à ses pieds, lui demanda sa grâce et l'obtint, non pour long-temps, mais jusqu'à ce que ce prince eût découvert, par son moyen, tout ce qui pouvoit être caché. Il offrit pareillement la liberté au fils de Mahmoud; mais celui-ci, ne croyant pas qu'il fût prudent de l'accepter, répondit qu'il ne pouvoit être mieux qu'auprès de son prince. Il fut gratifié d'une pension. Le frère d'Aszraff, qui avoit succédé à Mahmoud du temps de la domination des Aghuans, ne fit pas une réponse si sage aux mêmes offres qui lui furent faites. Il demanda la permission de faire un pélerinage à la Mecque, et elle lui fut refusée. La plupart des officiers et des soldats aghuans prirent parti dans ses troupes, et il les incorpora dans son armée.

Après la prise de Candahar, qui lui avoit coûté beau-

coup de peines et de fatigues, il alla se délasser auprès de *Kaboul,* dont il fit le siége. C'est une ville assez considérable, à seize journées de Candahar, sur les terres du grand-mogol. Après huit jours d'un simple blocus, elle se rendit. Cette nouvelle conquête jeta l'épouvante dans toute l'Inde. L'empereur mogol lui ayant fait demander quelles étoient ses prétentions, il répondit froidement que son dessein étoit de lui aller rendre visite jusqu'à Djanabat, lieu de sa résidence; et que si cette visite devoit lui causer quelques embarras, il pouvoit s'en délivrer en lui envoyant une année de ses revenus. On ne sait pas quelle fut la réponse du Mogol; mais ce qu'on sait, c'est que le velim-amet suivit son projet, et fit la conquête des Indes. On trouvera le détail de cette conquête dans la lettre qui suit cette relation.

Ce prince, qui avoit pris le nom de velim-amet, se nomme maintenant *Schah-Nadir : schah* signifie *roi,* et Nadir est son nom propre; car Thamas-Kouli-kan ou Thamas-Kan n'étoit qu'un nom emprunté, dont l'avoit honoré Schah-Thamas, en considération de ses importans services. Le nouveau souverain est d'une taille haute et bien proportionnée, d'une mine fière, d'un vaste génie, hardi et brave jusqu'à la témérité. Il est très-secret dans les projets qu'il forme, et également actif dans l'exécution. Il gouverne tout par lui-même, et sait se faire obéir. Ses ordres ne souffrent ni représentations ni délais; on est criminel dès qu'on témoigne la moindre répugnance à les exécuter, quelque difficiles qu'ils paroissent. Le procès est bientôt fait; au moindre signe qu'il donne, on étrangle le coupable en sa présence, et on jette dehors le cadavre. C'est par une sévérité extrême à punir les moindres contraventions à ses ordres, qu'il s'est acquis une autorité si absolue. Il ne consulte, dans la distribution des emplois, ni la naissance, ni les talens, ni l'expérience. Il a affecté

d'abaisser tous les grands de l'ancien gouvernement, et il leur a substitué des gens de néant; son choix fait tout leur mérite; comme il les élève sans beaucoup d'attention, il les dépose pareillement sans grande formalité; le moindre soupçon, le moindre sujet de plainte les fait descendre aussi promptement qu'ils sont montés, et les réduit à leur premier état.

Nul prince n'a gouverné la Perse d'une manière si despotique. Rien de plus sacré que sa volonté : religion, lois, coutumes, il faut que tout lui cède. Rien de plus respectable aux Persans que la religion, et principalement la secte d'Ali, qui est parmi eux la dominante; il en a proscrit les cérémonies les plus solennelles; il a réformé la manière de prier; il a fait défense, sous des peines très-sévères, de prononcer anathême contre les adversaires de leur secte. Les plus zélés se contentent d'en gémir en secret, mais ils n'ont garde de s'en plaindre publiquement. Le vin, défendu par Mahomet, se vend par ses ordres indifféremment à tout le monde. A son exemple, les grands et les petits ne se font nul scrupule d'en boire.

Quatre batailles gagnées contre les Aghuans, et deux sur les Turcs, font assez connoître son génie pour la guerre. Il tient ses troupes dans une discipline beaucoup plus exacte que ne font communément les Orientaux; il les fait avancer avec plus d'ordre, et il leur fait faire leur décharge plus à propos. Pour ce qui est des villes dont il fait le siége, il n'a d'autre secret que de les bloquer et de les prendre par famine, soit faute d'ingénieurs ou d'artillerie, ou de gens qui sachent la servir. Aussi les siéges qu'il a formés ont-ils été très-longs. Celui de Ganges le tint dix mois entiers, quoique les Moscovites lui eussent fourni des bombes, des mortiers et des grenades : tout cela lui fut de peu d'usage.

Lorsqu'il alla à la conquête des Indes, il laissa son fils

aîné à Maschehat, et l'établit lieutenant-général du royaume, lui confiant toute l'autorité royale pendant son absence. L'éloignement du roi, et l'autorité confiée au jeune prince, parurent des conjonctures favorables aux *moines arméniens* schismatiques de Julfa, faubourg d'Ispahan, pour s'élever contre les missionnaires et les catholiques, et pour les faire chasser du royaume. Ils comptoient beaucoup sur le prétendu crédit de leur patriarche, auquel Thamas-Kouli-kan, avant son avénement à la couronne, avoit donné quelques marques de bienveillance, lorsqu'il passa par Edchmiadzin, lieu de la résidence de ce patriarche. Le monastère de Julfa, où sont ces moines, ne renferme, là comme ailleurs, qu'un tas de gens de la lie du peuple, sans éducation, sans étude, et assez équivoques dans leurs mœurs. C'est l'idée qu'en ont les peuples mêmes qui leur sont soumis. Dès qu'ils trouvent la moindre occasion de brouiller, ils ne la laissent pas échapper. Ils portèrent donc leurs plaintes au patriarche contre le grand nombre de leurs peuples qui les avaient abandonnés pour embrasser la religion catholique. La réponse du patriarche fut qu'ils tâchassent de les ramener par des instructions et des remontrances particulières et publiques, et que s'ils ne pouvoient rien gagner sur ces esprits indociles, ils lui en donnassent avis, et qu'alors il présenteroit une requête au prince, afin de les réduire par autorité et de les forcer à se soumettre. Cette réponse du patriarche ne fut pas plus tôt arrivée, qu'ils convoquèrent le peuple dans l'église du monastère : ils la lurent avec emphase, y ajoutant des récits, dénués de toute vraisemblance, des grands égards et des bontés singulières du roi pour leur patriarche, afin d'intimider ce peuple naturellement crédule. Leurs efforts ayant été inutiles, un moine qui a le titre d'évêque (car il y en a cinq ou six de cette espèce, le patriarche consacrant vo-

lontiers ceux qui ont de l'argent à lui donner), ce moine, dis-je, et un prêtre furent députés vers le patriarche ; il fut conclu qu'ils iroient de sa part présenter une requête au prince. Ils allèrent donc à Maschchat où il tenoit sa cour. Ils exposoient dans leur requête qu'il y avoit à Ispahan une espèce de gens inconnus, qui ne faisoient aucun trafic utile au roi et au royaume, qui leur causoient même un préjudice notable, puisqu'ils engageoient tous ceux qu'ils avoient gagnés à se retirer en Europe ou aux Indes ; que l'intention du roi est de procurer à ses sujets une vie paisible et tranquille, et que ces Européens mettoient partout le trouble et la division, ne s'occupant d'ailleurs que du soin d'instruire leur prince de ce qui se passoit dans le royaume ; qu'eux, en particulier, avoient à souffrir plus que personne de ces hommes inquiets et turbulens, puisqu'ils séduisoient continuellement leurs peuples ; que leur unique ressource étoit d'implorer sa protection et son autorité, en le suppliant d'éloigner de la Perse des gens d'un si mauvais caractère.

La réponse du prince fut très-sage : « Cette affaire, dit-il, mérite attention ; je donnerai ordre au gouverneur d'Ispahan d'en prendre connoissance, et si ce que vous m'exposez se trouve véritable, je n'hésiterai point à les chasser du royaume. » Ces moines se retirèrent peu contens ; ils auroient voulu qu'on les eût crus sur leur parole. Mais la cour de Perse est fort flegmatique ; elle trouve d'ailleurs son intérêt dans ces sortes de divisions : aussi se garde-t-elle bien de décider d'abord, et d'ôter toute espérance à l'une des deux parties. Cependant ils ne se découragèrent pas ; ils se flattèrent même qu'à force d'argent, ils réussiroient dans leurs prétentions. Ils reparurent à Ispahan d'un air triomphant, et publièrent qu'ils avoient obtenu un édit qui bannissoit les missionnaires du royaume. Outre ce mensonge, ils débitèrent en-

core cent contes ridicules, et entre autres, que leur patriarche avoit reçu une lettre du souverain pontife, où il marquoit que les missionnaires outre-passoient ses ordres; qu'il ne les avoit pas envoyés pour prêcher aux Arméniens; qu'il reconnoissoit la pureté de leur foi; que le patriarche étoit son frère, et les Arméniens ses enfans. Tel est l'esprit de toutes les sectes, qui n'ont guère de moyens de se soutenir que par le mensonge.

Le gouverneur fit venir les missionnaires, et leur demanda simplement s'ils avoient quelque édit qui les favorisât. Heureusement pour eux, ils avoient apporté l'édit tout récent de Schah-Nadir, qui accordoit la liberté de conscience, et qui permettoit aux chrétiens, soit catholiques, soit schismatiques, d'embrasser le parti qu'il leur plairoit, sans qu'on pût les inquiéter. Ils remirent cet édit au gouverneur. Quoiqu'il eût été gagné par une bonne somme d'argent, il n'osa prononcer; il se contenta de faire transcrire l'édit et d'en envoyer copie au prince; puis il ordonna qu'en attendant la décision, chacun retournât librement dans son église. Les Arméniens eurent recours à la violence, et, du consentement tacite que leur donna le gouverneur, ils gagnèrent un juge du pays qui se nomme *dagora*. On fit, par son autorité, les plus exactes perquisitions de ceux qui avoient renoncé à la secte des Arméniens pour embrasser la foi catholique. On les traîna au monastère, et le daroga, qui s'y étoit rendu, s'efforçoit de les pervertir, en faisant donner une cruelle bastonnade à ceux qui refusoient de renoncer à leur foi. A la réserve d'un ou deux qui chancelèrent, tous souffrirent avec constance ce supplice, et donnèrent des preuves de leur ferme attachement à la religion catholique. Un jeune Arménien entre autres, nommé Jean-Baptiste, se signala; plus on le traitoit cruellement, plus il protestoit qu'il sacrifieroit mille vies, s'il les avoit, plutôt

que de devenir schismatique, et d'abandonner la vraie foi, sans laquelle il n'y a point de salut.

Les missionnaires, pour mettre fin à ces violences, allèrent trouver le gouverneur, et le supplièrent d'assembler un conseil qui terminât cette affaire, lui représentant que si le conseil décidoit en leur faveur, il auroit de quoi se disculper auprès des Arméniens qu'il honoroit de ses bonnes grâces. Le gouverneur goûta la proposition, et convoqua les officiers persans qui ont autorité dans les choses spirituelles. On lut d'abord, en leur présence, la requête qui contenoit les chefs d'accusation contre les missionnaires; et, sans qu'on les laissât parler pour leur défense, on déclara ces accusations fausses, calomnieuses et de nulle valeur. La résolution du conseil fut aussitôt envoyée au prince.

Les Arméniens schismatiques, voyant que les mouvemens extraordinaires qu'ils s'étoient donnés, et les grosses sommes d'argent qu'ils avoient dépensées, devenoient inutiles, furent d'abord consternés de cette décision; mais, s'étant un peu remis, ils publièrent, avec plus d'effronterie que jamais, qu'ils viendroient à bout de leurs prétentions, et que leur patriarche avoit résolu d'y dépenser la moitié de ses revenus. Cependant le prince, ayant vu l'édit du roi son père, qui étoit favorable aux missionnaires, écrivit qu'il prétendoit que l'on s'y conformât, et donna ordre au gouverneur d'Ispahan de punir sévèrement ceux qui oseroient y contrevenir. C'est ainsi que se termina l'affaire, à la confusion de ces schismatiques.

Un autre événement, arrivé presque en même temps, les couvrit d'une confusion nouvelle, et fit bien connoître de quoi ces moines étoient capables. Trois d'entre eux, mécontens d'un évêque qui gouvernoit alors le monastère, entrèrent pendant la nuit dans sa chambre pour l'étrangler. Ils y auroient réussi, s'il ne lui étoit pas venu un

prompt secours, lequel écarta ces meurtriers qui le laissèrent à demi mort.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE SAIGNES

A MADAME DE SAINTE-HYACINTHE DE SAUVETERRE,

RELIGIEUSE URSULINE A TOULOUSE.

A Chandernagor, le 10 février 1740.

MADAME, Thamas-Kouli-kan, roi de Perse, qui fait tant de bruit dans toute l'Asie, n'est point Européen, comme on l'a débité en France. J'ai souvent entretenu ici un vieux négociant arménien, qui m'a assuré qu'il étoit Persan d'origine; il m'a ajouté qu'il avoit connu à Ispahan sa famille, qui étoit illustre, et qu'il avoit vu lui-même ce jeune seigneur dans cette ville, lorsqu'il commençoit à se signaler dans la guerre contre les Aghuans. Ce guerrier, par sa bravoure, gagna si bien avec le temps la confiance des troupes, qu'il s'en rendit tout-à-fait le maître. Il dompta les sujets rebelles; il délivra ensuite sa patrie et son roi des mains des ennemis. Mais il ne sut pas borner là sa gloire et son ambition, comme il l'auroit dû. On sait ce que sont devenus tous les princes de la maison royale, et le roi, et comment il monta sur le trône et se fit couronner roi de Perse.

Dès qu'il fut sur le trône, il commença par réformer le luxe excessif de la cour, et il établit quelques lois nouvelles fort utiles à la milice et aux peuples. Il ne paroît pas qu'il soit grand zélateur du mahométisme, quoiqu'il fasse profession de la secte d'Ali, ainsi que presque tous les Persans. Il a une estime singulière pour les Européens, et parmi les Européens il distingue les *Fran-*

çois, à cause de leur valeur et de leur politesse. Il a permis aux missionnaires de prêcher publiquement la *religion chrétienne* dans tous ses états, et chacun est libre de l'embrasser sans crainte d'être inquiété. C'est là un point d'une conséquence infinie, et qui doit bien faire plaisir à ceux qui s'intéressent autant que vous, madame, à la gloire de Dieu. Depuis son élévation au trône, il ne s'occupa que de la guerre; battu à différentes fois par les Turcs, il eut enfin sa revanche, et termina cette guerre par une paix glorieuse. Ensuite il tourna ses armes contre l'empire du Mogol, et se jeta dans ses provinces avec l'impétuosité d'un torrent qui se déborde; rien ne put l'arrêter, ni montagnes, ni déserts, ni villes, ni citadelles, ni armées; ses conquêtes furent aussi rapides que celles d'Alexandre. Toujours victorieux, il arriva, le 17 de la lune de février 1739, à deux journées de Dehli, capitale de l'empire. L'armée de l'empereur *Mahadmad-Schah,* la plus brillante et la plus nombreuse dont on ait jamais ouï parler, l'attendoit de pied ferme. Elle étoit composée de quatre cent mille chevaux, de quatre cent mille mousquetaires, de trois cent mille soldats armés de lances, de flèches et de sagayes, de dix mille pièces de canon, de trente mille chameaux et de deux mille éléphans armés en guerre. Cette formidable armée s'étoit campée avantageusement, et elle avoit eu le loisir de faire de bons retranchemens de six lieues d'étendue du côté le plus foible.

Thamas-Kouli-kan, qui, depuis son avénement au trône, s'appelle Nadir-Schah, n'avoit dans son armée que soixante mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Il ne jugea pas à propos d'attaquer un ennemi si supérieur en forces; il se contenta de s'emparer de quelques postes éloignés, au moyen desquels il lui rompit la communication des vivres et des fourrages avec la ville et la

campagne. Des détachemens de quatre mille, de cinq mille hommes, commencèrent à sortir du camp pour aller chercher des provisions; on tomboit sur ces détachemens, et on les mettoit en pièces; il ne falloit pour cela que deux ou trois cents cavaliers persans. La cavalerie persane l'emporte sur les meilleures troupes de l'Asie; mais la réputation où étoient les cavaliers de Nadir-Schah, inspiroit de la terreur; leur seule figure et leur habillement faisoient trembler les Mogols. Les chevaux persans sont grands : les cavaliers sont communément bien faits; ils gardent leurs moustaches; ils ont pour turban un bonnet carré, haut d'un pied et demi, couvert d'une peau de chèvre ou de tigre avec son poil. A ce turban est attachée une lame de fer, courbe, longue d'un pied, avec laquelle ils parent les coups de sabre, moyennant certains mouvemens de tête qu'ils font avec beaucoup d'adresse. Leur habit de couleur verte, jaune ou rouge, est ample, court, avec de larges manches; ils portent au-dessous une espèce de chemise entr'ouverte sur la poitrine; ils ont de petits caleçons et des bottines de cuir. Leurs armes sont un fusil à mèche, une hache, un sabre et un bouclier. Ces cavaliers, avec cet attirail, qu'ils savoient être redoutable à leurs ennemis, marchoient à eux sûrs de la victoire; ils les attaquoient partout en quelque nombre qu'ils fussent, et les poursuivoient quelquefois jusque sous leurs batteries de canon. Dans plusieurs de ces sorties qui se firent pendant quinze jours, Mahadmad-Schah perdit plus de cinquante mille hommes.

Cependant la famine se mit dans sa nombreuse armée; on y mangeoit les chevaux et les chameaux; une petite mesure de riz étoit vendue jusqu'à dix roupies. Bientôt on ne trouva presque plus ni riz, ni froment, ni aucune sorte de grains; la faim, les maladies, l'infection firent mourir dans le camp plus de soixante mille hommes. Le

désordre et la disette y augmentant chaque jour, trois cent mille sortirent du camp à la débandade; peu échappèrent aux troupes de Perse. Le surlendemain, Nadir-Schah envoya dire à *Nirzamamoulouk*, généralissime de l'armée mogole, qu'il vînt le trouver, et qu'il traiteroit avec lui de paix et d'accommodement. Nirzamamoulouk étoit auparavant un des premiers ministres de l'empire; son principal emploi à la cour étoit de former l'empereur à la guerre et aux bonnes mœurs. Il auroit souhaité que Mahadmad-Schah eût été plus docile à ses leçons, et qu'il se fût moins occupé de ses plaisirs. Il s'en expliquoit ouvertement. Cette liberté déplut à une bande de jeunes courtisans débauchés, aux eunuques et à quelques dames favorites, qui indisposèrent l'esprit du prince contre le censeur de ses désordres. On pensa à l'arrêter sur je ne sais quel prétexte. Nirzamamoulouk prévint le coup. Il avoit, par sa dignité d'amiral omrah, le commandement d'un corps de troupes de quarante mille hommes. Il fit entendre à ses principaux officiers qu'un empereur efféminé ne méritoit pas de commander à d'aussi braves gens qu'ils étoient; et que, pour le bien public et la propre gloire de Mahadmad-Schah, un coup d'éclat qu'il méditoit étoit nécessaire pour le retirer de la profonde léthargie où le plongeoient ses voluptés. Cet éclat fut de se mettre à la tête de son armée, et de se retirer dans le Dekan, dont il étoit soubab ou gouverneur. En vain Mahadmad-Schah ordonna-t-il de le suivre et de le combattre dans sa retraite, il ne fut point obéi. Nirzamamoulouk, retiré dans le Dekan avec son armée, se comporta toujours en sujet fidèle et respectueux; il ne manqua jamais d'envoyer à l'empereur le tribut ordinaire de sa province; il acquit même à l'empire de nouveaux pays qu'il prit sur le Sevagi et sur d'autres rajas-gentils. Une conduite si soumise et si peu attendue fit oublier à la cour qu'il avoit été

rebelle. L'empereur lui rendit dans la suite sa bienveillance; il augmenta ses titres d'honneur, et il lui soumit tous les nababs et les soubabs qui sont dans la péninsule depuis Surate jusqu'au cap Comorin. Peut-être en tout cela agit-il politiquement, et ne lui donna-t-il que ce qu'on craignit qu'il ne prît par force. Nirzamamoulouk n'avoit jamais voulu retourner à la cour, quoiqu'il y fût souvent invité par l'empereur, par ses parens et par ses amis. Enfin, dans les fâcheuses circonstances où étoit l'état, il céda aux instances réitérées qui lui en furent faites. Il va donc avec son armée joindre celle de l'empereur à Dehli. Ce prince lui fit l'accueil le plus favorable, et les honnêtes gens de la cour le revirent avec joie. Sa grande expérience dans la guerre et son courage éprouvé ranimèrent tous les cœurs. Tel étoit le généralissime des armées du grand-mogol, avec qui Nadir-Schah vouloit s'aboucher et traiter de la paix.

Nirzamamoulouk, ou plutôt *Azefia*, qui est le nom sous lequel il est maintenant plus connu, et dont je me servirai dans la suite; Azefia, dis-je, qui connoissoit le génie de ses troupes, craignant qu'en son absence une terreur panique ne les saisît, et qu'elle ne prissent la fuite, n'accepta point la proposition du roi persan : au contraire, il exhorta Camordikan, Simolkan, et quelques autres généraux, de sortir généreusement de leurs retranchemens, et de le suivre pour combattre des ennemis qu'il vouloit, disoit-il, mettre en poudre sous les pieds de ses chevaux. Ces généraux lui ayant promis de le suivre partout, il alla faire part à l'empereur de la résolution qu'il avoit prise de livrer bataille à l'ennemi. L'empereur y consentit; et, pendant la nuit suivante, tous les préparatifs se firent pour combattre à la pointe du jour. Mais l'empereur qui l'avoit passée dans son sérail, où il écouta le conseil des eunuques aussi lâches que lui, changea de sentiment, révo-

qua l'ordre qu'il avoit donné à *Azefia*, et lui fit défense de hasarder bataille. Ce contre-ordre mit au désespoir Azefia, parce qu'il voyoit périr misérablement son armée. Il prit donc le parti d'aller trouver Nadir-Schah, accompagné seulement de dix officiers. Nadir-Schah, qui étoit assis, se leva à son arrivée. « Voyez, lui dit-il, combien je vous estime, puisque je me lève pour vous faire honneur; je ne vous aime pas moins; asseyez-vous. » Azefia, après avoir fait trois révérences, selon l'usage, s'assit, et Nadir-Schah déduisit ses griefs, et les sujets qu'il avoit de se plaindre du Mogol. Le premier étoit que Mahadmad-Schah retenoit injustement le trône que Timourleng ou Tamerlan, fondateur de la monarchie mogole, avoit transporté autrefois de la Perse dans l'empire. Le second étoit que les Persans ayant prêté et soudoyé dix mille hommes pour aider le grand'père de Mahadmad-Schah, oncle de Gehanguir, à monter sur le trône, l'empire mogol n'avoit point encore dédommagé la Perse des dépenses qu'elle avoit faites en sa faveur. Le troisième, que l'empereur n'avoit point secouru la Perse, comme il s'y étoit engagé, durant les dernières guerres qu'elle a soutenues contre les Turcs, et où, faute de secours, elle a essuyé de grandes pertes. Le quatrième, que l'empereur, contre le droit des gens, avoit arrêté ses ambassadeurs, sans daigner même répondre aux lettres qu'il lui avoit écrites. Le cinquième, que Mahadmad-Schah lui avoit donné la peine de venir de si loin pour se faire justice par lui-même.

Azefia répondit au roi de Perse que ses plaintes lui paroissoient bien fondées, et qu'il en écriroit à l'empereur, afin qu'il réparât ses fautes le plus promptement et le mieux qu'il seroit possible; que du reste il prioit S. M. de ne lui rien imputer sur les sujets de mécontentement qu'il avoit, puisque, depuis plusieurs années, il s'étoit absenté de la cour, et qu'il n'avoit pris nulle part aux affaires du

gouvernement; que pour le dernier article qui regardoit la peine qu'on lui avoit donnée de faire un si long voyage, il devoit d'autant plus être porté à la leur pardonner, que lui et ses compatriotes souhaitoient avec passion l'attirer dans leur pays, pour avoir tous ensemble l'honneur de lui baiser les pieds. Nadir-Schah se mit à rire; puis regardant fixement Azefia : « Vos réponses, lui dit-il, sont justes et spirituelles; elles me font plaisir; mais écoutez-moi : j'ai à vous parler plus sérieusement. Je vous ordonne d'aller dire à votre maître qu'il vienne me trouver demain; je ferai la moitié du chemin, et nous nous rencontrerons au milieu de nos deux armées. Je veux bien lui accorder la paix; mais s'il est peu touché de ma générosité, je lui ferai couper la tête. » Azefia alla rendre compte à l'empereur d'un si fier entretien, et, ne pouvant pas lui inspirer ce noble courage dont il étoit animé, il l'engagea à accepter l'entrevue qui lui étoit proposée. Le Persan et le Mogol se rencontrèrent le lendemain en présence des deux armées. Ils s'abordèrent en s'appelant du nom de frères à la manière asiatique; ils s'embrassèrent avec beaucoup de démonstrations d'une amitié apparente. L'empereur, qui avoit été intimidé de la menace qu'on lui avoit faite, offrit sa couronne à Nadir-Schah : « Je salue votre couronne, répondit-il, elle est à moi; je vous la rends. Tout ce que j'exige, c'est que vous restituiez à la Perse ce qui lui est dû. » Le Mogol lui promit de le satisfaire pleinement. Cette parole donnée, on ne parla plus que de choses agréables. La conversation dura six heures, et Nadir-Schah invita l'empereur à un festin pour le lendemain. Ce festin fut somptueux; il coûta trois laks de roupies. Les deux rois y parurent accompagnés des principaux seigneurs de la cour, et couverts d'habits d'un éclat et d'uue magnificence qui éblouissoit. A la fin du repas, on fit tirer plusieurs feux d'artifice; une troupe

de musiciens divertit quelque temps la compagnie; vinrent ensuite les danseuses qui sont toujours à la suite de la cour, et qui firent admirer leur bonne grâce, leur agilité et leur adresse.

L'empereur retourna dans son camp fort satisfait. Il régala à son tour le roi de Perse, mais d'une manière beaucoup plus somptueuse. Tous les mets étoient servis dans de la vaisselle d'or. Il termina le repas par un présent qu'il fit au roi de Perse de six chevaux tartares, parfaitement beaux, et de deux éléphans, dont l'un étoit chargé de bijoux et l'autre de roupies. Quelques jours après cette double fête, Nadir-Schah fit remettre à l'empereur mogol un mémoire, par lequel il lui demandoit quarante carols de roupies, soit pour les dépenses qu'il avoit faites dans la guerre contre les Turcs, soit pour celles qu'il venoit de faire, ou qu'il avoit encore à faire pour s'en retourner en Perse. Mahadmad-Schah ne lui envoya que vingt chariots de roupies d'or, et cent chameaux chargés de roupies d'argent, ordonnant à Azefia son plénipotentiaire de s'employer de toutes ses forces à faire diminuer la somme que Nadir-Schah lui demandoit. Azefia s'acquitta de sa commission avec succès. Nadir-Schah reçut ce qui lui étoit envoyé, et il se contenta de douze carols de roupies qu'on lui paieroit dans le terme de quatre ans, et de cinq carols de joyaux qu'on lui livreroit actuellement avec le fameux trône de Tamerlan. Cet accord étant arrêté, Azefia alla le présenter à l'empereur son maître pour le lui faire signer. L'empereur refusa de le faire, alléguant pour raison qu'il étoit hors d'état de fournir une somme si considérable; qu'il renonceroit plutôt à l'empire que d'y consentir; et que si on le pressoit davantage, il iroit se confiner dans un coin de sa province de Bengale, pour y vivre en dervis le reste de ses jours. Azefia remontra à l'empereur qu'il ne pouvoit assez reconnoître la généro-

sité avec laquelle Nadir-Schah lui avoit rendu la couronne ; qu'il ne s'embarrassât point de la somme qu'on lui demandoit, qu'il savoit où la prendre ; qu'il mettroit sur les gentils un impôt, comme on avoit accoutumé de faire dans les nécessités pressantes de l'empire ; et qu'au lieu de douze carols, il en tireroit vingt-quatre, dont la moitié reviendroit dans le trésor impérial. L'empereur en délibéra avec ses visirs, et leur avis fut de ne point donner les douze carols. Alors Azefia élevant la voix : « Empereur, dit-il d'un ton ferme, livrez donc la bataille avec vos visirs. » Plusieurs d'entre eux furent de ce sentiment ; mais plusieurs autres prétendirent que les troupes, affaiblies par la faim et par les misères qu'elles avoient souffertes, étoient incapables de combattre. La délibération dégénéra ensuite en des disputes et des altercations inutiles, sans prendre aucune résolution. Cependant le temps auquel Azefia devoit rendre réponse expiroit ; il part donc brusquement, et aussitôt qu'il fut en présence du roi de Perse : « Prince, lui dit-il, je vous apporte ma tête ; j'avois engagé ma parole de faire ratifier par l'empereur mon maître le traité que j'avois fait en son nom, il refuse de le signer ; disposez de ma vie comme il vous plaira. »

Nadir-Schah, plus irrité qu'on ne peut le dire, fit arrêter Azefia, et défendit qu'on lui donnât à manger et à boire de toute la journée. Il dépêcha aussitôt un exprès à l'empereur mogol, pour lui dire que, puisqu'il n'avoit pas plus de bonne foi qu'un infidèle, il se disposoit à le traiter en infidèle, et qu'il alloit faire passer toute l'armée mogole au fil de l'épée ; qu'il le feroit hacher lui-même en pièces, avec ses femmes, ses enfans et toute sa race, et réduire en cendres sa capitale. Il donna aussitôt ses ordres pour le combat, et fit publier, à la tête de son armée, qu'après avoir passé sur le ventre de l'ennemi, on tombât

sur Delhi, qu'on y mît tout à feu et à sang, qu'on n'y épargnât personne, et qu'il abandonnait cette ville si riche à un pillage général. Azefia apprit dans sa prison les terribles projets de vengeance qui se préparoient pour le lendemain; il en fit informer secrètement le Mogol, afin qu'il prît la généreuse résolution de combattre et de défendre sa vie et sa couronne. Mais, loin de prendre une pareille résolution, ce pauvre prince n'en fut que plus découragé; et à l'heure même, il fit préparer du poison pour lui, pour sa femme, ses enfans et toute sa famille. Cependant il fit dire à Azefia qu'il reconnoissoit trop tard la faute qu'il avoit faite de ne pas suivre ses sages conseils, en le priant qu'au cas qu'il vît encore quelque moyen de sauver son empereur et sa patrie, il le prît tel qu'il pût être.

Azefia envoya aussitôt supplier le roi de Perse de lui accorder un moment d'entretien pour la dernière fois. Cette grâce lui ayant été accordée, il fut conduit de sa prison dans la tente du prince; et, tout en pleurs, il le conjura de suspendre pour un jour seulement l'effet de son juste courroux. Après quelques momens de réflexion: « Ma clémence, répondit Nadir-Schah, vous accorde ce que vous demandez, mais à condition que l'empereur votre maître vienne incessamment se remettre en mon pouvoir, ou pour le faire mourir, ou pour le laisser vivre, selon que je le jugerai à propos. » Un courrier dépêché par Azefia à l'empereur mogol, ne l'eut pas plus tôt informé de cette réponse, que, sans délibérer davantage, il partit pour se livrer à la discrétion de Nadir-Schah. Dès qu'il s'approcha de la tente, il fut si consterné de l'air fier et sévère dont le Persan l'envisagea, que, tremblant de tout son corps, il ne put pas dire le moindre mot pour sa justification. Nadir-Schah, sans rien dire, ordonna, par un simple signe de la main, qu'on l'éloignât

de sa présence, et qu'on le conduisit en un lieu où il fût gardé sûrement, ce qui fut exécuté à l'instant. Il s'empara ensuite de toute l'artillerie de l'armée ennemie, et fit couper la tête à plusieurs, tant visirs qu'omrahs, hazaris et autres officiers subalternes de tout rang et de toute condition, qu'il avoit faits prisonniers de guerre; il ne fit distribuer des vivres dans le camp des Mogols, qu'en telle quantité et pour autant de temps qu'il étoit nécessaire, afin d'en faire sortir tout l'argent qui y restoit. Tout s'y vendit à un prix marqué par les gens du roi de Perse, c'est-à-dire, extrêmement cher. Une quantité prodigieuse d'hommes et d'animaux y périrent.

Sadatkan, Persan de nation, lieutenant-général des armées du Mogol, s'étoit rendu, au commencement de la guerre, auprès du roi de Perse, pour quelque sujet de mécontentement que lui avoit donné l'empereur son maître. Ce rebelle insinuoit souvent à Nadir-Schah qu'il devoit faire crever les yeux à son prisonnier, et le faire enfermer entre quatre murailles; ou, ce qui seroit encore mieux, lui faire trancher la tête, monter sur son trône, et unir la couronne de l'empire mogol à celle de Perse. Nadir-Schah fit semblant de ne pas comprendre ce qui lui étoit insinué par ce courtisan vindicatif; il s'étoit fait un autre système qu'il suivit. Il laissa ses ennemis bloqués dans leurs retranchemens par une partie de ses troupes, en leur faisant fournir les vivres purement nécessaires; puis, avec l'élite de son armée, il s'avança vers *Dehli*, où il fit son entrée triomphante le septième de la lune de mars. Mahadmad-Schah, dépouillé de tous les ornemens de la dignité impériale, étoit à la suite du vainqueur; après quoi il fut renfermé dans la tour sous bonne garde. Nadir-Schah prit son logement dans le palais impérial. Il monta sur le trône des Mogols, et s'y fit couronner empereur aux acclamations de son armée et des peuples, qui

changeoient volontiers de maître ; il fit battre monnoie à son coin, et y commanda en souverain tout le temps qu'il y demeura. Le poids de ces nouvelles roupies, frappées au coin de Nadir-Schah, étoit de vingt grains plus fort que celles du Mogol. Telle étoit la légende qu'on y avoit gravée : « Il est né pour être le roi du monde. Le roi des rois, qui est-ce? Nadir-Schah. »

Le lendemain de son entrée dans Dehli, Nadir-Schah partagea l'armée qui l'avoit suivi en deux corps : l'un resta dans la place et dans la citadelle ; l'autre au dehors tenoit la campagne et gardoit les portes de la ville, de façon que personne ne pouvoit y entrer ni en sortir que par son ordre. Les vivres et les fourrages n'y abondoient que pour ses troupes ; on vendoit les vivres aux habitans comme dans le camp, c'est-à-dire, à un prix excessif ; et il n'y avoit point d'injustice que les troupes persanes ne commissent impunément. Nadir-Schah, informé de la licence de ses soldats, tâcha d'y remédier par la défense qu'il fit à tout cavalier et à tout fantassin de garder et d'avoir plus de cent roupies d'argent, sous peine d'avoir le ventre ouvert : ce qui s'exécutoit irrémissiblement, tandis que lui-même s'approprioit toutes les richesses du palais ; et ces richesses étoient immenses. Presque tous les meubles destinés à l'usage de l'empereur étoient d'or, d'argent ou de vermeil : vaisselles, tables, lits, canapés, palanquins, parasols, lustres, garde-bétel, gourgouris à fumer, cassettes, etc.

La grande salle, nommée la *salle royale*, étoit revêtue, de haut en bas, de lames d'or et d'argent finement travaillées ; le plafond brilloit par les diamans qu'on y avoit placés. C'est dans cette salle qu'on voyoit le trône impérial. Il avoit douze colonnes d'or massif qui fermoient les trois côtés ; ces colonnes étoient garnies de perles et de pierres précieuses ; le dais du trône étoit surtout digne d'attention ; il représentoit la figure d'un paon. Depuis

que les empereurs mogols sont mahométans, ils ont choisi cet oiseau pour leurs armoiries. Ce paon, étendant sa queue et ses ailes, couvroit le trône de son ombre. L'industrie avec laquelle on avoit placé et ménagé les diamans, les rubis, les émeraudes et toutes les sortes de pierreries qui le formoient, représentoit au naturel les diverses couleurs de cet oiseau, et l'on peut dire que cet ouvrage étoit une merveille dė l'univers. Aussi est-il vrai de dire que pendant plusieurs siècles, tous les empereurs qui ont précédé celui-ci se sont piqués à l'envi d'embellir et d'enrichir ce dais et ce trône. Les pierreries qu'on en arracha montoient à la valeur de cent cinquante carols de roupies, en y joignant les bijoux que l'impératrice, les princesses et toutes les dames du sérail furent priées de céder à Nadir-Schah. Cette prière étoit un ordre auquel elles n'auroient pas osé manquer. Leurs perles seules furent estimées vingt carols de roupies, et l'on trouva dans leurs appartemens jusqu'à dix carols d'or ou d'argent monnoyé.

Nadir-Schah voyoit avec plaisir grossir ses trésors. Tout paroissoit tranquille, lorsqu'un accident funeste vint troubler sa joie. Il avoit fait prisonniers de guerre, comme je l'ai dit, tous les généraux de l'armée mogole. Quatre d'entre eux étoient gardés dans un hôtel par vingt cavaliers persans. Ces quatre officiers firent un jour la débauche, et, nonobstant la loi qui leur défendoit l'usage du vin, ils s'enivrèrent. Aidés de leurs domestiques, qu'on leur avoit laissés en trop grand nombre, ils forcèrent leurs gardes et les tuèrent. Aussitôt ils se répandirent dans les rues, criant de tous côtés: «Victoire! victoire! Mahadmad-Schah a tué Nadir-Schah d'un coup de *cataris.*» (C'est une sorte de poignard des Indes.) A ce bruit qui couroit toute la ville, la populace prit les armes, et fondit de toutes parts sur les troupes persanes. Cinq ou six mille Persans furent tués dans cette émeute, qui dura quatre

heures. Elle auroit duré plus long-temps, si Nadir-Schah, de la forteresse où il étoit, n'eût fait sur la ville un feu continuel de canon, depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, que les hostilités cessèrent. Le lendemain, dès la pointe du jour, Nadir-Schah, moins touché du faux bruit de sa mort que de la perte de ses soldats, fit battre la générale. Toutes ses troupes se trouvèrent à l'instant sous les armes et en bataille dans les grands bazars. Nadir-Schah parcourut tous ces bazars, le cimeterre nu à la main; il assigna aux différens corps autant de différens quartiers de la ville à ravager : « Allez, camarades, leur dit-il, allez, pillez, tuez, saccagez, brûlez tout; traitons les lâches et perfides Mogols comme ils le méritent. » Chaque commandant partit avec sa troupe pour le quartier qui lui étoit marqué. Nadir-Schah alla avec la sienne dans le champ de Nichok, qui est le plus beau et le plus riche quartier de la ville; il entra dans la mosquée de Roxerdoullak, qui est sur une petite éminence, d'où il pouvoit promener ses regards partout; s'y étant assis, il donna ordre qu'on mît le feu aux quatre coins du quartier, et qu'on fît main-basse sur les habitans, sans distinction de qualité, d'âge ni de sexe. Ses ordres furent exécutés à la lettre, et en même temps dans tous les quartiers on pilloit, on violoit et on massacroit impitoyablement tout ce qui se présentoit; ceux qui par la fuite échappèrent aux flammes, expirèrent par le fer; on n'entendoit que cris et que hurlemens lamentables d'hommes, de femmes et d'enfans; il n'y a point d'excès, de violence, de cruautés et d'abominations qui n'aient été commis, non-seulement par les troupes persanes, mais par quantité de canaille qui cherchoit à avoir part au pillage.

Azefia, par une faveur spéciale, n'avoit point été compris dans le nombre des prisonniers de guerre; il sortit de son palais, et, après bien des dangers qu'il courut dans

cet affreux tumulte, il arrive au camp de Nichok. Là, sans turban, et ses vêtemens déchirés, il se jette aux pieds de Nadir-Schah. Ce prince le releva, et lui fit présenter dans un bassin d'or des confitures qu'il mangeoit en ce moment. Azefia, dont le cœur étoit pénétré de douleur, le remercia sans vouloir y toucher : « Hélas! prince, lui dit-il, comment pourrois-je goûter de ces douceurs que vous m'offrez, tandis que je vois couler à grands flots le sang de mes concitoyens? Faites-moi plutôt mourir avec eux. Des millions de misérables que vous faites égorger, ne sont pas plus coupables que moi : ne craignez-vous pas que Dieu ne fasse crouler sur vous cette mosquée, et ne vous écrase? Y a-t-il de la justice dans votre vengeance? Faut-il que pour la faute de quelques particuliers, toute une ville innocente soit mise à feu et à sang? Donnez-moi le soin de rechercher les coupables; je les ferai mourir par les plus cruels supplices; mais, avant toutes choses, ordonnez qu'on mette fin au pillage et au massacre. » Nadir-Schah, qui avoit conçu une haute estime pour Azefia, ne s'offensa point de ce que son discours pouvoit avoir de trop fort; il dépêcha des officiers pour faire cesser le pillage et le massacre, qui, malgré ses ordres, continua, en diminuant peu à peu, jusqu'à neuf heures du soir, et qui ne cessa que lorsque le grand-prévôt de l'armée, avec la timbale royale, parcourut les quartiers, tuant ou faisant tuer par ses gardes ceux qui exerçoient encore quelques hostilités. Les trois quarts de Dehli furent renversés ou ruinés, le feu y dura huit jours sans qu'il fût possible de l'éteindre. Les hôtels des princes et des seigneurs furent surtout l'objet de la fureur et de l'avarice du soldat. On compte qu'il périt un million d'âmes dans cette capitale.

A cette désolation en succéda une autre : on força ceux qui avoient échappé à l'incendie et au massacre, de porter

tout ce qu'ils avoient d'argent ou de bijoux à la citadelle. Ceux qu'on soupçonnoit de le tenir caché, on les étendoit sur une espèce de croix de Saint-André, et, après les y avoir attachés, on les frappoit si cruellement, qu'il leur falloit, ou expirer dans les tourmens, ou livrer tout ce qui leur restoit d'or ou d'argent. Azefia fut chargé de cette recherche qui se faisoit des biens de tous les officiers de l'empereur, depuis le visir jusqu'au fantassin, et de tout ce que possédoient les joailliers, les banians de la cour, de la ville et de l'armée : triste commission pour Azefia, qui fut forcé d'obéir pour éviter de plus grands maux. Plusieurs de ces banians qui étoient très-riches, se voyant tout à coup réduits à la mendicité, s'empoisonnèrent de désespoir. On apportoit, à toutes les heures du jour et de la nuit, des richesses immenses dans la citadelle, ou chez Azefia. Elles y étoient amoncelées, et formoient comme autant de montagnes. Là, s'élevoit une montagne de roupies d'or; ici, une seconde de roupies d'argent; ailleurs, une troisième de vases et de vaisselles d'or et d'argent, puis une quatrième de tapis de soie, d'étoffes d'or et d'argent, et d'autres pièces rares et précieuses. Les mêmes amas se trouvoient dans une cour du palais d'Azefia.

Cent ouvriers, pendant quinze jours, furent occupés à faire fondre et réduire en lingots l'or et l'argent qui n'étoient pas monnoyés, afin que le transport en fût plus facile. Deux lingots percés par le milieu, et attachés ensemble avec une grosse corde, faisoient la charge d'un chameau; on remplit cinq mille coffres de roupies d'or, et huit mille de roupies d'argent. On voyoit aussi une quantité inconcevable d'autres coffres remplis de diamans, de perles et d'autres bijoux. C'est ce qui paroîtra incroyable aux Européens, qui n'ont qu'une connoissance superficielle de l'empire mogol; mais ceux qui y ont vécu long-temps, ou qui y ont voyagé, particuliè-

rement sur la côte de la Pêcherie et dans le royaume de Golconde, savent quelle quantité de perles et de diamans on transporte chaque année à la cour. On peut juger des richesses de cet empire par le tribut annuel que la seule province de Bengale envoie tous les ans à l'empereur. Ce sont quatre cents bœufs chargés de roupies d'or et d'argent; or, il y a trente-deux provinces dans l'empire, dont quelques-unes sont aussi étendues que la France. Les gouverneurs de ces grandes provinces vivent si splendidement, qu'en bien des choses ils surpassent la magnificence ordinaire de nos rois en Europe. Ils ne paroissent jamais en public qu'avec une pompe qui en impose, soit par le grand nombre d'officiers richement vêtus dont ils sont environnés, soit par le nombre de leurs éléphans, de leurs chameaux, de leur cavalerie et de leur infanterie qui font leur cortége. Le gouverneur de Morzulabad, dans le temps que j'étois dans cette capitale de la province, entretenoit soixante éléphans, et avoit à sa solde sept mille hommes de cavalerie et quatre mille d'infanterie, toujours campés aux portes de la ville, sur les bords du Gange.

La grandeur et la puissance de *l'empereur mogol* se trouve en quelque sorte ramassée dans *Dehli*. Plusieurs rois gentils et tributaires de l'empire y font leur séjour, et y sont les premiers ministres de l'empereur. Ils ont en leur disposition et entretiennent à leurs frais jusqu'à vingt et trente mille hommes; ce qui les rend trop indépendans et même redoutables quand ils s'unissent. Les princes du sang ne peuvent point s'absenter de la cour; ils tirent leurs revenus des fiefs que l'empereur leur donne, à condition qu'ils auront sur pied un certain nombre de troupes. Les visirs, les omrahs ont les mêmes sortes de revenus, et doivent en faire le même usage; mais ils en consument la meilleure partie en fêtes, en chevaux et en domestiques. Dehli est une ville, sans comparaison, plus magnifique

pour les équipages, plus vaste pour l'étendue, et plus peuplée que nos plus grandes villes d'Europe. Il sortira de Dehli, pour la guerre, cent mille hommes, sans qu'on s'en aperçoive. Elle est située sur le Gemma, dans une vaste campagne très-fertile; elle est devenue capitale de l'empire depuis que Chajahan abandonna Agra.

Notre compagnie avoit à Dehli *deux églises* qui ont été brûlées dans cet incendie. Elles avoient été bâties par les libéralités de l'empereur Gehanguir. Ce prince et son successeur étoient fort affectionnés à la religion chrétienne, laquelle, sous leurs règnes, fit des progrès considérables. On conçut alors les plus belles espérances pour l'avenir; mais ces espérances se sont évanouies avec la puissance portugaise dans l'Inde. Deux jésuites portugais, qui demeuroient toujours à Dehli, ont été assez heureux pour échapper au carnage; ils y cultivoient quelques restes de chrétiens, au nombre de sept cents. Les hommes en état de porter les armes étoient tous au service de l'empereur; la plupart ont été tués. L'hôtel d'une dame chrétienne, célèbre par sa piété, et fort estimée de l'empereur et de la cour, a eu le même sort que nos églises. Que deviendront tant de jeunes veuves et tant de jeunes enfans chrétiens? A quoi ne sont-ils pas exposés? et qu'il est triste que notre pauvreté nous mette hors d'état de leur procurer des secours que je serois à portée de leur faire tenir! Le dernier trait de sévérité qu'exerça le roi de Perse à Dehli fut de faire étrangler publiquement les quatre omrahs, auteurs de la sédition qu'Azefia avoit découverts, et qu'il avoit fait conduire la corde au cou devant le prince, quoiqu'ils fussent ses parens, sans vouloir même demander grâce pour eux, les en jugeant indignes.

Nadir-Schah, n'ayant plus rien à faire dans l'Indostan, songea à s'en retourner dans ses états. Il régla tout avant

son départ, et déclara à *Mahadmad-Schah* à quelles conditions il le rétablissoit sur le trône, savoir : que les royaumes de Cachemire, de Caboul, de Moultan, et quelques autres pays, jusqu'à la rivière d'Atak, seront désormais du domaine des rois de Perse; que Mahadmad-Schah paiera chaque année à la Perse, durant sa vie, trois carols de roupies; qu'il n'aura que le titre et les honneurs d'empereur, et qu'Azefia gouvernera l'empire; qu'en cas de guerre, l'empire mogol prêtera du secours au roi de Perse contre ses ennemis, et qu'à son tour la Perse en usera de même à l'égard de l'empire mogol; qu'il ne sera fourni à Mahadmad-Schah qu'un lak de roupies pour sa dépense annuelle; qu'il n'aura auprès de sa personne que les officiers qui lui seront accordés. Le prince mogol ayant agréé ces conditions et remercié Nadir-Schah de ses bontés, la couronne lui fut rendue, et il remonta sur le trône. Il avoit demandé auparavant deux choses au roi de Perse, savoir : que Nadir-Schah approuvât la cession qu'il vouloit faire à son fils des honneurs de l'empire et de la couronne, ou que du moins le prince son fils eût le gouvernement de l'empire à la place d'Azefia : l'une et l'autre demande fut rejetée. *Azefia* gouverne l'empire mogol avec un conseil de vingt-neuf omrahs, tous choisis par Nadir-Schah. Les peuples paroissent satisfaits de ce nouveau gouvernement. Ils n'ont jamais assez estimé et aimé leur empereur pour donner lieu de craindre qu'il arrive aucune révolution en sa faveur. On espère que, dans quelques années de ce sage gouvernement, Dehli deviendra aussi riche et aussi peuplé qu'il l'a été. Il s'y est fait déjà des fêtes et des réjouissances extraordinaires à l'occasion du mariage d'un des enfans de Nadir-Schah. Ce jeune prince persan a épousé une princesse du sang impérial. Le roi son père lui a fait présent, pour la dépense de son mariage, de

quatre laks de roupies, et a donné quantité d'ornemens à la princesse mogole.

Nadir-Schah, chargé des dépouilles de l'empire mogol, sortit enfin de *Delhi* vers le commencement de juin avec son armée. On fait monter la valeur de ce qu'il emporta à trois cents carols de roupies d'argent. On doit être d'autant moins surpris de tant de richesses, que les manufactures et les denrées de l'Indostan y attirent chaque année une grande partie de l'argent de l'Asie et de l'Europe, dont il ne sort plus lorsqu'il y est une fois entré. Les Marattes, nation accoutumée au pillage, avoient grande envie d'enlever un si grand butin; ils ont rôdé quelques jours autour de son armée, mais ils n'ont jamais osé l'attaquer. Sa marche se faisoit avec un ordre admirable. Outre que son armée avoit été fortifiée récemment de dix mille cavaliers envoyés par son fils aîné, ce prince, aussi brave que son père, commandoit une armée de cinquante mille hommes, qui étoit toujours à quatre-vingts lieues de distance. Il avoit aussi divisé ses troupes en deux corps d'armée pour avoir plus commodément des vivres, pour éviter l'embarras d'une trop grande multitude, pour tenir en respect le pays conquis qu'il laissoit derrière soi, pour suppléer aux pertes qu'il faisoit en divers combats, et pour s'assurer une retraite en cas d'un échec ou d'une déroute. Les deux armées, toujours également distantes l'une de l'autre, ont repassé en Perse. Nadir-Schah, avant que de quitter le *Candahar*, y a fait bâtir en deux endroits deux bonnes forteresses pour empêcher les Mogols de venir l'inquiéter en Perse, et pour avoir la facilité de retourner chez eux quand la fantaisie lui en prendra. Il fut reçu à Ispahan, par la noblesse et par tous les états du royaume, avec les démonstrations de la plus grande joie.

LETTRE (EXTRAIT) DU FRÈRE BAZIN
AU PÈRE ROGER.

A Bender-Abassy, le 2 février 1751.

Mon révérend père, vous me marquez qu'en Europe, et surtout en France, on a toujours parlé diversement de l'origine et des premières occupations du célèbre *Schah-Nadir* ou *Thamas-Kouli-kan*. Je ne puis vous en instruire que d'après les rapports qui m'en ont été faits ; car je n'ai commencé à le suivre qu'à la fin de 1741. Voici ce que j'en ai appris de quelques soldats avec qui j'ai fait voyage après sa mort. Ces soldats étoient ses compatriotes ; ils avoient été ses compagnons de guerre, ou plutôt de brigandage ; ils s'étoient attachés à sa fortune, et l'avoient fidèlement servi pendant tout son règne. Il étoit, me dirent-ils, de la nation des Atichars, que Schah-Abas, un des plus grands rois qui soient montés sur le trône de Perse, avoit anciennement transportés dans le Khorassan. Kharrah, village de cette province, situé dans les montagnes de Kalat, fut le lieu de sa naissance. Son père, Iman-Kouli, étoit chamelier, c'est-à-dire qu'il avoit des chameaux, et que son métier étoit de transporter des marchandises et de conduire des caravanes. Le fils se nomma Nadir-Kouli, jusqu'au moment où Schah-Thamas son prédécesseur, en reconnoissance des services signalés qu'il en avoit reçus, lui fit l'honneur de lui donner son nom, et voulut qu'il s'appelât Thamas-Kouli-kan. Lorsque Nadir-Kouli fut un peu grand, il quitta la maison paternelle, et se mit au service du chef de sa nation. Celui-ci étoit un homme de guerre, et, sous lui, Nadir-Kouli sut bientôt mieux arrêter

et dépouiller les caravanes que son père ne savoit les escorter et les conduire. Devenu riche, il voulut se rendre indépendant; il le devint en effet. Une troupe de brigands se rassembla sous ses ordres; la hardiesse du chef, son intrépidité et surtout son bonheur, lui donnèrent un ascendant et une supériorité sous laquelle tout plia.

L'ambition avoit commencé sa fortune, la férocité l'établit. Il se déclara le rival du chef sous lequel il avoit d'abord combattu. Il l'attaqua, le défit, se saisit de sa personne, et, loin de respecter dans lui les droits de la reconnoissance, il ne respecta pas même ceux de l'humanité : son premier maître fut sa première victime; il le fit écorcher sous ses yeux. Un de ses gens avoit transgressé un de ses ordres : il le fit lier avec une grosse corde par le milieu du corps; on perça ensuite une muraille, et de l'autre côté il fit atteler un bœuf aux deux bouts de la corde. L'animal, pressé par l'aiguillon, faisoit des efforts extraordinaires, il tiroit avec une peine extrême; mais plus ses progrès étoient retardés par l'obstacle qu'il avoit à vaincre, et plus ils prolongeoient le supplice du malheureux, qui passa enfin, disloqué et entièrement brisé, par l'ouverture étroite qu'on avoit faite au mur, et souffrit mille morts avant que de finir ses déplorables jours par celle à laquelle il étoit condamné. Je ne rapporte point d'autres cruautés dont le seul souvenir me fait horreur. C'est par ces traits que le héros persan s'annonça, et ces sanglantes exécutions ne furent que l'essai de celles qui ont terni la gloire de son règne.

En 1741, j'étois à Derbent, ancienne ville située sur les bords de la mer Caspienne, lorsqu'il y arriva couvert de gloire et chargé de toutes les richesses de l'Inde : c'est là que je l'ai vu pour la première fois. Son armée, augmentée de beaucoup dans ses routes et dans ses expéditions différentes, étoit alors de cent cinquante mille hom-

mes; elle étoit composée de troupes indiennes, de Tartares usbecks, et d'Aghuans. Il avoit peu de Persans avec lui; il savoit que les peuples, naturellement attachés à leurs souverains, ne suivent qu'à regret un usurpateur, et qu'ils ont pour le trahir l'exemple que lui-même leur a donné. Il vouloit alors attaquer les *Lesghis*, peuple épars dans les montagnes, et par là difficile à dompter. Il fit de Derbent sa place d'armes; ce corps formidable de nations, réunies sous ses étendards, jeta partout l'épouvante. Ces montagnards effrayés ne pensèrent d'abord qu'à se soumettre; mais comme ils virent qu'après leur soumission on les exiloit dans le Khorassan, qu'ils étoient dépouillés de tous leurs biens, et que leurs familles, immolées aux premiers soupçons du vainqueur, perdoient dans les supplices les restes d'une vie épuisée par les travaux, ils prirent le parti qu'inspire le désespoir. Ces peuples, accoutumés au pillage, sont presque tous soldats; ils savent employer avec adresse les armes à feu, et entendent très-bien la petite guerre. Ils placèrent sur le haut de leurs rochers les plus inaccessibles leurs femmes, leurs enfans et leurs richesses. Ils commencèrent à faire des escarmouches, à dresser des embuscades, à enlever des convois; une nuit même ils osèrent attaquer le quartier du roi. Ce prince, surpris, fut obligé de faire retraite; toute son armée se retira en désordre, et les vainqueurs firent un butin considérable. Après cet échec, il revint à Derbent pour y faire la revue de ses troupes. Outré de l'affront qu'il venoit de recevoir, il se livra aux transports les plus violens, et, dans sa fureur, il fit égorger plusieurs de ses officiers et de ses soldats.

Il chercha ensuite des endroits plus praticables pour attaquer ces brigands avec avantage; mais cette tentative ne fut pas plus heureuse: il y perdit beaucoup d'hommes et de chevaux, sans faire le moindre tort à ses ennemis.

Ceux-ci, toujours en mouvement, le fatiguoient sans cesse par des excursions qui gênoient son armée et l'affoiblissoient. Pour les arrêter, il fit construire à l'entrée de leurs défilés une forteresse qu'il nomma *Carascou*, c'est-à-dire, ruine de la Perse. Les montagnards ne furent point réprimés; et, malgré sa fierté, il se vit contraint à leur proposer un accommodement qu'ils acceptèrent.

Son frère Ibrahim-kan avoit été tué dans le pays de Chakila; il partit aussitôt, dans le dessein de le venger; mais il trouva des montagnes et des défilés impraticables; il pilla le plat pays, et brûla tous les villages qui étoient dans la plaine : son armée y séjourna une année entière, et y laissa des ravages pour plus d'un siècle. Fatigué de tant de marches et de combats inutiles, il vint camper devant *Bardes*. C'est dans cette campagne qu'il fit une action bien cruelle, et qui seule suffiroit pour le rendre l'exécration de la postérité. Il courut un risque extrême à l'attaque d'un défilé; les balles siffloient autour de lui de toutes parts. Un officier accourut, et pour le garantir se plaça un peu au-dessus, du côté où le risque paroissoit plus grand. De retour à sa tente, Thamas le fit appeler; l'officier y courut, dans l'espoir d'une récompense digne de l'action et proportionnée au service. « Pourquoi, lui dit le prince, vous êtes-vous placé devant moi? — Pour sauver votre vie, répondit l'officier, au péril de la mienne. — Eh quoi! me prends-tu pour un homme sans cœur? lui dit le monarque irrité; qu'on l'étrangle. » La sentence fut exécutée dans le moment, et la générosité punie comme une lâcheté ou une trahison.

Après avoir passé le Kur, qui est un grand fleuve, nous traversâmes un désert qui nous conduisit auprès de Ganja; nous laissâmes cette ville sur la droite, et nous arrivâmes au pied des montagnes que les Arméniens appellent Sekhnac. Le roi fit passer sa grande armée par tous

les défilés de ces hautes et affreuses montagnes, pour se rendre au lac de Goguetséhay, qui veut dire *rivière bleue;* les pâturages y sont abondans; il vouloit y séjourner quelques mois pour remettre sa cavalerie en état. Le chemin étoit dur et difficile, mais le plus court; le roi s'étoit assuré des chefs des montagnards; ils lui servoient comme d'ôtages; nous mîmes dix jours à passer ces gorges, et quoique ce fût au mois de juin, nous eûmes souvent à essuyer des neiges abondantes et des pluies très-froides. On jetoit sur les rivières les plus profondes de petits ponts faits à la hâte, sur lesquels toute l'armée passoit avec tant de désordre, qu'un grand nombre de soldats étoient précipités dans le fleuve par ceux qui les suivoient en foule et sans ordre. Enfin nous arrivâmes à *Goguetséhay* au commencement de juillet 1743; notre séjour y fut de quatre mois. C'est là qu'à la tête de cent mille hommes il fit célébrer les mariages de son petit-fils *Charok-Mirza,* de *Nazarolla-Mirza,* et d'*Isman-Kouli-Mirza,* ses propres fils. Les préparatifs s'étoient faits à Ispahan; il avoit ordonné à tous les danseurs et joueurs d'instrumens qui étoient dans cette capitale de se rendre dans son camp; il en avoit fait venir beaucoup de suif et d'huile pour des illuminations, mais elles ne se firent pas; le suif et l'huile furent vendus aux vivandiers de l'armée, et il en tira une somme considérable. Ce n'est là que la moindre de ses exactions. Il disoit que dans tout son royaume il vouloit réduire cinq familles à une seule marmite, c'est-à-dire, les rendre si pauvres, qu'elles seroient obligées de se la prêter successivement l'une à l'autre. Il tint bien sa parole dans la suite.

Reza-Kouli-Mirza, son fils aîné, n'assista point au mariage de son neveu ni à celui de ses frères. Son père l'avoit soupçonné d'avoir aposté un assassin pour attenter à sa vie. Le prince s'étoit venu livrer lui-même entre ses

mains avec cette confiance et cette sécurité que donne l'innocence; mais au tribunal d'un usurpateur le soupçon vaut la preuve : le fils eut beau nier constamment le parricide qu'on lui imputoit : la défiance avoit prononcé l'arrêt, la fureur l'exécuta; il fit crever les yeux à ce prince infortuné. Plusieurs grands du royaume, témoins de l'exécution, restèrent dans ce silence d'étonnement et d'horreur que produisent les événemens barbares et inattendus; il leur fit un crime à leur tour de ne s'être pas offerts au supplice à la place de son fils, et il en fit étrangler cinquante le même jour en sa présence. Cette horrible scène se passa à Ayran-Carab.

Malgré toutes ces cruautés, la *Perse* étoit assez tranquille. Les grands chemins étoient ouverts, et le commerce se faisoit avec sûreté d'une ville à l'autre; les marchands étrangers étoient encore plus ménagés que les autres. Il avoit établi en quelques endroits des postes royales; mais elles n'étoient que pour lui, et le public en souffroit. Il est rare qu'en Perse on voyage avec sûreté. Si par hasard on est rencontré sur la route par un courrier du roi, ou par ceux de quelques grands seigneurs, dont le cheval soit usé ou fatigué, ces courriers, s'ils ont la force en main, démontent avec violence le cavalier qu'ils trouvent, et prennent son cheval en échange du leur. C'est pour éviter cet accident que presque tous les riches marchands n'ont en caravane qu'un âne pour leur monture.

Les richesses immenses que Thamas-Kouli-kan avoit enlevées au Mogol furent d'abord déposées à Maschet et à Casbin; deux ans après, il résolut de les mettre dans une forteresse inaccessible ou imprenable. Il choisit *Kalat ;* c'est une double chaîne de montagnes escarpées de quinze à seize lieues de longueur, qui, en s'éloignant par le centre et en se rapprochant par les extrémités, forment

une espèce d'ovale. Vers le milieu, on trouve une plaine assez fertile; mais l'air y est mal sain. Il n'y a que deux chemins un peu praticables pour pénétrer dans cette gorge; on les appelle les deux portes de Kalat. C'est là qu'il fit transporter ses trésors. Dès ce moment, ce séjour, qui n'inspire que de l'horreur, lui parut un lieu de délices, et l'endroit le plus charmant de son royaume. Je n'ai jamais su à quoi ce trésor pouvoit monter; mais je sais qu'à sa mort, tout l'or et tout l'argent monnoyés furent apportés à Maschet, dans des coffres dont deux faisoient la charge d'un chameau ou d'un bon mulet. Je les ai vus entassés dans la place publique; ils formoient une espèce de montagne aussi haute que la maison royale de Maschet.

Tandis que nous étions campés à Goguetséhay, on apprit que Takhi-kan, gouverneur du Farsistan, avoit levé à Chiras l'étendard de la révolte. La défiance du roi en fut cause, et arma contre lui un de ses plus braves et de ses plus fidèles sujets. C'étoit un grand seigneur, et dont la famille, une des plus anciennes qui fussent dans le royaume, y tenoit un rang très-distingué. Thamas-Kouli-kan, qui l'avoit fait gouverneur de tous les pays qui s'étendent jusqu'au golfe Persique, craignit de l'avoir fait trop puissant. Il ordonna à un officier de l'arrêter sans éclat, et, afin de le mieux tromper, il lui envoya un ordre secret à lui-même d'arrêter cet officier; ils se cherchèrent tous deux, et, au moment de l'exécution des ordres, se montrèrent la commission réciproque qu'ils avoient l'un contre l'autre. Takhi-kan connoissoit le caractère du roi; il se crut perdu, prit conseil de son désespoir, assembla une armée considérable, et résolut de vendre au moins chèrement sa liberté et sa vie. La révolte dura peu, Chiras fut investi, on prit en peu de temps la ville et le rebelle; il fut conduit à Ispahan avec toute sa famille; on le fit eunuque, on lui arracha un œil, et on ne lui laissa

l'autre que pour qu'il eût la douleur de voir déshonorer ses femmes et égorger ses enfans. On le conduisit ensuite au roi, qui lui demanda pourquoi il s'étoit révolté, et qui lui avoit fourni de l'argent pour lever et entretenir tant de troupes. « Prince, lui répondit ce malheureux qui n'avoit plus d'autre espoir que la mort, la cause de ma révolte est dans les ordres donnés pour m'arrêter; pour la soutenir, j'ai enlevé par force aux marchands et aux personnes riches l'argent qui m'étoit nécessaire, et je ne l'ai fait qu'à votre exemple. » Le roi fut frappé de la réponse; il affecta de n'en paroître point offensé; et, pour le consoler en quelque sorte des rigueurs exercées contre lui, il l'envoya en qualité de vice-roi dans cette partie des Indes que l'empereur du Mogol lui avoit cédée.

Une autre révolte succéda bientôt à celle-ci. Les mécontens de la province du *Sirvan* s'unirent aux principaux chefs des Lesghis; ils écrivirent au grand-seigneur, et le prièrent de leur envoyer un jeune homme appelé *Sem-Mirza,* qui s'étoit retiré à Constantinople pendant les derniers troubles de Perse. Il se disoit fils de Schah-Hussein, et en cette qualité légitime héritier du royaume. Le grand-seigneur l'accorda. Il arriva en Perse escorté d'un corps de troupes ottomanes qui se joignirent à celles des rebelles. Toute la Perse étoit attentive; et, dans l'espérance d'une révolution, elle voyoit avec plaisir un prince du sang de ses rois opposé à l'usurpateur de leur trône. Thamas-Kouli-kan fit marcher contre lui Charok-Mirza, son petit-fils, avec ses plus habiles généraux. Les deux armées se rencontrèrent; celle du prétendant fut défaite après un sanglant combat; il tomba lui-même entre les mains du vainqueur, qui, par l'ordre de son grand-père, lui fit arracher un œil, couper le nez et les oreilles, et dans cet état le renvoya sur les terres des Turcs. Sa vengeance se tourna bientôt contre eux. Nous décampâmes de Goguetsé-

hay au mois de septembre 1744; l'armée s'approcha des frontières de *Turquie;* de gros détachemens furent envoyés jusqu'à Bagdad et à Mossul. Cette ville fut assiégée. Je n'étois point à l'armée pendant cette campagne; j'ai appris par les nouvelles publiques que Thamas-Koulikan gagna une grande bataille, la quatrième et la dernière qu'il ait livrée aux Turcs. Tant de victoires avoient rendu son nom redoutable; en Turquie et à Constantinople, le peuple ne l'appeloit que le tapous-kan, c'est-à-dire le *prince à massue.*

Mais s'il étoit craint des étrangers, il n'étoit pas moins détesté par ses sujets. Les contributions exorbitantes qu'il exigeoit, et surtout la rigueur barbare avec laquelle il les faisoit lever, avoient réduit les peuples à la dernière misère. Ses officiers augmentoient le malheur public par leurs exactions particulières. Cependant, vainqueur des Turcs et des rebelles, il vint passer une partie de l'hiver à Ispahan : il en partit ensuite pour aller visiter son Kalat, et y déposer de nouvelles sommes; de là il se rendit à Maschet, il y séjourna jusqu'au printemps; il alla le passer et une partie de l'été dans les environs de Zangan, Sultania et Sakhou Boulak, où les pâturages sont abondans; il prit la route de Kachan, et revint à Ispahan au commencement de décembre. Il y resta quarante-cinq jours, pendant lesquels tout ce qu'on peut imaginer d'injustices et de cruautés fut commis par ses ordres, ou sans aucune punition de sa part. Son armée, répandue dans la ville et dans les campagnes voisines, porta le désastre partout; on voyoit les soldats furieux courir dans les chemins et dans les rues, conduisant par pelotons et à grands coups, tantôt vingt, tantôt trente malheureux qui n'avoient pu satisfaire leur avidité; on n'entendoit partout que des cris aigus et perçans qui exprimoient la consternation ou le désespoir. Si quelqu'un fuyoit de sa maison, celle du vi-

sin étoit pillée; si un village désertoit, on faisoit payer la ville dont il dépendoit; tout étoit dans la confusion et dans les alarmes; une ville prise d'assaut et abandonnée à la fureur du soldat vainqueur, ne voit pas des scènes plus horribles que celles dont Ispahan fut le théâtre pendant le séjour de l'usurpateur. Ses inquiétudes augmentoient avec ses cruautés; chaque jour étoit le dernier de quelque famille; je ne sortois point du palais que je ne trouvasse vingt-cinq ou trente cadavres d'hommes étranglés par son ordre, ou assommés par ses soldats.

Il voulut, avant son départ, se faire rendre un compte exact de tous les meubles précieux de son palais. Un tapis, qui servoit d'ornement au trône, avoit disparu depuis environ trois ans : le soupçon tomba d'abord sur le gardien des joyaux de la couronne; l'accusé nia le fait, et, après une rude bastonnade, il déclara que son prédécesseur avoit vendu le tapis. « Et à qui? reprit Thamas. Qui seroit assez hardi pour acheter les meubles de mon palais? L'accusé demanda du temps pour faire ses perquisitions; il revint peu de jours après, et dénonça comme acheteurs huit narchands, dont deux étoient Indiens, deux Arméniens, t quatre juifs. Ils furent arrêtés, et, après quelques interogations, on leur arracha un œil; ils furent ensuite atachés tous les huit par le cou à une même chaîne; le lndemain matin on alluma, par ordre de Thamas, un gand feu, où ils furent jetés tous ensemble et enchaînés cmme ils étoient. Tous les spectateurs et les bourreaux ex-mêmes étoient effrayés de cette barbare exécution; cst la première de cette nature qu'il eût ordonnée. Malgé toutes ses recherches et tous les tourmens qu'il empya, l'auteur du vol resta inconnu.

C'est dans ce temps-là, c'est-à-dire, à la fin de 1746, qe je fus élevé à la dignité de son *premier médecin;* ce qe je marque, non pour mêler le récit de mes aventures

à celui des siennes, mais pour vous faire voir que je suis en état de vous rendre un compte fidèle de ses dernières actions, puisqu'en qualité de premier médecin, j'étois obligé de le suivre partout, et que quand il fut massacré, ma tente étoit voisine de la sienne. *Thamas-Kouli-kan,* déjà plus que sexagénaire, avoit depuis deux ans une santé fort altérée. Il étoit d'un tempérament fort et robuste; mais les fatigues continuelles de tant de campagnes et de tant de marches pénibles l'avoient beaucoup affoibli. Il se trouvoit plus mal à certains temps, et il appréhendoit quelque maladie sérieuse. Les médecins persans n'avoient point sa confiance, et je puis bien dire qu'ils ne la méritoient pas. Comme il avoit souvent entendu vanter la science des médecins européens, il chargea M. Pierson, résident de la compagnie du commerce d'Angleterre, de lui en faire venir un ou deux, à qui il assuroit de grands avantages. Le résident promit, mais la chose lui paroissoit difficile; Thamas vouloit la voir exécutée, et il en demandoit sans cesse des nouvelles à M. Pierson. J'étois alors à Ispahan. Depuis mon arrivée en Perse, je m'étois mêlé de médecine; j'en avois étudié les principes, et j'étois assez en état de suivre une maladie ordinaire. Dieu bénissoit mes soins et mes remèdes. J'eus le bonheur de réussir. Quelques cures un peu singulières m'avoient acquis de la réputation, et des seigneurs que j'avois guéris vouloient, il y a quatre ans, que je me misse sur les rangs pour être médecin du prince. Je le refusai constamment. Monsieur le résident, assez embarrassé de la parole qu'il avoit donnée, jeta les yeux sur moi. Il fit valoir au père supérieur les avantages que la mission pourroit retirer de cet événement, et la facilité que me donneroit cet emploi de servir utilement la religion dans un pays où elle est sans cesse exposée à des insultes et à des persécutions. L'affaire se conclut comme il le souhaitoit, et je fus pré-

senté au roi. Ce prince me fit beaucoup de questions : il parut content de mes réponses ; nous convînmes que je le verrois le lendemain en particulier; il voulut que je demeurasse dans son palais, tant pour examiner à fond sa maladie, que pour en consulter avec les médecins persans. Il commanda qu'on me donnât cinquante tomans, un cheval, deux mulets de son écurie, et quelques domestiques ; le toman vaut 60 liv. de notre monnoie.

La maladie de Thamas-Kouli-kan étoit une hydropisie commencée : il avoit des vomissemens fréquens; et une heure après ses repas, il rendoit tout ce qu'il avoit pris. Ces accidens étoient accompagnés de beaucoup d'autres : grande constipation, opilation de foie, sécheresse de bouche, etc. Dès que je connus son mal, il vouloit que j'entreprisse sa guérison ; mais l'affaire étoit délicate ; j'avois besoin de temps pour préparer les remèdes. Nous étions dans le fort de l'hiver : je lui demandai deux mois de délai que je croyois nécessaires, et à la fin desquels nous nous trouverions dans une saison plus douce. Il m'accorda vingt-cinq ou trente jours. Dans cet intervalle, il sortit d'Ispahan, et marcha droit à *Fars*. Pendant toute sa route, il exerça des cruautés inouïes; il savoit que le fameux Schah-Abas, un de ses prédécesseurs, fort adroit à la chasse, avoit autrefois fait transporter dans quelques villes les têtes des animaux qu'il avoit tués, et qu'il en avoit fait des espèces de pyramides; il voulut faire à son tour un monument pareil, non pas de têtes d'animaux, mais de têtes d'hommes : il en marqua lui-même la hauteur : elle étoit de trente pieds, dans la ville de *Kerman*. C'est dans cette ville qu'après le délai qui m'avoit été accordé, je vins joindre la cour. Je fus présenté au roi par un de ses ministres ; il me reçut avec bonté, donna ordre qu'on dressât deux pavillons, un pour moi, et l'autre pour les domestiques qu'il m'avoit destinés, et régla que ma tente

seroit toujours placée auprès de son haram, privilége qui n'étoit accordé qu'au médecin intime.

Dès que je fus logé, je me disposai à faire usage des remèdes que j'avois préparés. Un des anciens médecins me déclara que, selon la coutume et les intentions du roi, il falloit que je prisse moi-même, avant le prince, et sous ses yeux, la dose de la médecine que je lui présenterois. Je me soumis à l'essai, et je promis d'en prendre le premier quelques gouttes; mais je représentai que n'étant ni malade, ni d'un tempérament aussi robuste que ce prince, j'exposerois mal à propos ma santé à un risque inutile pour la sienne. Le prince goûta mes raisons, et suivit, pendant vingt-quatre ou vingt-cinq jours, le régime que je lui prescrivis : il se trouva fort soulagé et presque guéri. J'étois étranger, mes soins avoient du succès, le roi m'honoroit de sa confiance; la jalousie excita la haine des quatre médecins. Une indiscrétion que fit le prince leur fournit une occasion de me desservir auprès de lui. Un jour je lui avois donné un purgatif qui lui étoit nécessaire; le temps étoit dur, un vent froid souffloit avec violence, et la neige, qui tomboit en quantité, couvroit partout la terre : je le priai de rester dans sa tente; mais il ne crut pas devoir aux décisions de la faculté la soumission qu'il exigeoit pour ses ordres. Il monta à cheval, et fit une longue course bien avant que la médecine eût pu avoir son effet; le mouvement du cheval, la rigueur du temps, l'excès de la fatigue lui causèrent une espèce de révolution; il rendit un peu de sang hémorroïdal. Il en fut épouvanté : ses médecins m'accusèrent de lui avoir donné quelques drogues corrosives qui lui brûloient les intestins. « Mais enfin, quel remède? leur dit le roi. » Ils n'osèrent pas le risquer, mais ils lui répondirent que celui qui avoit composé le poison pouvoit seul en connoître l'antidote. Il me fit appeler, et, me regardant avec des yeux

enflammés de colère, me reprocha son mal, et cependant me l'expliqua. Je lui remontrai le tort qu'il avoit eu de s'exposer au grand air, mais en même temps je lui préparai un lénitif qui calma l'irritation des entrailles. Le succès me rendit sa faveur. Il me fit présent d'un cheval de grand prix, qu'il avoit souvent monté. Sa santé se rétablit parfaitement; quelque temps après il me fit compter trois cents tomans, c'est-à-dire environ dix-huit mille francs de notre monnoie; il me dit en même temps qu'il comptoit me marquer sa reconnoissance par des dons plus dignes de lui.

Il décampa vers la fin de mars 1747, pour se rendre à *Maschet;* nous fûmes obligés de traverser des déserts affreux, sur une terre aride et dans des sables brûlans; on n'y trouve point d'eau douce, et, malgré les précautions que l'on avoit prises en creusant des puits, en cherchant des sources et en transportant de l'eau de distance en distance, une partie des hommes, des chevaux et des chameaux périrent de faim et de soif dans cette marche. De ce danger nous tombâmes dans un autre. Arrivés à *Dgimgim,* qui veut dire *eau sous terre,* nous eûmes une peine incroyable à faire trois lieues avant d'arriver à un endroit sûr et praticable aux voyageurs. Cette terre tremblante est couverte d'une croûte épaisse qui, à chaque instant, s'ouvroit sous les pas des chevaux; il falloit sans cesse être sur ses gardes, pour ne pas enfoncer et se perdre entièrement dans des abîmes. Je voyois autour de moi les chevaux et les cavaliers disparoître. Pour parer à cet inconvénient, on jetoit des tapis, des matelas, des couvertures, afin d'affermir les pieds des chevaux. Pour surcroît de malheur, l'ordinaire d'un cheval coûtoit soixante livres monnoie de France; encore ne l'avoit-on que difficilement, même à ce prix. Je fus obligé de faire une partie du chemin à pied; mon

cheval avoit été deux jours sans manger, et, loin de pouvoir me porter, il ne se soutenoit qu'avec peine. Nous gagnâmes cependant *Tonctàbas :* cette ville, de la province de Khorassan, est la première que l'on rencontre en suivant cette route; elle est à six journées de Maschet. Le roi, qui vouloit voir sa famille, y fit venir tous ses fils. On les lui présenta; j'en comptai seize; ils étoient tous rangés devant lui. Après les avoir considérés long-temps, il adressa la parole aux trois aînés, et leur proposa tour à tour de leur céder la couronne. Ils la refusèrent, en s'excusant sur leur incapacité, leur grande jeunesse, et le défaut d'expérience qu'ils ne pourroient acquérir qu'en l'étudiant long-temps lui-même; ils le conjurèrent de leur laisser la gloire de lui obéir, pour mieux apprendre l'art de régner. Plusieurs de ceux qui étoient témoins de ce refus soupçonnèrent d'autres motifs. Ces jeunes princes connoissoient le génie de leur père. L'appât qu'il présentoit à leur ambition étoit plutôt un piége qu'une offre véritable; il cherchoit plus à connoître leurs sentimens qu'à les satisfaire, et un seul désir témoigné pour la couronne, eût été suivi d'un arrêt contre leurs jours. Nous arrivâmes à Maschet à la fin d'avril; il commença à y renouveler les cruautés qu'il avoit exercées à Ispahan. Les deux dernières années de sa vie, il porta l'avarice et les vexations au dernier degré. Étrangers et habitans du pays, princes et gouverneurs, soldats et officiers, tous craignoient ses fureurs; presque tous les éprouvèrent. Des brigues secrètes se formèrent de toutes parts. Ses parens eux-mêmes se joignirent aux mécontens; ils ne cherchèrent plus que l'occasion de lui ôter la vie pour assurer la leur. Il eut quelque soupçon de ces complots, et la désertion d'une partie de son armée ne lui permit pas de se les dissimuler.

Il avoit envoyé *Ali-kan,* son neveu, dans le *Sistan,*

avec quarante mille hommes de bonnes troupes, pour réduire cette province qui s'étoit révoltée. Il craignit que ce jeune prince lui-même ne se mît à la tête des rebelles; il voulut le rappeler auprès de sa personne sous des prétextes honorables, mais en effet pour éclairer ses démarches et s'assurer de lui. Ali-kan, qui savoit comment on étoit traité sur le moindre soupçon, fit espérer son prochain retour, mais l'éloignoit de plus en plus, sous des raisons spécieuses, et traîna les choses en longueur jusqu'à ce qu'il se fût attaché l'armée qu'il commandoit, et que, sûr d'être soutenu, il pût se déclarer avec avantage et sans péril. Thamas employa toutes les voies de douceur pour l'attirer: promesses séduisantes, distinctions honorables, assurances des faveurs les plus distinguées, rien ne fut omis; tout fut inutile. Toute la Perse avoit les yeux attachés sur ce jeune prince, et attendoit l'issue de cette mésintelligence publique entre l'oncle et le neveu. Le roi n'entendoit autour de lui que des bruits de sédition; on arrêtoit les courriers, ses ordres étoient interceptés; chaque jour lui annonçoit un orage; tout augmentoit, rien ne calmoit ses alarmes; on prenoit plaisir à lui grossir les objets, et l'on jouissoit de son inquiétude. Il envoya sa famille et ce qu'il avoit de richesses dans la fameuse forteresse de Kalat; et quand il crut tout en sûreté, il fit semblant d'ignorer ou il affecta d'excuser la désobéissance de son neveu. Il se disposa à marcher avec quinze ou seize mille hommes contre la nation des *Curdes,* qui venoient de se révolter. Pour cette expédition, il fit fondre les grosses pièces de canon, et il en fit de petites plus aisées à transporter. Les Curdes, à son approche, se retirèrent dans les montagnes, et lui laissèrent la campagne libre. L'armée, côtoyant toujours cette chaîne de rochers qui défendent l'accès de Kalat, vint camper à une demi-lieue de *Cotchan,* le 19 juin. Il sembloit qu'il eût

quelque pressentiment du malheur qui l'attendoit dans ce lieu. Depuis plusieurs jours il faisoit tenir dans son haram un cheval tout sellé et tout bridé. Il essaya de fuir dans son château-fort de Kalat. Ses gardes le surprirent, lui représentèrent les malheurs que sa fuite alloit occasioner, lui protestèrent qu'ils étoient ses fidèles serviteurs, qu'ils combattroient avec lui contre tous ses ennemis, et qu'aucun d'eux ne l'abandonneroit. Il se laissa persuader et rentra.

Il s'apercevoit bien que depuis quelque temps il se tramoit quelques complots contre sa vie; mais il n'en connoissoit pas les auteurs. De tous les seigneurs de sa cour, *Mahomet-Kouli-kan*, son parent, et *Sala-kan* étoient les plus mécontens et les plus animés. Le premier étoit chef de ses gardes; le second, intendant de sa maison. Celui-ci lui faisoit moins d'ombrage, parce que sa charge ne lui donnoit aucune autorité sur les troupes; mais il craignoit l'autre, homme d'expédition, estimé pour sa valeur, et en crédit parmi les officiers. C'est sur lui que tombèrent ses soupçons; il résolut de le prévenir. Il avoit dans son camp un corps de quatre mille *Aghuans;* ces troupes étrangères lui étoient entièrement dévouées, et étoient ennemies des Persans. La nuit du 19 au 20 de juin, il fit appeler tous leurs chefs : « Je suis mécontent de mes gardes, leur dit-il; votre attachement et votre courage me sont connus. Je vous charge d'arrêter demain matin tous les officiers, et de les mettre aux fers. N'épargnez la vie d'aucun de ceux qui oseront vous résister. Il s'agit de la sûreté de ma personne, et je ne confie qu'à vous le soin de mes jours. » Charmés de cette nouvelle marque d'estime et de confiance, les chefs des Aghuans se retirèrent, et firent mettre leurs soldats sous les armes. L'ordre ne fut pas si secret qu'il ne transpirât. Les conjurés en furent instruits; Mahomet-Kouli-kan, qui avoit

partout des espions, fit avertir Sala-kan. Ces deux chefs s'engagèrent mutuellement, par écrit signé de leur main, à ne se point abandonner, et à faire périr cette nuit-là même l'ennemi commun, qui avoit marqué le jour suivant pour celui de leur mort. Cet acte ne fut présenté qu'à soixante officiers qui leur étoient les plus affidés. Ils leur firent entendre que cette vengeance les intéressoit autant que ceux par qui elle étoit proposée, que les Aghuans avoient ordre de les arrêter tous le lendemain. Tous signèrent l'écrit, et promirent de se trouver à l'heure marquée pour l'exécution ; c'étoit celle du coucher de la lune, environ la deuxième après minuit.

L'impatience d'attendre, ou l'envie de se signaler, attira au rendez-vous avant le temps quinze ou seize des conjurés. Ils entrèrent dans l'enceinte du pavillon royal, rompant et brisant tout ce qui s'opposoit à leur passage. Ils pénétrèrent jusqu'au lieu où dormoit ce prince infortuné; le bruit qu'ils firent en entrant le réveilla. « Qui est-ce? s'écria-t-il d'une voix effrayante; où est mon sabre? qu'on me donne mes armes. » A ces mots, les assassins furent épouvantés et se retirèrent; mais à peine avoient-ils fait quelques pas, que les deux chefs de la conjuration se présentèrent, et, les ayant rassurés, les forcèrent à rentrer avec eux. *Thamas* n'étoit pas encore habillé ; *Mahomet-Kouli-kan* courut le premier, et lui déchargea un grand coup de sabre qui le renversa; deux ou trois autres suivirent son exemple. Ce malheureux prince, nageant dans son sang, fit quelques efforts pour se relever; mais la force lui manqua. « Pourquoi me tuez-vous? s'écria-t-il : laissez-moi la vie, et tout ce que je possède est à vous. » Il parloit encore lorsque *Sala-kan* fondit sur lui le sabre à la main, et lui coupa la tête, qu'il remit entre les mains d'un soldat pour la porter à Ali-Kouli-kan, qui étoit encore à Herat. Le

soldat fut tué en chemin, et elle ne fut présentée au prince successeur que trois semaines après cet événement.

Ainsi périt, à l'âge de 65 ou 66 ans, après treize années de règne, le prince le plus riche du monde, la terreur de l'empire ottoman, le conquérant des Indes, le maître de la Perse et de l'Asie, le fameux *Thamas-Kouli-kan*, respecté de ses voisins, redouté de ses ennemis, à qui il n'a manqué que d'être aimé de ses sujets. Sa barbe, peinte en noir, contrastoit avec ses cheveux qui étoient tout blancs. Il étoit d'un tempérament fort et robuste, d'une taille très-haute, et d'une grosseur proportionnée; il avoit le visage basané, moins arrondi qu'alongé, sans l'être pourtant trop; le nez aquilin, la bouche assez bien fendue, la lèvre inférieure un peu excédante, les yeux petits et perçans, le regard vif et pénétrant, la voix rude et forte, mais dont il savoit adoucir les sons, selon que le caprice ou l'intérêt le demandoit.

Seul artisan de sa fortune, il ne dut qu'à lui-même son élévation. Malgré la bassesse de son extraction, il sembloit né pour le trône. La nature lui avoit donné toutes les grandes qualités qui font les héros, et une partie même de celles qui font les grands rois. On aura peine à trouver dans l'histoire un prince d'un génie plus vaste, d'un esprit plus pénétrant, d'un courage plus intrépide. Ses projets étoient grands, les moyens bien choisis, et l'exécution préparée avant même que l'entreprise éclatât. Ses regards se portoient sur toutes les provinces de son royaume; rien ne lui étoit inconnu, et il n'oublioit rien. Les travaux ne l'abattoient point; il ne s'effrayoit pas des dangers; les obstacles mêmes et les difficultés entroient dans l'ordre de ses projets. Il n'avoit point de demeure fixe; sa cour étoit son camp, une tente formoit son palais : son trône étoit placé au milieu des armes, et ses plus chers confidens étoient ses plus braves guerriers. Les

froids rigoureux de l'hiver, les chaleurs excessives de l'été, la neige et les pluies, la faim et la soif, les travaux et les périls, irritoient son courage et n'étonnoient point sa fermeté. On l'a souvent vu passer rapidement d'une frontière à l'autre ; dans le temps qu'on le croyoit occupé dans une province, il remportoit une victoire dans celle qui en étoit le plus éloignée. Intrépide dans les combats, il portoit la bravoure jusqu'à la témérité, et se trouvoit toujours au milieu du danger, à la tête de ses braves tant que duroit l'action, et à leur suite quand il falloit se retirer; le premier et le dernier sur le champ de bataille, il ne négligeoit aucun des moyens que la prudence suggère ; mais il dédaignoit les ressources qu'elle se ménage, et ne comptoit que sur son courage et sa fortune. C'est par là que, dans les actions d'éclat et dans les batailles importantes, il décidoit la victoire en sa faveur. Voilà ses beaux endroits ; c'est par là qu'il a mérité d'être comparé à Alexandre. Tant de brillantes qualités auroient fait oublier sa naissance, et, à force d'admirer le monarque, on se seroit accoutumé peut-être à excuser l'usurpateur. L'avarice sordide et les cruautés inouïes qui fatiguèrent sa nation et occasionèrent sa perte, les excès et les horreurs où se porta ce caractère violent et barbare, firent couler bien des larmes et bien du sang dans la Perse. Il en fut l'admiration, la terreur et l'exécration. Il seroit difficile de décider de quelle religion il étoit. Plusieurs de ceux qui croient l'avoir mieux connu prétendent qu'il n'en avoit aucune. Il disoit quelquefois assez publiquement qu'il s'estimoit autant que Mahomet et Ali ; qu'ils n'étoient si grands que parce qu'ils étoient bons guerriers, et qu'après tout, il croyoit avoir atteint le degré de gloire qu'ils avoient acquise par les armes. Je n'ai jamais entendu parler de la façon dont il en avoit usé avec son père. Il le quitta de très-bonne heure ; peut-être le perdit-il dans le temps de

ses premiers exploits. Pour sa mère, il l'aimoit avec tendresse ; il en pleura la mort, sa douleur parut sincère ; et, pour laisser à la postérité un monument éternel de son attachement et de ses regrets, à son retour des Indes, il fit bâtir une belle mosquée sur son tombeau.

P. S. Dans le détail des événemens principaux de la vie du célèbre Nadir-Schah, j'ai oublié, mon révérend père, quelques traits qui achèveront de vous donner une idée complète de la dureté de son caractère, et des trésors immenses qu'il avoit accumulés. Ayant entendu parler de la marine des Européens, il forma aussitôt le projet d'avoir une flotte sur l'Océan et une sur la mer Caspienne. Il acheta quelques vaisseaux des Anglois. Il voulut en faire construire d'autres à Bender-Abassy ; et comme il n'y a point de bois dans cette contrée, il en fit couper dans une autre province. Ses sujets furent contraints d'apporter à leurs frais ces pièces énormes pendant l'espace de trois cents lieues, et au travers de déserts affreux. Cette entreprise inutile fit périr des milliers d'hommes. Il réussit mieux sur la mer Caspienne, où il mit quelques vaisseaux ; trois autres étoient commencés quand il mourut. Il fit une autre entreprise aussi meurtrière pour ses sujets. Il les força de lui apporter, de Tauris à Maschet et à Kalat, de grands blocs de marbre blanc ; le trajet est de plus de deux cents lieues, toujours par terre et dans des déserts impraticables.

Rien n'égale les *richesses* qu'il avoit entassées à *Kalat*. Après sa mort, on apporta une partie de ses trésors à Maschet. Chaque chameau ne pouvoit porter que deux coffres d'argent monnoyé. Je les vis dans la place de Maschet. La magnificence de ses tentes étoit supérieure à tout ce qu'on nous raconte du luxe des anciens rois de l'Asie. Il y en avoit une entre autres brodée à fleurs sur un fond d'or, et surchargée de perles et de pierreries. Elle étoit d'une

hauteur et d'une longueur considérables..... Ses trônes étoient magnifiques ; celui qu'il avoit apporté des Indes est le plus riche que je crois que l'on puisse voir. Il a six pieds en carré sur dix de hauteur. On y voit huit colonnes toutes garnies de diamans et de perles. L'impériale, en dedans et en dehors, est chargée de rubis et d'émeraudes, surmontée de deux paons qui ont, à chaque bout des plumes de la queue, une grande émeraude et des pierreries sans nombre, ajustées à peu près sur les couleurs différentes de cet oiseau. Ses cinq autres trônes étoient très-riches. Il en fit faire un qui n'étoit qu'une grande plaque d'or émaillée en pierreries, et d'un fort bel ouvrage. Je vous envoie le plan de son camp. Le nouveau sophi Soliman, le troisième qui, depuis Thamas-Kouli-kan, soit monté sur le trône, exige que je me rende à sa cour pour y être aussi son médecin. Si j'y vais, je m'instruirai de toute la suite de cette révolution, et je vous en enverrai le détail.

LETTRE (EXTRAIT) DU FRÈRE BAZIN AU PÈRE ROGER.

Goa, le......

MON RÉVÉREND PÉRE, après la sanglante scène que je vous ai décrite dans ma dernière lettre, les conjurés et leurs complices se répandirent dans le camp, firent main-basse sur tout ce qui avoit appartenu à *Thamas-Kouli-kan*, et n'épargnèrent aucun de ceux qu'ils soupçonnèrent d'avoir eu part à sa faveur. Ils entrèrent dans l'appartement de ses femmes, qui, tremblantes et éperdues, se jetoient aux genoux des meurtriers, et les conjuroient de ne point se diffamer eux-mêmes par une brutalité ou par

des fureurs dont ils ne pouvoient retirer aucun avantage. On n'attenta ni à leur honneur ni à leur vie; on se contenta de leur enlever les bijoux, les pierreries et tout l'or dont Thamas leur avoit fait présent. Du haram, les meurtriers coururent aux tentes des trois ministres qui avoient eu sa confiance; deux furent égorgés; on épargna le troisième : il se nommoit *Mavar-kan*. Ces ménagemens firent croire qu'il étoit d'intelligence avec eux, et qu'il avoit eu part à la conspiration. Le soupçon n'étoit pas mal fondé. On vit dans la suite cet homme intrigant et perfide, successivement ministre sous trois règnes, conserver trois fois la vie et sa dignité en trahissant ses maîtres. Ces premiers meurtres furent suivis d'une confusion horrible dans tout le camp. On se voloit partout et l'on s'égorgeoit; on entendoit des cris affreux; le sang couloit de toutes parts; l'appât du butin armoit l'avarice, et l'impunité irritoit la vengeance. Les quatre mille *Aghuans* que Thamas avoit chargés la veille d'arrêter les officiers de ses gardes, ne pouvoient se persuader qu'il eût péri; ils coururent à sa tente pour le défendre; mais ils furent assaillis par ses gardes au nombre de six mille, auxquels quatre mille Persans s'étoient joints. Ces braves étrangers soutinrent le choc avec un courage invincible, et, malgré l'inégalité du nombre, ils forcèrent les ennemis à la retraite. Étant entrés dans la tente de ce malheureux prince, à qui ils avoient voué leurs services et leur vie, ils n'y trouvèrent qu'un cadavre dont la tête étoit séparée, et nageant dans son sang. A cette vue, les armes leur tombèrent des mains; ils firent retentir l'air de leurs cris, et pensèrent enfin à se retirer. On les poursuivit, mais sans succès; ils partirent en bon ordre et avec une valeur de désespoir qui les rendoit terribles.

Les grands du royaume, les généraux et les officiers des gardes tinrent ensuite conseil, et délibérèrent sur le

choix d'un successeur. Les avis ne furent point partagés ; tous convinrent d'offrir la couronne à *Ali-Kouli-kan*, neveu de Thamas, à qui ils avoient déjà envoyé sa tête. Ils lui firent une députation solennelle. Ce jeune prince étoit alors à Hérat avec une armée de quarante mille hommes. On le soupçonnoit d'être le chef de la conspiration ; du moins est-il certain qu'il avoit refusé de venir à la cour, qu'il étoit instruit du complot, et qu'il en attendoit le succès avec une impatience assez manifeste. Il n'étoit que le cinquième héritier ; mais les dangers qu'il avoit courus sous le règne de son oncle, les mécontentemens qu'il avoit essuyés, l'opposition que l'on croyoit remarquer entre son caractère et celui de son prédécesseur, déterminèrent en sa faveur les suffrages et le choix. D'ailleurs il étoit à la tête d'un corps considérable de troupes qu'il avoit su s'attacher, et il paroissoit en état de remettre partout le bon ordre. Il témoigna aux députés sa reconnoissance, consentit à monter sur le trône, et prit le nom d'*Adel-Schah,* qui signifie *le roi juste*. Dès qu'il eut été reconnu et salué comme souverain par son armée, il quitta les environs d'Hérat et vint aux environs de Maschet. Il ne voulut point entrer dans la ville, de peur de l'affamer et d'y mettre la disette ; il campa dans le voisinage.

Le séjour ne fut pas long ; il ne se croyoit pas roi, tandis qu'il ne seroit pas maître des trésors et des princes enfans de son oncle, qui pourroient lui disputer l'empire. Sa première expédition fut donc contre la forteresse de *Kalat*. On la regardoit comme imprenable : il falloit pourtant l'attaquer. Il créa pour ce siége un nouveau général d'armée : ce premier choix ne fit pas honneur à son discernement. Il avoit pour confident intime un Géorgien nommé *Zorab-kan,* l'objet de la haine des Persans, qui ne pouvoient souffrir qu'on les soumit à la domination d'un étranger, encore moins à celle d'un esclave. C'est à

lui cependant qu'il confia le commandement des troupes pendant le siége. L'espoir du pillage fit dissimuler le mécontentement que ce choix avoit fait naître. Le siége fut poussé avec une vigueur extrême ; la trahison vint au secours de la bravoure, et en seize jours la place fut emportée. Le nouveau roi se plaignoit déjà de la longueur de ce siége, lorsqu'un courrier envoyé par le général vint lui annoncer la prise de cette forteresse. Il ajouta que son maître attendoit les ordres du monarque, et sa décision sur le sort des princes prisonniers et des femmes du sérail. Adel-Schah ordonna qu'on fît mourir les deux fils aînés de Thamas-Kouli-kan, qu'on lui envoyât les autres enchaînés, et qu'on ouvrît le ventre à toutes les femmes du feu roi et à celles de ses fils qu'on soupçonneroit être enceintes, de peur qu'elles ne donnassent à la famille royale quelques héritiers qui un jour disputeroient aux siens l'empire. L'ordre fut exécuté. On lui envoya les princes. Il les fit d'abord enfermer ; dans la suite il les empoisonna. *Charok-Mirza*, le plus jeune, âgé de quatorze à quinze ans, résista seul au poison, soit que son tempérament fût plus robuste, soit que la dose fût plus foible. Il étoit fils aîné du fils de Thamas-Kouli-kan et d'une fille de Schah-Thamas : son grand-père lui destinoit le trône, et il y avoit, par sa mère, des droits incontestables. Malgré ces prétentions légitimes qu'il pouvoit un jour faire valoir, le nouveau roi crut n'avoir rien à craindre d'un tel rival, et dans un âge si tendre ; il le laissa dans le sérail de Maschet, et l'y fit garder dans une étroite prison. Nous le verrons bientôt parvenir à la couronne, venger la mort de son grand-père, et ôter la vie à celui qui ne le croyoit pas capable de lui disputer le trône.

Adel-Schah, s'y croyant bien affermi par le massacre des princes ses rivaux, entra comme en triomphe dans a

ville de *Maschet*. Il alla à la principale mosquée, où il arbora l'aigrette royale, aux cris et avec les applaudissemens de tout le peuple. Il avoit ordonné qu'on apportât à Maschet tous les trésors qui étoient à Kalat; on les déposa dans la place publique, où il les vit en sortant de la mosquée. On construisit ensuite dans la ville une espèce de citadelle, où ils furent enfermés; l'ouvrage fut achevé en trois mois; on creusa autour des fossés d'une largeur et d'une profondeur extraordinaires; on les fortifia encore de boulevards, qui furent garnis d'une grande quantité de pièces d'artillerie. Les ouvriers étoient payés avec une libéralité qui n'avoit point d'exemple dans la Perse; car leur salaire fut le quadruple de celui qu'ils avoient coutume de recevoir dans les travaux publics ou particuliers où ils étoient ordinairement employés.

Adel-Schah étoit à la fleur de l'âge, naturellement brave, libéral et bienfaisant. Délivrée des cruautés de l'oncle, la Perse espéroit beaucoup des qualités du neveu, et tout promettoit à ce jeune prince un règne heureux et tranquille. Il ne sut pas profiter de ces avantages; son élévation l'étonna; il fut ébloui par sa fortune, et l'indépendance corrompit son cœur. Enivré de sa grandeur et de ses richesses, il les fit servir aux plus infâmes débauches, qu'il porta aux derniers excès. Ce Zorab-kan, dont j'ai parlé, acheva de le rendre odieux. L'élévation de cet esclave étranger excita la jalousie et l'indignation des grands seigneurs; il étoit difficile de respecter un choix si déplacé. Né de la plus basse extraction, il n'avoit aucune des qualités qui pouvoient en couvrir la honte, et il en avoit toute la bassesse et les sentimens. Les largesses l'Adel-Schah continrent les habitans de Maschet pendant es trois premiers mois de son règne; mais les vivres nanquèrent dans la ville : on en demanda à la nation ces Curdes; ils en refusèrent, et, bien persuadés que ce

refus leur attireroit une guerre sanglante, ils se retirèrent dans la ville de *Coschàn,* où étoient leurs magasins. Adel-Schah alla les y assiéger. Coschan se défendit longtemps; les sorties furent meurtrières; mais l'artillerie fut si bien servie du côté du roi, que la ville fut enfin emportée; les magasins furent ouverts; la disette cessa, et le roi revint triomphant à Maschet.

Mahomet-Kouli-kan, auteur de la conspiration formée contre Thamas, en avoit tramé une contre lui. Le traître comptoit se frayer une route au trône. Adel-Schah l'avoit conservé dans sa charge de capitaine des gardes, et il l'avoit comblé de bienfaits. Averti du complot, et instruit du temps et du lieu marqué pour l'exécution, ce prince dissimula, et, de retour à Maschet, il fit arrêter le coupable. Après lui avoir reproché son ingratitude et sa perfidie, il lui fit arracher les yeux : « Qu'on le conduise, ajouta-t-il, dans le haram des femmes du feu roi; elles demandent sa mort; qu'elles en fassent elles-mêmes justice. » A peine fut-il entré dans le sérail, qu'à la vue du meurtrier de leur ancien maître, elles se jetèrent sur lui avec fureur; les poinçons, les ciseaux furent les armes dont elles se servirent; il ne cessa de souffrir que lorsqu'elles furent lasses de le tourmenter, et il mourut après avoir essuyé mille supplices.

Adel-Schah, dès les premiers jours de son règne, avoit envoyé son frère *Ibrahim-Mirza* à Ispahan avec un détachement de 12,000 hommes pour s'assurer de cette ville, ouvrir les chemins, et tenir tout ce pays dans le respect et le devoir; il comptoit aller bientôt lui-même se montrer dans cette capitale; toute sa cour se disposoit à le suivre, mais il ne pouvoit se résoudre à abandonner son trésor, et il étoit difficile de le transporter. D'ailleurs la province de Khorassan étoit remplie de séditieux qui n'attendoient que son départ pour se révolter ouvertement; ses trou-

pes, accoutumées sous Thamas-Kouli-kan aux mouvemens, aux marches et aux combats, s'ennuyoient de leur séjour à Maschet, et murmuroient hautement de cette inaction. Un gros corps de celles qui étoient de la nation des *Lores* demanda plusieurs fois la permission de se retirer dans son pays, situé aux environs d'Ispahan. Après avoir essuyé plusieurs refus, ils décampèrent au commencement d'une nuit avec tant de secret et de diligence, qu'ils avoient déjà fait dix lieues avant qu'on fût instruit de leur départ. Le roi, indigné de cette désertion, vouloit monter à cheval et les poursuivre lui-même; mais Zorab-kan lui représenta que cet exploit n'étoit pas digne de lui; qu'il étoit indécent qu'un prince se mît à la poursuite d'une poignée de fuyards; qu'il le prioit de lui confier cette expédition, et qu'il espéroit le venger en peu de temps et avec éclat. Il partit en effet avec beaucoup de précipitation, et atteignit les fuyards vers la fin de la seconde journée. La marche s'étoit faite sans ordre, et toutes ses troupes n'étoient pas arrivées. Mais Zorab étoit plus courageux que prudent; il engagea brusquement l'action. Les Lores tournèrent tête et l'enveloppèrent; presque tous les braves qui l'accompagnoient y périrent : il eut le bonheur d'échapper. Les Lores continuèrent tranquillement leur route; on prit seulement quelques fantassins et quelques cavaliers mal montés qui n'avoient pu suivre. Zorab-kan déchargea sur eux sa vengeance; il leur fit couper la tête. Il y joignit celles de tous les malheureux qu'il rencontra sur la route, et il les fit toutes porter à Maschet, comme un monument de sa victoire. Adel-Schah avoit promis 240 liv. pour chaque tête de Lore qu'il apporteroit; il enchérit lui-même sur cette cruauté, et ordonna de décapiter tous ceux de cette nation qui étoient restés dans la ville, sans en excepter les femmes et les enfans.

Enfin, il songea sérieusement à son voyage. La retraite des Lores l'y détermina ; il craignit que cette nation maltraitée ne formât un parti aux environs d'Ispahan. D'ailleurs, il ne recevoit aucune nouvelle de son frère *Ibrahim*, qui étoit dans cette capitale ; ce silence lui causoit de l'inquiétude, et il commençoit à craindre une révolution dans sa fortune. L'hiver approchoit, et le voyage, différé plus long-temps, seroit devenu impossible. On partit donc le 7 décembre 1747. Il n'emporta avec lui que quelque argent monnoyé, et ses bijoux les plus précieux. Plus nous avancions vers Ispahan, et plus on entendoit parler de révolte. Elle étoit à craindre de la part de deux puissans rivaux ; l'un étoit *Fetali-kan*, Kadgear de nation, déjà maître de la province de Mazanderan ; l'autre étoit *Ibrahim-Mirza*, frère du roi. Il se détermina d'abord à attaquer le premier ; c'étoit le moins dangereux. Il perdit à étouffer cette révolte cinq mois, qui mirent Ibrahim en état d'assurer le succès de la sienne. Adel-Schah fit de vains efforts pour l'attirer dans son camp ; il lui écrivit les lettres les plus tendres ; il lui mandoit qu'il ne pouvoit se persuader qu'un frère qui lui étoit si cher voulût se déclarer son ennemi, que leurs divisions seroient la perte de tous les deux, qu'il le conjuroit de se rendre auprès de lui, qu'il souhaitoit de le voir, et qu'il agiroit avec lui plus en frère qu'en roi. Il fit plus ; il envoya Zorab-kan à Ispahan, avec ordre de ménager tellement l'esprit de ce jeune prince, qu'il l'engageât à la démarche qu'il attendoit de lui : mais, s'il ne pouvoit réussir par ces voies de douceur et de conciliation, il le chargea de l'arrêter sans éclat avec Sala-kan, qu'il regardoit comme l'auteur de tous les complots. Le négociateur étoit mal choisi. Zorab-kan laissa dans le vin échapper son secret ; cette indiscrétion lui coûta la vie. Ibrahim chargea des officiers de confiance de le faire tuer dans le palais même, à la sortie du bain,

et l'ordre fut exécuté. Il comprit bien que cette mort alloit attirer sur lui toutes les forces de son frère ; il sortit lui-même d'Ispahan avec toutes les siennes : les deux armées se rencontrèrent entre *Tehran* et *Casbin ;* le combat ne fut pas long, quoique les troupes fussent à peu près égales de part et d'autre. La trahison avoit préparé l'événement; dans le commencement de l'action, Adel-Schah fit paroître un courage et une valeur qui auroient sans doute décidé la victoire en sa faveur ; mais, après quelque faible résistance, ses meilleures troupes passèrent dans le parti ennemi. Il fut obligé de prendre la fuite avec deux de ses frères, qui avoient combattu toujours à ses côtés ; on le poursuivit ; il fut atteint et conduit au vainqueur, qui le fit d'abord charger de chaînes, et qui ordonna ensuite qu'on lui crevât les yeux. Cette bataille se donna au mois de juin 1748, un an après la mort de Thamas-Kouli-kan.

Ce que le prince vaincu avoit de richesses, fut pillé par les soldats ; ils mirent son trône en pièces pour en tirer les diamans dont il étoit couvert. Le vainqueur fut proclamé roi. *Miraslan-kan,* gouverneur de Tauris, qui lui avoit amené des troupes, n'attendit pas cette proclamation ; il partit pour son gouvernement avec ses soldats, sans même prendre congé de ce prince. Cette démarche le rendit suspect, et l'on verra bientôt que les soupçons étoient fondés. *Ibrahim-Schah,* qui, dans un commencement de règne, se croyoit obligé de ménager tout le monde, et surtout de ne point irriter les grands, souffrit ce qu'il ne pouvoit empêcher. Il retourna à *Ispahan* pour s'y faire reconnoître, conduisant avec lui son frère détrôné et aveugle, comme le monument le plus certain de sa victoire. Sa puissance n'étoit rien moins qu'établie. Il envoya des gouverneurs dans les provinces ; mais ils y étoient sans autorité ; la licence des armes avoit répandu partout l'esprit d'indépendance ; les villes se faisoient la guerre entre elles ;

toutes les provinces étoient en proie à toutes les horreurs que produisent les guerres civiles. Il étoit encore campé auprès d'Ispahan, lorsque la révolte du gouverneur de Tauris éclata. Ce rebelle avoit commandé les armées sous Thamas-Kouli-kan, et il s'étoit acquis la réputation d'un de ses plus braves et plus habiles capitaines. Il se voyoit à la tête d'une armée considérable, et il ne doutoit pas qu'il ne pût accabler un jeune prince sans expérience, et qui lui étoit redevable de la victoire remportée sur son frère. Ibrahim ne se laissa point intimider par les menaces et par la réputation de son ennemi; il s'assura de la fidélité de ses troupes, et trouva le moyen d'ébranler celle des soldats de son adversaire. Quand les mesures eurent été bien prises, il se mit en campagne; il joignit le rebelle dans les environs de Tauris. Là, Miraslan-kan éprouva le sort qui avoit perdu l'infortuné Adel-Schah; après quelques légères décharges, ses troupes l'abandonnèrent; toute sa valeur lui fut inutile. Forcé de prendre la fuite, il se sauva chez un de ses amis; celui-ci, craignant de passer pour complice, avertit la nuit les officiers du roi; ils vinrent le saisir dès la pointe du jour, et le conduisirent avec son frère et son fils à Tauris, où le prince étoit entré après sa victoire. Il lui demanda pourquoi il l'avoit trahi, et quelle espérance l'avoit engagé dans une révolte dont tout lui annonçoit le crime et le danger. L'orgueilleux prisonnier ne daigna pas implorer la clémence du vainqueur; dans les fers même il ne répondit que comme il auroit pu oser répondre les armes à la main, et il ne craignit pas de joindre l'insulte à la fierté. Le roi, saisi d'une juste indignation, ordonna de l'étrangler; il le fut dans le moment.

Tranquille de ce côté-là, et maître d'une des principales provinces de l'empire, Ibrahim-Schah y séjourna trois mois pour faire plus aisément subsister son armée,

pour y régler les affaires, et attendre des nouvelles sûres de ce qui se passoit dans la province de Khorassan. Les grands seigneurs qui étoient à Maschet, ou aux environs, firent sortir du sérail *Charok-Mirza*, ce petit-fils de Thamas-Kouli-kan, qu'Adel-Schah y avoit fait renfermer. Ils résolurent de le mettre sur le trône. Les officiers et les soldats à qui on avoit confié la garde des trésors transportés de Kalat dans cette ville, s'engagèrent dans la conspiration. La possession de tant de richesses étoit un grand avantage, et ce jeune prince s'en servit avec adresse pour augmenter le nombre de ses partisans. Ceux-ci faisoient entendre au peuple que le ciel, par une espèce de miracle, ne l'avoit préservé de tant de dangers que pour le mettre sur un trône où il auroit dû être placé après la mort de Thamas-Kouli-kan, son grand-père. D'ailleurs, ce prince donnoit de grandes espérances; il étoit bien né, d'un caractère heureux, et avoit toutes les qualités qui gagnent les cœurs et qui les attachent. Cet assemblage de circonstances formoit un préjugé favorable; bientôt il réunit les vœux de la plus grande partie du royaume. Il se trouva même des devins mahométans qui osèrent faire des prédictions en sa faveur, et annoncèrent vingt-quatre ans au moins d'un règne heureux et paisible. Ces prédictions flattoient agréablement le peuple, qui, fatigué de tant de changemens, ne soupiroit qu'après un gouvernement constant et uniforme. On envoya secrètement des lettres aux principaux officiers de l'armée d'Ibrahim-Schah pour les sonder, et les engager dans le parti qui venoit d'être formé. Les réponses que l'on reçut se trouvèrent conformes à celles que l'on désiroit; on se crut assez fort pour tenir la campagne. Les chefs des deux armées, étant d'intelligence, pressoient de concert les deux rivaux de s'approcher. Charok-Mirza sortit de Maschet à la tête de ses troupes au commencement de juin 1749, et s'avança jusqu'à la

frontière de la province de Khorassan. Ibrahim-Schah partit de son côté presque en même temps avec toutes les forces de la province d'Adiarbejau pour venir à sa rencontre. La victoire étoit décidée avant la bataille. Quelques décharges annoncèrent une action plutôt qu'elles ne la commencèrent; l'armée d'Ibrahim suivit ses chefs, qui passèrent dans celle de son rival. Le prince victorieux ordonna de poursuivre le vaincu, dont la tête lui fut bientôt apportée. Le malheureux Adel-Schah, que son frère Ibrahim avoit détrôné, et qu'il traînoit partout à sa suite, tomba entre les mains du vainqueur. Il fut conduit à Maschet; il en avoit été gouverneur pendant deux ans sous le règne de son oncle. Devenu souverain, il y avoit distribué une partie de ses trésors; on l'y traita comme le dernier des misérables. Il ne demandoit pour toute grâce que la vie, et on ne la lui laissoit que pour prolonger ses malheurs. Charok-Schah y arriva quelque temps après lui; il le fit appeler, lui reprocha la mort de Thamas, le meurtre de tous les princes de sa famille, le poison qu'il lui avoit fait donner à lui-même, ordonna ensuite qu'on le conduisît dans de vieilles masures voisines de la ville, et là il lui fit couper la tête.

Ceux qui avoient sincèrement à cœur les intérêts de Charok-Schah, étoient d'avis qu'il se rendît au plus tôt à Ispahan, pour y recevoir les hommages de la capitale; il y étoit attendu avec impatience, et cet empressement des peuples sembloit lui annoncer la soumission générale de toute la Perse. Mais les seigneurs de la province de Khorassan, à qui il étoit redevable de la couronne, souhaitoient qu'il restât à Maschet, du moins jusqu'à ce qu'on eût gagné ou forcé une nation voisine, qui refusoit encore de le reconnoître. Il y resta, contre l'avis et malgré les prières de ses vrais serviteurs, et il fut victime de sa complaisance pour les autres. Il n'avoit pas encore joui pendant cinq mois du

pouvoir suprême, que dans Maschet même, où il se croyoit adoré, un parti se forma contre lui. Un *molla* ou docteur mahométan, nommé *Mirza-Mahomet,* se disoit issu de la famille du schah sultan Hussein, et en cette qualité se prétendoit le légitime héritier du trône. Pendant le règne de Thamas-Kouli-kan, il contrefaisoit l'homme simple et retiré, qui, renfermé dans l'étude et la pratique de la loi du grand prophète, ne craignoit que le commerce et l'entretien des hommes. Mais dès qu'il vit sur le trône un prince de quatorze à quinze ans, son ambition se réveilla; et, loin que la piété eût éteint dans lui la soif des honneurs, il s'en fit une voie pour y parvenir. Dans des entretiens particuliers avec les mollas, il leur représenta que c'étoit non-seulement un avantage pour l'état, mais un devoir de religion, de ranimer les restes de la famille royale, presque éteinte par l'invasion des Aghuans, et par l'usurpation de Thamas-Kouli-kan, qui étoit le seul qui eût échappé aux violencès de cet usurpateur; que, devenu leur maître, il seroit leur appui; que leur intérêt, autant que leur devoir, exigeoit d'eux une entreprise qui, en donnant à la Perse un souverain légitime, leur assuroit un protecteur puissant et généreux; et que s'ils le mettoient sur le trône de ses ancêtres, la première des lois dont il donneroit l'exemple, seroit celle de la reconnoissance. Ces discours, répétés souvent à ses amis, et par eux répandus dans le public, firent l'impression qu'il attendoit sur les esprits. Il se forma un parti dans le peuple, à qui l'espoir du pillage donna bientôt des chefs. Par malheur pour Charok-Schah, le brave *Émir-kan,* qui l'avoit tiré de sa prison, étoit absent; il avoit été obligé d'aller au secours de Herat, qui étoit assiégé par les Aghuans. Ces étrangers redoutables, qui avoient si bien servi Thamas-Kouli-kan, avoient pénétré dans la Perse par le Candahar, sous la conduite d'un chef habile, et sous lequel ils se

flattoient de conquérir une seconde fois cet empire. Cette dernière circonstance étoit favorable aux desseins ambitieux du perfide molla, et tout sembloit conspirer à le porter sur le trône. Il y monta, mais ce ne fut pas pour long-temps ; il prit le nom de *Schah-Soliman*, et fit crever les yeux au prince détrôné. Le fidèle Émir-kan, instruit de l'attentat, revint en diligence chasser l'usurpateur ; la vengeance fut aussi prompte qu'elle étoit juste. Il se saisit du coupable et de ses deux fils ; on leur arracha les yeux, et, après d'autres tourmens, on les renferma tous trois dans une prison, où la vie ne leur fut conservée que pour prolonger leurs supplices, dont le plus grand même étoit de vivre. Il fit visiter les yeux de *Charok-Schah* par les plus habiles médecins ; ils assurèrent que la fortune, qui l'avoit si bien servi contre le poison qu'Adel-Schah lui donna, l'avoit servi encore contre la violence du rebelle, et qu'il verroit au moins d'un œil. Émir-kan fit annoncer dans toutes les provinces de l'empire le rétablissement du roi légitime, et l'espérance de sa prochaine guérison. On fit de grandes réjouissances dans toutes les villes ; celle d'Ispahan signala son zèle ; elle se flattoit d'être bientôt honorée de la présence et du séjour de son souverain. Elle n'eut pas cette consolation ; les médecins s'étoient trompés, le prince ne recouvra point la vue. Il renonça de lui-même à la couronne, que le brave et généreux Émir-kan refusa de porter après lui.

Au milieu de ces changemens, Ispahan étoit assez tranquille ; *Aboulfat-kan,* chef d'une nation de Lores, en étoit gouverneur depuis la mort de Thamas ; il s'entendoit bien avec le mayar-kan, et cette bonne intelligence contribuoit à entretenir la paix dont cette capitale seule jouissoit. *Ali Merdon-kan*, chef d'une autre nation de Lores, ennemie de la première, vint y prendre ses quartiers ; c'est ce même officier qui, deux ans auparavant, s'étoit

séparé avec ses troupes de l'armée d'Adel-Schah dans les environs de Maschet. On craignit qu'il n'y fît quelques désordres, et on se préparoit à agir vivement contre lui. Mais, sur la nouvelle que Charok-Schah avoit nommé un de ses généraux pour y commander, il prévint par une retraite volontaire celle à laquelle on auroit pu le contraindre. Il ne perdit point l'espérance d'y rentrer, et y entretint toujours de secrètes intelligences, surtout avec le *mayar-kan*, dont la politique étoit de bien vivre avec tout le monde, d'attendre l'événement, et de se déclarer pour le plus fort. Ali Merdon-kan, qui vouloit toujours être à portée d'exécuter ses desseins, resta dans les environs de la capitale; ses troupes augmentèrent; il mit le siége devant la petite ville de Gaze, qui n'est qu'à trois lieues d'Ispahan. Il s'en rendit maître et s'y fortifia. *Sélim-kan*, nommé gouverneur par Charok-Shah, venoit d'arriver. Il joignit ses troupes à celles d'Aboulfat-kan, ennemi déclaré du rebelle; il arma tout ce qu'il trouva d'hommes disposés à le suivre, et marcha en bon ordre pour reprendre Gaze. Après dix jours de résistance, Ali Merdon-kan, qui manquoit d'artillerie et de munitions, sentit bien qu'il seroit forcé; il amusa les assiégeans par des propositions, promit de rendre la ville à des conditions raisonnables, et demanda une conférence avec Sélim-kan lui-même, ou tel autre officier distingué que l'on jugeroit propre à une négociation sûre et avantageuse pour les deux partis. On convint du lieu; l'officier fut nommé. On indiqua le jour; mais il sortit la nuit avec ses troupes, et prit, sans être inquiété, le chemin de ses montagnes. Il revint bientôt sur ses pas avec de nouvelles forces, menaça d'assiéger *Ispahan* même, et envoya des partis qui ravageoient toute la campagne, et faisoient des courses jusqu'aux portes de la ville. Les seigneurs qui s'y étoient renfermés furent indignés de cette audace, et ré-

solurent d'en tirer une vengeance éclatante. Ils sortirent en bon ordre avec un grand train d'artillerie, déterminés à l'attaquer; il fit semblant de fuir, on le poursuivit; et quand il jugea le temps ou le terrain favorable, il tourna la tête et engagea la bataille qu'il gagna. L'armée vaincue se retira en désordre, rentra dans Ispahan, et abandonna tout son canon. Le vainqueur le tourna aussitôt contre la ville, et se présenta pour en faire le siége. Mais les bourgeois, qui étoient de garde dans cet endroit, soutinrent l'attaque, et firent sur lui de si terribles décharges, qu'il fut contraint de s'éloigner.

Repoussé de devant *Ispahan,* il tourna ses armes contre *Julfa,* qui n'en est qu'à deux petites lieues. C'est une ville dont tous les habitans sont chrétiens et gros commerçans. Il comptoit emporter cette place de vive force; mais tandis qu'il faisoit passer son artillerie à l'autre bord du canal, un de ses canons y resta embourbé : cet accident lui parut d'un mauvais présage; il retourna sur ses pas, et vint se présenter une seconde fois devant Ispahan. Mais il changeà le lieu de son attaque; il n'avoit pas le demi-quart des troupes nécessaires pour investir cette grande ville; il abandonna le quartier de la rivière, fit braquer plusieurs pièces de canon vers la porte de Totchi, et la fit battre deux jours de suite avec une extrême vivacité. Il fit ses approches à la faveur de son artillerie; mais les intelligences qu'il avoit dans la place avancèrent plus le succès que tous les efforts qu'il faisoit contre elle. Le troisième jour, 31 de mai, la porte lui fut ouverte par quelques-uns de ses partisans; ses troupes y entrèrent; elles se répandirent dans tous les quartiers, et y commirent les plus horribles désordres. Aucun asile ne fut respecté, personne ne fut épargné; il n'avoit permis le pillage que pour vingt-quatre heures, il dura trois jours. Ce n'est qu'à ce moment qu'il entra dans la ville; il alla droit au palais et

s'y logea. Les seigneurs s'étoient renfermés dans la citadelle, résolus de la défendre ; mais il leur offrit une capitulation honorable et avantageuse qu'ils acceptèrent.

Quelques jours après il assembla toute la noblesse et les principaux habitans de la ville. « Vous voyez, leur dit-il, que chaque province vous donne à son gré un souverain. Ispahan, qui est la capitale, a plus de droit que les autres d'en choisir un qui soit en même temps le leur. Donnez vos suffrages avec liberté ; je vous promets sur ma tête de défendre et de maintenir sur le trône celui que votre choix y aura placé. » Plusieurs de ceux qui composoient l'assemblée répondirent qu'il falloit remettre l'empire à celui qui étoit le plus en état de le soutenir et d'y conserver la paix ; que le sort des armes lui avoit donné la couronne, et qu'ils joignoient leurs suffrages à celui de la victoire. « Non, leur répondit-il aussitôt, je n'aspire point à cet honneur ; mon ambition se borne à établir un maître digne de nous commander, et à lui obéir le premier. Je sais qu'il y a dans cette ville trois enfans issus de nos anciens sophis ; ils vivent inconnus dans l'indigence et dans l'obscurité ; il est de l'honneur et de l'intérêt de la nation d'être gouvernée par les descendans de ses rois, et ceux-ci en sont d'autant plus dignes, qu'outre le droit de la naissance, ils auront appris de leurs malheurs même à soulager les nôtres ; choisissons un des trois pour notre roi, et rougissons de ne l'avoir pas choisi plus tôt. » Un procédé si noble lui attira les applaudissemens de toute l'assemblée. L'aîné de ces princes avoit trente ans ; mais ses défauts et ceux du second firent donner la préférence au cadet, alors âgé de dix-huit à vingt ans. Il avoit toutes les qualités qui annoncent un bon prince. On fit venir la mère ; on lui ordonna de produire son fils. A cette nouvelle inattendue, cette mère parut désolée : « A quoi pensez-vous ? s'écria-t-elle en pleurant. Mes enfans ne sont pas

faits pour régner; nous avons toujours vécu dans la paix; laissez-nous notre indigence et notre tranquillité. Ah! plutôt que de l'élever sur un trône encore teint du sang de ceux qui l'ont précédé, faites creuser un tombeau, et ordonnez qu'on y ensevelisse et le fils et la mère. — Ne craignez rien, lui répondit Ali Merdon-kan; amenez votre fils; mes jours vous répondent de sa vie et de la vôtre.» Elle alla chercher son fils; le vainqueur lui attacha de ses propres mains l'aigrette royale, le fit proclamer roi, et lui donna le nom de *Schah-Ismaël.* La joie fut générale dans toute la ville: les commencemens de son empire ont déjà justifié ce choix. Ali Merdon-kan en a toute la gloire; il en goûte le plaisir sous un prince qui lui en marque avec éclat sa reconnoissance; et, devenu le premier de ses sujets, il se croit plus heureux que s'il étoit roi lui-même. Dieu veuille, pour le bonheur de la Perse, conserver long-temps ce jeune prince sur le trône! J'ai l'honneur, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE GRIMOD
AU PÈRE BINET.

Ispahan, le 20 août 1750.

Mon révérend père, après un an et huit mois de voyage, me voici enfin dans la capitale de la Perse. Je ne vous dirai pas ce que j'ai eu à souffrir des hérétiques, des infidèles et des voleurs; je dois le taire, de peur qu'il ne me soit dit un jour: Vous avez reçu votre récompense. Mais ce ne sont là que les commencemens et l'apprentissage d'un missionnaire. Ce que je vois ici, et ce qui regarde notre mission entière, annonce bien d'autres disgrâces, et ne se doit pas passer sous silence. Depuis vingt

ans, c'est-à-dire, depuis qu'est monté sur le trône Thamas-Kouli-kan, toutes sortes de calamités ont commencé à fondre sur ce pays, et par conséquent la mission a aussi commencé à souffrir, et a vu peu à peu son peuple, ou périr, ou se disperser et se retirer dans d'autres contrées. Une infinité de personnes sont mortes de faim ou sous les coups; plusieurs ont pris la fuite; et Ispahan, où l'on comptoit, comme tout le monde sait, près de deux millions d'âmes, est réduit à vingt ou trente mille tout au plus.

Mais les misères passées ne sont rien en comparaison de celles dont je suis aujourd'hui le témoin oculaire. Dieu semble avoir livré ce royaume à la fureur de ses ennemis. Les Persans ne sont plus. Des peuples appelés *Cords*, accoutumés aux vols et aux rapines dès l'enfance, se sont emparés de leur gouvernement, et sont presque partout les maîtres. Les Persans ne gardoient plus ni justice ni lois; mais les peuples dont Dieu se sert pour les châtier sont encore plus méchans qu'eux. Leur chef, nommé Ali Merdon-kan, s'est emparé d'Ispahan après trois jours de siége. Ce fut le premier jour de juin de cette année, qu'il s'en rendit le maître. Relisez dans les histoires les descriptions les plus vives et les plus énergiques de pillage et de saccagement des villes, et vous y trouverez tout au plus la moitié des cruautés qui se sont exercées dans ce jour m heureux, où ce chef de bandits entra dans cette capi. La vue seule de cette ville infortunée est capable d'arracher des larmes aux cœurs les plus durs. On n'y voit que ruines sur ruines. Vous y faites deux ou trois lieues sans trouver une seule maison habitée. Je dis deux ou trois lieues, parce que l'étendue d'Ispahan est immense; sans compter les faubourgs ou villages qui y sont contigus, il a sept à huit lieues de circuit, et il en aura au moins vingt, si vous comptez ses faubourgs. Julfa, par exemple, est lui seul

aussi grand et même plus grand que Lyon. Le faubourg où sont restés tous les chrétiens, tant hérétiques que catholiques, fut épargné dans le désastre général, et n'a point été, comme le reste de la ville, abandonné au pillage; mais, à cela près, il a peu gagné à ce prétendu ménagement. Le vainqueur barbare en a exigé des contributions si exorbitantes et avec tant de férocité, qu'à cet égard il auroit presque mieux valu qu'il l'eût livré au pillage. Alors les habitans auroient soustrait à l'avidité du soldat une infinité de choses précieuses; et ils l'auroient fait avec d'autant plus de facilité, qu'il n'y a pas une maison, tant de Persans que d'Arméniens, où il n'y ait des caches souterraines. C'est une précaution singulière que l'on prend ici en bâtissant les maisons, et qui est souvent plus nuisible qu'utile; car, dès qu'on exige de l'argent, soit par impôt, soit pour quelque autre raison que ce soit, ceux à qui on en demande ont beau dire qu'ils n'en ont pas, on les charge de coups de bâton; on les contraint ou de déterrer ce qu'ils auroient caché, ou d'emprunter ce qu'ils n'ont pas; et quand ils ont donné ce qu'on vouloit, on recommence encore à les frapper. Combien y en a-t-il qui sont morts sous les coups!

Nous n'avons pas été à l'abri de ces cruautés; et si elles ne sont pas tombées sur moi, c'est que je n'ai pas encore mérité de souffrir pour Jésus-Christ. Il y a deux ou trois mois que les gens du quartier où nous demeurons, ayant appris qu'il y avoit un nouvel impôt, s'enfuirent tous, et nous laissèrent exposés aux soldats qu'on avoit envoyés. Ne soyez pas surpris de la frayeur du peuple en pareilles circonstances; elle n'est que trop raisonnable. Il sait les ordres étranges que reçoivent ces soldats, quand on leur donne la commission d'aller chercher des sommes d'argent: « Prends telle somme dit-on, à chacun d'eux, dans tel endroit. Si tu ne trouves personne, prends chez le voisin.

Si le voisin n'y est pas, tire des pierres mêmes la somme commandée ; mais ne reviens pas sans l'apporter, autrement c'est fait de toi. » Jugez à quelle violence doivent se porter des hommes déjà cruels par eux-mêmes, lorsqu'ils ont reçu de semblables ordres, et qu'il s'agit en effet de leur propre vie. Ils vinrent donc dans le quartier où ils devoient exiger de l'argent, et, n'ayant trouvé personne, ils entrèrent par ruse dans notre maison, conduits par un enfant qui la leur indiqua. Le premier qu'ils rencontrèrent fut le F. Bazin, médecin et chirurgien ; ils se jetèrent sur lui, et le maltraitèrent avec la plus horrible inhumanité; ensuite ils dirent ce qu'ils demandoient. Il leur falloit cent écus : « Donne, disoient-ils, donne sur-le-champ ; il les faut créer si tu ne les as pas, ou nous les tirerons de ta peau. » Cependant les coups redoubloient sur les épaules et sous les pieds. On leur donna d'abord tout ce qu'on avoit d'argent ; et comme ce n'étoit pas, à beaucoup près, la somme qu'ils exigeoient, on leur livra deux chandeliers d'argent. Le P. Duhan, notre supérieur, ne sachant pas la langue persane, leur parla par interprète. Ils le frappèrent, le lièrent à un pilier, et se mettoient en devoir de lui donner la bastonnade sous les pieds. Il les avoit extrêmement enflés. Tout barbares qu'ils étoient, ils en eurent pitié, et, après deux ou trois coups, ils le laissèrent. Mais cet accident cruel fit sur un corps affoibli une si prompte impression, que huit jours après il en mourut. C'étoit un missionnaire parfait ; non-seulement les catholiques, mais encore les hérétiques le regardoient comme un saint. Les pleurs et les regrets dont sa mort a été suivie, font l'éloge le plus complet de ses vertus.

A peine avions-nous achevé ses funérailles, qu'on nous apporta la plus accablante nouvelle. Un valet du gouverneur vint à notre maison avec un chrétien ; ils nous dirent

qu'ils avoient beaucoup de peine à empêcher les soldats d'entrer chez nous, et qu'il falloit donner actuellement douze livres pesant d'argenterie, sans qu'il y manquât une seule once. Il n'y eut pas moyen de s'en défendre. Ainsi nous a été enlevée toute l'argenterie de notre église; à peine avons-nous sauvé les vases sacrés des mains de ces furieux. Nous sommes donc sans ressource, ne recevant rien d'Europe, ayant fait de grandes dettes pour payer d'injustes contributions, obligés à vendre nos meubles, nos habits, enfin les arbres de notre jardin pour subsister; n'ayant pas même de quoi acheter du riz, qui est la nourriture commune des pauvres dans ce pays-ci. Mais toutes ces misères ne nous attaquent qu'à l'extérieur. La paix que Dieu nous fait goûter dans le fond du cœur, nous les rend supportables, et nous les fait même désirer. La faim, la soif, la pauvreté, doivent être l'aliment d'un missionnaire. Malheureux celui qui n'achète pas à ce prix l'honneur et la gloire d'annoncer l'Évangile aux nations étrangères!

Cependant tout fuit, tout se cache. Nous avions des protecteurs dans la compagnie hollandoise, et dans messieurs les Anglois établis ici pour le commerce; mais ils se sont retirés, comme ont fait aussi tout ce qu'il y avoit de ministres étrangers. Les pères augustins et les pères capucins ont pris le même parti. Il ne reste plus qu'un père carme et un père dominicain, avec lesquels nous vivons dans l'union la plus étroite.

Tel est, mon révérend père, l'état actuel de la Perse. Tous les jours nous entendons dire : « On a fait arracher les yeux à un tel seigneur; on a fait battre celui-là jusqu'à la mort; cet autre a été poignardé. » Depuis la mort de Nadir-Schah, il y a eu cinq rois. Trois ont été massacrés, le quatrième aveuglé; le cinquième a été proclamé depuis peu. Il passe sa vie dans son haram avec sa mère, ses sœurs et ses femmes, et ne se mêle de rien. Il n'a été fait

roi, dit-on, que pour la montre, et pour donner occasion à ceux qui l'obsèdent de tirer des sommes considérables des villes éloignées d'Ispahan. Les grands ici sont versés dans toutes sortes de fourberies. Ils envoient un courrier à dix ou vingt lieues. Là, il se tient caché quelque temps, et fait ensuite semblant d'arriver d'une province éloignée; il raconte que le pays est révolté; et en conséquence, sous prétexte de lever des troupes, on exige des contributions énormes. Après cette scène on en joue une autre, et le dénouement est toujours quelque levée d'argent. Pour nous, au milieu de tant de maux, nous nous soutenons par la patience; mais, étant sans appui du côté des hommes, et tous nos chrétiens s'étant dispersés au loin, il est bien à craindre que nous ne soyons bientôt contraints d'abandonner entièrement un royaume où il n'y a plus que crimes, brigandages et confusion.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

MISSIONS DU LEVANT.

Pages

MISSIONS DE CONSTANTINOPLE
ET DE LA GRÈCE.

MISSIONS DE LA CRIMÉE.

MISSIONS D'ARMÉNIE.

MISSIONS DE PERSE.

Pages

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.



